



HISTOIRE

D'ESPAGNE

IMPRIMERIE DE F. MALTESTE
RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR, 18

HISTOIRE
D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME PREMIER



PARIS
FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XXXIX

PRÉFACE.

Un mouvement remarquable s'est déclaré dans ces dernières années en faveur des ouvrages historiques ; cela est incontestable. Une nouvelle et excellente école historique s'est formée sous la restauration, qui a changé ou du moins modifié le ton et pour ainsi dire l'essence même de l'histoire : de beaux monumens ont été élevés par cette école. Elle a ainsi pratiqué d'abord ses enseignemens, et montré ce qu'elle pouvait faire dès le début. Depuis, personne ne s'est affranchi des principes qu'elle a posés, des conditions et des lois suivant lesquelles elle a démontré que devait être faite toute œuvre historique digne de ce nom. M. Augustin Thierry, malgré quelques clameurs de l'esprit de système, est resté le chef et le maître de cette école, critique et philosophique tout ensemble, qui procède par l'analyse à la recherche des faits, et ne les raconte qu'après les avoir constatés. Ce n'est pas cependant que cette école exclue

tout ce qui est de sentiment, la sympathie pour les opprimés, la haine des oppresseurs, et ce je ne sais quoi d'humain et de noblement passionné qui respire et qu'on sent dans les œuvres du maître que nous venons de nommer; loin de là. Mais la condition première imposée aujourd'hui à l'historien, c'est d'être vrai par-dessus toute chose. Ce qui a fait tomber dans le discrédit, et, à quelques égards, dans le mépris public, les écrivains de l'école de Mariana, par exemple, c'est l'incroyable assurance avec laquelle on les voit affirmer les faits qu'ils inventent, faire parler leurs personnages suivant les idées de leur temps, tout falsifier enfin et tout gâter dans un récit sans autorité comme sans couleur. Aussi, le premier devoir de tout homme qui veut écrire l'histoire de quelqu'une des grandes nations de l'Occident est-il en quelque façon de ne pas lire les historiens généraux de la nation, de ne point tenir compte, par exemple, s'il s'agit de l'Espagne, de Mariana et de Ferreras, s'il s'agit de la France, de du Haillan et de Mézeray, et de remonter directement aux sources originales, aux chroniques contemporaines, ou, à défaut, quasi-contemporaines, aux vieux monumens de tout genre. C'est là qu'est l'histoire véritable, c'est là qu'il faut la chercher, c'est de là qu'il faut la tirer à grand'peine dans sa puissante réalité. La tâche de l'historien n'est pas seulement une tâche de révision, mais de réédification; il faut détruire et relever. Les travailleurs semblent ne pas devoir manquer à cette besogne. L'histoire de chacune des nations de l'Europe,

qui naguère manquait au point de vue de la critique et de l'esprit philosophique modernes, est partout hardiment entreprise, et, sinon refaite déjà, ou pour mieux parler restituée, du moins en bon chemin de l'être dignement, et par des écrivains qui réunissent la sagesse et l'élévation des vues à l'éclat et à la profondeur du style. S'il nous fallait citer des noms propres, nous nommerions au premier rang, pour la France et pour l'Angleterre, MM. de Sismondi, Augustin Thierry et Lingard; pour l'Allemagne, MM. Heeren et de Hammer; pour l'Italie, M. Charles Botta. Quant à l'Espagne, il n'y a malheureusement aucun nom espagnol à citer, et, seuls, quelques anciens écrivains ont laissé des ouvrages historiques remarquables; encore ne peut-on citer que des travaux spéciaux, tels que la grande histoire critique de Masdeu, que j'appellerai plutôt *documentaire*, et le grand corps de dissertations publié successivement avec une si louable persévérance par les pères Florez, Risco et Merino, sous le titre d'*España Sagrada*. Aussi riche que la France en collections diplomatiques, qui ne le cèdent point à nos grands recueils des Bénédictins, pouvant opposer Florez et Masdeu à nos Duchesne et nos Bouquet, l'Espagne n'a point cependant d'histoire nationale : le génie historique ne s'est point réveillé encore chez ce grand et malheureux peuple, qui procède avec tant d'angoisses à sa régénération. Le temps viendra. Il ne faut à l'Espagne, à la patrie des Cervantes, des Herrera et des Solis, que quelques années de paix et de liberté

pour reprendre son rang intellectuel en Europe, comme elle y reprendra son rang politique, elle, destinée à relier l'Afrique à l'Europe, et le naturel intermédiaire des deux continens, quand la civilisation et les idées européennes auront redonné la vie et le mouvement à la vieille Mauritanie, comme elles les ont redonnés à la vieille Égypte et à la vieille Hellénie.

Cette nation, cependant, appelée à de brillantes destinées encore, n'en doutons point (à moins que la Providence ne fasse défaut au courage et à l'honneur), et à jouer ce rôle entre deux mondes, cette nation, qui nous touche de si près, et à laquelle tant d'intérêts français se trouvent liés, est une des moins connues peut-être de notre Occident, malgré tout le besoin que nous avons de la connaître : l'intérêt qu'elle inspire, l'attention qu'elle mérite, s'éteignent et se fatiguent faute d'alimens.

Des circonstances particulières m'ont conduit de bonne heure à m'occuper de l'Espagne et de son histoire; l'Espagne a été l'entretien de ma jeunesse, l'objet des études de toute ma vie. J'avais recueilli sur l'Espagne de nombreux matériaux, j'avais étudié ses annales dans les sources, compulsé et comparé des milliers de volumes, étudié les lieux, les peuples, la langue, les monumens du pays, lorsque des circonstances particulières encore vinrent m'engager, il y a quelques années, à entreprendre la publication d'une histoire embrassant tout le passé de la Péninsule hispanique. Le libraire avait hâte; quelque préparé que je fusse à ce

travail, j'eus grand'peine à suffire à son impatience. Telles sont les exigences de cette vie. Je n'oublierai jamais les veilles de ces deux années où je ne connus ni repos ni sommeil, où mes jours se passaient à comparer et à rapprocher des textes de toute langue et mes nuits à écrire; je n'oublierai jamais ces veilles et ces fatigues obstinées qui m'ont fait perdre la santé et presque la vue, mais où je ne laissais pas de goûter ce charme des fortes études et des travaux sérieux qui élève l'esprit et soutient le cœur; les quatre premiers volumes qu'on va lire furent le produit du travail sans trève de ces deux années : j'ai mis plus de temps, bien que non moins d'ardeur, à la rédaction de la suite.

C'est ce travail, que je n'ose appeler immense, mais pour lequel je me rends le témoignage de n'avoir épargné ni les recherches ni les soins, que j'offre au public, en grande partie refondu, retouché et corrigé autant qu'il a été en moi dans cette nouvelle édition, et enrichi, par un éditeur homme de goût, de gravures faites d'après les dessins d'un jeune peintre d'un talent plein de verve, qui sait se reporter et vivre par l'imagination dans les vieux âges qu'il reproduit.

Je ne sais quoi de triste est au fond de mon cœur cependant, tandis que cette réimpression se poursuit. Les imperfections de ce travail me préoccupent; mille craintes, mille souvenirs m'assaillent. Je sais tout ce qu'il me manque des qualités qui font l'historien; un homme à jamais

regrettable[1], que les lettres et l'histoire eussent un jour compté au premier rang, en traçait le portrait suivant, dans une communication intime. Qu'on me permette de rappeler ici ses paroles : « Pour cela faire, écrivait-il à » un ami (pour exécuter un grand travail d'histoire au- » quel il était sollicité), pour cela faire, il faudrait, croyez- » m'en, trop de sortes de mérites. J'ai quelques-unes des » qualités de l'historien ; je ne les ai pas toutes. L'histo- » rien, tel que je le conçois, doit, à la sûreté du jugement, » à la pénétration, à la fermeté des vues, à la longanimité » dans les recherches, joindre le talent d'exposer les faits » avec ordre et enchaînement, un style ferme, varié, sai- » sissant ; un esprit actif, et en même temps patient, exact, » scrupuleux, que le vrai seul satisfasse, qui le veuille en » tout, et rejette tout ce qui s'en écarte ; il faut qu'il soit » judicieux, philosophe, critique, travailleur infatigable, » ardent à fouiller les sources, à les comparer, à en faire » jaillir la lumière par des rapprochemens inattendus ; il » faut qu'il vive par l'imagination dans les siècles passés, » et par conséquent qu'il ait de l'imagination, et avec cela » ce don si rare de la divination historique, sans lequel les » chroniques, les monumens, les vieux titres restent lettre » morte pour vous. Il faut tout cela à l'historien, sous peine » de ressembler à Velly et à Anquetil ; il faut qu'il soit » homme de style aussi, et à quelque degré homme d'art ; » qu'il ait les qualités solides d'un Bénédictin pour dis-

[1] Armand Carrel.

» cuter, contrôler, éclaircir et peser les témoignages, dé-
» mêler le vrai, jeter du jour sur les points obscurs, et, de
» plus qu'un Bénédictin, le don d'abréger, de dire et de
» résumer en quelques mots vifs et précis, à la Montes-
» quieu, ce qui tiendrait vingt pages chez dom de Vic ou
» dom Vaissette..... »

De ces qualités, qu'il est difficile en effet de réunir toutes, l'auteur de ce magnifique programme avait les plus brillantes...., et il eût fait preuve de la plupart assurément des mérites qu'il voulait à l'historien, et qu'il jugeait si fort indispensables.

Pour moi, doué seulement de « cet esprit exact, patient, scrupuleux, que le vrai seul satisfait, qui le veut en tout et rejette tout ce qui s'en écarte, » j'ai tremblé, je l'avoue, devant l'énormité de ma tâche ; j'ai senti le courage me manquer. Tout ce que j'avais réuni de matériaux m'a paru tout-à-coup insuffisant ; les difficultés de la rédaction surtout m'ont effrayé. J'ai persévéré néanmoins ; et, comme, à mesure que je pénétrais plus avant dans les sources, l'ordre et l'enchaînement se mettaient d'eux-mêmes dans mon récit, j'ai senti l'utilité de mon œuvre ; j'ai senti qu'il me serait donné peut-être de porter quelque lumière nouvelle sur les temps les plus obscurs et les plus difficiles de cette histoire, et plus d'ordre et d'exactitude sinon plus d'intérêt que mes devanciers dans ma narration : j'ai appliqué à cette œuvre toutes les forces de mon esprit.

C'est ainsi que j'ai descendu l'échelle des temps, de l'époque la plus reculée à laquelle il soit possible de se reporter (touchant à l'origine mystérieuse des choses), jusqu'à la récente promulgation de l'*Estatuto Real*.

Dans la précédente édition de cet ouvrage, les origines surtout laissaient à désirer. Je me suis attaché à éclaircir cette partie difficile de mon sujet; je crois avoir fixé, dans ce nouveau travail, plusieurs points historiques importans, entr'autres l'époque des différentes migrations galliques et celtiques et celle des premiers établissemens phéniciens dans la Péninsule.

Je ne dirai plus qu'un mot.

Une histoire comprise et écrite comme on l'exige aujourd'hui manquait à l'Espagne; le public jugera si j'ai réussi à la lui donner.

C. ROMEY.

Paris, ce 22 janvier 1839.

HISTOIRE
D'ESPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Limites et situation géographique de l'Espagne. — Notions générales. — Population. — Montagnes. — Fleuves. — Origines fabuleuses. — Tharsis. — Thubal. — Origine des divers noms donnés à la Péninsule dans l'antiquité. — Hispania. — Hisperia. — Iberia. — Premiers habitans. — Ibères et Celtes. — Peuples de la Bétique. — Turdétans. — Tartessiens. — Mœurs et usages des nations hispaniques dans les temps antérieurs aux Romains. — Cynésiens. — Autel du cap Cuneus. — Mœurs et usages des Lusitans. — Galléciens. — Astures. — Cantabres. — Vascons. — Celtibères. — Nations de l'intérieur. — Valeur guerrière de ces peuples. — Différence de leurs armures. — Leur manière de faire la guerre. — Nations de l'Est. — Bastétans, Contestans, Ilercavones, Indigètes, Ilergètes, etc. — Habitans des îles Baléares. — Arrivée et premiers établissemens des Phéniciens. — Leur commerce. — Fondation de Cadix. — Culte d'Hercule. — Traditions païennes. — Colonies grecques, rhodiennes et phocéennes.

De 1600 à 450 av. J.-C.

La nature elle-même a posé les limites de ce beau pays que ceignent de toutes parts l'Océan et la Méditerranée, que rattachent les Pyrénées au continent européen, et que le seul détroit de Gibraltar sépare de cette autre péninsule immense appelée l'Afrique. Jamais position géographique ne fut mieux dessinée ; jamais limites d'un empire plus nettement mar-

quées. Pendant de longs siècles pourtant, cette terre, qui semble si bien faite pour l'unité, fut loin d'être habitée par un seul et même peuple réuni en corps de nation ; et, aujourd'hui encore, outre le Portugal, qui, tout enclavé qu'il est par l'Espagne, a su se faire une nationalité indestructible, la diversité des origines et des constitutions des différentes provinces de l'état, lesquelles, il y a quelques siècles à peine, formaient des royaumes indépendans, se manifeste d'une manière remarquable, et se fait surtout vivement sentir dans les rapports politiques de ces provinces avec le pouvoir central de Madrid.

On verra, dans la suite de cette histoire, par quelle longue succession d'événemens, par quelles transformations nombreuses et quel mélange de peuples divers, s'est formée cette nationalité espagnole si réelle, malgré la physionomie et le caractère propres des différentes branches qui la composent.

A voir la position intermédiaire et presque insulaire de l'Espagne entre les deux mers, la configuration de son sol, le caractère d'âpreté et d'énergie empreint sur sa surface, la richesse de ses productions, on sent qu'elle était destinée à devenir le foyer d'une grande nation. Malheureusement le peuple espagnol n'a tiré encore qu'un faible parti des dons de la nature. Il s'est laissé dépasser, dans la carrière du progrès social et industriel, par des nations qui ne réunissaient point les mêmes avantages. Ses facultés se sont énervées dans l'inactivité, ou épuisées en entreprises lointaines et presque toujours improductives. Le développement de la population s'est ralenti au milieu des conditions les plus favorables, et les hommes ont manqué à cette terre promise. Nous essaierons de pénétrer historiquement, s'il est possible, le secret de cette destinée exceptionnelle du peuple espagnol

Bien que ce ne soit pas ici la place d'une description géographique et statistique de l'Espagne, un court aperçu nous paraît nécessaire pour l'intelligence même des faits. Il est

impossible de comprendre dans toutes ses parties l'histoire d'un peuple, si l'on ne s'est fait d'abord une juste idée du théâtre où il a agi, combattu, souffert, vécu en un mot, et où se sont accomplies ses destinées glorieuses ou humbles. De là l'indispensable nécessité de lier la connaissance de la géographie à l'étude d'ailleurs si complexe de l'histoire.

La longueur de la Péninsule, de l'est à l'ouest, est de 220 lieues; sa largeur, du nord au sud, de près de 190. Le développement de sa superficie présente environ 28,900 lieues carrées communes. Les frontières continentales de l'Espagne proprement dite ont plus de 200 lieues d'étendue, et longent, au nord, la France, et à l'ouest le Portugal. Sur tous les autres points, les eaux de la mer lui servent de limites et de remparts. De ses côtes, 315 lieues sont baignées par la Méditerranée, 285 par l'Océan. Ses frontières continentales sont ainsi à ses frontières maritimes comme 1 est à 2.

La surface entière de la Péninsule, y compris le Portugal, forme environ la vingt-troisième partie de celle de notre continent. Elle surpasse d'un sixième à peu près l'Italie et la Prusse, et d'un tiers l'Allemagne proprement dite, ou les trois royaumes réunis de la Grande-Bretagne.

Si l'on en excepte l'Italie, l'Espagne est le pays de l'Europe placé sous le plus beau ciel et entouré du climat le plus heureux. Sa température moyenne est moins élevée de quelques centièmes que celle de la Grèce et du Portugal. Elle est à Cadix de 20° 3', à Barcelone de 17° 50', et à Madrid de 15°. La grande hauteur du plateau des Castilles, qui est d'environ 600 mètres, change tellement le climat, qu'elle produit une température moyenne de 12° réaumuriens, tandis que celle des côtes est de 14 à 16 degrés. Au centre de la France, il s'en faut de 3° 1/2 que la température moyenne soit aussi haute qu'au milieu de l'Espagne.

Rien de plus varié d'ailleurs que les diverses contrées de cette presqu'île. Elle renferme de froides montagnes, des

côtes maritimes brûlantes et des plaines tempérées, de fertiles campagnes et des terrains stériles, des cantons arides et que la sécheresse dévore plusieurs mois de l'année, d'autres où les eaux vives abondent; des terres heureuses enfin où les fruits de toutes sortes sont un don en quelque façon spontané de la nature, et des terres ingrates dont les rares et maigres productions ne s'obtiennent qu'à force d'industrie et de sueurs. Telle est la variété climatérique de ce pays. Tous les climats s'y rencontrent et les productions de tous les climats. La chaîne de montagnes de l'extrême sud connue sous le nom d'Alpujarras présente surtout ce phénomène : au sommet, vous trouvez les neiges éternelles des Pyrénées et des Alpes ; à leur pied le climat brûlant de l'Afrique. La flore du nord et la flore du midi se confondent sur ces montagnes, et vous y rencontrez et cueillez, sous la même latitude et à quelques centaines de toises à peine de distance, les plantes de la Norwége et du Danemarck et jusqu'aux lichens d'Islande, et celles qui sont propres au sol de l'Arabie et de la Palestine.

La population de la Péninsule est de moitié inférieure au chiffre que feraient supposer l'étendue et la fertilité du sol national [1]. On l'évalue à quatorze millions d'individus, répartis très-inégalement entre les quinze grandes provinces de l'ancienne monarchie.

Quatre de ces grandes divisions territoriales comptent plus d'un million d'habitans : la Galice, la Catalogne, Valence et Grenade. La population des provinces basques et de la Navarre ne s'élève guère au-delà de 500,000 habitans, c'est-à-dire qu'elle forme environ la vingt-huitième partie de la population générale.

1 Malte-Brun se demande, dans son *Précis de la Géographie universelle*, article *Espagne*, quel génie malfaisant a pu corrompre tant de causes de prospérité, et réduire à une population, inférieure à celle de la France de plus de 14,000,000 d'individus, la population de la Péninsule, qui surpasse de plus de 2,000 lieues carrées la France en superficie.

La Péninsule est sillonnée par de hautes montagnes qui la parcourent en tous sens comme des lignes de circonvallation, et projettent leurs masses, souvent infranchissables, entre les diverses provinces. Les provinces basques offrent surtout une surface profondément accidentée. Situées au nord de l'Espagne, elles ont pour limites la Bidassoa, la Navarre espagnole, le golfe de Gascogne et la Vieille-Castille. On estime qu'elles ont une superficie de 450 lieues carrées communes.

Les Pyrénées touchent à la frontière de France dans un parcours de 92 lieues environ.

Arrivées à Bastan, elles laissent derrière elles cette frontière, et se prolongent, à travers les provinces basques et la principauté des Asturies, jusqu'à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île, où, faisant irruption de tous côtés, elles s'éparpillent en lignes montueuses et irrégulières sur la surface du pays, et pénètrent jusqu'en Portugal. Guipuscoa, plus que les autres Vascongades, est entrecoupé de montagnes. La province de Santander, les Asturies et la Galice ne le sont pas moins. Au milieu de ces versans, les vallées se dessinent étroites et profondes comme des défilés. Les sinuosités de la côte, tout hérissée de rochers, se déroulent sur une étendue de près de cent trente lieues. Les baies et les ports sont nombreux, accessibles en tout temps, et bien abrités. Il serait difficile d'imaginer une contrée mieux disposée pour les arrivages de mer, pour la guerre d'embuscades et les descentes de guérillas.

Sans entrer dans de longs développemens sur la division de l'Espagne par systèmes de montagnes, telle que l'ont enseignée M. Bory de Saint-Vincent, et, après lui, Malte-Brun, il nous paraît utile d'ajouter quelques notions générales à ce premier et rapide coup-d'œil sur les monts, qui, d'abord, appellent l'attention lorsqu'on s'occupe géographiquement de l'Espagne. Indépendamment des Pyrénées, que

la science moderne a divisées en orientales ou aquitaniques, en centrales ou cantabriques, en occidentales ou asturiennes, et en méridionales ou portugaises, d'autres chaînes, désignées sous le nom générique de *Sierras*[1], partagent encore la Péninsule en un grand nombre de plateaux et de bassins diversement caractérisés. Les Romains donnaient à la portion de la chaîne des Pyrénées qui touche à la France, le nom de *Pyrenæi-Montes*, et au reste le nom de *Mons-Vindius* et de *Mons-Medullius*, sans se douter, à ce qu'il semble, que les Monts-Cantabres et les Asturies appartenaient au même système. La chaîne la plus importante par son étendue, après les Pyrénées, est le rameau connu des anciens sous le nom d'*Idubeda-Montes*, des modernes sous les noms divers de Sierra de Oca, de Sierra de Moncayo et de Sierra de Molina, d'Albarracin et de Cuença, qui, se détachant des Pyrénées mêmes aux sources de l'Èbre, près de Reynosa, descend vers le sud en suivant à peu près la même direction que ce fleuve, à travers la Vieille-Castille, la Castille-Nouvelle et l'Aragon, et va se terminer, sur divers points de la côte, dans les royaumes de Valence et de Murcie. Une autre chaîne considérable, dont font partie le Somo-Sierra et le Guadarrama, se détache de la précédente, à la hauteur des sources du Jalon et de la Taguna, et, s'élevant entre le Duéro et le Tage, sépare la Vieille de la Nouvelle Castille, le royaume de Léon de l'Estramadure espagnole, entre en Portugal, après avoir pris successivement les noms de Sierra de Grados, de Sierra de Francia, de Sierra de Gata et de Sierra d'Estrella, et se ramifie enfin en Portugal en plusieurs autres chaînes qui se rattachent elles-mêmes à cette suite de monts calcaires situés le long de la côte, de Coïmbre à Lisbonne. La Sierra de Cintra et le cap de Roca, qui forme le

[1] *Sierra*, scie, des crêtes ou dentelures des monts, semblables aux dents d'une scie.

point le plus occidental de toute la Péninsule, en sont, à l'ouest, l'appendice terminal. C'est du double versant de ces montagnes que partent, en suivant une direction à peu près inverse, les affluens des deux fleuves. La géographie moderne a désigné cette cordillère sous le nom de Carpéto-Vettonique. Vient ensuite une troisième chaîne qui forme le système lusitanique. Les monts qui la composent naissent, d'une manière presque abrupte, dans le voisinage du Tage, au sud de Tolède, dont ils prennent d'abord le nom. Les monts de Tolède, qui s'unissent par leurs pentes orientales au grand plateau de la Castille-Nouvelle, s'élèvent et courent entre le Guadiana et le Tage, ainsi que le fait la chaîne Carpéto-Vettonique entre le Duéro et ce dernier fleuve. On les voit ensuite entrer en Portugal et s'abaisser à mesure qu'ils approchent du niveau de la mer.

Deux chaînes non moins remarquables s'élèvent dans l'Espagne méridionale. La première était connue des anciens sous le nom de *Marianus-Mons ;* elle l'est de nous sous celui de Sierra-Moréna, et s'étend du nord-est au sud-ouest, depuis les sierras d'Alcarraz, de Ségura et de Sagra, qui en forment les premiers contreforts vers l'orient, jusqu'aux frontières du Portugal, où, par ses derniers prolongemens occidentaux, elle atteint le Guadiana, dont elle semble avoir voulu couper le cours par deux fois: vers Serpa, et, quelques lieues plus bas, vers Ayamonte. Le fleuve cependant a lutté et vaincu deux fois les obstacles; la première, à ce qu'il semble, non sans grandes difficultés, puisqu'il a dû se frayer violemment un passage entre des rocs escarpés au travers desquels il s'échappe en cascade rapide, et par un courant si resserré qu'un loup le franchirait d'un saut [1]. Comme appendice de ce système, il est permis sans doute de considérer cette sé-

[1] Et aussi appelle-t-on métaphoriquement en espagnol cette cascade *el salto del lobo* (le saut du loup).

rie de rochers qui se projettent au-delà du Guadiana, dans l'Alemtejo et dans les Algarves. Assez considérables cependant pour former des sierras, telles que celles de Caldeyra et de Munchique, dont le cap Saint-Vincent paraît n'être que le prolongement terminal (le *Cuneus* des anciens), ces rochers ont paru constituer aux yeux de quelques géographes un système isolé, qu'ils ont appelé système cunéïque.

A partir à peu près des limites orientales de l'Andalousie, la chaîne Marianique se dédouble pour ainsi dire, ou plutôt se projette sur deux lignes qui courent en rameaux irréguliers entre le Guadiana et le Guadalquivir, avec des vallées et des plateaux intermédiaires. De ces deux lignes la supérieure seule, ou la septentrionale, fournit des affluens au Guadiana. La ligne inférieure ou méridionale a cela de particulier qu'elle est fréquemment traversée à pic par des fleuves surgis au versant correspondant de la première, et n'est en grande partie composée que d'une suite de monts isolés par le lit de fleuves aussi étroitement encaissés que nos gaves pyrénéens.

Les montagnes du système bétique, enfin, comprennent cette suite de sierras, qui, sous divers noms, se prolongent le long de la Méditerranée, de la Sierra de Filabres aux sources du Guadalète. Une partie de cette cordillère s'élève à une hauteur qui dépasse celle des plus hauts sommets des Pyrénées : c'est celle qui, de la permanence des neiges qui la couvrent dans le climat le plus chaud de l'Europe, a reçu le nom significatif de Sierra-Névada. Entre la mer et la Sierra-Névada surgissent d'autres montagnes d'une élévation extraordinaire encore, et que les Arabes ont nommées Alpujarras. Une autre chaîne du même système, formée d'une sorte de terre rougeâtre et qui par suite a été nommée Sierra-Vermeja, apparaît un peu plus à l'ouest et fait un contraste singulier avec la blancheur des neiges éternelles qui couvrent la Sierra-Névada; la Sierra d'Antéquera et de Ronda, derniers chaî-

nons importans de cette cordillère, courent ensuite dans la direction du sud-ouest et vont se perdre dans la mer qui baigne leurs dernières racines près de Gibraltar.

Des fleuves nombreux et de grande importance prennent naissance au sein de ces vastes montagnes et sillonnent en tous sens la Péninsule. Les principaux sont : le *Duéro* ou *Durius* des anciens, qui, prenant sa source au pic d'Urbion, et grossi de nombreux affluens, parcourt un espace d'environ 165 lieues, et se jette dans l'Océan, près d'Oporto ; — le *Tage*, dont le bassin est le plus vaste de toute la Péninsule, et dont l'embouchure n'a pas moins de trois lieues : il prend sa source au revers occidental de la Sierra de Molina, et traverse, dans un cours de 225 lieues, la Vieille-Castille, l'Estramadure et le Portugal ; — le *Guadiana,* qui, sortant d'une suite d'étangs ou de lagunes communiquant entre elles, à trois lieues au-dessus de Lugar-Nuévo, à l'extrémité méridionale du grand plateau de la Manche, disparait, après quatre lieues de cours, dans des prairies, auprès d'Alcaçar-de-San-Juan, pour renaître de nouveau sous forme de lagunes à quelques lieues plus loin, avant de reprendre son cours vers la mer ; ce sont ces lagunes ou ces sources qu'on appelle en Espagne, par une métaphore populaire, les yeux *(los ojos)* du Guadiana. Bientôt grossi du Rio Gijuela qui lui vient des montagnes de Cuença, il parcourt environ 120 lieues à travers la Nouvelle-Castille, l'Estramàdure et le Portugal, avant de se jeter dans l'Océan, près d'Ayamonte, avec les circonstances que nous avons marquées plus haut[1] ; — le *Guadalquivir,* dont la renommée ne fut pas moins grande dans l'antiquité que celle du Tage et de l'Èbre, navigable, au temps de Strabon et de Pline, comme aujourd'hui, jusqu'à Cordoue, et que les Arabes conquérans, frappés de sa beauté, appelèrent le *Grand*

1 Le Guadiana est le fleuve *Anas* des anciens, dont l'antique nom est entré dans la composition du nom moderne, Guadiana signifiant en arabe *Fleuve Ana.*

Fleuve, comme par excellence, *Ouadi-al-Kibir* : sorti des montagnes de Cazorla, il baigne les villes de Cordoue et de Séville, et se jette dans l'Océan, près de San-Lucar-de-Barrameda, après un cours de près de 120 lieues au sein des plus belles campagnes de l'Andalousie [1]. Tous ces fleuves coulent de l'est à l'ouest, en décrivant, dans leur cours inférieur, une courbe plus ou moins prononcée vers le sud, et sont tributaires de l'Océan Atlantique ; — l'*Èbre*, enfin, le seul des grands fleuves de l'Espagne qui se jette dans la Méditerranée, prend naissance à Font-Ibre, en latin *Iberi-Fons*, c'est-à-dire source de l'Ibérus, au point de jonction de l'Idubéda avec la chaîne dont il se détache : il coule du nord-ouest au sud-est, resserré par les montagnes dont sont formées la plupart des vallées transversales qui servent de lit à ses affluens, et, grossi de plusieurs fleuves, notamment du Xalon, du Guadalupe et de la Sègre, traverse, dans un cours d'environ 150 lieues, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne, et va déboucher dans la mer Méditerranée, à quatre lieues au-dessous de Tortose.

Ainsi considérée physiquement et d'un point de vue général, la Péninsule apparaît divisée en cinq grands bassins principaux, auxquels correspondent cinq grands fleuves : l'Èbre, le Duéro, le Tage, le Guadiana, et le Guadalquivir. Elle peut se diviser encore en cinq autres bassins de moins grande importance, formés par cinq cours d'eau pareillement moins considérables : le Guadalaviar, le Xucar, la Ségura, le Mondégo et le Minho.

De ces fleuves les cinq principaux ont ensemble 850 lieues de parcours ; ce qui fait plus de quatre fois le diamètre moyen du territoire. Malheureusement les bancs de sable qui engravent le cours inférieur de ces grandes routes fluviales, et le

1 C'est le Tartesse et le Bétis des anciens. Voyez sur ce fleuve ce qu'en disent Avienus, Strabon, Ptolémée, etc.

peu de profondeur de leur embouchure, ne permettent point d'y pratiquer des ports. Profondément encaissés, et coulant avec rapidité entre de hautes berges, il est rare qu'il soit possible de naviguer dans leur cours supérieur ou d'y former des dérivations pour l'arrosement des terres.

L'Èbre, le Tage, le Guadalquivir, le Duéro, le Minho, le Guadiana sont au nombre des fleuves navigables; mais il n'y a que les deux ou trois premiers dont le volume d'eau soit assez considérable pour se prêter à la circulation des bateaux pendant toute l'année.

Deux bandes de terre longues et étroites, l'une tout-à-fait au nord sur l'Océan, l'autre tout-à-fait au sud, sur la Méditerranée, semblent en dehors du système de ces bassins. La première de ces corniches s'étend le long de la côte de l'Océan cantabrique, formée par le revers septentrional des Pyrénées, des sources de la Bidassoa à celles de l'Éo, et comprend toute la Biscaye, Santander et les Asturies; l'autre, d'une moins grande étendue, sur le littoral opposé, déroule ses fertiles et délicieuses vallées au revers méridional des Alpujarras, entre ces montagnes et les rivages de la Méditerranée, de la Punta de Elena à la Torre del Salto de la Mora.

L'Espagne est donc séparée du continent européen par une barrière de neuf à dix mille pieds d'élévation : les deux mers l'entourent et l'isolent. C'est ce qui frappe d'abord quand on considère le système général et la constitution physique de la Péninsule. Ce qui ne frappe pas moins, à l'examiner de plus près, c'est de voir ses principales provinces séparées elles-mêmes dans son propre sein par d'autres barrières de montagnes qui suffiraient à former les frontières d'États entièrement indépendans. Nous insistons sur ce caractère distinctif du territoire espagnol : loin d'être indifférent à l'histoire de ses destinées, il en est peut-être l'explication et la clé. C'est ce caractère qui les a déterminées en grande partie, et c'est là, sans nul doute, qu'il faut chercher la cause,

au moins principale, qui, de tout temps, a tenu l'Espagne éloignée d'une constitution nationale unitaire, et, par une invincible tendance naturelle, l'a portée au morcellement et à l'individualisme provincial.

Jetée par sa position géographique à l'extrémité du monde connu des anciens, l'Espagne fut, malgré tout, peuplée de bonne heure, et de bonne heure fréquentée par les peuples navigateurs de l'Orient. La beauté de son ciel, la fertilité de son sol, la renommée des richesses qu'elle recelait, tout contribua à les y attirer, et à donner à ce point extrême du monde ancien une importance relativement égale à celle qu'a depuis acquise l'Amérique. C'est par là que l'Espagne reçut les premiers germes de la civilisation, et qu'elle entra dans le mouvement général du commerce et de la politique des peuples de l'antiquité.

Le sol de l'Espagne passait, chez ces peuples, pour l'un des plus fertiles du monde, non pourtant sans quelque restriction. — « Sa partie septentrionale, bordée par l'Océan, » dit Strabon, est extrêmement froide; elle présente un terrain » rude, et n'a d'ailleurs aucune communication avec les au- » tres contrées. Elle est, par conséquent, le canton de l'Ibérie » le moins favorisé par la nature. Au contraire, la partie mé- » ridionale presque entière est un pays très-fertile, surtout » sa portion située au-delà des Colonnes [1]. »

Cependant, même cette partie septentrionale si mal connue du temps de Strabon, et qui n'avait, suivant lui, aucune communication avec les autres contrées, n'était pas sans richesses territoriales. Le hêtre, le rouvre, le houx, les lauriers sauvages, les bouleaux blancs, plusieurs sortes de chênes y croissaient en abondance. Elle renfermait des mines d'or, d'argent, et surtout de fer [2]. Les pâturages de ses montagnes nourrissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de porcs.

[1] Strab., l. III, c. 1. — [2] Plin., l. III, c. 4, et l. XXXIV, c. 43.

Ces derniers erraient par troupes à demi-sauvages dans les bois du pays, et ressemblaient plutôt à des sangliers qu'aux animaux domestiques qu'on engraisse dans nos campagnes. Le porc paraît avoir été d'une grande importance et même une source de richesses pour une portion des habitans de l'Hispanie. « C'est chez les Cerrétans, dit Strabon, qu'on » trouve ces excellens jambons qui le disputent à ceux des » Cantabres et qui procurent à ces peuples un commerce très- » avantageux[1]. » Les médailles celtibériennes portent l'image du sanglier, presque aussi souvent que celle du taureau ou du cheval, soit comme type de l'espèce, soit qu'on regardât cet animal farouche et hardi comme un symbole guerrier [2].

Rien n'égalait en grâce et en fine souplesse les chevaux asturiens; ils étaient de petite taille, mais si renommés chez les Romains qu'ils appelaient tous leurs chevaux de prix *asturcones* [3]. Posidonius comparait les chevaux des Celtibères à ceux des Parthes pour la légèreté et l'extrême vitesse de leur course [4]. Les chevaux de la Lusitanie et de la Galice n'étaient pas moins renommés. Des castors se rencontraient dans quelques-uns des fleuves de cette dernière province [5]; on en tirait le castoreum fort employé dans la médecine des anciens; mais, selon Strabon, celui d'Espagne n'avait pas au même degré les propriétés médicinales qui distinguaient celui du Pont. La plupart de ses lacs étaient peuplés d'oiseaux aquatiques, de cygnes et d'outardes [6]. Les daims et les chevaux sauvages remplissaient ses forêts; car les forêts, si rares aujourd'hui en Espagne, en couvraient alors la surface presque entière [7].

Dans le midi et dans l'ouest abondaient les productions de tous les climats; mais ce qui surtout caractérisait les contrées

[1] Strab., ub. sup.—[2] Voyez Florez, Medallas de España, etc., tabul. xx, fig. 4, et alias. — [3] Martial, de Asturconibus. — [4] In Strab., ub. sup. — [5] Ibid., l. c.
[6] *Avistarda*, de la marche lourde de cet oiseau, en espagnol *avutarda*.
[7] Strab., l. III, loc. cit.

méridionales et occidentales, c'était l'abondance des minéraux[1]. « En aucun pays du monde, dit Strabon, on n'a en- » core trouvé l'or, l'argent, le cuivre, le fer en si grande » quantité, ni d'une qualité semblable[2]. » L'or surtout y était fort commun, et on ne le tirait pas seulement des mines, on le recueillait encore par le lavage du sable des rivières. Le Tage, le Duéro, le Mondégo, en fournissaient de cette manière en grande quantité, le Tage surtout[3]. On trouvait le minium par filons si considérables sur les bords du Minho, que le fleuve avait donné son nom à ce minéral, ou plus vraisemblablement l'avait reçu de lui[4]. La partie de l'Orospéda, aujourd'hui Sierra de Cazorla, où le Bétis prenait sa source, s'appelait la Montagne d'Argent (*Argentarius Mons*), soit à cause de la grande quantité d'argent qu'on en tirait, soit à cause des fréquentes efflorescences d'étain qui paraissaient à sa surface, et la faisaient luire comme si elle eût été d'argent[5]. Le fleuve lui-même roulait de l'étain dans ses flots[6].

Les montagnes des Contestani fournissaient du jaspe, des agates, du grenat, et ces belles cornalines que les anciens savaient graver si supérieurement; quelques montagnes de la Lusitanie, des rubis, des saphirs blancs, des émeraudes et des jacinthes. Les turquoises des bords du Duéro, qu'on tirait des environs de la ville qui porte aujourd'hui le nom

1 Les anciens ne tarissent pas sur l'éloge des mines de l'Hispanie. Voyez Herodot., l. IV, c. 152; Arist., de Mirab. Auscult.; Diod. Sicul., l. V, c. 35 et 36, etc.

2 Strab., l. III, ub. sup.

3 Tagus aurifer, auratus Tagus, Tagus opulentissimus.

4 Quod etiam vicino flumini nomen dedit..... Justin., l. XLIV. Voy. aussi Strab., l. III, l. c.; Plin., l. III, etc., etc.

5 Stanno iste namque latera plurimo nitet
Magisque in auras eminus lucem evomit,
Tum solis ignis celsa perculerit juga.

AVIEN., Oræ Marit., v. 292 et seq.

Idem amnis autem fluctibus stanni gravis
Ramenta volvit. . . . .

Ibid., v. 296 et seq.

Voy. aussi Steph. Byz., in Ταρτησσός.

de Zamora, n'étaient pas moins célèbres [1]. Le cinabre, le vif-argent, le platine, l'ocre, le cobalt, l'amiante, le borax, le lapis-lazuli, la marcassite, se trouvaient en divers lieux d'Espagne, et ne jouissaient pas d'une moindre réputation.

Mais les productions minérales n'étaient pas les seules richesses de ce beau pays. L'olivier, la vigne, le figuier, toutes les variétés de céréales étaient propres au sol de la Bétique, de la Lusitanie, de la Celtibérie et des côtes orientales jusque aux Pyrénées; on y recueillait en abondance de la cire, du miel, de la poix, un vermillon qui ne le cédait point à la terre de Sinope [2], plusieurs sortes de teintures, parmi lesquelles la plus recherchée était la graine d'écarlate ou *kermès*, dont la découverte de la cochenille a seule diminué l'importance commerciale. Une production non moins importante était cette belle laine d'Espagne supérieure en finesse et en beauté à toutes les laines connues des anciens. Possesseurs de brebis noires comme les Scythes pasteurs de la Colchide, peut-être leurs aïeux, que les Grecs appelaient Coraxiens [3], divers peuples de l'intérieur tiraient des produits considérables de la vente de la laine, naturellement noire, que produisaient leurs troupeaux. Les Romains donnaient le nom de *color spanus* à la couleur brune de ces laines particulières à l'Hispanie [4]; elles étaient tellement recherchées dans tout l'Occident que, du temps de Strabon, on payait un bélier de race espagnole jusqu'à un talent [5].

Les origines des peuples qui, les premiers, ont habité cette terre si hardiment caractérisée, et que la nature a comblée de ses dons, se dérobent, comme celles de la plupart des nations,

1 Zamora, en arabe turquoise, ainsi nommée du nom de la pierre précieuse qu'on recueillait dans ses campagnes.

2 Strab., l. III, l. c.

3 Κοραξοί, et qui s'appelaient peut-être eux-mêmes Korakoxi dans leur langue nationale. Encore aujourd'hui en turc *koci* signifie bélier, et *cara*, *cora*, suivant les diverses prononciations, noir.

4 Columella, de Re rust., l. 7, c. 2. — 5 Strab., l. III, l. c.

aux recherches de l'historien. Quelque incertaine toutefois, et pleine de difficultés, que soit cette partie de l'histoire que nous avons entrepris d'écrire, nous ne croyons pas qu'il faille la passer sous silence. L'origine des peuples, recherchée de fort loin, est singulièrement obscure sans doute; mais on y retrouve, jusque dans les exagérations et les fables, quelque chose du caractère général d'une nation. Nous chercherons donc à dégager, autant qu'il sera en nous, l'élément historique, ou d'un intérêt social réel, des rapports confus que l'on peut recueillir sur les anciens peuples dont est issu le peuple espagnol, et sur les diverses transformations que leur ont fait subir la conquête, le mélange des races et l'empire des idées.

Que si nous en croyons les écrivains des premiers siècles de l'ère chrétienne, nous trouverons que les Espagnols descendent de THARSIS, fils de JAVAN, petit-fils de JAPHET, et arrière-petit-fils de NOÉ[1] : — du moins cela fut-il affirmé par plus d'un[2]. Cette opinion s'appuyait sur ce que dit Moïse[3], que Tharsis fut un des descendans de Noé, qui, après la confusion des langues, sortirent de la tour de Babel pour aller au loin peupler la terre. Le même Moïse[4] ajoute que Tharsis fut le propagateur de l'espèce humaine dans une île, et que, conformément à la coutume des hommes qui s'établissaient les premiers en un pays, Tharsis aurait donné son nom à cette île; qui de là se serait appelée Tharseia. Or, Polybe[5] nomme Tharseius le pays situé en Espagne sur les côtes de la Bétique, le même que les plus anciens écrivains grecs et latins ont appelé Tartessus, et qui correspond aujourd'hui aux deux îles

1 Mariana veut que ce soit de TUBAL, autre patriarche. Son *Historia general de España* commence ainsi : *Tubal, hijo de Japhet, fue el primer hombre che vinó a España.* « Tubal, fils de Japhet, fut le premier homme qui vint en Espagne. » Mariana, comme on voit, a pris fort au sérieux cette haute origine patriarcale de son pays.

2 Voy. Labb., Nova Biblioth., t. I.; le Chronicon Barbarum, l. I.; Euseb. Cæsariens., Chr. in fine; Gorgius Sincellus, Chronographia, etc.— 3 Genes., c. X, v. 5, p. 32.— 4 Genes., c. X, v. 4 et 5.— 5 Polyb., l. III.

nommées *Mayor* et *Menor*, formées par le Guadalquivir avant de déboucher dans l'Océan, et aux pays contigus jusqu'au détroit de Gibraltar. Ainsi, selon cette tradition, Tharsis vint en Espagne, peupla ces deux îles et tout le pays qui s'étend vers le détroit, donna son nom aux *Tartessii*, et de là descend la nation espagnole.

Ce qui surtout semble avoir fait adopter cette opinion aux historiens espagnols, c'est un passage de saint Jérôme où se trouve une indication formelle du voyage de Tubal en Espagne. Un passage de l'historien des Juifs, où il désigne l'*Ibérie* comme ayant été peuplée par Tubal, n'a pas peu servi sans doute à accréditer cette fable [1]. Mais ici on a fait évidemment confusion : on n'a pas compris que c'est de l'*Ibérie asiatique* seulement qu'a voulu parler Josèphe; cela est si vrai, qu'en décrivant ce pays, il va jusqu'à en indiquer la position géographique entre la Colchide et l'Albanie; il ne pouvait donc être question de l'Espagne.

Plusieurs noms furent donnés à la Péninsule par les anciens, entre lesquels celui de *Spania*, qu'elle reçut des Phéniciens, a prévalu et a traversé les siècles presque sans altération [2]. On s'est répandu en conjectures sur l'origine de ce nom de *Spania*. La plus probable de ces conjectures, celle qui a été adoptée par les hommes les plus instruits, est que ce nom vient du phénicien *span*, qui signifie *caché*, parce que ce pays était pour les Phéniciens une contrée éloignée et comme cachée à l'extrémité de la terre. Il faut se reporter à ces temps où la navigation était encore dans l'enfance, où les distances et l'éloignement se mesuraient sur les difficultés des moyens de locomotion, où enfin les découvertes des premiers navigateurs asiatiques se faisaient en Europe, sur le théâtre même où agissent aujourd'hui nos nations modernes. L'An-

[1] Joseph., Hist. Judæor., l. I, c. 6, cf. c. 7.

[2] Elle le reçut sous cette forme simple, *Spania*, dont les Romains ont fait *Hispania*, les Italiens *Spagna*, et les Espagnols *España*.

gleterre fut, pour les Romains eux-mêmes, un pays de difficile et dangereux abord, et l'on sait quelle île prochaine ils appelaient *ultima Thule*. Cette étymologie du mot *Espagne*, venant du mot phénicien *span*, paraît donc légitime. On a dit aussi qu'ils l'appelèrent *Spania*, à cause de la grande quantité de lapins qu'ils y trouvèrent[1]. Les Grecs ne la nommaient pas moins fréquemment *Hesperia*, pays du couchant, de sa situation géographique à l'ouest, par rapport à la Grèce; en grec *hespera* signifiant soir, occident. Cette dénomination lui est souvent donnée par les poètes romains, dont la langue et la littérature avaient, comme on sait, beaucoup emprunté à celles des Grecs. Le nom d'*Iberia*, par lequel elle fut désignée plus communément encore, paraît pour la première fois dans le Périple de Scylax de Caryande[2] : ayant trouvé sur la côte orientale où il aborda un fleuve nommé *Iber*, *Ibris* ou *Iberus*, il en appliqua, le premier, le nom à la Péninsule entière, et donna celui d'Ibères aux peuples qui l'habitaient.

Cette dernière dénomination, adoptée par les écrivains grecs qui vinrent après Scylax, s'accrédita, et fit croire qu'il y avait en Ibérie des peuples se donnant à eux-mêmes le nom d'Ibères; de là vient l'erreur vulgaire, qui, dans des siècles de beaucoup postérieurs à l'époque où Scylax écrivait, a fait croire à l'existence d'une race ou famille ibérienne indigène ou aborigène en Espagne. Des populations indigènes ou aborigènes, on n'en reconnaît nulle part à des signes certains; il ne peut donc y avoir, historiquement, que des populations plus ou moins anciennes, antérieures les unes aux autres. Que des peuples dont les Basques actuels semblent une descen-

1 *Cuniculosa*, abondante en lapins. La double signification du mot *span* (caché, lapin) prête à ces deux interprétations. Les Romains adoptèrent la dernière, comme le prouve une médaille d'Adrien, sur laquelle l'Espagne est représentée sous la figure d'une femme ayant à ses côtés un lapin. (Voyez Florez, Medallas de España, tom. I, p. 109.)

2 Voyez le Périple de ce navigateur, écrit 500 ans environ ans avant J.-C., in Pausan.; trad. fr., t. IV, p. 318.

dance et conservent en partie l'antique idiome soient venus, à une époque qui se perd dans la nuit des plus hautes antiquités de la race humaine, s'établir dans l'Hispanie; que ces peuples appartinssent à la race des Indou-Scythes qui, selon toute apparence, a versé ses tribus sur l'Occident en des temps qui se dérobent aux affirmations chronologiques, plusieurs indices font naître la pensée de cette origine, bien que cependant ils ne la prouvent pas. Mais rien n'autorise à considérer les populations chez lesquelles les écrivains grecs et romains ont retrouvé des traces des mœurs et de la physionomie des hordes indou-scythiques, comme ibériennes, et à constituer une famille ibérienne de ces populations. Des tribus indiennes, des Scythes-Indous, pasteurs et guerriers, voués à la vie nomade, ont pu, dans une extrême antiquité, arriver de station en station, de la presqu'île de l'Inde et de l'Indou-Scythie, jusque dans la région la plus reculée de l'occident de l'Europe, s'y établir et l'occuper en partie ou tout entière; les hommes de cette race pouvaient différer par la langue, par les habitudes, par le caractère et par la physionomie originelle des hommes de la race gallique, qui les y avaient précédés ou qui les y suivirent, sans que pour cela on soit fondé le moins du monde à classer les premiers, par opposition aux seconds, dans une prétendue famille ibérienne. Pour qu'on y fût fondé il faudrait du moins que, dans la langue encore subsistante des premiers chez leurs descendans présumés, ce mot *ibère* ne parût pas évidemment étranger et d'adoption; il faudrait que ces descendans prétendus des Ibères se donnassent à eux-mêmes ce nom d'Ibères. Or, les Vasques n'ont point dans leur langue d'autre nom national que celui d'Euskaldunac; leur langue ne s'appelle pas l'ibérien, mais l'euskara[1]. C'est le premier tort de cette dénomination d'Ibères, dont on a surtout abusé de nos jours. Mais ce tort devient plus

[1] Nous verrons plus loin les diverses formes qu'a revêtues le radical de ce nom.

grave encore, s'il est vrai que cette dénomination appartienne à la langue des Galls, si partout où des peuples de cette race ont séjourné, en remontant d'occident en orient, on retrouve de distance en distance, et sous les diverses formes que comportaient les nombreux dialectes gaëliques, des traces manifestes de ce nom qui, en raison d'une signification restée inconnue, convenait, à ce qu'il semble, aux grandes limites fluviales, aux terres qu'entouraient des fleuves, et surtout aux fleuves eux-mêmes [1].

Tout ce qu'on dit de la différence caractéristique des deux races [2] paraît vrai d'ailleurs, quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir des dénominations qu'on leur donne. Il semble seulement que l'emploi d'un nom plus exact serait ici à désirer, et qu'à la désignation vague de race ou de famille ibérienne, il convient de substituer celui de race ou de famille euskarienne.

Que, maintenant, les peuples de cette dernière famille, dans des siècles de beaucoup antérieurs aux temps historiques, soient venus, comme nous l'avons dit, occuper l'Espagne ; qu'ils y aient nommé selon le génie de leur langue un grand nombre de lieux, dont les noms se sont conservés jusqu'à nos jours; que ces peuples doivent être considérés comme l'une des plus antiques couches de la nation espagnole, tout cela peut être accordé ; il paraît certain seulement que près de seize siècles avant l'ère vulgaire les Vascons n'étaient déjà plus la race prépondérante en Hispanie; un peuple nouveau, d'une

1 On est frappé du grand nombre de fleuves de la géographie ancienne dans le nom desquels reparaît, plus ou moins modifié en euphonie et en composition, le radical *Iber*, du nom latinisé du fleuve Iberus. Nous nous rappelons en ce moment, entre beaucoup d'autres, l'Hèbre de Thrace, le nom d'Iber donné au Rhin par Nonnus (Dyonis., l. III, v. 397 et l. XLIII, v. 747), le C'Ebrus de la Mœsie, le S'Iberis de la Sangaride, etc. Il n'est pas jusqu'au vieux nom du Tibre, Dehebris (Varro, de linguâ latinâ, l. IV), qui ne présente quelque trace de ce radical.

2 Voyez l'ouvrage de M. Guillaume de Humboldt, intitulé : *Prüfung der untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelst der Vaskischen Sprache.* Berlin, 1821.

autre race, belliqueux et barbare, et encore à moitié nomade, y avait fait irruption par les gorges des Pyrénées. Soit que les Euskariens fussent trop peu nombreux pour résister à ces nouveaux venus, soit que des combats sanglans en eussent considérablement réduit le nombre, ils cédèrent aux Galls toutes leurs terres du nord, de l'ouest, du centre et du sud de la presqu'île, se soumirent aux nouveaux conquérans, ou s'y mêlèrent, émigrèrent en partie sous le nom de Ligures et de Sicanes, et ne se conservèrent purs de tout mélange que dans une assez forte portion de la vallée de l'Èbre, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le Sicoris, entre les monts Idubèdes et les Pyrénées.

Ce ne fut cependant pas à cette époque encore qu'eut lieu le mélange de race célèbre dont parlent les historiens, et d'où sortit la nation des Celtibères. Nous verrons que c'est une erreur de l'attribuer à une époque si éloignée, et que l'événement qui détermina l'invasion de nouveaux Celtes au-delà des Pyrénées, où, cette fois, ils s'établirent jusque dans la vallée de l'Èbre, est d'une date de près de dix siècles plus récente.

C'est d'ailleurs pour nous conformer aux habitudes de la critique historique moderne que nous classons ainsi les peuplades de l'ancienne Hispanie en deux grandes masses; rien n'était moins homogène que ces peuplades avant l'arrivée des Romains. L'indépendance, le mouvement spontané, la férocité guerrière les caractérisaient; ce qu'elles savaient le moins, c'était former des ligues et se gouverner avec quelque unité. Elles étaient de plus si nombreuses et si différentes entre elles, qu'on ne peut qu'avec une extrême attention découvrir les rapports qui les rattachaient à l'un ou à l'autre des deux types connus sous le nom de type celtique et de type ibérien, et quelques-unes même ne sauraient s'y rapporter avec certitude. C'est, en outre, beaucoup quand on en retrouve le nom dans les auteurs grecs et latins. Strabon n'en nomme que quel-

ques-unes s'excusant sur leurs noms barbares [1]. Pline ne parle que de celles qui ne répugnent point trop au latin [2]. En général, cet euphémisme réel ou exagéré était poussé loin à Rome à l'égard de l'Espagne, et Martial s'en moque. Parlant de quelques lieux de son pays, qui avait la réputation d'être tout hérissé de noms barbares, de Vétovisse, de Pétusie et de Mantinesse, il dit qu'il aime mieux parler d'eux que de Bitunte [3]. Bitunte était un lieu de plaisance pour les riches Romains, dont le nom, pour être italique, n'en était pas plus harmonieux.

Quelque barbares toutefois que puissent être les noms de la plupart des anciennes peuplades de l'Hispanie que nous allons passer en revue, il importe de fixer leur position et de rappeler sous quel aspect les virent d'abord les anciens, et surtout les Grecs et les Romains, les seuls d'entre les peuples civilisés de l'antiquité dont les écrits nous soient restés.

La Péninsule était, lorsque les Romains la connurent, partagée entre un grand nombre de nations plus ou moins barbares appartenant probablement, comme nous venons de le dire, à deux races primitives, mais subdivisées entre elles en une infinité de peuplades et de tribus dont les noms sont à peine connus. Au rapport de Strabon, on comptait environ cinquante peuples différens entre le Minho et le Tage. Pline en compte quarante-cinq pour la seule Lusitanie. Toutes ces populations avaient eu leurs migrations, leurs révolutions, et une histoire qu'il serait intéressant de connaître; mais tout se tait. Trois peuples civilisés, les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois avaient été en contact avec quelques-unes d'entre elles; mais, établis sur les côtes, ces trois peuples n'avaient

[1] Strab., l. III, c. 4.

[2] Latiali sermone dictu facilia. V. Plin., l. III, c. 4.

[3]
Rides nomina? rideas licebit :
Hæc tam rustica malo quam Bituntum.
MARTIAL., EPIGR., l. IV, ep. 55.

eu que peu de rapports avec celles de l'intérieur, et surtout avec celles des régions montagneuses du nord. Nous verrons aussi que, pendant que celles de ces populations établies dans les plaines, près du cours des grands fleuves et des rivages de la mer, s'humanisent, fondent des villes, connaissent le commerce et les arts, se civilisent en un mot, les autres, celles qui habitent les montagnes, conservent une barbarie et une férocité de mœurs qui étonnent jusqu'à la soldatesque romaine elle-même.

Entre les nations hispaniques appartenant à cette époque, vingt à peu près méritent d'être nommées, savoir : les Cantabres, les Astures, les Gallèques, les Lusitans, les Celtibères, les Vaccéens, les Orétans, les Carpétans, les Turdétans, les Bastétans, les Contestans, les Ilercavones, les Cossétans, les Lalétans, les Indigètes, les Ausétans, les Ilergètes, les Euskares ou Vascons, et les habitans des îles Baléares. Les cinq premières étaient incontestablement scythiques et celtiques; il y avait quelque incertitude pour les autres. La plupart étaient considérées comme aborigènes; plusieurs étaient évidemment de race mélangée, soit de Celtes, soit de Phéniciens, soit même de Tyrrhéniens et d'Étrusques, comme les Ilercavones; quelques-unes enfin avaient une physionomie sarde et ligurienne qui permet de les ranger dans une catégorie à part.

De toutes ces nations, si l'on en excepte les Vascons et les Cantabres, les peuplades celtiques étaient à beaucoup près les plus puissantes et les plus belliqueuses; la nation des Gallèques, par exemple, se subdivisait en quinze peuplades, celle des Lusitans en près de cinquante, les Celtici en deux, et les Celtibères en cinq. On sait peu de chose de la plupart de ces peuples; mais ce qu'on en sait, comme nous l'avons dit, importe au début de cette histoire.

Les Turdétans étaient les peuples les plus puissans de la Bétique, et en occupaient une si grande partie, qu'elle en reçut

d'abord le nom de Turdétanie. Étienne de Byzance et Strabon emploient indifféremment l'un et l'autre nom pour désigner cette partie de l'Espagne. Les anciens écrivains parlent en termes magnifiques des lois, de la poésie, des richesses et de la civilisation de ce peuple [1]; et, (sans doute d'après Asclépiade de Mirlée, qui, venu en Espagne à la suite des armées romaines du temps de Pompée, avait enseigné les belles-lettres chez les Turdétans et composé une description des mœurs et des choses de leur pays), Strabon rapporte qu'ils connaissaient les lettres et possédaient des lois écrites en vers depuis plus de 6,000 ans [2]. Asclépiade écrivait vers le temps où Pompée fut vaincu par César à Pharsale, c'est-à-dire à peu près dans la 48me année avant notre ère. La civilisation turdétane fut remontée, à ce compte, à 6,048 ans J.-C., et par conséquent à plus de 2,000 ans avant la création du monde suivant le comput ecclésiastique et l'Écriture; mais il est probable qu'il ne s'agit point ici d'années solaires de douze mois comme les nôtres, et que les Turdétans comptaient leur année à la manière de beaucoup de peuples anciens, par divisions composées de six, de quatre, de trois ou même d'un seul de nos mois [3]. Cela étant, et en prenant pour mesure moyenne la période ou l'année de trois mois, suivant les saisons qui divisent l'année solaire, la civilisation turdétane n'aurait plus été que contemporaine de la première arrivée des Phéniciens en Espagne, environ quinze siècles avant J.-C.

Les Turdétans les plus voisins de Cadix, sur la côte maritime, du Bétis au détroit, furent appelés Turdules [4] par les écri-

[1] Voy. Polyb., l. I, c. 3; Strab., l. III; l. c.; Steph. Byz., etc.—[2] Strab., ub. sup.

[3] Diodore de Sicile, Varron, Plutarque, Suidas et Lactance parlent de ces diverses manières de comprendre l'année, et Xénophon spécialement au sujet des Turdétans.

[4] *Turduli.* — Proprement le nom de ce peuple était Turdes, *Turdétans* sous la forme punique (d'ailleurs adoptée par les Romains dans leur nomenclature de presque toutes les nations hispaniques de la côte occidentale, méridionale et orientale et même de quelques-unes de l'intérieur), *Turduli* sous une forme purement latine.

vains romains. C'est là que les Grecs plaçaient leur fameux Tartesse et l'île fortunée d'Érythie, où paissaient les nombreux troupeaux de bœufs de Géryon, lieux qu'ont célébrés Homère[1], Stésichore[2] et Anacréon[3]. Quant à la ville même de Tartesse, Strabon dit que, de son temps, on *prétendait* qu'il avait *autrefois* existé une ville de ce nom dans l'île formée par les deux embouchures du Bétis, île réunie à la terre ferme, depuis que s'est desséché l'un des bras du fleuve qui la formaient, celui qui, passant par Lebrissa et Asta, venait se jeter dans la baie de Cadix, en face de la ville. On nommait Tartesside le pays contigu et Tartessiens les peuples qui l'habitaient, ou, comme d'autres le prétendaient, la ville de Tartesse était la même qu'on connait dans la géographie ancienne de l'Espagne sous le nom de Carteïa[4], et qui parait avoir été située au fond de la baie de Gibraltar, où quelques vestiges en subsistent encore sous le nom moderne de Rocadillo. C'était une ville de l'antiquité la plus haute, et qu'on croyait avoir été fondée par Hercule; il y avait autrefois un arsenal de marine, et elle avait porté le nom d'Héraclée, suivant Thimosthène, amiral de Ptolémée II, qui en avait visité les ruines; au temps de celui-ci, on voyait encore « sa vaste enceinte et des loges où l'on mettait à l'abri les navires[5]. » Le Bétis lui-même portait ce nom de Tartesse, et c'est vraisemblablement de celui des Turdétans prononcé peut-être *Turdestan* ou *Turtestan*, que se sera formé ce nom de Tartessiens par lequel les écrivains grecs, même des

1 Strabon cite (l. III, c. 2) plusieurs vers d'Homère, « qui a connu et raconté tant de choses, » suivant son expression, relatifs à cette partie de l'Espagne. — Voy. Homer. Iliad., l. VIII, v. 485 et 486; Odyss., l. IV, v. 563 et seq.; ibid., l. XI, v. 567 et seq.; in Strab., l. I, c. I, et l. III, loc. cit.

2 Parlant du troupeau de bœufs de Géryon, Stésichore dit (in Strab., ub. sup.): « qu'ils sont nés dans les antres des rochers, presque vis-à-vis la célèbre Éry- » thie, près des eaux intarissables du Tartesse, dont le lit est d'argent. »

3 In Strab., loc. cit.

4 *Carpessus* (Appian., Iberic. p. 425 et 490), d'où viendrait tout naturellement *Tartessus*; *Carpia* (Pausan., l. VI, c. 19); *Calpeïa*, *Carteïa* (Steph. Byz., in voc. Καρτηία).

5 Strabon, l. III, c. 1 et 5.

époques postérieures à l'arrivée des Romains, désignaient communément les peuples de la Bétique.

Originairement les Turdes étaient certainement un peuple celte. Leurs rapports avec les Phéniciens établis sur la côte les civilisèrent et adoucirent leurs mœurs de bonne heure. Strabon, parlant des qualités qui les distinguaient, ajoute que, suivant Polybe, cela doit s'entendre aussi des Celtes, leurs voisins, « non seulement à cause de ce voisinage, mais encore parce qu'ils leur étaient unis par les liens du sang [1]. »

La mention de ces Celtes si fréquente chez les anciens ; les rapports de consanguinité que Strabon signale entre eux et les Turdétans, sont, entre autres choses, des indices de l'origine celtique des premiers habitans connus de l'Espagne occidentale et méridionale [2]. Il n'y a pas jusqu'au nom de ces peuples et aux fables de la vieille mythologie qui ne servent à le démontrer. Artémidore, en effet, donnait aux Turdétans le nom de *Turtes* et de *Turtutans*, et au pays qu'ils habitaient celui de *Tyrtytanie* [3]. Or, si l'on se rappelle que les premiers habitans de la Grèce, les Pélasges, que les anciens nous représentent comme des hommes d'une stature extraordinaire, étaient, selon toute apparence, des hommes de la même race qui avait répandu ses tribus dans l'occident et le midi de l'Europe ; qu'on les appelait Titans parce qu'ils se di-

1 Strab., l. III, c. 4. — « Ils sont cependant moins civilisés que ces derniers, poursuit-il, parce qu'ils vivent dispersés dans des villages. »

2 Les témoignages historiques abondent d'ailleurs : — « Les Celtes, dit Hérodote, font leur demeure au-delà des colonnes d'Hercule ; ils sont voisins des Cynésiens, et le dernier des peuples établis en Europe du côté de l'occident. » Herodot., l. II, c. 33 ; cf. l. IV, c. 49. — Hérodote écrivait dans la 97me olympiade — 432 av. J.-C. — Eratosthène et Ephore sont encore plus formels : — Galli occidua usque ad Gades incolunt secundum Eratosthenem. Strab., l. II, pag. 107. — Ephorus ingenti magnitudine facit Celticam, quod illi pleraque ejus terræ quam nunc Iberiam vocamus loca usque ad Gades tenuerint. Strab., l. IV, ub. sup.

3 Τούρτυς, Τουρτουτανὺς, Τουρτυτανία, apud Steph. Byz., in Τουρδιτανία. — Quelques manuscrits anciens portent Tyrtytanie (Τυρτυτανία), et Tyrtytans (Τυρτυτανούς).

saient descendus du dieu *Tis* ou *Teut* [1]; si l'on se rappelle en outre qu'une ancienne tradition plaçait sur les lieux mêmes qui nous occupent la défaite des Titans, et attribuait la civilisation de ces cantons aux Curètes [2], qui étaient les prêtres phéniciens, ce nom de Turdétans, sous la forme produite par Artémidore dans Étienne de Byzance, paraîtra naturellement expliqué. Ces Turtes ou Turtytans, comme le vieux géographe grec les appelle, les plus doux et les plus civilisés des barbares lorsque les Romains les connurent, tout prouve donc que c'étaient originairement des Celtes comme leurs voisins du Cunéus, dont les hordes nomades s'étaient arrêtées sur cette terre, après des migrations successives, dans une antiquité qui se dérobe à toute appréciation historique.

Sans doute la douceur du climat, la beauté de ce ciel, les mille agrémens particuliers à la nature andalousienne, avaient adouci quelque peu leur férocité originaire; sans doute aussi ils avaient renoncé à la vie nomade dès leur arrivée, s'étaient établis à demeure fixe, probablement dans de grandes bourgades, sur les rives des beaux fleuves de la Bétique, de l'Anas, du Bétis et de l'Ibérus Bétique [3], et ils y vivaient déjà moins turbulens peut-être, et moins furieux de guerres que leurs compatriotes celtes des autres cantons de l'Hispanie, lorsque pour la première fois un vaisseau de Phénicie aborda sur leurs côtes.

Les Phéniciens ne les trouvèrent donc point, selon toute apparence, plongés dans cette férocité native qui fut longtemps le principal caractère des autres peuplades hispaniques, ni absolument sans dispositions ou du moins sans goût pour

1 Herodot., l. v, c. 7. — Remarquons ici en passant que This, Teus, Teuth, Theos (Θεος), Deus, Dieu, sont évidemment dérivés d'un radical commun, et d'origine asiatique.

2 Saltus Carthesiorum, in quibus Titanos bellum adversus deos gessisse proditur, incoluere Curetes... Justin., l. XLIV, in fine.

3 Aujourd'hui rio Tinto. — Aviénus distingue en termes caractéristiques et exprès cet Ibérus de celui de l'Espagne citérieure. Oræ Marit. v. 248 et seq.

la vie civile. Ils devaient être cependant fort barbares encore, attachés à leurs idées, ne rendant de culte qu'à des dieux inconnus et sans forme humaine, ayant en horreur les dieux nouveaux que l'étranger voulait leur imposer, et il semble naturel d'attribuer à quelque collision religieuse entre ces peuples et les Phéniciens, dans laquelle les premiers auraient été défaits par l'Hercule tyrien personnifiant le Génie de Tyr, l'origine de la fable de la défaite des Titans par les dieux, près du détroit d'Hercule. C'est ainsi qu'on plaçait aussi cette défaite dans la Thrace, dans l'Italie, dans le sud de la Gaule, c'est-à-dire partout où la religion de Tyr, devenue celle des Grecs, s'était rencontrée avec des barbares de même race et de même caractère.

La civilisation turdétane pouvait, à la rigueur, comme le voulait la tradition, dater de ces premiers temps; mais, pour qui réfléchit à la ténacité naturelle aux barbares et particulièrement aux peuplades morcelées en tribus indépendantes et souvent ennemies, telles que l'étaient certainement les huit-dixièmes des populations du globe en ces époques reculées, cette civilisation ne saurait s'entendre que de quelques-uns des premiers arts de l'industrie humaine, de quelques-unes de ces premières lois que rend nécessaires la vie sociale, et surtout, dans les idées anciennes, de l'adoption des croyances de la théogonie phénicienne. Telle qu'elle était, cette civilisation était un progrès; elle ne paraît cependant avoir que très-faiblement pénétré d'abord au-delà de ce rivage et des populations qui nous occupent; même du temps de Strabon, elle était exceptionnelle en Espagne, et il en parle en termes qui montrent combien elle lui paraissait extraordinaire comparativement au peu de culture des autres peuplades du pays. La Turdétanie, la province d'Espagne la plus voisine des colonies phéniciennes, fut aussi le plus tôt civilisée. C'est ainsi que, dans des siècles de beaucoup postérieurs, les parties de la Celtibérie les plus voisines aussi des colonies phocéennes

dont nous parlerons tout à l'heure, furent les seules où les Romains trouvèrent quelques faibles commencemens d'une civilisation encore bien imparfaite et bien grossière ; c'est donc par les Phéniciens et par les Grecs asiatiques que les premiers Espagnols furent tirés de leur isolement et appelés à participer au mouvement du monde ancien, et ce fut d'eux qu'ils reçurent, ainsi que les peuples des contréés maritimes du sud de la Gaule, leurs premiers arts et la connaissance de l'alphabet et de l'écriture qui en est la base et la clé [1].

Au-delà de la chaîne marianique, entre les montagnes et l'Anas, était la Bœturie, subdivision probable de la Turdétanie. Là aussi la population était celtique. Un fleuve Ibérus, comme nous l'avons dit, y coulait du nord au sud, et en fécondait le territoire [2]. Laconinturgis, Callenses-Emini, colonie, à ce qu'il semble, des Gallaïques des bords du Minho ; Celtum, ville placée sur la route d'Hispalis à Emérita ; Celtiaca, qui, du temps des Romains, faisait partie du *conventus* d'Hispalis, en étaient les villes principales [3].

Plus loin encore, et sur toute la côte occidentale et septentrionale, on trouve des traces de peuples celtes, depuis les Celtes du Cunéus jusqu'aux Autrigones. A l'ouest de l'Anas, dans ce coin de terre que les anciens appelaient *Cuneus*, formé du royaume moderne des Algarves, se trouvaient les Cynésiens d'Hérodote et d'Avienus, que les historiens postérieurs nomment *Cunéens* ou *Coniens*, subdivision probable de ces Celtes occidentaux que nous venons de trouver dans l'ouest

1 Les médailles espagnoles dites inconnues (*desconocidas*) témoignent de cette double influence phénicienne et grecque sur les populations de l'Hispanie. Il suffit de jeter un coup-d'œil attentif sur ces médailles pour y reconnaître d'abord la différence du système d'écriture propre à chacun de ces peuples, dont l'un écrivait de droite à gauche, et l'autre de gauche à droite. Voy. Florez, Medallas, etc.

2 At Iberus indè manat amnis, et locos fecundat unda... Avien., Oræ Marit., v. 248 et seq.

3 Lacoainturgis, Callenses-Emini, Celtiaca, oppid. Hispaniæ in conventu Hispalensis ;—Celtum, urbs Hispaniæ, inter Hispalim et Emeritam. Plin., l. III, c. 1; Anton. Itiner.

de la Bétique et dans la Bœturie, et qui s'étendaient au-delà de l'Anas, dans la province actuelle d'Alemtejo, au sud d'Evora, et jusque vers l'embouchure du Tage. Là encore plusieurs villes portaient des noms celtiques. On en comptait quatre près de la côte, de l'embouchure du Tage à celle du Guadiana, avec la même terminaison gauloise [1].

Sur le promontoire *Cuneus* (le cap Sainte-Marie[2]), ces peuples avaient élevé des monumens d'une nature singulière.

« Artémidore, dit Strabon, ajoute que le prétendu temple d'Hercule qu'on y montre n'est qu'une fiction imaginée par Éphore; qu'il n'y a point d'autel élevé en l'honneur d'Hercule ou de quelque autre divinité; qu'on y trouve seulement en plusieurs endroits trois ou quatre pierres l'une sur l'autre; que les navigateurs, chaque fois qu'ils y abordent, suivant une ancienne tradition transmise de père en fils, tournent ces pierres et leur font changer de position; qu'ils se bornent à leur adresser des prières, mais qu'il ne leur est point permis de sacrifier en ce lieu, ni d'y mettre le pied pendant la pluie, parce qu'ils prétendent que les dieux l'occupent durant ce temps; que ceux que la curiosité y amène passent la nuit dans un bourg voisin, et ne vont visiter ce lieu que pendant le jour, en apportant avec eux de l'eau, parce qu'on n'y en trouve point[3]. »

Il est certain que de semblables pierres mobiles se trouvent encore dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie. Ce sont des espèces d'obélisques, disent les géographes, des pierres énormes posées debout, et dont l'extrémité inférieure, au lieu d'une surface unie, présente une petite convexité; de sorte

1 Lancobriga, Cetobriga, Merobriga et Lacobriga.

2 La description pittoresque donnée par Strabon, d'après Artémidore, ne laisse aucun doute sur l'identité du Cunéus et du cap Sainte-Marie. Les trois îles placées relativement comme le Rostrum et les deux Épotides des navires anciens s'y retrouvent.

3 Strab., ub. sup.

que ces pierres sont toujours un peu inclinées, et que le moindre effort, le vent même, suffit pour changer leur inclinaison, en les faisant pencher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans perdre leur aplomb. Ces étranges monumens semblent, d'après Pausanias, être des autels élevés aux dieux qui président aux vents. Mais c'est là une idée et une explication grecques, et ces monumens, bien qu'ils n'autorisent point à conclure que le druidisme a été la religion des Celtici, paraissent cependant se rapporter à l'ancien culte religieux des Gaulois, et peut-être sont-ce même des monumens druidiques.

Au-dessus des Celtici, à quelques lieues de la rive gauche du Tage, commençait le pays des Lusitani, borné à l'ouest par l'Océan, au nord par le Durius, et à l'est par le fleuve Cuda (rio Coa). Leur territoire comprenait ainsi les provinces actuelles de Beyra, l'Estramadure portugaise, la partie septentrionale de l'Alemtejo à partir d'Evora, et quelques portions de l'Estramadure espagnole et de la province de Salamanque. Le reste de la Salamanque et de l'Estramadure espagnole jusqu'à l'Anas appartenait aux Vettons que les anciens distinguaient à peine des Lusitani, et qui n'en étaient, à ce qu'il semble, qu'une subdivision. Comme province romaine, la Lusitanie s'étendait plus loin que la contrée habitée par les Lusitani, et se composait du territoire des deux peuples, et du pays des Celtici du Cunéus, formé de la partie méridionale de l'Alemtejo et de tout le royaume des Algarves.

Les Lusitani étaient moins anciens en Espagne, à ce que nous croyons, que leurs voisins les Turdétans et les Celtici du Cunéus. Leur établissement dut s'y faire vers le même temps, à peu près, que celui des Celtibères dans la vallée de l'Èbre et dans les plateaux de l'intérieur. Tout porte à croire qu'ils faisaient partie de la grande confédération celtique, qui envahit l'Espagne près de six siècles avant J.-C., et vint s'y heurter à la fois contre les nations de race gallique et les

peuples de race euskarienne et indou-scythique qui l'occupaient dès une antiquité remontant aux premières migrations des hordes asiatiques en Occident. Autant qu'on peut l'indiquer en l'absence de toute histoire écrite, la première migration gallique en Espagne dut coïncider tout au moins avec l'établissement des Ombres en Italie, plus de quinze siècles avant J.-C., ou même le précéder; la seconde, motivée à nos yeux par le mouvement qui se fit parmi les populations galliques de la Gaule par l'arrivée des Kimris, dut correspondre aux conquêtes gallo-italiques de Sigovèse et de Bellovèse [1].

Les Lusones dont nous avons marqué le séjour, d'après Strabon, vers les sources du Tage [2], et qui faisaient partie de la nation des Celtibères, n'étaient probablement qu'un démembrement des Lusitani, restés sur les hauts plateaux de l'Idubéda, et leur nom fut peut-être le nom primitif des Lusitani, qui, dans le mouvement successif de la conquête, seront descendus des sources du fleuve vers lesquelles ils se seront d'abord établis, jusqu'à l'extrémité inférieure de son cours et à l'embouchure, large et profonde comme une mer, par laquelle il se jette dans l'Océan.

La migration des Lusitans aurait ainsi suivi en Espagne la pente du cours du Tage de l'est au sud-ouest, de ses sources à son embouchure; mais on entrevoit le moyen de la reprendre de plus haut, à une de ses stations de la Gaule même, en rapprochant le nom des Elusates, peuples aquitains, dont la capitale était Elusa ou Losa [3], de ce nom de Lusons et de Lusitans [4].

1 Vers l'an 587 av. J.-C.

2 Strab., l. III, c. 4. — Appien est le seul auteur ancien qui, avec Strabon, fasse mention des Lusones. Appian., Iberic., p. 468. — Le nom de Luco, petit bourg sur le rio Xiloca et celui de ce dernier fleuve, conservent seuls quelque trace du nom de ce peuple.

3 Elusa, Lusa ou Losa, était située, suivant l'Itinéraire d'Antonin, sur la route de Burdigalla aux Pyrénées.

4 Lusitani, Lusones, Lusates et Elusates ne sont évidemment que des formes différentes d'un même radical.

Strabon décrit fort au long les mœurs et la manière de vivre des Lusitans, et on y remarque une similitude frappante avec ce que nous savons des autres peuples gaulois.

« Les Lusitans sont aussi habiles à dresser des embûches qu'à épier et découvrir celles qu'on leur dresse; ils sont agiles, légers; ils font leurs évolutions militaires avec beaucoup d'ordre et de facilité. Dans la guerre, ils portent de petits boucliers concaves, de deux pieds de diamètre, suspendus avec des courroies sans boucles ni anses. Ils se servent, de plus, d'une espèce de poignard ou de coutelas. Leurs cottes d'armes sont, pour la plupart, de lin; fort peu d'entre eux portent des cottes de mailles. L'usage des casques à trois aigrettes n'est pas non plus très-commun; ils sont ordinairement tissus de nerfs. Leurs fantassins portent aussi des guêtres; chacun d'eux a plusieurs javelots; et il en est qui se servent de lances armées de cuivre.......

» Les Lusitans, continue Strabon, aiment singulièrement les sacrifices; ils examinent les entrailles sans les arracher du corps de la victime; ils tâtent avec la même attention les veines de la poitrine, afin d'en tirer des prédictions. Pour leurs divinations, ils emploient les entrailles de leurs captifs, qu'ils couvrent d'une saie avant de les immoler. Dès que la victime a reçu sous le ventre le coup fatal de la main du devin, ils tirent les premiers présages de la manière dont elle tombe; ils coupent la main droite à leurs prisonniers de guerre, et les consacrent aux dieux.

» Tous ces montagnards vivent frugalement, boivent de l'eau, et couchent par terre; ils portent de longs cheveux épars comme les femmes; et, lorsqu'ils combattent, ils les attachent avec une bandelette autour du front.

» Les Lusitans préfèrent la chair de bouc à toute autre viande; les sacrifices qu'ils offrent à Mars (c'est-à-dire à une de leurs divinités que Strabon compare à Mars) sont des boucs, des chevaux et des hommes pris à la guerre. Ils font aussi,

à la manière des Grecs, des hécatombes, telles que celles dont parle Pindare lorsqu'il dit : « Immolez cent victimes de chaque espèce d'animaux. »

» Ils se battent à cheval ou à pied, armés à la légère ou de toutes pièces, par escarmouches, ou divisés en divers pelotons, et s'exercent aux coups de poing ou à la course. Les montagnards se nourrissent de gland les deux tiers de l'année ; après avoir fait sécher ce fruit, ils le concassent, le font moudre, et en pétrissent du pain qui se conserve long-temps. Ils boivent une espèce de bière ; pour du vin, ils n'en ont guère, et le peu que produit leur pays est bientôt consommé dans les festins de famille : au lieu d'huile ils emploient du beurre. Ils mangent assis sur des siéges construits contre les murs ; ils s'y placent suivant l'âge ou la dignité, et les mets passent successivement devant les convives. Dans leurs repas, ils dansent au son de la flûte et de la trompette ; ils font des pas figurés en pliant les genoux et en sautant alternativement.

» Ils sont tous habillés de noir, et la plupart d'entre eux portent des saies, avec lesquelles même ils couchent sur des tas de foin ; ils se servent de vases de terre, comme les Gaulois. Les femmes portent des robes et des habits brodés. Ceux qui sont le plus avancés dans l'intérieur des terres trafiquent par voie d'échange, au lieu de se servir d'argent monnayé ; ou ils ont des lames de ce métal qu'ils coupent par morceaux à mesure qu'ils en ont besoin pour payer ce qu'ils achètent.

» Le supplice des condamnés à mort est la lapidation ; les parricides subissent cette peine hors des villes ou des frontières. Ces peuples se marient à la manière des Grecs ; ils exposent leurs malades sur les chemins, comme faisaient autrefois les Égyptiens, afin de profiter des conseils des passans, si par hasard il s'en trouvait quelqu'un qui connût, par sa propre expérience, la maladie et le remède. Jusqu'à l'expédition de Brutus, ils ne connaissaient que les bateaux de cuir pour traverser les étangs et les lagunes que formaient les marées ; au-

jourd'hui ils emploient aussi, quoiqu'en bien plus petit nombre, des barques faites d'un seul tronc d'arbre.

» Telle est aussi, dit Strabon, la vie de tous les montagnards qui bornent l'Ibérie du côté du nord, tels que les Galléciens, les Astures, les Cantabres, jusqu'au pays des Vascons et aux Pyrénées; car tous ces peuples se ressemblent pour la manière de vivre. » Il ajoute d'ailleurs « qu'il n'ose surcharger sa description du catalogue de leurs noms, qui sonnent si mal à l'oreille. » Nous n'imiterons pas l'euphémisme excessif du géographe grec. Il y a, malgré sa décision, plus d'une chose intéressante à dire sur chacun de ces peuples, tant sur ceux qu'il nomme, que sur quelques-uns de ceux qu'il ne nomme pas, et nous en poursuivrons en conséquence le dénombrement et la revue.

Au-dessus des Lusitans, à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île, entre le Durius et la mer, habitaient les Callæci ou Gallaïci, comme ils sont nommés chez les écrivains grecs. Les Gallaïques formaient, à ce qu'il semble, une confédération de peuples ou de tribus, parmi lesquelles figuraient les Bracari, les Celerini, les Gravii, les Limici, les Querquerni et les Artabres. Ptolémée les distingue en deux branches principales, les *Bracari*, qui habitaient au sud dans les provinces actuelles de Traz-os-Montes et d'Entre-Douro-y-Minho, et les *Lucenses*, qui habitaient au nord dans la Galice proprement dite jusqu'aux Asturies. Leur territoire renfermait des mines d'or, de cuivre, de plomb et de minium. Le plus précieux de ces métaux y était si commun alors que, souvent, en labourant la terre, on fendait des glèbes d'or avec la charrue. Suivant une ancienne tradition, vers les frontières de la contrée, il y avait un mont sacré, auquel il était défendu de toucher avec le fer. « Seulement, quand la foudre en ouvrait la terre (ce qui arrivait assez fréquemment dans ce pays), il était permis de ramasser l'or ainsi mis à découvert, comme un présent de la divinité[1]. »

1 Delectum aurum, velut dei munus, colligere permittitur. Justin., l. XLIV, in princip.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, elle prouve au moins qu'il n'était pas rare de trouver de l'or pur et minéralisé presque à la surface de la terre. On en ramassait beaucoup de cette manière sur ce sol vierge encore, dans un temps où d'ailleurs on connaissait mal l'art de l'extraire des mines. Même du temps des Romains, on recherchait l'or moins en creusant des mines qu'en bouleversant les terrains aurifères. Nous avons dit qu'on en recueillait aussi beaucoup du sable des rivières par le lavage et la fusion : le Mondégo et quelques affluens du Douro étaient au nombre des fleuves aux sables desquels on faisait subir cette opération avec le plus d'avantage.

Les mœurs des Gallaïques n'avaient rien d'ailleurs qui les distinguât particulièrement des autres nations de leur race ; ils étaient avec toute évidence une nation gauloise, et le principal fleuve qui traversait leur territoire [1] a conservé dans son nom un témoignage que ce peuple parlait la même langue que les Gaulois de ce côté-ci des Pyrénées. Quant à leur religion, Strabon dit qu'ils passaient de son temps pour n'en avoir aucune ; sans doute parce qu'ils ne rendaient aucun culte aux divinités de la théogonie païenne. Les Artabres étaient une des tribus les plus considérables de la confédération des Gallaïques : ils occupaient le pays attenant au cap, qui, d'abord appelé Celtique, prit d'eux plus tard et conserva long-temps le nom de promontoire Artabrique (*Celticum vel Artabrorum promontorium* [2]). Le port de Calle, situé à l'embouchure du Douro et dont le nom indique suffisamment l'origine [3], appartenait au territoire des Bracari, et c'est de ce nom jeté là par les Galls plus de dix siècles avant Jésus-Christ, combiné dix siècles après lui avec le mot latin *portus*, que s'est formé le nom moderne du Portugal.

1 Le Durius, de *dur*, qui se prononce *dour*, eau, en langue bretonne, dont les Espagnols et les Portugais ont fait Douro et Duero.

2 Aujourd'hui le cap Finistère.

3 Anton., Itiner. — *Cal*, *calle*, baie, hâvre, en lang. gaël.

Suivant le témoignage de quelques auteurs, ceux de ces peuples qui habitaient près du Durius « vivant à la façon des Lacédémoniens, se frottaient d'huile deux fois par jour, faisaient usage d'étuves chauffées avec des caillous rougis, se baignaient dans l'eau froide, et ne prenaient par jour qu'un repas simple et frugal[1]. » Similitude de mœurs qu'on a beaucoup fait valoir en faveur d'une tradition qui prit cours du temps des Romains, et selon laquelle on attribuait aux Grecs la fondation dans ces contrées de colonies contemporaines de la guerre de Troie. Plus tard, et façonnés aux habitudes romaines, les Gallaïques s'attribuèrent à eux-mêmes une origine grecque[2]. Le hasard d'un nom, celui de la tribu des *Gravii*[3], que l'on considéra comme une corruption du mot *Graii*, servit à confirmer l'erreur flatteuse de cette origine, et c'est sur ce fondement que la vanité nationale des Portugais continue d'attribuer à un certain Lusus, fils ou compagnon de Bacchus, le nom antique de leur pays, et, sans plus de preuves, la fondation d'un grand nombre de villes du Portugal et de la Galice à d'autres héros grecs de la plus haute antiquité; ainsi Lisbonne à Ulysse, Tuy à Diomède, fils de Tydée, etc.

Pline distingue des Artabres un petit peuple que plusieurs auteurs avaient jusque-là confondu avec eux, et dont le nom prêtait en effet à cette confusion, les Arotrèbes, qui demeuraient au nord des Artabres, de Brigantium au Melsus. Le promontoire Trileucum, appelé par Ptolémée *Lapatia Cori promontorium*[4], était dans leur territoire.

Les Pæsici, qu'on trouve ensuite sur la côte septentrionale que baigne l'Océan, occupaient une presqu'île entre le Nœlus et la baie de Gijon. Méla donne le nom de promontoire Scythique[5] au cap qui termine cette presqu'île vers le nord (aujourd'hui le cap de Peñas). Les autres géographes de l'antiquité

1 In Strab., l. III, c. 3. — 2 Justin., l. XLIV.

3 Craigh, rocher, en gaël. — 4 Aujourd'hui cap Ortégal.

5 Promontorium scythicum. Pomp. Mela, l. III, c. 1. — C'est le seul des géographes anciens qui nous ait conservé cette précieuse indication.

ne donnent aucun nom à ce promontoire; mais tous, et nommément Pline et Ptolémée, placent les Pæsici sur le bord de l'Océan, et dans le voisinage des Astures. Ces Pæsici étaient probablement des peuples scythes, et peut-être un démembrement du peuple de ce nom que Pline mentionne parmi les principales nations de la Scythie occidentale au même rang que les Saces et les Massagètes, et dont Ptolémée fixe la demeure avec plus de précision encore sur le rebord méridional de la mer Caspienne [1].

Le territoire des Astures, qui touchaient aux Pæsici, s'étendait beaucoup plus loin que la principauté actuelle des Asturies, et comprenait la partie septentrionale du royaume de Léon; ils confinaient à l'ouest avec les Gallaïques, à l'orient et au midi avec les Cantabres et les Vaccéens, et étaient divisés du temps des Romains en *Augustani* et en *Transmontani* ou *Lucenses*. Ces derniers avaient une forêt sacrée, *Lucus Asturum*, où ces peuples se rassemblaient à des époques fixes pour la célébration des rites inconnus d'une religion dont toute trace a disparu de l'histoire. C'est par ce bois sacré, où depuis s'est élevé Oviédo, que les Astures confinaient aux Pæsici, qui n'en étaient peut-être qu'une subdivision. Dans la partie méridionale de leur territoire, sur le fleuve Asturis, était leur principal siége, Asturica, qui, après la conquête romaine, reçut le surnom d'Augusta [2]. La nation des Astures était divisée en un grand nombre de peuplades ou tribus, diversement nommées. Dans une médaille du temps d'Auguste on remarque les mots ASTURICA AMAKUR, qui semblent indiquer que la capitale des Astures appartenait aux peuples appelés *Amaci* par Ptolémée, formant l'une des subdivisions probables de la nation des Astures [3].

[1] Plin., l. VI, c. 17; Ptol. l. V, c. 12.

[2] Aujourd'hui Astorga.

[3] Ptolémée nomme, parmi les peuples de cette partie de l'Espagne, les Amaci, les Brigetini, les Beduncsi, les Orniasi et les Selini, tous appartenant, à ce qu'il semble, à la même confédération nationale.

Les Astures étaient célèbres par leurs richesses, au rapport de Pline [1]; ils paraissent s'être livrés des premiers en Espagne entre les peuples barbares à la recherche de l'or et à l'exploitation des mines, et ils se firent par là une réputation d'avarice dont on trouve plus d'un témoignage dans les anciens auteurs [2].

On ne saurait ranger les Astures avec certitude parmi les peuples de sang gallique, et ils semblent appartenir comme les Cantabres à une race d'origine plus boréale; le goût et le soin des chevaux, plusieurs de leurs usages, indiquent une origine scythique. Comme des Pæsici, en effet, nous retrouvons des Astures avec une légère modification de nom parmi les peuples Sarmates des environs de la mer Caspienne [3]. Sur les confins occidentaux de leur pays, les Astures se rencontraient avec les Gallaïques dans la recherche de l'or [4], que ces derniers, toutefois, paraissent n'avoir point exploité avec une avidité égale.

Les Cantabres venaient ensuite à l'orient des Astures, et habitaient aussi répandus sur l'un et sur l'autre versant du Vindius, dans tout le pays qui comprend maintenant la province de Santander, le Guipuzcoa, l'Alava et la Biscaye; ils formaient, là, comme quelques-uns des peuples que nous venons de nommer, une confédération nationale dont faisaient partie,

1 Pline, l. III, c. 3, et l. XXXIII, c. 4.

2 . . . . Astur avarus
Visceribus laceræ telluris mergitur imis,
Et redit infelix effosso concolor auro.
SIL. ITAL., l. I, v. 231.

Non se tam penitus, tam longè luce relictâ
Merserit Asturii scrutator pallidus auri.
LUCAN., l. IV, v. 298.

3 Asturicani, Sarmat. Asiaticæ gens. Ptol.

4 . . . . . . Quidquid tellure revulsâ
Callaicis fodiens rimatur collibus Astur.
CLAUD., IN PROB. ET OLYB. CONS.

selon toute apparence, les Autrigones, les Caristi ou Caristini, les Varduli, et quelques autres peuples encore que nomme Ptolémée. Selon Pline ils étaient divisés en quatre peuplades, dont il ne nomme aucune. Les Cantabres étaient un peuple féroce, se plaisant dans ses montagnes, et qui s'était refusé à toute espèce de civilisation, pendant que les habitans des côtes de la Méditerranée avaient adopté des mœurs plus civilisées, des lois meilleures et une manière de vivre moins sauvage. Dans une des vallées du Vindius qui descendent vers l'Océan, se trouvait une tribu de leur famille dont le principal siége était à Concana, aujourd'hui Cangas de Onis ; cette tribu faisait sa boisson favorite du sang des chevaux, et s'était rendue par là célèbre chez les anciens [1]. Cet usage de boire le sang des chevaux était commun surtout aux Sarmates et aux Massagètes, dont ces peuples se montraient proches parens, au dire d'un poète, non moins par cet usage que par leur extraordinaire férocité [2].

Leurs mœurs étaient d'ailleurs semblables à celles des autres peuples dont nous avons parlé précédemment ; Strabon, comme nous l'avons vu, étend de même formellement tout ce qu'il dit des Cunéens et des Lusitans à tous les montagnards qui habitaient les pays qui bordent l'Ibérie du côté du nord, aux Gallèques, aux Astures, aux Cantabres, jusqu'au pays des Vascons et aux Pyrénées. Leurs armes surtout et leur manière de faire la guerre se ressemblaient ; mais on attribuait spécialement aux Cantabres l'étrange usage de se laver et de se nettoyer les dents, hommes et femmes, avec de l'urine qu'on laissait croupir dans des réservoirs [3].

1 Et letum equino sanguine Concanum.
HORAT., l. III, od. IV, v. 34.

2 Nec quæ Dardanios post vidit Ilerda furores,
Nec qui Massageten monstrans feritate parentem,
Cornipedes fuso satiaris Concane vena.
SIL. ITAL., l. III, v. 361 et seq.

3 Strab., l. III, c. 4, et Diod. Sicul., l. V, c. 33. — Catulle parle aussi de cette

Presque tous les montagnards de cette partie de l'Espagne se servaient, avant le règne de Tibère, de cette espèce de boucliers qu'on nomme *peltes*, et d'armes légères, telles que le javelot, la fronde, l'épée, « pour être plus agiles dans leurs courses et leurs brigandages, dit Strabon. A leur infanterie ils joignaient quelque cavalerie, dont les chevaux étaient dressés à grimper les montagnes et à plier les genoux en cas de besoin [1]. »

La férocité de ces peuples était proverbiale chez les anciens; leur intrépidité guerrière et leur amour de l'indépendance excitèrent plus d'une fois l'étonnement des Romains. « Les Ibères, dit Strabon, égalent en force les bêtes féroces; ils en ont aussi la cruauté et la fureur aveugle. Dans la guerre des Romains contre les Cantabres, on a vu chez ces derniers des mères tuer leurs enfans, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir des ennemis; un enfant, par l'ordre de son père, saisit une épée et massacre ses parens et ses frères enchaînés; une femme tue tous ceux qui étaient pris avec elle; un homme se précipite dans les flammes d'un bûcher pour ne pas se rendre aux désirs de gens qui s'étaient enivrés dans un repas..... On cite encore ce trait de fureur aveugle des Cantabres, que, quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers et mis en croix, ne laissaient pas d'entonner des chansons guerrières au milieu de ce supplice [2]. »

Il faut là-dessus en croire le vieux géographe. Il avait peu de goût pour ces explosions de courage vertueux, qui distinguait surtout les peuplades du nord de la Péninsule, et il ne les rapporte que pour les blâmer. On a d'ailleurs des milliers d'exemples d'actes non moins extraordinaires, propres à ca-

coutume cantabre, et comme d'une pratique conservée de son temps; mais il l'attribue par erreur (ou plutôt par une erreur de copiste) aux Celtibères :

Nunc Celtiber, in Celtiberica terra
Quod quisque minxit hoc sibi solet manè
Dentem et russam defricare gingivam.

1 Strab., l. III, c. 4. — 2 Ibid., loc. cit.

ractériser ces hommes indomptables. Parlant du désarmement des peuples espagnols en deçà de l'Èbre ordonné par Caton, Tite-Live nous apprend qu'un certain nombre n'y put survivre [1]. Leurs armes leur étaient plus chères que leur propre sang [2]. Mais les Cantabres surtout étaient une race rude et robuste, supportant avec un égal endurcissement et le froid et le chaud et la faim [3], et qui, l'âge passé d'exercer les forces viriles de l'homme, dédaignait de connaître la vieillesse, au point que les vieillards, devenus impropres à la guerre, se précipitaient du haut d'un rocher [4].

Plus que toutes les autres aussi les Cantabres persistèrent, comme nous le verrons par la suite, dans cette férocité native qui semble un objet perpétuel d'étonnement pour les écrivains romains. Ils multiplièrent les actes héroïques dans leur résistance sauvage, et presque tous les prisonniers de guerre cantabres, qu'Auguste avait ordonné de vendre comme esclaves, se donnèrent la mort, à la différence des Astures, qui, après la guerre d'Auguste, se laissèrent incorporer dans les colonies militaires, au moyen desquelles la politique de Rome parvint à dompter les régions montagneuses du nord, et à y implanter la langue, l'administration, et les habitudes romaines [5].

« Ce caractère des Ibères, dit Strabon, leur est commun avec les Gaulois, les Thraces et les Scythes, comme aussi ce

1 Consul arma omnibus cis-Iberum Hispanis ademit, quam rem adeò ægrè passi, ut multi mortem sibimet ipsis consciscerent. Ferox genus, nullam vitam rati sine armis esse. Tit.-Liv., l. XXXIV, c. 17.

2 ..... Arma sanguine ipso cariora. Just., l. XLIV.

3 Cantaber ante omnis hyemisque, æstusque, famisque,
Invictus. . . . .
SIL. ITAL., l. III, v. 326.

4 . . . . Cum pigra incanuit ætas
Imbelles jamdudum annos prevertere saxo :
Nec vitam sine Marte pati. . . . .
SIL. ITAL., l. III, v. 328 et seq.

5 Tit.-Liv., l. XXXVIII, c. 22. — Appian., Iberic., c. 33; Dion Cass., l. III, c. 29; l. V, etc.

qu'on dit du courage non-seulement des hommes, mais des femmes : car ce sont elles qui travaillent à la terre; et sitôt qu'elles sont accouchées, elles font mettre leur mari au lit à leur place, et les servent. Tout en labourant elles emmaillotent leurs enfans; après les avoir lavés au bord d'un ruisseau. »

« Un autre usage, dit-il plus bas, qui leur est également commun avec d'autres peuples, c'est de monter deux à la fois sur le même cheval, pour qu'au besoin l'un puisse combattre à cheval et l'autre à pied. »

Cette mention fréquente de chevaux à propos des anciens peuples de la Péninsule rappelle incessamment les mœurs des nations celto-scythiques et sarmatiques, et fait naître la pensée que c'étaient là peut-être les peuples perses que Varron place parmi les premiers qui prirent possession de l'Hispanie[1]. Le mépris de la mort était d'ailleurs le trait caractéristique des Ibères. Ils prodiguaient leur vie dans les combats, et se l'ôtaient eux-mêmes dès qu'ils avaient sujet de se plaindre du sort[2]. Le suicide, d'après cela et d'après un autre de leurs usages dont parle Strabon, ne devait pas être rare chez eux. « — On cite encore comme un usage appartenant aux Ibères, dit-il, celui de se pourvoir d'un poison qu'ils tirent d'une herbe semblable au persil (la ciguë sans doute) et qui fait mourir sans douleur : ils en ont toujours de prêt pour s'en servir en cas d'événement malheureux. Enfin, il leur est ordinaire de se dévouer pour ceux dont ils épousent la cause, à tel point qu'ils se soustraient par une mort volontaire au déplaisir de leur survivre[3]. »

Nous retrouvons là l'usage de se dévouer à un chef aimé que César avait déjà remarqué chez les Sotiates, peuples aqui-

[1] In universam Hispaniam M. Varro pervenisse Iberos, Persas, Phœnicas, Celtasque et Pœnos tradit. Plin., l. III, c. 1.

[2] Prodiga gens animæ et properare facillima mortem.
. . . .
Et fati modus in dextra est.
SIL. ITAL., l. I, v. 226 et seq.

[3] Strab., l. III, c. 4.

tains. Parlant des six cents *Soldurii* d'Adcantuannus, chef de ce peuple : « On appelle de ce nom, dit César, des hommes déterminés qui se vouent pour la vie à un patron, qui partagent sa bonne et sa mauvaise fortune, qui périssent même avec lui, soit les armes à la main, soit en se donnant volontairement la mort. » A quoi César ajoute qu'on n'a point d'exemple qu'aucun de ces hommes, après s'être dévoué à son chef, ait jamais refusé de mourir après lui [1]. Athénée dit que les hommes qui se dévouaient ainsi chez les Aquitains s'appelaient dans leur langue nationale *silôdunes* [2], modification grecque sans doute d'un autre mot plus exact *saldunes*. Or, encore aujourd'hui en langue basque *salduna* veut dire *homme qui possède un cheval* [3].

Cette héroïque institution des dévouemens paraît avoir été particulière à ceux des peuples de l'Hispanie qui habitaient la vallée de l'Èbre, spécialement à la nation des Vascons, qui en occupait la plus grande partie, de l'Agrada au Sicoris, et aux peuples de même race et de même langage connus de ce côté-ci des Pyrénées sous le nom d'Ausci [4]. Car telle était, à ce qu'il semble, l'étendue des domaines et de l'idiome des Vascons vers le commencement de notre ère [5].

1 Neque adhuc hominum memoriam repertur est quisquam, qui, eo interfecto cujus se amicitiæ devovisset, mori recusaret. Cæsar, l. III, c. 22.

2 Οὓς καλεῖσθαι τῇ πατρίῳ γλώττῃ Σιλοδούνους. Athen., ap. Nicol. Damasc., l. IV, c. 13.

3 De *zaldi* ou *saldi*, cheval ; *saldi-a*, un cheval ; *saldun-a*, homme qui possède un cheval ; pluriel, *saldun-ac*. — Il est facile de comprendre comment ce mot avait pu sonner *silodounous*, tel qu'on le voit dans Athénée, aux oreilles des Grecs, sur le rapport desquels Athénée écrivait.

4 Peuples d'Auch. — *Vasco*, vocable latinisé (Αὐσκίοι en grec), du radical *Ask, Eusk, Osk, Ausk, Vask, Bask*, suivant les diverses prononciations. De là, dans des formes plus récentes, Vasque, Basque, Basqueux, Biscaye, Gascogne ; de là aussi Bascongadas ou Vascongadas (par suite de l'emploi indifférent du B et du V, commun à un grand nombre de peuples), pour désigner les trois provinces modernes qu'habitent les restes du peuple vascon.

5 Avant que la fréquentation de plus en plus intime et l'administration des Romains eussent transformé les Auskes aquitains en peuple de langue latine, ou, pour parler plus exactement, de patois roman, et que des réductions et des refoulemens successifs eussent fait remonter les Vasques hispaniens de la portion

Nous savons par Plutarque et nous verrons que Sertorius sut s'attacher de cette manière plusieurs milliers de *devoti*, tous de la nation des Vascons, avec laquelle il avait formé une étroite alliance, à en juger par ce que le même Plutarque nous dit de ses rapports avec Osca et Calagurris [1]. Après sa mort ces braves s'immolèrent tous jusqu'au dernier *à ses mânes, et à la Terre, mère de tous les mortels*; et on a retrouvé dans les annales de Catalogne l'épitaphe latine que les compagnons de Sertorius se firent à eux-mêmes, au moment de se donner la mort après la perte de leur chef bien-aimé [2].

Quant au caractère des Vascons antérieurement à leurs rapports avec les Romains, il paraît avoir été fort belliqueux, mais aussi très-féroce [3]. Les poètes et les historiens romains

moyenne de la vallée de l'Èbre dans les montagnes du nord de la presqu'île: une fois confinés là, les Basques n'en sont plus sortis, et c'est là qu'on les retrouve parlant encore leur vieil idiome national, dialecte, selon toute apparence, de quelqu'une des langues primitives de l'Asie.

1 Calagurris (aujourd'hui Calahorra), ville des Vascons. Strab., l. III, c. 4. — Plutarq., in Sertor.

2 Voici cette curieuse épitaphe qui, si elle ne fut pas composée par les *devoti* de Sertorius eux-mêmes, le fut indubitablement par quelque poète romain d'entre les compagnons survivans de l'illustre général (V. Swinburne, Voyage en Espagne, lettre IX) :

HIC MULTÆ QUÆ SE MANIBUS,
Q. SERTORII TURMÆ, ET TERRÆ
MORTALIUM OMNIUM PARENTI
DEVOVERE, DUM, EO SUBLATO,
SUPERESSE TÆDERET, ET FORTITER
PUGNANDO INVICEM CECIDERE,
MORTE AD PRÆSENS OPTATA JACENT.
VALETE POSTERI.

C'est-à-dire : « Ici de nombreux bataillons se sont dévoués aux mânes de Q.
» Sertorius, et à la Terre, mère de tous les mortels. Après la perte de leur chef,
» la vie leur semblait un fardeau, et, en combattant les uns contre les autres, ils
» surent trouver la mort, objet de leurs vœux. C'est ainsi, nos descendans, que
» nous vous faisons nos adieux. »

3 Dans certains cas, d'absolue nécessité, il est vrai, ils ne faisaient aucune difficulté de manger de la chair humaine. Valer. Max., l. VII, c. 6.

. . . . . Aliquid de sanguine gustat.
Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas. . . . .

JUVEN., sat, XV, v. 92 et seq.

les peignent de vives couleurs ; ils ne portaient jamais de casque [1]; ils étaient légers et terribles dans les combats, et ils inspiraient l'effroi à leurs ennemis [2]. Leurs relations avec les Romains, qui datent de la première entrée des Scipions en Espagne, les modifièrent sensiblement sans leur rien ôter de leur intrépidité naturelle. Il serait difficile de fixer l'époque où s'introduisit chez eux le polythéisme ; si ce fut par les Grecs ou par les Romains qu'ils le connurent d'abord, ou s'ils le tirèrent d'une source antérieure. Il est hors de doute seulement, que, dès le temps de Sertorius, le culte des dieux, tel que l'entendaient les Romains, y était en fort grand honneur; ils passaient à Rome pour très-habiles dans l'art de prédire l'avenir d'après le vol des oiseaux [3]. Antérieurement, et probablement plusieurs siècles avant notre ère, ils pratiquaient les sacrifices humains comme les Gaulois, mais avec cette particularité, suivant Prudence, qu'ils croyaient que les âmes des victimes étaient divinisées par l'immolation [4].

Tel était ce peuple qui se rapportait, selon toute apparence, à une couche primitive des populateurs de l'occident, probablement d'origine indou-scythique, et à laquelle appartenaient peut-être les Osques italiques et les premiers habitans ignorés des rives et des îles de la Méditerranée occcidentale.

Au sud des Cantabres, des sources de l'Èbre jusque vers Calagurris, entre le fleuve et l'Idubéda, faisaient leur demeure les Berones, dont la capitale était Varea ou Varia [5] ; ils confinaient au sud avec les Celtibères, et Strabon dit qu'ils descendaient comme ceux-ci des *Gaulois* qui vinrent occuper

1 Vasco insuetus galeæ. . . . Nec tectus tempora Vasco. . . . Vasco levis. . . .

2 . . . . Subiore leves quos horrida misit Pyrene populi. . . . .

3 Ὀρνεοσκόπος magnus (fuit Alex. Sever), ut et Vascones et Hispanorum et Panonniorum augures vincerit. Lamprid., in Vit. Alex. Sev.

4 Prud., hymn. in hon. S. Mart. Hemeterii et Chelcdonii Calaguritanorum, v. 190 et seq.

5 Aujourd'hui Logroño, ville située sur l'Èbre.

cette partie de l'Espagne[1]. Ailleurs Strabon dit encore que, sans le peu d'union des anciennes nations hispaniques, on n'aurait vu ni les Tyriens, ni les Celtes, « connus (de son temps) sous le nom de Celtibères et de Bérons, ni les Carthaginois s'établir sur leurs terres[2], » et semble ne faire par là des Celtibères et des Bérons qu'un seul peuple gallo-celte d'origine et appartenant à une migration postérieure à celle des Gallèques et des autres peuples de leur race [3]. Le territoire des Bérons, que l'Idubéda séparait des Celtibères proprement dits, confinait vers l'est avec la nation des Vascons, et renfermait plusieurs villes dont les noms attestent une origine gauloise; c'étaient, outre la capitale Varea, Venna[4], à une demi-lieue au-dessus de Logroño, Alba, Verela, Lueronium, Deobriga, Juliobrigà, Tritium, etc.

Le caractère de la race gallique que nous avons si fortement remarqué chez les Bérons se retrouvait au-delà de l'Idubéda chez la puissante nation des Celtibères; des quatre peuples qui la composaient, les plus considérables étaient les Arévaques. Leur territoire s'étendait de l'Idubéda aux frontières des Vaccéens et des Vettons vers l'ouest, et confinait au midi avec celles des Carpetani. Le Durius y prenait sa source vers l'endroit où était située Numance, ville des Pelendones, l'une des subdivisions de ce peuple, et le traversait dans toute sa longueur. D'autres fleuves sillonnaient ce territoire, entre autres l'Areva et la Pisorica. Visontium, Soritia, Mediolum, Uxama, Clunia, Pallantia, Intercatia, Amallobriga, Segoubia, Albia, étaient leurs villes principales. Les Lusones, les Thittes et les Belles, complétaient la confédération

1 Strab., l. III, c. 4. — 2 Ibid. in id., l. c.

3 Nous avons cru pouvoir fixer approximativement cette migration des Gallo-Celtes, communément appelés Celtibères, en Espagne, vers le milieu du 6me siècle avant J.-C., peu après l'invasion de la Gaule par les hordes kimriques, et vers le temps à peu près de la seconde descente et du second établissement des Gaulois en Italie, c'est-à-dire entre l'an 650 et l'an 616 avant l'ère vulgaire.

4 Ven, Aven, Avena, Eva, Avon, Aguen, Araguen, suivant les divers dialectes galliques, eau. — Aujourd'hui Viana.

celtibérienne. Les premiers habitaient l'Idubéda près des sources du Tage[1]; les Thittes et les Belles en-deçà de l'Idubéda entre le Rio-Huecha et le Rio-Guadalupe jusqu'à l'Èbre, et faisaient même, à ce qu'il semble, une pointe au-delà vers la partie des Pyrénées par où ils s'étaient ouvert, selon toute apparence, le chemin de la Péninsule. Des traces de ce peuple se retrouvent encore dans plusieurs noms de villes et de fleuves de ce pays: le Rio-Gallégo, l'Arva, l'Aragon, affluens septentrionaux de l'Èbre, Villanueva de Gallero sur le premier de ces affluens; les noms de plusieurs petites villes ou bourgs au sud du fleuve, tels que Mallen, Gallur, Magallon, Alagon, Sestrica, Munebrega, Gallocanta, conservent des vestiges manifestes du séjour d'un peuple de race gallique dans ces contrées. Dans la géographie ancienne de la même région on trouve des noms de lieux plus caractéristiques encore, tels que Ebellinum, Forum-Gallicum, Gallorum-Forum près de la rive droite du Gallego, et Malia, Seguntia, Belia ou Belgada, Nertobriga, Arcobriga, Turbula, et quelques autres, tous entre l'Èbre et l'Idubéda. C'est là que durent surtout s'entrechoquer et se mêler les peuples de race vasque et les peuples de race gallique. A l'ouest et au sud la confédération celtibérienne touchait aux territoires des Carpétans, des Orétans et des Olcades, et là encore se rencontrent dans la géographie ancienne des noms importés de la Gaule et qu'on y retrouvait sauf de légères modifications d'orthographe et de prononciation. Tels étaient les noms de Segobriga, de Valeria, de Bigerra, de Turba, d'Arbacala, etc. De ce côté, la confédération gallo-celtique changea souvent ses limites, à ce qu'il semble, et il y eut évidemment une époque où elle les porta jusqu'à peu de distance des rivages de la Méditerranée[2].

Nous avons dit que les Celtes et les nations de leur alliance devaient être distingués des peuples de la même race antérieu-

[1] Voy. Strab., Appian., Steph. Byzant., et Ptol. — [2] Strab., l. III., c. 4.

rement établis dans la presqu'île ; c'est sous le nom de Celtibères et de Bérons comme nous l'avons vu que Strabon les désigne ; il fait descendre formellement les seconds comme les premiers « des *Gaulois* qui vinrent occuper cette partie de l'Espagne ; » il place en outre, d'accord en cela avec Varron, l'occupation des Celtibères après celle des Tyriens[1] ; et c'est ce qui nous a conduits d'abord à admettre une double migration gallique en Espagne : nous en avons recherché ensuite les causes probables et l'époque, au moins approximative. Or, à raisonner par analogie, la même cause, qui, dans le sixième siècle avant notre ère, porta plusieurs nations gauloises de ce côté-ci des Pyrénées à émigrer et les poussa du centre et de l'est de la Gaule vers l'Italie, où elles allèrent se choquer contre d'autres peuples de leur race établis depuis plus de huit siècles au-delà des Alpes, savoir l'invasion des hordes kimriques, dut produire des effets semblables dans la Gaule méridionale : l'arrivée des Volkes-Tectosages notamment dut y ébranler et y bouleverser l'existence des populations anciennes ; et dès-lors il nous a semblé naturel de considérer la migration des Celtibères en Espagne comme une conséquence de l'établissement des Volkes-Tectosages sur les terres qu'arrose la Garonne. Les Celtes, c'est-à-dire, les hommes de la race gauloise établis dans la Narbonnaise, les Cévennes et l'Arvernie, que le torrent des hordes kimriques mit en mouvement et refoula vers l'ouest et le midi, débordèrent alors en Espagne par les gorges des Pyrénées, et s'y établirent moitié de gré, moitié de force. La tradition conservée par un poète né lui-même en Espagne, qui peint les Celtes comme des hommes chassés de leur pays, comme des fugitifs de la vieille na-

1 Nous insistons sur ce passage de Strabon qui, bien entendu, éclaircit un fait historique jusqu'ici mal expliqué.—« S'ils avaient voulu se soutenir mutuellement, dit le géographe grec, en signalant l'extrême division des anciens peuples espagnols : — Si enim sese mutuo tutari voluissent, necque Carthaginensibus, necque prius Tyrii plurimam eorum regionem per majorem potentiam incursantibus fuisset occasio, necque Celtis, qui nunc appellantur Celtiberi atque Berones.....» Strab., l. III.

tion des Gaulois[1], vient à l'appui de l'opinion que nous nous sommes formée sur ce point historique. Ce qu'on raconte d'ailleurs des premières vicissitudes des Celtes en Espagne, de leurs guerres, de leur alliance et de leur mélange avec les Ibères, d'où leur vint le nom de Celt-Ibères sous lequel ils furent connus depuis, tout cela paraît vrai, encore bien qu'on ne l'entrevoie qu'à la faible lueur des récits traditionnels. Suivant l'opinion commune, le mélange dont on parle se fit purement et simplement; suivant une opinion plus probable, ce ne fut ni sans désordres ni sans guerres; et Diodore de Sicile, qui travaillait sur des mémoires carthaginois et qui par conséquent était à portée de savoir la vérité sur les choses et les peuples de l'ancienne Hispanie, parle en termes explicites de ces guerres et de la paix qui s'ensuivit[2]. Il était naturel au reste que les choses se passassent ainsi. Comme les Gaulois de Sigovèse et de Bellovèse en Italie, les Gallo-Celtes de la Gaule méridionale trouvèrent donc en Espagne des peuples de leur race et de leur langue établis depuis des siècles dans le pays, et qui en possédaient les meilleures habitations et les meilleures terres : les nouveaux émigrans voulaient aussi des terres et des habitations, et un moment ils disputèrent le pays à ses anciens possesseurs; mais il y avait place pour tout le monde, et toutes les terres n'étaient pas occupées : on traita de la paix, on se reconnut pour des hommes de même origine; les anciens et les nouveaux Gaulois espagnols s'allièrent, et du fleuve Ibérus nommé par leurs ancêtres[3] prirent ce nom de

1 . . . . . Profugique à gente vetustâ
Gallorum, Celtæ miscentes nomen Iberis.
LUCAN., PHARSAL., l. IV, v. 9 et seq.

2 Cum pridem de regione invicem decertassent Iberes et Celtæ, postea, pace facta, communiter eam inhabitaverunt, et connubiis mixti, ob eam commixtionem dicuntur hoc nomen accepisse. Diod. Sicul., l. V.

3 Le radical *ber*, *iber*, *ebro*, *euro*, dans ses diverses formes, se trouve partout où la race gallique a formé des établissemens, et il s'y rattachait, selon toute apparence, comme nous l'avons dit, l'idée d'un cours d'eau ou d'une situation géographique en-deçà ou au-delà d'un fleuve.

Celt-Ibères, qui les distinguait tant des Celtes restés dans la Gaule méridionale que des autres peuples de race celtique antérieurement établis en Hispanie. Car un mélange, une union pour ainsi dire instantanée comme celle dont on parle entre des peuples de race et de langue différentes, comme, par exemple, entre les Galls et les hommes de race euskarienne, parait évidemment une conséquence forcée du sens de la tradition, humainement et historiquement inadmissible

Les Celtibères se couvraient du grand bouclier gaulois, dont l'usage, du temps de César, fut adopté par toute l'Espagne orientale, tandis que la partie occidentale conserva l'usage des peltes [1].

Ils se servaient de longs javelots armés de pointes de fer qu'ils lançaient à leurs ennemis; ces javelots s'appelaient *lanceæ*, et c'est d'eux que les Romains apprirent à connaître le nom et la chose [2].

Les Celtibères, qui savaient durcir le fer en le laissant se rouiller dans la terre (usage encore connu en Allemagne), portaient des casques d'airain surmontés d'un plumet rouge. Outre l'épée, ils étaient armés de poignards que les historiens grecs nomment *paraxiphides*, parce qu'on les portait à côté de l'épée *(xiphos)*; celle-ci était courte, pointue, à deux tranchans, également propre, dit Polybe, à frapper d'estoc et de taille; les Romains en adoptèrent l'usage dès qu'ils la connurent [3].

Le poignard celtibérien était à rayures et à double courbure, comme le *cric* des Malais; du moins semblerait-il que c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'en dit Martial :

> Pugio quem curvis signat brevis orbita venis,
> Stridentem gelidis hunc Salo tinxit aquis [4].

1 Cæs., de Bell. civil., l. I. — *Peltæ* vel *cetræ*, d'où *Hispania cetrata*.

2 Varro dicit *lanceam* non latinum sed hispanicum verbum esse. Aul. Gell., l. XV, c. 30. — Les Gaulois usaient de cette arme et la nommaient de même. Galli lanceas jaculantur quos λαγκίας vocant. Diod. Sicul., l. V, p. 213.

3 Hispanus gladius. Tit.-Liv., l. VII, c. 10; Polyb., l. III, c. 24. Vid. etiam Just.-Lips., de Milit. Rom., l. III, dial. 3. — 4 Mart., l. XIV, epigr. 33.

La manière dont les Celtibères faisaient la guerre était conforme à leur genre d'armure : tandis que les autres nations hispaniques, retranchées dans leurs montagnes et dans leurs forêts, bornaient leurs campagnes à des excursions rapides, à des dévastations et à des coups de main, les Celtibères avançaient en rase campagne, et leur *cuneus* ou ordre de bataille triangulaire fit plus d'une fois fléchir les légions romaines. Quelquefois leurs chefs montrèrent cette fougue imprudente qui caractérisait les nations gauloises; plus souvent ils firent preuve d'une discipline militaire peu connue des vieux Ibères.

Les Celtibères avaient appris des Grecs à élever des tours et des châteaux forts[1]. Tibérius Gracchus en prit plus de trois cents. Encore aujourd'hui cette partie de l'Espagne est couverte de petits lieux fortifiés qu'on appelle *solares*, et les possesseurs de ces *solares* sont réputés être de la plus ancienne noblesse[2]. Mais l'appellation de ces tours est très-probablement gothique comme le pense Malte-Brun, et dérivée du mot saxon *soeller*, qui signifie vestibule ou balcon.

Comme les Lusitans, les Celtibères affectionnaient la couleur noire; ils portaient le *sagum* gaulois de cette couleur[3], et quelques-uns le *sagum cucullatum*. Le *sagum cucullatum* était une grande pièce d'étoffe carrée, à l'un des angles de laquelle était attachée une cape ou capuchon qui servait en même temps à la fixer et à couvrir la tête. Du temps des Goths la saie noire fut remplacée par une espèce de manteau moins long, fait ordinairement en étoffe rayée, *virgata sagula*, à peu près semblable au plaid des Écossais[4]; enfin la braie étroite, semblable au pantalon, qui n'est qu'un retour à l'ancien cos-

1 Multas et locis altis positas turreis Hispania habet, quibus et speculis, et propugnaculis adversus latrones utuntur. Tit.-Liv., l. XXII.

2 Hijos d'algo y de solar conocido,— hidalgos de casa y solar conocidos.

3 Celtiberi ferunt saga nigra..... Diod. Sicul., l. v. — *Sae*, en gaël.

4 Scotti sagati..... Isidor., Orig., l. XIX, c. 23. — Cette saie s'appelait *striges*, de *strich*, en tudesque raie. — Quibusdam nationibus sua cuique vestis est...., Hispanis striges. Isidor., Ibid., loc. cit.

tume, complétait l'habillement du Celtibère. De station en station on retrouve la braie chez tous les barbares de la race des Celto-Scythes qui a peuplé l'Occident [1].

Les Celtibères, de même que les Cimbres, regardaient comme une chose aussi heureuse que glorieuse de mourir dans les combats, et comme une chose déplorable et presque honteuse de mourir de maladie [2]. Leur religion paraît avoir été celle des Gaulois primitifs, mêlée peut-être de quelques superstitions importées de l'Orient. Ce qu'on en sait au reste est peu de chose : « Ils sacrifient, dit Strabon, pendant la nuit de chaque pleine lune, devant leurs portes, à un dieu sans nom, et y passent la nuit entière à danser avec leur famille [3]. » Valère-Maxime leur attribue aussi d'une manière expresse l'héroïque institution des dévouemens dont nous avons précédemment parlé [4].

Un autre peuple de famille celtique, mais plus primitif par les mœurs, semble pouvoir être aussi placé parmi les nations gauloises de la seconde invasion; nous voulons parler des Vaccéens qui occupaient les terres situées au nord du Duero entre les Astures et les Arévaques : fréquemment ils figurèrent comme alliés des Celtibères dans leurs guerres nationales contre les Romains [5]; et au moins paraît-il certain que, s'ils ne firent point partie eux-mêmes de l'armée des

1 Celtiberi ocreas *κνημίδάς*, è pilis contextas, cruribus circumligant. Diod. Sicul., l. v. — Les Perses portaient la braie. Voy. Hérodot., l. VII, p. 61; id. l. I, 71. — Persæ, Bactri, Parthi, et alii barbari femoralia habent. Dion. Chrysost., Oration., l. LXXI.

2 Cimbri et Celtiberi in acie exultabant, tamquam gloriosè et feliciter vitâ excessuri; lamentabantur in morbo, quasi turpiter et miserabiliter perituri. Valer. Max., l. II, c. 6. — Celtiberis..... pugna cecidisse decus. Sil. Ital., l. III, v. 341.

3 Cuipiam deo cujus nomen non extat : rotunda luna tempore nocturno antè fores, per omnis domos pernoctant saltus agitantes. Strab., l. III, c. 4.

4 Valer. Maxim., l. II, c. 6. — Cet usage est attribué spécialement aux Gaulois par César (l. III, c. 22) et par Athénée (l. VI, p. 249).

5 Cum Vaccæis, Vectonibusque et Celtiberis signis collatis dimicavit. Tit.-Liv., l. XXV.

seconds envahisseurs Gallo-Celtes, ils reconnurent tout d'abord dans ceux-ci des hommes de leur race, des frères, et se confédérèrent dès l'origine avec les nouveaux conquérans. Arbocala, Helmantica, Viminiacum, Dessobriga, Lacobriga, Brigecium, figurent au nombre de leurs villes dans la géographie ancienne. Les Vaccéens paraissent avoir conservé pendant plusieurs siècles, en Espagne même, les habitudes de la vie nomade[1]. Ils étaient pasteurs et cultivateurs, et changeaient de terres tous les ans dans la région qu'ils occupaient au nord du Duero; c'est-à-dire qu'ils habitaient annuellement un canton de cette région, s'en distribuaient les terres pour la culture, et s'en partageaient ensuite le produit[2]. Pareille coutume existait chez les Mysoniens, peuple scytho-celte de l'Asie-Mineure[3]. S'il arrivait que quelqu'un vînt à détourner quoi que ce fût de ce produit, il était puni de mort[4].

Les Vaccéens serraient leurs céréales dans des granges souterraines qu'ils appelaient d'un nom d'où paraît être venu le nom moderne de silo[5]; le blé pouvait se conserver de la sorte pendant longues années[6].

1 . . . . Latèque vagantes
Vaccæi. . . . . . .
SIL. ITAL., l. c.

2 Vaccæi quotannis regionem dividentes, eam colunt, et fructus communes faciunt, suam cuique partem tribuentes. Diod. Sicul., l. v, p. 215.

3 Nic. Damasc., apud Stobæ., serm. CLXV.

4 Agricolas qui aliquid frumenti intervertunt morte plectunt. Diod. Sicul., ub. sup. — La coutume de considérer le sol comme la propriété de tout le peuple paraît avoir été commune à plusieurs nations de l'intérieur de l'Asie, et témoigne d'une société très antique.

5 Siros (Plin. et Colum.), Siris (Varro, de Re rust., l. I, c. 631; Steph. Byz., de Urb., p. 683), Cire (Dion Cass.), Sirrhos (Quint. Curt., l. VII, c. 4). — Utilissimè frumenta servantur in serobibus, quos *Siros* vocant, ut in Cappadocia et in Thracia, in Hispania et Africa..... Plin., l. XVIII, c. 30. — Cet usage était commun à plusieurs peuples, mais particulièrement à ceux qui avaient été d'abord et long-temps nomades et guerriers. Voy. Columella, de Re rust., l. I, c. 6; Diod. Sicul., l. v; Varr., de Re rust., l. II, c. 57; Tacit., de morib. Germ., c. 16, etc.

6 Varro autor est, sic conditum triticum durare annis quinquaginta, millium verò centum. Plin., l. XVIII, c. 30. Vide etiam Columella, ubi sup. — Voyez dans Vitruve la description de ces greniers souterrains tels que de son temps ils servaient aux Phrygiens à conserver leurs récoltes. Vitruv., de Archit., l. II, c. 1.

Enfin, il nous reste à parler des Carpetani pour compléter cette revue des nations barbares de l'intérieur[1] : leur territoire comprenait à peu près les provinces actuelles de Ségovie, de Madrid et de Tolède. Ils avaient une ville nommée Mantua, dont la situation est restée inconnue, et Toletum[2], sur le Tage, paraît avoir été leur capitale : là encore reparaissent plusieurs noms de lieux de physionomie gallique. Les mœurs et la manière de vivre de ce peuple, avec plus de simplicité, à ce qu'il semble, étaient les mêmes que les mœurs et la manière de vivre des autres nations gallo-hispaniques. Mais on ne sait à quelle migration les rattacher avec certitude. Les Characitani, montagnards dont parle Plutarque, qui, n'ayant ni villes ni bourgades, habitaient au nord du Tage une colline assez étendue, et vivaient dans des cavernes exposées au nord [3], n'étaient sans doute qu'une subdivision des Carpetani. Parlons maintenant des nations de l'est par lesquelles nous acheverons cet aperçu, déjà trop long peut-être, mais nécessaire, des anciennes populations barbares de l'Hispanie.

En partant de nouveau du détroit d'Hercule, nous trouvons d'abord, tout-à-fait en face de l'Afrique, depuis le cap Trafalgar à l'entrée occidentale du détroit, jusqu'aux limites orientales de la Bétique, les Bastetani ou Bastuli, que Strabon regarde comme le même peuple, mais que Ptolémée distingue, ne donnant le nom de Bastetani qu'aux peuples qui occupaient la portion orientale de ce territoire, et celui de Bastuli qu'à ceux de la partie voisine du détroit[4] : on donnait encore à ceux-ci le nom de Pœni, parce qu'ils étaient plus d'à moitié mélangés de Phéniciens. Les Bastetani s'étendaient

1 Carpetani, Carpesani, Carpesii. Ainsi les nomme tour à tour Tite-Live.

2 Aujourd'hui Tolède.

3 Plutarq., in Vitam Sertorii.

4 Distinction arbitraire, à ce qu'il semble. Il en est des Bastétans et des Bastules comme des Turdétans et des Turdules : ce ne sont que deux formes différentes d'un même nom modifié par la terminaison. Turdes et Bastes paraît avoir été le nom primitif.

dans l'intérieur des terres vers le nord-est, jusqu'à l'Oros-péda, et confinaient par là avec les Olcades : leur territoire comprenait donc toute la partie supérieure du royaume de Murcie.

C'est chez les Bastuli-Pœni que s'élevait, à l'entrée orientale du détroit, le fameux mont Calpé, l'une des colonnes d'Hercule (*columna Herculeis Europea*). On sait qu'au sortir de la terre ce rocher s'en détache de toutes parts et s'élève à une hauteur d'autant plus remarquable qu'elle est positive. « Peu considérable par l'étendue de sa circonférence, dit Strabon, il est si haut et si escarpé, que, de loin, on le prendrait pour une île. » Ulitius, au lieu de νησοειδές, lisait στηλοειδες, pour une colonne. La correction peut n'être pas vraie, mais elle n'en est pas moins conforme au génie des anciens en général et à celui de Strabon en particulier, chez qui l'on trouve plus d'une figure et d'une comparaison au moins aussi hasardées ; elle a de plus cet avantage qu'elle indique d'un trait comment l'idée de donner à ce rocher le nom de colonne a pu venir aux anciens [1]. Sur le bord opposé, de l'autre côté du détroit, en face de Calpé, s'élève un autre rocher en forme de presqu'île, à beaucoup près moins escarpé, mais qui, de loin aussi, peut justifier la comparaison de Strabon : on le nommait Abyla ou Abylix, et c'était la seconde des colonnes d'Hercule (*columna Herculeis Africana*).

Ce nom de colonnes d'Hercule ne s'appliquait pas cependant d'une manière exclusive à Calpé et à Abyla. « Sous le nom de colonnes, dit Strabon, les uns entendent les caps du détroit, les autres l'île de Gadès, et quelques uns des lieux plus éloignés que cette île. Il y en a qui prennent pour colonnes Calpé (Gibraltar) et la montagne de Lybie qui est vis-à-vis, et qu'on nomme Abylix (Ceuta), située, selon Eratosthène, chez les

[1] Voyez d'ailleurs Strabon même (l. III, in fine), où il justifie cette comparaison d'une île ou d'un mont avec une colonne.

Métagoniens, nation nomade[1]. Quelques-uns donnent le nom de colonnes aux deux petites îles voisines d'Abylix et de Calpé, et dont l'une est appelée l'île de Junon..... D'autres prétendent que les colonnes d'Hercule ne sont autre chose que les colonnes de bronze de huit coudées qu'on voit à Gadès, dans le temple même de ce dieu, et sur lesquelles on a marqué, par une inscription, la dépense faite pour la construction de ce temple[2]. »

Il paraît certain que c'était un usage des Phéniciens de marquer par des colonnes les lieux où ils s'établissaient, et d'en orner les temples de leurs dieux. Ils y gravaient d'ordinaire des inscriptions exprimant en peu de mots, outre la date et la dépense, quelques-unes des particularités de la fondation, souvent précieuses pour l'histoire; c'est ainsi que Procope rapporte qu'on voyait encore de son temps à Tengis de Mauritanie (aujourd'hui Tanger), deux colonnes avec une inscription en langue phénicienne, portant : *Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé*[3]. Dans le temple de l'Hercule-Tyrien, à Tyr, dont la magnificence était célèbre, s'élevaient aussi deux colonnes, l'une d'or fondu, l'autre de smaragde, jetant beaucoup d'éclat pendant la nuit, au rapport d'Hérodote qui les avait vues (l. II), et entre lesquelles était placée la statue colossale du dieu; et dans toutes les villes phéniciennes il y avait des temples décorés ainsi de colonnes plus ou moins remarquables; ce qui rend fort plausible la dernière opinion rapportée par Strabon, au sujet des colonnes d'Hercule. Peut-être aussi ne faut-il voir, avec quelques savans, dans cette application successive du nom de colonnes d'Hercule à divers lieux, d'abord à Calpé et à Abyla, puis à un autre point du littoral plus à l'ouest, soit en deçà,

1 Et il paraît que d'abord ce fut l'opinion commune chez les Grecs. Dans un passage perdu de ses odes, et que cite Strabon, Pindare appelait Calpé et Abyla *les Portes Gaditanes*, dénomination qui ne semble convenir qu'à ce premier terme présumé des exploits d'Hercule.

2 Strab., ub. sup. — 3 Procop., de Bell. Vandal., l. II, c. 10.

soit au-delà de Cadix, puis enfin aux colonnes mêmes du temple d'Hercule dans cette dernière ville, qu'une image, et en quelque façon l'histoire symbolique des efforts successifs des Phéniciens pour porter leur colonie le plus loin possible sur les côtes de l'Océan.

Après les Bastuli-Pœni, sur les rivages de la Méditerranée, des frontières orientales de la Bétique jusqu'au Sucro, habitaient les Contestani, dont on ne sait guère que le nom. Puis, venaient, du Sucron aux Pyrénées, plusieurs peuplades qui, par la forme de leurs noms, appartiennent à un système de nomenclature, selon toute probabilité, punique : ce sont, toujours en remontant du sud-ouest au nord-est vers la rive gauche de l'Èbre, les Suessetani, les Lobetani, une peuplade de Turdetani différente de ceux de la Bétique, et enfin les Edetani. En deçà de l'Èbre, de ce fleuve au pied des Pyrénées, on trouvait les Cossetani dans le territoire desquels était une ville de physionomie pélasgique ou tyrrhénienne, dont la fondation se perd dans la nuit des temps, Taraco, les Laletani, les Lacetani, les Ausetani, puis, tout-à-fait à la naissance orientale des Pyrénées, les Indigètes, avec une ville du nom d'Indica. Dans les Pyrénées mêmes habitaient des peuples dans le nom desquels on continue de retrouver cette terminaison *tan*, particulière aux dénominations des anciennes peuplades hispaniques [1] : c'étaient, à l'ouest du Sicoris jusqu'au pays des Vascons, les Cerrétans, les Lacétans, et les Volcioni dont le

[1] Ce mot terminal *tan*, ainsi que nous venons de le dire, appartenait évidemment à un système de nomenclature punique, soit qu'il fût propre à la langue des Phéniciens et des Carthaginois, soit qu'ils l'eussent dérivé eux-mêmes de l'ancien mot persan et indien *stan* qui signifie pays, et c'est en vain qu'on a voulu le faire dériver de l'idiome euskara (voyez Astarloa, Apologia de la lengua vascongada, c. 2, p. 200 et seq.); c'est ainsi que la Maurusie des Grecs fut appelée, par les Romains, Mauritanie d'après les Carthaginois ; c'est ainsi qu'en Espagne tous les pays voisins des Carthaginois et avec les populations desquels ceux-ci avaient eu quelque commerce, conservèrent chez leurs successeurs des dénominations composées de l'ancien nom national de ces populations joint à la terminaison punique *tan*.

territoire s'appelait Vescitania; Tite-Live les nomme quelque part Vascitani, et c'était très-probablement le même peuple que les Vascons, et le même nom sous la forme punique. Dans leur territoire, qui s'étendait jusqu'à l'Èbre, étaient Osca, fameuse par le commerce d'or et d'argent qui s'y faisait, et César-Augusta, qui, avant la conquête romaine, s'appelait Salduba [1]. Un peu au-dessous de cette dernière ville et vers le confluent de la Cinca et du Sicoris avec l'Èbre, habitaient les Ilergètes, dont la capitale était Ilerda; Octogesa et Celsa étaient au nombre de leurs villes. Parmi les petits peuples de l'Espagne orientale que nous venons de nommer en figurait un plus petit encore, les Castellani, dont n'ont pas certainement reçu leur nom les Castillans modernes comme l'avance singulièrement un historien; les Ausetani étaient célèbres chez les Romains pour la blancheur éclatante de leurs lins, qu'avaient la propriété de donner les eaux d'un torrent qui traversait leur territoire, et qu'ils appelaient Subis ou Tulcis, aujourd'hui le Francoli, l'un des affluens du Rubricatus (le Llobregat); les Laletani et les Ausetani sont quelquefois confondus par les géographes [2].

Quelques-uns de ces peuples formaient, à ce qu'il semble, une confédération sous le nom d'Ilercavones [3]. Les Ilercavones proprement dits, mêlés peut-être de Pélasges et de Tyrrhéniens, habitaient cependant plus particulièrement, suivant Ptolémée, les terres de l'embouchure de l'Èbre. Le promontoire et le port des Ténèbres (*Tenebrium promontorium et Tenebris portus*) et le port des Alfaques (*lacus Nacearorum*) faisaient partie de leur territoire. Leur capitale était l'antique Dertosa. C'était, à ce qu'il semble, un peuple maritime. Les vaisseaux représentés sur leurs médailles, trouvées

1 Plin., l. III, c. 3. — Aujourd'hui Saragosse.

2 Pline nomme les seconds *Ausetani latini*. Ibid., ub. sup.

3 Tour à tour appelés Ilercaones, Illurcaones et Illercavones par les auteurs latins. Leurs médailles portent ILERCAVONIA.—Voyez Florez, Medallas, etc., t. II, tab. 28, fig. 10 et seq.

presque toutes dans les campagnes aux environs de Tortose et vers l'embouchure de l'Èbre, et dont quelques-unes paraissent d'une antiquité assez haute, sont de construction lourde, à deux ponts, avec un demi-pont vers la poupe et un seul mât muni de grandes voiles carrées; quelques-uns sont à voiles latines, comme les tartanes des Génois; d'autres sont faits à la manière des galères romaines, avec un seul rang de cinq rames par chaque côté[1]. Divers indices, trop vagues, il est vrai, pour conduire à une conclusion historique, quelques vestiges de constructions cyclopéennes trouvés en divers lieux de la Catalogne et à Taragone surtout, donnent à penser que les anciens peuples qui habitaient cette côte n'avaient pas été sans rapport avec ceux qui habitaient la côte opposée de l'Italie, Étrusques ou Tyrrhéniens, si ce n'est même avec quelques-uns des peuples maritimes du Latium. Plusieurs villes avaient autrefois existé sur cette côte, dont il ne restait déjà plus que le nom et une vague mémoire du temps d'Aviénus : on se souvenait notamment de quelques villes maritimes, d'une Hylactes, d'une Hystra, d'une Sarna et d'une Tyrichæ, dont le nom, de physionomie étrusque, avait été peut-être le nom originaire de Taraco[2]; toutes villes qui paraissent avoir appartenu à une civilisation effacée avant même que se produisissent dans l'histoire les peuples que nous avons coutume d'appeler antiques.

Plusieurs îles sont situées à l'orient de l'Espagne et dans le voisinage de ses côtes; entre lesquelles les plus considérables sont celles appelées Baléares chez les anciens, et connues aujourd'hui sous le nom de Majorque et de Minorque. L'origine de la population de ces îles est incertaine; cette population était très-barbare, et devait s'y être rendue, on ignore de quel

[1] Florez, ub. sup. in fine, tabul. cæteræ.

[2] Fuere propter civitates plurimæ,
Quippè hic Hylactes, Hystra, Sarna et nobilis
Tyrichæ stetere. . . . .
AVIEN., Oræ Marit., v. 492 et seq.

rivage et dans quel temps, sans doute sur de ces larges radeaux formés de troncs d'arbres réunis et soutenus par des outres enflées de vent, sur lesquels des populations entières, dans les temps antiques, proscrites ou cherchant fortune, s'abandonnaient aux flots, et effectuaient au hasard d'aventureuses migrations vers des rivages inconnus. Les habitans des Baléares se distinguaient par l'habileté avec laquelle ils maniaient la fronde. C'étaient les plus habiles frondeurs de l'antiquité : les pierres lancées de leur main perçaient les boucliers, les casques et les cuirasses les plus durs, et de là vint ce nom de Baléares que leur donnèrent les Carthaginois. Baléares, en langue punique, n'était que la traduction du nom grec de *Gymnésiens* (γυμνῆται), *frondeurs*, que leur avaient donné les Grecs qui les connurent les premiers. Selon Strabon, « les Baléares allaient au combat tout nus, tenant dans leur main un petit bouclier et une espèce de javelot brûlé par le bout, rarement garni d'une pointe de fer. Autour de la tête, ils portaient trois frondes faites de mélancranie (espèce de choin), de crins ou de boyaux, qui étaient de différentes grandeurs, et qui tiraient à des distances proportionnées à leurs grandeurs relatives. »

Diodore parle aussi des trois frondes des Baléares, et dit qu'ils en portaient une autour de la tête, l'autre autour des reins, et la troisième à la main [1].

Ce genre d'exercice était si fort en honneur chez ces insulaires, et ils y attachaient une si grande importance, que les parens ne donnaient le pain à leurs enfans qu'en le plaçant sur un but que ceux-ci devaient toucher avec la fronde [2].

Quant à leur costume, ils allaient nus en été et au combat,

[1] Diod. Sicul., l. v, c. 18.

[2] Strab., l. III, c. 5; Diod. Sicul., ub. sup.; Lycophron, v. 637. — Florus (l. III, c. 8) traduit presque les propres paroles de Strabon : Cibum puer à matre non accipit nisi quem, ipsâ monstrante, percussit.

suivant Diodore et Strabon; suivant Lycophron, quelque temps qu'il fît, ils ne portaient que des sisyrnes, savoir des peaux de bêtes revêtues de leur poil[1]. Mais Strabon assure qu'ils apprirent des Phéniciens à porter des tuniques à larges bordures, semblables sans doute aux robes à franges des Égyptiens qu'Hérodote a décrites[2], et que ceux-ci tenaient des Phéniciens.

Deux autres îles de moindre importance situées au sud-ouest des Baléares portaient, chez les anciens, le nom commun de Pithyuses, de la grande quantité de pins qui y croissaient[3], et les noms particuliers, l'une d'Ébusus, l'autre d'Ophiuse : cette dernière était déserte au temps de Strabon. Quinze cents habitans forment aujourd'hui toute sa population. On ne sait rien des anciens habitans de la grande Pithyuse : selon toute apparence, ils provenaient de quelque colonie de Grecs, et devaient par conséquent différer beaucoup de leurs voisins des Baléares.

Tels étaient les principaux traits caractéristiques et la situation respective des peuples de la Péninsule, tels qu'ils ont été observés par les Romains et décrits sur leurs témoignages ; il nous reste à dire un mot des nations de l'Orient, avec lesquelles ces peuples eurent des rapports dès l'antiquité la plus reculée.

Les Phéniciens se présentent les premiers. Voici, avant d'en venir aux événemens qui appartiennent en propre à l'Espagne, et selon le système chronologique ordinaire, l'origine des Phéniciens, auxquels remontent et se rattachent les origines d'une partie du peuple espagnol.

Canaan, fils de Cham et petit-fils de Noé, fut le père des

1 Σισύρνα. — Diod. Sicul., l. v, c. 16; Lycophr., v. 633.

2 Herod., l. II, c. 81.

3 En grec πίτυς, pin. — Aujourd'hui Iviza et Fromentera. Deux îlots ou rochers s'élèvent entre Ivice et Fromentère, l'un appelé la isla de Espalmador, l'autre, la roca de Espartel.

Phéniciens. Habitans des plaines de la Chaldée, ils se livrèrent de bonne heure au commerce, inventèrent les premiers arts, et vinrent s'établir sur les côtes de la mer de Syrie, environ vingt-deux siècles avant notre ère [1]. C'est là que l'histoire les trouve arrivés, peu de temps après, à un état de société remarquable. La terre de Canaan, comme l'appelle la Bible, c'est-à-dire tout le pays connu sous le nom de Palestine et de Syrie, se couvrit de cités phéniciennes riches et populeuses, et sur le littoral surtout plusieurs de ces cités s'élevèrent par le commerce et la navigation à un degré de richesse et de splendeur extraordinaires. De ce nombre furent surtout Tsidone (Sidon), la vieille Tyr, Biblos et Arade, dont il est fréquemment parlé dans l'ancien Testament.

Dans le dix-neuvième siècle avant notre ère, nous voyons des marins de cette nation venir vendre leurs marchandises chez un petit roi barbare de la Grèce [2], et c'est aussi ce qui distinguait les Phéniciens; c'était un peuple marchand et navigateur, dont les vaisseaux transportaient dans les îles et sur les rivages voisins de la Méditerranée, en Égypte, dans l'Asie mineure et dans l'Europe orientale, les productions que, par le commerce de terre et par ses caravanes, il tirait de l'intérieur de l'Asie. C'est à ces premiers temps des navigations phéniciennes qu'il faut rapporter, selon toute apparence, la découverte de l'Espagne par quelque aventureux explorateur. Cette découverte fut-elle due au hasard qui a pris part à tant de découvertes? C'est là ce qu'on ne saurait dire.

Les conjectures traditionnelles, sur la voie par laquelle les Phéniciens pénétrèrent dans la Péninsule, sont fort nombreu-

[1] La Genèse nous parle d'eux à plusieurs reprises, et signale leur division en onze peuples (ch. 10, vers. 15) vers le temps de leur premier établissement près de la Méditerranée. Ce nombre ne tarda pas à s'accroître en même temps que la prospérité et la civilisation de ce peuple, et vers le 19me siècle avant J.-C, tout le pays qui fut depuis la Judée était peuplé de villes et de bourgs phéniciens. (Genes., c. 15, v. 19, 20 et 21.)

[2] Le roi d'Argos, Inachus, dont ils enlèvent la fille Io. Voy. Herod., l. 1, c. 1.

ses. On suppose qu'ils la découvrirent d'abord après quelque pénible et hasardeux voyage, entrepris et exécuté, non sans péril, le long des côtes de l'Afrique, qu'ils s'attachaient sans doute à ne jamais perdre de vue, comme il était naturel à des navigateurs privés des ressources que l'art et la science ont mises à la disposition de l'industrie et du courage humains, et que, par ce chemin, ils arrivèrent au détroit qui sépare les deux continens, et jusque dans les parties méridionales de l'Espagne. Leur génie commercial se complut à l'aspect de ces contrées nouvelles, dont les richesses leur étaient inconnues, mais qui s'offraient à eux avec toutes les apparences d'un beau climat et d'un sol fertile. D'après cette version, qui n'a rien que de fort vraisemblable, ils seraient descendus d'abord sur les côtes de la province actuelle de Grenade et de l'Andalousie. Le puissant véhicule des entreprises de ces hardis navigateurs, ainsi que l'attestent tous les écrivains de l'antiquité, était l'amour du négoce et du lucre. Les barques, de construction épaisse, mais curieusement ornées, et de forme recherchée, sur lesquelles ils naviguaient, étaient toujours chargées d'objets manufacturés dans leur patrie : ces objets, ordinairement de peu de valeur, étaient propres néanmoins à tenter les hommes grossiers qu'ils cherchaient à travers les mers ; c'étaient des toiles peintes, des vêtemens et des ornemens de femmes, qu'ils échangeaient contre les produits naturels, tels que l'or, l'argent, et les pierres précieuses. Ils préféraient les peuplades paisibles que la seule vue des productions de leur pays séduisait, comme les verroteries européennes ont été en possession de séduire jusqu'à nos jours les peuplades sauvages des diverses régions du globe. Et, quand ils pouvaient de la sorte, sans l'emploi des armes, former des relations ou fonder des établissemens dans un pays dont ils pouvaient tirer quelque avantage pour leur négoce, il entrait dans leur politique de n'en jamais perdre l'occasion. C'était le génie de la Hollande et de l'Angleterre dans

l'enfance, mais déjà habile et hardi, quoique peu guerrier[1].

C'est dans la baie de Gibraltar que la tradition orientale fait arriver d'abord Hercule, chef présumé de cette première expédition; c'est là qu'elle lui fait jeter les fondemens d'une ville et poser les bornes du monde. Mais, s'il est vrai qu'il faille rapporter la fondation de Cartéia, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, à ces premiers temps des efforts du génie phénicien personnifié et déifié sous le nom d'Hercule, des circonstances inconnues avaient dû faire abandonner ou laisser à elle-même cette première colonie : au moins voyons-nous les vieux Tyriens n'avoir plus que le souvenir de ce voyage d'Hercule, lorsqu'un oracle leur ordonna d'envoyer une colonie aux dernières limites de l'Occident où s'élevaient les colonnes du dieu. « Ceux qu'ils envoyèrent à la découverte, disait la tradition, arrivés au détroit, près de Calpé, s'imaginèrent que les caps qui formaient ce détroit étaient les termes de la terre habitable aussi bien que de l'expédition d'Hercule, et que c'était par conséquent ce que l'oracle appelait les Colonnes[2]. » Il n'y avait donc point de ville phénicienne dans la baie de Calpé, ou il n'y en avait déjà plus, lorsque des colons phéniciens abordèrent en Espagne avec l'intention formelle de s'y établir.

C'est, ce nous semble, de cette dernière expédition que datent les premiers rapports, non plus vagues et enveloppés de mystère, mais suivis et réguliers des Phéniciens avec le pays qui leur doit son nom, et que date aussi la fondation de Cartéia, la plus ancienne, selon toute apparence, des villes qu'ils y élevèrent. Quant à l'époque même de cette migration, tout fait présumer qu'elle eut lieu dans le quinzième siècle avant notre ère, et un événement important de l'histoire na-

[1] Voyez, sur le caractère et l'histoire des colonisations phéniciennes, l'excellent ouvrage de M. Heeren : *Ideen über die Politik*, etc., t. II, de la trad. franç.
[2] Strab., l. III, c. 5.

tionale des Phéniciens nous en fait connaître assez bien le motif politique.

Le temps de l'accomplissement des promesses de Dieu faites à Abraham était arrivé. La postérité de ce patriarche devait enfin entrer dans la possession de la terre promise, et cette terre, c'était le riche pays des Phéniciens. Josué, successeur de Moïse et conducteur du peuple choisi de Dieu, l'y introduisit le fer à la main (1452 avant J.-C.). Jéricho, Haï, Gabaon, Jérusalem, Béthel, Yérimoth, Hébron, Gader et Lachis, toutes villes phéniciennes de l'intérieur des terres, tombèrent au pouvoir du chef des Hébreux [1]; il en chassa et dispersa les habitans, et cette invasion, refoulant la population cananéenne vers les grandes métropoles de la côte, Sidon, la vieille Tyr, Biblos et Arade regorgèrent d'habitans : ce surcroît de population fit bientôt naître la pensée d'aller établir des comptoirs et des citadelles dans les pays où jusque-là les Phéniciens ne s'étaient présentés qu'en simples marchands, et les vaisseaux de Sidon et de Tyr portèrent à la fois des colonies cananéennes parmi les peuples sauvages de l'Attique et du Péloponèse, et parmi ceux qui habitaient les extrémités occidentales de la Méditerranée jusque dans le sud et dans l'ouest de l'Espagne. Nous avons vu qu'un monument matériel de cette dispersion du peuple cananéen devant les armes du brigand Josué subsistait encore à Tanger au temps de l'historien de la guerre des Vandales, qui, étant secrétaire du général de Justinien chargé de les réduire, accompagna ce général en Mauritanie et y vit de ses propres yeux l'inscription qu'il rapporte à ce sujet [2].

[1] Josué (c. XII, v. 9 et seq.) nomme trente et un chefs ou rois de villes phéniciennes défaits par Moïse et par lui.

[2] Ἔνθα στῆλαι δύο ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημέναι ἄγχι κρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἐγκεκολαμμένα ἔχουσαι τῇ Φοινίκων γλώσσῃ λέγοντα ὧδε, ἡμεῖς ἐσμεν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ λῃστοῦ υἱοῦ Ναυῆ. — Ibi ad fontem uberrimum columnæ lapide candido visuntur duæ, quæ incisam Phœnicum litteris et verbis sententiam hanc servant : Nos ii sumus qui fugimus

On peut donc placer avec toute vraisemblance entre 1450 et 1400 avant notre ère le premier établissement des Phéniciens en Espagne. La fortune et les vicissitudes de leur colonie sont assez bien exprimées par la tradition de la fondation de Cadix que rapporte Strabon d'après les Gaditans[1]. Ils l'établirent d'abord en-deçà du détroit, sur la côte méridionale, où, peut-être, ils élevèrent dès-lors les premiers toits des villes depuis célèbres de Malaga et d'Abdère. Ils y sacrifièrent à Hercule, dit la tradition; mais les sacrifices n'y furent point favorables : ce qui indique sans doute que les commencemens de la colonie furent là rudes et difficiles, soit que les habitans du pays répondissent mal aux avances des nouveaux colons, soit par toute autre circonstance restée ignorée. Ils s'étaient imaginé d'abord, comme nous l'avons vu, « que les caps qui formaient le détroit étaient les termes de la terre habitable, et que c'était là par conséquent ce que l'oracle appelait les colonnes. » Le désir de trouver une meilleure échelle pour leur commerce et de meilleurs lieux d'établissement que ceux où ils s'étaient arrêtés en-deçà de ces colonnes, les leur fit franchir; ils coururent la côte occidentale jusqu'à l'Anas; mais là encore ils éprouvèrent quelque peine à s'asseoir à leur gré, et leurs premiers sacrifices n'y furent pas non plus favorables.

Cependant, deux petites îles sans habitans, dont la plus grande avait au plus quatre lieues de circonférence, ayant été remarquées par les Phéniciens dans le voisinage de la côte, ils s'établirent d'abord dans la première, qui prit le nom d'Erythia; plus tard, se trouvant à l'étroit dans ce premier établissement, ils transférèrent leur colonie dans l'île voisine où

a facie Jesu, latronis filii Nave, Procop., de Bello Vandal., l. II, c. 10. — L'origine phénicienne des fondateurs de Tanger est rappelée par Méla au sujet de Mellaria sa patrie, aussi appelée Julia Transducta, parce qu'elle avait reçu, sous les Jules, sa population de l'autre bord de l'Afrique et de Tanger même: Et quam transvecti ex Africa Phœnices habitant atque nos sumus cingente freto Mellaria..... Pomp. Mela, de situ Orbis, l. II, c. 6.

1 Strab., l. III, c. 5.

déjà peut-être ils avaient bâti un temple à Hercule, et donnèrent à ce nouvel établissement le nom de Gades ou Gaddir, aujourd'hui Cadix [1].

De ces deux îles il ne s'en trouve plus qu'une seule aujourd'hui, et on ignore ce que l'autre est devenue. Quelques-uns croient qu'elle a été engloutie par la mer. D'autres prétendent, au contraire, que la mer, en se retirant, a dû laisser à découvert une portion de terrain par où elle aura été réunie à celle où était bâti Cadix. Une autre opinion veut que l'île d'Érythia soit la même que celle qu'on appelle aujourd'hui île de Saint-Pierre, située à peu de distance à l'orient de Cadix, et couverte en grande partie par les flots : pendant les marées extrêmement basses, il s'y découvre en effet quelques vestiges d'un temple et d'autres édifices qui témoignent, d'une manière assez plausible, que, là où se jouent les flots aujourd'hui, il exista jadis des monumens de la main des hommes. Il semble donc que la petite île de Santi-Petri fut d'abord le siége de la première Gadès avant que les Phéniciens eussent fondé la ville qui, sous le nom de Cadix, est encore aujourd'hui célèbre et importante, et au moyen de laquelle ils purent s'étendre successivement et établir leur empire sur les pays environnans.

[1] *Gaddir*, lieu ceint de digues, isolé, entouré, suivant le périple d'Himilcon : voyez Heeren, *Politique et commerce des Peuples de l'antiquité*, t. IV, App. — Voyez aussi dans Bochart (Géograph. sacr., part. I, Phaleg., l. III, c. 7) la même interprétation donnée à ce mot punique par Pline et par Solin (c. 6) : Quam..... Pœni linguâ suâ *Gaddir*, id est sepem, nominarunt. Cf. par Avienus :

. . . . . . Gaddir hic est oppidum :
Nam Punicorum lingua conseptum locum
Gaddir vocabat. . . .

AVIEN., Oræ Maritim., v. 267 et seq.

cf. dans sa Descrip. Orbis : Pœnus quippe locum Gadir vocat undique septum. En grec Γαδειρα. — *Gader* veut dire en hébreu séparation, de *gadar*, séparer. Nous avons vu qu'il y avait une Gader parmi les villes phéniciennes prises par Josué (c. 12, v. 13). Quant au nom d'Erythia, on n'en peut donner qu'une explication grecque, et il venait peut-être de Ἔρα Θεία ou Ἐρυθεῖα, auquel cas Erythia eût signifié *Ile de Junon*.

La situation heureuse et favorable au commerce de cette île, la facilité qu'on avait de s'y établir pacifiquement et sans opposition de la part des peuples barbares du voisinage avec lesquels on voulait trafiquer plutôt que guerroyer; l'aspect d'une île semblable à celle de la mer de Syrie où déjà la vieille Tyr avait élevé un temple à Hercule et où elle finit par se transporter tout entière; la proximité de la terre ferme, enfin, dont on n'était séparé que par un simple bras de mer, facile à franchir, et pouvant servir tout ensemble à mettre à l'abri d'une attaque imprévue, furent autant de causes qui déterminèrent les Phéniciens à préférer ce lieu à tout autre pour l'établissement qu'ils méditaient. Suivant leur usage ils commencèrent par bâtir un temple à Hercule dans la partie orientale de l'île : la ville ne vint qu'ensuite, et s'éleva dans la partie occidentale à l'entrée même de la magnifique baie de Cadix.

Quelques savans attribuent la fondation de Cadix à Archélaüs, petit-fils de Cadmus; mais on ne trouve dans les anciens auteurs rien qui fasse connaître les circonstances particulières de cette fondation, et l'on n'en sait pas même la date certaine. Velleius Paterculus la place durant le règne de Codrus, roi d'Athènes[1], c'est-à-dire entre l'an 1116 et 1095 avant l'ère chrétienne; mais peut-être était-elle plus ancienne ou au moins ce qu'il en dit ne doit-il s'entendre que du renouvellement et de l'agrandissement de la ville par l'arrivée de quelque nouvelle colonie de Tyriens. Toujours est-il que l'établissement des Phéniciens dans la Péninsule remonte de beaucoup au-delà de l'époque indiquée par Velleius Paterculus, et que Cadix même ne fut que leur deux ou troisième établissement important, dont la mémoire est restée plus célèbre, parce qu'il éleva rapidement et décisivement l'influence et l'empire des colonies phéniciennes en Espagne au-dessus de tout ce qu'ils avaient été jusque-là.

[1] Vell. Paterc., l. I, c. 2.

On sait qu'aussi loin que les Phéniciens s'établirent ils portèrent le nom et le culte d'Hercule : c'était là le symbole particulier de ce peuple, et, à en juger par le nom de Melkarth (Mélicerte)[1], qu'il portait dans leur langue, ce devait avoir été quelque puissant roi de Sidon ou de la première Tyr, et peut-être le fondateur de cette dernière ville que le prophète Ezéchiel appelle « la fille aînée de Sidon. » On le représentait tantôt armé de flèches, et couvert de la peau du lion emblème de la force, tantôt avec les attributs d'un pilote gouvernant un vaisseau. Et peut-être en effet le premier chef des Tyriens, de ce peuple qui aspirait à la domination des mers alors explorées et à la puissance que procurent le commerce et la navigation, le « Roi de la ville » par excellence, divinisé depuis la fondation de la première Tyr, fit-il en réalité le voyage lointain et la découverte qu'on lui attribue des caps du détroit nommés de son nom. Des Phéniciens le culte d'Hercule passa aux Grecs, et ceux-ci eurent d'ailleurs leur Hercule national : plusieurs hommes de haute valeur portèrent même chez eux ce nom illustre[2], et l'histoire du dieu ainsi agrandie et embellie successivement du récit des hauts faits attribués aux autres Hercules, arriva de la sorte aux Romains, qui confondirent tous les Hercules, et leurs prouesses respectives, sous le même type comme sous le même nom. De là les travaux immenses et multipliés dont est chargée l'histoire my-

1 Les Phéniciens appelaient ainsi leur Hercule. Herculem enim suum Phœnices Μίλκαρθον (*Melcarthum*) appellabant. Philo Biblius ex Sanchoniatone apud Euseb., Præparatio Evangelica, l. 1 :— Τῷ δὲ Δημαροῦντι γίνεται Μίλκαρθος, ὁ καὶ Ἡρακλῆς. En hébreu comme en phénicien Melech-Kartha signifie Roi de la ville, et, dans le cas spécial, des Tyriens. La ville de Carteia, dans le détroit, fut d'abord appelée Melcartheia par les Phéniciens, d'où, par aphérèse, Cartheia et Carteia. Quant au nom d'Hercule, les uns le dérivent de l'hébreu Heir col, (Il illumine tout), les autres du grec Ἥρας κλέος, gloire de l'air.

2 Diodore compte trois Hercules ; Arnobe et Cicéron en comptent quatre. Varron va jusqu'à en élever le nombre à quarante-trois. Hercule était un symbole de la force et de l'intelligence ; ainsi *Ogmius*, *Hercules Celticum*, était le symbole de l'éloquence. Voyez d'ailleurs, sur la tradition spéciale des faits et gestes d'Hercule relatifs à l'Espagne, Diodore de Sicile, l. 1, c. 18.

thologique du dieu, et les nombreux prodiges qu'on lui fait accomplir en Espagne. Une chose aussi qui explique comment l'Espagne figure dans les récits des Grecs comme le théâtre d'un grand nombre d'événemens de leur mythologie, c'est que les Phéniciens commencèrent à fréquenter la Grèce vers le temps présumé des voyages et des travaux de leur Hercule, et durent en raconter des choses merveilleuses aux barbares avec lesquels ils trafiquaient; puis, lorsque plus tard ils apportèrent parmi ces barbares leur civilisation et y introduisirent leurs dieux, dans le même temps qu'ils fondaient des colonies à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, dans un pays inconnu et peuplé d'hommes farouches, les récits des Phéniciens relatifs à ce pays lointain durent naturellement prendre une couleur religieuse. Il n'était pas moins naturel qu'ils en fissent le théâtre des exploits et le séjour de quelques-uns des dieux inconnus qu'ils apportaient aux Grecs; et de là vient que l'Espagne se trouva mêlée de bonne heure aux plus antiques fables du polythéisme grec, et qu'il y eut, pour ainsi dire, une mythologie hispano-grecque, bien avant que les Grecs y eussent eux-mêmes abordé et fondé des colonies.

Les Phéniciens n'étaient pas fâchés d'ailleurs de voir s'accréditer d'effrayantes relations de leurs voyages, et de laisser planer une mystérieuse obscurité sur les découvertes qu'ils exploitaient, à la faveur de ces terreurs superstitieuses, à leur avantage exclusif. Et c'est ainsi que s'accréditèrent l'histoire des bœufs de Géryon, la venue en Espagne de Bacchus et de Pan son compagnon et la conquête qu'ils en firent, et les exploits d'Hercule, et les règnes d'Hispanus, d'Hespérus, et d'Atlas, dont Mariana raconte l'histoire aussi longuement qu'il fait dans la suite celle de Charles-Quint ou de la découverte de l'Amérique, et vingt autres récits fabuleux que nous ne saurions même indiquer en passant[1].

[1] Pour les détails mythologiques des travaux attribués à Hercule et aux autres

Quelques-uns de ces récits toutefois sont d'un intérêt supérieur, parce qu'ils sont comme la confirmation figurée d'une vérité physique.

Tel est celui selon lequel l'Hercule-Tyrien ou tout autre héros du nom d'Hercule, après avoir tué Busiris et vaincu Antée, passant d'Afrique en Espagne, entr'ouvrit le détroit, et fit par là communiquer l'Océan et la Méditerranée, qui jusque là avaient été séparés par un isthme, abattant et dispersant de ses puissantes mains tous les obstacles qui s'opposaient à l'irruption de la première de ces mers dans la seconde. Entre toutes les imaginations poétiques dont Hercule a été l'objet, celle-ci semble particulièrement digne de considération, disons-nous, parce qu'à l'histoire des hommes elle rattache et lie l'histoire du monde et de la nature. Dans cette ouverture du détroit attribuée au héros, et dans la séparation des deux grands écueils qui faisaient obstacle à la jonction de l'une et de l'autre mer, et qui furent appelés les *colonnes d'Hercule*, est fort clairement indiquée, selon nous, une des plus grandes époques de la nature, une des plus grandes convulsions du globe terrestre, l'instant où la plus puissante des deux mers déchirant et écartant les monts qui contenaient ses flots, déboucha violemment dans l'autre, changea et altéra notablement sans doute la constitution physique de l'Italie, en détacha la Sicile, fit apparaître des îles là où il n'y en avait pas naguère le moindre vestige, en submergea d'autres, peut-être florissantes autrefois, et avec elles plusieurs régions méditerranéennes[1].

Un grand nombre de traditions mythologiques, singulière-

dieux de la mythologie grecque, dont la Péninsule fut le témoin, voyez Mariana, Velasquez, Florian d'Ocampo, etc. — Mariana, entre autres, consacre quatre des plus longs chapitres de son histoire aux règnes fabuleux et ridicules d'Hispanus, d'Hespérus et d'Atlas (Mariana, Hist. general de España, t. I. c. 8, 9, 10 et 11).

[1] Les naturalistes reconnaissent unanimement aujourd'hui que la terre a eu son histoire et ses révolutions particulières, et ils nomment géologie la science qui a pour objet de les étudier et de les décrire.

ment populaires dans les temps antiques, et notamment celles des déluges, rappelaient aux hommes cet effrayant événement; et il était naturel aux mythologues qui voulaient symboliser dans la personne d'Hercule à la fois la force de l'âme et celle du corps, de lui attribuer cette ouverture du détroit, laquelle n'était autre chose qu'une révolution physique de notre globe[1].

D'autres encore supposent, mais avec moins de vraisemblance, que l'isthme qui réunissait l'Afrique à l'Europe n'était qu'une faible et étroite langue de terre joignant Calpé à Abyla, et que c'est à l'industrie même et aux travaux des Phéniciens qu'on en doit l'ouverture; d'où les fables débitées à ce sujet sous le nom d'Hercule, symbolisant la force et le génie du peuple capable de mener à fin cette grande entreprise[2].

Il faut mentionner ici encore le voyage d'Ulysse, pour achever et clore le chapitre des traditions grecques et homériques, dont on croyait que l'Espagne avait été le théâtre. Dans sa longue Odyssée, Ulysse vit bien des îles et des continens, et l'on prétend que l'Espagne ne lui resta pas étrangère; que, même, passant le détroit, il s'aventura sur les flots du grand Océan, et poussa ou fut jeté par une tempête

1 « Il est probable, dit M. Brion de la Tour, que ce détroit est l'effet d'une irruption des eaux de la mer, et que, dans un temps fort reculé, l'Europe tenait de ce côté à l'Afrique par un isthme, comme l'Afrique, du côté opposé, communique avec l'Asie par l'isthme de Suez. Pour s'en convaincre, il suffirait sans doute d'examiner la correspondance des couches de terre, tant du côté de l'Europe que de celui de l'Afrique, comme on l'a fait au détroit de Calais pour prouver l'ancienne jonction de la France avec l'Angleterre. »

2 On allègue à l'appui de cette dernière opinion l'agrandissement successif du détroit qui, du temps de Scylax, environ cinq siècles avant J.-C., n'avait qu'un demi-mille de largeur, et auquel Euctémon, un siècle plus tard, en donne quatre; Turrianus Gracilis, auteur espagnol, un siècle plus tard encore, cinq; Tite-Live, dans le premier siècle de notre ère, sept; enfin, Victor Vitensis, quatre siècles après Tite-Live, douze. Aujourd'hui on n'évalue pas à moins de quatorze milles la moindre distance entre les côtes d'Espagne et d'Afrique. — Pline (l. III, c. I) parle aussi des longues bandes de sables à fleur d'eau et blanches d'écumes qu'apercevaient avec effroi les navires (frequentes tæniæ caudicantis vadi carinas territant), et dont on n'aperçoit plus aucune trace aujourd'hui,

jusqu'à l'embouchure du Tage. Quelques auteurs appellent, sans marchander, Lisbonne *Ulyssipona*, et lui donnent pour fondateur Ulysse. Mais c'est là, comme l'Atlantide de Platon, cette île mystérieuse qui a tant occupé la docte antiquité, une invention grecque récente, au moins relativement, et à laquelle on est fâché de voir Strabon prêter quelque crédit en la rapportant.

Du reste, on n'a gardé aucun souvenir en Espagne de ce passage d'Ulysse; et, s'il est vrai, comme l'affirme Strabon, qu'il y eût des monumens pour le rappeler, sa mémoire ne s'y est pas même conservée à titre poétique, bien différent en cela d'Hercule, dont la vénération des Phéniciens propagea la renommée et le culte jusque chez les tribus de l'intérieur [1].

Après la fondation de Cadix et à mesure que leur principal établissement devenait plus florissant, les Phéniciens, moitié par adresse, moitié par force, songèrent à s'étendre de proche en proche sur la côte. De proche en proche ils gagnèrent du terrain et formèrent des alliances avec les anciens habitans du pays, si bien que leurs colonies se multiplièrent en peu de temps sur cette terre d'une prodigieuse fécondité, et successivement les comptoirs et les cités y naquirent: plusieurs devinrent bientôt célèbres par leur commerce, et notamment Malaga et Cordoue. La première, si connue aujourd'hui par ses raisins et son vin stomachique, l'était alors par ses poissons salés, qu'on y venait chercher de fort loin [2]. Ce commerce de salaison ne se faisait pas toutefois dans la ville

1 Nous verrons, dans le cours de cette histoire, combien le souvenir du dieu phénicien eut de peine à s'effacer en Espagne. Même de longues années après que le christianisme y eut été introduit, son nom y fut en grande vénération parmi le peuple et les seigneurs, et dans plus d'une légende du moyen-âge espagnol on retrouve ce vieux souvenir païen mêlé d'une manière bizarre aux idées nouvelles, et à la ferveur religieuse du temps.

2 Malacha, en grec Μάλακα (aspiratione demptâ), *la ville des Salaisons*; Malach en hébreu, et sans doute en phénicien, signifiant saler. Voy. Bochart, Géogr. sacr., part. I.

même, mais dans une petite île voisine, selon l'usage salutaire des Phéniciens d'établir leurs marchés hors des cités. S'il est vrai, comme le prétend le savant Bochart, que le nom de Cordoue dérive de la racine hébraïque ou phénicienne *corteba*, signifiant pressoir ou moulin à huile, Cordoue ne fut peut-être dans l'origine qu'un lieu où les Phéniciens avaient obtenu, sans doute par traité, la concession de cultiver l'olivier et d'établir des moulins pour extraire l'huile du fruit de cet arbre. C'était d'ailleurs un usage des Phéniciens, au contraire des Romains qui, tout adonnés à la guerre, imposaient à leurs colonies le nom de leurs légions ou de leurs généraux, de donner aux leurs les noms des objets les plus importans de leur négoce.

Il serait trop long d'énumérer les nombreuses villes d'Espagne, ou détruites, ou qui existent encore, de fondation phénicienne. On cite, entre plusieurs, comme appartenant à cette origine : Isbilia, sur le Bétis; Lybistana, que les Grecs appelaient Lygustana, située sur un lac formé par le Bétis ; Onuba, Nebrissa, Asta, Orippo, toutes dans le voisinage du même fleuve ; Lœpa et une autre Carteia vers l'embouchure de l'Anas, Castulo sur les confins orientaux de l'Andalousie, Abdara, Salambina et Malaca sur le rivage de la Méditerranée, et beaucoup d'autres encore situées presque toutes sur les côtes ou près des grands fleuves ; ce qui prouve que les fondateurs avaient surtout en vue l'agrandissement de leur commerce.

Les Phéniciens étaient par-dessus tout un peuple de négocians, et on retrouve encore après tant de siècles, dans le caractère des Espagnols de cette portion de la Péninsule, en grande partie les mœurs et les goûts de leurs ancêtres phéniciens, comme, dans les habitans de la portion du nord, la fière indépendance et l'indomptable énergie des Celtes leurs aïeux.

Le Bétis, dans les jours de cette prospérité, que Carthage et Rome devaient bientôt détruire, était incessamment sil-

lonné par les vaisseaux des Phéniciens : ils remontaient le courant du fleuve jusqu'à Hispalis (Séville), où les plus gros navires s'arrêtaient : des barques plus légères transportaient leurs marchandises jusqu'à Ilipa (Alcala del Rio, suivant d'Anville), et de là d'autres barques, plus petites encore, remontaient le fleuve jusqu'à Cordoue.

Les entrepôts et les points de communication pour leur commerce avec les étrangers se multiplièrent près des maremmes et des lagunes formées par la mer sur les côtes de la Bétique. Strabon décrit fort au long, et avec des détails reconnus encore d'une grande exactitude, les baies fréquentes qui se rencontrent à petites distances dans les sinuosités de la côte, depuis le promontoire Sacré jusqu'aux colonnes d'Hercule, et qui souvent s'enfoncent fort avant dans les terres, semblables à de grandes vallées, ou à des alvéoles de fleuves de la longueur de plusieurs stades. Les marées montantes rendaient la navigation sur ces canaux aisée et commode, y poussant en peu d'instans, par l'épanchement rapide des eaux qui s'y précipitaient et y refluaient avec force, les navires à leur destination. Tout se trouvait sur ces admirables côtes de la Bétique, si justement appréciées par le savant géographe grec. Les îles qui s'élevaient entre les eaux de quelques-uns de ces excellens ports naturels, et les circonstances particulières de quelques-unes de ces îles qui demeuraient à sec à marée basse, tandis que d'autres conservaient une portion de leurs eaux, tout semblait avoir été disposé pour le plus grand avantage des navigateurs et des négocians phéniciens, et comme pour favoriser également les exportations et les importations commerciales.

Strabon ajoute que des villes et des bourgs avaient été bâtis sur ces rives aussi avantageusement que sur celles des fleuves. Ces villes et ces bourgs étaient tous l'oúvrage des Phéniciens. Dans l'intérieur des terres, là où les fleuves manquaient, ils y avaient suppléé par des canaux artificiels et par des réser-

voirs, dans lesquels ils introduisaient l'eau des torrens ou des hautes marées[1].

Les Phéniciens ne se bornèrent pas, dans leur longue occupation de la Péninsule, à asseoir et à répandre comme des essaims de colonies industrielles où les arts de la paix étaient dignement cultivés, sur tous ces fertiles rivages : ils se tournèrent encore vers l'exploration de l'Océan et visitèrent toutes les côtes de la partie occidentale de la Péninsule. Ils poussèrent leurs excursions, selon divers témoignages contemporains, jusque dans les régions septentrionales de l'Europe. Alors, de même que dans les anciens jours, où ils avaient caché à l'Orient le pays qu'ils visitaient en Europe, ils montrèrent cette jalousie et ce soin de dérober leurs découvertes qui fut le vice de quelques navigateurs modernes. Les seuls indices de leurs voyages lointains qu'ils ne pussent s'empêcher de laisser voir, c'étaient les objets qu'ils en rapportaient, l'étain spécialement, et l'ambre.

On vint à savoir cependant bientôt qu'ils tiraient l'étain des îles Cassitérides; mais où ces îles étaient précisément situées, les anciens l'ignoraient, et nous l'ignorons comme eux. Selon toutes les apparences, néanmoins, ces îles devaient être dans les mers de la Galice. On a supposé d'autre part que ce pouvaient être les îles Sorlingues sur les côtes d'Angleterre.

Il est douteux toutefois que les Phéniciens soient parvenus jusque là, et peu probable qu'ils aient poussé leurs courses au-delà des côtes de la Gaule. Leurs moyens de navigation n'étaient ni assez perfectionnés ni assez sûrs pour tenter ces mers ignorées et difficiles. Le seul témoignage de

[1] Le géographe d'Anville, dans son *Hispania antiqua,* marque, sans en donner aucune preuve, un canal très-ancien et de grande importance, qu'il suppose avoir existé entre la ville de Xérès et le Bétis. Toutes nos recherches pour trouver la description de ce canal dans les écrivains compétens sur la matière, et surtout par conséquent dans Strabon, dans Pomponius Méla et dans Ptolémée, sont demeurées inutiles.

quelque importance là-dessus, c'est celui de Bochart, qui prétend que le nom de *Silures*, donné par les anciens aux îles Sorlingues, est dérivé d'une racine phénicienne. Quant à ce qui a été prétendu plus récemment, que les anciens Bretons avaient eu un commerce direct avec les Phéniciens et les Carthaginois, cela ne paraît pouvoir s'appuyer sur aucun témoignage digne de foi. Reste donc cette objection que les Cassitérides espagnoles sont dépourvues de mines d'étain; mais ce n'est pas là une objection sérieuse. Il est démontré, en effet, que ces sortes de productions de la terre s'épuisent à la longue en certains pays, et qu'il serait alors difficile d'y en trouver les moindres vestiges. Il est donc possible que les Cassitérides espagnoles aient eu des mines d'étain autrefois, qui auront été épuisées, tandis que les Cassitérides britanniques, plus tard exploitées, en ont conservé une grande abondance[1]. Pour l'ambre, qui du temps des Phéniciens se vendait au poids de l'or, et dont ils faisaient un grand commerce, il est inadmissible, à plus forte raison, qu'ils le tirassent de la Baltique et des côtes de la Poméranie, où l'on en trouve, en effet, en grande quantité, bien que cela ait été avancé dans un traité de géographie moderne estimé. Il leur était facile d'en rapporter de moins loin, et les côtes des Asturies et du Portugal, où on en recueille encore, au dire de M. de la Borde, paraissent avoir été le pays le plus éloigné où ils soient allés s'en procurer. Le haut prix dans lequel ils le maintenaient tenait sans doute à sa rareté, qui est assez grande dans presque toutes les contrées méridionales de l'Europe, où l'on n'en trouve que par petites parcelles et de loin en loin. — Il n'est donc pas si douteux qu'il le semble à quel-

[1] Voir Campomanes, Périplo de Hannon, Discurso preliminar, p. 44; Risco, t. XXXII, p. 33; Cornide et Quintero, Obras, etc. — Cassitérides, îles d'étain, de Κασσίτερον (*plumbum album*), étain. Les Cassitérides britanniques sont les îles Scilli ou Sorlingues, près le cap Land's-End, le plus méridional à la fois et le plus occidental de l'Angleterre.

ques-uns que l'ambre, dont les anciens se servaient pour différens usages, pût être tiré par les Phéniciens de la Péninsule même.

Il paraît aussi que les Phéniciens, attirés par ce qu'on leur avait dit de la richesse des mines de l'intérieur, dont plusieurs étaient au niveau du sol, entreprirent d'y pénétrer, et s'avancèrent, sinon comme conquérans, ce qui est peu probable, du moins comme voyageurs et négocians, jusqu'assez avant dans l'intérieur de la Péninsule. Du consentement des habitans doute, ils y établirent des comptoirs qui correspondaient avec leurs possessions de la côte méridionale, où leurs vaisseaux venaient faire leurs chargemens pour Tyr[1] et les autres contrées avec lesquelles ils trafiquaient.

Libres alliés de la métropole, non ses sujets, comme nous le verrons plus loin, c'est avec elle qu'ils faisaient le plus grand nombre de transactions commerciales, et le commerce de Tyr ne devint si florissant et si célèbre dans l'antiquité que par ses relations avec l'Hispanie.

Telle est, rapidement tracée, l'histoire sommaire du commerce des Phéniciens, dont toute l'existence fut, pour ainsi dire, commerciale, et de leurs établissemens dans la Péninsule. Le moins de guerres possible, beaucoup de transactions, paraissent avoir été leur politique, et ils l'ont mise en pratique plus d'une fois avec succès dans leurs colonies d'Espagne; car il est peu parlé de leurs guerres avec les peuples qui les entouraient, bien que le naturel de ceux-ci fût fort belliqueux, ainsi qu'ils l'ont mille fois énergiquement fait voir depuis à leurs oppresseurs carthaginois et romains.

Pour ce qui concerne leurs conditions d'existence et la constitution politique et civile de ces colonies, en même temps que leurs obligations relativement à leur métropole d'Asie, il est peu d'auteurs qui aient pris à tâche de nous en ins-

[1] Les vaisseaux phéniciens ne mettaient que sept jours, par un vent favorable, pour se rendre des côtes d'Espagne à Tyr, au dire d'un auteur ancien.

truire. Ces conditions d'existence toutefois, autant que nos recherches nous l'ont fait entrevoir, paraissent n'avoir pas été sans une grande ressemblance avec celles de quelques-unes de nos colonies modernes.

A l'exemple de ce qu'une révolution avait établi dans leur mère-patrie, les villes phéniciennes avaient adopté le système fédératif, et se gouvernaient elles-mêmes. Par une sorte de piété filiale, conforme du reste à leurs intérêts, ils conservèrent ainsi les lois fondamentales de la métropole; mais leur dépendance en fut toujours volontaire, et ils n'en recevaient de lois que celles qui avaient obtenu la sanction de leur libre assentiment.

Leur gouvernement était républicain. La colonie de Cadix, de beaucoup la plus riche et la plus florissante, était comme leur capitale, mais non le siége d'un gouvernement central. Elle n'avait aucune omnipotence sur les autres établissemens maritimes, et le seul lien qui les rattachât les uns aux autres et les unît en une libre fédération, c'était le lien de la commune origine et des communs intérêts[1]. Leurs magistrats étaient tous élus, et leur autorité et jusqu'à leurs noms semblables à ceux des magistrats de Carthage.

Entre tous les peuples antiques, un trait qui distingue éminemment les Phéniciens, c'est que, dans leurs différens, soit entre eux, soit avec les étrangers, ils avaient plus souvent et plus volontiers recours à la discussion, comme moyen d'arriver à de justes transactions, qu'à l'emploi des armes et de la violence. Jamais les Phéniciens ne tentèrent d'exercer une domination souveraine sur les peuples de la Péninsule. Constamment, jusqu'à la dernière et fatale querelle qui amena leur perte, et où l'agression ne vint pas d'eux, ils s'étaient montrés commodes voisins et alliés généreux. D'une civilisa-

1 M. Heeren (Ideen über die Politik, etc., t. II), compare la constitution politique de ces colonies à la ligue des villes Anséatiques.

tion incomparablement plus avancée que celle des diverses nations hispaniques avec lesquelles ils commerçaient, ils leur communiquèrent libéralement leurs mœurs, leur culte, leurs usages et leurs arts, et jusqu'à leur langue[1]. C'est d'eux que les Turdétans apprirent à connaître l'écriture; et l'alphabet phénicien devint ainsi l'un des élémens de la civilisation de ce peuple, que l'on peut considérer en quelque sorte comme l'une des plus anciennes couches de la nation espagnole.

De la sorte, l'Espagne, à qui déjà l'invasion des Celtes et le mélange qui en résulta avaient imprimé un caractère d'énergie remarquable, et apporté un nouveau principe d'avancement intellectuel, en adoptant en partie les arts des Phéniciens et en s'instruisant de leurs idées, reçut un nouveau germe de développement en même temps qu'elle étendit le cercle de ses relations sociales. On ne peut donc mettre en doute que les Phéniciens n'aient exercé une grande influence intellectuelle et morale sur l'ancienne Hispanie, et il y a lieu de s'étonner que la plupart des historiens aient presque entièrement négligé cette période importante du passé de la Péninsule. Les semences sociales que les Phéniciens y avaient jetées, bien qu'en grande partie étouffées par les guerres et les désastres dont le génie oppresseur de Carthage et de Rome vint bientôt l'accabler, s'y développèrent plus tard, et il ne serait pas difficile, comme nous l'avons dit déjà, de retrouver encore de nos jours, dans le caractère et les mœurs de certaines provinces espagnoles, quelque chose qui témoignât de leur origine phénicienne.

Toute cette prospérité cependant devait tomber par le hasard d'une guerre devant les fougueuses passions d'une autre colonie de Phéniciens, dont le séjour d'Afrique avait empreint

1 Silius Italicus signale dans les Espagnols de son temps diverses coutumes de même origine, et particulièrement celle de danser armés au son des coups mesurés des épées sur les boucliers d'airain, qu'il dit expressément leur avoir été enseignée par les Curètes, qui étaient les prêtres des Phéniciens.

le courage d'une indomptable férocité. Nous approchons de l'époque où, dans leurs projets ambitieux, et pour se créer d'extraordinaires ressources contre Rome, que déjà ils haïssaient d'une haine profonde, les Carthaginois se précipitèrent en armes dans la Péninsule sur un appel imprudent, en firent aisément la conquête, et consommèrent la ruine des paisibles établissemens que les sages principes des Phéniciens avaient rendus florissans pendant de si longues années.

Mais, avant de fermer ce chapitre, pour dire un long adieu aux temps qui ont précédé cet envahissement et les luttes sanglantes qui en furent la suite, il convient de dire un mot d'un autre peuple qui influa presque également sur la première civilisation de la Péninsule. Tandis que les Phéniciens se développaient comme nous venons de le voir, et arrivaient à cet état de prospérité dans le sud-ouest de l'Espagne, un autre peuple navigateur de l'Orient apparaissait dans l'est et y fondait des colonies rivales. Nous voulons parler des Grecs, non des Grecs européens qui jamais n'eurent de possessions en Espagne, mais des Grecs d'Asie, des Rhodiens et des Phocéens qui la connurent de bonne heure, bien que fort postérieurement aux Phéniciens.

Les Rhodiens y abordèrent les premiers. On sait que les commencemens de la Grèce ont été rudes et obscurs. Au temps où l'on place l'existence de Danaüs et de Cadmus, qui les premiers entreprirent d'y apporter les arts et les lumières de l'Égypte et de la Phénicie, le peuple qui habitait le Péloponèse, l'Attique, et la Béotie, probablement de la même race qui avait fourni des habitans au reste de l'Occident jusqu'aux extrémités de l'Espagne, était des plus barbares et des plus grossiers encore. Les Phéniciens, auxquels on ne saurait disputer l'honneur d'avoir été les premiers instructeurs de la Grèce, établirent dès cette haute antiquité des colonies illustres à Thèbes en Béotie, à Dodone en Épire, et dans les îles de Samothrace, de Crète, de Thasos et de Théra;

de là ils allèrent s'établir successivement à Athènes, déjà métropole de l'Attique, et dans plusieurs autres lieux du continent et du Péloponèse, et ils y créèrent en quelque sorte la Grèce héroïque, telle que nous la connaissons par les poèmes d'Homère et par les récits d'Hérodote.

Ce ne fut cependant qu'après deux siècles de culture phénicienne que les Grecs commencèrent à s'ouvrir le chemin de la mer. Leur première expédition maritime fut celle qu'entreprirent les Argonautes de Thessalie qui pénétrèrent par la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Phase dans la Mingrélie, 1261 ans avant J.-C. : voyage de si facile exécution, remarque un historien, qu'aujourd'hui de simples barques turques l'exécutent sans danger; c'était la première tentative de ce genre faite par les Grecs. Dans le siècle suivant eut lieu une expédition qui suppose quelque marine : ce fut celle qui, après tant de combats et d'efforts, eut pour effet la ruine de Troie, 1184 avant J.-C., suivant le comput ordinaire, 1209, suivant les marbres d'Arundel. Aguerris à la navigation, et familiarisés avec la mer Égée, les Grecs se mirent, environ soixante ans après la prise de Troie, à envoyer des colonies dans l'Asie Mineure; ils occupèrent l'Éolie, et dans l'espace d'un siècle environ, ils se rendirent maîtres de l'Ionie, de la Doride, et de quelques-unes des plus belles provinces de cette partie de l'Asie. Vers l'an 1000 avant J.-C. était déjà parfaitement formée cette seconde Grèce d'Asie. Près de leurs nouveaux établissemens les Grecs rencontrèrent diverses colonies phéniciennes établies là depuis un temps de beaucoup antérieur, principalement sur les côtes de la Cilicie, vers les sources de l'Oronte, et dans les îles voisines de la mer d'Ionie. Cela les mit en rapport plus étroit avec leurs premiers instituteurs; à l'exemple des Phéniciens, ils s'adonnèrent plus spécialement au commerce et à la navigation; leurs progrès redoublèrent, et bientôt ils surpassèrent en tout genre de culture, en lumières, en sciences, comme en industrie et en richesses,

les Grecs d'Europe, dont ils furent les maîtres et, en quelque sorte, les seconds instructeurs : Homère, Thalès, Hérodote, ces princes de la poésie, de la philosophie et de l'histoire grecques, étaient nés dans la nouvelle Grèce d'Asie ; l'architecture ionique et la dorique prirent commencement aussi dans la Grèce asiatique.

La marine des Grecs insulaires prit surtout un rapide accroissement et Rhodes se rendit la première célèbre parmi les Grecs par ses longs voyages de mer. Dans le même temps que la Grèce européenne envoyait des colonies dans la Calabre et en Sicile, la Grèce d'Asie envoyait ses vaisseaux jusqu'en Espagne, et c'est probablement à ce temps que doit se rapporter le premier établissement des Rhodiens sur les côtes de la Catalogne, et la fondation de Rosas, qu'on peut placer environ neuf siècles avant J.-C. — « On raconte, dit Strabon, des insulaires rhodiens que leurs courses de mer furent très heureuses, et que non seulement ils fondèrent leur Rhodes, qui encore aujourd'hui existe, mais que, bien avant l'institution des Olympiades, ils firent plusieurs expéditions maritimes loin de leur patrie, et abordèrent sur les côtes de l'Ibérie où ils fondèrent la ville de Rhodé, que depuis occupèrent les Massaliotes [1]. »

Les Phocéens, peu après, naviguèrent dans les mêmes mers. Ce fut à eux, au rapport d'Hérodote, que les Grecs durent des notions plus exactes sur « les côtes d'Hadria, sur celles de la Tyrrhénie, sur l'Ibérie et sur Tartesse [2]. » L'ordre même selon lequel Hérodote nomme les parages abordés successivement par les Phocéens semble indiquer que les pays voisins de l'Ibérus furent le terme de ces premiers voyages, et

[1] Strabon, l. XIV. — La fondation des Olympiades répond à l'an 776 av. J.-C. Le voyage des Rhodiens, selon Strabon, eut lieu long-temps avant cette fondation, au temps de la plus grande prospérité maritime des Rhodiens ; or, la chronique d'Eusèbe fixe le commencement de cette prospérité un siècle et demi environ avant l'établissement des Olympiades ; il est donc permis de placer vers l'an 900 av. J.-C. la première venue des Rhodiens en Espagne.

[2] Hérodot., l I, c. 165.

qu'ils y commercèrent avant de pousser jusqu'au Tartesse, dont un hasard avait quelques années auparavant montré le chemin à d'autres Grecs.

Un vaisseau de Samos chargé de marchandises d'Égypte, commandé par un pilote nommé Coléus, volontairement ou poussé par un vent frais de nord-est, avait franchi le détroit, et abordé le premier à Tartesse, au rapport d'Hérodote. Tartesse est évidemment ici un nom générique donné à la Bétique occidentale, et Hérodote ne nomme pas d'ailleurs le port phénicien où Coléus aborda; il ajoute seulement qu'aucun Grec n'y était entré avant lui. Dans ce port, quel qu'il fût, les Samiens furent bien reçus, et ils y vendirent leurs marchandises soixante talens. Contens de ce riche profit, ils en consacrèrent la dixième partie à Junon, et firent faire en son honneur une grande coupe de bronze, de forme argienne, ornée latéralement de têtes de griffons, qui, supportée par trois colosses d'airain de sept coudées de haut, posés sur les genoux, devint l'un des plus beaux ornemens du temple de la déesse [1], ce qui suppose dans le pays des artistes habiles et tels qu'on n'en trouve que chez des peuples très-avancés. Les Samiens trouvèrent-ils à Tartesse un temple déjà consacré à Junon, ou en firent-ils ériger un? C'est ce qu'on ne saurait conclure du récit d'Hérodote. Le père de l'histoire ajoute que les Samiens abordèrent ainsi à Tartesse dans le même temps que les insulaires de Théra envoyaient une colonie sous la conduite de Bathus fonder Cyrène en Afrique, c'est-à-dire vers l'an 704 avant l'ère chrétienne.

Ce mouvement de la navigation et du commerce des Grecs dut inspirer dès-lors quelque jalousie aux Phéniciens; mais il ne semble pas qu'il ait amené aucune collision entre eux. Par une sorte de convention tacite, ils se partagèrent, pour ainsi dire, l'exploitation de la Méditerranée, et tandis que les

[1] Hérodot., l. IV, c. 152.

uns s'établissaient sur les côtes méridionales de l'Europe, les autres fondaient des villes et des ports sur toute la côte septentrionale de l'Afrique et dans l'ouest de l'Espagne, tournant ainsi en sens inverse autour de la Méditerranée. Dans la Péninsule même les Grecs ont ainsi marché en sens inverse des Phéniciens; c'est-à-dire, de la côte orientale vers le midi et l'occident, au contraire de ceux-ci, qui de l'occident et du midi refluèrent vers l'orient.

C'est à l'époque de la première arrivée des Rhodiens en Espagne que se rapporte un événement célèbre, l'incendie des Pyrénées, dont le souvenir est resté fort vif pendant longtemps, et d'où cette chaîne de montagnes aurait tiré son nom, suivant une opinion généralement accréditée [1]. D'un autre côté, une croyance commune dans l'antiquité voulait aussi que ces montagnes eussent reçu leur nom de la nymphe Pyrène, amante d'Hercule, qui y serait venue mourir. Ceci est une fable charmante dans les poètes, et qu'il y faut relire. Pour nous, nous ne la mentionnons qu'à titre de tradition relative à l'Espagne, et comme pour compléter la série des croyances païennes qui s'y rapportent.

Quant aux Phocéens, voici ce qu'on raconte de leurs relations avec l'Hispanie. Tout le monde sait qu'avant qu'ils eussent été contraints de fuir leur patrie, ils s'étaient établis déjà en Calabre et sur les côtes méridionales de la Gaule où ils avaient fondé Marseille. Là surtout leur colonie avait prospéré. Le génie commercial qui les animait les porta bientôt à entreprendre des expéditions maritimes dans les parages

[1] La découverte des premières mines de l'Espagne fut due, à ce qu'on assure, à cet incendie, occasionné par des bergers aux forêts dont les Pyrénées étaient couvertes (environ 900 ans av. notre ère) : la violence du feu ayant brûlé entièrement la surface du terrain, des ruisseaux d'argent en coulèrent, et le nom de Pyrénées, dérivant du mot grec πῦρ, *pyr* (le feu), resta à ces montagnes. Voyez Arist., de Mirabil. Auscult., t. II, p. 1094, et Diod. Sicul., l. V, c. 35. Mais la vraie étymologie du mot Pyrénées nous paraît être celtique et non grecque, et dérivée de *Ber*, *Bir*, *Pir*, flèche, pointe, hauteur ou sommet, en langue gaëlique, pluriel *Birennou*.

voisins, et ils tournèrent leurs premières courses du côté de l'Espagne. Ils établirent quelques comptoirs vers les Pyrénées, et pénétrèrent, vers l'an 545, jusqu'en Catalogne. Leur premier établissement se fit dans une petite île voisine de Roses, et ne fut d'abord qu'une sorte d'entrepôt de marchandises ou de comptoir, comme semble le prouver son antique nom d'Emporium[1].

Cependant les habitans des régions voisines[2], qui avaient déjà vu d'un œil jaloux une troupe d'étrangers s'établir contre leur gré à Roses, supportèrent impatiemment le nouvel envahissement des Phocéens. En face de leur entrepôt se trouvait, sur le continent, une ville avec un port assez bien abrité, habitée par les Indigètes, à laquelle Étienne de Byzance donne le nom de Celtica (selon toute apparence l'Indica de Ptolémée). Les Phocéens tentèrent d'usurper le territoire des Indigètes, et ceux-ci, de leur côté, les repoussèrent vigoureusement; de telle sorte que ce ne fut qu'après plusieurs guerres sanglantes qu'un traité vint à être conclu entre ces deux peuples. Les Indigètes cédèrent aux Grecs une portion de leur ville, sous la condition expresse toutefois qu'une muraille, construite entre les habitations des étrangers et les leurs, les séparerait, et empêcherait toute communication entre l'un et l'autre peuple. Ce bizarre traité conclu, les Phocéens s'emparèrent de la partie de la ville qui leur était concédée, laquelle n'avait pas plus de quatre cents pas de circonférence, pendant que les Indigètes conservèrent le reste de la ville et du territoire voisin, qui n'avait guère que quelques lieues de circuit. Mais ce qui n'est pas moins singulier, c'est que cet étrange état de

1 Ἐμπορίον, le marché, aujourd'hui Ampurias.

2 Les Indigètes. C'était un peuple féroce au rapport d'Aviénus, ne vivant que de la chasse, et habitant dans des cavernes :

> Post Indigetes asperi se proferunt.
> Gens ista dura, gens ferox, venatibus
> Lustrisque inhærens. . . . .
>
> AVIEN., Oræ Marit., v. 523 et seq.

choses ait été observé religieusement des deux parts pendant plusieurs siècles. Chacun conserva ses propres lois et se gouverna à sa guise et avec une entière indépendance, et les Romains trouvèrent, lors de leur première entrée en Espagne, les deux peuples vivant encore séparés de la sorte par une simple muraille. Dans les premiers temps, les Phocéens, se sentant les plus faibles, et n'osant s'assurer sur une si mince défense, firent bonne garde d'abord, et peu à peu se fortifièrent dans leur position, sans que les Indigètes y missent obstacle. Ils communiquaient rarement avec ceux-ci, et par une seule porte, qui, de jour et de nuit, était soigneusement gardée, et à laquelle veillait tour à tour un de leurs magistrats. Pendant la nuit un tiers des habitans faisait la garde sur les murs, et ne laissait entrer aucun Espagnol; et, lorsque les Phocéens sortaient du côté de la ville des Indigètes, c'était toujours en assez grand nombre et en armes, comme s'ils se fussent attendus à quelque attaque à l'improviste[1].

Le nom d'Emporium se retrouve encore dans le nom moderne d'Ampurias : la ville que les Phocéens avaient d'abord élevée dans l'île qui touche presque à la côte fut appelée Palœopolis (la Vieille-Ville). Bien que fort resserrés dans cet étroit espace, les Phocéens, fidèles à observer le traité conclu, se mirent à parcourir les côtes voisines; ils s'emparèrent tout

[1] Tit.-Liv., l. XXXIV. — Strabon dit que de son temps les deux peuples s'étaient confondus et vivaient sous des lois moitié grecques moitié barbares (l. III, in fine). On a eu dans l'antiquité, et même dans les temps modernes, plusieurs exemples de cités formées ainsi de deux élémens étrangers et même ennemis. C'est ainsi que, dans l'enceinte de Rome, étaient renfermées, du temps où la tradition place Romulus, Roma et Quiritium, formant deux villes entièrement distinctes (voyez Niebuhr, Hist. Rom., t. I, p. 408), l'une sur le mont Palatin, l'autre sur le mont Quirinal, séparées en deux états et par des murailles, comme l'Empories des Grecs et celle des Hispani. M. Niebuhr cite encore, à ce sujet, la ville gétulienne de Gadamès, habitée dans la même enceinte par deux tribus ennemies, la Tripolis phénicienne des Sidoniens, des Syriens et des Aradiens; ainsi que, dans le moyen âge, la vieille ville et la nouvelle ville de Dantzig, et les trois villes indépendantes de Kœnisberg, qui se faisaient la guerre de muraille à muraille (Ibid., loc. cit.).

d'abord de Roses, que les Rhodiens avaient fondée près de trois siècles auparavant. Ils côtoyèrent ensuite la Catalogne et le pays de Valence, où ils trouvèrent moins de résistance de la part des habitans qu'en Catalogne, et ils fondèrent trois colonies et trois villes marseillaises au-delà du fleuve Xucar, dont la plus connue était, suivant Strabon, celle qui s'appelait Hemeroscopium (lieu d'où l'on observe le jour).—« Sur le cap qu'elle présente, dit-il, s'élève un temple à la Diane d'Éphèse (la patrone des Marseillais, comme le même Strabon le dit plus loin, liv. IV, p. 179), lequel est en grande vénération. Sertorius en fit sa place d'armes; car il est fortifié et situé d'une manière avantageuse pour la course, et peut être aperçu de loin par les vaisseaux qui viennent de la mer. On l'appelle Dianium, du nom de Diane, à laquelle il est consacré. » Le temple de la déesse phocéenne était bâti là, comme à Marseille, sur un cap, qui s'appelle aujourd'hui le cap Martin, et le nom de la moderne ville de Dénia, qui s'est élevée sur l'emplacement ou dans le voisinage de ce temple, n'est que la corruption du vieux nom qu'il portait.

« Au-delà du Sucron, poursuit Strabon, en s'avançant vers l'embouchure de l'Ibérus, on trouve la ville de Saguntum, fondée par les Zacinthiens; c'est à son sujet que la seconde guerre punique eut lieu, parce qu'Annibal la détruisit contre la foi des traités que les Carthaginois avaient faits avec les Romains. » Sagonte était célèbre par sa poterie [1]. Encore aujourd'hui les ustensiles de terre de Murviédro (corruption de *Mur-Viejo*, à ce qu'on croit) sont un objet considérable de commerce en Espagne.

Mais il est temps de quitter ces époques curieuses, dont nous avons dit tout ce qui nous a semblé constituer les premiers élémens indispensables de l'histoire du peuple espagnol,

1 Il est souvent question de cette poterie dans les auteurs de l'antiquité. Martial parle des *pocula Saguntino ficta luto* (lib. XIV, ep. 8), et Pline (lib. XXXV, c. 12), des *Saguntinos calices*.

et sur lesquelles il appartient à l'archéologie seule, selon nous, non à l'histoire proprement dite, de pousser plus loin les recherches. Pour nous, nous voilà arrivés, croyons-nous, au point où l'histoire conjecturale finit, et où il n'y a plus place sur les mêmes objets que pour les dissertations et les éclaircissemens spéciaux ; et aussi allons-nous immédiatement aborder la période historique où l'Espagne devint la proie des Carthaginois, puis des Romains, qui l'incorporèrent pour un assez long temps à leur empire.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Considérations générales. — Arrivée des Carthaginois en Espagne. — Leurs premières conquêtes. — Leurs guerres en Sicile. — Seconde conquête. — Campagnes d'Amilcar. — Il fonde Barcelone. — Sa mort. — Asdrubal. — Fondation de Carthagène. — Deuxième guerre punique. — Prise de Sagonte. — Expédition d'Annibal. — Les Romains en Espagne. — Cnéius Scipion défait Asdrubal. — Alliance des Celtibères et des Romains. — Victoire de Cnéius et de P. Scipion. — Sagonte rendue à ses habitans. — Les Numides et Massinissa entrent en Espagne. — Les Carthaginois reprennent le dessus. — L'armée romaine abandonnée par les Celtibères. — Défaite et mort des deux Scipions. — Belles actions de Martius, chevalier romain. — Commandement du préteur Néron. — L. Cornélius Scipion en Espagne. — Prise de Carthagène. — Succès de L. C. Scipion. — Asdrubal passe en Italie. — Les principaux peuples de l'Espagne font alliance avec Scipion. — Massinissa abandonne les Carthaginois. — Conquête de Martius dans la Bétique. — Indibilis et Mandonius. — Cadix aux Romains. — Les Carthaginois entièrement chassés d'Espagne.

De 450 à 201 av. J.-C.

Nous n'avons d'autres notions sur les anciens peuples occidentaux de l'Europe que celles qui nous ont été laissées par les historiens grecs et romains : c'est dire assez que l'histoire de ces peuples n'est autre que celle de leurs conquérans. Les Romains ont écrit cette histoire en vainqueurs ; les Grecs en complaisans et en flatteurs d'un peuple qui les a fait passer eux-mêmes sous le joug. Quel que soit donc le plus ou le moins d'exactitude matérielle des faits racontés par les historiens de l'antiquité, il n'en est peut-être pas un qui ne demande à être rectifié sous le point de vue moral. On comprendra facilement que toutes les idées ont été interverties, que tous les mots ont été détournés de leur sens ; que, pour des despotes orgueilleux, la conquête est devenue un droit, l'obéissance un devoir, l'amour du sol national un crime. Il y a plus : Rome marchait à la domination universelle par es-

prit de religion. C'était sa croyance, sa foi, que l'empire du monde lui était destiné ; et ce peuple, pendant sept cents ans, a dirigé toutes les forces que la nature a données à l'homme vers l'accomplissement de cet oracle du destin.

Arrivés à cette époque où l'Espagne devient le théâtre de la lutte entre les Carthaginois et les Romains, et va passer successivement sous la domination de ces deux puissans peuples, nous ne pouvons nous dispenser de donner ici au lecteur quelques réflexions sur la moralité de ce récit.

Ce que les Romains appelaient *Destin,* ce principe qui les a poussés avec une force irrésistible contre tous les peuples, a été érigé en dogme par l'école historique que nous avons vue s'élever de nos jours. Sous le titre de *nécessité* on a consacré la *destinée* des anciens. Tous les événemens ont été considérés comme nécessaires, et leur enchaînement a créé une loi de justice. Le droit a été constamment justifié par le fait. La seule différence, c'est qu'on a expliqué par des motifs purement humains ce qui était autrefois l'expression de la volonté divine.

Appliquée à toutes les époques, une pareille méthode est vicieuse, parce qu'elle est destructive de toute morale dans l'histoire des hommes. Il est des temps où des effets instantanés produits par une cause puissante, et qui se manifeste dans tout son éclat, peuvent être nommés des événemens nécessaires. Ces temps sont ceux des grandes révolutions. Mais, si l'on réfléchit que le caractère des révolutions est la réparation, leur but la restitution à tous des droits dont quelques-uns s'étaient emparés; si, en un mot, les révolutions sont un bien immense, ce qui les a précédées était un grand mal; et, en bonne morale, de ce que la réparation a été nécessaire, il ne suit pas du tout que le mal qui était à réparer fût nécessaire aussi. Si de ce mal lui-même il est né des causes qui ont amené le bien, c'est là une conséquence heureuse et véritablement providentielle pour l'humanité, mais qui ne l'oblige

point à se passionner pour toutes les dominations qui l'ont opprimée, et à prendre pour un bienfait l'impossibilité où elles ont été d'achever leur œuvre. Partout le mal doit être un mal. En tout temps la conquête est une injustice, parce qu'elle est une violence. Sanctifions les époques réparatrices pour le genre humain, mais ne confondons point les notions qui nous ont été transmises d'en haut sur le juste et l'injuste ; ne repoussons pas les deux plus beaux attributs qui nous ont été donnés par la Divinité : la liberté et la raison.

Cette réflexion de notre part devient indispensable au point où nous sommes arrivés dans notre ouvrage. Jamais le système de fatalisme qui a fait de l'empire romain une nécessité, de sa chute une nécessité, de la conquête des barbares une nécessité, de la domination des Maures une nécessité, et qui a créé une justice de toute cette série de violences, jamais cette méthode ne prit un caractère plus spécieux qu'à l'époque où nous touchons.

L'Espagne va tomber entre les mains des Carthaginois, pour de là passer au nombre des provinces romaines. Sans doute, sous l'unité du grand empire, elle a reçu un nouveau principe de civilisation que n'ont pu complètement étouffer ni les Goths ni les Vandales; qui s'est même heureusement amalgamé avec les coutumes énergiques de ces conquérans; qui, plus tard, a servi de levier contre les Sarrasins, et soutenu l'Espagne dans cette mémorable lutte qui lui assure un rang à part entre les nations modernes. Oui, l'Espagne, les Gaules, la Bretagne ont recueilli quelque fruit de ce niveau que leur a imposé la domination romaine. Mais il n'est point prouvé que l'humanité eût besoin d'être si rudement foulée aux pieds des vainqueurs pour que des nationalités puissantes en sortissent; il n'est point prouvé qu'il fallût tant de mal pour enfanter ce peu de bien.

Toutefois, nous ne nous laisserons point aveugler par la plus légitime des passions, celle du bien. Nous serons justes

envers tous, et notre sympathie pour les peuples soumis à la loi de la force ne nous empêchera pas de reconnaître les qualités du vainqueur, d'expliquer les causes de ses succès, et de soumettre aux conséquences de la logique la succession des événemens.

Sortis des temps fabuleux, nous avons vu naître l'histoire lors de la venue des Phéniciens en Espagne. Nous avons rapidement esquissé les progrès de leurs colonies, leur état social, leur politique, et fait pressentir la terrible fatalité qui allait s'appesantir sur elles, et les effacer, pour ainsi dire, du sol espagnol.

L'occasion de la guerre qui amena leur perte par suite de la venue des Carthaginois fut une querelle survenue, on ne sait à quel sujet, et probablement pour une cause légère, entre les Phéniciens et les Turdetani, leurs voisins.

Selon la version la plus accréditée, les habitans de Cadix, qu'un mouvement de ces derniers menaçait, appelèrent à leur secours les Carthaginois, originaires comme eux de Tyr, et qui, après avoir fondé Carthage [1], avaient établi des colonies militaires et maritimes sur presque toute cette partie du littoral de l'Afrique qui forme aujourd'hui la Barbarie. Il est impossible d'assigner une date précise à cet événement; tout ce qu'on peut conjecturer du récit des historiens, c'est que l'époque de l'arrivée des Carthaginois en Espagne peut se placer dans le 6me siècle avant J.-C., entre l'an du monde 3415 et l'an 3460.

Carthage, comme nous l'avons déjà dit, était une colonie de Phéniciens, ainsi que Cadix. Le caractère de celle-là cependant se montra autre que celui des colonies de même origine établies sur la côte d'Espagne. De bonne heure, avec le même esprit de trafic qui paraissait propre à cette nation,

[1] Kartha-Hadath, Cité-Neuve en hébreu et en phénicien, d'où Καρχηδὼν, par une corruption des Gréco-Siciliens qui permutaient le θ et χ, et Carthago en langue latine.

les Phéniciens d'Afrique manifestèrent une ardeur guerrière et une inquiétude qui les portèrent non seulement à étendre et à soutenir leurs établissemens par la force des armes, mais encore à attaquer sans miséricorde et à opprimer les nations qui les entouraient. Tout peuple qui faisait obstacle à leur agrandissement était pour eux un ennemi qu'il fallait abattre et dompter. Leur politique fut toujours ainsi celle des conquérans : ils n'ouvraient de ports que pour augmenter le nombre de leurs places de guerre; ils ne fondaient de colonies que pour étendre leur souveraineté et leur domination; ils ne se livraient au commerce enfin que pour s'ouvrir la voie à des conquêtes nouvelles.

Tel était le génie de Carthage, bien différent de celui des Phéniciens d'Espagne, qui préféraient la paix à la guerre, et n'avaient recours aux armes que pour la défense, non pour l'agression.

Sur l'appel de leurs frères de Cadix et sous prétexte de les secourir, les Carthaginois se précipitèrent en armes dans la Péninsule, combattirent, vainquirent, et, trouvant la place à leur gré, s'en emparèrent pour leur compte, au détriment des légitimes possesseurs au nom et pour l'intérêt desquels ils étaient censés avoir vaincu. Ce ne fut pas pourtant sans opposition de la part de la métropole des colonies hispano-phéniciennes. Les Carthaginois durent assiéger et emporter Cadix de vive force. L'une des plus formidables armes de siége des anciens, le Bélier (*Aries*), dont Vitruve rappelle l'origine carthaginoise, fut employé pour la première fois à battre les murailles de la cité tyrienne [1]. A cela ne se bornèrent pas les entreprises des Carthaginois; et, comme pour se payer avec usure des frais de la guerre, ils mirent garnison presque sur le champ dans cette longue suite de villes riantes et prospères dont nous avons parlé dans le précédent

[1] Vitruv., l. x, c. 19; Athénée, in Turneb., l. xxiii, c. 31.

chapitre, et qui s'étendaient sur le fertile littoral que baigne la mer, de Cadix à Malaga.

A la fois commerçans et guerriers, après avoir dépossédé les Phéniciens de leur suprématie, ils prirent une attitude menaçante pour les habitans de l'intérieur, et, par des exactions multipliées, accrurent en peu de temps leurs richesses, déjà fort considérables. Plusieurs des nations du centre et du nord eurent dès ces premiers temps à souffrir de leurs agressions. On comprend aisément que l'Espagne divisée comme elle l'était en une multitude de nations ayant chacune des mœurs à peu près distinctes et un caractère différent, la défense ne pouvait s'y organiser compacte, faute de lien commun. Les Carthaginois cependant n'établirent pas solidement dès cette première fois leur domination en Espagne; et, détournés de cette conquête par d'autres entreprises, ils laissèrent dans la Péninsule d'obscurs gouverneurs, qui ne firent que maintenir en respect, pendant plusieurs années, les nations hispaniques voisines, sans rien entreprendre sur elles, et se bornèrent à retirer des richesses et des soldats de leurs propres possessions[1].

De l'an 550 à l'an 480 avant notre ère, les Carthaginois s'attachèrent à étendre leur empire dans le bassin de la Méditerranée, et se mirent en contact, autour de cette mer, avec les divers peuples qui étaient en possession d'y naviguer, surtout avec les Tyrrhéniens et avec les Grecs qui y avaient établi de nombreuses colonies. Du côté de l'Espagne ils s'établirent d'abord dans deux petites îles situées vis-à-vis de la côte occupées par les Phocéens massaliotes, entre cette côte et les îles Gymnésiennes[2] (Majorque et Minorque) où ces mêmes Phocéens avaient aussi des établissemens[3]. Plus ils se rapprochaient, plus les deux peuples s'observaient avec jalousie.

[1] Justin., l. XLIV, c. 5. — [2] Gymnesiæ, plus tard les Baléares.

[3] Il en subsiste encore un vestige dans le nom d'un bourg dit Pantaleu, de Πεντε-Λεω, les Cinq-Peuples, à deux lieues à peu près au sud de Palma.

Tous deux s'enviaient la possession des mêmes entrepôts, l'exploitation des mêmes richesses, et aspiraient à la domination du même pays. Les Grecs, plus anciens dans ces parages, les voyaient d'un œil chagrin près d'être envahis par un peuple connu par sa cruauté froide et calculée. Ce furent là les commencemens de la rivalité de Carthage et des colonies grecques d'Espagne, et la cause qui, plus tard, fit de celles-ci de fidèles et d'utiles alliées de Rome. L'histoire se tait sur les guerres qui dès-lors durent éclater entre les deux peuples : on voit cependant les deux Gymnésiennes passer vers ce temps sous la domination des Carthaginois, qui, dans leurs guerres subséquentes, en Sicile et ailleurs, se servirent fréquemment de frondeurs tirés de ces îles[1]. Alliés des Tyrrhéniens d'Italie et déjà maîtres de la Sardaigne dans cette seconde moitié du sixième siècle avant notre ère, ils attaquèrent les Phocéens qui s'étaient réfugiés et établis provisoirement en Corse après l'abandon de leur métropole d'Asie assiégée par les Perses, les chassèrent de l'île et les contraignirent à pousser jusque chez leurs compatriotes de Massalie[2].

Quant aux Tyrrhéniens, Carthage ne pouvait voir longtemps d'un bon œil les progrès de leur marine; ils avaient poussé trop loin la connaissance de la navigation ; ils faisaient trop bien le métier de pirates, et s'étaient rendus trop redoutables dans la Méditerranée pour ne pas lui faire ombrage[3]. Elle les attaqua à leur tour, on ne dit pas sous quel prétexte, leur enleva presque toutes leurs possessions insulaires méditerranéennes, et les inquiéta plus d'une fois et les rançonna sur leurs propres terres du continent.

1 Diod. Sicul., l. v., c. 47; Strabon, l. III, c. 5. — 2 Herodot., l. I, p. 79.
3 Voyez, sur la marine et les pirateries des Tyrrhéniens, l'Iconum de Philostrate, l. I. — Un vaisseau de pirate et un vaisseau tyrrhénien étaient synonymes dans l'antiquité. Voy. Aviénus, Descript. Orb., v. 624. — Pline dit qu'ils furent les inventeurs des ancres, et on leur attribue aussi l'invention du *rostrum*, ou éperon, dont on armait les galères antiques, et qui en rendait l'attaque si terrible dans les combats de mer.

C'est à cette époque à peu près que remontent les premiers rapports des Carthaginois et des Romains. Au moins semble-t-il, par un traité que Polybe a copié des tables d'airain conservées au temple de Jupiter-Capitolin dans les archives des édiles, que déjà, dès avant le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius, créés consuls peu après l'expulsion des rois, les deux peuples s'étaient plus d'une fois rencontrés dans la Méditerranée et dans les îles de la mer Tyrrhénienne. Par ce traité, le premier que l'histoire mentionne, écrit en un latin barbare encore, et qui remonte à plus de cinq siècles avant notre ère, il fut stipulé, entre autres choses : « Que les Romains et leurs alliés du Latium s'abstiendraient de naviguer au-delà du Beau promontoire, à moins d'y être poussés par la tempête ou contraints par leurs ennemis ; qu'au cas qu'ils y seraient poussés par la force, il ne leur serait permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui serait précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux, ou le culte des dieux, et qu'ils repartiraient au bout de cinq jours ; que les marchands qui viendraient à Carthage ne paieraient aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au crieur et au scribe...... Que, de leur côté, les Carthaginois s'abstiendraient de faire aucun ravage chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentiens, les Circéens, les Terraciniens, et chez quelque autre peuple des Latins que ce fût, obéissant au peuple romain..... » Ce traité fut conclu, suivant Polybe, vingt-huit ans avant l'expédition de Xercès contre les Grecs, 508 ans avant J.-C., dans la 245.me année de la fondation de Rome et dans la 513me de celle de Carthage. Un second traité vint depuis confirmer les principales clauses du premier. Cette fois, avec les Carthaginois sont nommés les Tyriens, les Utikéens et les alliés de tous ces peuples. Les mêmes garanties sont stipulées de nouveau nominativement en faveur des alliés des Romains, les peuples d'Antium, d'Ardée, de Circei, de Laurentium et de Terracine. Il y est dit encore : « Que les Ro-

mains ne feront aucune capture, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront aucune ville au-delà du beau promontoire, de Mastia et de Tarseium.....[1] »

Dans aucun de ces pactes d'alliance il n'est question de l'Espagne d'une manière plus explicite, et l'on y sent percer un souci jaloux d'en dérober la connaissance aux Romains pour s'en réserver l'exploitation exclusive. Ceci était parfaitement conforme au génie de ce peuple dont les pilotes échouaient leurs vaisseaux pour dépister les vaisseaux étrangers qui cherchaient à pénétrer à leur suite dans les mers où lui seul avait pénétré jusque-là[2].

L'an 480 avant Jésus-Christ fut célèbre dans l'histoire du monde par l'expédition de Xercès. Toujours jaloux de la puissance maritime des Grecs, tant d'Asie que d'Europe, les Carthaginois ne manquèrent pas une aussi belle occasion de s'agrandir à leurs dépens ; ils firent alliance avec le grand roi, lui fournirent des vaisseaux et des troupes, et descendirent pour leur propre compte en Sicile, où ils y commencèrent cette longue série de guerres dont le détail ne doit pas nous occuper ici.

Pour toutes ces guerres l'Espagne fut du plus grand secours aux Carthaginois, et tous les historiens rappellent que, dans leurs différentes expéditions en Sicile, ils prirent souvent à leur service des troupes espagnoles, et que ce fut à la valeur de ces auxiliaires que Carthage fut redevable de ses succès. Aussi la voyons-nous, en l'an 396 avant J.-C., s'unir par traité avec un très-grand nombre de peuples espagnols, qui lui fournirent une armée considérable, destinée à réparer les pertes qu'elle avait faites en Sicile[3]. Depuis ce temps jusqu'à l'an 238, les Carthaginois se contentèrent de tirer de l'Espagne les mêmes secours et n'y firent aucune conquête nouvelle. Dans ce long espace d'un peu plus de cent cinquante ans, ils y trafiquèrent beaucoup, à ce qu'il semble, mais n'y guerroyèrent point L'histoire doit garder le souvenir de deux

[1] Voy. Polyb., l. III, c. 8. — [2] Strab., l. III, c. 8. — [3] Diod. Sicul., l. II, c. 41.

longs voyages de découvertes entrepris dans cet intervalle par la marine carthaginoise sur des vaisseaux construits à Cadix, et dont la relation a été écrite par les chefs eux-mêmes des deux expéditions, dans deux périples remarquables. Himilcon et Hannon, ces deux chefs, partirent tous deux de Cadix, se dirigeant, Himilcon vers le nord, pour reconnaître les côtes de l'Europe occidentale et septentrionale, et Hannon vers le sud, le long de celles de l'Afrique alors entièrement inexplorées. On place ces deux importantes expéditions maritimes à l'année 360, avant J.-C., et les périples d'Hannon et d'Himilcon sont restés deux monumens précieux de la géographie des anciens [1]. On rapporte aussi à cette période une ambassade des Tyriens gaditans à Alexandre, au moment où celui-ci assiégeait Tyr, soit qu'ils redoutassent, malgré la distance, le ressentiment du roi grec en leur qualité de descendans de ces mêmes Tyriens qui l'avaient bravé, soit qu'ils cherchassent à nouer avec lui des relations de commerce maritime. L'ambassade des Gaditans dut être bien reçue d'Alexandre à en juger par l'honneur qu'ils lui firent au retour de placer son buste dans le temple d'Hercule à Cadix [2].

L'an 264 vit commencer une lutte d'où devait dépendre plus tard le sort de l'Espagne. Les Carthaginois combattaient depuis près de deux siècles pour la possession de la Sicile, et n'avaient pu se rendre maîtres que d'une portion de cette île, lorsque les Romains y parurent. Ils y furent appelés par les Mammertins, qui leur demandèrent du secours contre le roi Hiéron et les Carthaginois, qui les attaquaient de concert. Telle fut l'origine de la première guerre punique. Cette guerre dura vingt-quatre ans, de l'an 264 avant J.-C. à l'an 241. Elle coûta à Carthage la Sicile et la Sardaigne.

[1] On a du Périple d'Hannon une traduction grecque, et de celui d'Himilcon quelques fragmens. Les originaux se sont perdus comme tous les livres écrits en langue punique.

[2] C'est ce buste qui eut le privilége de faire pleurer César à Cadix. Voyez Sueton., in Vit. Cæs.

Dès que la paix fut faite avec les Romains, Carthage eut à terminer d'abord une guerre avec les nations voisines en Afrique ; après quoi elle songea à se dédommager sur l'Espagne des pertes que venait de lui causer sa première rencontre avec les Romains. Elle envoya à Cadix ses meilleures troupes sous la conduite d'Amilcar Barca, qui venait de se distinguer dans la guerre d'Afrique. Cette expédition eut lieu en l'an 238 avant J.-C., ou plutôt en l'an de Rome 516 ; car c'est ainsi que nous compterons jusqu'à l'ère chrétienne, l'histoire d'Espagne devenant à présent une portion de l'histoire romaine.

C'est de l'an de Rome 516 que date la véritable conquête de l'Espagne par les Carthaginois. Ils ne se bornèrent plus à fonder quelques colonies sur une petite portion du littoral, à faire alliance avec les peuples voisins, pour s'en servir utilement dans des expéditions lointaines ; ils voulurent dominer dans le pays, et ils le tentèrent à force ouverte.

La division infinie des peuples espagnols, le peu de communications qui existait entre les différentes villes, l'infériorité de la tactique, des armes, de la discipline de ces peuples, donnaient un grand avantage aux Carthaginois, dont l'élite était venue en Espagne avec le meilleur général de la république.

Amilcar mit une extrême vivacité dans ses opérations, et la première année de son commandement il parcourut toute la Bétique, c'est-à-dire tout le pays qui fait aujourd'hui les provinces de Séville, de Cordoue et de Malaga, frappant les populations de contributions de guerre et imposant des tributs au nom de Carthage.

L'année suivante, il dirigea tous ses efforts contre les peuples qui occupaient le littoral de l'est, et rançonna les Bastétans et les Contestans (Murcie et Valence). Amilcar arriva aussi devant Sagonte, qui était depuis plusieurs années alliée du peuple romain. Les Sagontins, avant que le général car-

thaginois mît le pied sur leur territoire, lui envoyèrent une ambassade pour lui faire connaître l'alliance qu'ils avaient contractée avec Rome. Amilcar, qui ne fut dépassé dans la haine qu'il portait aux Romains que par le seul Annibal, ne crut pas sans doute le moment favorable pour recommencer la guerre, et il attendit d'avoir porté jusqu'aux Pyrénées la domination de Carthage. Il continua ses conquêtes, en respectant le peuple de Sagonte, et cette même année son armée atteignit les bords de l'Èbre.

L'adresse et la ruse ne servaient pas moins que la force au général carthaginois. Son plus grand intérêt était l'occupation du littoral, et Carthage, dont le commerce maritime était la principale source de richesse, s'assurait des côtes par la fondation de nouvelles villes. Quant à l'intérieur des terres, il suffisait aux Carthaginois d'y avoir des alliés, ou même de n'y point avoir d'ennemis. La république était riche et puissante; les peuples espagnols n'étaient point unis entre eux. Il n'attaquait que les villes qui ne voulaient accepter ni l'alliance ni la paix, laissant d'ailleurs à sa droite, sans leur rien demander, les colonies massaliotes de Denium, qu'il eût été dangereux d'inquiéter dans ce premier moment; il évitait ainsi de trop exiger des Espagnols qui étaient rangés sous ses drapeaux, et il les habituait peu à peu à une alliance qui devait se terminer pour eux par la servitude. C'est à l'aide d'une semblable conduite qu'il se ménagea des alliés sur plusieurs points de la côte orientale de l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Amilcar passe pour avoir fait jeter, dès cette expédition, les fondemens d'une ville ou d'un comptoir carthaginois, depuis célèbre, qui, de son surnom de Barca, fut appelé Barchino (Barcelone)[1]; mais on a des raisons de croire qu'il en conçut seulement le projet, et que la fondation ou du moins le renouvellement de Barcelone fut l'ouvrage d'Annibal.

1 Barcino (absque aspiratione); Barcilona dans Jornandès et dans Aviénus.

Dans l'ouest, au nord du Bétis, Amilcar rencontra plus de résistance. Les Ibériens de la Bétique et les Tartessiens, comme les appelle Diodore de Sicile, sans doute les Turdétani et les Celtici du Cunéus, commandés par Istolatius, chef des Celtes, et par son frère, se levèrent à l'approche des Carthaginois; mais ils furent vaincus, et Amilcar ravagea leurs terres, dispersa toute la nation, en fit mettre à mort les deux chefs, et n'en conserva que trois mille hommes qu'il prit à la solde de la république [1]. Le général carthaginois trouva les Turdétans si riches, au rapport des historiens consultés par Strabon, qu'ils se servaient de coupes et de tonneaux d'argent [2]. Poursuivant sa marche contre les peuples de l'intérieur qui refusaient l'alliance de Carthage, il entra dans les terres des Lusitans et des Vettons, et les trouva réunis en armes, au nombre de cinquante mille combattans, sous un chef que Diodore de Sicile appelle Indortès [3]. Cette seconde campagne fut aussi heureuse que la première pour les Carthaginois. Amilcar attaqua les Hispaniens dans leur camp et remporta une victoire décisive. Mais le combat avait été si terrible et les barbares s'y étaient montrés si énergiques, que le général carthaginois en fut presque aussi effrayé que d'une défaite. Il renvoya libres, on n'a pas bien su dire par quel motif, plus de dix mille prisonniers espagnols qu'il avait en sa puissance. Mais, en même temps qu'il en usait ainsi, il faisait mettre en croix le roi ou chef de cette armée, Indortès, qui était tombé entre ses mains [4]; telle était la politique carthaginoise.

Amilcar revint triomphant et chargé de butin sur la côte orientale dont il avait fait le siége d'opération des Carthaginois. Dès son entrée en Espagne il avait fait élever, sur le rivage même, en face de la plus petite des Pythiuses, une

1 Πολεμήσας δὲ Ἴβηρας καὶ Ταρτεσίους μετα Ιςτολατίου ϛρατηγοῦ τῶν Κελτῶν καὶ τῦ ἀυτοῦ παντας κατέκροψεν. Diod. Sicul., l. xxv, c. 5.

2 Strab., l. III, c. 2. — 3 Ινδορτης. Diod. Sicul., l. xxv, c. 5. — 4 Ibid., ub. sup.

citadelle bâtie sur un roc escarpé, et qui reçut le nom d'Acra-Leukè[1]. De ce point maritime il contrebalançait l'influence des colonies grecques sur les peuples de cette partie de l'Espagne et communiquait librement avec Carthage. Là étaient ses quartiers, ses éléphans, ses munitions de bouche et ses magasins d'armes; c'était de là qu'il envoyait annuellement à Carthage des vaisseaux chargés de chevaux, d'armes, d'hommes et d'argent[2]. C'est dans ce rocher aussi que grandissait dans la haine des Romains le jeune Annibal son fils, qu'il avait amené avec lui en Espagne à peine âgé de neuf ans: le futur vainqueur de l'Italie faisait partie de toutes les expéditions de guerre d'Amilcar, et se formait ainsi à la rude et difficile tâche à laquelle son père l'avait voué tout enfant.

Un autre jeune héros, Asdrubal son gendre, remplissait près de lui les fonctions de lieutenant. Amilcar n'employait pas toujours la seule force des armes contre les peuples barbares et les colonies grecques qui l'entouraient, et dans les négociations d'une autre nature son gendre se montrait aussi adroit diplomate qu'il était d'ailleurs habile général. Il fallait toute cette habileté et une rare vigilance pour dominer de ce point excentrique et fonder largement en Espagne l'influence de Carthage, et le général africain y réussit assez bien dans les neuf années de son commandement. Sa fortune cependant échoua devant une ville nommée Hélice par Diodore[3], Ilicis sans doute, cité voisine d'Acra-Leukè, et située sur une petite rivière à l'ouest d'Alicante, non loin de la mer. Les habitans soutinrent plusieurs assauts, et Amilcar, désespérant de se rendre maître de la place durant cette campagne, convertit le siége en blocus. Le bruit de l'entreprise d'Amilcar contre

[1] Ἄκρα-Λευκὴ, le Roc-Blanc. Diod. Sicul., ub. sup.

[2] At Hamilcar.... in Hispaniam venit.... Maximas bellicosas gentes subegit equis, armis, viris, totam locupletavit Africam. Cornel. Nep., in Vit. Hamilcar.

[3] Ἑλίκη. Aujourd'hui Elche. — C'était une ville de commerce, probablement mi-partie de Grecs et d'Hispanes. Les anciens historiens parlent de ses richesses, et c'était, selon toute apparence, un comptoir massaliote.

une ville qui ne devait pas être sans importance à en juger par le nom de *Sinus Ilicitanus* que portait le golfe prochain, réveilla les sympathies des peuples du voisinage ; ils firent appel aux Olcades et aux Orétans[1], qui faisaient partie de la confédération des Celtibères, aux habitans de la chaîne marianique et aux Vettons, qu'Amilcar avait été harceler sur leurs terres lors de sa première expédition en Turdétanie, et tous ces peuples s'empressèrent de se rassembler en armes et de marcher au secours d'Ilicis. Un des chefs ou rois (στρατηγός) d'une des nations les plus voisines d'Ilicis, Orisson, amena, aux termes d'anciennes conventions, un corps de troupes auxiliaires au camp d'Amilcar, mais avec le dessein de se tourner contre lui quand il en jugerait le moment favorable. Cependant les confédérés se rassemblaient de tous côtés et descendaient vers Ilicis. Averti de leur marche, Amilcar sortit de ses retranchemens, et vint leur présenter la bataille. Nous remarquerons ici que les Celtibères usèrent d'un stratagème dont profita depuis Annibal contre Fabius, ils placèrent à la tête de leur armée un grand nombre de chariots attelés de bœufs, attachèrent sur le front de ces animaux des bottes de paille enduites de poix, y mirent le feu, en sorte que les bœufs, devenus furieux, se précipitèrent traînant leurs chariots dans les rangs des Carthaginois, et les mirent en désordre. A ce moment, Orisson se joignit à ses compatriotes et acheva la défaite d'Amilcar. Le général, après avoir fait tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de sa bravoure, fut entraîné dans la déroute et se noya au passage d'un fleuve. D'autres disent qu'il fut tué dans un engagement avec les Vettons[2]. Un très-petit nombre de ses soldats échappa à ce désastre et fut rejoindre le reste de l'armée car-

[1] Les Olcades habitaient la Castille-Nouvelle, les Orétans le grand plateau de la Manche, près des sources et du cours supérieur du Guadiana.

[2] In prælio pugnans adversus Vettones, occisus est. Cornel. Nepos, in Vitâ Hamilcaris.

thaginoise à Acra-Leukè, où Asdrubal, gendre d'Amilcar, fut proclamé son successeur. Le sénat de Carthage confirma ce choix, dès qu'il lui fut connu.

Asdrubal, en succédant à son beau-père, tira une cruelle vengeance de ce qu'on appelle la trahison d'Orisson; car ce n'est pas sans étonnement qu'on voit les historiens espagnols qualifier ainsi l'action de ce chef barbare envers des étrangers à qui d'ailleurs tout moyen de conquête paraissait bon. Il fallait, ce nous semble, laisser au sénat de Carthage la singularité de cette expression. Asdrubal mit tout à feu et à sang sur les terres d'Ilicis, prit et saccagea la ville, se saisit d'Orisson, qu'il fit périr par le dernier supplice, et porta la guerre jusque chez les Olcades. Mais les peuples de l'intérieur, au-delà de l'Orospéda, échappèrent à la domination des Carthaginois, et Asdrubal lui-même fut obligé de conclure un traité de paix avec les habitans de ce pays, et, pour donner un gage de sa foi, il prit, dit-on, pour femme une Espagnole[1].

La politique d'Asdrubal tendit surtout depuis à se concilier l'attachement des peuples voisins; et, autant que le lui permettait l'orgueil qui lui était naturel, il chercha à les attirer dans son alliance par des moyens pacifiques et de bons procédés. Mais ce que voulait sa politique, son caractère le plus souvent s'y opposait.

Quelques peuples riverains de la Méditerranée et principalement ceux des colonies grecques conçurent alors de grandes craintes sur leur situation; et, trop faibles pour assurer eux-mêmes leur liberté, ils s'adressèrent à Rome, dont ils implorèrent la protection et le secours contre un si dangereux voisinage. Rome accueillit leurs vœux, et le sénat députa une ambassade vers Carthage, pour en obtenir un traité favorable aux peuples qui s'étaient mis sous sa garde,

[1] Diod. Sicul., l. xxv, c. 2.

et qui leur permît de vivre en toute sécurité. Un traité fut en effet conclu entre Carthage et Rome, par lequel il fut convenu 1° que les Carthaginois ne pousseraient en aucun cas leurs conquêtes au-delà de l'Èbre; 2° qu'ils tiendraient pour inviolables la liberté et le territoire des Sagontins et des autres colonies grecques. Le tout se passa entre les deux peuples rivaux, alors en paix, selon tous les principes de la diplomatie antique; et, comme Carthage voulait rassurer Rome, qu'elle n'était pas encore en mesure de refuser, elle lui concéda tous ces points, sauf à les violer un à un ou tous à la fois à la première occasion : c'est ce qu'on a appelé la foi punique [1].

Ce traité, que Tite-Live rapporte avec d'assez longs commentaires, est surtout curieux en ce qu'il fait voir combien peu à cette époque les Romains se faisaient une juste idée de la Péninsule. Il implique, en effet, une méconnaissance presque absolue de la topographie de l'Espagne, qui s'y trouve divisée en *Citérieure* et en *Ultérieure*, par l'Èbre, comme formant deux parties égales, tandis que l'une de ces parties ne forme pas même le sixième de l'étendue et de la population de l'autre. Cette division pourtant, tout irrationnelle qu'elle est, subsista long-temps encore après, jusqu'à ce que les Romains, instruits par leurs conquêtes mêmes, lui en eussent substitué une autre, préférable sans doute, mais non encore satisfaisante de tous points.

Asdrubal ne s'imposa pas pour unique tâche d'assurer les possessions carthaginoises dont il était devenu le chef; il voulut encore les agrandir et y laisser quelque monument utile et durable de son gouvernement. C'est à lui que Polybe attribue la fondation de Carthagène, qui passe encore aujourd'hui pour un des meilleurs ports de la Méditerranée. As-

1 Voyez, pour tous ces faits, Tite-Live, 3me décade, l. 21, du c. 1 au c. 56; Polybe, l. III, c. 3; Diodore de Sicile, l. V, etc.

drubal, bâtissant une cité, en voulut faire le siége du gouvernement, et, comme il s'attendait sans doute à en devenir le chef pour le compte de la république, il y fit élever un palais magnifique, qui a subsisté pendant plusieurs siècles. Avantageusement située au milieu des côtes d'Espagne, Carthagène était digne de devenir, comme elle le devint en effet, une des villes les plus importantes des possessions des Carthaginois en Europe[1]. La cité, bâtie au fond d'un golfe, long de deux milles, large de la moitié environ, à l'entrée duquel est une petite île qui en défend l'accès, fut sous Asdrubal une place maritime commode et sûre pour les vaisseaux de Carthage. Elle se changea, quelques années après, par les ordres d'Annibal, en une forteresse qui, bien que prise par les Romains, conserva sa splendeur et ses fortifications jusqu'à l'invasion des Vandales.

Asdrubal commanda près de huit ans en Espagne, et tomba enfin sous les coups d'un meurtrier qui voulait venger sur lui la mort d'un chef espagnol, politiquement sacrifié par le général étranger quand il prit possession du gouvernement, et que les historiens ne nomment point. Le nom des vaincus était mal recueilli d'ordinaire à cette époque, on ne retenait bien que celui des vainqueurs.

Asdrubal mort, les soldats se rangèrent aussitôt autour d'Annibal, et, à la pluralité des suffrages, le choisirent pour les commander. Le peuple, à Carthage, se hâta de confirmer ce choix, et tous les intérêts de la république furent ainsi remis entre les mains d'un général de vingt-six ans.

Annibal ne fut pas plutôt investi du commandement qu'il ne respira plus que la guerre. Depuis l'âge de neuf ans qu'Amilcar l'avait amené en Espagne, il s'était instruit sous lui à la pratique de tout ce qui peut former un grand capitaine.

1. Polybe appelle Carthagène Καινὴ πόλις, traduction grecque du nom phénicien Cartha-Hadath (Cité-Neuve), donné à la fondation d'Asdrubal, comme à la Carthage d'Afrique.

Sa rude énergie, son mâle courage avaient besoin d'un vaste champ où ils pussent se déployer. Le calme lui était à charge, et tout d'abord il songea à préparer les moyens de réaliser ses projets contre Rome, où l'appelaient à la fois sa haine profonde contre les Romains et l'intérêt de son ambition personnelle. Il lui fallait vaincre tout ensemble les légions romaines et la faction rivale qui, à Carthage, ne cessait de travailler contre lui. Mais tout cela voulait quelque préparation, et il eût été trop imprudent de jeter incontinent le masque : aussi ne se laissa-t-il pas emporter tout entier à sa fougue dans ces premiers momens.

Il prit les armes néanmoins, on ne sait sous quel prétexte, pénétra avec une armée peu nombreuse, mais tout animée de son esprit, jusque dans le pays qui forme aujourd'hui la Castille-Nouvelle; subjugua dans cette première expédition les Olcades, dont la capitale se nommait Althéa, préludant ainsi par la prise de plusieurs villes et par la soumission de quelques-unes des nations de l'intérieur à ces grandes batailles où il s'est placé au rang des premiers capitaines de tous les temps. Ces petites conquêtes pourtant n'étaient point le véritable objet qu'il se proposait. Son but était d'en venir aux mains en premier lieu avec les alliés de Rome pour arriver par là jusqu'aux Romains. Dès cette époque, Annibal avait conçu son gigantesque projet de marcher sur l'Italie par les Gaules, et de vaincre Rome dans Rome même. Il en méditait le plan sans doute, et le mûrissait, n'attendant qu'une occasion favorable pour en tenter l'exécution.

Cependant il brûlait de rompre la paix qui n'avait cessé de régner entre les Romains et les Carthaginois, en vertu d'un traité dont nous avons rapporté plus haut les principales clauses. Aux termes de ce traité, on l'a vu, les Carthaginois devaient laisser entièrement libre le territoire de Sagonte. Mais ses habitans ayant eu quelques différends avec leurs voisins les Turboletani, que Tite-Live confond mal à propos avec les

Turdetani, et étant sur le point d'en venir aux mains avec eux, il n'en fallut pas davantage à Annibal. Sur l'heure il épousa la querelle de ceux-ci, en fit partir quelques-uns pour Carthage, les chargea de dire au sénat que les Romains suscitaient des troubles en Espagne, et excitaient secrètement les Sagontins à opprimer les alliés des Carthaginois. Il était, selon lui, de la dignité autant que de l'intérêt de Carthage de mettre un terme aux intrigues des Romains, et il demandait à être autorisé à agir. Le sénat, sur sa plainte, s'empressa de lui accorder la faculté d'agir comme il le jugerait le plus convenable, et lui délégua de pleins pouvoirs à cet effet A peine en eut-il reçu la nouvelle, que le bouillant jeune homme s'apprêta à prendre Sagonte. Tite-Live (l. XXI) dit qu'il se porta à ce siége avec cent cinquante mille hommes, traînant après soi une très-grande quantité de machines propres à détruire et à renverser des murailles. Ce chiffre assurément de cent cinquante mille hommes et ces préparatifs paraissent bien exagérés, employés uniquement à l'assaut d'une ville, et il faut certainement en rabattre beaucoup. Quoi qu'il en soit, le bruit de ce siége étant parvenu jusqu'à Rome, on s'en émut vivement; mais, au lieu d'une armée, Rome envoya des députés vers Sagonte pour détourner Annibal de son attaque. Celui-ci fit aux députés du sénat les réponses les plus dilatoires, et poussa avec vigueur les opérations du siége. Cependant les assiégés se défendaient comme des lions; dans toutes leurs sorties, l'avantage était de leur côté. Déjà un assaut, dans lequel soldats et machines avaient été mis en jeu de la manière la plus énergique, avait échoué contre eux. Annibal lui-même s'était porté à cet assaut avec la bouillante ardeur naturelle à son âge, et qui était le fond même de sa puissante nature; il y avait reçu une blessure, et un moment il désespéra du succès. Pour rompre cette obstinée défense des Sagontins, il eut recours enfin à une de ces machines comme on en employait fréquemment dans les guerres de cette époque : il fit

re eux.
pous
Car-
taient
agon-
on sur
re un
mb-
accor-
nable.
ent-
reta
sier
i un
ren-
ante
erés.
rai-
it de
ent:
vers
i fit
, et
t les
urs
ans
iere
me
ille
re;
du
s.
n-
fit



[illegible] DES SAGONTINS.

élever devant Sagonte une énorme tour de bois, dont la hauteur surpassait celle des plus hautes murailles de la ville, et de là il fit pleuvoir sur les assiégés tous les projectiles employés alors; curieux chapitre de l'art de la guerre chez les anciens, dont on se fait difficilement une idée aujourd'hui, que, par l'emploi de la poudre à canon, toutes les conditions de cet art des massacres ont été fondamentalement changées.

Pendant que les assiégés ne pouvaient faire un pas sans s'exposer aux dards qui, de cette tour, ne cessaient d'être lancés sur eux, les balistes, les catapultes, les béliers ébranlaient leurs murailles; plusieurs brèches s'ouvrirent enfin, et les assiégeans s'y précipitèrent en foule. Les assiégés néanmoins, quoique affaiblis outre mesure par neuf mois de siége et de privations de toutes sortes, ne perdirent pas courage : ils se réunirent au centre de la cité, et, s'étant fortifiés de leur mieux avec les débris même de leurs demeures, ils continuèrent à se défendre. A la fin, privés de tout, et ne pouvant plus espérer aucun secours du côté des Romains, ils résolurent d'un commun accord de mourir plutôt que de se rendre. Dans cette extrémité, ils réunirent tout ce qu'ils possédaient d'objets précieux; ils en firent un tas prêt à recevoir le feu; et, cela fait, ils tentèrent encore une sortie pendant la dernière nuit qu'ils avaient à eux. Et ce fut cette nuit-là une terrible mêlée et un horrible carnage, qui dura de longues heures, et où assiégeans et assiégés frappèrent en désespérés, et baignèrent la terre de leur sang. Le jour les trouva se débattant encore dans cette œuvre sans nom. Enfin, aux premières lueurs du jour, les femmes des Sagontins, voyant du haut des murs leurs maris morts et leurs enfans morts presque tous, ou qu'achevait le glaive, aux prodiges de la défense joignirent les prodiges d'un sacrifice inouï, et, mettant le feu aux objets que leurs maris et leurs fils avaient amoncelés sur la place publique, elles s'y précipitèrent toutes jusqu'à la dernière, après avoir tué leurs plus

jeunes enfans, et quelques-unes se frappant elles-mêmes d'un poignard avant de se jeter au milieu du feu, comme si elles eussent craint de ne pas périr par celui-ci.

Telle fut cette scène sanglante qui épouvanta le vainqueur lui-même, et dont le souvenir nous a été conservé par des écrivains non suspects de partialité en faveur de ce peuple héroïque. Ainsi tomba Sagonte; premier exemple de cette intrépidité que nul danger ne déconcerte, et de cette indomptable fierté qui caractérisèrent plus d'une fois depuis le peuple espagnol, principalement pendant la guerre dont la prise de Sagonte ne fut, pour ainsi dire, que le prélude.

Les Sagontins laissèrent, selon la noble expression de Florus, un grand mais triste témoignage de leur fidélité pour les Romains, des ruines et leurs cendres[1]. En vain on a voulu rejeter sur les nécessités de la politique les lenteurs de Rome à secourir des alliés qui s'étaient compromis pour sa cause; la chute de Sagonte est restée une tache pour le nom romain.

A Rome même, plusieurs ressentirent vivement la honte de cette conduite, et un proverbe qui ne s'effaça plus de la mémoire du peuple fit long-temps allusion à cet événement : il s'appliquait à ceux qui n'ont que des conseils à donner quand on leur demande des secours : *Dum Romæ consulitur, Saguntum expugnatur.*

Ce ne fut que plusieurs années après que les Romains, honteux de laisser plus long-temps les débris de cette héroïque cité aux mains de l'ennemi, en entreprirent sérieusement la conquête, comme nous le verrons en son lieu, et remirent Sagonte au rang des cités illustres. Ils s'attachèrent, durant leur domination en Espagne, à l'embellir, à l'orner, à l'enrichir, à lui prodiguer toutes les magnificences de l'architecture romaine, comme pour lui faire oublier ses

[1] Fidei erga Romanos magnum quidem sed triste monumentum. Lucii Annæi Flori Epitome Rerum Romanarum, l. II, c. 6.

malheurs passés ; mais sa plus belle auréole fut toujours le souvenir lugubre et glorieux de son héroïque ruine. A Murviédro, la ville moderne qui occupe à peu près aujourd'hui la place où fut Sagonte, on voit encore quelques vestiges de l'ancienne splendeur de celle-ci : le fameux théâtre décrit par plusieurs auteurs latins, les restes d'un temple, les décombres de deux immenses citernes et de plusieurs autres édifices somptueux.

La chute de Sagonte devait être considérée comme un malheur d'autant plus grand, qu'elle portait une première atteinte au respect que les alliés de Rome avaient toujours eu dans sa foi et dans sa sollicitude pour leurs intérêts : aussi l'émotion fut grande à Rome, et, lorsque le sénat réunit l'assemblée du peuple, la guerre fut décrétée tout d'une voix, et on ne donna que peu de jours aux consuls pour se mettre en campagne. Ces deux consuls étaient Sempronius et P. Scipion, père de P. Cornélius Scipion, qui fut depuis Scipion l'Africain : l'Espagne échut à Scipion ; l'Afrique avec la Sicile à Sempronius. On voit que, en même temps qu'Annibal s'avançait sur l'Èbre pour porter la guerre en Italie, les Romains envoyaient une armée en Sicile pour porter la gu[illegible] en Afrique.

Des ambassadeurs romains, choisis parmi les principaux [illegible] passèrent en Espagne pour faire alliance avec les [illegible]uples de ce pays. Les Bargusiens, peuple dont le chef-lieu était sur la Sègre, furent les premiers visités. Ceux-ci, dont les terres avaient été ravagées par les Carthaginois dans les guerres d'Annibal et d'Asdrubal, accueillirent les députés romains avec bienveillance, et plusieurs autres petits peuples de ce côté-ci de l'Èbre, appartenant à l'ancienne ligue celtibérienne, furent disposés, par l'exemple des Bargusiens, à embrasser le parti de Rome. Mais, plus avant dans les terres, les envoyés du sénat furent repoussés avec violence. Rien ne nous paraît plus naturel que le discours prêté par

Polybe au plus ancien de l'assemblée des Volsciens, peuple sollicité d'entrer dans l'alliance romaine. Nous avons vu déjà cette réponse : la voici telle que Polybe la rapporte. Les deux versions ne diffèrent point quant au sens. « N'êtes-» vous pas honteux de nous offrir votre amitié après les » désastres de Sagonte? En abandonnant vos alliés, vous » les avez traités avec plus de cruauté qu'Annibal leur en-» nemi. Allez chercher des alliés dans les pays où le sort » des Sagontins n'est pas connu encore. Les ruines de cette » cité sont pour tous les peuples de l'Espagne une leçon » salutaire qui doit leur apprendre à ne point se fier à votre » sénat et au peuple romain. » L'historien grec a mis ici dans le cœur d'un vieillard du pays des Volsciens les sentimens qui devaient régner parmi les nations méridionales de l'Espagne; et, que ce discours ait été ou non prononcé tel que le donne cet historien, il est à croire que telles durent être dans le premier moment les impressions produites par la prise de Sagonte. Les sénateurs reçurent ordre de sortir sur-le-champ des terres des Volsciens, et leurs tentatives chez les peuples voisins n'eurent pas plus de succès. Ils passèrent dans la Gaule après avoir vainement parcouru la Péninsule.

Les Gaulois, qui avaient conquis Rome deux siècles auparavant, voyaient alors les Romains maîtres de la Haute-Italie, de la Ligurie, des Alpes, ayant déjà un pied dans la Gaule, et un allié sur ses côtes dans le peuple marseillais. Ils refusèrent l'alliance du sénat, et se disposèrent à garder ce que nous appellerions en langage moderne une neutralité armée.

Nous retrouvons ici Rome fidèle aux anciennes maximes de sa politique, maximes qu'elle conserva jusqu'à la chute de la république. Il est à remarquer que le peuple romain, qui a fait la guerre avec tous les peuples du monde connu des anciens, n'a presque jamais été agresseur. C'est toujours pour venger l'injure faite à ses alliés ou les siennes propres qu'il

a pris les armes. Mais, comme il cherchait partout des alliés à qui il offrait ses secours ou sa protection, et que ses citoyens paraissaient à la fois sur tous les points où s'agitaient des questions de conquête, il était bien difficile qu'ils n'eussent pas à tous momens une occasion ou un prétexte d'engager une lutte là où il jugeait que l'issue lui serait favorable. Avec la pensée première de dominer partout, il employa un art prodigieux à mettre les apparences de son côté. Rome ne violait jamais ouvertement les traités qu'elle avait conclus avec ses ennemis; mais elle réduisait ceux-ci à la dure nécessité de les violer ouvertement eux-mêmes, ou de se voir détruire par les empiétemens journaliers et incessans de la politique romaine.

Dans la première guerre avec Carthage, les Romains descendirent en Sicile avec le titre modeste d'alliés des Mammertins, et à la fin de la guerre ils furent les maîtres de la Sicile; en sorte qu'à l'égard de leurs amis et de leurs ennemis leurs conquêtes les plus précieuses ne semblaient qu'une juste indemnité des efforts que Rome avait tentés et du désintéressement qu'elle avait montré en prenant part à la lutte. Après le traité qui mit fin à la première guerre punique, les Romains ne se crurent point obligés de respecter la Sardaigne, où ils abordèrent en protecteurs; et, par un second traité, les Carthaginois leur cédèrent cette île. Carthage comprit alors qu'il n'y avait de ressource pour elle que dans l'augmentation de ses forces jusqu'au moment où elle pourrait rompre ouvertement la paix. De là ses conquêtes en Espagne sous Amilcar. Lorsqu'elle eut ainsi affermi sa domination dans la Péninsule, et uni à elle, par force ou par séduction, les principaux peuples de ce pays, elle crut n'avoir rien à ménager, et, prête pour une guerre décisive, elle commença hardiment les hostilités par la prise de Sagonte.

Les Romains se contentèrent de faire des discours, d'en-

voyer des ambassades à Carthage, à Annibal; car c'est ainsi qu'ils procédaient toujours. C'était à leurs alliés à supporter les premiers coups; mais ici, tout en restant fidèles à leur politique, ils furent surpris par la science et l'activité d'Annibal. Ils s'attendaient bien à voir ce général attaquer Sagonte, et cette malheureuse ville n'avait guère été choisie par eux que pour leur donner l'occasion de disputer un jour l'Espagne aux Carthaginois; mais ils ne songeaient point à une destruction aussi rapide : on ne saurait leur faire un crime de n'avoir pas deviné Annibal.

Ils étaient loin en effet de penser que ce jeune homme d'un peu plus de vingt-six ans, qui venait de se faire connaître par une action qui marquait plus de férocité que de génie, cachait à la fois l'un des plus grands capitaines des temps anciens et un profond politique. Ils étaient loin d'imaginer surtout quelle formidable conception ce jeune homme nourrissait contre eux, et quelle implacable haine couvait dans l'âme du fils d'Amilcar. Quant à lui, toujours préoccupé de ses desseins secrets, il avait, long-temps avant que l'occasion de les mettre à exécution fût venue, tout préparé dans cette vue avec une politique telle qu'on eût pu l'attendre du chef le plus expérimenté, et il se trouva prêt pour l'événement.

Après la prise de Sagonte, Annibal s'était retiré à Carthagène; ce fut là qu'il apprit ce qui s'était passé tant à Carthage qu'à Rome. Persuadé, quant à lui, d'avoir rempli non seulement les intentions du sénat de Carthage, mais d'avoir obéi aux plus chers intérêts de son pays, il distribua ou vendit le butin qu'avait fait son armée, et lui annonça la grande entreprise qu'il méditait pour la campagne prochaine. Nous devons toujours marquer avec soin les usages d'un temps qui est si éloigné de nous, alors surtout que ces usages diffèrent si essentiellement des nôtres. Annibal, prévenant l'armée carthaginoise de la guerre immense qu'elle

allait soutenir, guerre qui pourrait les tenir long-temps loin de leur patrie, engagea tous ceux qui désireraient voir avant leur départ leurs foyers et leur famille à profiter de l'hiver pour se rendre à Carthage, leur recommandant seulement de se trouver tous réunis aux premiers jours du printemps. Rien n'est plus opposé à nos mœurs et à nos institutions politiques et militaires. On voit toute l'excellence des armées nationales anciennes, où la discipline était un contrat volontaire entre les soldats et les chefs, et où toute cette discipline était fondée sur le serment par les uns d'obéir, et par les autres de commander pour l'honneur du pays.

Les Carthaginois furent passer l'hiver dans leur patrie, et ils y réparèrent leurs forces épuisées par leurs précédens travaux. Ils se trouvèrent tous réunis à l'époque qu'Annibal leur avait indiquée. Ce chef, après avoir fait la revue des différentes nations qui marchaient avec son armée, se rendit à Cadix pour acquitter les vœux qu'il avait faits à Hercule. Il en fit de nouveaux à ce dieu, pour l'heureux succès de sa grande entreprise. Occupé du soin de défendre sa patrie, en même temps qu'il songeait à en attaquer les ennemis, il envoya en Afrique des forces assez considérables pour la garantir de l'invasion des Romains. Ses mesures se portèrent ensuite sur l'Espagne, et il chargea son frère Asdrubal de sa défense. Il lui laissa, à cet effet, des forces suffisantes : onze mille huit cent cinquante hommes de pied africains, trois cents Liguriens, cinq cents frondeurs baléares ; il y ajouta quatre cent cinquante cavaliers liby-phéniciens, dix-huit cents Numides ou Maures, et vingt-un éléphans. Ces troupes, dont le total ne s'élevait pas au-delà de quinze mille hommes, n'étaient que le noyau des armées carthaginoises en Espagne. Le reste, qui s'élevait à plusieurs fois ce nombre, était composé de troupes espagnoles, que nous ne comparerons point aux Cypayes qui grossissent actuellement dans l'Inde les troupes anglaises, parce que les

Espagnols avaient plus de bravoure et ne marchaient avec les Carthaginois que parce qu'ils les reconnaissaient pour leurs supérieurs en civilisation. Enfin, comme Annibal s'attendait que les Romains agiraient aussi sur mer, il laissa pour la défense des côtes cinquante galères à cinq rangs de rames, deux à quatre rangs, et cinq à trois rangs[1].

Au printemps de cette année, Annibal partit de Carthagène, ayant sous ses ordres plus de cent mille hommes de pied, plus douze mille de cavalerie et quarante éléphans. Il franchit l'Èbre, et obtint aisément passage des peuples qui se trouvèrent sur son chemin. Il n'est guère probable qu'il ait subjugué, ainsi que s'expriment quelques historiens, tous les peuples dont il traversa le territoire; c'aurait été une conquête sans but, et qu'il ne lui eût pas été possible de maintenir. Il donna à Hannon le commandement d'un corps de onze mille hommes pour maintenir les communications entre l'Èbre et les Pyrénées, et il lui confia les bagages de son armée. Il passa les Pyrénées, et parvint jusqu'au Rhône, en livrant plusieurs combats aux Gaulois, qui avaient refusé l'alliance des Romains, mais qui ne voulaient pas plus de celle des vainqueurs de l'Espagne que de celle des vainqueurs de l'Italie. L'armée Carthaginoise, en arrivant sur les bords du Rhône, n'était déjà plus que de cinquante mille hommes de pied et de neuf mille chevaux.

Le premier choc de cette guerre commença entre trois cents cavaliers romains et cinq cents numides. Le consul Scipion avait débarqué à Marseille, où il apprit, non sans étonnement, qu'Annibal était déjà sur le Rhône. Sur-le-champ il envoya en reconnaissance trois cents chevaux, qui se heurtè-

[1] Polyb., l. III, c. 7. — « Je n'ai fait cette énumération, dit le sage historien, que parce que je l'ai crue très-authentique, l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain, par ordre d'Annibal, pendant qu'il était dans l'Italie. Je ne pouvais suivre de meilleurs mémoires. » — C'est avec le même scrupule et le même soin que Polybe raconte toute chose, et nous renvoyons à son excellente histoire, ainsi qu'à Tite-Live, pour les faits et les détails militaires de notre récit.

rent contre le détachement numide chargé d'une semblable mission, sans avantage de part ni d'autre. Instruit de l'état des choses, Scipion se porta avec son armée à la rencontre d'Annibal; mais, quelque hâte que fît le consul, il n'atteignit le Rhône que trois jours après le passage des Carthaginois. Désespérant de les atteindre, il retourna à sa flotte et divisa ses forces. Il en envoya la plus grande partie en Espagne, sous le commandement de Cnéius Scipion son frère, et vint débarquer avec l'autre partie à l'endroit où était située la capitale des Ligures, Genebam, aujourd'hui Gênes, afin de se réunir à l'armée romaine qui occupait la Haute-Italie, et dans le dessein de s'opposer à Annibal.

Nous avons entendu des hommes de guerre expérimentés blâmer cette conduite du général romain; et l'on ne peut s'empêcher d'examiner avec quelque soin la résolution du consul, lorsqu'on voit que ce moment était décisif, que le sort de la guerre pouvait être décidé avant que l'ennemi mît le pied en Italie, et surtout lorsque l'on songe aux suites terribles qu'eurent pour les Romains le passage du Rhône et des Alpes.

Sans prétendre juger ce qu'il appartient aux seuls stratégistes de décider, il nous semble que Scipion commit ici une de ces fautes capitales qui compromettent les empires, et c'est la plus simple logique qui nous conduit à un jugement aussi sévère. Le but principal du général romain était d'empêcher les Carthaginois d'entrer en Italie. Jusqu'à son débarquement à Marseille, il semble avoir mis, dans ses opérations, toute la diligence et le discernement qu'on pouvait exiger de lui. Sa marche depuis l'embouchure du Rhône, en remontant le cours du fleuve, était un mouvement bien combiné, puisqu'il tendait à arriver sur le flanc de l'armée carthaginoise, d'une armée déjà fatiguée de marches et de combats, occupée à passer un fleuve dangereux, et qu'il pouvait raisonnablement espérer, suivant l'heureuse expression de

Napoléon, *prendre cette armée en flagrant délit*. Mais, soit activité d'Annibal, soit lenteur dans la marche de P. Scipion, celui-ci n'arriva que trois jours après le passage du Rhône. C'était un malheur sans doute; toutefois il n'était pas irréparable, et surtout rien ne saurait justifier l'étrange retour de Scipion à Marseille, et la division, encore plus étrange, de ses forces, alors qu'il s'embarquait pour l'Italie afin de gagner le bassin du Pô en traversant la Ligurie.

Annibal ne marchait point dans un pays ami, ses troupes avaient livré plusieurs combats aux Gaulois, et le passage du Rhône même avait été marqué par une rude bataille. Les Carthaginois n'avaient pas en ce moment au-delà de soixante mille hommes. Le consul devait avoir une armée presque égale. Il avait vingt-quatre mille hommes, dont se composait l'armée consulaire; mais on sait que les historiens latins ne comptent que les citoyens, et qu'il faut toujours doubler ce nombre par un nombre pareil d'alliés : vingt-quatre mille hommes, cela veut dire quarante-huit mille, à quoi il faut ajouter la cavalerie et quelques auxiliaires liguriens. Les armées romaines étaient formées de trois élémens, les citoyens, les alliés, les auxiliaires. Les citoyens seuls étaient mentionnés dans la distribution des forces. Les alliés étaient les peuples d'Italie réunis à Rome, et qui combattaient avec le même courage et la même discipline : ceux-ci étaient en nombre égal à celui des Romains; enfin les auxiliaires servaient principalement comme troupes légères. Scipion était donc à la tête d'une armée de cinquante-cinq à soixante mille hommes, et il savait qu'un second corps de troupes gardait le pays de l'autre côté des Alpes. Bien qu'Annibal eût trois journées de marche sur lui, rien ne l'empêchait de se mettre à sa suite, d'autant que le général carthaginois allait rencontrer un puissant obstacle dans la barrière des Alpes. Le consul pouvait reprendre l'avantage qu'il avait perdu par la diligence de son adversaire, et le mettre dans la situation

la plus critique; il ne s'exposait à aucun danger quant à lui; et, en cas de revers, sa flotte, qui longeait les côtes de la Gaule, pouvait toujours le transporter en Italie. S'il était vainqueur, Annibal était anéanti, ses communications coupées avec l'Espagne, son armée dispersée dans un pays ennemi, ayant devant lui les Alpes et une armée romaine de l'autre côté. Si le consul était vaincu, Annibal ne gagnait rien autre chose que le passage des Alpes, que Scipion lui abandonnait si bénévolement en retournant à Marseille.

On ne saurait donc blâmer trop sévèrement la conduite du consul. Cette faute devait avoir pour Rome de si terribles conséquences, et exercer une si grande influence sur le sort de la guerre, à cette guerre était si étroitement liée la destinée de l'Espagne entière, qu'on nous pardonnera d'entrer ainsi dans quelques détails sur ces premiers mouvemens. La seconde faute de Scipion (et celle-ci est peut-être encore plus grande que la première), ce fut de partager ses forces à Marseille, et d'envoyer la moitié de son armée en Espagne, sous la conduite de Cnéius Scipion son frère. Tout devait faire comprendre au consul qu'il n'avait point affaire à un général ordinaire; et c'était une bien malheureuse idée, en même temps qu'il laissait passer les Alpes à Annibal, de ne venir s'opposer à sa marche qu'avec une armée inférieure; c'était préparer la bataille du Tésin, qui fut suivie des journées si célèbres de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Que pouvait gagner Scipion en envoyant son frère avec la moitié de ses forces en Espagne? de conquérir un pays éloigné qu'on pouvait tenir en échec à moins de frais, pendant que l'Italie était exposée, et que Rome, attaquée dans ses alliés les plus voisins, allait bientôt l'être dans ses foyers même.

Ce qui a manqué aux Romains dans les premières années de cette seconde guerre punique, c'est l'appréciation du plan d'Annibal. Cette guerre est si célèbre, elle se distingue tellement entre toutes les guerres de l'antiquité, que tout n'a

pas été dit sur cette époque. Il nous semble que l'on n'a pas toujours compris, même chez les modernes, la véritable grandeur du héros carthaginois. Il a fallu que le génie de Napoléon vînt expliquer celui d'Annibal. Ce n'est pas l'idée de porter la guerre en Italie qui fait le mérite de ce capitaine; cette idée n'était point nouvelle : Agathocle de Syracuse avait fait une invasion en Afrique pendant que les Carthaginois combattaient en Sicile, et dans la première guerre punique Régulus avait assiégé Carthage. D'ailleurs, si l'on voulait combattre les Romains chez eux, il était si facile aux Carthaginois, peuple maritime, de faire une descente en Italie! Mais ce qui élève Annibal au-dessus de tous les généraux de l'antiquité, c'est d'avoir regardé le plan le plus difficile comme le plus sûr; d'avoir bien jugé de la constitution du peuple romain, dont la force résidait dans l'alliance des peuples de l'Italie, de n'avoir voulu arriver dans le pays qu'en vainqueur, après avoir aguerri ses armées; d'avoir cherché à traverser le cœur de l'Italie, afin de réunir à lui ses différens peuples par la victoire et par la séduction, et de n'avoir tenté le renversement de la puissance romaine qu'en rompant le faisceau de ses alliances. On a vu que cette grande conception pouvait échouer dès son origine; sans donc affaiblir la gloire du général africain, on peut dire qu'il dut compter autant sur les fautes de son adversaire que sur son propre génie.

Les actions de ce grand homme de guerre qui se rapportent à son passage des Alpes et à toute son admirable campagne d'Italie appartiennent moins directement à l'histoire d'Espagne; mais ce qu'il ne faut pas oublier de dire ici, c'est qu'il dut en grande partie ses succès aux troupes espagnoles dont se composait plus d'à moitié son armée; elles secondèrent puissamment les efforts du grand capitaine. Toujours à l'avant-garde, elles eurent leur part de gloire dans tous les avantages remportés successivement sur les meil-

leurs généraux de la république romaine, les Sempronius, les Flaminius, les Métellus et les Scipions, et la cavalerie ibérique, l'infanterie celtibère, et les frondeurs des îles Baléares, qui figuraient en fort grand nombre dans l'armée d'Annibal, ne furent pas les derniers à bien mériter du général entre ceux qui vainquirent les Romains dans les mémorables batailles de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Dans cette dernière, quatre cents Celtibères, par un stratagème qui ne pouvait être employé que par des hommes professant un souverain mépris de la mort, mirent en fuite à eux seuls presque toute l'armée romaine, au milieu de laquelle ils se précipitèrent eux-mêmes comme fugitifs dans le tumulte de la bataille, et qu'ils attaquèrent ensuite par derrière.

Mais laissons les Carthaginois traverser les Alpes et poursuivre leur marche en Italie, et voyons ce qui se passait en Espagne. Cnéius Scipion, parti de l'embouchure du Rhône, aborde à Emporium : il attaque successivement toutes les villes de la côte jusqu'à l'Èbre, et s'en rend maître, soumettant par force celles qui résistent et faisant alliance avec celles qui acceptent l'amitié des Romains. Ces villes touchant aux peuples de la ligue celtibérienne, et n'ayant pas été soumises par les Carthaginois, il ne fut point difficile à Cnéius Scipion, qui ne pénétrait pas dans le pays avec des projets de conquête, mais bien en qualité de vengeur des Sagontins, de se rendre amies les principales d'entre elles, et même de réunir à lui plusieurs peuples celtibères en-deçà de l'Èbre. Mais les Carthaginois avaient une armée non loin de là, et tous les succès de Scipion n'étaient rien s'ils n'étaient consacrés par une victoire. Hannon, qu'Annibal avait laissé dans le pays, ne se fit pas attendre, et vint présenter la bataille aux Romains. C'était la première qui se livrait en Espagne entre les deux nations. Les Carthaginois furent entièrement défaits; et, comme les Romains étaient fort superstitieux, ils durent tirer un bon augure de cet heureux début. Hannon

fut pris, et Scipion dispersa complètement son armée après lui avoir tué cinq ou six mille hommes. Cette bataille eut un résultat plus positif encore pour les Romains. Ils prirent le camp ennemi, où ils trouvèrent tous les bagages qu'Annibal avait laissés avant d'entrer dans la Gaule. Le butin fut considérable et partagé selon les règles de la discipline.

Asdrubal, qui tenait le pays de l'autre côté de l'Èbre, sur la nouvelle de ce désastre, se dirigea vers le fleuve, et le passa à la tête de huit mille hommes de pied et de mille cavaliers. Il obtint d'abord quelques succès; mais n'osant attendre le général romain, il se retira vers Carthagène, où il prit ses quartiers d'hiver. Scipion, ayant réuni ses troupes de terre et de mer, fut occuper Tarragone[1].

Les Romains expiaient alors en Italie les premières fautes de la guerre. Annibal avait vaincu P. Scipion sur les bords du Tésin, Sempronius sur la Trébie, et Flaminius sur les bords du lac Trasimène. Il avait traversé l'Apennin, et s'avançait vers le midi de l'Italie, menaçant Rome de lui enlever ses plus formidables alliés, les peuples de l'Apulie (aujourd'hui la Pouille) et du Samnium. Heureusement le dictateur Fabius, en adoptant un système de guerre opposé à celui des précédens généraux, permit aux Romains de respirer après tant de pertes.

Asdrubal ne demeura pas long-temps dans l'inaction. Il fit partir de Carthagène quarante vaisseaux, dont il donna le commandement à Amilcar, avec ordre de se diriger vers l'embouchure de l'Èbre. Il partit, lui, avec toute son armée, et, longeant les côtes, il suivit la direction de la flotte. Mais Scipion fut instruit de ce projet, et le déjoua par son activité. Il embarqua sur ses galères l'élite de ses soldats, et vint attaquer la flotte carthaginoise à l'embouchure du fleuve, avant

1 Tit.-Liv., Déc. III, et Polyb., l. III, c. 16. — Notre récit, je le répète, a été composé sur le récit comparé des deux historiens, auxquels je crois devoir renvoyer ici d'une manière générale.

l'arrivée d'Asdrubal. Les Romains détruisirent la flotte d'Amilcar, lui prirent tous ses vaisseaux, qui ne furent point coulés à fond, et Asdrubal fut témoin du second désastre de ses armes sans pouvoir le réparer. La perte de sa flotte l'obligea à se retirer à Carthagène. Les Romains devinrent maîtres des côtes, et s'assurèrent l'amitié de tous les peuples qui habitaient en deçà de l'Èbre. Les historiens rapportent que cent vingt cités espagnoles leur donnèrent des otages et acceptèrent leur alliance.

Les Celtibères furent les premiers à prendre les armes. Ils entrèrent dans les possessions des Carthaginois, défirent Asdrubal, et ouvrirent le chemin aux Romains pour pénétrer dans l'intérieur de l'Espagne. Cnéius Scipion réparait ainsi par une suite de succès les malheurs de l'Italie. Le sénat avait les yeux sur l'Espagne, et sentit la nécessité d'y opérer une puissante diversion, afin d'empêcher les Carthaginois de se rendre maîtres de la mer et d'envoyer des secours à Annibal. Rome manifesta dans tout son éclat la force de sa politique. Elle fit passer des troupes nouvelles en Espagne, à un général constamment victorieux, et elle ne craignit point d'affaiblir l'Italie à une époque où les armées romaines y subissaient les plus grands désastres. Trente vaisseaux et mille hommes de débarquement sous les ordres de P. Scipion abordèrent à Tarragone. Les deux frères réunis franchirent l'Èbre et s'avancèrent jusqu'à Sagonte. On voit combien la ruine de cette ville pesait sur le cœur aux Romains, et combien ils tenaient à effacer la honte que cet événement avait fait rejaillir sur eux. Les Scipions se rendirent maîtres de la citadelle, où ils trouvèrent les otages pris parmi tous les peuples d'Espagne, et qu'Annibal faisait garder avec soin. Les Romains ne manquèrent pas une aussi belle occasion de s'attacher les plus puissantes familles du pays, et ils renvoyèrent ces otages après les avoir comblés de présens. Cette générosité n'était pas trop mal entendue : rien n'est plus vif que les impressions

premières des hommes, lorsqu'ils sont à ce degré de civilisation où étaient les Espagnols de ces temps; et la conduite des Romains tourna presque partout les esprits en leur faveur. Un grand nombre de peuples auraient pris les armes sur le champ, si la saison n'eût pas été si avancée; l'hiver suspendit les opérations militaires.

Les deux années qui vont suivre sont remarquables par les succès des deux Scipions. P. Scipion n'était plus, en Espagne, ce général irrésolu qui n'avait su ni prévenir Annibal, ni le combattre, ni l'arrêter : il montrait un caractère énergique, une activité prodigieuse, une résolution prompte, et qui allait jusqu'à la témérité. Il répara ses premières fautes, et peut-être sauva-t-il dans la Péninsule la république, qu'il avait mise en péril par sa campagne des Gaules. Cnéius et Publius, agissant de concert, posèrent, par leurs victoires et leur modération, les fondemens de la puissance romaine en Espagne : puissance que leurs revers passagers n'ébranlèrent point plus tard, qui prépara la gloire du plus illustre des Scipions et la chute d'Annibal. Les suites de la bataille de Cannes n'ayant pu détacher de Rome ni la ligue latine, ni les étrangers, ni le Samnium, les Romains portèrent tous leurs efforts sur la Sicile et sur l'Espagne, et se bornèrent à faire une guerre défensive en Italie. Ils furent aussi heureux au dehors qu'ils avaient été jusque là malheureux au dedans. Au commencement de cette année les Scipions remportèrent des avantages considérables, ravagèrent les côtes des possessions carthaginoises, et obligèrent Asdrubal à se retirer dans l'intérieur du pays. Carthage fit des efforts à son tour, et une armée nombreuse débarqua à Carthagène sous les ordres d'Himilcon. Asdrubal fut soumis à un nouveau plan de campagne, dont les résultats pouvaient être plus dangereux pour les Romains que les victoires d'Annibal lui-même. Himilcon succéda à Asdrubal dans le commandement de l'Espagne, et celui-ci fut chargé de se rendre en Italie avec l'élite de ses

troupes. La diligence des Scipions prévint le danger. Ils attaquèrent les Carthaginois avant la réunion de leurs forces, les mirent en fuite, et s'emparèrent de leur camp. Cette victoire fut décisive, et tous les peuples d'Espagne qui étaient restés neutres se rangèrent du côté des Romains[1].

Rien ne fait plus d'honneur à Rome que le désintéressement de ses soldats et de leurs chefs pendant une lutte aussi difficile. L'armée et les proconsuls se trouvaient, à la suite de tant de victoires, dans le dénuement le plus complet. Les Scipions, en annonçant au sénat les derniers succès de leurs armes, ajoutaient que les vainqueurs n'avaient ni argent, ni vivres, ni bagages, ni habits. Cette modération des Romains dans un pays dont ils étaient maîtres, n'importe à quel titre, contrastait singulièrement avec les habitudes des Carthaginois, dont le gouvernement était fort dur et se guidait par les maximes impitoyables d'une nation de marchands. Le trésor romain était vide; mais les citoyens fournirent tout ce qui fut nécessaire, et d'immenses convois furent dirigés vers l'Espagne. De nouvelles troupes arrivèrent d'Afrique, et Asdrubal reparut encore, aidé d'un troisième chef carthaginois, Magon, autre frère d'Annibal. Les trois généraux n'en furent pas plus heureux. Vaincus deux fois et obligés de lever le siége d'Illiturgis, ils se retirèrent dans la Bétique, ne conservant d'autre position excentrique que celle de Carthagène.

Un trait caractéristique du peuple romain était de tirer également profit de ses défaites et de ses victoires. Sans méconnaître le génie d'Annibal, on peut assigner plusieurs causes partielles à la continuité de ses succès. Une de ces causes était la cavalerie numide, de beaucoup supérieure à la cavalerie romaine, soit par l'habileté des cavaliers, soit par la qualité des chevaux. Les Romains cherchèrent donc à avoir dans leurs rangs des hommes et des chevaux numides; et le

1 Tum verò omnes propè Hispaniæ populi ad Romanos defecerunt. Tit.-Liv., l. XXIII. —Voyez encore Polyb., l. III, c. 20.

premier usage que firent les Scipions de leurs victoires en Espagne fut de porter les yeux sur l'Afrique. Syphax, chef d'une partie de la Numidie, et jusqu'à ce temps à la solde des Carthaginois, venait de se mettre en guerre avec eux. Peu de jours après, il reçut en ambassade trois centurions (un centurion répondait assez bien à ce que nous appelons aujourd'hui un capitaine), qui vinrent lui proposer l'alliance du peuple romain. Ce roi, ce prince ou ce chef de barbares fut flatté de cette démarche, et il demanda aux députés, pour premier gage de l'amitié qu'ils venaient lui offrir, que l'un d'entre eux demeurât auprès de lui pour instruire les Numides dans l'art de combattre à pied. L'histoire a conservé le nom du centurion qui porta le premier chez les peuples africains la belle discipline romaine. Q. Statorius resta en Numidie, et Syphax envoya à son tour une ambassade aux Scipions. Cette ambassade eut, pour les Romains, un résultat immense, celui d'attirer dans leurs rangs un assez grand nombre de Numides.

Nous voyons maintenant la querelle des deux villes porter les efforts de la guerre et la puissance des négociations en Sicile, en Espagne, en Gaule et en Afrique; triste présage pour les autres peuples! La lutte était une lutte de destruction entre les deux peuples; mais les conséquences devaient atteindre le monde entier. Dans les vicissitudes de la guerre, on ne peut voir sans étonnement le rôle que jouent les peuples espagnols. Alliés tour à tour des Romains et des Carthaginois, on voit néanmoins que, malgré la mobilité de leurs résolutions, les Espagnols semblent guidés par une sorte d'éloignement pour le joug des Carthaginois et par une certaine confiance en l'amitié des Romains. Nous connaissons très-peu de détails sur les populations de la Celtibérie, de la Bétique, et de l'Aquitaine; et les anciens ne nous en ont transmis que ce qui avait un rapport immédiat avec les événemens militaires de la seconde guerre punique. Mais, malgré la stérilité

des documens, on peut résumer cette histoire en disant que la conquête romaine procédait par des moyens qui devaient séduire les Espagnols. Ces peuples étaient exploités par les Carthaginois. Les Romains, par principe et par caractère national, ne voulaient d'un pays que son influence politique, lui laissant d'ailleurs sa religion, ses lois, ses mœurs, et favorisant même son industrie et son commerce, dont les citoyens de Rome ne s'occupaient jamais. Cette opinion supérieure qu'ils avaient d'eux-mêmes, et qui faisait partie de leurs croyances, devait frapper des peuples moins avancés, alors surtout que la conquête, n'ayant rien de matériel, ne les touchait point immédiatement. Carthage, qui était commerçante, avare, tracassière, devait céder la place à une nation que le grand poète latin a si fortement caractérisée en ce superbe portrait :

Tu regere imperio populos, Romane, memento:
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos [1].

Nul peuple ne fit plus d'efforts que les Romains pour arriver à la conquête ; nul ne la voulut plus entière quant à la puissance morale; nul n'en abusa moins peut-être quant à ses conséquences matérielles : tel fut le secret de l'empire romain. C'est ainsi que les peuples d'Espagne, en croyant n'être que ses alliés, en commençant par une simple amitié, se trouvèrent bientôt ses sujets, et des sujets obéissant à un peuple si fier de sa supériorité, qu'il ne se mettait même point en contact avec eux, et qu'il leur abandonnait tous les biens de la vie pourvu qu'ils perdissent leur titre de nation. Tels sont les traits généraux de cette partie de notre histoire; mais il y eut bien des accidens particuliers, et toutes les

[1] Toi, Romain, qu'il te souvienne que tu es appelé à régir l'univers. Tes arts, à toi, seront d'imposer la paix, d'épargner les peuples soumis, et de réduire les superbes.—Virgil. Æneid., l. VI, v. 851 et seq.

parties de l'Espagne ne subirent pas avec une égale indifférence le joug de Rome. Nous verrons les guerres partielles qui eurent lieu à mesure que se manifesta la domination romaine, et nous arriverons à cette conséquence, que la force matérielle et la force morale furent nécessaires pour la soumission de l'Espagne. Nous apprécierons plus tard, sous le rapport philosophique, les résultats de cette conquête.

Voici un de ces reviremens de fortune qui ne nous sont point suffisamment expliqués par les historiens. Les Scipions, maîtres de presque toute la Péninsule, sont défaits et tués l'un et l'autre, et, sans le courage d'un simple chevalier romain, Rome perdait tout en Espagne. Le plan des années précédentes fut mis à exécution par les Carthaginois. Asdrubal, renforcé par de nouvelles troupes, et surtout par l'arrivée de Massinissa, prince numide, ennemi de Syphax, divisa ses forces, laissa le commandement de la Bétique à Asdrubal Gisgon et à Magon, frère d'Annibal, et il prit sa marche vers le milieu de l'Espagne. Les Scipions se divisèrent aussi, et ce fut la cause de leur perte. Cnéius, dont l'armée se composait aux deux tiers de Celtibères, se vit abandonné par ses alliés, séduits probablement par l'argent d'Asdrubal, et il se retira en toute hâte vers le nord, évitant de combattre. Publius avait déjà éprouvé un sort plus fatal. Il sembla un moment que tout concourait aux succès des Carthaginois. Massinissa et ses Numides, l'abandon des principaux chefs celtibères, tout vint accabler Publius, qui perdit la bataille et la vie. Asdrubal Gisgon et Magon achevèrent leur victoire en venant se réunir à Asdrubal. Cnéius Scipion, attaqué par trois armées à la fois, fut forcé dans son camp, et tué dans la déroute. Il n'existait plus d'armée romaine en Espagne. Heureusement, les trois généraux, qui avaient mis dans leurs mouvemens une activité peu commune, se fièrent trop sur leurs succès. Les débris des deux

armées de Cnéius et de Publius Scipion se réunirent, et le commandement fut déféré à un simple chevalier romain, nommé Marcius. Celui-ci, à la tête d'un corps de troupes composé uniquement de citoyens romains, attendit le choc de Gisgon, et le repoussa avec la plus grande vigueur. Et le lendemain, cette même poignée d'hommes vint attaquer le camp des deux généraux, le prit d'assaut, et dispersa leurs armées. Jamais révolution ne fut plus complète. Marcius se remit en communication avec Sagonte, Valence et plusieurs autres villes de la côte. Les alliés de ce pays furent maintenus, et Asdrubal, qui marchait vers les Pyrénées, revint vers le centre, les deux autres généraux n'étant plus capables de garder le pays.

Marcius, devenu par la force des circonstances chef de deux armées consulaires, avait sauvé du même coup l'Espagne et l'Italie. Les succès de ce général improvisé, mais digne de sa fortune, empêchèrent Asdrubal de passer les Pyrénées et de fondre sur l'Italie à une époque où Annibal n'avait encore rien perdu de son ascendant et où les Romains n'étaient point définitivement maîtres en Sicile. Néanmoins, Marcius sembla perdre tout le prix de ses victoires par une circonstance indépendante de son mérite et de ses succès. Dans sa lettre au sénat, il prit le titre de *pro-préteur,* comme ayant été appelé par l'armée à remplacer le préteur, et cette élection éveilla toutes les susceptibilités de l'aristocratie romaine. On rendit justice aux talens de Marcius, on reconnut qu'il avait fait de grandes choses ; mais on ne confirma point son commandement. Toutefois on mit quelque réserve dans la manière de casser cette élection de l'armée ; on ne l'annula point expressément ; on se borna à la rendre inutile par la nomination d'un nouveau préteur, Claude Néron, qui partit sur-le-champ pour l'Espagne. Cette conduite du sénat et du peuple romain peut être diversement jugée. Nous nous bornerons, quant à nous, à faire remarquer combien étaient grands

alors le respect et le dévouement des citoyens pour la patrie. Marcius, si mal récompensé de ses services, après avoir rallié les débris de deux armées et défait les ennemis dans un moment où tout paraissait perdu, remit à Néron les troupes qui l'avaient nommé général, se plaça sous les ordres du préteur sans manifester d'autre pensée que celle de servir son pays au rang et à la place qu'il plairait à Rome de lui désigner.

AN DE ROME 542[1]. — La campagne de Néron n'annonça pas en lui le hardi consul qui eut l'honneur singulier de vaincre la même année Annibal et Asdrubal. Néron en Espagne ne fit guère que des marches et des contremarches de la Celtibérie sur les frontières de la Bétique, et de là dans l'intérieur de la Péninsule. Informé qu'Asdrubal revenait de la Lusitanie dans la Bétique, Néron arriva avec une extrême diligence au pied des montagnes nommées aujourd'hui la Sierra-Morena, et prit position entre Mentesa, ville aujourd'hui ruinée, et l'ancienne Illiturgis. Le Carthaginois donna dans l'embuscade; mais, dès qu'il eut reconnu sa faute, il envoya auprès de Néron pour traiter avec lui de la paix et de l'évacuation de l'Espagne, n'y mettant d'autre prix que la conservation de son armée. Il se présenta lui-même en gage de sa bonne foi; et, comme ces pourparlers suspendirent pendant un ou deux jours les hostilités, Néron ayant montré le plus grand empressement à négocier, Asdrubal, à la faveur de la nuit, fit défiler ses soldats sans bruit, les dirigea vers les bois et les montagnes voisines, ayant bien soin de faire entretenir les feux du camp pour mieux tromper les Romains. Quant à lui, connaissant très-bien le pays, lorsqu'il vit ses troupes en sûreté, il s'éloigna, à la vue du préteur, de toute la vitesse de son cheval, laissant Néron un peu surpris de son innocence militaire, et lui donnant, comme

[1] 211 avant Jésus-Christ.

disent les historiens latins, un nouvel exemple de la *foi punique*. Si ce récit est vrai, il ne prouverait pas grand'chose contre la *foi punique;* et il nous semble que la confiance de Néron aurait été si chevaleresque, qu'un ennemi ne pouvait pas se dispenser d'en profiter.

Quoi qu'il en soit, Néron fut rappelé, et Rome considéra le choix du nouveau chef de ses armées en Espagne comme de la plus haute importance. Le sénat délibéra long-temps sur ce sujet, et finit par en renvoyer la décision à l'assemblée du peuple. On indiqua un jour pour l'élection du proconsul. Le peuple s'attendait que, suivant l'usage, un grand nombre de candidats se présenteraient pour obtenir le commandement. Personne ne prit la parole. Le sort des deux Scipions, défaits et tués après tant de victoires, la dernière mésaventure de Claude Néron, la puissance des Carthaginois qui avaient alors trois armées en Espagne, semblaient faire désespérer de s'établir solidement dans ce pays. L'assemblée tirait à sa fin, lorsque le jeune P. Cornélius Scipion, âgé de vingt-quatre ans, sollicita la confiance du peuple, et demanda à diriger cette guerre difficile, se présentant comme le vengeur de sa famille et du nom romain. Il fut élu par acclamation. Il avait montré un grand courage personnel à la bataille du Tésin, six ans auparavant. Il avait sauvé la vie de son père P. Scipion, et ce dévouement filial, que les Romains appelaient *piété* (*pietas*), lui avait gagné la faveur du peuple. Le nom de Scipion, que son père et son oncle avaient rendu célèbre, valait pour les Romains un augure favorable. Il partit avec un renfort de dix mille hommes de pied et de mille chevaux.

An de Rome 543 [1]. — La guerre d'Espagne va prendre dès ce jour un aspect tout différent. Depuis l'arrivée de Scipion ce ne fut qu'une suite de succès qui ne furent mêlés

[1] 210 avant Jésus-Christ.

d'aucun revers, malgré les variations des divers peuples espagnols; et, comme Scipion, passé d'Espagne en Afrique, y obtint des succès encore plus grands, il faut bien dire que cette continuité de bonheur ne saurait être l'ouvrage de la fortune. Un général médiocre peut gagner une bataille; mais celui qui, pendant une longue série d'années, se maintient supérieur aux hommes et domine les événemens, est nécessairement un homme doué de qualités extraordinaires, et mérite le titre qui a été donné au vainqueur d'Annibal.

Scipion était fort jeune, et l'on peut remarquer de lui et d'Annibal qu'ils agirent avec une grande maturité l'un et l'autre dans la conception et dans l'exécution de leurs entreprises. Scipion débarqua à Tarragone, qui était la place d'armes des Romains, ne manifestant d'abord aucun empressement à recommencer la guerre. Il s'occupa surtout de gagner l'amitié des habitans; il renoua les anciennes alliances, en fit de nouvelles; mais ses troupes ne s'éloignèrent pas de Tarragone. Scipion trompa les généraux carthaginois, dont les trois armées étaient répandues dans la Lusitanie et dans la Bétique, depuis l'Èbre jusqu'à Cadix. La timidité apparente et l'extrême jeunesse du général romain donnèrent à ses ennemis une sécurité complète.

Cependant Scipion méditait une expédition importante par ses résultats matériels et surtout par ses conséquences morales, et il prenait toutes les mesures pour en assurer le succès. Carthage-la-Neuve, Carthagène, devint le but de ses efforts. Cette ville s'était élevée sous l'influence du commerce au plus haut degré de prospérité. Elle était le siége du gouvernement des Carthaginois en Espagne, le dépôt de leurs armes et de leurs richesses. La ville était bien fortifiée du côté de la terre, et fort peu du côté de la mer. Polybe nous a laissé une description de Carthagène, dont nous transcrivons plusieurs détails parce qu'ils tiennent à la géographie du pays, et que la conquête de cette place par Scipion fut un des évé-

nemens décisifs qui assurèrent la domination romaine en Espagne.

« Carthage-la-Neuve est située dans un golfe dont le demi-cercle fait face à l'Afrique. La profondeur de ce golfe est d'environ vingt stades (c'est-à-dire un peu moins d'une lieue), et son ouverture de dix stades. Il forme une espèce de port naturel, son entrée étant presque occupée par une île dont l'étendue ne laisse de chaque côte qu'un étroit passage. Les flots de la mer viennent se briser contre cette île, ce qui fait régner dans l'intérieur du golfe un calme parfait, à moins que le vent d'Afrique, soufflant directement, ne pousse les flots par les deux ouvertures. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Au fond s'élève une montagne en forme de presqu'île. Là est Carthagène, qui est défendue par la mer du côté de l'orient et du midi, et à l'occident par un étang; cet étang se dirige aussi vers le nord, en sorte que l'isthme qui joint la ville au continent n'est que de deux stades (le stade vaut environ cent cinq toises). La ville est basse et enfoncée vers le milieu. Au midi on y arrive par une plaine; le reste est environné de collines dont deux sont hautes et rudes, et trois autres d'une pente plus douce, mais pleines de crevasses et d'un abord difficile. L'enceinte est de vingt stades. »

Carthagène était peuplée d'un grand nombre de citoyens de Carthage, presque tous marchands, mais exercés à la guerre comme tous les peuples de l'antiquité. Aussi les troupes qui l'occupaient étaient-elles en petit nombre, et se regardaient-elles, par la force et la grandeur de la ville, et par sa population, comme à l'abri de toute attaque.

Scipion partit en secret de Tarragone avec vingt-cinq mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux, pendant que Lélius longeait les côtes avec la flotte romaine. Il mit autant de diligence dans sa marche qu'il avait mis de lenteur dans ses préparatifs. Le septième jour de son départ, il pa-

rut devant la ville, et la flotte entra en même temps dans le golfe. Carthagène n'étant pas éloignée de l'Océan, la marée se fait sentir sur ses plages : Scipion tira un très-grand parti de cet accident, et l'expliqua à ses soldats par un motif tout religieux. Ayant placé son camp au septentrion, c'est-à-dire au seul endroit où la ville fût accessible par terre, il remarqua que, pendant quelques heures de la journée, on pouvait passer à gué le bras de mer qui s'étendait en forme d'étang du midi au nord. Il annonça donc à son armée que Neptune lui-même favorisait son entreprise et leur permettrait de traverser la mer sans danger. Effectivement Neptune ne manqua pas de se retirer, et, pendant que Scipion donnait l'assaut du côté du nord, un corps d'élite entra dans l'étang, et, par l'effet du reflux, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture, il atteignit les murailles, y appliqua des échelles et gagna le haut du rempart avant que l'on pût s'opposer à l'escalade. Lorsqu'on se battit dans l'enceinte intérieure, les Romains, très-persuadés que Neptune agissait de concert avec eux, eurent bon marché des Carthaginois, que ce dieu semblait abandonner ainsi à leurs ennemis. La ville fut prise; Magon, qui commandait, fut obligé de se réfugier dans la citadelle, qu'il remit à Scipion quelques heures après. Lélius s'empara aussi de la flotte carthaginoise, ce qui rendit les Romains maîtres de la mer.

Faisons-nous en passant quelque idée des principes de la guerre chez les anciens. Scipion, qui passe avec raison pour un des guerriers les plus humains et les plus modestes de l'antiquité, ne fit cesser le carnage que lorsque Magon se fut livré à lui. Il est certain que le droit de tuer s'étendait alors, sans distinction de profession, d'âge et de sexe, à tous les habitans d'une ville prise d'assaut. Elle appartenait corps et biens au vainqueur ; mais, si la tuerie cessa quand les troupes eurent rendu les armes, le pillage eut lieu dans toute sa plénitude et avec l'organisation que lui avaient

donnée les Romains. Toutes les propriétés publiques et privées passèrent entre les mains du vainqueur, et tous ceux que la clémence du chef avait épargnés devinrent esclaves. On compta, au dire de Polybe, plus de dix mille personnes libres qui furent vendues comme faisant partie du butin. Telles étaient alors les lois de la guerre. Les richesses qu'on trouva dans Carthagène justifient assez l'opinion que l'on se forme de cette ville. Scipion recueillit en or et en argent plus de deux millions, somme considérable, et qui, vu la différence de valeur dans les métaux, ferait aujourd'hui une somme vingt fois plus forte. Encore cet or et cet argent étaient-ils presque entièrement travaillés en coupes ou en vaisselle. Ce n'était là qu'une petite partie des avantages de la conquête. Il y avait dans Carthagène des marchandises, des provisions de guerre immenses, plus cent trente vaisseaux et dix-huit galères. Quelle différence entre la prise de cette ville et celle de quelques misérables cabanes environnées d'un mur de terre, comme étaient presque toutes les villes d'Espagne et des Gaules! Scipion s'indemnisa de tous les frais de la guerre et eut largement de quoi la continuer.

Le butin se partagea selon l'usage : l'or et l'argent furent versés entre les mains du questeur, qui était le caissier de la république, et le reste du butin donné par portions égales à tous les soldats, après l'estimation faite par les tribuns militaires. De peur que cette règle fondamentale ne fût violée, les soldats romains, avant d'entrer en campagne, prêtaient serment de ne rien détourner du butin, et l'on sait quelle était la sainteté du serment chez les Romains.

Si les Carthaginois furent soumis à toute la rigueur des lois de la guerre, il s'en faut bien que Scipion suivît le même système à l'égard des Espagnols, soit de ceux qui étaient dans la ville comme alliés des Carthaginois, soit de ceux qui avaient trahi les Romains, soit des simples otages. Scipion ne

fit aucune distinction : il les renvoya tous dans leurs familles ; et c'est dans cette circonstance qu'il s'est rendu si célèbre par un trait de modération qui dut vivement frapper l'esprit de ces peuples barbares, mais qui avaient plus de respect pour les femmes que des peuples plus policés. Tous les historiens anciens font honneur à Scipion de sa conduite à l'égard d'une belle Espagnole que des soldats lui amenèrent après la prise de la ville, et que les droits de la victoire l'autorisaient à garder comme esclave. Cette femme était fiancée à Allucius, l'un des principaux chefs des Celtibères. Scipion la rendit à sa famille et à son mari. On a pensé que la politique avait eu part à la générosité du jeune proconsul. Cela ressort évidemment des paroles mêmes prononcées par lui en cette circonstance; mais c'était là une politique honorable et pure, et qui assurément se peut avouer.

« Je vous ai remis votre épouse, dit-il à Allucius, et j'ai
» jugé que c'était un présent digne de vous et de moi. Elle
» a été au milieu de nous comme elle aurait été dans la mai-
» son de son père. En retour de ce don, je vous demande
» votre amitié pour le peuple romain. Si vous me jugez
» homme de bien, tel que mon père et mon oncle ont paru
» aux peuples de votre pays, je veux que vous soyez per-
» suadé qu'il y en a beaucoup dans Rome qui nous ressem-
» blent, et qu'il n'y a point de peuple dans l'univers que
» vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi ni souhaiter
» davantage d'avoir pour ami. »

C'est ainsi que les Romains chassaient les Carthaginois d'Espagne; c'est ainsi qu'ils employaient contre eux toute la puissance de leurs armes, et qu'ils frappaient les Espagnols par le prestige de leur supériorité morale. Nous avons promis de rendre justice aux vainqueurs tout en repoussant le principe de la conquête. Il faut convenir que, si les Romains devinrent plus tard aussi mauvais maîtres que les Carthaginois, ils employèrent un bien plus grand art pour conquérir l'Es-

pagne. Qu'on juge la politique de ces deux nations par un seul trait : les Carthaginois tenaient dans leurs places de guerre des otages qu'ils se faisaient livrer par les principales familles. Les Romains non seulement rendirent ces otages, mais ils les comblèrent de présens, et ils ne tirèrent aucune vengeance des Espagnols qui les avaient quittés pour passer du côté des Carthaginois. On ne prépara jamais l'oppression par des moyens plus séduisans.

Satisfait de sa première campagne, Scipion revint passer l'hiver à Tarragone.

An de Rome 544 [1]. — Asdrubal essaya bientôt de venger le sort de Carthagène. Les deux généraux se rencontrèrent près de Baëza. Asdrubal fut battu; mais il paraît que cette bataille ne fut point aussi décisive que le prétend l'historien latin, puisqu'elle n'empêcha point le Carthaginois d'exécuter le plan que Carthage lui imposait depuis plusieurs années, et que Publius et Cnéius Scipion, et après eux Marcius, avaient fait échouer à deux reprises. Ce plan était le passage en Italie d'Asdrubal et d'une nombreuse armée espagnole, par les mêmes chemins qu'avait déjà suivis Annibal, afin d'aller attaquer Rome, pendant qu'Annibal occupait les armées de la république dans le midi de l'Italie. Nous voici arrivés au moment le plus dangereux pour les Romains; et, puisque ce danger vint de l'armée espagnole commandée par Asdrubal, et qu'il se dissipa lors de la destruction de cette armée et de la mort de son chef, double catastrophe qui eut la plus grande influence sur l'expulsion des Carthaginois de l'Espagne et l'occupation définitive de ce pays par les Romains, nous croyons pouvoir rapporter ces événemens avec quelque détail, comme se rattachant à double titre à l'histoire que nous écrivons, en qualité de causes et d'effets.

Cette campagne nous a surtout frappé par son côté gran-

[1] 209 avant Jésus-Christ.

diose : c'est de toutes les guerres des anciens celle qui se rapproche le plus du génie guerrier moderne. On croirait lire un récit des guerres de Napoléon en Italie.

An de Rome 545[1]. — Depuis dix ans qu'il avait quitté l'Espagne, Annibal campait sur le territoire de la république romaine. Il s'était soutenu par ses propres ressources, et par celles qu'il trouva chez plusieurs peuples qui abandonnèrent l'alliance de Rome. Mais Carthage n'avait rien fait pour lui ; elle avait concentré tous ses efforts sur les possessions espagnoles, et elle ne voulait songer à l'Italie qu'après avoir établi définitivement son empire dans la Péninsule. Cependant les succès des deux Scipions commencèrent à changer ses idées, et, tout en laissant une force respectable en Espagne, il fut enfin ordonné aux généraux carthaginois d'envoyer une armée en Italie. Asdrubal, frère d'Annibal, et incontestablement le meilleur capitaine après lui, se chargea de cette invasion, qui pouvait terminer la seconde guerre punique par l'anéantissement des Romains.

Quoique éloigné de Rome, quoique ayant éprouvé divers échecs de la part de Marcellus, Annibal paraissait encore si redoutable à la république, qu'elle avait constamment trois armées échelonnées depuis le Brutium (Calabre) jusqu'à Rome. Il était certain, d'ailleurs, que le rusé Carthaginois ménageait ses forces, évitait les affaires générales, et attendait un moment décisif. On eut l'explication de ce système lorsqu'on apprit qu'Asdrubal, après s'être heurté sans succès contre Scipion, s'était retiré vers le Tage, et jusque dans cette portion de la Lusitanie qui forme aujourd'hui l'Estramadure, que là il avait réuni un grand nombre de peuples espagnols, jusqu'à ce temps peu intéressés dans la querelle de Carthage et de Rome, et qu'il avait enfin pris la route des Alpes, laissant à Hannon le soin de continuer la guerre dans la Bétique.

1 208 avant Jésus-Christ.

Asdrubal marchait donc vers Rome, et telle fut sa diligence, qu'au commencement du printemps de l'année qui suivit sa défaite, il avait passé les Pyrénées, traversé la Gaule, et mis le pied en Italie. Les Romains se trouvèrent dans un danger plus grand que celui qui les menaçait après la bataille de Cannes. Ils avaient Annibal au midi, Asdrubal au nord, tous les deux grands généraux et à la tête de vieilles troupes. Le seul chef renommé que la république pût leur opposer était retenu en Espagne. Toutefois Cornélius Scipion envoya en Italie ses vaisseaux, portant plusieurs milliers de soldats, de l'argent, des vivres et des armes. La plupart de ces soldats étaient espagnols, et appelés ainsi, par les vicissitudes de la conquête, à aller combattre en Italie contre d'autres Espagnols, et pour une cause également étrangère aux uns et aux autres.

Un autre malheur de Rome fut dans le choix des consuls. Livius et Claude Néron venaient d'être élus. Ils étaient ennemis mortels, d'un caractère complètement opposé, et plutôt faits pour susciter une guerre civile que pour agir de concert contre les ennemis de la patrie. Leur inimitié éclata dès l'ouverture de la campagne. Jamais l'anxiété du peuple et du sénat n'avait été plus grande.

Cependant Livius marcha contre Asdrubal, et Néron alla chercher Annibal dans le Brutium. L'armée carthaginoise du nord, sous les ordres d'Asdrubal, faisait des progrès journaliers en Italie. Cette armée était, comme nous l'avons dit, presque entièrement composée d'Espagnols, sous la conduite de chefs carthaginois : telle avait été, depuis l'occupation, la constitution des armées carthaginoises en Espagne. Les Romains s'étaient empressés de suivre cet exemple, et l'on peut dire, s'il est permis de se servir de cette locution toute moderne, que les cadres de ces légions ennemies étaient remplis par des recrues, fréquemment renouvelées parmi les peuples des diverses tribus guerrières de la Péninsule. Tout d'abord,

comme on l'a vu, soit par la ruse, soit par la violence, ou même tout naturellement par le seul ascendant d'une civilisation supérieure, les Carthaginois et les Romains avaient entraîné dans leur querelle les principales d'entre les nations hispaniques, et ils puisaient, pour ainsi dire à pleines mains, parmi elles, les hommes nécessaires aux besoins de leurs guerres, opposant de la sorte presque continuellement Espagnols à Espagnols. Ce n'est guère aussi qu'en songeant à ces levées volontaires ou forcées qui grossissaient si considérablement et en si peu de temps les armées des deux peuples rivaux qu'on peut se rendre raison des étranges vicissitudes de la lutte terrible engagée sur ce vaste théâtre, du nombre extraordinaire de tués que mentionnent les bulletins des batailles de ce temps, et ne s'arrêter aucunement à l'impossibilité où eussent été Rome et Carthage de fournir à elles seules à une aussi grande consommation d'hommes. L'explication de tout cela, c'est évidemment l'extrême facilité d'entraînement et l'esprit guerrier des populations espagnoles, qui paraissent avoir été d'un chiffre fort élevé dès cette époque.

Jusqu'au moment qui nous a suggéré ces réflexions, les deux nations avaient soutenu la lutte à l'aide des Carthaginois et des habitans de la Bétique. Asdrubal mit en scène les Lusitaniens, et c'est avec des soldats de ce pays et un certain nombre de vieux Gaulois, auxquels Annibal avait imprimé le respect de son nom et de ses armes, que son frère passa en Italie et qu'il vint mettre le siége devant Plaisance. Tous les historiens d'Espagne abandonnent ici cette grande expédition, et se bornent à dire qu'Asdrubal fut vaincu et tué. C'est méconnaître le caractère de l'histoire, qui ne doit pas se renfermer dans le cercle géographique d'un état, qui doit compte au pays du sort de ses enfans, sur quelque terre que leur courage ou leur destinée les ait transportés, et qui le doit surtout lorsque ceux-ci ont mis en péril le plus puissant empire

du monde et qu'ils ont succombé avec honneur dans une lutte inégale.

Asdrubal s'était montré un digne frère du plus grand génie militaire de l'antiquité. Vaincu par Cornélius Scipion et par les Celtibères, il avait su trouver de nouvelles ressources dans la Lusitanie. L'Espagne était alors une pépinière de soldats. Asdrubal leva près de cinquante mille hommes, et, avant que Scipion pût mettre obstacle à sa marche, il passa les Pyrénées du côté de l'orient, et fit une telle hâte, qu'il arriva dans la Haute-Italie avant que les secours envoyés d'Espagne par les Romains eussent abordé dans le Latium.

Cependant le consul Livius s'était enfin dirigé vers le nord après avoir renforcé son armée des troupes espagnoles de Scipion, et il vint se joindre au préteur Porcius, qu'Asdrubal poussait devant lui depuis les Alpes. Dès que le consul parut, Asdrubal leva le siége de Plaisance, et les deux adversaires se firent une guerre de chicane et d'escarmouches, à laquelle le génie des Espagnols était éminemment propre. Il semblait que les deux chefs voulaient préparer avec soin une action décisive. Le sort, non pas de leurs armées, mais de toute la guerre, dépendait de la bataille qui allait se livrer. Si Livius était battu, Rome succombait; si Asdrubal, il n'était pas possible qu'Annibal se soutint en Italie.

Néron avait été joindre Annibal à l'extrémité de la Lucanie, non loin de Tarente, c'est-à-dire à plus de cent lieues des armées du nord. Ce consul commença la guerre d'une manière tout opposée à celle de son collègue. Il chercha sur-le-champ à éprouver son armée, et eut le bonheur de vaincre Annibal et ses Espagnols en bataille rangée. C'était la première fois que les Romains avaient cet honneur, car les victoires de Marcellus n'étaient que des victoires défensives en quelque sorte; Néron était donc dans toute la joie de son succès, lorsque le préteur Claudius lui envoya des courriers, dépêchés par Asdrubal vers son frère, qui s'étaient égarés dans leur route et qui étaient

tombés entre ses mains. Ces courriers étaient chargés d'annoncer à Annibal le nombre et la qualité des troupes d'Asdrubal, les embûches qu'il devait dresser au consul Livius pour le vaincre, et la jonction qu'il méditait de faire avec lui dès que sa victoire aurait porté le découragement dans l'armée de Néron. Ces émissaires ne dirent la vérité qu'après avoir été appliqués à la question. Le consul forma soudain un projet d'une grande hardiesse, et qui demandait peut-être toute l'excellence de la discipline romaine pour être mis à exécution; il fit d'abord prévenir son collègue, et partit la nuit suivante à la tête d'un corps d'élite d'infanterie et de cavalerie, laissant son camp sous le commandement du préteur. Néron se dirigea vers l'Ombrie, marchant jour et nuit, ne donnant que quelques heures de repos à ses soldats, et rassurant toutes les villes qu'il était obligé de traverser. Ce qui paraît à peine croyable, c'est qu'il rejoignit Livius le huitième jour de son départ. Il faut donc admettre que son armée fit près de quinze lieues par jour. Il eut le soin d'arriver la nuit, et, selon sa recommandation, le camp de son collègue ne fut point augmenté pour loger les nouveaux venus.

On sait avec quel soin les Romains dressaient et fortifiaient leur camp, qui était une véritable place de guerre, entourée d'un retranchement et d'un fossé, d'une distribution intérieure parfaitement régulière, et tout-à-fait semblable, par l'alignement des tentes, aux rues d'une cité. On dissimula la jonction des deux consuls en réunissant un plus grand nombre de soldats sous la même tente, au lieu d'étendre l'enceinte du camp. Asdrubal ne connut pas plus l'arrivée du consul que son frère ne s'était douté de son départ. Il faut convenir que la conception et l'exécution de ce plan, consistant à transporter d'un bout de l'Italie à l'autre, et avec la rapidité d'une flèche, l'élite d'une armée victorieuse, pour aller accabler d'autres ennemis; à venir là se mettre sous les ordres d'un général qui le haïssait, et à com-

battre comme inférieur, alors qu'il était véritablement le premier par le génie, font certainement de Claude Néron un des généraux les plus remarquables de l'antiquité.

On n'accorda pas même un jour de repos aux soldats. Le lendemain, les deux consuls sortirent du camp et présentèrent la bataille à Asdrubal. Celui-ci donna une idée de son expérience militaire par le coup-d'œil qu'il jeta sur l'armée romaine. Il vit bientôt que le nombre des troupes était augmenté. Il distingua, au milieu de ces masses de fer, des armes moins brillantes et mal fourbies; il vit qu'une partie de la cavalerie montait des chevaux harassés, et qui attestaient les fatigues d'une longue route. Il apprit par ses espions que le signal avait été donné deux fois dans le camp du consul Livius et une seule fois dans celui du préteur. De ces diverses observations, il conclut que les deux consuls étaient réunis, et il refusa le combat. On doit aisément concevoir toute l'inquiétude d'Asdrubal : il avait deviné juste quant à la jonction de Livius et de Néron; il savait avec quel soin les soldats romains nettoyaient et polissaient leurs armes pour les jours de bataille, et il attribua la non observance de cette règle essentielle de discipline au désir qu'on avait de le surprendre et de l'accabler à l'aide des renforts arrivés la veille. Asdrubal fut d'ailleurs naturellement porté à s'exagérer les conséquences de la réunion des deux armées. Il pensa que son frère Annibal était mort, ou du moins qu'il ne pouvait plus tenir la campagne en Italie. Il ne savait pas quel était le nombre des troupes venues avec Néron; mais la seule arrivée du consul lui semblait annoncer que tout était fini pour Annibal : c'est en cela surtout que l'audace de Néron servit elle-même à assurer le succès de son entreprise.

Le Carthaginois, plein d'un sombre pressentiment, rentra dans son camp, et, dès la venue de la nuit, il commença la retraite. Malheureusement il était obligé de marcher à travers un pays ennemi, et sur la foi de ses guides. Après quel-

ques heures de marche, ses guides lui échappèrent, soit crainte, soit trahison, et son armée se fatigua en allées et venues incertaines le long du fleuve Métaure, cherchant un gué, qu'il lui fut impossible de trouver. Ce retard donna aux Romains le temps d'arriver. Ceux qui savent combien un mouvement rétrograde et fait avec précipitation affaiblit le moral des soldats jugeront que tout l'avantage était du côté des consuls. Néanmoins le succès de la bataille qui se livra sur les bords du fleuve Métaure ne fut pas aussi promptement décidé que l'on pourrait le croire. Les Espagnols de l'armée d'Asdrubal ne démentirent pas en cette occasion le caractère propre aux soldats de leur nation, qui est de ne jamais être découragés par une retraite, et surtout de ne pas se croire déshonorés par la nécessité de fuir. Il y a eu d'ailleurs chez divers peuples modernes plusieurs exemples de victoires remportées par des troupes en désordre et vivement poursuivies. C'est ce que nous avons vu dans les guerres de la révolution française. Les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt ont été gagnées par les Anglais dans une semblable position, et, plus récemment encore, une armée anglaise, venue du Portugal en Espagne en 1808, après une retraite de cinquante lieues, après avoir perdu ses bagages et le tiers de son monde, se rallia au premier signal, et défit, ou peu s'en fallut, le maréchal Soult, sous les murs de la Corogne le 15 janvier 1809.

Asdrubal, selon le témoignage de Tite-Live, qui n'est point suspect, se conduisit en digne frère d'Annibal, et, par ses dispositions habiles, rendit l'issue de la bataille long-temps incertaine. Tite-Live rend le même témoignage de la valeur espagnole. Dans le récit de cet historien on voit quelle confiance le général carthaginois avait dans les Espagnols dont était presque uniquement composée son armée. Il se mit lui-même à leur tête pour défendre le poste le plus difficile, qui était l'aile droite; il plaça les Gaulois à gauche sur une

hauteur, et les Liguriens au centre. Il fit soutenir ceux-ci par ses éléphans. Asdrubal se trouvait en présence de Livius. Il n'attendit point d'être attaqué et marcha droit au consul. Le choc fut rude entre l'élite des troupes romaines et la légion d'Espagne. Jusqu'au milieu de la journée Asdrubal maintint le combat sans désavantage. C'était à Néron qu'il appartenait de décider le succès. Ce général, voyant Livius engagé dans un si furieux combat avec Asdrubal, tourna l'armée carthaginoise, et, avec cette hardiesse téméraire et sublime à la fois qu'il avait montrée depuis le commencement de la campagne, il vint prendre à dos l'aile droite des Espagnols. Au moment où Asdrubal voulut parer à cette nouvelle attaque, il vit les Liguriens en déroute dispersés par ses propres éléphans, que les Romains avaient effrayés et retournés contre les rangs de l'ennemi. Il fit face pourtant des deux côtés, cherchant à rallier le centre à la masse compacte que formait son aile droite; mais son aile gauche ne tint pas mieux que le centre. Néron, en homme qui sait profiter d'un moment décisif, ne s'amusa pas à poursuivre les Liguriens, et il donna sur les Gaulois. Il était environ une heure de l'après-midi (ce que les Romains appelaient la septième heure du jour), et la chaleur excessive qui régnait en ce moment ne contribua pas peu à la défaite des Gaulois. Ces troupes supportaient mal la privation du sommeil; la chaleur, jointe à la fatigue qu'ils avaient précédemment éprouvée, leur permettait à peine de tenir leurs armes. Se voyant attaqués en tête et en queue, ils se laissèrent égorger sans faire de résistance.

Ces deux succès obtenus, il ne restait plus que l'aile droite, qui se trouva dès lors cernée, et où Asdrubal ne combattait plus que pour vendre chèrement sa vie. Lui et ses braves Espagnols ne furent vaincus ni par le nombre, ni par la chaleur, ni par la soif, ni par la fatigue; mais ils se firent tous noblement tuer à la place qu'ils occupaient en combattant.

L'armée carthago-espagnole fut détruite, et Appien considère cette journée comme une revanche de la bataille de Cannes. Les Romains eurent huit mille légionnaires tués et un grand nombre de blessés.

Ce jour-là on put dire qu'en un coin de l'Italie, sur les bords du fleuve Métaure, l'Espagne venait d'être conquise par les Romains. La prudence et la modération de Scipion firent le reste au-delà des Pyrénées. Il est fâcheux pour la gloire de Claudius Néron qu'il ait eu l'idée, digne d'un barbare, de faire couper la tête du général vaincu et de l'envoyer à l'autre extrémité de l'Italie pour la faire jeter dans le camp du frère d'Asdrubal. Annibal comprit dès lors que son rôle était fini en Italie, et que non seulement l'Espagne était perdue pour les Carthaginois, mais qu'il y avait encore péril pour l'Afrique; et il ne put s'empêcher de témoigner publiquement sa douleur et ses appréhensions.

An de Rome 545 [1]. — Dès ce moment les affaires des Carthaginois allèrent en déclinant dans la Péninsule; les côtes de la Méditerranée et toute la partie orientale de la Bétique étaient sous la domination des Romains. Il y avait pourtant trois généraux carthaginois en Espagne. Hannon et Magon se réunirent et entrèrent dans la Celtibérie : Scipion envoya contre eux Silanus, qui les défit successivement, et qui, par la rapidité de son expédition, empêcha qu'il n'éclatât en Celtibérie une espèce d'insurrection que les Carthaginois y avaient préparée. Pensant à mettre à profit les succès de son lieutenant, Cornélius Scipion marcha vers Asdrubal, fils de Gisgon, qui était resté dans la Bétique. Mais ce général n'attendit pas même l'approche des Romains, et il s'enfuit à Cadix. Scipion, qui craignait encore de trop s'enfoncer dans la Bétique, pays depuis longues années habitué à la domination des Carthaginois, et qui désespérait d'atteindre Asdru-

1 208 av. J.-C.

bal Gisgon, revint à Carthagène; mais il laissa un corps considérable à Lucius Scipion son frère, et, pour tirer quelque avantage de la campagne, il chargea Lucius du siége d'Oringis (depuis Flavium Aurgitanum, plus tard Giene, aujourd'hui Jaën). La place fut emportée d'assaut, non toutefois sans une longue résistance de la part des habitans, dont un grand nombre étaient Carthaginois. Cette dernière circonstance nous prouve que leurs colonies ne se bornaient pas au littoral, et que la Bétique, ou du moins la portion la plus méridionale de ce pays, était devenue une véritable province carthaginoise. Les Romains, à la prise d'Oringis, mirent en pratique les mêmes principes qui les dirigeaient depuis leur entrée en Espagne : ils firent esclaves tous les citoyens de Carthage, mais ils laissèrent aux Espagnols qui se trouvaient dans la ville leurs biens et leur liberté.

Asdrubal Gisgon et Magon, restés presque sans troupes, firent des efforts incroyables pour reconquérir leur influence. La puissante ville de Cadix leur offrait des ressources, et, cette guerre, étant pour les Carthaginois répandus dans la Bétique une guerre de vie ou de mort, ils secondèrent leurs deux généraux par tous les moyens possibles. Cela se conçoit aisément; mais ce que l'on conçoit moins, c'est que deux chefs complètement battus, et que l'on nous représente, en quelque sorte, sans drapeaux et sans soldats, reviennent quelques mois après avec une armée de plus de soixante mille hommes. Nous ne comprenons guère ces coups de théâtre que Tite-Live prodigue trop dans son élégante histoire; nous aimons mieux croire que l'historien grossit en certaines circonstances les ennemis de Rome, ainsi qu'on l'a accusé d'avoir exagéré les désastres de sa patrie à la bataille de Cannes. Cela fait mieux ressortir la fermeté et la constance des Romains, et donne encore plus de brillant au dénoûment de toutes ces guerres.

Quoi qu'il en soit, nous sommes obligé de dire avec Tite-

Live que, lorsque Magon et Asdrubal, fils de Gisgon, virent que leur armée se montait à cinquante mille hommes de pied et à dix mille chevaux, ils furent assiéger Silipa. On croit que cette ville de Silipa ou Silpia était située non loin de Cordoue et de Séville. Cette campagne ne fut pour les Carthaginois qu'une suite de désastres. Magon et Asdrubal, fils de Gisgon, après une guerre de chicanes contre L.-C. Scipion, dans laquelle les Romains avaient constamment l'avantage, essuyèrent enfin une défaite si complète, qu'il ne resta plus rien de leur armée, et qu'Asdrubal, fils de Gisgon, se réfugia pour la seconde fois à Cadix. Le moment approchait où les colonies carthaginoises les plus anciennes dans la Péninsule allaient passer en d'autres mains.

Cette dernière victoire de Scipion eut une suite bien importante pour Rome. Marcus Silanus, lieutenant du proconsul, parvint à gagner Massinissa et à le détacher de l'alliance des Carthaginois. Il faut croire qu'un des meilleurs argumens du général romain, pour décider Massinissa, fut la destruction des armées carthaginoises en Espagne, et le peu de probabilité qu'il y avait de les voir se reformer. Déjà plusieurs chefs espagnols, précédemment alliés de Carthage, avaient accepté l'amitié des Romains, et il ne restait guère que Cadix et quelques places voisines à conquérir pour achever l'expulsion des Carthaginois.

An de Rome 547 [1]. — Le caractère de Scipion contribua au moins autant que ses victoires à l'établissement de la puissance romaine. On voit que plusieurs chefs des peuplades de la Péninsule avaient fait volontairement alliance avec lui. Sans doute il y en eut dans le nombre qui changèrent plusieurs fois de parti; mais la sympathie générale fut toujours en faveur du jeune proconsul, et il sut profiter en même temps de cette sympathie comme général et comme politique. Au

1 206 av. J.-C.

commencement de cette année, Scipion passa en Afrique, après avoir laissé Tarragone sous le commandement de L. Marcius, et Carthagène, ainsi que son armée principale, sous les ordres de Marcus Silanus. Le voyage de Scipion avait pour but de gagner le vieux Syphax, roi de Numidie, et d'en obtenir des secours en hommes et en chevaux. C'est une assez jolie anecdote historique que celle qui fait rencontrer ensemble chez le prince numide Asdrubal, fils de Gisgon, et Cornélius Scipion, tous les deux venus à la cour du roi Syphax avec des vues semblables, s'asseyant à la même table et se traitant avec une égale courtoisie. Le Romain l'emporta dans cette circonstance, et il revint en Espagne satisfait des engagemens de Syphax.

S'étant ainsi assuré un allié en Afrique, et créant déjà des embarras aux Carthaginois dans leur pays, Scipion s'occupa avec soin de réduire les places que les Carthaginois possédaient encore en Espagne. De Carthagène, où il avait débarqué à son retour d'Afrique, il donna ordre à Marcius de partir avec l'armée de Tarragone, et de marcher contre les peuples de Castulo et d'Illiturgis. Un motif particulier animait les Romains contre ces deux cités. Leurs habitans, qui avaient fait autrefois un traité avec les deux Scipions, les abandonnèrent lors de leurs désastres, et ceux d'Illiturgis égorgèrent les Romains qui avaient cherché un refuge dans leur ville après la défaite de Publius Scipion. Les deux armées, celle de Marcius et celle de Scipion, s'étant réunies, entrèrent dans la Bétique, et là le proconsul disposa ses forces : il donna à Marcius le tiers de toute l'armée, en le chargeant de faire le siége de Castulo, et, pour lui, il vint en personne assiéger Illiturgis. On a vu quelle avait été la conduite des habitans de cette ville : voici quelle fut celle des Romains.

La défense de la ville fut soutenue d'une manière désespérée, mais il fallut céder à la discipline, sinon à la valeur des Romains. Les assiégés s'étant emportés trop loin dans

une sortie, ils furent ramenés en désordre, et, Scipion lui-même ayant appliqué la première échelle, les légions escaladèrent les remparts et pénétrèrent dans la ville. Illiturgis subit dans toute leur rigueur les lois de la guerre. Tout fut tué sans distiction d'âge ni de sexe, et, pour faire ce qu'on appelle un exemple en style de vainqueurs, la ville fut complètement rasée et réduite en cendres. On n'y laissa ni une maison ni un édifice public. On passa la charrue sur la place où avaient été ses remparts, et on y sema du sel. Si les Romains avaient fait une expédition semblable dans la Péninsule au temps où les Carthaginois y étaient encore puissans et nombreux, il est à croire que toute la vertu et toute la modération de Scipion, non plus que sa continence, ne l'eussent pas préservé du sort de ses deux oncles.

Il parait, du reste, que le carnage et les fumées d'Illiturgis avaient satisfait la vengeance romaine. Scipion traita différemment la ville de Castulo, que Marcius tenait investie durant l'exécution d'Illiturgis. Les portes de Castulo furent ouvertes à Scipion à ces seules conditions que la garnison carthaginoise resterait prisonnière et que quatre des principaux auteurs du massacre des Romains seraient punis.

Après cette double expédition, le proconsul revint à Carthagène, où il fit célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père et de son oncle. Ces cérémonies avaient un autre but que celui de donner à la piété filiale de Scipion l'occasion de se manifester. Il fit de cette solennité un motif de réunion des principaux chefs espagnols, et il s'érigea en protecteur des uns, en ami des autres, en arbitre de tous.

Nous trouvons dans l'histoire de ces fêtes une particularité digne de remarque : c'est le premier exemple de ce qu'on a désigné au moyen âge sous le nom de *jugement de Dieu*. Deux chefs espagnols, Orsua et Corbis, parens l'un de l'autre, se disputaient la possession de la ville d'Ibe, dont on ignore aujourd'hui la situation : Scipion chercha à les accorder ami-

calement ; mais Orsua proposa à Corbis de terminer leur différend par un combat singulier. Corbis accepta, et les deux champions se battirent l'un contre l'autre et seul à seul[1]. Orsua fut tué, et son rival devint maître de la ville d'Ibe. Il serait difficile de trouver dans l'antiquité plusieurs exemples de ces sortes de duels juridiques. Nous aurions quelque peine même à ajouter foi à celui-ci, s'il n'était rapporté par un historien digne de foi. Le duel judiciaire est une institution tout-à-fait moderne, et qui avait sa source dans une fausse appréciation de l'esprit du christianisme. Chez les anciens, les peuples policés et les peuples non policés nous semblent avoir ignoré le duel, et ne l'avoir pratiqué sous aucune des différentes formes que lui ont données les préjugés religieux et sociaux des nations modernes.

Pendant que Scipion employait tous ses efforts à gagner les chefs du pays, Lucius Marcius, le même qui avait réparé les défaites des deux Scipions, s'emparait des dernières places de la Bétique, encore occupées par les Carthaginois. Cordoue, Illipula, Séville et tout le pays voisin tombèrent en son pouvoir. Marcius parut ensuite devant la ville d'Astapa. Cette ville était alliée des Carthaginois, mais elle n'avait pas de garnison carthaginoise. Cependant, comme elle avait manifesté en tout temps un attachement extraordinaire pour Carthage et qu'elle avait attaqué à plusieurs reprises divers alliés des Romains, Marcius l'assiégea et se disposa à la traiter avec la plus grande rigueur. Les habitans d'Astapa donnèrent un second exemple de ce courage désespéré qui avait illustré Sagonte : ils rassemblèrent sur la place publique leurs femmes et leurs enfans, mirent en monceau tout ce qu'ils possédaient, et en dressèrent un immense bûcher. Ils chargèrent en même temps cinquante jeunes gens des plus déterminés,

[1] Cum verbis disceptare Scipio vellet, ac sedare iras, negatum id ambo dicere communibus cognatis : nec alium deorum hominumve, quam Martem, se judicem habituros esse. Tit.-Liv., l. XXVIII.

dans le cas où l'ennemi pénétrerait dans la ville, d'égorger leurs familles et de mettre le feu au bûcher, afin de frustrer le vainqueur du pillage qu'il attendait de sa victoire.

Ces dispositions faites, les habitans firent une sortie générale et vinrent attaquer les retranchemens du camp romain. L'impétuosité de leur attaque fut telle qu'ils enfoncèrent les premières cohortes qu'ils rencontrèrent. Mais, au lieu de s'opposer à ce choc désespéré, Marcius les laissa s'avancer jusqu'à ce qu'ils fussent complètement enveloppés. Alors il les fit serrer de tous côtés, et ils finirent par être accablés, non toutefois sans vendre chèrement leur vie. Les Romains marchèrent vers la ville; mais la tragédie n'avait fait que commencer sur le champ de bataille : le massacre et l'incendie ne laissèrent aux Romains ni un esclave ni un meuble, et ceux des habitans qui avaient été chargés de cette exécution s'étaient tués eux-mêmes après avoir égorgé les femmes et les enfans et mis le feu au bûcher. L'Espagne seule, dans toute l'antiquité, offrit ainsi, à si peu d'années d'intervalle, deux exemples de la plus énergique résistance : résistance féroce, mais qui atteste au plus haut degré toute l'horreur qu'inspirait l'esclavage à ces peuples. Sagonte et Astapa eurent le même sort, pour des alliés différens, mais au fond pour la même cause. S'il y eut erreur dans leurs alliances, comme elles avaient été toutes volontaires, elles y restèrent fidèles jusqu'au bout, et surent périr tout entières pour maintenir dans toute son intégrité la part d'indépendance qui leur était propre.

Cependant il fallait que le destin de Carthage s'accomplît. La conséquence de tous les succès de Scipion fut d'amener enfin les Romains à menacer Cadix, la première des colonies phéniciennes et le dernier asile des Carthaginois. Cette place, dont la situation est très-forte, aurait coûté bien des travaux à l'armée romaine s'il avait fallu l'emporter de vive force : les choses tournèrent différemment. Des transfuges vinrent offrir

à Scipion de lui livrer la ville, la garnison et le général qui y commandait. Magon, qui s'était retiré à Cadix après sa dernière déroute, avait rassemblé dans cette ville quelques troupes africaines, auxquelles il avait joint un corps de Lusitans; il avait réuni plusieurs vaisseaux et fait tous ses efforts pour conserver les faibles restes de la domination carthaginoise en Espagne. Il fut obligé d'employer tous les moyens afin de tirer beaucoup d'argent des Cadiciens, et ceux-ci résolurent de secouer le joug ou plutôt de changer de maître. Ils députèrent secrètement vers Scipion pour traiter avec lui. Scipion n'eut garde de leur refuser ce qu'ils lui demandèrent, et, en exécution des conventions réciproques qui furent faites, le proconsul fit partir une armée de terre sous les ordres de Marcius et une flotte sous la conduite de Lélius.

Ce premier mouvement des Romains sur Cadix manqua par diverses causes. La conspiration de la ville fut découverte par le général carthaginois. Magon fit doubler les postes, augmenta la garnison, fit arrêter les chefs du complot et les envoya à Carthage. Adherbal, qui avait ordre de les y transporter, rencontra avec sa flotte celle de Lélius qui, sur les avis qu'il avait reçus des derniers événemens, s'était mis en embuscade près de l'endroit où est aujourd'hui Algésiras. Adherbal fut vaincu, plusieurs de ses vaisseaux pris ou coulés à fond; mais, aidé par un gros temps, il sauva la galère qu'il montait, et amena ses prisonniers à Carthage.

Lélius et Marcius, désespérant de prendre une ville dont les défenseurs étaient sur leurs gardes, ramenèrent l'armée et la flotte à Carthagène.

Il se passa à peu près vers le même temps un événement qui faillit renverser en Espagne la puissance romaine au moment où elle semblait plus affermie que jamais. Scipion tomba dangereusement malade, et le bruit courut qu'il était mort. Sur cette nouvelle, Indibilis et Mandonius, le premier chef des Illergètes, le second des Ausétans, alliés des Romains, levèrent

des troupes dans la Celtibérie, et se présentèrent en armes chez les peuples de l'autre côté de l'Èbre. Quel était le véritable dessein de ces deux chefs? c'est ce qu'il nous est bien difficile d'apprécier aujourd'hui. Les Romains les ont traités de rebelles, et les écrivains espagnols les regardent comme des ambitieux qui voulaient établir leur propre domination en expulsant les Romains après les avoir aidés à expulser les Carthaginois. Cette seconde interprétation n'est guère probable. L'Espagne était divisée en plusieurs peuples à peu près égaux entre eux, et les chefs de ces espèces de tribus ne songeaient guère à s'attribuer ce que nous appelons une autorité souveraine. Mandonius et Indibilis étaient frères, dit-on. Ils réunirent autour d'eux un grand nombre de soldats, sur la nouvelle de la mort de Scipion, et le seul sentiment qu'ils manifestèrent fut le désir de renvoyer d'Espagne les armées romaines.

Peut-être, si la lutte avait duré plus long-temps, si tous les peuples de la Péninsule s'étaient habitués pendant longues années à se grouper autour de ces deux chefs ou de l'un d'eux, peut-être Mandonius ou Indibilis aurait-il fini par concevoir la pensée de transformer son influence accidentelle en une puissance durable, et à la formuler d'une manière plus ou moins usurpatrice. Nous disons que cela aurait pu arriver ainsi, parce que telle a été souvent la première origine du pouvoir royal; mais rien assurément ne justifie le blâme jeté par les historiens espagnols sur deux hommes qui firent réellement des efforts contre les conquérans de leur pays, et que rien dans leur conduite n'autorise à regarder comme des ambitieux. Nous verrons l'un et l'autre succomber dans leur seconde lutte contre les Romains, et leur mort affermir la puissance romaine dans la partie orientale de l'Espagne. Bien que les temps dont nous nous occupons soient fort éloignés des nôtres, que les peuples dont nous racontons l'histoire soient si différens de nous par leurs mœurs, par leurs lois et leur état social, nous

ne pouvons nous empêcher de montrer notre sympathie pour tous les hommes qui ont protesté à leur manière contre le droit du plus fort, et nous croyons que la cause de deux petits chefs de deux petites peuplades appelées barbares, combattant pour l'indépendance, est aussi digne d'intérêt que celle des nations modernes qui ont agi dans le même but.

Quoi qu'il en soit, Mandonius et Indibilis eurent un allié sur lequel ils ne comptaient pas. Huit mille Romains qui campaient de l'autre côté de l'Èbre, et qui étaient chargés de défendre ou plutôt de surveiller les alliés, se soulevèrent contre l'autorité du proconsul, prétextant qu'on ne leur payait pas leur solde. Ils cassèrent leurs tribuns, et élurent à leur place de simples soldats. Persuadé que Scipion était mort, ce corps d'armée se dirigea vers Carthagène, et était déjà arrivé jusqu'au fleuve Sucron, aujourd'hui le Xucar, non loin de Cullera.

Scipion mit beaucoup d'adresse dans la répression de ce mouvement. Il attendit les révoltés, les laissa s'avancer vers Carthagène, et là il les fit envelopper par toute son armée. Mais, comme il ne voulait ni les détruire ni même les décimer, il les ramena à lui par un discours fort éloquent et fort adroit, leur promit de l'argent, et satisfit à la discipline militaire par le supplice d'un petit nombre.

Le voisinage d'Indibilis et de Mandonius et l'exemple qu'ils donnaient aux Espagnols, alliés ou non des Romains, n'entrèrent pas pour peu dans la clémence de Scipion. Il promit d'ailleurs à ses soldats de leur payer la solde qu'ils avaient demandée, avec les trésors des deux rebelles espagnols, et il les mena droit contre eux.

Ceux-ci, apprenant à la fois et le rétablissement de Scipion et la fin de la révolte des huit mille Romains sur lesquels ils avaient cru pouvoir compter, avaient repassé l'Èbre à la tête d'une armée de six mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux. Scipion les joignit bientôt. Il passa l'Èbre à son

tour, et au bout de quatre jours il se trouva en présence des Celtibères. On se battit pendant deux jours. Les Espagnols perdirent toute leur cavalerie et les deux tiers de leur infanterie. Mais Mandonius et Indibilis s'échappèrent, accompagnés seulement de quelques soldats. On peut se faire une idée de l'acharnement avec lequel on se battait en considérant la perte des Romains mieux armés et mieux disciplinés. Le nombre des tués et des blessés s'éleva à plus de cinq mille hommes.

Indibilis, désespérant de lutter contre l'ascendant de Scipion, eut recours à la ruse, et vint demander humblement son pardon et une paix qu'il ne songeait guère sérieusement à tenir, puisqu'il la rompit aussitôt que Scipion eut quitté l'Espagne pour passer en Afrique. Il envoya son frère Mandonius vers Scipion. Mandonius se prosterna au pied du proconsul, et attribua sa révolte à une espèce de fatalité qui semblait régner alors dans les pays alliés des Romains. Il lui donna pour preuve de cette influence empoisonnée, qui était comme dans l'air, la sédition des soldats romains eux-mêmes, qui avaient méconnu l'autorité d'un chef aussi illustre ; et il pria Scipion de ne pas être plus sévère envers les Illergètes et les Ausétans, qu'il ne l'avait été envers ses concitoyens. Il lui déclara aussi que, pénétrés de la faute qu'ils avaient commise, lui, son frère, tous leurs amis et tous ceux qui les reconnaissaient pour chefs, étaient résignés à périr, s'il l'ordonnait ; qu'ils remettaient leur sort entre ses mains, et ne voulaient rien tenir que de sa bonté.

C'est Tite-Live qui rapporte ce discours, et il est probable que l'historien a mis plus de bonne foi dans son récit que le chef des Ausétans n'en mit dans ses protestations, si toutefois il est vrai qu'il ait dit quelque chose de semblable. Tite-Live se plaît fort à mettre dans la bouche de ses personnages historiques des discours de sa façon, et ses Décades en sont pleines. La réponse de Scipion n'est pas moins curieuse. Il commença

par dire à Mandonius, toujours au rapport de Tite-Live, « que lui et Indibilis avaient certainement mérité la mort, mais que le peuple romain, toujours grand et toujours généreux, voulait bien leur accorder la vie. Il ajouta que, contrairement à l'usage qu'avaient les Romains d'enlever au moins les armes aux peuples vaincus, il leur laisserait les leurs, parce qu'il ne craignait pas leur révolte et les saurait bien vaincre une seconde fois, s'il était nécessaire. Il ne leur demandait pas des otages pour garans de leurs promesses, ne se souciant pas de punir leur trahison sur des innocens dans le cas où ils manqueraient à leur parole, étant bien décidé à sévir alors contre eux-mêmes. »

Assurément rien n'était plus diplomatique que ces deux discours : les protestations de fidélité de l'Illergète n'étaient pas plus sincères que la générosité de Scipion. Le proconsul avait été évidemment effrayé de cette espèce d'insurrection, et il savait très-bien que le supplice des deux chefs n'éteindrait pas l'amour de la patrie chez tous les peuples celtibères. Il aima mieux essayer de les gagner par une grande affectation de clémence, au risque de recommencer la guerre, pensant bien d'ailleurs qu'il faudrait plus d'un combat pour que les Romains devinssent les possesseurs définitifs de la Péninsule, qu'il était plus facile d'enlever aux étrangers qu'à ses propres habitans.

Nous hasarderons, au risque de nous tromper, d'attribuer un autre motif à la facilité de Scipion dans cette circonstance. Ce général croyait avoir assez fait en Espagne, et depuis long-temps il était tout à la pensée de porter la guerre en Afrique, attendant de cette expédition le rappel d'Annibal et de l'armée d'Italie. Il avait donc hâte d'en finir avec l'Espagne, et, quoique trop habile pour ne pas prévoir une prochaine insurrection dans la Celtibérie, il lui importait peu qu'elle vînt alors qu'il serait occupé en Afrique, comptant d'ailleurs, non sans raison, que ses lieutenans suffiraient

pour étouffer tous ces mouvemens. Tout ce qu'il voulait, c'était de pouvoir sortir enfin de la Péninsule, et il s'assura la paix pour quelque temps, afin d'accomplir ses projets contre Carthage.

Dès que tout fut rentré dans l'ordre en Celtibérie, Scipion envoya à Tarragone Marcus Silanus avec une partie de l'armée et il fit marcher l'autre vers Cadix, sous la conduite de Marcius. Il s'y rendit lui-même bientôt après.

Massinissa avait jugé depuis long-temps que Carthage succomberait dans sa lutte avec Rome, et Silanus n'avait pas eu beaucoup de peine à lui inspirer une grande confiance dans l'amitié des Romains. Le voyage que Scipion avait fait en Afrique, l'année précédente, avait fait voir à Massinissa que les Romains cherchaient un appui dans ce pays; et, comme il était souverain d'une partie de la Numidie, il songea qu'il valait mieux pour lui d'agrandir son empire aux dépens de Syphax que de s'exposer à voir ses états passer aux mains de ce dernier.

Le jeune chef numide demanda donc à traiter avec Scipion; mais il ne voulut traiter qu'avec lui, et sans intermédiaire. Massinissa était alors à Cadix, comme allié des Carthaginois. Scipion se dirigea vers ce point important avec une grande partie de son armée. Dès que Massinissa fut informé de l'arrivée du proconsul, il représenta à Magon, gouverneur de Cadix, que ses chevaux ne pouvaient rester dans l'île [1], qu'ils souffraient de la disette, et que ses cavaliers eux-mêmes s'amollissaient par une trop longue inaction. Il demanda au Carthaginois à faire une expédition sur le continent pour tenir ses soldats en haleine et pour faire quelque butin chez les peuplades voisines. Une fois hors de l'île, Massinissa envoya trois cavaliers vers Scipion pour convenir avec lui du temps et du lieu de l'entrevue.

1 Actuellement l'île de Léon.

Le traité fut bientôt conclu, car il était avantageux aux deux parties contractantes. Dès que les paroles furent mutuellement données et reçues, Massinissa eut grand soin de rentrer dans l'île, après avoir, de concert avec les Romains, fourragé dans la campagne, afin de n'inspirer aucun soupçon au gouverneur.

Celui-ci ne songeait pas même alors à défendre Cadix. Le sénat de Carthage avait enfin pris la résolution d'abandonner l'Espagne, d'en retirer toutes les troupes actives, et de faire un dernier effort en Italie. Magon reçut l'ordre de partir de Cadix avec sa flotte, de se rendre à Gênes en Ligurie, d'attirer à lui les Gaulois et les Liguriens, et de marcher ensuite vers Rome. Le général carthaginois, pour premier préparatif de son expédition, tira des habitans de Cadix tout l'or et l'argent qu'il lui fut possible de trouver; il mit la main sur le trésor public, et pilla même les temples des dieux, sans respecter celui d'Hercule. Il s'embarqua ensuite, menant avec lui presque toute la garnison, et ne laissant dans la ville que Massinissa et ses Numides, sur lesquels il paraissait compter encore.

Magon débarqua près de Carthagène, et essaya de surprendre cette ville, où les Romains n'avaient pas alors beaucoup de monde; mais cette entreprise n'eut aucun succès, et il fut obligé de regagner ses vaisseaux; et, comme il apprit que la flotte romaine n'était pas loin, n'osant plus continuer sa route, il revint vers Cadix. Mais, pendant son absence, les habitans avaient aboli l'autorité de Carthage : les portes de la ville se tinrent fermées lorsque Magon se présenta. Il aborda à Ambis, petit port assez voisin de Cadix; de là il envoya des députés dans l'île, pour se plaindre de la trahison des habitans; on en rejeta la faute sur la populace. Magon témoigna alors le désir de parler aux magistrats; ceux-ci eurent la simplicité de se rendre auprès de lui, et, dès qu'ils furent arrivés à son camp, il les fit saisir et

mettre en croix, après les avoir fait déchirer à coups de fouet. Tels furent les adieux des Carthaginois à l'Espagne. Magon, après ce bel exploit, se rembarqua précipitamment, et fut prendre terre à l'une des Pityuses, occupée par des Phéniciens[1]; il y reçut tous les secours dont il avait besoin, en hommes, en armes et en provisions. De là il passa dans les îles Baléares (Majorque et Minorque), à cinquante milles des îles Pityuses.

Voulant tenter un débarquement dans la plus grande des deux (Majorque), il essuya un échec de la part des habitans, et se vit obligé de regagner la mer. Il fut plus heureux dans la seconde (Minorque) : les insulaires ne manifestèrent aucune intention hostile contre lui; ils lui permirent, au contraire, de lever des soldats. Magon prit sous ses drapeaux environ deux mille hommes bien exercés et aguerris, et, pour achever de les habituer à la discipline, il les envoya passer l'hiver à Carthage. Quant à lui, il hiverna à Minorque, et, selon l'usage des anciens, il fit tirer ses vaisseaux sur le rivage. Le lieu où il mit à sec ses carènes est devenu ensuite un port que l'on a désigné sous le nom de Port-Mahon. Les historiens et les géographes font venir le nom de ce port du nom de Magon : *Portus-Magonis*, par corruption Port-Mahon.

Cadix rendue aux Romains, toutes les autres villes de la Bétique se soumirent à Scipion. Ainsi donc, en quatre années, ce général dépouilla les Carthaginois de toutes leurs possessions en Espagne; mais l'Espagne ne devint pas pour cela encore une province romaine. Les Romains n'avaient conquis que la Bétique et les villes qui s'étendaient sur le littoral depuis Cadix jusqu'à Tarragone; l'intérieur du pays ne les connaissait encore qu'en qualité d'alliés, et la Lusitanie, qui comprenait une grande portion de la Péninsule, ne les avait

[1] Il y avait, comme nous l'avons déjà dit, deux îles ainsi nommées par les anciens (îles des Pins), et qui portent aujourd'hui les noms d'Iviza et de Formentera. Voyez ci-devant, p. 62.

encore vus à aucun titre. La Celtibérie, en-deçà et au-delà de l'Èbre, renfermait plusieurs peuples alliés aux Romains, et un plus grand nombre qui ne les aimait ni comme voisins ni comme alliés. C'est de ce jour que commença pour l'Espagne cette longue lutte qui ne se termina que sous Auguste : encore est-il certain que le pays qui forme aujourd'hui la Galice, les Asturies et la province de Traz-os-Montes en Portugal, ne fut que bien tard complètement soumis à l'empire.

Cependant il ne restait plus de Carthaginois en Espagne; tous les peuples de la Péninsule étaient ou subjugués ou intimidés par les armes romaines, et la république avait rappelé le vainqueur de l'Espagne à Rome pour lui décerner les honneurs du triomphe. Scipion, avant de quitter les soldats qu'il commettait au nom de Rome à la garde de sa conquête, et dans le dessein de récompenser les vétérans de l'armée, les rassembla tous en une ville d'agréable aspect et sous le climat le plus beau, près du lieu où s'élève aujourd'hui Séville. Il donna à cette cité le nom d'Italica, et l'on en voit encore les ruines non loin de l'enceinte appelée Séville-la-Vieille [1].

Deux généraux vinrent de Rome selon les uns, furent élus par Scipion lui-même selon les autres, auxquels fut confié le gouvernement des villes subjuguées et la direction de l'armée. Cornélius Lentulus eut à régir tout le pays qui s'étend des Pyrénées au fleuve Sucron; Manlius Accidinus, les provinces situées entre le Sucron et l'Océan. Une partie de l'armée s'embarqua avec Scipion pour Rome. Le premier soin du consul en arrivant fut de faire déposer dans le trésor public, comme trophée de ses victoires, 14,342 livres d'argent et un grand nombre d'objets précieux qui témoignaient des richesses naturelles du pays nouvellement acquis à la république, et, selon l'usage religieux de ces temps, le sénat et le peuple allèrent au Capitole en rendre grâce aux dieux.

1 Dans ce qu'on appelle aujourd'hui *los Campos de Talca*, corruption de *Campi Italici*.

Tout semblait favoriser la république. Le sort de la guerre avait entièrement changé pour Annibal depuis la campagne de Livius et de Néron. Les Romains le resserraient tous les jours dans le Brutium, et, quoiqu'il fût toujours redoutable par ses anciennes victoires et par l'expérience militaire des vieilles bandes qu'il conservait sous ses drapeaux, néanmoins sa présence en Italie ne menaçait plus l'existence de Rome. Pendant qu'Annibal épuisait toutes les ressources de son génie pour se maintenir en Italie, Scipion remuait le peuple et le sénat afin d'obtenir l'ordre de porter la guerre en Afrique. Malgré l'opposition de Fabius, Scipion reçut enfin le commandement de la Sicile avec la liberté de disposer de son armée pour toute expédition qu'il jugerait profitable à la fortune de Rome.

Il tira dans cette circonstance de bien grands avantages de ses précédentes conquêtes en Espagne. Accidinus et Lentulus lui envoyèrent de l'argent, du blé, des armes et des auxiliaires. Il obtint en Afrique les succès les plus grands et les plus rapides. Il y rencontra pour ennemi le vieux Syphax, auparavant son allié, et qui était passé du côté des Carthaginois depuis le changement de Massinissa. Celui-ci servit puissamment les Romains, tant par son activité, son courage, sa connaissance du pays, que par les renforts de cavalerie qu'il leur amena. Scipion, pendant deux années qu'il fit la guerre en Afrique, détruisit les armées d'Asdrubal et de Syphax, brûla leur camp, et mit enfin le siége devant Carthage. Annibal fut rappelé d'Italie, et vint terminer, par sa défaite dans les plaines de Zama, la seconde guerre punique. Les Carthaginois se reconnurent tributaires des Romains, leur livrèrent leurs vaisseaux et leurs éléphans, et renoncèrent pour toujours à ce qu'ils avaient possédé hors de l'Afrique.

Nous l'avons dit, ici commence une ère nouvelle pour l'Espagne : définitivement délivrée des Carthaginois, elle ne subit point patiemment dans toutes ses parties la domination nouvelle. Il fallut de longues années et de longs efforts aux

Romains pour faire de cette contrée une véritable province romaine, gouvernée au même titre que les autres pays que le grand empire s'incorpora successivement, et auxquels il communiqua en grande partie ses lois, ses croyances, ses mœurs, ses idées et ses usages. Le mélange, l'assimilation, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne s'opéra point sans douleur et sans efforts, pas plus en Espagne qu'autre part. Toujours d'ailleurs, tout en subissant le joug dans la majorité de ses habitans, la Péninsule vit quelques-uns de ses peuples refuser leur soumission à l'étranger, et protester, les armes à la main, contre l'usurpation du sol national. C'est ainsi que s'est retrouvé à toute époque cet esprit de patriotisme et d'indépendance qui semble être propre au peuple espagnol, et qui s'est si énergiquement et si passionnément manifesté en deux des plus grandes circonstances de son histoire, lors de la guerre contre les Maures, au temps de Pélage, et de nos jours dans la guerre contre les armées de Napoléon. C'était la même cause, et ce n'est pas nous, quoique Français, qui mettrons quelque différence entre celle-ci et celle-là : toutes deux furent nationales, et à ce titre légitimes. Nous ne reconnaissons de conquêtes justes que celles des idées, ou que celles qui ont été provoquées par les nécessités de la défense, et non par l'ambition.

Un grand bien est toutefois incontestablement sorti de ce travail des Romains sur les peuples de l'occident et du nord de l'Europe. C'est sous leur influence que s'est opérée en grande partie la transformation des nombreuses tribus barbares ou à demi civilisées qui couvraient le sol de la Gaule, de la Germanie, de l'Espagne, des îles Britanniques, en de grandes unités sociales. Ils ont fécondé, en quelque sorte, le germe d'où devaient sortir ces grands corps de nations formant un tout compacte de plusieurs peuples originairement divers de caractère, unis maintenant entre eux par un lien commun de volontés, de principes et de langage. C'est là

l'élément progressif qui s'est visiblement dégagé de la conquête romaine, bien qu'il fût réservé à un autre principe de morale et d'association religieuse d'achever cette grande œuvre; c'est là aussi un beau résultat, mais dont on ne saurait faire honneur à la volonté des conquérans, qui agissaient évidemment dans un intérêt de patriotisme exclusif, pour Rome seule.

Oui, le progrès se fait ainsi; oui, les hommes s'agitent à leur insu pour l'accomplissement d'un plan providentiel, à la réalisation successive duquel concourent leurs bonnes comme leurs mauvaises passions; et certes c'est une grande consolation d'avoir compris cette loi éternelle sous l'empire de laquelle les sociétés se développent, de s'être convaincu, par l'étude de l'histoire, de cette marche ascendante et incessante de l'humanité vers un état de civilisation de plus en plus élevé, de plus en plus grand, de plus en plus compréhensif d'un plus grand nombre d'intérêts moraux et matériels, plus heureux et plus glorieux tout ensemble à mesure que les siècles s'écoulent et que les générations s'accroissent en se renouvelant: c'est une grande consolation sans doute d'avoir surpris, au milieu des mutations des empires, des bouleversemens des conquêtes, le secret de la progression des sociétés humaines; et cette foi, que donne la science, fortifie l'homme en même temps qu'elle l'encourage, en lui montrant, dans un avenir chaque jour moins éloigné, l'établissement de la justice sur la terre, c'est-à-dire de l'égalité dans toute la large acception rationnelle du mot; mais ce n'est pas là un motif suffisant pour adorer le mal en lui-même, comme l'a fait l'école historique contre laquelle nous nous sommes élevé en commençant ce chapitre; ce n'est pas là un motif de superposer le fait au droit. Ce n'est donc pas pour la force, quelque glorieuse ou utile qu'elle ait pu être en certaines de ses applications, qu'il convient de se passionner, mais pour la justice, mais pour la liberté, mais pour le

droit et la raison, pour le faible luttant contre le fort. Même à mauvaises passions égales, les opprimés sont pour nous plus dignes d'intérêt que les oppresseurs; et c'est là ce que nous avons voulu exprimer dans le préambule de ce chapitre: ce qui ne nous a pas empêché, comme on a pu en juger, de faire aux qualités du vainqueur la part d'éloge qu'elles nous ont semblé mériter. C'est ainsi que, tout en racontant les faits tels qu'ils nous apparaissent au milieu des diverses transmissions, nous continuerons d'écrire cette histoire et d'apprécier les hommes et les choses qui vont se présenter à nos yeux.

CHAPITRE TROISIÈME.

Résistance des Celtibères. — Caton en Espagne. — Expédition des Turdétans. — Les Lusitans en Bétique. — Marcus Fulvius détruit la ligue celtibérienne. — Guerre des Romains en Lusitanie. — Ligue entre les Lusitans et les Celtibères. — Q. Crispinus et C. Calpurnius, préteurs. — Victoires et défaites des Celtibères. — Succès de Quintus Fulvius. — Sempronius Gracchus en Espagne. — Conquêtes des Romains en Celtibérie. — Nouvelle insurrection des Celtibères. — Richesse de l'Espagne. — Déprédations. — Accusation des préteurs. — Abolition de la préture en Espagne. — Premières colonies romaines en Espagne. — Ligues des peuples de l'intérieur. — Origine de la guerre de Numance. — Défaite du consul Fulvius Nobilior. — Succès de Marcellus. — Ambassade de plusieurs villes espagnoles au sénat romain. — Expédition d'Atilius. — Scipion Émilien en Espagne. — Avarice et cruauté de Lucullus. — Siége d'Intercatia. — Combat singulier entre Scipion et un soldat espagnol. — Galba vaincu et mis en fuite par les Lusitans. — Perfidie de Galba. — Origine de la guerre de Viriathes.

De 201 à 149 av. J.-C.

Les Espagnols ne tardèrent pas à sentir tout le poids de l'alliance des Romains, et, dès que Scipion eut quitté la Péninsule, Mandonius et Indibilis renouvelèrent la guerre. Tite-Live, en bon citoyen romain, considère cette insurrection comme un hommage rendu à Scipion, et il donne pour cause à ce qu'il nomme la révolte des Celtibères la grande admiration qu'ils avaient pour ce général, estimant eux-mêmes que ce fût le seul capable de les dompter. L'historien latin met cependant de meilleures raisons dans la bouche d'Indibilis, lorsqu'il lui fait dire « que les Espagnols avaient été » jusque là esclaves ou des Carthaginois ou des Romains, et » quelquefois de ces deux nations ensemble; que les Cartha- » ginois ayant été chassés du pays par les Romains, si les » Espagnols voulaient s'unir, il leur serait aisé de chasser à » leur tour ceux-ci, et de reprendre leurs lois, leur liberté » et les mœurs de leurs ancêtres. » C'est par de semblables

discours qu'Indibilis souleva les peuples voisins et qu'il mit sur pied une armée de trente mille hommes d'infanterie et de quatre mille de cavalerie.

Lentulus et Accidinus réunirent leurs forces et arrivèrent bientôt en présence d'Indibilis : ils lui livrèrent une bataille qui fut longue, meurtrière et long-temps incertaine. Enfin, Indibilis ayant été malheureusement tué d'un coup de javeline, la victoire se décida du côté des Romains. Le désordre mis une fois dans les troupes espagnoles, elles ne savaient point, comme les Romains, se rallier et réparer un désastre par la vigueur de leur discipline, et cherchaient leur salut dans la fuite. Il est remarquable que, dans toutes les guerres des Romains en Espagne, chaque victoire qu'ils remportaient mettait fin à la guerre pour la durée de la campagne, mais pour recommencer à la suivante. Ce qui prouve deux choses: que les Espagnols manquaient de discipline, et que leurs défaites n'étaient ni ne pouvaient être aussi sanglantes que le raconte Tite-Live. Si l'on additionnait tous les milliers de morts que compte l'historien d'Auguste, on verrait que l'Espagne n'aurait jamais pu suffire à une telle consommation d'hommes. D'ailleurs il n'est pas possible que des troupes aussi agiles qu'elles étaient braves et indisciplinées fussent égorgées aussi aisément sur un champ de bataille. C'était d'ordinaire une dispersion et non un massacre. Tite-Live additionne merveilleusement les morts, mais il est sûr que les bulletins des consuls exagéraient un peu leurs succès; et ils ont eu plusieurs fois en leur présence des armées qu'ils avaient détruites du premier coup dans leurs récits.

Mandonius eut un plus malheureux sort qu'Indibilis. Il fut livré aux Romains par des populations effrayées de leur marche, et qui obtinrent ainsi quelque répit.

An de Rome 553[1]. — La paix ne fut pas de longue durée.

[1] 200 av. J.-C.

Les Celtibères se mirent en campagne peu de temps après, et essuyèrent une nouvelle défaite de la part de Céthégus. Tite-Live fait encore tuer quinze mille hommes sur le champ de bataille. Quoi qu'il en soit, la victoire de Céthégus mit fin à cette guerre.

Le reste de l'Espagne était plus tranquille. Les Romains, qui n'exerçaient point le commerce, n'opprimaient pas trop durement les peuples qui habitaient les côtes orientales. Ils firent mieux pour Cadix. Cette ville ayant réclamé auprès du sénat sa qualité d'alliée, et fait observer qu'elle n'était point pays conquis, on fit droit à sa demande, et Cadix fut proclamée ville franche[1]. Une assez bonne politique des Romains était de commencer toujours par être justes et de tenir leur parole pendant un certain temps avec les peuples qu'ils avaient combattus. Ils n'établissaient leur domination que peu à peu. Ils avaient d'abord des amis, puis des alliés, et enfin des sujets. Ils commençaient par se rendre protecteurs, puis patrons, puis maîtres. Ils ont conquis le monde sans avoir jamais prétendu un pouce de terrain nulle part. Lorsque les alliés ou les peuples de leurs provinces se soulevaient, ils ne leur faisaient jamais une guerre d'extermination; ils étaient toujours prêts à accorder la paix; il leur suffisait qu'on voulût l'accepter d'eux. Ils prévoyaient une guerre à venir, mais ils ne la craignaient jamais.

La justice du sénat envers Cadix fit proclamer bien haut le nom romain dans la Bétique. Ce pays, accoutumé déjà à la domination carthaginoise, n'en supporta que mieux celle des Romains. Mais la Celtibérie n'en fut pas plus tranquille. Colcas, maître de dix-sept villes dans le pays, et Lucinius, nom latinisé selon l'usage, recommencèrent les hostilités. Pour cette fois ils furent plus heureux. Tuditanus, préteur de la Bétique, marcha contre eux. Les Espagnols l'enveloppèrent

[1] An de Rome 556 (197 av. J.-C.).

et taillèrent son armée en pièces. Blessé lui-même dans l'action, il mourut peu de jours après. Cette victoire renforça la ligue celtibérienne.

An de Rome 557 [1]. — L'année d'après, Quintus Minucius Thermus et Quintus Fabius Buthéon furent envoyés en Espagne en qualité de préteurs, l'un pour la Bétique, l'autre pour la Tarragonaise. Minucius gagna une bataille contre Budaris et Bussidadès (ces noms nous semblent un peu plus espagnols que Mandonius et Indibilis), et pourtant l'armée romaine craignit de s'aventurer dans l'intérieur.

An de Rome 558 [2]. — Le sénat, effrayé de la tournure que prenait la guerre dans la Péninsule, résolut de faire un plus grand effort. Il envoya un des consuls en Espagne, et le fit accompagner de nouvelles troupes. Ce consul était Marcus Porcius Caton, plus connu sous le nom de Caton-le-Censeur. Il partit avec deux légions et cinq mille cavaliers. Ce renfort devait se monter à environ trente mille hommes. On sait que, d'après la manière de compter les légions romaines, chacune en représentait réellement deux, une de citoyens et une d'alliés. Appius Claudius Néron fut aussi nommé préteur pour remplacer Quintus Fabius Buthéon dans le gouvernement de la Bétique.

Caton débarqua à Roses, et força la garnison espagnole de se rendre. Les Celtibères levèrent un nombre considérable de troupes. Jamais leur ligue n'avait été aussi puissante. Caton, instruit de leurs mouvemens, demanda à Claude Néron une de ses légions. Néron lui envoya Helvius à la tête de six mille hommes, et celui-ci, avant de rejoindre le consul, défit auprès d'Andujar un nombreux rassemblement qui voulait s'opposer à son passage.

Les deux armées campaient auprès de Ilerda. Elles en vinrent bientôt aux mains. Caton dut, à ce qu'il paraît, la vic-

[1] 196 av. J.-C. — [2] 195 av. J.-C.

toire à son habileté personnelle, par la manière dont il fatigua les Espagnols pendant la plus grande partie de la journée, n'engageant que la moitié de son armée qu'il avait placée dans une position inexpugnable. Il fit ensuite tomber sa cavalerie et ses troupes fraîches sur l'ennemi harassé par plusieurs attaques infructueuses, et il le mit aisément en fuite.

Néron était moins heureux contre les Turdétans dans le voisinage du Bétis et de Séville. Le préteur leur livra une bataille fort rude et dont l'issue resta indécise. Néron se crut même obligé de demander au consul le même service que celui-ci avait sollicité peu de temps auparavant. Caton se disposa aussitôt à passer dans la Bétique avec toutes ses forces. Mais avant son départ il fit détruire les fortifications de toutes les villes conquises, et il ôta les armes aux habitans. Caton n'obtint pas de grands succès dans cette expédition, quoiqu'il fît la guerre avec plus d'âpreté que n'en avaient mis les précédens généraux. Pendant qu'il essayait d'agir contre les Turdétans, il fut rappelé en Celtibérie par le soulèvement des Jaccétans, habitans de Jacca, des Oscétans ou Vescétans, dont la capitale était Osca, aujourd'hui Huesca, des Ausétans et des Bargistans ou Bargusiens.

Contraint de revenir sur ses pas, il traversa la Sierra-Moréna, et voulut essayer en passant d'emporter la ville de Segontia, aujourd'hui Siguenza, place importante et éloignée de toutes celles qui étaient sous la domination des Romains. Les Celtibères y avaient d'ailleurs enfermé de grandes richesses. Caton dirigea plusieurs attaques; mais il fut bientôt rebuté par la vigoureuse résistance des assiégés, et il eut la mortification d'être obligé de lever le siége.

Le consul se vengea sur les peuples de ce côté de l'Èbre. Il prit de force plusieurs villes et les démolit, après en avoir passé les habitans au fil de l'épée. Les Oscétans et les Ausétans se soumirent. Caton surprit ensuite Jacca, qu'il traita avec la même rigueur. A Bargusia, capitale des Bargusiens, il

réduisit en esclavage tous ceux qui ne furent point tués dans l'assaut.

De tous les Romains qui firent la guerre en Espagne, Caton est peut-être celui qui montra le plus de rigueur. Il porta dans toutes ses expéditions un caractère honnête, mais il usa parfois violemment de la victoire. Son patriotisme ne s'accommodait guère alors des moyens qu'avaient employés les Scipions, et il sembla toujours durant son consulat animé d'une sorte de désir d'extermination plutôt que de conquête. Les Celtibères, affaiblis par tant de guerres malheureuses, suspendirent pendant un temps leurs efforts, et Caton alla triompher à Rome.

An de Rome 559[1]. — Les Lusitans vont paraître à leur tour dans cette interminable lutte. Au dire de Tite-Live, ils furent agresseurs, et pénétrèrent dans la Bétique pour y piller les possessions romaines. P. Scipion était alors préteur dans cette province. Avant l'arrivée de Caïus Flaminius, qui venait lui succéder, Scipion réunit le plus grand nombre de troupes qu'il lui fut possible, et marcha à grandes journées contre les Lusitans. Il les atteignit dans les environs d'Ilipula et les surprit dans leur course. La bataille n'en fut pas moins meurtrière, et le succès de Scipion lui coûta cher. Mais enfin les Lusitans cédèrent, et on leur reprit le butin qu'ils avaient enlevé dans ce riche pays. Caïus Flaminius succéda immédiatement à Scipion.

Fulvius, qui venait de prendre le gouvernement de la Tarragonaise, passa aussitôt dans la Carpétanie. Ce pays est une portion de la province de Tolède, et s'étend depuis les montagnes de Tolède jusqu'à celles qui séparent les deux Castilles. Les Carpétans avaient fait alliance avec les Celtibères, et dans cette ligue étaient entrés les Vaccéens, qui occupaient le pays nommé plus tard *Tierra de Campos*, et les Vettons,

[1] 194 av. J.-C.

habitans d'une partie de l'Estramadure. Ces peuples confédérés avaient mis sur pied une armée nombreuse, qui vint à la rencontre du préteur. Cette armée fut dissipée comme tant d'autres par la discipline des Romains. Le chef qui la commandait demeura prisonnier.

An de Rome 561 [1]. —Les préteurs ayant été continués dans leur commandement pour l'année suivante, portèrent de nouveau la guerre sur les frontières de la Lusitanie, et y prirent des villes, entre autres Litrabo, que l'on croit être maintenant Calatrava dans la province de la Manche.

Marcus Fulvius, de retour dans la Tarragonaise, se jeta de nouveau sur la Celtibérie, y gagna deux batailles, et dissipa pour un temps la ligue des peuples de ce pays. Ce succès lui permit de revenir dans l'intérieur, où il s'empara de Tolède, après avoir taillé en pièces les Vettons (Estramadure), qui étaient venus au secours de la ville.

Deux ans plus tard, le préteur Émilius, qui avait succédé à Fulvius dans le commandement de la Tarragonaise, éprouva une défaite complète contre les Lusitans. Six mille Romains furent tués, et le reste prit la fuite. Il arrivait, ainsi qu'on peut en juger par le récit de Tite-Live, que, dans ces premières guerres des Romains avec les Lusitans, toutes les fois que les Lusitans entraient dans la Bétique, ils étaient vaincus, et qu'à leur tour les Romains éprouvaient le même sort quand ils envahissaient la Lusitanie. Nous en avons vu plusieurs exemples. En voici un nouveau.

Émilius vaincu, les Lusitans envahirent la province romaine, et le préteur les battit complètement.

L'année suivante est remarquable par la ligue qui se fit entre les Lusitans et les Celtibères. Cette continuelle insurrection de la Celtibérie, ces armées celtibériennes qui reparaissent si souvent sont une preuve que les victoires des

1 192 av. J.-C.

Romains n'avaient point ce caractère décisif que leur attribuent les historiens latins. A l'époque dont nous parlons, les premiers effets de l'union entre les deux peuples eurent un heureux résultat. Les Lusitans parurent en si grande force sur les frontières de la Bétique, et les Celtibères dans la Tarragonaise, que les préteurs ne crurent point possible de tenir la campagne. Ils dispersèrent leurs armées dans les places fortes, et laissèrent les Espagnols ravager le pays.

Quelques succès du préteur Atinius ne changèrent pas beaucoup la face des affaires, jusqu'à ce que Manlius prit le commandement de la Tarragonaise. Celui-ci gagna une bataille sur les Celtibères. Après lui, Q. Crispinus et C. Calpurnius remportèrent une des victoires les plus considérables qu'aient obtenues les Romains dans les guerres d'Espagne.

An de Rome 567[1].—Les deux préteurs avaient commencé la campagne bien malheureusement : leur armée perdit cinq à six mille hommes dans une rencontre avec les Celtibères. Mais ceux-ci ne surent aucunement profiter de leur avantage, ils ne poursuivirent pas les Romains. On leur apprit bientôt à se repentir : les préteurs, ayant retiré toutes leurs garnisons et levé des troupes dans les villes alliées, vinrent trouver les Celtibères campés non loin du Tage et dans une position favorable. Les Espagnols, voyant que l'armée romaine passait le fleuve et se rangeait en bataille de leur côté, eurent l'imprudence de quitter les hauteurs et de transporter le combat dans la plaine. L'ordre militaire des Romains, l'excellence de leur cavalerie, et la facilité qu'avaient les légions de se mouvoir en tous sens, et de présenter partout une masse imposante, leur donnaient en rase campagne un avantage qu'ils perdaient nécessairement dans un terrain montagneux et entrecoupé de ravins.

La victoire fut toutefois rudement disputée, et ce ne fut

1 186 av. J.-C.

qu'à des efforts inouïs de valeur que les Romains durent de ne pas être accablés dans cette rencontre. Les Espagnols employèrent dans le combat une manœuvre qui d'abord déconcerta leurs ennemis : ils se rangèrent sur deux lignes, et se précipitèrent, pour ainsi dire, à angle aigu et en forme de coin sur les bataillons romains, rangés en ligne droite. Ce mode d'attaque eut l'avantage de rompre tout d'abord la disposition rectiligne de ceux-ci, de les obliger à concentrer la défense sur un seul point, celui qui venait d'être entamé par cette espèce de pointe, et de changer par là la face du combat. Aussi cette manœuvre imprévue jeta-t-elle la plus grande confusion dans les rangs des légions romaines, et déjà Calpurnius craignait qu'elles ne pussent tenir. Il usa alors d'un de ces moyens tout-puissans sur les soldats ; il leur fit dire qu'ils ne songeassent point à revoir leurs maisons ni l'Italie, ni même l'autre rive du Tage, s'ils ne sortaient vainqueurs de ce combat, qu'il y fallait périr ou triompher, et que, pour lui, il n'acceptait pas d'autre alternative. Et comme ses lieutenans couraient de rang en rang porter cette parole du général, lui, à la tête de deux légions de cavalerie, se jeta avec furie sur l'un des côtés de la phalange espagnole, pendant que Quintus, avec un certain nombre de cavaliers, se précipitait sur l'autre. Par ce mouvement simultané, les préteurs rétablirent l'équilibre, et le choc de Calpurnius et des siens notamment fut si impétueux, que dès-lors l'issue de la bataille ne fut plus douteuse. Après une lutte corps à corps, dans laquelle les Espagnols eurent entièrement le dessous, les Romains demeurèrent enfin maîtres du champ de bataille.

Plus de trente mille Celtibères, au rapport des historiens, perdirent la vie dans le combat, et il ne s'en sauva que quelques milliers. La perte des Romains dût être considérable ; et, bien que Tite-Live n'en donne pas le chiffre, il est vraisemblable qu'elle dut monter à peu près au tiers de celle des vaincus.

Ce succès cependant eut le sort de tous les autres. Les peuples d'Espagne, combattant pour l'indépendance de leur pays, ne se tinrent pas pour vaincus; et on verra que, quelque perte qu'ils éprouvassent, cela n'abattait point leur courage et ne les empêchait pas de reprendre les armes à la première occasion.

An de Rome 569[1].—A Quintus Crispinus et à Caïus Calpurnius succédèrent, comme préteurs, Aulus Térentius Varron et Publius Sempronius Longus, le premier dans le gouvernement de la Tarragonaise, le second dans celui de la Bétique. Peu d'événemens remarquables se passèrent sous ces deux préteurs. Ils se bornèrent à guerroyer avec les Celtibères, et à prendre quelques villes chez les Ausétans. Ils furent continués dans leurs fonctions pour l'année suivante.

An de Rome 571[2].—En cette année, Quintus Fulvius Flaccus fut fait préteur de la Tarragonaise, et Publius Manlius de la Bétique. Fulvius ne se signala, dans cette première année de son commandement, que par quelques prises de villes, sans grand résultat pour l'entière soumission de la Péninsule, et Manlius, de son côté, ne fit autre chose que redonner quelque vigueur à la discipline de l'armée qui venait de passer sous ses ordres, et retremper le courage de ses soldats, qui, après quelques mois de repos, s'étaient singulièrement amollis et accoutumés à l'oisiveté. Cependant les Celtibères s'étaient de nouveau soulevés. Informés que Fulvius était dans la Carpétanie, occupé sans doute à y établir la puissance romaine, ils levèrent une armée, et se portèrent à sa rencontre au nombre de près de trente mille. Fulvius, averti de leur marche, se prépara à leur attaque. Il se hâta de grossir son armée de troupes nouvelles, enrôlées précipitamment par ses meilleurs centurions chez les peuples alliés

[1] 184 av. J.-C. — [2] 182 av. J.-C.

de la république; il établit son camp près d'Ébora[1], sur le Tage, à plusieurs milles de Tolède. Les Celtibères se disposèrent, dès leur arrivée, en ordre de bataille aux approches du camp; mais le préteur, qui voulait les tromper et les surprendre, n'accepta pas la bataille, comme on dirait aujourd'hui, et demeura tranquillement sous ses tentes. Pendant quatre jours les Celtibères cherchèrent à amener le conflit en rase campagne, sans pouvoir y déterminer les Romains. Cependant, un matin, Fulvius et ses bataillons se mirent en marche pour l'attaque du camp des ennemis. Ceux-ci n'eurent pas plutôt aperçu les légions romaines quitter leur retranchement, qu'ils se précipitèrent à leur rencontre en poussant des cris, laissant à peine quelques-uns des leurs à la garde de leur camp. Le choc fut rude; mais le Romain attendait le succès moins de la valeur de ses soldats que d'un stratagème qui n'avait pas encore été mis en usage dans les guerres contre ces peuples. Il avait ordonné, en effet, à un de ses lieutenans de se porter, pendant le combat, au camp des Celtibères et d'y mettre le feu.

Déjà les Romains pliaient sous l'effort de leurs ennemis : tout-à-coup, pris sur les flancs par un renfort considérable de cavalerie qu'Accilius conduisait à propos au secours du préteur, et surtout à la vue de l'incendie de leur camp, les Celtibères furent comme frappés de stupeur, et demeurèrent un moment incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre : toute retraite leur était coupée par l'incendie de leur camp. En cette extrémité, ils ne prirent conseil que de leur courage, et ils se retournèrent en désespérés contre l'ennemi, qui en eut bon marché. Plus de vingt-cinq mille hommes de toutes armes restèrent sur le champ de bataille; quatre mille huit cents furent faits prisonniers, plus cinq cents chevaux et quatre-vingt-huit enseignes.

[1] Ferreras nomme la ville près de laquelle Fulvius établit son camp Ebura, qui est, à ce qu'il paraît, ajoute-t-il, Talavera-de-la-Reyna. La bataille eut lieu à une journée de marche de Tolède, sur les bords du Tage, et en effet non loin de l'enceinte où est aujourd'hui Talavera.

Selon Tite-Live, les Romains ne perdirent que trois mille cent hommes. Il y en eut cependant un fort grand nombre de blessés, qu'on transporta à Ébora. Le butin fut considérable, et tel, qu'il suffit à enrichir une partie des chefs de l'armée. Cette dernière circonstance est un témoignage de la grande richesse de ces contrées à cette époque [1]. Les proconsuls et les préteurs employés à ces guerres s'enrichirent presque tous en peu de temps, non moins que certains maréchaux et munitionnaires de nos jours. On peut dire qu'en ce point l'exemple des héros de l'antiquité n'a pas été perdu pour nos héros modernes.

Cette bataille fut certainement une des plus sanglantes qui aient été livrées en Espagne du temps de la république romaine, et il est à remarquer que, comme les précédentes, elle n'eut que de faibles conséquences quant à la réduction du pays. Les vaincus furent loin de se tenir pour assujétis. Quelques jours à peine après leur défaite, les Celtibères reparurent dans la lutte avec le même courage et le même orgueil ; ils envoyèrent une députation au préteur, non pour lui faire leur soumission, mais pour lui demander avec ironie autant de vêtemens, de chevaux et d'épées, qu'il y avait eu de tués dans la bataille. Ils poussèrent la témérité jusqu'à lui enjoindre de quitter leur territoire immédiatement, s'il ne voulait éprouver la vigueur de leurs bras et les effets de leur ressentiment.

Le préteur répondit qu'il voulait en personne satisfaire aux ordres qui lui étaient donnés, et il partit à l'instant plein de colère, se dirigeant vers Contrébia, où il savait que s'étaient retirés ceux qui étaient échappés au carnage de la der-

[1] Sur les bords du Tage, à environ dix lieues de Tolède, on voit encore de nombreuses ruines, des fragmens de temples et d'édifices que l'on suppose avoir appartenu à la ville d'Ébora. On trouve dans les plus humbles maisons des paysans des environs, des chapiteaux et des fûts de colonnes du marbre le plus précieux.

nière bataille. L'arrivée imprévue des Romains les déconcerta, et les habitans de Contrébia, qui paraissent n'avoir pas fait entièrement cause commune en cette circonstance avec leurs compatriotes, ouvrirent leurs portes aux ennemis. Là, Fulvius apprit que la menace hardie qui lui avait été faite aurait pu avoir de plus sérieuses conséquences pour lui si le mauvais temps et les inondations ne lui étaient venus en aide. Sur le bruit de la dernière défaite des leurs, une armée nouvelle s'était soudainement levée, et comme par enchantement, en Celtibérie : depuis plusieurs jours elle était en marche pour Contrébia, et déjà elle eût pu y être arrivée, si des pluies extraordinaires et les inondations qui en furent la suite ne l'avaient arrêtée en chemin. Le consul fut loin d'être rassuré par tout ce qu'on venait de lui dire : il s'était engagé à Contrébia assez aventureusement. C'était un pas difficile. Fulvius s'en tira avec honneur ; voici de quelle manière : environ quinze mille Celtibères, formant une sorte d'avant-garde, allaient arriver à Contrébia. Fulvius, informé par ses espions qu'ils ignoraient la reddition de cette ville, fit tenir son armée cachée le jour de leur arrivée. Comme ils ne s'attendaient à aucun fâcheux accident, ils entrèrent avec sécurité ; alors Fulvius, sortant inopinément de son embuscade, tomba sur eux et les tailla en pièces avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître. A peine s'en échappa-t-il quelques-uns, qui coururent au-devant du reste de l'armée pour l'arrêter dans sa marche. On évalua leur perte en ce nouveau désastre à douze mille hommes tués. Fulvius leur fit prisonniers environ cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux.

AN DE ROME 573 [1]. — Malgré tous les avantages remportés par Fulvius, l'Espagne était moins soumise que jamais. Une sorte d'esprit national s'était créé chez quelques peuples, notamment parmi les Celtibères, qui habitaient la plus grande

[1] 180 av. J.-C.

partie de la Tarragonaise : et, si les peuples divers qui combattaient pour la défense de leur liberté avaient eu dès lors un lien commun et un centre d'action, ils ne fussent certainement pas tombés sous le joug, après avoir fait des prodiges de valeur pour s'y soustraire.

Cependant Fulvius avait fait demander son rappel à Rome, soit lassitude, soit désir de jouir des richesses qu'il avait recueillies dans ses diverses expéditions. Il demandait son rappel en même temps que celui de ses légions, et il faisait briguer pour lui presque ouvertement les honneurs du triomphe, que Rome commençait déjà à laisser acheter à prix d'or. Le scandale de quelques-uns de ses actes ne lui avait pas concilié la bienveillance de ceux des citoyens romains qui voulaient la république avec des mœurs pures, et de ceux surtout qui haïssaient avec raison les oligarques du patriciat à l'égal des rois.

La préture de la Tarragonaise venait d'être donnée à Tibérius Sempronius Gracchus, père des Gracques, et celle de la Bétique à Lucius Posthumius. Le premier, comme on délibérait à Rome sur la demande de Fulvius, se leva : « A entendre le récit que vous nous faites des prouesses de Fulvius, dit-il à l'orateur Minucius, il n'y aurait pas en Espagne une seule ville qui n'obéît aux Romains. Nous sommes informés toutefois que toutes ces conquêtes se réduisent à fort peu de chose, et ne vont pas au-delà des régions voisines de nos campemens; car jusqu'ici nous n'avons fait encore que camper en Espagne. Les régions les plus éloignées de ce pays ont en horreur la domination romaine et le nom romain. Si vous accordez à Fulvius sa demande, je devrai donc, sans armée, me charger du gouvernement d'une province qui a été à grand'peine contenue jusqu'à présent par des forces imposantes! Avec une poignée de soldats qu'il me faudrait enrôler en grande hâte en Espagne même, pourrai-je, dites-moi, réprimer l'énergie de ces barbares, qui ont souvent repoussé

et mis en fuite nos vétérans et nos meilleurs soldats? le croyez-vous, Romains? Que Fulvius ait assujéti toute la Celtibérie, je le veux; mais qui m'assurera que les Celtibères demeureront soumis? Pensez-vous que l'on puisse attendre la paix et le repos de la part d'un tel peuple, accoutumé à renaître incessamment de ses ruines et à lever l'étendard de l'insurrection chaque fois qu'il est vaincu et subjugué? Si nos légions retournent en Italie avec Fulvius, comme il le demande, sans doute pour décorer son triomphe, j'en fais ici le serment devant tous, j'irai, je choisirai en Espagne un lieu où je puisse demeurer tranquille; mais je ne serai pas assez témérairement insensé pour assaillir avec des troupes insuffisantes, invalides ou sans expérience, un ennemi féroce et aguerri. J'ai dit. »

Ce que répondit à ces mâles paroles, un peu féroces aussi, mais pleines de justesse et de sévère raison, le député de Fulvius, à savoir « que les Celtibères avaient été bien réellement vaincus et défaits par lui, qu'il avait répandu la terreur parmi eux, et que, pour peu qu'ils fussent raisonnables, ils n'oseraient reprendre les armes contre leurs vainqueurs; que toutefois leurs desseins étaient impénétrables; que les suites de leur désespoir et de leur férocité étaient au-dessus des calculs de la prudence humaine; qu'il eût été bien imprudent d'attaquer de nouveau cette nation courageuse et obstinée; et enfin, pour conclure, que les soldats de Fulvius avaient résolu ou de retenir leur général en Espagne ou de le suivre par terre ou par mer à Rome; » tout cela indique assez les vues ambitieuses et personnelles du préteur, divulguées d'ailleurs fort ouvertement par Sempronius Gracchus. Mais là n'est pas ce qui nous importe le plus : le discours de Sempronius Gracchus et celui de Minucius sont surtout précieux pour nous comme expression de l'opinion que l'on avait alors à Rome des nations hispaniques de la Tarragonaise. Ils servent merveilleusement, ce semble, à faire connaître le génie

de ces peuples, et à caractériser l'état réel de la Péninsule à cette époque. Le sénat permit à Fulvius de revenir, mais accompagné seulement des vétérans qui avaient accompli les seize années de service qu'exigeait la loi, et de ceux qui dans cette guerre s'étaient le plus distingués. En même temps il accorda au nouveau préteur, Sempronius Gracchus, treize mille deux cents hommes de pied et sept cent cinquante chevaux.

Pendant que ceci se passait à Rome, voici ce qui se passait en Espagne. Manlius, cantonné dans la Bétique, tenait tête aux Lusitans, sur lesquels il remportait des avantages toujours sans résultat définitif. Fulvius, qui, dès la fin de l'hiver, avait repris les hostilités et ravagé toute la partie de la Celtibérie qui avait été épargnée l'année précédente, s'apprêtait à retourner en Italie. Fulvius, après avoir fait tout le dégât qui lui fut possible (telles sont les propres paroles d'un historien), partit dès qu'il eut appris l'arrivée de Gracchus, pour aller se démettre en ses mains du gouvernement de la Tarragonaise. Instruits qu'il se retirait, et qu'il devait passer par une épaisse forêt nommée Manlienne, dit-on, parce que Manlius fut le premier qui osa y pénétrer, les Celtibères se postèrent dans l'épaisseur du bois, et, dès que l'armée romaine s'y fut engagée, ils se précipitèrent sur elle de toutes parts : peu s'en fallut qu'ils ne fissent payer cher au préteur leurs précédentes défaites. Sa fermeté imperturbable le sauva encore une fois.

L'armée romaine courait de tous côtés en désordre. Le préteur, étonné, et ignorant à quel nombre d'ennemis il avait à faire, paraissait incertain sur le parti qu'il fallait prendre. Avant tout, il fit faire halte aux siens, et, ayant rallié autour de lui l'élite de ses vetérans, il fondit sur l'ennemi avec une impétuosité telle, qu'il s'ouvrit un chemin au milieu d'eux. Le reste de ses troupes, répandu dans la forêt, ne tarda pas à revenir à la charge. Les Celtibères, pris par les flancs, ne

songèrent plus qu'à se défendre, et cédèrent le passage aux Romains. La perte du préteur fut assez forte, et la grandeur du péril incontestable. Mais Fulvius dissimula en partie cet échec, et n'en parla, en arrivant à Tarragone, que comme d'une aventure ordinaire et commune, dont il s'était tiré avec facilité.

Entre les préteurs romains commis à la conquête de l'Espagne, Fulvius fut, sans contredit, un des plus remarquables; mais il manqua continuellement de politique. D'un caractère hautain, il n'avait foi que dans la force des armes, et il envenima les populations celtibères, de beaucoup les plus nombreuses, au lieu de les ramener par ces procédés nobles qui touchent les peuples naturellement généreux et d'un courage éprouvé, comme l'était évidemment celui-ci. Rome aurait tout pacifié en ce pays par la politique de Cornélius Scipion, qui elle-même fut plus adroite, à beaucoup près, que véritablement humaine et conciliatrice. Que fallait-il aux Romains en Espagne? une position forte, d'où ils pussent imposer à leurs ennemis. Qu'en voulaient-ils tirer? des hommes et de l'argent. Eh bien! tout cela, ils l'eussent pu faire dans la Péninsule, si leur orgueil de conquérans et les passions effrénées de leurs nobles n'eussent préféré dominer à force ouverte les populations. On s'est déjà convaincu que, malgré des succès qui partout ailleurs eussent été décisifs, les Romains étaient fort loin, à l'époque où nous sommes parvenus, d'avoir pris racine dans le pays, et que cette conquête, incertaine encore, et qui occupait une si grande partie des forces de la république, leur coûterait bien des flots de sang avant d'être réduite complètement à l'état de province romaine. Il est vrai que les nobles trouvaient là de quoi satisfaire leurs passions et occuper utilement leur ardeur. C'était un vaste champ pour la cupidité; les nobles s'y enrichissaient au milieu de périls qui n'étaient pas sans gloire; et cela doublait pour eux le prix des richesses : car on sait que chez les Ro-

mains les mauvaises passions furent singulièrement l'auxiliaire et le véhicule du courage militaire et civil.

Depuis quelques années Rome semblait avoir entièrement perdu ce caractère de vertueuse austérité qui lui avait été propre. Le pouvoir du sénat s'était accru outre mesure. Vers ce temps, la plupart des préteurs romains, presque tous choisis parmi l'aristocratie du sénat, s'étaient rendus odieux aux vaincus par des déprédations, des violences et des rapines inouies; et c'était là surtout l'horrible côté de la conquête romaine, non seulement en Espagne, mais partout. L'impunité était acquise aux préteurs, et le sénat, qui regorgeait de parens, d'amis, de complices de ceux-ci, était toujours tout prêt à les absoudre, quand, par hasard, quelque accusation hardie, chose rare, était portée contre eux. Cela tenait d'ailleurs à sa politique, qui a été jusqu'ici celle de tous les dominateurs du monde. La plus grande partie de ces richesses, produites par le pillage et les exactions exercées sur les vaincus, passait aux familles patriciennes dont se composait presque tout entier le sénat, et servait ensuite à organiser l'oppression des familles plébéiennes de la république, et à y établir de plus en plus le gouvernement oligarchique des patriciens. Quant à l'Espagne, on peut juger du prix que devaient y attacher des conquérans animés de cet esprit, par la seule énumération des richesses que quelques généraux en tirèrent. L. Lentulus en rapporta deux mille quatre cent cinquante livres d'argent, avec quoi il se fit faire une ovation, et presque décerner le triomphe. Cnéius Lentulus, à la fin de son proconsulat, y avait recueilli mille cinq cent quinze livres d'or, vingt mille d'argent et trente-quatre mille cinq cents pièces de monnaie pareillement en argent. L. Stertinius, proconsul, en rapporta cinquante mille livres d'argent; et il obtint à son retour à Rome trois arcs de triomphe. Nous avons vu que les préteurs qui avaient succédé aux proconsuls dans le gouvernement des provinces espagnoles, n'y tinrent pas une plus louable conduite. Leur avidité in-

satiable et leur esprit de rapine excitèrent au plus haut degré la haine de ces peuples, indignés de voir les Romains se jeter sur le gouvernement de leur pays comme sur une proie à dévorer.

Fulvius, à son arrivée à Rome, déposa dans le trésor public cent vingt-quatre couronnes d'or, trente-une livres d'or en verges et cent soixante-treize mille pièces de monnaie d'argent d'Osca, sans compter les sommes énormes qu'il avait fait entrer dans son épargne. Ses richesses personnelles étaient si considérables, qu'une faible partie suffit seule à récompenser tous les vétérans qui l'avaient suivi à Rome, à donner pendant dix jours des fêtes et des spectacles au peuple, et à l'élévation d'un magnifique temple à la *Fortune Équestre*, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait en Espagne.

La conduite de Sempronius Gracchus, son successeur dans la Tarragonaise, fut juste et honorable, quoique toujours il ait plus songé aux intérêts de Rome qu'aux intérêts de l'humanité. Après la prise de deux villes, que Tite-Live appelle Munda et Certima, Gracchus se porta avec ses meilleures troupes à la rencontre des Celtibères, toujours en armes dans l'intérieur. Il y a dans l'histoire des premiers mouvemens de Gracchus plusieurs points géographiquement fort obscurs; mais les faits ne manquent pas : un trait de mœurs bien caractéristique de ces peuples incultes appartient à cette première entrée en campagne de Gracchus. Comme il fourrageait dans les environs d'une ville dont il se disposait à faire le siége, et de laquelle le nom et la situation nous sont restés également inconnus, une députation des habitans vint à lui, et le surprit très fort en l'instruisant de l'objet de sa mission. Les députés, d'un ton d'ailleurs rempli de respect pour le général romain, lui faisaient savoir que, bien que leurs amis eussent le plus grand désir de se défendre contre ses attaques, ils étaient trop faibles en ce moment pour lui résister conve-

nablement, et ils le priaient, en conséquence, de différer ses opérations jusqu'à ce qu'ils eussent reçu les secours qu'ils attendaient de leurs alliés les Celtibères. La singularité de cette demande est grande assurément, et marque à la fois la simplicité et la loyauté des nouveaux ennemis de Gracchus; c'était déjà quelque chose de l'esprit hardi et chevaleresque qui a si éminemment distingué l'Espagne au moyen âge. La ville dont il est ici question, ne recevant aucun secours, se rendit à Gracchus, qui la traita avec générosité.

Cependant le préteur ne tarda pas à mettre le siége devant la ville d'Alce, située sur la limite qui séparait l'Orétanie de la Cetibérie. La réduction de cette ville occupa peu de temps Gracchus, et plusieurs autres cités se mirent à sa discrétion sans songer à se défendre. Sempronius Gracchus avait repris en Espagne ce beau rôle de guerrier et de politique qui avait fait tant d'honneur à Cornélius Scipion.

Tout le temps qu'il fut préteur en Espagne, ce mélange de fermeté et de justice ne lui servit pas moins que la valeur des légions romaines, non qu'il ne recourût, autant que l'intérêt de Rome paraissait le lui commander, à l'emploi des armes, mais il y joignait, quand il croyait le pouvoir, les négociations et les procédés généreux. Aussi Sempronius Gracchus laissa-t-il de lui, dans la Tarragonaise, une opinion de modération qui ne s'y effaça pas de long-temps. Il poussa fort avant ses expéditions à l'intérieur, toujours offrant le combat, tout en demandant la paix; et, si la mauvaise foi et la cruauté que les Romains avaient montrées tant de fois précédemment n'avaient été pour ainsi dire proverbiales dans ces pays, il est à croire qu'une si sage et si ferme conduite les aurait déterminés à faire alliance avec la république et à lui fournir des secours considérables en hommes et en argent.

L'Espagne était à cette époque un pays merveilleusement riche. Les mines d'or et d'argent y abondaient, surtout vers le nord. Osca, chez les Vescetani, était célèbre par ses mines

d'argent, et l'on y frappait monnaie. Un grand nombre de villes de la région septentrionale, surtout dans le voisinage des montagnes, se livraient à l'exploitation des mines, qu'on y ouvrait avec une extrême facilité. Dans presque tout le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées, on recueillait les métaux les plus précieux en fort grande abondance, et ils y étaient employés aux usages les plus vulgaires. L'argent surtout y était façonné en ustensiles et prodigué en ornemens. L'or, comme partout, s'y trouvait en moins grande quantité, mais on en extrayait encore assez pour que l'usage des couronnes de ce métal y fût devenu commun. Dans l'énumération des richesses énormes que les Romains tirèrent violemment de ce pays, figurent fréquemment des couronnes d'or : c'étaient des cercles en or uni, sans alliage, de forme très-simple, qui servaient d'ordinaire à l'ornement des images sacrées. L'indication de ces sortes de couronnes se retrouve dans un grand nombre de monumens antiques. On ne les plaçait pas seulement sur la tête, on les suspendait encore aux mains, aux bras, et quelquefois au cou et aux vêtemens. Plusieurs statues de cette époque en sont décorées de la sorte. On en usait dans les repas, dans les fêtes; on s'en faisait des dons entre parens et amis. Ce n'était pas un insigne de puissance, mais un simple ornement, une parure, un objet de luxe et de fantaisie.

Cette richesse particulière à l'Espagne avait singulièrement excité la cupidité des Romains, et avait ajouté un stimulant nouveau à l'amour de la domination qui leur était propre. Aussi a-t-on vu avec quelle ardeur effrénée ils avaient exploité les vaincus après le départ de Scipion. Cette conduite sordide et cruelle des premiers préteurs avait aliéné de Rome la plupart des peuples de l'Espagne, et, pour bien des années, rendu impossible la pacification de ce pays par l'alliance romaine.

Sempronius Gracchus fit tout ce qui fut en lui pour réparer

les fautes et faire oublier les crimes de ses prédécesseurs, et il y réussit en partie : il montra que, par de loyaux procédés seulement, il serait possible à Rome d'établir sa puissance dans ces contrées, et que l'arrogance et l'orgueil n'y pouvaient rien. Numance, que nous verrons plus tard s'illustrer par une défense héroïque, capitale des Pélendones, et l'une des villes les plus considérables du nord de la Péninsule, céda à ces démonstrations amicales, et accepta l'alliance des Romains. Gracchus, dans toutes ses relations avec les prétendus barbares de l'Ibérie, garda inviolablement la foi promise; et, bien qu'en diverses circonstances il ait appliqué aux vaincus le droit de la guerre un peu trop dans toute sa rigueur, principalement dans la répression d'une insurrection des Celtibères, sa seule renommée d'homme sûr et probe l'avait fait respecter même de ses ennemis.

Les heureux effets de la conduite de Gracchus engagèrent le sénat à lui continuer la préture pour l'année suivante. Il s'attacha particulièrement à établir à l'intérieur, et non plus seulement sur les côtes orientales, une bonne administration et une sorte de gouvernement, et il fit de grands efforts pour introduire dans les pays alliés les idées et les principes de la vie civile des Romains, pour les rattacher à Rome par le lien puissant de principes communs. Mais c'était là une œuvre qui ne pouvait se faire en quelques mois, et pour l'accomplissement de laquelle, même avec le plus grand esprit de suite, de longues années eussent été nécessaires.

Il choisit Illurcis, non loin de Numance, et à un mille de l'Èbre, pour centre de ses opérations; c'était une petite ville qu'il fit fortifier et embellir, et à laquelle on donna le nom de Gracchuris, en mémoire de ce qu'avait fait Gracchus pour elle. Aucun préteur n'avait pénétré encore si avant vers le nord, et c'est là ce qui distingua principalement l'expédition de Gracchus; il établit des relations avec des peuples jusque-là presque inconnus aux Romains; il agrandit et fortifia une

ville non loin de l'Èbre, à quelques milles du pays des Vascons, montagnards redoutés et indomptés, et rendit enfin quelque honneur au nom romain, que les précédens préteurs avaient fait abhorrer.

Un des inconvéniens de l'institution des préteurs était qu'ils ne pouvaient conserver leur charge qu'un an ou deux ans au plus : en si peu de temps il était impossible d'accomplir de grandes choses autrement que par les armes. Aussi vit-on les préteurs faire de rapides et brillantes conquêtes; mais ces perpétuels changemens ne permirent à aucun d'eux de civiliser à l'image de Rome les pays conquis. Il y avait en Espagne de nombreuses légions romaines; il n'y avait pas un coin de terre qui fût véritablement acquis aux principes et aux lois de la république. Sempronius Gracchus fut le seul qui essaya sérieusement de changer cet état de choses; mais le temps, cet élément nécessaire de toute amélioration, lui fit défaut.

Pendant les deux années qui suivirent, les préteurs, successeurs de Gracchus et de Posthumius, agirent, pour ainsi dire, sans conséquence, et ne s'attachèrent point à suivre la marche tracée par Gracchus. Ils reprirent les vieux erremens, et leur conduite fut loin d'être honnête : c'étaient Marcus Titinius et Titus Fontéius.

An de Rome 578 [1]. — En cette année vint en Espagne, en qualité de préteur de la Tarragonaise, un homme qui s'y acquit une réputation infâme; c'était Publius Furius Philon. Les vols, les exactions et l'insulte furent les moyens de gouvernement qu'il employa tout d'abord. L'oppression eut alors ses effets ordinaires, et une insurrection générale des villes qu'il avait dépouillées s'annonça avec un caractère de gravité tel, que Rome en fut effrayée. L'incapacité de Furius était notoire autant que sa cupidité, et il n'avait dû qu'aux intrigues de ses complices du sénat la prolongation de sa préture. Quand

[1] 175 av. J.-C.

le soulèvement qu'il avait suscité fut entier, on comprit qu'il n'appartenait pas à un tel homme de le réprimer, et on envoya en Espagne Appius Claudius, avec le titre de proconsul pour anéantir, comme on disait dans le sénat, et ce pour la centième fois, les Celtibères révoltés.

Appius Claudius les vainquit en effet, les dispersa, et rétablit l'autorité de la république dans la plupart des villes insurgées; mais on sait ce que valaient ces victoires à Rome et quel en était le résultat certain : une grande perte d'hommes, quelques mois de paix apparente, et l'accroissement démesuré de la richesse des patriciens.

Ces insurrections sans cesse renaissantes, et les résultats heureux de la conduite différente du petit nombre de préteurs qui n'avaient pas eu une foi aveugle dans la force, ouvrirent enfin les yeux sur la véritable nature de ces mouvemens. Quelques-uns cessèrent d'y voir les effets du caractère obstiné et mutin qu'on attribuait généralement aux peuples de l'Hispanie. Ces peuples ne se lassaient pas, il est vrai, de combattre l'oppression, ou de protester contre elle par tous les moyens possibles; mais on avait eu sujet de s'applaudir, en plus d'une occasion, de n'avoir employé avec eux que la bonne foi et la conciliation. Un parti généreux s'était formé en leur faveur au sein de Rome même, et, comme lord Chatam plaida pour les Américains dans le parlement britannique, Scipion-l'Africain et Caton plaidèrent pour les Espagnols dans le sénat romain.

An de Rome 582[1].—Pour premier acte de réparation, le sénat supprima les prétures d'Espagne. On confia à un proconsul ou pro-préteur la direction suprême des forces romaines dans la Péninsule; et les préteurs qui avaient soulevé l'indignation et la colère des peuples de la Bétique et de la Tarragonaise, sujets ou alliés des Romains, furent mis en

[1] 171 av. J.-C.

accusation. Nous avons dit que Scipion-l'Africain et Caton plaidèrent pour les Espagnols dans le sénat romain. En effet, une députation était venue à Rome au nom des principales villes qui avaient eu le plus à souffrir de la fureur des préteurs accusés ; et, peu satisfaite avec raison du premier résultat qu'elle venait d'obtenir, l'abolition des préteurs, la députation espagnole insista pour la continuation des poursuites commencées contre les tyrans. Elle avait pris pour avocats (*advocati*), au nom de la Tarragonaise, C. Scipion-l'Africain et M. Porcius Caton, et, au nom de la Bétique, Lucius Paulus et Galba Sulpitius ; la plus opprimée des deux provinces avait les plus illustres défenseurs. Scipion parla avec sa droiture et sa finesse ordinaires ; Caton, chez qui l'orgueil du sang romain n'avait pas étouffé toutes les inspirations de la justice, avec cette sévérité et cette rudesse accusatrices qui le distinguaient entre tous ses contemporains.

Les crimes dont on chargeait les accusés étaient de notoriété publique. Ils furent d'ailleurs prouvés par de nombreux témoignages ; mais les accusés l'emportèrent par leur crédit. Marcus Titinius et ses autres complices furent absous. Furius Philon, contre qui s'élevaient des charges telles, que le sénat lui-même ne put les entendre sans indignation, n'avait osé y comparaître, et s'était banni volontairement. On ne trouve de digne pendant à ce Furius, dans toute l'histoire romaine, que Verrès ; la concussion et le vol étaient les principaux, mais non les plus grands de ses crimes, et l'on peut juger par là de la honte que de semblables généraux devaient faire jaillir sur le nom romain.

L'Espagne dut pourtant à l'instruction de ce procès et à la divulgation des faits et gestes des préteurs, d'exciter un assez vif intérêt parmi les hommes de bien de la république, et les villes plaignantes y gagnèrent trois choses : l'abolition de la préture, la révocation des questeurs, et enfin le droit de s'imposer elles-mêmes et de fixer la quotité des tributs et

leur mode de recouvrement. Il en fut de même sur la redevance d'hommes que le vainqueur exigeait des pays conquis : on laissa à ceux-ci le droit de débattre avec le proconsul le chiffre du contingent qu'ils auraient à fournir, et défenses furent faites d'enrôler des soldats sans cette préalable condition. Ce premier succès fut dû autant à la crainte qu'inspiraient les armes des Celtibères qu'à la justice de leur cause. C'était pourtant un grand avantage d'avoir forcé Rome à céder sur tous ces points, et il y a dans ces stipulations quelques germes de liberté, qu'il n'est pas sans intérêt de voir poindre ainsi, au milieu des tribulations d'un état social incertain et incessamment menacé dans son existence même.

Il y a loin sans doute de ces commencemens aux *fueros* des Aragonais et des Basques et aux cortès générales de la monarchie espagnole; mais c'était là comme l'aurore de la liberté à venir.

Nous verrons dans quelques années l'Espagne élevée au rang de province romaine avec tous les avantages qu'on y attachait; plusieurs villes d'Espagne dotées d'une organisation municipale à l'image de Rome, et dans un certain nombre cette organisation admettant plusieurs élémens des institutions locales anciennes. Aujourd'hui nous ne pouvons que signaler le premier pas fait dans cette voie.

En cette même année[1], Carteja fut érigée en colonie romaine, et ce fut la première établie en Espagne. Du commerce des soldats romains avec les femmes hispaniennes, entre qui le mariage était encore défendu par le droit latin, étaient nés un grand nombre d'enfans. Ceux-ci, qui s'élevaient à près de quatre mille, envoyèrent à Rome quelques-uns d'entre eux pour demander qu'on leur accordât, en leur qualité d'enfans de Romains, une ville et des terres pour s'y établir sous la protection des lois de la république. Le sénat accueillit leur

[1] 582 de Rome (171 av. J.-C.). — Voyez Tite-Live, l. XLIII.

requête, et chargea Lucius Canuléius, à qui, lors de la suppression des prétures, avait été donné le double gouvernement de la Tarragonaise et de la Bétique, de tenir la main à l'établissement de cette colonie, qui était reconnue enfin nécessaire. On chercha pour cette première fondation un territoire un peu éloigné du théâtre d'une lutte qu'on pressentait bien n'être pas terminée entre les indigènes et les Romains, et l'on choisit Carteja, dans le voisinage du détroit, d'où il était facile de communiquer avec Rome sans danger par les voies maritimes.

Le mouvement était donné. Sous le consulat de Marcus Claudius Marcellus, successeur de Canuléius, une seconde colonie romaine s'établit en Espagne. Cette fois ce fut dans une des plus fertiles parties de la Bétique, sur les bords du Guadalquivir, et dans une petite cité phénicienne admirablement située, que des citoyens romains vinrent, de l'Italie même, fixer leur domicile, acquérir des propriétés, et vivre sous les mêmes lois qu'en Italie. Cordoue fut choisie entre toutes les autres villes, et on l'embellit d'édifices nouveaux; on l'entoura de maisons de plaisance où l'art et les raffinemens, qui commençaient à signaler la civilisation romaine, furent prodigués, et on la décora du titre de colonie des patriciens. Tite-Live et Strabon[1] parlent avec détail des embellissemens de Cordoue par les patriciens qui étaient venus y vivre, et il paraît que la mode prit à Rome, vers ce temps, de se faire honneur de posséder une maison à Cordoue.

Malheureusement le moment n'était pas encore venu pour les Romains d'habiter en Espagne avec pleine sécurité, et d'y jouir en paix de la beauté du climat et des productions du sol. Les peuples de la Péninsule n'avaient pas encore adopté les vices de leurs conquérans, qui eux-mêmes avaient beaucoup à faire dans la carrière de la corruption; Gadès ne four-

1 Tite-Live, l. XLIII; Strabon, l. III, in plur. loc.

nissait pas encore aux théâtres de la capitale des danseuses assez habiles pour charmer seules les goûts efféminés du peuple-roi devenu l'esclave d'un despote[1], et nos hardis péninsulaires, avec leur sauvage énergie et leur amour indompté de l'indépendance, devaient plus d'une fois encore troubler le sommeil des nobles habitans de Cordoue, devenue toute romaine, avant qu'on citât à Rome les riches Espagnols comme des débauchés du premier rang[2].

Avant d'en venir là, bien de glorieuses tentatives de libération furent sur le point de réussir, et si les Espagnols y succombèrent, ce ne fut pas du moins sans rendre à leurs ennemis guerre pour guerre et malheur pour malheur.

An de Rome 589[3]. — Les prétures d'Espagne n'étaient demeurées abolies que quatre années. On les avait rétablies en l'an de Rome 586. Aux deux premiers préteurs rétablis Cnéius Fulvius et C. Livius, avaient succédé A. Licinius et P. Rutilius, lorsque éclata, en l'an de Rome 592, un nouveau soulèvement des Celtibères, qui fut marqué d'un caractère particulier, et où figure un nom qui a conservé sa physionomie gauloise, même sous la forme latine dans laquelle il nous a été transmis. Ce nom, c'est celui de Salondicus ou Olinicus, donné à un Celtibère qui joua le principal rôle dans ce soulèvement. C'était, dit un historien, un homme rusé et entreprenant qui feignit d'être inspiré, et provoqua ses compatriotes à l'insurrection au nom d'une divinité. Il

1 Forsitan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ.

JUVEN., Satyr. XI, v. 159 et seq.

Nec de Gadibus improbis puellæ
Vibrabunt sine fine prurientes,
Lascivos docili tremore lumbos.

MARTIAL., l. VI, ep. 71

2 Horace disait de ceux-ci :

Navis hispanæ magister, dedecorum
Preciosus emptor.

3 164 av. J.-C.

parcourait le pays, semblable à un prophète, une lance d'argent à la main, qu'il disait tenir d'une puissance supérieure, appelant partout les peuples à une sorte de croisade païenne contre les Romains, et mêlant à ces idées religieuses des paroles de liberté qui ne laissaient pas d'agir sur les esprits [1]. Une armée se forma sous son influence, on ne dit pas dans quelle partie de la Celtibérie, et marcha à la rencontre du préteur. Arrivée en présence du camp des Romains, l'armée s'arrêta, et, comme la nuit tombait, force lui fut d'attendre le jour pour commencer le combat. Mais Salondicus devait succomber presque sans gloire cette nuit-là même. Ayant pénétré dans le camp des Romains, sous le costume d'un Espagnol de l'armée du préteur, pour s'assurer par lui-même des forces de l'ennemi, un soldat, à qui il parut suspect, le tua d'un coup d'épée. On lui coupa la tête, et, le général romain ayant fait mettre son armée sur pied avant le jour, toutes les légions se rangèrent en face de l'ennemi, et, aux premières lueurs de l'aurore, marchèrent à lui, avec un soldat à l'avant-garde, portant la tête de Salondicus au bout d'une lance. A cet aspect, une sorte de terreur religieuse saisit les Celtibères, et ils abandonnèrent pour cette fois le champ de bataille sans engager la lutte [2].

An de Rome 198[3]. — Nous avons vu les premiers efforts des Lusitans presque toujours échouer hors de leur pays. Le moment approche où les habitans de cette contrée vont entrer en lutte de la manière la plus sérieuse avec les Romains, sous la conduite d'un véritable héros, qui de simple vacher devint général. Mais d'abord nous avons à signaler quelques tenta-

[1] Summus vir astu et audaciâ, si res cessisset, Salondicus, qui hastam argenteam quatiens, velut cælo missam, vaticinanti similis, omnium in se mentes converterat. Flor., l. II, c. 17.

[2] Ici commencent les lacunes de Tite-Live, et Florus, sur la foi duquel cet événement est venu à nous, le raconte fort confusément (Voyez Florus, l. II, loc. cit.)

[3] 155 av. J.-C.

tives qui précédèrent l'entreprise de Viriathes. Les préteurs de la Bétique, pour lesquels les Lusitans étaient de redoutables voisins, avaient cru qu'en les attaquant dans leur propre pays et dans leurs foyers, ils réussiraient peut-être à les détruire, et plus d'une fois ils étaient entrés brusquement en Lusitanie, et en avaient ravagé les cités rustiques et les champs. Les habitans de cette portion de la Péninsule avaient conservé des mœurs agrestes et simples, et d'instinct ils redoutaient et haïssaient les Romains. Les excursions que ceux-ci firent chez eux accrurent cette haine, et ils résolurent de tirer vengeance de leurs agresseurs. Sous la conduite d'un général improvisé, qu'Appien nomme Punicus[1], soit que ce fût là réellement son nom, soit qu'il fût phénicien de nation, les Lusitans, poussés à bout, firent une irruption violente au-delà de leurs frontières, imprimant la terreur dans tous les pays habités par les sujets de Rome; et Manlius Calpurnius ayant voulu s'opposer à la marche hardie de Punicus, qui déjà avait laissé loin derrière lui les rives du Guadiana, celui-ci l'attaqua avec une incroyable fureur, et le força à prendre la fuite devant ses Lusitans.

Enhardi par ce premier succès, Punicus pénétra avec une extrême rapidité au cœur même de la Bétique, mit le siége devant Asta, et se montra dans cette audacieuse expédition le digne devancier de Viriathes. On ne sait à quelle destinée il eût pu être appelé, lorsqu'il périt malheureusement devant Asta, frappé d'un coup de pierre, dans l'un des assauts qu'il donna à cette place. Sa mort jeta le découragement dans son armée, et l'on a lieu de croire que le successeur que les Lusitans lui donnèrent, et que les historiens nomment Cessaron, jugea plus prudent de rentrer librement en Lusitanie. Cette conduite d'ailleurs semble marquer que les Lusitans n'avaient fait cette expédition que pour effrayer leurs ennemis et pour

[1] Appian. Alex., de Bel. Hispan., p. 485.

qu'on les laissât tranquilles chez eux. Mais on ne les y laissa pas long-temps en paix, comme on le verra dans la suite.

AN DE ROME 599[1]. — Cette année fut signalée par le commencement de la plus acharnée des luttes dont la Péninsule ait été le théâtre entre ses habitans et les Romains : plusieurs peuples de la Celtibérie, lassés de la servitude, ou irrités de ce que les conditions des traités qu'ils avaient faits avec Gracchus n'étaient pas fidèlement observées par les délégués de Rome, résolurent de prendre les armes de nouveau, et formèrent une ligue entre eux pour avoir raison de ce manque de foi. Ceci peut être considéré comme l'origine de la guerre de Numance; et ce fut une des ligues les plus formidables qui eussent encore été formées contre les Romains. Ainsi, quand Rome n'avait pas à combattre au nord, c'était au midi ou au centre : des ennemis se levaient contre elle d'année en année dans la Péninsule, et, pendant plus d'un siècle, on peut dire que ce qu'elle tirait en or et en argent de l'Espagne, elle le lui rendit en sang romain. A peine l'insurrection était-elle réprimée ici, qu'il fallait aviser à la réprimer là. Il y avait toujours à combattre sur quelque point, et l'Espagne ne compta pas peut-être, pendant un fort long temps après que les Carthaginois en eurent été chassés, une seule année où l'on ne fît la guerre dans son sein. De là cette longue série de récits de bataille qui remplissent les livres de Tite-Live, de Polybe, d'Appien, de Florus, de Paul Orose et de tant d'autres.

Deux ou trois peuples seulement avaient pris part au mouvement qu'avait tenté Salondicus. Cette fois ce fut dans la partie la plus peuplée et la plus guerrière du pays que l'insurrection se déclara, parmi celles des nations de la Celtibérie[2] qu'on avait pu vaincre jusqu'ici, mais jamais dompter, à

[1] 154 av. J.-C.

[2] La Péninsule avait été divisée, comme on sait, par les Romains, en citérieure et en ultérieure : l'Espagne citérieure comprenait toute la partie septentrionale depuis les Pyrénées jusqu'à l'embouchure du Duero sur l'Océan, et à la ville de

moins qu'on ne consentît à discuter, et pour ainsi dire à compter avec elles comme avait fait Gracchus.

Les griefs des Espagnols contre Rome devaient être bien grands et bien légitimes. Malheureusement les historiens latins ont gardé un silence presque absolu sur ce point. Il est facile de comprendre pourtant que des énormités durent avoir été commises dans le pays par les lieutenans de la république; et ce ne fut sans doute qu'après avoir enduré la tyrannie avec beaucoup de longanimité, que les Celtibères du centre, renommés par leur modération autant que par leur bravoure, durent avoir recours aux armes, *ultima ratio populorum.*

Quoi qu'il en soit, presque toutes les nations de l'intérieur et du voisinage des Pyrénées, dans la direction du nord, entrèrent dans l'alliance nouvelle. De ce nombre furent les Ségontiens ainsi nommés d'une Segontia, située vers l'Èbre; les Bères ou Bergides, qui tiraient leur nom de Bergidum, leur capitale; les Tritiens, ainsi appelés de Tritium, leur ville; les Pelendones; les habitans de Calaguris, de Pallantia, d'Intercatia, de Segisamo, de presque toutes les villes situées des deux côtés de l'Èbre, depuis Segontia. Les Ségontiens et les Arévaques étaient les plus résolus et de beaucoup les plus considérables tant par leur situation que par l'énergie dont ils étaient animés. Des députés avaient été envoyés en tous sens pour expliquer à tous le but de cette guerre et faire un appel général à la bonne volonté et au courage de tout ce qui était né sur la

Murgis, sur la Méditerranée. L'Espagne ultérieure était formée du reste de la Péninsule, et renfermait le Portugal, Grenade et l'Andalousie. On appelait Celtibères les peuples de la partie orientale et centrale, et cette dénomination s'appliquait à des nations séparées souvent par de très-grandes distances et presque inconnues les unes aux autres, mais toutes supposées issues du mélange des Celtes avec les Ibères. La Lusitanie, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, s'étendait fort au-delà des limites actuelles du Portugal vers le nord, jusqu'à près de dix lieues de Tolède. On confondit plus tard, sous la dénomination générale de Bétique, tout le pays connu actuellement sous le nom de Grenade et d'Andalousie.

terre d'Espagne et avait un intérêt commun à ce que le sol hispanique et la liberté des différentes nations qui l'habitaient et y vivaient en paix fussent respectés. Le nom d'étranger excitait partout la haine dans ces contrées, depuis l'abus cruel que les Carthaginois et les Romains avaient fait de la simplicité de leurs habitans. Jamais enfin un plus grand nombre de peuples ne s'étaient ligués en Espagne pour repousser la domination étrangère, et Rome, que les intéressés à la violation des traités avaient trompée et endormie là-dessus, se réveilla en sursaut au bruit de cette grande manifestation d'indépendance à laquelle elle ne s'attendait pas. Le danger était pressant, et, pour le conjurer, on alla jusqu'à anticiper l'élection des consuls pour l'année suivante [1], ce qui ne se faisait que dans les grandes occasions.

An de Rome 600 [2]. — Quintus Fulvius Nobilior et Titus Annius Luscus furent élus consuls, et, dès la fin de janvier, contrairement à l'usage, ils entrèrent en fonction de leurs charges, pour aviser avec plus de maturité aux mesures à prendre relativement aux affaires d'Espagne. Les Lusitans secondaient énergiquement les Celtibères, et la Péninsule était ainsi soulevée sur deux points qui appelaient également la sollicitude de Rome. Le consul Fulvius fut chargé du gouvernement et de la guerre des deux provinces; il partit avec trente mille hommes des meilleures troupes de la république; il prit en main, en arrivant, la guerre qui paraissait alors la plus difficile à mener à bonne fin, celle du centre et du nord, et il chargea son préteur Lucius Mummius de la réduction de la Lusitanie.

Les Celtibères, réunis au nombre de plus de trente mille hommes, sans compter environ cinq mille chevaux, élurent pour leur général l'un d'entre eux, que les historiens appellent Carus. Ce chef, informé que le consul s'avançait à

[1] Épitome de Tite-Live, l. XLVII; voyez aussi Appien, Florus, Paul Orose, etc.
[2] 153 av. J.-C.

grandes journées dans l'intérieur des terres, et brûlant de se mesurer avec lui, l'attendit au passage, posté derrière une montagne; et, au moment où le Romain débusqua du côté où Carus l'attendait avec les siens, il se précipita sur lui, et mit le désordre dans son armée. Tout l'avantage du terrain était au général celtibère. Après une lutte fort acharnée de part et d'autre, les Celtibères, dont les rangs grossissaient à chaque instant, eurent enfin le dessus et ils forcèrent les Romains à la retraite. Les troupes du consul, peu aguerries en ce genre de combat, s'effrayèrent et prirent la fuite. Les Celtibères se mirent à la poursuite des fuyards; mais, comme ils le faisaient avec beaucoup de désordre, tout-à-coup une partie de la cavalerie romaine fit volte-face, et les chargea avec tant de résolution et d'impétuosité, qu'ils eurent quelque peine à bien supporter ce choc : beaucoup furent tués, et entre autres Carus, leur général, qui mourut en héros. Cependant les Romains éprouvèrent des pertes considérables en cette première rencontre, et le champ de bataille resta aux ennemis. Cette bataille eut lieu non loin de Numance, et la nuit étant venue, les combattans s'y retirèrent pour prendre quelque repos.

Les Romains n'eurent pas de peine à se rallier; cependant ils crurent prudent de ne rien entreprendre avant d'avoir procédé à la reconnaissance des lieux et pris quelques mesures préliminaires. L'Espagne était un pays nouveau pour la plupart des soldats du consul, et ce premier échec avait un peu alarmé leur superstition. Cela leur semblait d'un assez mauvais augure. Les Celtibères, de leur côté, s'étaient réunis à Numance, et avaient élu pour capitaine, les Arévaques et les Ségontiens Ambon et Leucon, et les Numantins Leuthéon.

Trois jours après, Fulvius marcha vers Numance, et fit élever ses retranchemens et dresser ses tentes à quelques milles de la ville. Aucun engagement immédiat ne s'en suivit;

mais, à quelque temps de là, ayant reçu d'Afrique un renfort de trois cents chevaux et de dix éléphans que lui envoyait Massinissa, ami du peuple romain, le consul crut le moment venu de tenter une attaque; il se rapprocha de la ville, comptant beaucoup sur la toute-puissance de ses éléphans, dirigés avec adresse dans la mêlée.

Ce fut là précisément ce qui le perdit. Dès que le combat fut sérieusement engagé, Fulvius fit lâcher ses éléphans; ils se précipitèrent hardiment dans le combat, et d'abord l'épouvante fut grande parmi les Espagnols de cette partie de la Péninsule, qu'Annibal n'avait pas accoutumés à la vue de ces animaux. Tout s'enfuit devant eux. Cependant, l'un de ces colosses, ayant été atteint à la tête d'une pierre rudement lancée, devenu furieux, se retourna contre les Romains; les autres l'imitèrent, et les éléphans de Massinissa, d'auxiliaires qu'ils étaient, devinrent ainsi la principale cause de la déroute de Fulvius. Comme les soldats couraient çà et là en désordre, les Numantins, entièrement revenus de leur première frayeur, se mirent à leur poursuite, et achevèrent la défaite du consul. Quatre mille hommes de son armée et trois de ses éléphans restèrent sur le champ de bataille. Le reste fut forcé à quitter la place précipitamment.

Dans sa retraite, Fulvius, ayant trouvé sur son passage une ville nommée Uxama par les historiens, tenta de s'en emparer; mais les habitans lui opposèrent tout d'abord une vigoureuse résistance; le consul, qui avait perdu la connaissance du pays, ne poussa pas plus loin le siége, et se retira, non sans quelque précaution, à la faveur de l'obscurité de la nuit.

Ces précautions étaient sages, mais elles servirent de peu à Fulvius. Le pays devenait de moins en moins tenable; tout y était en mouvement; de toutes parts on se soulevait contre les Romains; la pensée générale était d'en délivrer l'Espagne, et ceux des Espagnols qui étaient contraints de marcher sous l'aigle romaine contre d'autres Espagnols ne le faisaient qu'à

contre cœur, et, pour ainsi dire, à leur corps défendant. De là une appréhension continuelle pour les Romains. D'un autre côté, les Espagnols avaient reconnu combien les sorties inattendues, en usage dans ce qu'on a appelé depuis la guerre d'embuscade, jetaient d'effroi dans les rangs de leurs ennemis. Ce mode de surprise avait complètement réussi à Carus, et ils y recouraient fréquemment. Dans un de ces assauts à l'improviste, un convoi de cavalerie envoyé vers le consul resta aux mains de l'ennemi, et ces scènes se renouvelaient journellement.

Pour achever l'œuvre, la ville d'Occilis, qui était le dépôt d'armes et de munitions de guerre pour les Romains, passa aux insurgés. Fulvius, dont la situation critique fut encore aggravée par le retour de l'hiver, n'eut d'autre ressource que de se retrancher dans son camp, à quelques milles de Numance, en attendant qu'on vînt le secourir, et ce ne fut pas sans y souffrir beaucoup du manque de vivres et des rigueurs du froid, qui fut presque continuel cette année-là.

Dans le même temps, Mummius faisait la guerre dans la Lusitanie, mais avec moins de désavantage : la fortune de ses armes fut pourtant très-diverse : après avoir battu l'ennemi dans une première rencontre, il se laissa aller à l'impétuosité de son armée, et poursuivit les fuyards avec trop d'ardeur. Cessaron, qui avait succédé à Punicus, comme nous l'avons vu, profitant du désordre des Romains, rallia les siens, revint au combat, et remporta la victoire. Dix mille Romains périrent dans cette journée. Cet avantage ranima le courage des Lusitans; mais la chance ne tarda pas à tourner contre eux. Le préteur ramasse à la hâte cinq mille hommes, sort des retranchemens où il s'était tenu caché, et fond sur les Lusitans au moment où, parcourant les campagnes en triomphe, ils traînaient après eux les enseignes et les bagages qu'ils avaient pris sur l'ennemi. On en fit un carnage affreux; et Cessaron lui-même périt dans la mêlée. Les Lusitans eurent grand'peine

à réunir les débris de leur armée, et donnèrent pour successeur à Cessaron celui d'entre eux qu'ils jugèrent le plus digne; les historiens appellent ce nouveau chef Canthénon.

AN DE ROME 601[1]. — Sur ces entrefaites le sénat envoya Marcus Claudius Marcellus dans l'Espagne citérieure avec de nombreux renforts: il était temps de venir au secours de Fulvius. Occilis attira d'abord toute l'attention du nouveau consul. Occilis, après d'inutiles tentatives pour conserver son indépendance, voyant qu'elle ne pouvait résister aux puissantes attaques de Marcellus, prit le parti de se rendre. Il se dirigea ensuite vers Nertobriga, située près du fleuve Salo. Se trouvant hors d'état de se défendre, cette ville envoya des ambassadeurs au-devant du consul pour traiter avec lui; Marcellus n'y consentit qu'à la condition qu'on lui remettrait cent cavaliers en otage. Les exigences de quelques-uns d'entre les principaux habitans firent rompre la trève. Le consul irrité vendit à l'encan les cent cavaliers qu'on avait remis entre ses mains, et recommença le siége. La plus grande consternation régnait dans la ville. On envoya une seconde députation auprès de Marcellus; mais celui-ci déclara ne pouvoir acquiescer aux vœux des habitans que sous la condition que les peuples voisins, qui s'étaient soulevés les premiers, demanderaient aussi à être compris dans le traité d'alliance. Ceux-ci déclarèrent qu'ils étaient tout disposés à la paix, pourvu qu'ils ne fussent plus soumis dorénavant à plusieurs conditions fort dures que leur imposaient les précédens traités. Le consul n'osa prendre sur lui de conclure la paix à ce prix; et l'on stipula de part et d'autre une trève pendant laquelle il serait loisible aux villes espagnoles d'envoyer des députés à Rome pour y exposer leurs griefs et plaider leur cause devant le sénat, qui seul pouvait décider souverainement en cette matière.

Arrivés à Rome, les députés espagnols furent immédiate-

1 152 av. J.-C.

ment introduits dans le sénat et exposèrent l'objet de leur mission; mais Fulvius Nobilior se mit alors à déclamer contre ce qu'il appela les perfidies des Espagnols, et détermina l'assemblée à répondre aux ambassadeurs que toute délibération était suspendue, et qu'on saurait leur faire connaître les volontés du sénat par l'entremise du consul. Les députés espagnols ne se dissimulèrent pas ce que signifiait ce langage politique, et ils retournèrent dans leur pays, disposés à tout mettre en usage pour soutenir dignement la lutte.

Rome, de son côté, avait compris au langage des députés espagnols combien il lui serait difficile de soumettre l'Espagne par les armes. Elle connaissait tout le danger d'une telle guerre pour ceux qui s'y consacraient, et elle offrit cette expédition aux légions de bonne volonté. Aucune ne se présenta. Ce fut une nouveauté que ce refus de la jeunesse romaine, jusque là toujours toute prête à la guerre. On ne se l'expliqua que par l'effroi que causait l'indomptable énergie des Celtibères. On avait appris à Rome, en effet, au rapport de Polybe et d'Appien, par Quintus Fulvius et par les soldats qui avaient servi sous lui en Espagne, qu'ils avaient été obligés d'avoir toujours les armes à la main, qu'ils avaient eu des combats sans nombre à livrer et à soutenir, et avaient souffert des incommodités et des privations au-dessus des forces humaines. Et il fallait bien qu'il en fût ainsi pour arracher de pareilles plaintes à des soldats si aguerris et accoutumés à des travaux qui eussent effrayé les autres hommes. Le nombre infini de Romains qui étaient restés sur les champs de bataille de la Péninsule n'avait pu être caché au peuple, et tous ces récits avaient inspiré à la jeunesse romaine un dégoût invincible pour cette guerre. Aussi ceux que le consul Lucius Licinius Lucullus, qui venait d'en être chargé, désigna pour ses lieutenans refusèrent-ils de le suivre, et déjà il désespérait de pouvoir se rendre en Espagne avec les forces nécessaires. La consternation du sénat était inexprimable,

quand le jeune C. Scipion[1], le même qui, quelques années plus tard, devait ruiner Carthage, changea les dispositions du peuple en demandant à servir en Espagne en quelque rang qu'il plût au sénat de lui assigner. Cette généreuse résolution ranima le courage des moins intrépides, et chacun demanda à faire partie de l'expédition, pour laquelle d'abord on avait montré tant d'éloignement.

Pendant que ceci se passait à Rome, Marcus Atilius avait entrepris sérieusement la réduction des Lusitans; il venait de les battre en diverses rencontres et de détruire plusieurs de leurs villes. L'irritation était grande parmi ce peuple, que les Romains traitaient toujours fort cruellement. Sur ces entrefaites, le consul Lucullus vint prendre le gouvernement de l'Espagne citérieure avec son lieutenant Scipion Émilien; Sergius Galba fut chargé de celui de l'Espagne ultérieure en qualité de préteur.

Dès qu'il fut arrivé, Lucullus se dirigea à grandes journées vers l'intérieur, du côté de Tolède, passa le Tage, traversa la Carpétanie, et mit immédiatement le siége devant Cauca, située dans le territoire des Arévaques, sur l'un des affluens du Durius. Les habitans de Cauca possédaient de grandes richesses, et c'était là l'objet secret des vœux du consul. Cauca ne put résister long-temps au déploiement des forces romaines; elle se soumit. Le consul n'exigea d'abord que des secours de cavalerie, quelques otages, et cent talens. La paix conclue, Cauca reçut dans ses murs une garnison romaine, et, comptant sur la loyauté du vainqueur, elle se croyait en sûreté; mais, sans respect pour la foi promise, les soldats de Lucullus, à un signal donné, se jetèrent sur les malheureux

1 Il était fils de Paul-Émile et petit-fils adoptif de Cornélius Scipion. Il fut fait consul avant l'âge, en l'an 606 de Rome, et l'année suivante il eut l'insigne honneur de réaliser le vœu de Caton : il prit et brûla Carthage, ce qui lui valut le surnom d'Africain, qu'avait déjà obtenu son aïeul adoptif P. Cornélius, le plus illustre des Scipions. (Voyez Eutrope, Appien, Orose, etc.)

citoyens sans défense, et il en fut fait un horrible massacre : après quoi le consul fit terminer cette scène sanglante par un pillage général. Effrayés par de telles cruautés, les peuples voisins se défièrent des Romains, et se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfans dans des lieux inaccessibles, après avoir livré aux flammes ce qu'ils ne purent emporter dans leur retraite. Lucullus, frustré dans ses espérances, marcha dès lors vers Intercatia, ville située à peu près où est maintenant Bénavente, à quelques pas du fleuve Urbicus (Orbigo), et somma les habitans de se rendre, à des conditions fort acceptables de toute autre part que de celle de Lucullus; mais sa conduite récente fit craindre que cette proposition de paix ne cachât quelque infâme trahison. « Non, répondirent les Intercatiens, nous n'acceptons pas vos conditions; il faudrait, pour les accepter, ignorer la bonne foi dont vous avez fait preuve à Cauca. » Lucullus, irrité d'un tel reproche, rangea son armée en bataille pour toute réponse, et offrit le combat aux assiégés, qui s'y refusèrent. Ils préféraient éviter d'en venir aux mains, et sentaient qu'il leur était plus avantageux de ne pas sortir de leurs retranchemens. Avec des troupes nombreuses, de la cavalerie, de l'infanterie, les Intercatiens n'étaient pas néanmoins assez habiles pour se mesurer en rase campagne avec les Romains; aussi se bornèrent-ils à hasarder quelques escarmouches, qui furent sans grand résultat.

C'est ici que vient se placer un des épisodes les plus curieux de cette guerre. Nous voulons parler du fameux combat singulier entre Scipion Émilien et un Espagnol d'une taille et d'une force prodigieuses. Voici comment le vieux Mayerne de Turquet[1] raconte, d'après les auteurs latins, ce duel, qui nous paraît du reste fort vraisemblable, et tout-à-fait dans ce caractère de bravoure mêlée de jactance qui s'est montré depuis fort souvent chez les Espagnols du moyen âge.

1 Mayerne de Turquet, l. III, p. 146. — Voy. Epit. Liv., l. XLVIII, etc.

« Durant ce siége, un chevalier espagnol richement armé, et monté sur un brave cheval, se présenta plusieurs fois entre l'armée et la ville, provoquant au duel quelque Romain; et voyant qu'aucun n'osoit sortir à l'encontre, il se moquoit d'eux; mais Scipion Émilien, lors encore fort jeune, desplaisant du déshonneur et honte que recevoient les chevaliers romains, en ayant eu congé du consul, l'alla combattre, et le vainquit : ce qui donna grande merveille aux deux partis, veu l'inégalité de la stature des deux combattans : car Scipion estoit petit, et l'Espagnol grand et puissant à merveille. »

Cependant le siége traînait en longueur. Les Romains étaient réduits à une disette extrême et n'avaient, pour toutes subsistances, qu'un peu de blé et d'orge. La plupart du temps ils étaient forcés d'aller eux-mêmes à la chasse pour pourvoir à leur nourriture. Ils manquaient de sel et de vinaigre, duquel ils faisaient un grand usage pour corriger les eaux. Dans cette extrémité, qui était commune aux assiégeans et aux assiégés, on parla d'accommodement. La perfidie de Lucullus était trop connue pour qu'on osât se fier à sa parole. Aussi les assiégés ne voulurent-ils se fier qu'à celle de Scipion. Ainsi ce fut au jeune Scipion, qui servait sous Lucullus en qualité de tribun, ce qui revient au grade de lieutenant-général, que l'on se confia, non au général en chef, estimant que Scipion saurait bien contraindre celui-ci, sur la foi de qui on ne comptait nullement, à l'exécution fidèle du traité consenti. Au grand regret de l'avide consul, les habitans d'Intercatia n'eurent à fournir, d'après la convention conclue, que dix mille casaques de soldats, dont les légions avaient le plus grand besoin, une certaine quantité de gros et de menu bétail, qu'il leur fallut aller chercher chez leurs voisins, et enfin quelques otages. C'était Scipion lui-même qui avait réglé les conditions de ce traité, tout dans l'intérêt de l'armée. Lucullus, à qui la probité, le courage et la haute réputation de son jeune tribun inspiraient autant de respect que de

crainte, n'osa murmurer, et ratifia le tout; une plus longue durée du siége aurait gravement compromis l'armée romaine, qui souffrait déjà fort cruellement de la disette et que la maladie décimait. Il fallut donc céder à la nécessité, bien que Lucullus vît avec douleur qu'il n'y avait là pour lui ni or ni argent à faire entrer dans son épargne.

Ainsi fut honorablement terminé par les soins de C. Scipion Émilien, et à la manière de son aïeul adoptif, le siége d'Intercatia, dont Lucullus espérait une meilleure réussite pour sa fortune particulière. Rien ne gêna plus la cupidité du proconsul, durant toute cette campagne, que la présence de Scipion. Ses passions sordides, à grand'peine contenues par un reste de respect humain, cherchèrent immédiatement à se satisfaire d'un autre côté, et ses troupes ne se furent pas plutôt remises des fatigues du siége d'Intercatia et munies des objets de première nécessité, qui depuis quelque temps leur manquaient, qu'il les mena à la recherche de l'unique objet de son ambition. Son avarice égalait sa cruauté: en quittant Intercatia, il se porta sur Pallance, alléché par la renommée des richesses de cette ville. Mais Pallance tint bon, et les Cantabres, sur le bruit de la marche de Lucullus, étant venus se joindre aux Pallantiens, se portèrent à la rencontre du consul du plus loin qu'ils le virent venir. Il y eut un engagement qui n'eut rien de décisif, mais qui empêcha les Romains de procéder immédiatement aux opérations du siége. La cavalerie des Pallantiens était entourée elle-même de retranchemens et campait hors de la ville. Lucullus, après quelques vaines tentatives, sentit qu'il avait affaire à trop forte partie, et il leva le siége, prenant son chemin vers la Turdétanie. Mais les assiégés ne le laissèrent point partir tranquille: ils le poursuivirent, et harcelèrent vivement son arrière-garde jusqu'au Duero. Dans tous les pays où passa l'armée de Lucullus, il exerça des ravages qui firent maudir son nom, et excitèrent l'inimitié contre les Romains. Partout

il encourageait lui-même ses troupes au pillage, dans le partage duquel il s'appliquait toujours indécemment la plus grosse part.

Galba, de son côté, ne se montrait ni plus généreux ni plus humain que Lucullus. Il exerçait en Lusitanie les mêmes barbaries qui venaient de signaler la marche du consul; il mettait les bourgs qui se rencontraient sur son passage à feu et à sang, et il faisait impitoyablement passer au fil de l'épée tous ceux des habitans qui tombaient entre ses mains. Voyant que cette conduite ne lui réussissait pas, et que les Lusitans, quelque carnage qu'il en fît, reparaissaient incessamment en plus grand nombre, il feignit d'être touché de leur sort et de comprendre les motifs qui leur mettaient les armes à la main. Il fit plus : pour mieux les réconcilier avec le peuple romain, et en considération des grands besoins qu'ils paraissaient avoir, il voulait, disait-il, leur accorder des terres et leur enseigner tout le parti qu'on en pouvait tirer par une habile culture; il leur parla humanité, raison, et finalement leur proposa une paix solide avec un si grand air de bonne foi, et même de bonhomie, qu'ils en vinrent à se demander sérieusement si c'était bien là le même homme qui naguère s'était montré si cruel envers eux; et ils en passèrent par tout ce que voulut Galba. Mais à peine se furent-ils livrés, et selon ses conseils répandus par bandes dans les divers quartiers qu'il leur assigna, qu'il en fit faire une indigne boucherie : plus de neuf mille furent ainsi massacrés par la plus insigne perfidie, et au mépris de tout droit et de tout sentiment humain. Galba ne se borna pas à cette infâme exécution, qui couvrit le nom romain d'une ineffaçable honte: il fit encore garrotter un certain nombre des plus jeunes et des plus robustes d'entre les Lusitans, et, leur ayant fait traverser l'Espagne sous bonne escorte, il les fit vendre comme esclaves dans les Gaules.

Quelques-uns pourtant avaient été assez heureux pour

échapper au massacre de leurs compagnons. De ce nombre fut Viriathes[1], qui devait prochainement faire payer cher aux Romains la perfidie inouïe de Galba. Lui et ceux, en petit nombre, qui, comme lui, s'étaient soustraits par la fuite aux fureurs du préteur, publièrent par tous les bourgs et par les villes de la Lusitanie l'infâme trahison dont leurs compagnons venaient d'être victimes; et les Romains devinrent dès lors, dans ces contrées, l'objet de l'exécration générale.

Cependant Lucullus et Galba, dont les pouvoirs venaient d'expirer, retournèrent à Rome, riches des dépouilles des villes espagnoles saccagées sous leurs ordres. Le premier fit ériger un temple *à la Félicité*, et par là s'attira la faveur publique; le second, dont la conduite avait été plus ouvertement horrible, fut mis en jugement, accusé par le tribun du peuple Scribonius Stribo. Caton, qui depuis son consulat, passé en Espagne, s'était déclaré le défenseur et le patron de ce pays, se porta son second accusateur[2]. Galba répondit avec sa mauvaise foi ordinaire : il éluda la question principale du procès, et appela hypocritement l'intérêt sur lui. Sa trahison n'avait pas besoin d'être prouvée; mais ses richesses lui avaient fait un parti nombreux dans le sénat, et il fut renvoyé absous. C'est ici, ce nous semble, le cas de répéter, à propos de Caton-le-Censeur, ce que Lucain a dit plus tard de Caton d'Utique :

Victrix causâ diis placuit, sed victa Catoni.

Ce procès eut pourtant un résultat favorable pour l'Espagne, ce fut d'exciter quelques vives sympathies en sa faveur

1 Strabon (l. III, c. 4) l'appelle Ouriathous ou plutôt 'Ουριάθω. Appien lui donne le même nom (de Bell. Hispan., p. 487). Diodore de Sicile le nomme, à quelques lignes de distance (l. XXXII, églog. 5), 'Υριάτθυ et Ουριάτθυ. — Le vrai nom paraît avoir été Viriat ou Viriats. — Les variations orthographiques de ce nom celtique ont été moindres chez les latins. Tite-Live (l. LII) et Cicéron (de Officiis, l. II, c. 2) l'écrivent Viriathus.

2 Caton était alors octogénaire, et n'avait rien perdu de sa sévérité rigide. Accusator assiduus malorum, Galbam octogenarius accusavit. Aur. Victor, in Cat.

chez ceux des Romains en qui toute générosité n'était pas éteinte. Calpurnius Pison, tribun du peuple, alla plus loin: touché du malheur des vaincus, il provoqua et fut assez heureux pour faire adopter une loi, en vertu de laquelle toutes les cités sujettes ou alliées des Romains étaient investies ellesmêmes du droit d'accusation contre les usurpations de leurs magistrats, et pouvaient réclamer par devant le sénat le remboursement des sommes arbitrairement prélevées sur elles, au nom de quelque nécessité que ce fût.

Cette loi était sage et juste : juste, elle porte ce caractère avec trop d'évidence pour y insister; sage, parce qu'elle était de nature à mettre un frein à la cupidité des agens de l'autorité romaine dans les pays conquis, en provoquant la dénonciation publique de leurs exactions.

On a vu quelle avait été la conduite de Lucullus et de Galba en Espagne. Ses principales conséquences furent d'envenimer la querelle entre les peuples de ce pays et les Romains, d'y faire naître l'horreur et la défiance pour tout ce qui venait de Rome. Ce fut là la véritable origine de la guerre de Numance et de celle de Viriathes. Le traité de paix de Marcellus avec les Numantins et leurs alliés, que Lucullus avait respecté pour s'enrichir plus rapidement chez des peuples moins redoutables et moins aguerris, moins renommés du moins, ne tarda pas à être rompu; l'alliance qui peu auparavant avait fait trembler Rome se renoua tout-à-coup, et l'on se prépara à la guerre avec une nouvelle résolution.

Ainsi prirent commencement deux des plus longues guerres de la période romaine, celles qui exigèrent le plus d'efforts et qui eurent les résultats les plus décisifs. Toutes les deux vont se poursuivre presque simultanément, et occuper en même temps les armées romaines sur deux points opposés.

Viriathes d'une part, et les Numantins de l'autre, appelleront toutes les forces de la république, et jamais l'Espagne n'aura été plus dure aux Romains.

Cette double guerre fut en effet une des plus malheureuses de ce temps, et Rome s'y obstina. Elle sentit qu'il y allait de son honneur, et que le prestige de ses armes serait détruit si elle échouait là. Dans toutes les précédentes luttes, le succès ne s'était pas fait long-temps attendre. Cette fois, un héros rustique, de simple pâtre devenu général, et une ville qui ne pouvait mettre sur pied que dix mille de ses citoyens, tinrent pendant longues années le génie de Rome en échec, et ce ne fut là ni un héros imaginaire, ni un siége fabuleux comme celui de Troie. Pendant plus de douze ans, Viriathes harcela et vainquit les Romains; pendant près de vingt Numance résista à tous leurs chocs sans le secours des dieux, et l'un et l'autre firent voir ce que peuvent le courage et la ferme volonté d'un peuple combattant pour ses propres foyers.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Viriathes élu chef des Lusitans. — Ses succès. — Déroute et mort de Vétilius. — C. Plantius battu par Viriathes. — Mort d'Unimanus. — Caïus Nigidius aussi malheureux que ses prédécesseurs. — Nouvelles victoires de Viriathes. — Suite d'avantages. — Premier succès de Lélius. — Fabius Émilien marche contre Viriathes. — Bravoure et intrépidité des Lusitans. — Métellus en Celtibérie. — Faits curieux. — Viriathes ranime la ligue des villes espagnoles. — Servilianus vaincu. — Générosité de Viriathes envers les Romains. — Paix conclue. — Cépion recommence la guerre. — Lâche conduite de Cépion. — Viriathes meurt assassiné. — Mœurs et caractère de ce chef. — Reprise de la guerre de Numance. — Numance assiégée par Q. Pompée. — Succès des Numantins. — Défaite de Mancinus. — Conséquences de ce traité. — Vicissitudes de cette guerre. — Décius Brutus en Lusitanie. — Héroïsme des Galiciennes. — Scipion-l'Africain entreprend le siége de Numance. — Préparatifs formidables. — Opérations du siége. — Héroïque résistance des habitans. — Faits divers. Chute glorieuse de Numance.

De 150 à 133 av. J.-C.

Nous avons dit que Viriathes, après s'être miraculeusement sauvé, lui et quelques-uns de ses compagnons d'infortune, du massacre ordonné par Galba, avait parcouru les villes et les campagnes de la Lusitanie en proclamant partout l'infâme trahison du préteur. Ces récits avaient soulevé l'indignation des compatriotes de Viriathes : plus de dix mille Lusitans se réunirent pour tirer vengeance, non sur Galba, qui venait de quitter l'Espagne, mais sur ses complices, de l'exécrable guet-apens dans lequel un si grand nombre de leurs frères avaient été lâchement égorgés. Ils passèrent d'abord en Turdétanie, où le préteur C. Vétilius vint incontinent à leur rencontre avec des forces supérieures. La première fois qu'on en vint aux mains, l'avantage fut du côté de Vétilius; il tua un certain nombre de Lusitans, et contraignit le reste à se ranger sans ordre sur le versant d'un mont escarpé d'où il semblait impossible qu'ils pussent s'échapper, et il s'attendit

à en avoir bon marché. Eux-mêmes sentaient toutes les difficultés de leur position, et ils parlaient d'envoyer des députés pour demander la paix à Vétilius, quand Viriathes, ce soldat qui les avait poussés à se soulever, prit la parole et les dissuada de ce projet. Il leur rappela l'abominable conduite de Galba en une circonstance semblable, et la boucherie qui s'en était suivie, et leur demanda comment, ayant tant de fois éprouvé la perfidie des Romains, il pouvait se trouver encore parmi eux quelqu'un pour ajouter foi à leurs promesses. Faire un pacte avec les Romains, c'était tendre la gorge au couteau. Ne valait-il pas mieux vendre chèrement sa vie, ou s'ouvrir un passage le fer à la main, dans les rangs ennemis? Le danger, d'ailleurs, n'était pas si grand qu'ils l'estimaient, et il saurait bien les en tirer, s'ils voulaient se confier à lui. Tel fut en substance ce que Viriathes dit à ses compagnons, et ce discours non seulement les ranima, mais encore les remplit d'estime pour celui qui venait de le tenir. On l'avait connu brave jusqu'ici dans les rangs des simples soldats : on le reconnut à ce langage digne de commander; et tout d'une voix ils lui crièrent d'être leur chef et leur capitaine, qu'ils étaient à ses ordres et tout prêts à aller et à faire tout ce qu'il trouverait bon de leur commander. Ainsi élu spontanément chef des siens, Viriathes se mit en devoir de montrer dès cette première fois qu'ils ne s'étaient point trompés en le croyant capable de grandes choses. Il les fit tous ranger en ordre de bataille, et leur ordonna de se débander dès qu'ils le verraient monter à cheval, et d'aller par différens chemins l'attendre à Tribola. Pour lui, il resta à la tête de mille cavaliers en présence de l'ennemi, et prêt à lui faire face en cas d'attaque. Cette manœuvre hardie, dont le but était de protéger la retraite des siens, lui réussit complètement. Vétilius, voyant fuir les Lusitans de plusieurs côtés et avec une rapidité qui ne lui laissait pas l'espoir de les atteindre, crut convenable d'attaquer leur chef et les cavaliers

qui étaient demeurés en bataille au versant de la montagne; mais l'élévation où ceux-ci étaient et l'approche de la nuit empêchèrent l'attaque des Romains de s'exécuter avec succès. Viriathes leur tint tête un moment; puis, quand il crut ceux des siens qui fuyaient vers Tribola suffisamment en sûreté, il tourna bride et courut de toute la vitesse de ses chevaux dans la même direction, laissant les Romains en demeure, et leur général tout honteux d'avoir laissé se sauver une armée qu'il croyait tenir entre ses mains.

Irrité de cette aventure, Vétilius résolut de poursuivre Viriathes, et de faire le siége de Tribola. Le Lusitan, en ayant eu avis, marcha à la rencontre du préteur, tint en embuscade la meilleure partie de ses troupes dans un bois épais qui touchait à la voie par où devait passer l'armée romaine, et, à la tête de quelques milliers d'hommes seulement, il l'attendit de pied ferme, simulant l'intention d'engager le combat, dès que les Romains paraîtraient. L'engagement venait à peine de commencer, Viriathes feignit d'être contraint à la fuite. Incontinent l'armée romaine se mit à le poursuivre, et tomba à souhait dans les embûches qu'il lui avait dressées. Quand il la crut assez engagée selon ses vues, il fit hardiment volte-face avec ses cavaliers, en sorte que, pressée de front par la cavalerie de Viriathes, et de tous côtés par ses gens de pied, l'armée romaine fut entièrement défaite. Quatre mille Romains perdirent la vie dans cette rencontre, et beaucoup demeurèrent prisonniers. Du nombre des morts fut le préteur lui-même, qu'un soldat de Viriathes fit prisonnier et tua par mépris, dit un historien, parce qu'il avait un gros ventre [1].

Près de six mille de ceux qui évitèrent la mort par la fuite se réfugièrent avec le questeur (général des finances, selon l'expression de Mayerne de Turquet), à Tartessus, et s'y

1 Appian., de Bell. Hispan., p. 490.

fortifièrent, appréhendant d'y être assiégés[1]. De là ils firent demander des secours chez les peuples alliés. Cinq mille hommes partirent pour rejoindre le questeur; mais Viriathes, averti de leur marche, les atteignit au passage, et les extermina tous, sans qu'il en échappât un seul pour porter au questeur la nouvelle de ce désastre. Viriathes n'attaqua point cependant le questeur à Tartessus, et il l'y laissa tranquille toute l'année[2].

Caïus Plautius ne tarda pas à venir remplacer Vétilius, en qualité de préteur, chargé de continuer la guerre de Lusitanie. Mais Plautius ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs. En arrivant, il apprit que Viriathes avait récemment passé le Tage, et que c'était en Carpétanie qu'il fallait l'aller chercher. Il s'y rendit immédiatement, et y joignit enfin les Lusitans. A peine les deux armées furent-elles en présence, que Viriathes usa du stratagème qui jusque là lui avait réussi : il feignit de craindre et battit en retraite. Plautius donna de nouveau dans le piége. Il se mit à la poursuite des Lusitans avec quatre mille hommes, croyant que c'était assez pour en avoir bon marché. Mais ceux-ci n'eurent pas plutôt égaré les Romains sur leurs traces, qu'ils se retournèrent contre eux et les chargèrent avec impétuosité. L'avantage fut encore cette fois tout entier du côté de Viriathes.

Sans perdre un moment après ce succès, Viriathes repassa le Tage, et alla camper sur un mont couvert d'oliviers et admirablement situé à quelques milles d'Évora, pour y attendre les Romains. Plautius ne tarda pas à paraître, suivi cette fois de presque toute son armée. Le combat s'engagea dans la plaine, et fut un des plus rudes et des plus longs qui se fussent encore livrés entre les soldats des deux nations. Il

[1] Selon Masdeu, ils se retirèrent à Carpéia, ville des Carpétans; selon d'autres historiens, à Carteja. Mariana et Ferreras indiquent Tartessus, d'après les historiens anciens.

[2] An de Rome 606 (147 av. J.-C.). — Diodore de Sicile, fragmens du liv. XXXII, églogue 5. — Voy. Appien, l. c.; Orose, l. V, c. 4, etc.

eût tous les caractères d'une grande bataille, soit par le nombre des combattans, soit par les conséquences de la victoire. On y fit de part et d'autre des prodiges de bravoure, mais enfin la balance pencha pour les Lusitans. Ils eurent complètement le dessus. Viriathes se montra dans cette bataille grand capitaine, d'un coup d'œil sûr, d'une résolution incomparable, faisant face à tout et au moment voulu, d'une supériorité telle enfin que les Romains en furent déconcertés. Il n'avait pas eu occasion encore de déployer ces hautes qualités, et ce fut pour les siens un grand sujet de joie d'avoir un chef si prudent à la fois et si hardi.

Les Romains comprirent dès lors à qui ils avaient affaire. Ce chef de voleurs qu'ils avaient si méprisé était destiné à les vaincre aussi bien en bataille rangée que dans les guerres d'embuscades, où jusque là il avait été seulement à redouter.

Après sa défaite, ce qu'il restait de l'armée de Plautius gagna en désordre les villes de la frontière où se tenait garnison romaine, et il n'osa se remontrer de tout le reste de la campagne, quoique l'on ne fût qu'au milieu de l'été. Viriathes pénétra fort avant dans l'Espagne citérieure sans trouver d'ennemis, et se borna à lever des contributions de guerre dans les diverses villes sujettes ou alliées des Romains, dans lesquelles il fut reçu en vainqueur [1].

Ceci se passait en l'an de Rome 607 [2]. L'année suivante, Caïus Unimanus passa en Espagne en qualité de préteur pour relever Plautius, qui était tombé dans un grand abattement et dans une espèce de désespoir depuis sa défaite auprès d'Évora. Unimanus se rencontra peu de temps après son arrivée avec l'armée de Viriathes, qui tous les jours grossissait dans une effrayante proportion; il fut moins heureux encore que Plautius. Complètement battu dès le premier en-

[1] Voy. Appien et l'Épitome de Tite-Live, l. LII. — [2] 146 av. J.-C.

gagement, il périt lui-même dans le combat. Les Lusitans prirent tous les bagages à l'ennemi, ainsi qu'un très-grand nombre d'enseignes, et ils étalèrent en divers lieux ces dépouilles avec les insignes de la préture enlevés à Unimanus, comme trophées de leur victoire [1].

Caïus Nigidius, qui succéda à Unimanus, n'eut pas un autre succès, bien qu'il reprît la guerre avec un renfort de troupes nouvelles. Il pénétra fort avant en Lusitanie, et fut battu avec la même rapidité. Les Romains périrent en très-grand nombre dans cette bataille, qui fut livrée près du lieu où est maintenant Viseu, au nord-est de Coïmbre. On trouve encore aujourd'hui en Portugal, près de la ville qui fut Lancia, une inscription érigée par cette cité à un Romain du nom de L. Emilius, mort des blessures qu'il reçut dans cette bataille.

Caïus Lélius, successeur de Nigidius, fit cependant tourner un moment la chance en faveur de sa cause; il arriva avec des renforts considérables et en état de s'opposer aux progrès des Lusitans. Lélius entraîna Viriathes à l'attaquer en rase campagne, et déploya un peu de cette habileté romaine dont le secret semblait s'être perdu depuis quelques années; il eut l'insigne honneur de battre Viriathes pour la première fois, et maintint la campagne avec avantage, jusqu'à l'arrivée de Fabius Émilien, qui vint en Espagne avec la mission expresse de réduire les Lusitans.

An de Rome 608 [2]. — Les nombreux succès de Viriathes avaient étonné et alarmé Rome, où l'on avait d'abord appelé les entreprises des Lusitans *la guerre des voleurs*: le sénat avait enfin compris qu'il s'agissait d'une guerre sérieuse, et qu'il était nécessaire d'envoyer en Lusitanie un consul avec des forces extraordinaires pour réduire cet ennemi qui avait

[1] Florus, l. II, c. 19; Victor, des Hommes Illustres, num. 7.
[2] 145 av. J.-C.

paru d'abord si méprisable. Fabius Émilien, qui venait d'être nommé consul, fut chargé de cette difficile mission [1].

Il partit, emmenant avec lui quinze mille hommes de pied et deux mille chevaux, animés de la plus grande ardeur, et dont quelques-uns avaient déjà fait la guerre avec succès dans la Péninsule. Il était naturel de croire que Viriathes ne pourrait résister à ces forces, qui, jointes à ce qu'il y avait déjà de légions en Espagne, étaient assurément imposantes; il n'en fut rien cependant, et Viriathes montra irrécusablement cette fois qu'il était au niveau de sa haute fortune, et tout-à-fait digne de sa renommée; non qu'il ait été toujours également heureux contre Fabius, mais parce qu'en toute rencontre il déploya une grandeur de caractère et un dévouement à la patrie dont on ne trouve, à ce degré, que de rares exemples dans l'histoire de tous les pays.

Arrivé en Espagne, Fabius avait établi son camp à Urso, aujourd'hui Osuna, non loin d'Astapa, et s'était occupé d'y rassembler, outre l'armée de Lélius, le plus possible de soldats enrôlés chez les nations voisines, alliées de la république; puis il était parti pour Cadix, où il avait fait vœu d'aller demander la protection d'Hercule pour l'heureux succès de ses armes. La superstition de Fabius est curieuse à noter ici. Jamais ne fut d'une application plus juste le fameux proverbe si bien formulé par La Fontaine :

Aide-toi, le ciel t'aidera :
Hercule veut qu'on se remue.

Car pendant que le Romain était à Cadix à faire ses sacrifices au dieu pour qu'il favorisât ses armes, le dieu laissait battre son armée près d'Urso. Viriathes, en effet, instruit de l'arrivée de Fabius, avait réuni autour de lui toute son armée, et s'était porté sans marchander vers Urso pour le surprendre. Et ce

[1] Il était fils de Paul-Émile et frère du second Scipion l'Africain que nous avons déjà vu figurer en Espagne.

fut certes une dure surprise pour les soldats, non encore bien remis des fatigues d'un long voyage. Quelques-uns d'entre eux, étant occupés à fourrager dans les campagnes voisines d'Urso, furent attaqués à l'improviste, et obligés de rentrer précipitamment au camp, non sans laisser un assez bon nombre de morts sur la poussière. Ce fut ainsi que le lieutenant de Fabius apprit que Viriathes était à peu de distance, cherchant à se mesurer avec les forces du consul. Il voulut saisir lui-même cette occasion d'acquérir de la gloire, en l'absence du général en chef; mais il ne réussit pas comme il s'en était flatté. S'étant porté au-devant de Viriathes avec une partie de l'armée, il fut battu par celui-ci, qui lui enleva un butin considérable. Sur la nouvelle de cet échec, Fabius s'empressa de retourner à son armée, et, ne voulant pas se précipiter en aveugle dans un pays difficile et mal connu, crut devoir prendre quelques dispositions préalables avant d'ouvrir la campagne de Lusitanie.

Les peuples de ce pays étaient devenus si hardis et si braves sous la conduite de Viriathes, que trois cents d'entre eux ne craignirent pas de se battre contre mille Romains, et ils ne perdirent dans cette action que soixante-dix hommes, tandis qu'il en coûta la vie à trois cent vingt de leurs ennemis. Dans leur retraite, l'un d'eux, s'étant séparé de la troupe, fut assailli tout-à-coup par un gros de cavalerie romaine; il ne se déconcerta pas, et fit si bonne contenance, qu'il tua tout d'abord d'un coup de lance un des chevaux qui l'environnaient, et d'un coup de sabre fendit la tête du cavalier qui le montait. Cette fière résistance étonna si fort les cavaliers romains, qu'ils le laissèrent poursuivre sa route sans l'attaquer de nouveau [1].

Fabius, un peu trop imitateur, ce semble, de son illustre homonyme, avait passé près d'un an en préparatifs, si bien

1 Orose, l. v, c. 4. — Appien rapporte le même trait.

que le moment vint de l'expiration de ses pouvoirs, avant qu'il eût rien entrepris d'une manière sérieuse. Mais le sénat, n'ayant reconnu dans aucun des nouveaux consuls les qualités nécessaires pour continuer la guerre d'Espagne, prorogea d'une année encore les pouvoirs de Fabius; et celui-ci se mit enfin en campagne au commencement de l'an de Rome 609[1].

Les préparatifs de Fabius étaient bien entendus, si l'on en juge par les résultats : il gagna la première bataille qu'il livra à Viriathes, et tout le reste de la campagne ne fut qu'une suite de succès. Fabius poursuivit le général lusitan jusqu'à Bécor, que l'on croit être la moderne Béja, et le préteur Q. Cocius le força même à se retirer plus avant, aux environs d'Évora.

Viriathes toutefois ne perdit pas courage. Il leva de nouvelles troupes et reparut bientôt en force dans la Bétique; il vainquit de nouveau les Romains, les tint cernés dans leurs quartiers près de Cordoue, s'empara d'Ituca, et poussa ses excursions jusques aux confins des provinces actuelles de Grenade et de Murcie.

Dans le même temps, il songea sérieusement à resserrer les nœuds d'une ligue générale des peuples espagnols contre l'ennemi commun. Il fit presser les Arévaques, les Tritiens, les Ségontiens, et plusieurs autres nations déjà alliées, de se joindre à lui pour cette grande entreprise, et s'efforça de leur faire comprendre que la libération du sol national serait chose facile s'ils voulaient s'entendre et réunir leurs forces. Il chercha à rassembler en faisceau les nations de la Péninsule pour les opposer aux Romains, et il y réussit en partie. Des secours lui furent prodigués en munitions et en argent, et de toutes parts en Celtibérie on recommença les préparatifs de la guerre.

[1] 144 av. J.-C.

On sait ce qu'il faut entendre par Celtibérie. La géographie n'a pas prêté son secours à l'histoire pour faire connaître les villes et les bourgs innombrables qui couvraient en ces temps le sol espagnol. C'étaient des agglomérations de maisons, d'ordinaire grossièrement bâties, mais où habitaient des hommes forts et indomptables, qui vivaient avec toute l'indépendance des pleuplades sauvages, et d'un caractère extrêmement singulier. A part un certain nombre de villes plus ou moins grandes et opulentes, où florissaient les arts de la paix et les premiers principes de la civilisation, toute la Péninsule était ainsi couverte de petites cités, qui ne recevaient pas même de noms dans la langue des vainqueurs, à moins que quelque intérêt romain, soit de possession, soit de gloire, ne vînt s'y rattacher. Puis, on écrivait peu, dans ces temps; la mémoire des choses humaines se transmettait difficilement, se perdait vite; la science géographique était dans l'enfance. De là les obscurités nombreuses que nous trouvons dans les récits des meilleurs historiens. Quand donc on parle de la Celtibérie, ce n'est pas seulement la réunion des villes dont on trouve les noms et dont on indique la place dans les cartes antiques qu'il faut voir pour se faire une idée des choses qui approche de la vérité; mais un nombre centuple de villages, de bourgs, d'agglomérations de maisons, de huttes, si l'on veut, où respiraient des hommes fiers et hardis, un peu brigands, mais pleins de cœur, ayant leurs mœurs, leurs lois, et n'éprouvant d'autre sentiment en commun avec les autres habitans de la même terre que la haine de l'oppression. C'est sûrement ainsi que devait être l'Espagne en ces temps anciens. La Celtibérie, c'était donc tout cela, c'était toutes les nations vivant dans la portion du nord-est et du centre de la Péninsule; et par Celtibères il faut toujours entendre un certain nombre de ces nations réunies.

Dès lors, et malgré leurs différences caractéristiques, tous les peuples nés sur cette terre et dans cette contrée que les

Pyrénées et les deux mers environnent et détachent physiognomoniquement du reste du continent européen pouvaient se dire Espagnols, et déjà germait en eux quelque chose de cet esprit de patrie qui crée les grandes nations.

En s'adressant à ce sentiment, Viriathes avait des chances de réussir, et il sut passionner la plupart de ces peuples pour sa cause, qui était la cause de tous.

AN DE ROME 611[1]. —Le consul L. Cécilius Métellus passa en Espagne pour y suivre la guerre de Celtibérie, singulièrement embarrassée de difficultés et d'accidens qui échappent au détail, et que les récits des anciens ne nous ont transmis que fort en gros. Q. Cocius fut chargé du commandement de l'armée romaine de l'ouest. Dès son arrivée en Espagne, Métellus attaqua brusquement tous les peuples qui occupaient cette portion du pays appelée aujourd'hui Castille et Léon, et qui s'étaient rangés du parti de Viriathes. Plusieurs villes lui opposèrent la plus énergique résistance, entre autres Contrébia, dont nous avons déjà parlé. Cette cité avait chargé les Romains avec tant de vigueur, que quelques-unes des cohortes qui l'assiégeaient, entièrement découragées, ne voulaient plus s'exposer à la fureur de l'ennemi. Métellus leur commanda sur l'heure de marcher à l'assaut, et donna ordre en même temps au reste de l'armée de traiter en ennemi et de tuer quiconque chercherait son salut dans la fuite. Cette fermeté lui réussit; et ses soldats, qui n'étaient allés au combat que pour y chercher la mort, en revinrent vainqueurs[2].

On raconte un trait de clémence de Métellus qui le mit en grand honneur. Il assiégeait Nertobriga. Déjà les béliers jouaient contre les murailles : encore quelques coups, et la brèche allait s'ouvrir, quand les habitans se souvinrent qu'il y avait à Nertobriga les fils d'un Espagnol qui servait dans

1 142 av. J.-C.

2 Perseverantiâ ducis quem moriturum miserat militem victorem recepit. (Vell. Paterc., l. II, c. 5.)

l'armée ennemie, et que les historiens nomment Rhétogènes, nom assez peu espagnol, comme d'usage. Irrités de la trahison de leur concitoyen, ils placèrent ses enfans à l'endroit le plus périlleux sur le mur attaqué par les Romains, de telle sorte qu'ils devaient les premiers périr si ceux-ci réussissaient. Informé du danger que couraient les enfans de son centurion espagnol, Métellus aima mieux lever le siége, dit-on, que de prendre la ville au prix de leur mort. S'il faut en croire Velléius Paterculus, Florus et le continuateur de Tite-Live, ce trait fit une grande impression sur les Espagnols, et les toucha d'une estime sincère pour le caractère du général romain[1].

Le consul Servilianus cependant continuait la guerre de Lusitanie, non sans quelque avantage. Il avait repris Ituca et quelques autres villes précédemment enlevées par Viriathes; ayant reçu de Micipsa, roi de Numidie et fils de Massinissa, un renfort considérable de cavalerie, il joignit le Lusitan, et l'appela au combat; il fut vainqueur le premier jour; néanmoins les Romains s'étant laissés aller à poursuivre en désordre les soldats de Viriathes, ceux-ci, comme il leur était déjà arrivé plusieurs fois sous le même chef, changèrent la face des choses en se retournant tout-à-coup contre ceux qui les poursuivaient, et contraignirent à la fuite les vainqueurs eux-mêmes.

C'était un rude jouteur que Viriathes, fécond en ruses de guerre, et qui toujours déconcertait les chefs romains par quelque stratagème nouveau, et les mettait en désordre au moment où ils se croyaient sûrs de la victoire.

Malgré ses succès pourtant, soit qu'il manquât de vivres ou peut-être de troupes, il crut devoir se retirer en Lusitanie vers ce temps Après ses campagnes il allait d'ordinaire

1 Tite-Live, *Epitome*, l. LIII; Velléius, l. II, c. 7. — Valère Maxime, l. II, c. 16; et Victor, LXX, rapportent aussi le même fait et lui attribuent les mêmes conséquences.

ainsi réparer ses pertes dans le pays natal et ranimer le courage et l'espérance des siens. Servilianus profita de son absence pour s'emparer de la Béturie, qui confinait à la Turdétanie, et du pays des Cinésiens ou Cunéens, dont parle Hérodote, et il y passa le quartier d'hiver, pendant que Métellus reprenait haleine dans la Tarragonaise.

Mais avec Viriathes c'était toujours à recommencer. L'hiver était à peine fini, qu'il accourut avec de nouvelles forces, et s'empara successivement de quatre villes dont le nom nous a été transmis, mais sur lesquelles d'ailleurs on n'a aucune donnée certaine; Gemela, Escadia, Obolcola et Buccia ou Baccia, tels sont leurs noms, et elles étaient situées, d'après Masdeu, où sont les villes modernes appelées Martos, Escua, Porcuna et Baeza; mais il n'est rien de moins positif. Toute la géographie ancienne est hérissée, au reste, de semblables incertitudes, et, à part les points principaux de la science, on ne peut guère former que des conjectures sur tout ce qui est de détail. Servilianus toutefois mit lui-même le siége devant la ville d'Érisana, dont la situation n'est pas moins inconnue que celles des précédentes cités que nous venons de nommer. Viriathes accourut, fit lever le siége, força Servilianus lui-même dans son camp, et poussa les Romains, l'épée dans les reins, jusque dans la gorge d'une montagne sans issue, où il les fit immédiatement entourer de retranchemens et les tint plusieurs jours enfermés à sa discrétion. Il eût pu aisément les égorger tous, selon le témoignage même de leurs historiens; mais il préféra traiter de la paix dans cette position favorable, que d'en profiter pour la facile extermination d'ennemis que la faim avait déjà plus d'à moitié vaincus. Ce n'eût été là pourtant qu'une représaille, facile à justifier, et qu'une revanche de l'infâme boucherie où lui-même avait failli périr sous le couteau des Romains.

Servilianus, en cette extrémité, s'empressa d'accéder aux conditions du vainqueur, qui n'avaient du reste rien que de

juste et de raisonnable; on admit en quelque sorte dans ce traité le principe du *statu quo;* il y fut stipulé que les Romains s'en tiendraient rigoureusement à leurs possessions antérieures, s'obligeant de la manière la plus formelle et par serment à n'en point outre-passer les limites. Ce traité, au rapport d'Appien, fut solennellement confirmé à Rome.

Nous touchons au moment où le souvenir de la conduite généreuse de Viriathes, et de l'existence de ce traité, vont rendre plus odieuse et plus infâme encore la trahison dont le chef des Lusitans périt victime. L'ignominie du consul Cépion fut égale à celle de Galba.

An de Rome 613 [1]. — Fabius Servilianus venait d'avoir pour successeur, dans le gouvernement de l'Espagne ultérieure, Q. Servilius Cépion, qui, quelque temps à peine après la confirmation de la paix, avait su persuader au sénat, dans des vues de cupidité et d'ambition personnelles, la nécessité de continuer la guerre contre Viriathes. On oublia que la paix venait d'être accordée, pour ainsi dire, par la magnanimité de ce chef; que plusieurs milliers de Romains devaient la vie à sa générosité seule; et on la rompit, sous le singulier prétexte que cette paix était indigne du peuple romain.

Immédiatement Cépion s'était mis en campagne. Il arriva avec des munitions de tous les genres et des troupes fraîches, et recommença la guerre avec une grande vivacité. Viriathes était alors tranquillement retiré dans une ville de l'intérieur de la Lusitanie. Sur la nouvelle de la reprise des hostilités et de la marche de Cépion, il se mit en mesure de bien recevoir le nouveau consul; mais malheureusement il n'avait que peu d'hommes autour de lui. Attaqué brusquement par Cépion, il battit en retraite, et courut rassembler une armée et demander des secours en Celtibérie, aux peuples qui faisaient cause

[1] 140 av. J.-C.

commune avec lui. Cépion l'y poursuivit, et, pendant qu'il n'avait encore que peu de troupes auprès de lui, l'attaqua de nouveau dans la Carpétanie, entre le Guadiana et le Tage. Viriathes usa encore cette fois du moyen qui lui avait servi à sauver son armée, il y avait près de onze ans, dans sa première rencontre avec Vétilius. Voulant à tout prix épargner le sang des siens et ne pas le laisser couler dans une lutte sans chances favorables, il fit partir secrètement son armée par une vallée couverte de bois, et demeura seul avec un certain nombre de cavaliers pour entretenir les Romains dans la persuasion qu'il était disposé à recevoir la bataille. Mais, dès qu'il présuma que son armée s'était suffisamment éloignée et qu'il n'y avait plus aucun danger pour elle, il fit tourner bride à ses chevaux, et courut la rejoindre, à la grande surprise des Romains, qui ne purent, embarrassés de bagages qu'ils étaient, et déjà fatigués de plusieurs marches forcées, se mettre à sa poursuite.

Cépion conçut une grande irritation de la fuite de Viriathes, qu'il s'était flatté de vaincre facilement, pris ainsi au dépourvu. Par fougue et vengeance, il dévasta cruellement les terres des peuples voisins, passa le Tage, rentra en Lusitanie, où il mit tout à feu et à sang, et pénétra jusque par-delà Bracara, aujourd'hui Braga, dans la Galice, sans autre but que d'exercer des dévastations sur des peuples non préparés à la guerre et isolés, dont il avait ainsi facilement bon marché.

Mais l'heure fatale approchait pour Viriathes. Non encore en mesure de défendre efficacement sa patrie des fureurs du consul, il tenta la voie des négociations, et c'est ce qui le perdit. Cépion était venu avec la résolution passionnée de l'emporter à tout prix et d'avoir raison du chef lusitan par tous les moyens possibles. Des envoyés de Viriathes étant venus demander de sa part à Cépion par quel motif Rome violait ainsi le traité conclu avec elle, celui-ci, au lieu de leur

répondre, chercha à les capter, et y réussit. Ils se laissèrent corrompre par les présens et les promesses du consul, et, sur ses pressantes sollicitations, s'engagèrent à donner la mort à leur chef.

De retour au camp, comme la nuit était déjà assez avancée, et sous prétexte de transmettre à Viriathes la réponse de Cépion, ils s'introduisirent dans sa tente, et, le trouvant endormi, l'y égorgèrent.

Ainsi périt, par un lâche assassinat, Viriathes, l'un des plus illustres hommes qu'ait produits la Péninsule. Nous avons vu quel était son mérite militaire : ses qualités personnelles ne le cédaient en rien à celui-ci. Le courage et l'abnégation étaient le fond de son héroïque nature. Il partageait toujours également entre les compagnons volontaires de ses expéditions de guerre le butin qu'il y faisait. Pouvant s'enrichir, jamais il ne s'occupa d'amasser des richesses. Général enfin tant de fois victorieux, il ne s'énorgueillit point d'avoir battu ou dérouté vingt fois les armées consulaires de Rome, et il demeura toujours simple comme le premier jour, ne changeant rien ni à ses armes, ni à son costume, ni aux habitudes de sa vie, qui était merveilleusement celle d'un soldat de ces temps [1]. On raconte que, le jour de son mariage, quand fut fini le festin de famille, où il ne prit pas plus de nourriture qu'à l'ordinaire, il s'arma de sa lance, et qu'ayant fait monter l'épouse nouvelle à cheval, il la conduisit à son camp dans les montagnes, celle-ci voulant partager les fatigues de la guerre avec lui.

Viriathes mort, le découragement se mit dans les rangs des Lusitans, et, après une tentative désespérée sur la Bétique, dans laquelle ils exterminèrent tout ce qu'ils purent rencon-

[1] Ses ennemis mêmes lui ont rendu ce témoignage. Voy. Cicéron, de Officiis, l. II, c. 11; Justin., l. XLIV, c. 2, et App., de Bell. Hispan. — Florus (l. II, c. 17) dit qu'il eut été le Romulus de son pays, si la fortune l'eut secondé: Hispaniæ Romulus, si fortuna cessisset.

trer de Romains, ils se dispersèrent enfin dans les retraites inaccessibles de leur pays, conservant ainsi dans leur malheur la seule indépendance qui leur fût encore possible.

L'année même de la mort de Viriathes, les Numantins se soulevèrent de nouveau; mais cette fois il devait en coûter plus de sang de part et d'autre. Les Celtibères avaient été soumis aux Romains par les armes de Métellus. Les Numantins et les Termessins, seuls entre ces peuples, avaient conservé leur pleine liberté sous l'égide de traités sanctionnés par le sénat. Pompée, cependant, que le repos lassait, ne cherchait qu'un prétexte pour rompre la paix. Les Numantins avaient donné plusieurs fois l'hospitalité à des Celtibères attachés au parti de Viriathes : c'en fut assez pour leur en faire un crime. Sur les plaintes de Pompée, ils s'empressèrent de lui donner des explications pleines de franchise; mais celui-ci répondit avec fierté qu'il ne savait traiter avec une nation ennemie que quand elle avait déposé les armes: ces paroles furent le signal de la guerre. Les Numantins rassemblèrent leurs forces, peu considérables, eu égard à celles des Romains : ils n'avaient pour toute armée que huit mille piétons et deux mille cavaliers. Mégara fut nommé général de cette petite armée. Pompée ne négligea rien de son côté : il s'établit devant Numance avec trente-deux mille fantassins et deux mille hommes de cavalerie, et s'assura des élévations voisines.

Numance était bâtie sur le penchant d'une colline, et était encore environnée de montagnes de trois côtés; on y avait accès par une plaine coupée par un ruisseau appelé le Ter, du côté du midi seulement; elle occupait le centre du pays des Arévaques, aux sources du Douro. Bien qu'entourée de retranchemens et dans une position avantageuse, elle semblait ne mettre sa force que dans son courage et dans son amour pour l'indépendance. Au milieu de l'enceinte formée par les maisons des citoyens, s'élevait une citadelle qu'ils re-

gardaient comme le Palladium de leur liberté. C'était là que, dans les temps de troubles, ils allaient déposer ce qu'ils avaient de plus précieux ; là que se tenaient les assemblées de leur gouvernement et leurs conseils de guerre. C'est cette ville, qui nous paraîtrait si peu importante aujourd'hui, qui, avec un si petit nombre de citoyens en état de porter les armes, fit tête aux Romains pendant si long-temps, et ne tomba que sous les plus obstinés efforts. Constamment elle était restée indépendante et sous les armes, ou avait traité avec les Romains de puissance à puissance ; la persévérante hauteur où s'était tenu ce petit peuple à leur égard les humiliait et les irritait.

Pompée eût voulu amener les Numantins à une bataille, et non donner l'assaut ; il fit mille tentatives pour en venir là. Tout se passait pourtant en escarmouches sans importance entre les assiégeans et les assiégés. Les Numantins avaient adopté un système de défense qui contrariait beaucoup le général de la république : il aurait voulu amener le conflit en rase campagne, et les Numantins s'y refusaient obstinément, non qu'ils ne fissent de temps à autre des sorties, mais ce n'était que pour engager des combats partiels. Sitôt qu'ils voyaient toute l'armée romaine se mettre en mouvement et déployer ses étendards, les Numantins, qui avaient des forces de plus des deux tiers inférieures, rentraient sagement dans leurs murs. C'eût été une hardiesse bien mal entendue que d'en agir autrement, et, quelle que fût la bravoure des assiégés, on ne peut que les louer de cette conduite.

Fatigué de ces manœuvres, et constamment repoussé avec perte quand il tentait l'attaque des retranchemens de Numance placés en avant de la ville, Pompée, qui se plaisait aux conquêtes faciles, suspendit le siége de Numance pour aller attaquer la ville de Termes, qu'Appien nomme Termentia, située à neuf lieues de là. Les habitans de Termes firent une sortie vigoureuse, et obligèrent Pompée à battre en re-

traite par des sentiers tortueux et semés de précipices; il perdit beaucoup de ses soldats, et les Romains furent contraints de passer la nuit sous les armes, ce qui, quelque accoutumés qu'ils fussent aux fatigues, ne laissait pas de les harasser cruellement. Le lendemain ils revinrent à la charge; mais la victoire ne se déclara pas pour eux. Pour ne pas rester oisif, Pompée attaqua Manlia, sans succès encore. Enfin il revint résolument sur Termes, et cette fois les Termessins, fatigués et en trop petit nombre pour résister aux forces de Pompée, se rendirent à lui. Il put envoyer dire à Rome qu'il venait de prendre une des principales villes d'Espagne. Malheureusement ce n'était pas Numance.

C'est ainsi que Pompée occupait ses soldats, en attendant qu'il se reprît à assiéger l'indomptable cité, pour qu'on ne cessât point de parler de ses exploits et de sa gloire. Ce Pompée, qui est la souche de la famille du grand Pompée, était un homme d'un médiocre caractère et d'une vanité démesurée.

Avec la nombreuse armée qu'il commandait, il soumit pourtant en effet toutes les villes voisines et alliées des Numantins.

Il ne restait plus que Numance : Pompée résolut d'en presser vivement le siége. Il l'investit de toutes parts, et fit exécuter des travaux qui devaient empêcher les bateaux de remonter le Douro jusqu'à la citadelle. Les habitans firent une sortie si résolue contre les soldats occupés à ces travaux, qu'ils les tuèrent presque tous. Un détachement qui protégeait les fourrages périt aussi tout entier sous les coups des assiégés. L'hiver était rigoureux; l'armée éprouvait tant de pertes, que Pompée abondonna le siége et fit rentrer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. Près de céder le gouvernement au consul M. Popilius Lænas, Q. Pompée, ne voulant pas laisser à son successeur l'honneur de terminer cette guerre, proposa la paix, mais à des conditions si vaguement indiquées dans les pourparlers, que la bonne foi des Numantins aurait

été infailliblement surprise s'ils y eussent consenti. Néanmoins on envoya des ambassadeurs à Rome pour négocier. Popilius déclara la guerre aux Lusons, et fut vaincu. L'année d'après, s'étant fait prolonger dans son gouvernement, il fut défait encore par les Numantins, qui avaient repris les armes.

AN DE ROME 616 [1]. — Décius Brutus, un des nouveaux consuls, fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, et ne fit rien de remarquable la première année. Il fallait un nouveau gouverneur pour l'Espagne citérieure, on y envoya Quintus Hostilius Mancinus. Vaincu plusieurs fois par les Numantins, que les Cantabres avaient secourus, Mancinus se retira dans les villes soumises à la république. Les Numantins cependant ignoraient cette retraite. La manière dont ils l'apprirent est empreinte de ce je ne sais quoi d'extraordinaire que les historiens espagnols paraissent affectionner beaucoup et rapportent toujours avec plus ou moins de détails. Deux jeunes gens aimaient une de leurs concitoyennes et prétendaient à sa main. Il fut convenu qu'ils se glisseraient tous les deux dans le camp des ennemis, et que celui qui le premier mettrait la main sur l'un d'eux et le tuerait épouserait celle qui faisait l'objet de leur rivalité. Nos champions, n'ayant rencontré personne dans le camp, en apportent la nouvelle à Numance. Aussitôt on se rassembla sur la place publique, on prit les armes, on marcha à la poursuite des Romains; et, loin de se renfermer dans les limites de leur territoire, ils voulurent cette fois attaquer à leur tour en pleine campagne ceux qui les avaient naguère étroitement bloqués; et, en effet, ils poussèrent vigoureusement Mancinus de retranchement en retranchement, et le mirent dans la situation la plus périlleuse. Dépourvu de tout, il allait périr, quand il se résolut à traiter. A la suite des pourparlers nécessaires, un nouveau traité consacra pleine et entière l'indépendance des Numan-

1 137 av. J.-C.

tins. On leur abandonna encore plusieurs avantages expressément stipulés.

Il faut lire dans Saint-Réal l'histoire de ce traité : au lieu de la refaire, on nous saura gré de la rappeler.

« La ville de Numance était célèbre en Espagne, dit Saint-Réal, par ses richesses et par sa puissance, fameuse surtout par sa valeur et par l'obstination de ses citoyens, qui, sans avoir jamais armé plus de dix mille hommes de leur jeunesse, firent échouer les plus illustres généraux romains, et en obligèrent quelques-uns à des traités peu dignes de la première puissance du monde. Tel fut celui que Q. Pompéius fut obligé de signer, après avoir été entièrement défait. Celui que fit le consul Hostilius Mancinus ne fut pas moins honteux ; et, comme il se fit de l'avis et par le canal de Tibérius Gracchus, l'aîné des deux frères, et que c'est ici le commencement de mon histoire (l'Histoire des Gracques), il faut en décrire le détail avec un peu de soin et d'exactitude.

» Après la défaite de Q. Pompéius, et la rupture du traité qu'il avait fait avec les Numantins, Q. Hostilius Mancinus, l'un des consuls, fut envoyé pour tâcher de dompter cette ville. Tibérius Gracchus, fils d'un autre Tibérius Gracchus (celui dont nous avons vu la noble conduite en Espagne), lui servait de questeur dans cette expédition, et c'était le premier emploi de quelque conséquence qu'il avait obtenu immédiatement après avoir servi sous le second Scipion en Afrique, où il s'était acquis beaucoup de réputation.

» La fortune seconda mal l'entreprise du consul Mancinus; et, soit qu'il y eût un peu de sa faute dans la conduite de cette guerre, soit que la valeur des Numantins, ou les dispositions du hasard, le rendissent malheureux, il est sûr qu'après divers succès il fut défait en bataille rangée; et il lui arriva dans sa déroute ce qui arrive d'ordinaire à tous les généraux médiocres : la tête lui tourna : le péril ou la mauvaise fortune le mit hors de lui-même; et, peu capable de

prendre bien aucun parti, il décampa la nuit dans un désordre extrême.

» Les Numantins, qui en eurent avis, et qui furent instruits du peu de précautions qu'il avait pris, le poursuivirent à propos, et si vivement, après avoir pillé son camp et tout le bagage de son armée, que, se trouvant enfermé en des lieux d'où il ne pouvait plus sortir, il fut contraint de leur envoyer un héraut, pour traiter de quelque accommodement.

» Les chefs des Numantins, quelque avantage qu'ils eussent pour le coup, étaient pourtant fort ennuyés de la guerre qu'ils soutenaient depuis long-temps contre la plus formidable puissance de la terre, et ils ne souhaitaient rien tant que de pouvoir la terminer, dans un temps surtout auquel leur victoire, et l'état où ils tenaient les Romains, leur faisaient espérer les conditions les plus avantageuses. Toute la difficulté consistait à pouvoir s'assurer de ceux qui traiteraient la paix, et qu'elle serait ratifiée à Rome : car, soit qu'il n'y eût plus cette fidélité si louable parmi les Romains, ou que le sénat fût en possession de rompre les traités que leurs généraux faisaient, les Numantins ne voulurent se fier qu'au seul questeur Tibérius Gracchus, se souvenant que son père, dans son expédition d'Espagne, leur avait donné la paix, qu'il avait fait ratifier à Rome avec beaucoup d'exactitude et de régularité.

» Tibérius Gracchus alla donc pour traiter la paix avec eux, prévenu que, dans l'état où était l'armée romaine, on devait accepter toutes sortes de conditions, et qu'on devait moins aller faire un traité légal que recevoir une grâce : et en effet il fallut céder tout le camp, tout l'équipage, et tout ce que l'armée avait de plus considérable et de plus précieux en machines de guerre et en vases d'or et d'argent, unique moyen qu'il y avait pour sauver plus de vingt mille citoyens et plusieurs alliés et esclaves, qui composaient les

troupes romaines, que la faim avait déjà réduites aux dernières extrémités.

» Cette paix, quelque nécessaire qu'elle eût paru au questeur et à toute son armée, fut trouvée à Rome très-indigne, et la plus honteuse qui eût jamais été faite; et le sénat, qui était un peu passionné dans son jugement, fit représenter au peuple ce traité comme la marque éternelle de l'ignominie romaine. On confondit les fautes et le peu de précaution du consul avec la honte de l'accommodement; et, sans prendre garde qu'on avait dû sauver la vie à vingt mille citoyens, à quelque prix que ce fût, les pères conscripts, éloignés des périls et de la disette, jugèrent fort à leur aise qu'il valait mieux les laisser tous mourir de faim que de recevoir une loi si odieuse.

» Le peuple prit part aux préventions du sénat, mais avec cette différence qu'il ne confondit point les fautes du consul avec la prudence du questeur : et, distinguant la mauvaise conduite de la guerre d'avec la nécessité du traité, il rejeta toute la honte sur Mancinus, et sut ne pas oublier que Gracchus avait secouru les citoyens qui restaient dans cette armée.

» Le traité fut solennellement rompu, comme indigne et injurieux; et il fut ordonné que le consul serait envoyé aux Numantins, pieds et mains liés, afin qu'ils se vengeassent sur lui de cette rupture.

» On peut ici, en passant, considérer l'injustice du sénat et du peuple, qui condamne si durement un général dont le malheur avait fait la plus grande faute, et qui n'était coupable ni de trahison ni de lâcheté. Q. Pompéius avait, avant lui, subi des conditions peu glorieuses, sans éprouver rien qui approchât de ce dernier affront qu'on fit ressentir à Mancinus.

» Mais on doit remarquer d'ailleurs l'amour du peuple pour Gracchus, qu'on ne voulut jamais confondre avec le

consul : car anciennement, quand on rompait les traités faits par les généraux, on livrait tous les officiers de l'armée à la vengeance de ceux avec lesquels ils avaient fait le traité. Ici le peuple sauve tous les officiers pour ne pas perdre Gracchus ; et le sénat, qui s'attendait à le voir dans la disgrâce commune, vit avec chagrin qu'on se contentât de perdre Mancinus pour sauver un homme qui, depuis le peu de temps qu'il était dans le monde, donnait des espérances certaines d'être un jour le maître de la république.

» Tibérius Gracchus eut tout le chagrin imaginable de n'avoir pu préserver le consul d'un affront dont il le jugeait indigne, et auquel il semblait qu'il participait un peu : il ressentit tous les mouvemens d'aigreur qui avaient excité les premiers auteurs de la rupture du traité, auxquels il disait en public qu'il n'était pas rare que la fortune peu favorable obligeât à recevoir la loi du plus fort. « Je ne vois rien, » ajoutait-il, de honteux à faire une paix dans laquelle nous » ne sommes obligés à rien qui nous ternisse : nous avons » seulement cédé ce que nous n'avions plus, et nous avons » sauvé la vie à vingt mille citoyens qui pourront conquérir » de nouvelles provinces.

» Que diront les peuples qui ont voulu se confier à moi, » par le souvenir de l'exactitude avec laquelle fut confirmée » ici la paix que mon père leur avait donnée ; et ne trouve» ront-ils pas qu'il y a une grande différence entre ces » temps et les nôtres ? »

» Tous ces discours furent inutiles contre une brigue formée ; le traité, comme je viens de dire, fut rompu ; et le consul fut envoyé aux Numantins, qui ne voulurent point le recevoir, disant que l'infidélité de tant de gens ne devait pas être punie sur un seul. »

Cependant Lépidus s'était rendu à son poste, et, sans aucun ordre du sénat, il avait porté la guerre chez les Vaccéens, sous prétexte qu'ils avaient fait passer des subsistan-

ces aux Numantins pendant la dernière guerre. Cinna et Cécilius furent envoyés de Rome en qualité de légats, pour apporter l'ordre au consul de ne point donner suite à ses attaques contre les Vaccéens. Mais déjà il avait ravagé les champs des environs de Pallance, fait un butin considérable, et mis le siége devant cette dernière cité; déjà les habitans de Pallance l'avaient contraint à s'éloigner de leurs murs; et, un jour qu'il était occupé à fourrager les campagnes à peu de distance de leur ville, ils tombèrent sur lui à l'improviste et le taillèrent en pièces. Six mille Romains avaient péri dans ce combat et dans ceux qui avaient été livrés durant le siége de la place, quand les légats arrivèrent avec les ordres du sénat. Lépidus, dès que la nouvelle de ce désastre eut été connue à Rome, fut révoqué et mis en jugement; il ne fut guère plus heureux que son collègue Mancinus : il fut accusé de concussion, et encourut la condamnation du sénat.

Pendant ce temps s'écoulait la deuxième année du gouvernement de Décius Brutus dans l'Espagne ultérieure. Il avait soumis les Gallaïques et les Lusitans, qui s'étaient insurgés de nouveau un an après la mort de Viriathes, fait rendre à discrétion les Talabricans, peuples toujours prêts à se soulever, les avait frappés de contributions de guerre, et avait enfin obtenu par ses succès le surnom de Gallaïque et la prolongation de ses pouvoirs [1].

Ce n'était pas sans peine que Décius Brutus avait obtenu ces résultats. On peut juger par ce seul trait de la résistance qu'éprouvèrent ses armes. Comme il assiégeait les Bracares, ceux-ci marchèrent à sa rencontre, accompagnés de

1 On raconte de Brutus que, dans une de ses expéditions en Lusitanie, ayant rencontré sur sa route une rivière appelée Léthé ou *Fleuve de l'Oubli*, et voyant que ses soldats, saisis d'une terreur superstitieuse, n'osaient la passer, de crainte d'un éternel oubli de toutes choses, il prit lui-même l'enseigne d'un lieutenant, et il la passa le premier. Il y a là comme une image anticipée du passage du Pont-d'Arcole. — Le Léthé dont il s'agit est le moderne Lima.

leurs femmes. La bataille se donna, et les Bracariennes prirent part au combat à l'égal des hommes, se portant là où le danger était le plus éminent et la lutte la plus sanglante. Accablés par le nombre, les Bracares succombèrent enfin ; mais le général romain ne put s'empêcher d'admirer le courage de ces généreuses femmes, qui, au milieu de l'horreur d'un combat, de la mort, du sang et des blessures, n'avaient paru préoccupées que de la gloire de leurs maris et de la liberté de leur pays.

An de Rome 617 [1]. — Le consul Publius Furius Philon fut désigné pour le remplacement de Lépidus dans l'Espagne citérieure. Cette nomination excita la jalousie de deux personnages de l'époque, Métellus et Q. Pompée, qui virent avec déplaisir le commandement d'une telle expédition donné à Furius. En sa qualité de général, Furius leur ordonna de le suivre, et leur déféra le titre de ses lieutenans. Ce fut ce consul qui fut chargé de l'exécution de Mancinus. En arrivant devant Numance, il le fit dépouiller, lui fit noircir les mains, et le fit placer à la porte de la ville avant le jour. Puis, après avoir rempli toutes les cérémonies d'usage, il le fit livrer aux Numantins. On a vu que ceux-ci montrèrent à l'égard de Mancinus plus de générosité que les Romains eux-mêmes.

Il paraît que la dureté avec laquelle Furius avait traité Mancinus indisposa contre lui jusqu'à ses propres soldats, et il se manifesta vers ce temps, dans l'armée romaine, une sorte d'intérêt et de prévention favorable pour les Numantins, qui furent cause en partie de l'inaction où se tint le nouveau consul.

Furius n'avança donc point les affaires de la république dans l'Espagne citérieure, et l'année suivante, quand il fut relevé par le consul Calpurnius Pison, il ne fut regretté de personne. Calpurnius Pison ne fut pourtant guère plus heu-

1 136 av. J.-C.

reux, et ses succès se bornèrent à quelque butin qu'il fit sur les terres de Pallance.

Cependant le sénat voyait avec chagrin que la guerre de Numance tirait en longueur. Après tant de pertes et d'espérances déçues, on résolut de recourir à quelque grande mesure, et l'on jugea nécessaire d'envoyer en Espagne le destructeur de Carthage. Scipion Émilien fut revêtu du consulat pour la seconde fois en l'an de Rome 619 [1], et se mit sur-le-champ en devoir de passer en Espagne. Quatre mille jeunes volontaires, appartenant aux plus illustres familles de la république, demandèrent à le suivre, se faisant honneur de marcher sous un tel général. Scipion en forma un corps d'élite qu'il réservait pour les grandes occasions [2].

L'armée romaine d'Espagne, sous la conduite des précédens généraux, avait contracté de grands vices et des habitudes de mollesse et de luxe, que Scipion, en arrivant, s'occupa tout d'abord de réformer. Il chassa du camp tous les marchands, les goujats et les femmes publiques, qui se trouvèrent au nombre de deux mille. Il fit vendre les chariots et les bêtes de somme qui ne lui parurent pas d'une absolue nécessité. Il ne laissa à chacun que les ustensiles dont se composait le bagage ordinaire d'un soldat romain, à savoir, une broche, une marmite et un pot [3]. Il retrancha les lits pour les repas, et ordonna que l'on mangeât sur des espèces de paillasses [4], leur en donnant lui-même l'exemple. Il réta-

1 134 av. J.-C.

2 On donnait à ce corps de jeunes patriciens le nom de Philonide, ce qui signifie *escadron des amis*. Cette compagnie était à cheval. Voyez Appien, p. 504. c. 505.

3 Montesquieu nous renvoie à Polybe et à Josèphe, *de Bello Judaïco*, l. III, c. 6, pour nous faire une idée juste des armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés et les soldats romains. « Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture pour plus de quinze jours, tout ce qui est à » leur usage, tout ce qu'il faut pour se fortifier ; et, à l'égard de leurs armes, ils » n'en sont pas plus embarrassés que de leurs mains. » (Tuscul., l. II, c. 15.)

4 Proprement sur des amas de feuillages et de roseaux enveloppés d'une toile.

blit la discipline dans toute sa sévérité première, et exerça de nouveau les soldats aux plus rudes travaux. — Il leur faisait faire de longues marches, chargés de leur bagage, de la provision de blé pour quinze à vingt jours, et de pieux assez lourds au nombre de sept. Il leur faisait creuser des fossés, élever des palissades, construire des murs, et ruinait le tout un moment après, ne se proposant d'autre but que de les endurcir à la fatigue. « Qu'ils se couvrent de boue, disait-il, « puisqu'ils craignent de se couvrir de sang[1]. » Il présidait lui-même à tous ces exercices, et exigeait le travail et l'obéissance avec une extrême sévérité. Il avait coutume de dire que « les généraux austères et rigides se rendaient utiles à leurs » armées, et les indulgens aux ennemis; car, ajoutait-il, le » camp de ces derniers respire la gaîté, mais on y méprise les » ordres du général, et celui des autres a un air triste, mais on » y est obéissant et prêt à tout. » Près de Scipion se trouvaient alors, faisant l'apprentissage de la guerre, deux hommes qui devinrent diversement fameux depuis, Jugurtha et Marius.

C'est par ces rudes travaux que Scipion se préparait au siége de Numance. Il passa la plus grande partie de l'année à retremper ainsi le courage de ses soldats. Puis il rapprocha son camp de Numance; mais il ne voulut pas l'attaquer encore avant d'avoir essayé ses soldats contre quelques peuples voisins; il porta la guerre dans le pays des Vaccéens et des Pallantiens, au-delà du Duero, et remporta sur eux divers avantages.

Durant tout le reste de l'hiver, il ne se permit que quelques petits dégâts aux environs de Numance. Il y avait alors près de là un petit village situé au milieu de lagunes[2] et entouré de rochers assez élevés, et ce lieu porte aujourd'hui le nom

1 Luto inquinari, qui sanguine nollent, jubebantur. Flor., l. II, c. 18.— Voyez, pour le reste du récit, Tit.-Liv. Epit.; l. LV; App., de Bell. Hisp.; Aurel. Victor, c. 58 et 59, etc.

2 Appien ne parle que d'un lac.

de Hénar. C'était derrière ces retranchemens, formés par la nature elle-même, que les Numantins se mettaient en embuscade. Ils eussent massacré les soldats romains qui allaient fourrager de ce côté, si l'habile général, ayant connu leur position, n'eût tenté de les débusquer. Scipion fit marcher contre eux trois mille cavaliers : tant que les Numantins crurent combattre à forces égales, ils soutinrent le choc avec vigueur ; mais, lorsqu'ils virent se déployer les enseignes des légions, ils prirent la fuite et rentrèrent dans leurs murs. Cette retraite si peu accoutumée, quoique dictée peut-être par la prudence, encouragea les Romains, qui, dans leur étonnement, s'écriaient avec naïveté « que de long-temps ils n'avaient vu les épaules des Numantins. » Éloge flatteur et bien mérité sans doute, sortant de la bouche d'un ennemi.

Enfin, l'année suivante [1], dès que le printemps fut de retour, Scipion marcha, enseignes déployées, sur Numance avec toute son armée, forte d'environ soixante mille hommes. Cette fois il assit son camp près de la ville, et fit procéder immédiatement aux opérations du siége.

Glorieux de tant de victoires qu'ils avaient remportées sur les Romains, les Numantins, réduits à huit mille combattans, étaient résolus à présenter eux-mêmes la bataille, à vaincre ou à mourir, plutôt que d'être réduits à soutenir les incommodités d'un long siége. Scipion évitait de s'engager, et aurait désiré terminer la guerre par tout autre moyen que par une bataille. Il savait combien l'on doit redouter des cœurs livrés au désespoir. Aussi son dessein était-il de les réduire et non de les combattre à force ouverte, et il prit toutes ses mesures en conséquence.

Il faut lire dans Appien et dans Polybe le détail des opérations du siége [2] ; comment Scipion investit la ville, et lui ferma jusqu'à sa dernière issue du côté où coulait le Duero, « au

1 An de Rome 620 (133 av. J.-C.).
2 Appien, de Bell. Hispan. — Polybe, Comm. de Folard.

moyen de quatre forts qu'il fit élever sur l'une et l'autre rive aux endroits du fleuve où la circonvallation aboutissait, et entre lesquels il fit jeter une chaîne de grosses poutres flottantes, liées et accrochées les unes aux autres, et garnies de pieux armés de pointes de fer. La partie des pieux qui entrait dans l'eau, se trouvant poussée par la violence du courant, tenait la machine dans un branle perpétuel, et par cet expédient le général romain ferma le passage du fleuve non-seulement aux secours qui pouvaient venir du dehors, mais encore aux plongeurs, à cause de ces pieux qui entraient dans l'eau, contre lesquels ils pouvaient craindre de heurter et de s'enferrer. » — « L'ouvrage fini, poursuit le commentateur de Polybe, on dressa des batteries de balistes et de catapultes sur les tours et dans les forts, où l'on fit porter toutes les munitions nécessaires pour le service de ces machines. Les archers et les frondeurs occupèrent les forts, et l'on établit des postes de distance en distance, communiquant de l'un à l'autre par des sentinelles faisant bonne garde de jour et de nuit. Ceux qui étaient dans les tours avaient ordre de faire, au moindre danger, les signaux convenus, et ceux des autres quartiers d'en faire de tout semblables après les premiers donnés, pour que sur toute la ligne on s'aperçût incontinent de l'endroit menacé. »

Durant ces opérations les Numantins avaient fait mille efforts pour déjouer les projets des ennemis ; mais, accablés par le nombre, ils avaient été souvent forcés de rentrer. Ils n'avaient plus guère que la triste alternative de périr par le fer et la famine, ou bien de capituler. Un homme se lève : c'était Réthogènes Caurinus ; il s'adjoint quatre de ses concitoyens, escalade les fortifications romaines du côté le plus faible, égorge les sentinelles et les hommes en vedette qu'il rencontre sur son passage, et se dirige vers le pays des Arévaques. Là il assemble les principaux d'entre eux, et les conjure de ne pas souffrir que leur ancienne alliée soit plus long-

temps bloquée. Il leur fait un tableau animé des périls que court la courageuse Numance; il leur parle de leur amitié, des malheurs dont ils sont menacés eux-mêmes, de l'avarice, de la cruauté, surtout de la fourberie des Romains; il leur rappelle la destruction de Cauca, le dernier traité conclu avec Mancinus. « Notre cause est la vôtre, leur dit-il; ne séparons pas nos intérêts; prenez les armes, venez à notre secours, car avec Numance vous risquez aussi de perdre la liberté de l'Espagne. » Touchés de ce discours, les Arévaques versent des pleurs. Mais ce n'était pas des larmes qu'il fallait pour sauver Numance, il fallait des bras. Les Arévaques, craignant le ressentiment des Romains, n'osèrent secourir leur ancienne alliée. On ne sait ce que devint Réthogènes. Une seule ville eut pitié du sort malheureux de Numance : ne se souvenant que du lien qui les avait unies toutes deux dans un temps de splendeur, Lucia ne tint point compte des calamités que sa conduite pourrait attirer sur elle; et elle essaya de secourir les assiégés. Les Numantins espéraient encore que ce bon exemple serait peut-être suivi par quelques autres cités espagnoles ; mais Scipion mit les habitans de Lucia en déroute, et tout espoir fut désormais perdu.

Il ne restait plus aux Numantins que la voie des négociations; ils la tentèrent. Admis près de Scipion, Alurus[1], le chef de la députation, prit lui-même la parole au nom de ses concitoyens : — « As-tu jamais vu, dit-il au Romain, des hommes aussi courageux, aussi braves, aussi constans que les Numantins? Eh bien! ce sont ces mêmes hommes qui viennent s'avouer vaincus auprès de toi. Quel honneur de pouvoir te vanter que tu les as soumis! Pour nous, nous ne survivrons à notre malheur qu'en songeant que nous n'avons rendu les armes qu'à un capitaine tel que toi. Aujourd'hui que la fortune nous abandonne, nous venons te trouver : im-

1 Appien lui donne le nom d'Avarus. Les élémens manquent pour réformer toute cette logomachie de noms.

pose-nous des conditions que nous puissions accepter, mais ne nous détruis pas. Si tu refuses la vie à ceux qui te la demandent, ils sauront mourir au combat, et, si tu leur refuses le combat, ils auront le courage de se plonger eux-mêmes le fer dans le sein, plutôt que de se laisser égorger par tes soldats. Aie le cœur d'un homme, conduis-toi de manière à ce que ton nom ne soit souillé inutilement d'aucune tache de sang. » — Scipion fut étonné de la hardiesse de ce discours et de la dignité de celui qui l'avait prononcé. Il y répondit froidement en assurant les ambassadeurs qu'il n'avait mission pour traiter avec eux que lorsque la ville serait mise au pouvoir du vainqueur. A la nouvelle de cette réponse, les Numantins rougirent d'une démarche qui leur avait tant coûté, et qui, malgré cela, n'avait pas réussi ; ils entrent en fureur, et, ne sachant à qui s'en prendre, ils tombent sur leurs députés eux-mêmes et les mettent en pièces. Ils n'avaient plus désormais ni l'espoir de se sauver ni celui de mourir en combattant. Ils tentèrent cependant un dernier effort. Après avoir bu à longs traits d'une boisson fermentée faite avec du froment et appelée *célix* (espèce de cervoise), ils sortent de la ville, et appellent le combat à grands cris au pied des fortifications romaines ; mais bientôt on les repousse, ils sont accablés par le nombre et forcés de rentrer dans leurs murs. Ils ne possédaient plus aucune subsistance, tous les approvisionnemens avaient été consommés, et ces infortunés furent réduits à se nourrir de la chair de leurs cadavres. Quelques-uns proposèrent de fuir ; mais il n'était guère possible. Ils se déterminèrent enfin à se donner la mort. Les uns avalèrent du poison, d'autres se percèrent de leurs épées ; plusieurs, après avoir mis le feu à leurs maisons, se précipitèrent dans les flammes ; d'autres s'entre-tuèrent : c'était toute une ville à l'agonie. Bientôt les Romains s'ouvrirent un passage et pénétrèrent dans l'enceinte ; mais la mort et le silence y régnaient partout, et ils n'y trouvèrent que cadavres,

que feu et que cendres. On abattit de fond en comble les édifices que le feu avait épargnés, et l'on partagea entre les peuples voisins le territoire qui avait appartenu aux Numantins. Telle fut la destinée de Numance, la seule ville de l'Espagne qui eût conservé intacte jusqu'au bout l'indépendance nationale.

« Il n'est personne, je pense, dit le bon Rollin lui-même, ordinairement si exclusif admirateur de Scipion et des Romains, qui ne soit touché de compassion sur le sort déplorable de ces braves peuples, dont tout le crime semble avoir été de n'avoir pas voulu fléchir sous la domination d'une république ambitieuse qui prétendait donner des lois à l'univers. Florus décide nettement que jamais les Romains n'ont fait de guerre plus injuste que celle de Numance. Mais, si le témoignage de cet écrivain, Espagnol d'origine, et dominé par une imagination échauffée, est récusable, au moins est-il constant que les Numantins, durant le cours de la guerre, firent plusieurs fois des propositions de paix raisonnables, et qu'ils montrèrent plus de franchise et de droiture que les Romains. Il ne me paraît donc pas aisé de justifier la ruine totale de cette ville. Que Rome ait détruit Carthage, je ne m'en étonne point. C'était une rivale qui s'était rendue redoutable, et qui pouvait le devenir encore si on la laissait subsister. Mais les Numantins n'étaient point dans le cas de faire craindre aux Romains la ruine de leur empire, et je ne vois pas que Cicéron ait eu un légitime fondement de les comparer aux Cimbres[1], qui venaient pour envahir l'Italie. Le dépit, l'esprit de vengeance paraissent avoir conduit les Romains dans le parti qu'ils prirent de détruire Numance; ou peut-être une politique de conquérans. Ils voulaient montrer, par un exemple signalé, que toute

[1] Sic cum Celtiberis, cum Cimbris bellum, ut cum inimicis, gerebatur, uter esset, non uter imperaret. (Cic., de Officiis, l. I, c. 38.)

ville ou peuple qui leur résisterait opiniâtrément ne devait s'attendre qu'à une entière ruine. »

On découvre à Puente-Garay, à environ quatre milles au-dessus de Soria, non loin de la source du Douro, quelques restes, à fleur de terre, de l'héroïque cité dont le souvenir fait encore battre le cœur des Espagnols d'un juste orgueil.

Ce sacrifice consommé, la Péninsule fut, pour un temps, entièrement soumise et pacifiée, à la manière dont parle Tacite : *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.* Décius Brutus, après avoir subjugué les Gallaïques, venait de triompher à Rome; Scipion, ajoutant au titre d'Africain celui de Numantin, se hâta d'aller recevoir les mêmes honneurs.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'Espagne depuis la chute de Numance jusqu'à la guerre de Sertorius. — Pirates des îles Baléares. — Guérillas antiques. — Soulèvement des Lusitans. — Invasion des Cimbres repoussée. — Tentative contre les Romains. — Ruse et perfidie de Titus Didius. — Commencemens de Sertorius en Espagne. — Il y revient proscrit par Sylla. — C. Annius marche contre lui. — Caractère de Sertorius. — Il passe en Afrique. — Il est rappelé par les Lusitans. — Ses premiers faits d'armes. — Suite de succès contre les Romains. — Métellus envoyé contre lui. — Gouvernement établi par Sertorius en Espagne. — Il crée un sénat. — École publique d'Osca. — Affection qu'il inspire aux Espagnols. — Jonction de Perpenna. — Arrivée de Pompée. — Continuation des succès de Sertorius. — Siége de Laurona. — Il bat Pompée. — Réunion de Pompée et de Métellus. — Nouvelle campagne. — Prise de Contrébia. — Pompée défait en bataille rangée par Sertorius. — Mouvemens divers de cette guerre. — Ridicules de Métellus. — Retraite de Métellus et de Pompée. — Ambassade de Mithridate. — Situation de Sertorius. — Métellus met sa tête à prix. — Tristes pressentimens de Sertorius. — Conjuration de Perpenna. — Sertorius assassiné.

De 133 à 73 av. J.-C.

Après la destruction de Numance, l'Espagne, pendant quelques années, souffrit la présence des Romains sans rien entreprendre contre eux. On estime que Rome fut ainsi un peu plus de vingt ans sans avoir d'insurrection sérieuse à étouffer dans la Péninsule.

L'année même de l'événement, le sénat crut devoir ordonner une sorte d'enquête sur l'état du pays, et il envoya dix sénateurs chargés de lui faire un rapport sur les mesures à prendre pour en assurer la pacification. Il ne paraît pas que sur leur rapport il ait été rien changé fondamentalement au mode de gouvernement déjà adopté. L'Espagne resta soumise au même régime militaire. Le système d'occupation prévalut sur le système de civilisation; et, pour

établir l'ordre dans sa conquête, Rome la laissa livrée à la soldatesque et à l'avidité de ses préteurs.

Dans cet intervalle de près de vingt ans, il ne se passa presque rien de remarquable. Il est quelques faits, cependant, qu'il ne saurait être permis à l'historien de passer sous silence. Telle est notamment l'entreprise dirigée contre les habitans des îles Baléares, qui, joints à d'autres pirates des îles voisines, avaient désolé les établissemens romains des côtes orientales de la Péninsule. On chargea Q. Cécilius Métellus de cette expédition navale, et on l'envoya contre eux avec des forces suffisantes pour les réduire. Métellus, aux approches du bord, et redoutant l'adresse extraordinaire des sauvages frondeurs qu'il allait combattre, eut soin de faire tendre autour de ses vaisseaux des peaux d'animaux assez fortes pour résister au choc des pierres, et sous lesquelles les soldats fussent à l'abri de leurs coups, en sorte qu'il pût débarquer sans trop de difficulté. La lutte s'engagea sur le rivage, où d'abord une grêle de pierres accabla les Romains; cela ne laissa pas que de les déconcerter un peu. Toutefois, leurs archers firent jouer leurs armes avec une supériorité telle, que les frondeurs baléares ne purent tenir devant eux. Ils reculèrent, et allèrent chercher un abri dans les antres et dans les fentes de leurs rochers, où ils étaient accoutumés de vivre, et ce ne fut pas sans peine que les Romains parvinrent à les en déloger et surtout à les dompter. Métellus traita avec eux, leur apprit à mener une vie moins âpre et moins malheureuse, les soumit à un gouvernement régulier, et établit dans l'île de Majorque une colonie romaine. Plus de trois mille Espagnols des colonies d'Espagne passèrent dans la principale des îles Baléares. Et Palma et Pollentia devinrent ainsi, en peu de temps, de véritables cités romaines.

L'Espagne cependant, sous l'empire de la terreur qu'inspirait généralement aux villes espagnoles ce qu'on appelait

le châtiment de Numance, fut et demeura pacifiée en effet pour un temps, en ce sens qu'elle ne bougea pas ; toutefois il ne tarda pas à se former quelques bandes guerrières, ne prenant conseil que d'elles-mêmes, vivant dans les montagnes, et qui, de temps à autre, en descendaient pour harceler les vainqueurs. C'étaient, dès lors, de véritables guérillas. Les auteurs latins, et les auteurs modernes qui les ont suivis à la piste, se méprenant sur la vraie nature des choses, n'ont pas manqué de qualifier de brigands ces hommes qui défendaient leur liberté de la seule manière qui fût en leur pouvoir. Sur plusieurs points de la Péninsule, les préteurs eurent à repousser les attaques de ces prétendus voleurs; mais cette guerre de surprises et d'embuscades n'eut jamais assez d'éclat, de part ni d'autre, pour mériter d'être rapportée avec détail

Ce n'était là pourtant que le prélude de nouveaux mouvemens d'une plus haute importance. Les gouverneurs romains n'avaient rien changé à leur conduite; loin de montrer le moindre souci du bonheur des vaincus, ils semblaient, comme par le passé, n'avoir pris à tâche que de révolter les cœurs par leurs violences et par leurs rapines. Le sénat tolérait ces désordres par un double motif, parce que le trésor public s'emplissait, en même temps que s'augmentaient les richesses de ses membres. Les causes qui avaient déjà provoqué tant de soulèvemens plus ou moins formidables ne furent donc pas long-temps à produire leurs effets accoutumés. Les Lusitans, les premiers, se lassèrent des exactions des préteurs, et ils se levèrent en masse vers l'an 644 de Rome[1]. Quelques vieux débris de l'armée de Viriathes leur transmirent les traditions du maître; cette lutte ardente dura, avec des vicissitudes diverses, environ l'espace de quinze ans, et Licinius Crassus ne parvint à faire rentrer la Lusitanie sous

1 109 av. J.-C.

le joug que lorsque, par une longue suite de combats sanglans, elle se trouva presque entièrement épuisée d'hommes en état de porter les armes. Il en était arrivé de même lors de la guerre de Viriathes : la Lusitanie s'était livrée presque déserte au vainqueur.

Vers le milieu de cette guerre, l'Espagne eut à combattre un ennemi d'une autre nature : les Cimbres qui, des régions reculées de l'Océan septentrional, descendaient ou plutôt se précipitaient vers l'Italie, arrivés aux Bouches du Rhône, s'étaient divisés en deux branches, et près de trois mille de ces barbares, longeant les côtes méditerranéennes de la Gaule, étaient parvenus jusque par-delà des Pyrénées. Au bruit de cette irruption des Cimbres, les Celtibères, quoique de même origine, prêtèrent main forte aux Romains, et, sous la conduite de Fulvius, préteur de la Tarragonaise, refoulèrent ces nouveaux ennemis au-delà des monts, non sans en avoir tué un assez grand nombre.

Ces mêmes Celtibères, qui venaient de chasser les Cimbres, conçurent deux ans plus tard le projet de chasser les Romains d'Espagne, s'il était possible, résolus à repousser l'oppression, de quelque part qu'elle vînt, et ils tournèrent leurs armes contre Rome. Le consul Titus Didius Népos fut chargé de les réduire : il se porta à leur rencontre, et, dès qu'il les eut joints, leur livra bataille. Le combat fut opiniâtre, et dura jusqu'à la nuit, avec une perte égale de part et d'autre. La victoire restait douteuse; durant la nuit, le consul ayant fait, dit-on, retirer du champ de bataille une partie des Romains tués dans l'action, quand les Espagnols virent le lendemain la terre jonchée de cadavres des leurs, ils se tinrent pour battus et capitulèrent. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, qui pourrait bien avoir été inventée dans quelque corps-de-garde romain, il est sûr néanmoins que les pertes des Celtibères furent considérables, et que Titus Didius n'acheva de les réduire qu'en se souillant des actes de la plus

odieuse barbarie. Il fit détruire ou ruina de fond en comble les villes de Termes et de Ségovia; après un siége de sept mois, il s'empara de Colenda, que l'on croit être la moderne Cuellar en Castille, et en fit vendre tous les habitans comme esclaves, sans en excepter même les femmes et les enfans. Appien le charge d'un crime plus détestable encore. Titus Didius, selon cet historien, après avoir de la sorte dépeuplé Colenda, y appela un grand nombre d'Espagnols des provinces voisines, qui durant la lutte ne s'étaient montrées qu'à moitié amies des Romains, leur promettant de leur distribuer les terres et les maisons des vaincus, et, dès qu'il les tint en sa puissance, il les fit cerner et égorger tous. C'est ainsi que, au lieu de civiliser l'Espagne, les Romains y jetaient des fermens de haine et y provoquaient des représailles inévitables.

Ce fut vers ce temps que commença à se faire connaître avec quelque éclat un jeune Romain qui devait appliquer à l'Espagne un système tout différent, et devenir, à divers titres, l'arbitre souverain de ce pays. On a compris que nous voulons parler du jeune Sertorius. Q. Sertorius avait servi, dès l'origine de cette guerre, en qualité de tribun des soldats. Bien qu'il se fût dignement comporté en toute rencontre, on ne le vit figurer d'une manière tout-à-fait remarquable que vers l'an de Rome 655[1], dans la répression d'un mouvement populaire, dont il faillit être victime lui-même. Il était à cette époque en garnison à Castulon, aujourd'hui Cazlona, sous la province de Jaën. Les soldats qu'il commandait, vivant sous un beau climat et dans l'oisiveté, s'étaient livrés à des actes de licence que leur chef n'avait pu suffisamment réprimer et qui avaient singulièrement indisposé les habitans de Castulon. Indignés d'être dominés par une soldatesque insolente, ils résolurent de se venger, et se liguèrent avec les Girisiens, habitans d'une petite ville voisine qui avait eu à souffrir de la même

[1] 98 av. J.-C.

licence. On convint d'une nuit d'hiver; et, à un signal donné, on fondit sur la garnison, qui, surprise dans le sommeil et fatiguée des excès de la veille, ne put chercher son salut que dans la fuite. Sertorius lui-même fut contraint de sortir de la ville en désordre, au risque mille fois d'être tué. Beaucoup de ses soldats avaient péri; cependant, lorsqu'on se compta, on vit qu'on était encore en assez grand nombre pour tenter d'avoir sa revanche. Sertorius rassembla sa petite armée, et la ramena vivement sur la ville, dans laquelle il ne tarda pas à rétablir son autorité. Il fit justice un peu rude, selon la coutume, des citoyens pris les armes à la main.

Immédiatement, ayant fait revêtir ses soldats des habits des vaincus, il se dirigea vers la cité des Girisiens, aujourd'hui Jaën. Les habitans, croyant que c'étaient leurs compatriotes de Cazlona, qui venaient à eux, ouvrirent leurs portes. Mais les soldats romains, se démasquant tout-à-coup, tombèrent sur les Girisiens, et les traitèrent selon les lois de la guerre. Sertorius, le seul Romain qui ait essayé sérieusement, dans le septième siècle de Rome, d'établir un ordre régulier en Espagne, et de gouverner par la douceur, y débuta ainsi par deux exécutions militaires sanglantes; mais il faut dire qu'il était alors fort jeune, et que la gravité des circonstances était telle, que tout autre à sa place eût agi comme lui.

Quelques années se passèrent sans événemens de grande importance; enfin la guerre civile éclata en Italie entre Marius et Sylla. L'Espagne ne laissa pas de prendre part à cette grande querelle, et elle fut quelque temps ballottée entre l'un et l'autre parti. Tour à tour elle donna asile aux proscrits des deux factions. Elle n'eut pas lieu toutefois de se féliciter beaucoup d'avoir sauvé le fils de Licinius Crassus, le vainqueur des Lusitans, comme il se faisait appeler. Pendant le triomphe des ennemis de sa famille, Marcus Crassus fut généreusement recelé dans une grotte appartenant à un riche Espagnol nommé Vibius Paciécus, laquelle existe encore entre

Ronda et Gibraltar. Paciécus l'y fit traiter avec les plus grands soins, non sans courir de grands dangers pour sa noble hospitalité. Plutarque nous donne la description de cette grotte, et parle fort au long des attentions que Paciécus prodigua à son hôte proscrit. Pendant huit mois, c'est-à-dire jusques à la mort de Cinna, Marcus demeura caché dans cette retraite. Enfin, quand la chance vint à tourner en faveur de son parti, Marcus en sortit le cœur ulcéré; il parvint à rassembler quelques troupes à l'aide des nombreux amis que son père avait laissés dans les villes romaines de la Bétique, et il se mit incontinent, au nom de la bonne cause, à désoler le pays qui l'avait soustrait à la mort. Sous prétexte des malheurs qu'il avait soufferts, il tira de ces peuples des sommes énormes : Málaga, ayant mis quelque lenteur à satisfaire son insatiable avidité, fut par lui mise au saccage, et il fit entrer dans son épargne tout l'or et tout l'argent qu'on y put recueillir; si bien qu'il amassa dans cette expédition de bandit une grande partie des biens immenses qui le firent nommer le plus riche des Romains [1]. Métellus Pius ne tarda pas à l'appeler en Afrique, où il passa avec tout ce qu'il put réunir de soldats.

L'Espagne cependant se détachait de plus en plus du parti qui triomphait en Italie : ce revirement de fortune ramena vers ce temps dans son sein un homme qui s'y était déjà acquis de la réputation, mais une réputation purement militaire, et qui, cette fois, devait exercer une haute influence sociale sur ses destinées.

1 On le trouva riche, à sa mort, arrivée en l'an 700 de Rome, comme il faisait la guerre aux Parthes, de 7,100 talens, c'est-à-dire de près de 4,260,000 écus. C'est le même qui donna un jour à tout le peuple romain un festin dans lequel il fit distribuer à chaque convive autant de blé qu'il en pourrait manger pendant trois mois. Après sa mort, les Parthes lui coupèrent la tête et la portèrent à un de leurs chefs, qui lui fit couler dans la bouche de l'or fraîchement fondu, afin, disent ses biographes, que, comme son esprit avait brûlé d'un désir insatiable d'avoir de l'or, son corps aussi, épuisé de sang et de vie, fût brûlé avec le même métal. Voyez Plutarq., in Vit. Crass.; Florus, l, III, c. 2.

Après s'être distingué, comme nous l'avons vu, dans l'affaire de Castulon et des Girisiens, Q. Sertorius était passé en Italie. Plébéien, quoique d'une famille honorée de Nursia [1], il s'était élevé en peu de temps des rangs inférieurs à l'un des premiers grades de l'armée. Sous Marius, dont il avait embrassé la cause avec chaleur, il avait été nommé préteur, et il était encore dans les fonctions de cette charge quand Sylla, vainqueur et maître de Rome, comprit le préteur Q. Sertorius, qui, dès avant la guerre civile, s'était montré son ennemi, dans les premières proscriptions qui signalèrent son avènement au pouvoir..

Sertorius proscrit se souvint de l'Espagne, où il avait laissé de nombreux amis; et, non sans espoir d'y susciter des embarras à Sylla, contre qui déjà s'étaient déclarées plusieurs villes de ce pays, il se hâta de gagner la Péninsule.

Et d'abord, à peine eut-il pénétré dans l'Espagne citérieure, et eut-il appelé à lui les peuples de l'intérieur qui gémissaient sous le joug des gouverneurs romains, qu'il se vit à la tête d'un parti nombreux et déterminé, et en état de traiter d'égal à égal avec le dominateur de l'Italie. Il se montra, dès le commencement, soigneux du bonheur des Espagnols, qu'il traitait toujours en amis et en alliés volontaires, et dont il allégea tout d'abord les charges publiques. Il se fit par là bien venir des principales villes de la Celtibérie, qui se dévouèrent à sa cause, et en même temps il s'attacha, par la hauteur de ses vues et la sagesse de ses projets, la plupart des Romains qui se trouvaient en Espagne. En peu de temps

1 « La maison doncques de Quintus Sertorius, dit Plutarque, estoit assez noble en la ville de Nursia, au pays des Sabins; mais son père le laissa petit enfant, et fut nourry honnestement dessoulz sa mère veufve, laquelle il aima et revera toujours singulièrement. Elle se nommoit, comme l'on dit, Rea. Son commencement fut qu'il s'exercita à plaider des causes assez passablement, de manière qu'étant encore fort jeune, il vint à Rome en quelque crédit à cause de son éloquence : mais l'honneur et la reputation qu'il acquit depuis par les prouesses qu'il feit le convierent à tourner du tout son estude et son ambition aux armes et à la guerre. »

il eut sous son commandement une armée de neuf mille hommes, et, pour être en mesure de s'opposer à Sylla par mer aussi bien que par terre, il fit armer à Carthagène, qui s'était empressée de se donner à lui, un certain nombre de galères à trois rames, prêtes à tenir la mer.

Sylla, informé de ces dispositions, dépêcha contre Sertorius Caïus Annius, un de ses lieutenans, avec des forces considérables, et la mission expresse de poursuivre jusqu'à extinction le proscrit qui osait ainsi lever la tête. Sur la nouvelle de la marche d'Annius vers l'Espagne par la Gaule, Sertorius envoya près de six mille hommes de son armée, sous la conduite d'un de ses capitaines, du nom de Livius Salinator, pour lui fermer le passage des Pyrénées. Et, en effet, lorsque C. Annius se fut avancé dans les défilés de ces montagnes, il les trouva occupés de telle sorte, qu'il craignit d'en disputer le passage aux soldats qui les gardaient. Arrêté là, Annius, qui avait appris, sous le tyran qu'il servait, à ne s'embarrasser d'aucun scrupule, eut occasion de voir un certain Calpurnius Lanarius, attaché à l'armée de Salinator, qui, sous l'appât d'une récompense, s'engagea à tuer celui-ci. A peine l'armée fut-elle sans chef, que, comme l'avait prévu Annius, elle se débanda; la moitié revint à Sertorius, l'autre moitié se joignit à Annius, et le lieutenant de Sylla put entrer en Espagne avec des troupes de beaucoup supérieures à celles du banni. Ce contre-temps, qui surprit Sertorius avant qu'il eût pu se préparer suffisamment à la défense, le découragea, et lui fit ajourner l'accomplissement de ses projets à un avenir meilleur. Cet homme, que Salluste nous peint doué de tous les avantages de l'esprit et du corps, était sujet, malgré ses hautes qualités, à une mélancolie singulière, grandement empreinte sur les traits de son noble visage, et qui se mêlait chez lui à toutes ses préoccupations, à celles de la politique comme à celles de la guerre. Plus d'une fois il quitta ainsi la partie avant de l'avoir perdue, non qu'il

manquât de fermeté et de courage personnels, mais parce que cette disposition, presque sentimentale, l'emportait en lui sur les plus graves intérêts. En d'autres termes, il était rêveur et d'une sensibilité extrême, en même temps qu'entreprenant et hardi. Nous le verrons, au moment de ressaisir une puissance qui certes ne devait lui causer aucun remords, puisqu'elle lui était volontairement dévolue, et qu'il ne l'exerçait que dans l'intérêt des peuples, former le projet de se retirer aux îles Fortunées, dont quelques marins venaient de lui faire la description.

C'est là aussi assurément un des plus curieux caractères de l'antiquité : grand, courageux, énergique, animé d'une profonde sympathie pour la race humaine, ayant fortement à cœur de la voir et de la rendre heureuse, et cependant facile à désespérer de l'avenir, et n'osant, malgré tout, compter sur sa fortune.

Tel fut Sertorius. Il agit à la manière du lion, qui médite mélancoliquement, ou va par bonds gigantesques. Tel fut l'ennemi de Sylla, l'antagoniste de Pompée, l'homme qui, le premier, si l'on peut ainsi dire, a essayé avec cœur de civiliser l'Espagne, et qui, avec la vigueur habituelle de Marius, si cette vigueur peut se rencontrer en même temps que les qualités sociales et humaines qui faisaient le fond de la nature de Sertorius, eût pu dès lors peut-être, dans les circonstances favorables où il se trouvait placé, et par le seul ascendant de son caractère, élever l'Espagne au rang, non d'une province romaine, mais d'une nation rivale de Rome.

Réduit à trois mille hommes, certes, il eût pu difficilement tenir tête à Annius, qui en avait près de six fois autant. Mais il est probable qu'il eût pu trouver quelque part en Espagne des alliés et des secours. Il préféra passer en Afrique avec sa petite armée, en attendant le moment favorable de reprendre pied dans la Péninsule. Il souffrit là quelques vicissitudes de fortune dont le récit nous a été diversement transmis ; mais

il paraît certain qu'il y contracta alliance avec quelques corsaires ciliciens, alors fort redoutables dans la Méditerranée, et qu'avec leur concours il s'empara de la petite île d'Iviza, d'où il chassa la garnison romaine. Annius se mit en mer avec les principales forces navales de Carthagène, et, l'ayant joint, dispersa sa petite flotte. Durant plusieurs jours, Sertorius, assailli par une tempête, fut le jouet des flots, entre Iviza et le détroit de Gibraltar; mais enfin, l'ayant passé sans sombrer, il prit terre dans la Bétique, à l'embouchure du Guadalquivir.

C'est ici que Plutarque nous le montre incertain sur le parti qu'il avait à prendre, et plus amoureux de repos que de gloire.

« Là se trouvèrent des mariniers, dit Plutarque, nouvellement arrivez des isles de l'océan Atlantique, que les anciens appeloient les *isles Fortunées*. Ce sont deux isles près l'une de l'autre, n'y ayant qu'un petit bras de mer entre deux, et sont loing de la coste d'Afrique environ de cent vingt et cinq lieues (en grec, dix mille stades, ce qui fait 416 de nos lieues). Il y pleut bien peu souvent une pluye doulce, mais ordinairement y souffle un doulx et gracieux vent, qui apporte une rosée, laquelle attrempe tellement la terre, qu'elle en est grasse et fertile, non-seulement pour pouvoir produire tout ce qu'on y voudroit planter et semer, mais aussi en produit d'elle-mesme, sans œuvre ne main d'homme, tant et de si bon fruict, qu'il suffit à nourrir le peuple y habitant, oisif, sans qu'il ait besoing de se donner peine ou soucy de rien......

» Ce qu'entendant Sertorius, il luy prit une merveilleuse envie de s'en aller habiter en ces isles là, pour y vivre en repos loing de tyranie et de toutes guerres. »

Après une suite d'aventures plus ou moins étrangères à l'Espagne, et dont le théâtre fut l'Afrique, où il était retourné, il fut enfin appelé par les Lusitans, déjà soulevés, à

prendre en main la cause de leur indépendance contre les forces que Sylla envoyait vers eux pour les soumettre.

Sertorius accueillit leurs vœux avec bienveillance, et saisit avec plaisir l'occasion qui s'offrait de se montrer de nouveau redoutable à Sylla. Il partit avec deux mille cinq cents soldats et sept cents auxiliaires africains, trompa la vigilance de Cotta, qui faisait voile dans le voisinage du détroit pour le surprendre au passage, et joignit enfin les Lusitans rassemblés pour l'attendre au pied d'un mont non loin de Tarifa. En peu de jours il réunit à ce qu'il avait de troupes à lui cinq mille Lusitans, avec lesquels, après avoir pris quelques dispositions pour la suite de cette guerre, il entra en Bétique, joignit le préteur près du Guadalquivir, et le défit complètement.

Ici, comme en bien des endroits, les historiens varient sur le récit des faits ; de telle sorte qu'il est difficile de faire un choix au milieu des différens rapports : du reste, il ne s'agit que de quelques circonstances qui laissent intacte la vérité historique, quant aux faits généraux. Il est donc certain que, quel qu'ait été le théâtre précis de ses succès à cette époque, et de quelque manière que les choses se soient passées, Sertorius fut alors singulièrement heureux dans ses expéditions, et qu'en peu de temps il se vit à peu près maître de la Lusitanie et de la Bétique.

De là il ne tarda pas à étendre son autorité vers le nord. Son caractère, sa politique, son extérieur, tout concourait à rallier à lui les peuples non-seulement de l'Espagne ultérieure, mais encore de la Celtibérie ; et les exploits qui signalèrent ses premières rencontres avec les Romains enorgueillirent les Espagnols, qui attachèrent de plus en plus volontiers leur destinée à celle d'un glorieux général qui, bien qu'étranger, semblait n'avoir rien tant à cœur que la gloire et le bonheur de l'Espagne.

Sylla voyait avec le plus vif déplaisir un de ses plus an-

ciens ennemis lutter contre sa puissance avec de tels avantages. Il donna ordre sur ordre pour conjurer l'astre grandissant de Sertorius.

Ce fut d'abord le préteur Lucius Domitius qu'il dépêcha contre lui. Domitius fut vaincu et mis en fuite par Hirtuleïus, questeur de l'armée de Sertorius. Le préteur de la Gaule Narbonnaise, Manilius, reçut ordre de passer en Espagne; mais il ne fut guère plus heureux que son prédécesseur. Hirtuleïus lui livra bataille, et remporta une pleine victoire. Manilius échappa à la mort avec beaucoup de peine, et se retira presque seul et en secret à Lérida.

Métellus Pius, l'un des généraux renommés du parti de Sylla, fut enfin envoyé contre Sertorius; mais sa prudente lenteur, si célèbre à cette époque, dut céder tout d'abord à l'ardeur impétueuse de son ennemi, soutenu énergiquement par les habitans du territoire sur lequel se mouvait l'armée romaine. Sertorius harcela le Romain si rudement, que peu s'en fallut qu'avec des forces inférieures il ne l'amenât à capituler, malgré son vieil orgueil. Les soldats de Sertorius étaient accoutumés à faire la guerre sans provisions, sans feu et sans tentes : les Romains, non habitués aux mêmes privations, et constamment tourmentés dans leur marche par les troupes légères de Sertorius, dépouillés à chaque instant, surpris par des nuées d'Espagnols dans les gorges des monts qu'ils étaient obligés de traverser, attaqués et enfin défaits par Sertorius en bataille rangée, ne purent tenir la campagne plus long-temps. Métellus, tout honteux, et pour temporiser et déguiser le plus qu'il pourrait sa défaite, fit mine d'assiéger quelques villes. Il dirigea ses premières attaques sur Lacobriga, dans le pays des Vaccéens; mais ici encore l'attendait une suite de mésaventures. Métellus crut un moment toucher au succès : Lacobriga était mal fortifiée, recevait l'eau du dehors et n'avait que pour cinq jours de subsistances. Il fit d'abord détourner les eaux; mais Sertorius

avait envoyé un détachement de son armée au secours de cette ville, et l'on y introduisit, à l'insu de Métellus, deux mille outres pleines d'eau et quelques provisions de bouche. Non-seulement Métellus ne prit point Lacobriga, mais lui-même, dépourvu de vivres, ne tarda pas à être obligé de lever honteusement le siége. Sertorius cependant l'attaqua comme il battait misérablement la campagne, et le força à faire retraite, non sans beaucoup de précipitation, et sans lui enlever presque tous ses bagages.

Vainqueur par ses lieutenans et par lui-même, ayant rallié à lui l'Espagne citérieure, il s'occupa avec la plus grande activité, non-seulement de réunir des forces considérables pour faire face à l'ennemi, mais encore d'établir un système de gouvernement parmi les peuples qui lui devaient leur émancipation et le reconnaissaient pour chef. Cent-vingt huit mille Romains, au rapport des historiens, sous la conduite de divers généraux de mérite, furent, dans ces premières années, repoussés ou vaincus par Sertorius; il occupait toutes les places fortes des deux Espagnes; les Romains n'y avaient accès que par la Méditerranée ou par les Pyrénées, à leurs risques et périls : aucun port important qui ne fût armé; aucune place qui ne fût sur la défensive. Dans cet état de choses, ce qui n'avait encore réussi à aucune puissance dans la Péninsule, il l'essaya avec succès. Sous lui l'Espagne fut près de devenir une nation, bien qu'il ne pût être question alors d'unité politique absolue. Malgré l'extrême diversité des mœurs et des habitudes locales, si marquée dans ce pays, qu'on l'y retrouve après vingt siècles de révolutions politiques et religieuses, il donna à chacune des deux grandes divisions territoriales de l'Espagne un gouvernement particulier, mais fondé sur les mêmes principes et à l'image de Rome. La Lusitanie et la Celtibérie, réunies sous son protectorat, reçurent de lui deux capitales, où il mit le siége de deux gouvernemens : Évora et Osca devinrent ainsi deux villes centrales,

desquelles devait partir l'impulsion régénératrice. Comme Rome, Évora, dont il faisait sa résidence habituelle, eut son sénat, ses magistrats de tout grade, et jusqu'à ses tribuns. Le sénat, formé de Romains, obligés comme lui de se mettre à l'abri du courroux de Sylla, et des plus éclairés d'entre les Espagnols, était revêtu de tous les pouvoirs du gouvernement : c'était du sénat que dépendaient les magistrats de tout ordre, les préteurs, les questeurs, les édiles, qui gouvernaient les villes selon les lois romaines, auxquelles seulement on avait fait subir quelques légères modifications, pour les accommoder mieux au caractère national. Il établit une école publique à Osca, où il pressa les Espagnols d'envoyer leurs enfans étudier les lettres grecques et latines sous des maîtres qu'il avait fait venir d'Italie. Au sortir de cette école, qui paraît avoir été une école supérieure, et en quelque façon une université, les jeunes Espagnols étaient reconnus citoyens romains, et l'accès leur était ouvert aux emplois et aux charges publiques. On ajoute que, pour encourager les études et les progrès de ces jeunes enfans, l'espérance de l'Espagne, il trouvait parfois le temps d'assister aux examens qui se faisaient en public, et qu'il distribuait lui-même à ceux qui s'y distinguaient des prix de haute valeur.

Évora était cependant, comme nous l'avons dit, son séjour de prédilection ; et c'est là qu'il passait la plus grande partie de l'année. On y voit, dit-on, encore, les fondemens de la maison qu'il y habitait ; mais, si ce fait est douteux, au moins est-il certain qu'il fit agrandir et orner cette ville avec le plus grand zèle. Plusieurs monumens attestent tout l'intérêt qu'elle lui inspirait, et une inscription antique nous apprend que c'est lui qui fit bâtir les murailles d'Évora, et construire les magnifiques aquéducs qui fournissaient l'eau de la cité[1].

[1] Murphy, dans son *Voyage de Portugal*, a donné le dessin de celui de ces aquéducs qui subsiste encore, ainsi que d'un temple érigé par Sertorius, que son style, d'une rare élégance, fait supposer être l'ouvrage d'un artiste grec, et qui

Quoique supérieur dans les armes, Sertorius, d'un caractère naturellement doux et généreux, a montré plus d'une fois, dans le cours de ses prospérités, qu'il n'avait de goût à la guerre qu'autant qu'il y était forcé. Le développement des arts de la paix, de l'instruction, du commerce, lui paraissait intimement lié au développement même des peuples; et, ne souhaitant rien tant pour sa propre gloire que l'avancement du peuple espagnol, il ne négligeait rien de ce qui pouvait le hâter.

Au milieu de tous les embarras d'un pouvoir naissant qui n'avait d'appui que dans la volonté des Espagnols, incessamment menacé par les armes romaines, obligé de se tenir, par conséquent, toujours prêt au combat, il songeait néanmoins à tout; il ne dédaignait même pas de s'occuper de simples détails : il envoyait des ouvriers travailler aux mines des Pyrénées, et à leur retour il les faisait distribuer dans les ateliers tenus avec le plus grand ordre, où se fabriquaient les armes de ses soldats L'armée espagnole était vêtue et armée à la romaine, divisée en légions et en centuries, et placée sous le commandement de préfets et de tribuns militaires. Sertorius mêlait ainsi les traditions de sa patrie aux élémens nouveaux que l'Espagne lui offrait. Néanmoins, au lieu de la simplicité sévère des armes et du costume des soldats romains, Sertorius introduisit parmi les siens un certain luxe. Il leur accordait libéralement de l'or et de l'argent, pour qu'ils pussent s'armer richement. On ne sait s'il différait en cela de Rome pour flatter le goût des Espagnols, naturellement amis de ce luxe, ou si c'était qu'il fût persuadé, comme quelques-uns l'ont cru, qu'un soldat couvert d'une riche armure combattait avec plus de cœur et un orgueil qui ne laissait pas de le soutenir dans la lutte. Constamment il répétait que le bonheur des Espagnols était le plus cher de ses vœux,

est, dit-on, le plus beau morceau d'architecture ancienne qui existe en Portugal.

que l'Espagne était la seule patrie qu'il connût, qu'avec l'aide de la fortune il saurait bien l'élever au même rang glorieux où était parvenue Rome ; et sa conduite a rarement démenti la sincérité de ces paroles.

Les Espagnols, de leur côté, trouvant en Sertorius un chef comme ils en avaient long-temps demandé un, supérieur par les talens, aimable par le caractère, et protégeant leur liberté, s'attachèrent à lui avec leur vivacité et leur loyauté ordinaires; et il peut paraître extraordinaire, mais il est vrai de dire qu'ils l'aimèrent avec une sorte de passion qui les rendait capables des plus grands sacrifices; à ce point que, comme on l'a pu voir précédemment[1], les soldats qui avaient été particulièrement attachés à sa personne ne purent survivre à sa perte, et se donnèrent tous la mort entre eux.

Il fit même habilement servir à sa grandeur l'esprit crédule de ces temps; et un paysan lui ayant donné en Lusitanie une biche blanche au moment où elle venait de naître, et qui se prit d'affection pour lui, de telle sorte qu'elle le suivait partout, il laissa croire qu'elle était un intermédiaire entre Diane et lui[2]. Diane alors jouissait en Espagne comme ailleurs d'un fort grand crédit, et cela ajouta merveilleusement au respect religieux qu'on lui portait déjà.

Sylla cependant venait de mourir à Pouzzole (an de Rome 674[3]), et cette mort, en délivrant Sertorius de son plus grand

[1] Chap. I, p. 48, note 2.

[2] Quelques auteurs, trop préoccupés peut-être de leurs idées philosophiques, ont vivement blâmé Sertorius d'avoir usé de cette supercherie sacrée. Ils oublient que Sertorius n'insista guère là-dessus, et laissa croire, plutôt qu'il ne fit croire, que sa biche était le canal par où Diane lui révélait l'avenir : mais, quand bien même il en eût été autrement, les premiers chefs, les initiateurs de l'humanité les plus respectés ont presque tous eu recours à quelque fraude pieuse de ce genre. Numa et la nymphe Égérie sont dans le souvenir de tout le monde ; mais on pourrait citer des noms plus modernes et qui touchent à nos jours. Toutes les fois que la crédulité a été assez grande pour ajouter foi à de semblables fables, on y a eu recours, souvent même dans le propre intérêt des peuples.

[3] 79 av. J.-C.

ennemi, semblait devoir laisser respirer l'Espagne. Un renfort inattendu était venu grossir son armée. Perpenna, qui, durant les persécutions de Sylla, s'était tenu caché en Sardaigne, passa en Espagne, dans l'intention de s'y créer un parti. Il avait réuni près de vingt mille hommes, et c'est à la tête de ces forces, avec lesquelles il s'exagérait beaucoup ce qu'il pourrait entreprendre, qu'il vint débarquer dans la Péninsule. Mais les soldats, qui n'avaient reconnu que momentanément son autorité, presque tous partisans et admirateurs de Sertorius, demandèrent à grands cris à se réunir à celui-ci, refusant de servir les projets personnels de Perpenna ; il fallut céder, et Perpenna prit le seul parti qui lui restât : il mit l'armée qu'il conduisait aux ordres de Sertorius.

Sur ces entrefaites, le sénat romain s'était réveillé, et Pompée accourait avec de nouvelles forces contre ce qu'on appelait les restes de la faction de Marius; car, Sylla mort, sa cause, qui était celle de l'aristocratie sénatoriale, n'avait pas succombé avec lui, et, au contraire, était alors au comble de sa puissance. Les troupes de Métellus et de Pompée réunies s'élevaient à plus de soixante mille hommes. Sertorius, y compris un admirable corps de huit mille chevaux espagnols, en avait un peu plus de soixante-dix mille. Métellus et Perpenna, étaient des guerriers éprouvés, mais déjà vieux ; Sertorius et Pompée étaient dans l'âge de la force, pleins d'ardeur et de courage.

Laurona, dont la position est restée incertaine, était habitée par quelques Romains qui tenaient pour Pompée, et avaient engagé les habitans dans sa querelle. Sertorius en avait entrepris le siége, et c'était là qu'il campait quand Perpenna était venu se réunir à son armée. Bientôt Métellus et Pompée résolurent de lui faire lever le siége de cette ville, et ils concentrèrent leurs forces vers ce point.

Le jeune Pompée montra une jactance incroyable dans toute cette campagne. Il avait pourtant trouvé son maître

dans Sertorius, incomparablement doué de qualités supérieures, et il subit devant cette place un affront qui lui fut d'autant plus cruel qu'il s'était vanté de terminer la guerre en quelques mois. Ayant remarqué une éminence qui lui semblait être une position avantageuse pour les assiégeans, il voulut s'en emparer; mais Sertorius le prévint et s'y établit. Pompée parut d'abord peu contrarié de cette prise de possession, s'imaginant qu'il pourrait plus aisément tenir son ennemi en l'enfermant entre son armée et la ville, et il en parla même de ce ton insolent qui était le moindre défaut du héros patricien, faisant dire aux Lauronites qu'il voulait leur donner le spectacle de leurs assiégeans assiégés eux-mêmes. C'est alors que Sertorius, informé du mot de Pompée, s'écria « qu'il apprendrait à l'écolier de Sylla qu'un général doit plus regarder derrière que devant soi. » Pompée, en effet, vit bientôt sortir du camp que Sertorius occupait la veille, et qu'il croyait abandonné, six mille hommes qui venaient à lui, en sorte que lui-même se trouvait bloqué au moment où il se flattait d'avoir bloqué l'ennemi. Ce mouvement amena un combat général entre les deux armées, dans lequel les Romains perdirent dix mille hommes et tous leurs bagages; et de la sorte Pompée, qui était venu pour délivrer Laurona, fut contraint lui-même à prendre la fuite, avec une armée en déroute complète. Tel fut le résultat de la première rencontre de Pompée et de Sertorius. Dès qu'il se vit libre, Sertorius poussa vivement le siége, et les habitans se rendirent à condition qu'on leur laisserait la vie sauve, et qu'on leur permettrait d'emporter leurs richesses. Le vainqueur observa fidèlement sa promesse; mais, pour achever la honte de Pompée, dont les vanteries ridicules l'avaient irrité, il fit mettre le feu à la ville, après que tous les habitans en furent sortis.

Cependant l'hiver s'approchait. Pompée et Métellus se retirèrent dans les Pyrénées et passèrent la saison, qui fut fort

rude, sous des tentes, au milieu d'un grand nombre d'ennemis qui les harcelaient. Sertorius et Perpenna se rendirent en Lusitanie.

Au commencement de l'année suivante [1], l'armée espagnole se divisa en deux corps, desquels l'un, commandé par Sertorius et par Perpenna, se mit en marche pour l'Espagne citérieure, et l'autre, sous la conduite d'Hirtuleïus, que nous avons déjà vu figurer contre Domitius, prit le chemin des provinces méridionales. Pompée se disposa à s'opposer au premier de ces corps; Métellus se mit en mouvement contre le second, et, l'ayant rencontré près d'Italica, dans la Bétique (aujourd'hui Sevilla-la-Vieja, sur le Guadalquivir, à peu de distance de Séville), lui livra bataille et le vainquit. Hirtuleïus perdit près de dix-huit mille hommes dans ce combat, et y périt lui-même avec un de ses frères. Sertorius de son côté avait mis le siége devant Contrébia [2]. Cette ville, deux fois prise par les Romains, avait été fortifiée par eux, et était devenue une de leurs meilleures places fortes. Elle opposa une grande résistance à Sertorius, et ce général fut alors contraint de recourir à un moyen extraordinaire pour s'en rendre maître. Il fit construire une tour mobile, dont la hauteur surpassait celle des murailles de la ville; en même temps il avait fait creuser une espèce de mine sous les fondemens de celles-ci, et y avait fait mettre une grande quantité de matières combustibles; en sorte qu'ayant donné l'assaut, les assiégés, épouvantés à la fois de l'action de la tour et de la fumée et des flammes qui s'élevaient du pied de leurs murailles ébranlées, faiblirent dans leur défense, et demandèrent à se rendre. Il prit ainsi Contrébia; mais il la laissa intacte, n'exi-

1 An de Rome 677 (76 av. J. C.).

2 Un fragment de Tite-Live, trouvé à Rome et publié par Giovenazzi et Brunks, donne le détail de plusieurs circonstances de cette guerre, sur laquelle on n'a que peu de documens, et le siége de Contrébia notamment est décrit d'une manière assez étendue dans ce fragment.

geant que le désarmement des habitans et quelques otages. Quant aux déserteurs de son armée qu'il trouva dans la place, il déploya contre eux une rigueur inaccoutumée, et les fit tous mettre à mort.

Il paraît que ce siége l'occupa presque toute l'année. Il se retira ensuite sur l'Èbre, et prit ses quartiers dans une ville nommée Castra-Ælia.

Malgré la prise de Contrébia, on ne peut appeler heureuse cette campagne de Sertorius, d'autant que, pendant qu'il était occupé de ce siége, Pompée avait gagné sur lui beaucoup de terrain, remis sous l'autorité du sénat plusieurs villes alliées de Sertorius, et s'était avec Métellus rendu maître d'une assez grande partie de l'Espagne. Les deux généraux romains apportèrent toute l'activité dont ils étaient capables dans l'exécution de leurs projets; ils employaient indifféremment tous les moyens, ne s'interdisant rien, ni la violence, ni la ruse, ni la corruption; ils prodiguaient l'or et les stratagèmes. Pompée, pour hâter le dénouement qu'il avait tant à cœur, mit fréquemment en usage ces artifices et ces surprises qui passent pour être permis dans la guerre, et se servit quelquefois de moyens qui touchaient à la perfidie. On peut citer comme exemple le stratagème dont il usa contre une ville qui se rencontra sur son passage : il fit demander aux habitans non de se rendre, mais de lui accorder seulement la permission de laisser entrer dans leurs murs quelques malades dont il était embarrassé; ils y consentirent. Mais à peine un certain nombre de soldats y eut-il été introduit sous l'apparence de malades et de blessés, que ceux-ci, se relevant de leurs civières, tombèrent sur les habitans, et prirent possession de la cité.

L'année suivante [1] Sertorius envoya l'ordre à ses lieutenans de se borner à bien garder leurs positions. Il laissa Per-

1 An de Rome 678 (75 av. J.-C.).

penna dans les provinces maritimes, fit une distribution extraordinaire d'armes, et, laissant toutes choses prêtes pour la campagne, il fit une rapide incursion chez les peuples de l'intérieur pour s'assurer de leur concours et les engager de plus en plus dans sa cause. Il appela à le soutenir tous ceux qui avaient compris sa pensée et sa grandeur, et il eut lieu d'être satisfait des dispositions des Espagnols à son égard.

Cependant Métellus avait de nouveau battu ses officiers en Bétique; Pompée venait de vaincre Perpenna, et de lui enlever la ville de Valence. La nouvelle de ce double échec parvint à Sertorius comme il était sur un point éloigné, dans le pays des Bérons, que l'on sait être le canton actuel de Rioja, sur la droite de l'Èbre, au-dessus de Calahorra; il réunit à l'instant quelques troupes auxiliaires, et il se dirigeait vers les côtes orientales, lorsqu'il rencontra l'armée de Pompée, qui allait rejoindre Métellus dans les montagnes qui sont aux confins de la Vieille-Castille et du royaume de Valence. On allait en venir aux mains, quand Sertorius reçut avis de la défaite totale de son armée de Bétique. A l'instant il perça de son épée le messager qui lui avait apporté la nouvelle fatale, afin que nul autre que lui ne la connût en ce moment critique; puis, sans perdre courage, il fit ranger ses troupes en ordre de bataille, et le combat s'engagea. Sertorius et Pompée étaient chacun à la tête de l'aile droite de leurs armées respectives; elles s'affrontèrent au signal donné avec un acharnement et une fureur extraordinaires, et déjà le champ de bataille était jonché de cadavres, sans que d'aucun côté on eût cédé. L'aile gauche de Sertorius plia la première, et, quoique dans la tourmente de la bataille, s'en étant aperçu, il accourut : « Ce sont donc là ces Espagnols qui ont juré de me défendre jusqu'à la mort? Allez, retournez à vos maisons : je saurai bien trouver la mort moi-même, » cria-t-il aux fugitifs, et en même temps il poussa hardiment son cheval dans les premières lignes de l'ennemi. Ces paroles ranimèrent le courage des soldats, et

bientôt la victoire se déclara en faveur des Espagnols. Les Romains furent de tous côtés renversés et écrasés; un petit nombre seul trouva son salut dans la fuite. Parmi ceux qui se sauvèrent ainsi fut Pompée lui-même. Monté sur un cheval richement bardé, il fut d'abord attaqué par un soldat auquel il réussit à couper une main, ayant lui-même reçu une blessure dans cette lutte; il fut environné ensuite d'un gros d'Africains : mais, pendant que ceux-ci se disputaient son cheval et les riches ornemens dont il était chargé, Pompée eut la liberté de fuir. Sertorius poursuivit vivement l'ennemi, et tailla en pièces une grande partie des fugitifs; si bien que Pompée perdit vingt mille hommes dans cette journée. Plutarque toutefois estime à un chiffre à peu près égal la perte du vainqueur.

Selon une autre version, la bataille aurait eu lieu sur les rives du Sucron : Sertorius l'aurait commencée vers le soir, afin de rendre plus difficile la retraite de l'ennemi, mal instruit des chemins; Perpenna aurait commandé l'aile gauche, qui bientôt aurait plié devant Pompée; mais Sertorius, ayant renversé Afranius, serait accouru et aurait changé, comme nous l'avons vu, la face du combat. Afranius aurait renversé à son tour l'aile droite de Sertorius; mais celui-ci y serait retourné promptement et y aurait rétabli l'équilibre; il aurait mis le soir même le désordre dans les rangs des ennemis, et le lendemain aurait remporté sur eux des avantages pareils, et n'aurait enfin cessé de les poursuivre que sur la nouvelle de l'arrivée de Métellus.

Cette version ne s'éloigne de la précédente que par quelques circonstances peu importantes. De toute façon, il est sûr que Sertorius demeura vainqueur dans cette affaire, et que l'arrivée seule de Métellus l'empêcha d'achever la défaite de Pompée. Prudent comme il convenait de l'être, il ne voulut pas commettre au hasard d'une bataille la destinée de l'Espagne, et il laissa s'opérer là jonction de l'armée victorieuse de Mé-

tellus avec les tristes restes de l'armée vaincue de Pompée, sans chercher à y mettre le moindre obstacle. Métellus ne pouvait venir plus à propos au secours de Pompée : deux jours encore, et Sertorius tenait celui-ci dans ses mains avec tout ce qui restait de son armée. Aussi s'écria-t-il avec dépit en apprenant l'arrivée de Métellus, « que, sans cette *vieille* (c'est ainsi qu'il désignait le vieux général romain), il aurait renvoyé à Rome ce *petit garçon* (Pompée) bien et dûment fustigé. » Sertorius parlait toujours ainsi de Pompée avec dédain. Plutarque néanmoins assure qu'il en faisait plus de cas que de son collègue Métellus, l'estimant surtout pour la rapidité de son coup d'œil et la promptitude de ses résolutions. Dans la bataille qui vient d'être rapportée, la biche de Sertorius s'était égarée : en habile politique, il sut tirer parti de cet accident, qui, au fond, l'affligeait beaucoup : il s'écria que Diane lui avait ravi sa biche pour témoigner son mécontentement du peu de bravoure qu'avaient montré quelques-uns des soldats dans la précédente bataille, et que Diane l'avertissait par là de ne point attendre les attaques de Métellus. Son dessein était en effet d'éviter un engagement nouveau jusqu'à ce qu'il eût pris toutes ses mesures ; de cette manière, il mettait sur le compte de Diane ce qui n'était qu'un effet de sa haute prudence, et il couvrait adroitement d'un prétexte religieux le péril réel de la situation.

Immédiatement il donna l'ordre à son armée de se débander et de se rendre par différens chemins à un lieu assigné. C'était la manière de Viriathes dans les momens critiques : il échappait à l'ennemi et ajournait le combat. Plus d'une fois Sertorius, comme Viriathes, déconcerta par ce moyen les projets de ses adversaires. C'est ainsi que parfois il traversait les montagnes humblement vêtu, seul, ou avec un ami, sous l'apparence d'un pâtre plutôt que d'un général, et se retrouvait tout-à-coup, en un pays fixé d'avance, à la tête d'une puissante armée. Il se permettait toutes les rubriques de guerre et de

politique qui ne répugnent pas aux nobles cœurs, et presque toujours il y eut utilement recours. Avant sa retraite des rives du Sucron, quelques fourrageurs avaient retrouvé sa biche, et comme elle accourut tout-à-coup à lui, lui léchant les mains et l'accablant de caresses, au moment où il était au milieu des siens, achevant un sacrifice à Diane, il ne manqua pas de dire que c'était là un signe de la réconciliation de la déesse avec les Espagnols, et qu'elle serait désormais de leur côté, pourvu qu'ils ne faiblissent plus comme ils l'avaient fait un moment le jour précédent.

Cependant Métellus et Pompée l'avaient rejoint aux environs de Segontia [1], aujourd'hui Siguenza, non loin de la source du Hénarès, et l'on ne tarda pas à en venir à un engagement général. Sertorius se jeta, avec un gros de soldats animés de la plus grande ardeur, sur le corps que conduisait Métellus : celui-ci soutint assez bien le choc, et bientôt même reprit le dessus et fit perdre pied aux Espagnols. Pompée alors se mit à leur poursuite ; mais ils ne tardèrent pas à se retourner, ressaisirent l'avantage, et, après une lutte obstinée, rompirent les lignes romaines et les mirent dans un désordre complet. Sertorius lui-même prit la plus grande part à la mêlée, mit Pompée en fuite, lui tua six mille hommes, parmi lesquels le questeur Memmius ; et, en chargeant le corps d'armée de Métellus, blessa en personne son vieil ennemi de sa lance. La vue de ce sang, dit-on, enflamma les soldats romains d'une nouvelle ardeur, et cette fois les troupes de Sertorius durent plier sous leurs efforts. Quoi qu'il fît pour les retenir, elles se débandèrent, et lui-même eut quelque peine à éviter d'être pris. Telle était la coutume des soldats de Sertorius : ils allaient au combat avec une confiance extraordinaire et comme si le danger n'eût pas existé ; mais ils

[1] Il y avait une autre Segontia sur la rive droite de l'Èbre, dont nous avons déjà parlé.

le fuyaient ensuite avec précipitation au moindre désavantage.

Sertorius rallia les siens non loin de là ; mais ses pertes l'effrayèrent; Métellus lui avait tué plusieurs milliers d'hommes, et le découragement paraissait grand dans son armée. Aussi, le jour suivant, fit-il de nouveau partir ses soldats par petits corps détachés, avec ordre de ne se réunir qu'à Calaguris Nasica (Calahorra). Ce n'était qu'une ruse de guerre : il avait prévu qu'on viendrait l'y assiéger, et son but était d'occuper l'ennemi pendant que ses officiers rassembleraient au dehors des forces considérables et suffisantes pour délivrer l'Espagne de la présence des Romains. La chose arriva comme il l'avait prévue : Métellus s'apprêtait à pousser le siége de Calaguris dans toutes les règles, lorsque tout-à-coup Sertorius sortit de la ville avec ses troupes, pour reparaître plus loin à la tête d'une armée qui avait eu le temps de se reformer. Métellus toutefois considéra comme un triomphe cette retraite de Sertorius, et en conçut une joie immodérée, ne l'attribuant qu'à la crainte qu'il avait de tomber entre ses mains; et, bien que ses avantages présens fussent tout-à-fait imaginaires, il s'érigea en triomphateur.

L'hiver étant survenu, Métellus leva le siége de Calaguris, et alla prendre ses quartiers dans l'Espagne ultérieure, à Cordoue, à ce qu'on présume. C'est alors qu'il devint la risée des populations par sa ridicule vanité : il allait par les villes de cette province, « la plus romaine de toutes, » selon l'expression de l'abbé Fleury [1], se faisant rendre partout des honneurs presque divins. Il prenait ses repas en public, revêtu d'habits triomphaux, la tête couronnée, ne trouvant aucun mets assez exquis pour lui, et se faisant servir du gibier qu'on allait lui chercher jusqu'en Mauritanie. Des chœurs de garçons et de jeunes filles chantaient ses louanges, célébrées

[1] Manuscrits inédits de Claude Fleury (Sect. des Mss. de la Bibl. Roy.).

par les poètes les plus remarquables des colonies romaines d'Espagne, nommément de Cordoue, la colonie des patriciens. On représentait devant lui des drames allégoriques où étaient exaltés ses exploits. Son voyage dans les villes voisines du Bétis ne fut qu'une suite de fêtes et de réjouissances. Les cérémonies étaient préparées avec soin par lui-même; il s'y faisait décerner d'incroyables honneurs, jusque là qu'un jour, en une salle magnifique, richement ornée de tapisseries précieuses, étant assis sur un trône rehaussé d'or et d'argent, il se fit poser sur la tête une couronne des mains d'une Victoire descendue du ciel, pendant que la foule des courtisans brûlait de l'encens, et lui prodiguait les louanges et les applaudissemens. Il voulut consacrer plus solidement encore le souvenir de ses hauts faits, et non-seulement il se fit élever des monumens en pierre, chargés d'inscriptions en son honneur, dont un s'est conservé et se voit de nos jours au milieu d'un champ, près de Guisando, mais encore il imposa son nom à deux villes, Céciliana et Métella, situées l'une et l'autre dans l'Estramadure.

Pendant que Métellus se décernait ainsi des couronnes à lui-même, Sertorius avait rassemblé une nombreuse armée, instruit et exercé ses soldats aux manœuvres, formé de nouvelles alliances, obtenu des secours de tout genre des peuples espagnols, fait armer à Dianium bon nombre de galères pour empêcher l'arrivage des munitions de guerre destinées à l'ennemi, en un mot, préparé toutes choses pour tenter un effort décisif contre les Romains. Il avait semé les côtes méridionales de petits corps d'armée prêts à se réunir à un signal donné, renouvelé la garnison de ses places fortes, et disposé des corps considérables de cavalerie sur divers points, de manière à pouvoir inquiéter l'armée romaine sur les principales routes, lui couper les vivres et l'attaquer à l'improviste, la tenir, en un mot, dans des alertes continuelles. Il espérait beaucoup, et avec raison, de ce sys-

tème d'attaques partielles qu'il savait singulièrement redouté des Romains. Bientôt Pompée, qui avait pris ses quartiers d'hiver dans les Pyrénées, était venu rejoindre Métellus; et de concert ils avaient mis le siége devant Pallance, l'une des principales villes de la Celtibérie, depuis que Numance n'était plus. Déjà ils en avaient miné les fortifications, et ils s'apprêtaient à donner l'assaut, lorsque Sertorius parut en force, mit les Romains en fuite, et les poursuivit jusque sous les murs de Calaguris, où il les atteignit enfin, et leur tua trois mille hommes. Bien que Sertorius n'ait remporté alors aucune victoire en bataille rangée, il ne laissa pas d'être véritablement vainqueur dans cette campagne. Telle était sa manière : il évitait soigneusement les engagemens généraux, se contentant de fatiguer l'armée de Métellus et de Pompée par des marches et des contremarches perpétuelles et par des combats imprévus, où l'avantage était toujours plus ou moins de son côté. Cette tactique réduisit les deux généraux romains aux plus dures extrémités : n'ayant plus de quoi pourvoir aux besoins de leurs soldats, souffrant la faim et constamment exposés à cette guerre d'embuscade qui fait la désolation des troupes régulières, ils ne purent plus long-temps tenir la campagne, et ils se retirèrent, l'hiver venu, Métellus dans les provinces méridionales, où l'on avait un certain dévouement pour le vieux patricien, et Pompée, cette fois, par delà les Pyrénées, dans la Gaule Narbonnaise[1]. C'est de là qu'il demanda des secours à Rome, de ce ton absolu qui trahissait le futur triumvir : « Non-seulement j'ai épuisé tout mon bien, mandait-il au sénat, mais encore mon crédit; il ne nous reste de recours qu'en

[1] Dans toute cette histoire, les Romains ne manquent jamais de mentionner les hivers rigides de l'Espagne, et leur attribuent aussi fréquemment la suspension de leurs opérations de guerre qu'aux hivers même de la Gaule et de la Germanie. C'est qu'en effet, malgré la latitude tout-à-fait méridionale de la Péninsule, le voisinage des montagnes y rend l'hiver très-froid, surtout dans le centre et le nord, théâtre des guerres les plus difficiles des Romains.

vous : que si vous nous manquez, malgré moi, je vous en avertis, mon armée et sur ses pas celle de Sertorius passeront en Italie[1]. »

L'Espagne, en effet, malgré les prouesses et les promenades triomphales de Métellus, se détachait chaque jour davantage du sénat; et, chose singulière, plus elle devenait romaine par l'influence de Sertorius, qui cherchait à se faire une patrie adoptive toute à l'image de sa patrie natale, plus elle rejetait avec énergie le joug romain. Les Espagnols s'appelaient citoyens romains, et se gouvernaient presque partout selon le droit latin; le goût de la langue, des arts, de la philosophie de Rome pénétrait chaque jour plus avant chez ce peuple; chaque jour amenait un progrès nouveau dans le sens de la civilisation et des principes de la société romaine, et chaque jour la haine de la domination du pouvoir siégeant aux bords du Tibre s'accroissait dans la Péninsule. Sertorius eût voulu en quelque sorte dès lors déplacer le siége de l'empire romain, et, avec cet héritage de vertus, de lois et d'idées, qui constituaient la société latine, transporter à Évora ou à Osca la souveraineté de l'univers.

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis,

est un vers admirable surtout en ce qu'il résume fortement, et avec une grandeur simple, toute la politique de l'homme extraordinaire dans la bouche duquel le grand Corneille l'a placé.

Vers ce même temps[2], la renommée de la puissance de Sertorius était telle que Mithridate lui envoya une ambassade pour le solliciter d'entrer dans son alliance au moment où,

[1] Ego non rem familiarem modò, sed etiam fidem consumpsi. Reliqui vos estis : qui nisi subvenitis, invito et prædicente me, exercitus hinc, et cum eo omne bellum Hispaniæ, in Italiam transgredietur. Sallust., Hist., l. III.

[2] An de Rome 677 (76 av. J.-C.).

pour la troisième fois, il allait renouveler la guerre contre les Romains. Ennemi de ses ennemis, il crut pouvoir trouver près de lui un appui utile et en tirer surtout d'importans secours. Sertorius reçut les ambassadeurs de Mithridate avec dignité, et les interrogea non sans quelque hauteur. Il discuta et régla avec beaucoup de soin les conditions d'un traité, plus avantageux pour lui que pour Mithridate; et dans tous ces pourparlers il conserva un ton de supériorité qui est à remarquer doublement, et comme expression de la grandeur propre du héros, et comme témoignage de la prééminence du nom romain; car, bien que ce traité fût contraire aux intérêts de la république tels que les comprenait le sénat, Sertorius ne laissa pas, dans la stipulation de diverses clauses, de se montrer encore Romain. L'une de ces clauses, par exemple, limitait d'une manière absolue le cercle des conquêtes permises à Mithridate : il lui livrait la Bithynie et la Cappadoce, provinces gouvernées jusque là par des rois, et sur lesquelles Rome n'avait aucune prétention ancienne; mais il lui défendait formellement de s'emparer pour son compte de l'Asie-Mineure, qu'un traité de Mithridate même reconnaissait être une légitime possession de la république ; il ne lui en permettait l'occupation, pour les nécessités de la guerre, qu'à la condition expresse de remettre immédiatement les villes qu'il traverserait à un proconsul de son choix.

Par ce traité, conclu selon les conditions qu'il avait prescrites, Sertorius obtint du roi de Pont quarante vaisseaux et trois mille talens, qu'on peut évaluer à près de quatorze millions de notre monnaie; et, de son côté, il lui expédia un corps de troupes sous le commandement d'un de ses meilleurs officiers. Mithridate, apprenant quelle avait été en Espagne l'attitude du proscrit de Sylla à l'égard de ses ambassadeurs, et surtout en lisant la clause du traité qui ne lui permettait que l'occupation de l'Asie-Mineure pour le compte

de Sertorius[1], ne put s'empêcher de s'écrier : « Que ferait-il » donc, dictateur de Rome, si, exilé, il nous impose de » semblables lois? » Néanmoins il ratifia le traité, et ne refusa pas de se soumettre à ce qu'il avait de dur et d'humiliant pour lui, quant à l'Asie-Mineure. Un proconsul au nom de Sertorius l'y suivit partout ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, du moment où l'armée de Mithridate fut entrée sur le territoire de cette province, tous les honneurs militaires furent rendus au proconsul avec préséance sur le roi. Dès qu'une ville s'était soumise, il y entrait avec pompe, précédé de ses faisceaux et de ses haches, et suivi du roi de Pont, qui faisait ainsi figure d'un de ses lieutenans. Marcus Marius seul réglait le sort des villes, accordant à celle-ci la liberté, à celle-là des immunités ou des exemptions, obligeant telle autre à payer tribut, et toujours au nom de Sertorius, et sans avoir même besoin de la sanction de Mithridate, auquel on ne paraissait ainsi permettre que le passage dans cette province romaine, sur laquelle il n'avait d'ailleurs aucun droit à faire valoir.

C'est ainsi que, du fond de la Péninsule, Sertorius fit, en quelque façon, la conquête de l'Asie-Mineure, et, par les armes de Mithridate, priva ses ennemis d'un pays d'où ils tiraient les plus grands secours. Ce fut là aussi la dernière manifestation éclatante de la fortune de Sertorius. Pendant qu'il obtenait ces succès en Asie, et que des secours lui étaient envoyés, ses affaires allaient en déclinant en Espagne. Ses ennemis, désespérant de le vaincre par la force, avaient semé la trahison autour de lui. Métellus avait cru devoir même faire publier à

[1] Voici cette clause telle que la rapportent les historiens : « Mithridate est le maître de conquérir la Bithynie et la Cappadoce : les Romains ne peuvent l'en empêcher, parce qu'ils n'ont aucun droit qui les y autorise ; quant à l'Asie-Mineure, il sait bien qu'il ne peut s'en emparer, puisqu'il y a renoncé par un engagement solennel. Mon intention n'est point d'augmenter ma puissance en diminuant celle de la république ; au contraire, je dois employer mon pouvoir à accroître sa gloire et son domaine. »

son de trompe la mise à prix de la tête du chef des Espagnols. Cent talens d'argent et vingt mille mesures de terre furent la récompense promise à celui qui lui ôterait la vie. Cette infâme provocation resta, il est vrai, sans effet; mais elle répandit une grande inquiétude dans l'armée, qui, à chaque instant, craignait de se voir enlever son chef, et paralysa, en grande partie, les opérations du général.

La situation de Sertorius devenait de jour en jour plus critique. Cette mélancolie qui tenait à son caractère, et dont nous avons parlé, s'empara dès lors presque entièrement de lui. Il était triste et pensif, paraissant incessamment préoccupé de quelque noir pressentiment. Les ennemis ayant tué sa biche, il avait cru voir, dans le sort de cet animal, le présage d'une destinée fatale.

Pompée, par sa lettre menaçante au sénat, venait d'obtenir de puissans renforts et les sommes nécessaires pour reprendre la guerre avec une nouvelle vigueur. Cette nouvelle rendit quelque énergie à Sertorius; mais ce fut comme l'énergie d'un malade. Tout l'irritait ou lui portait ombrage. Devenu soupçonneux, il lui semblait que tout le monde en voulait à ses jours. Depuis la honteuse proclamation de Métellus, il avait cru s'apercevoir que les Romains n'avaient plus pour lui la même affection, et il avait confié la garde de sa personne à une élite d'Espagnols. Ce choix indisposa contre lui les Romains, dont il semblait par là mettre en doute la fidélité, et réveilla l'esprit de rivalité entre les deux peuples. Il y avait dans son armée plus d'un sénateur et d'un patricien proscrits, outre Perpenna, qui était fort infatué de sa noblesse, et se plaignait parfois d'être aux ordres d'un homme qui n'était pas même chevalier romain. Sertorius, aigri chaque jour par les embarras de sa position, changea même vers ce temps d'humeur et de caractère; et lui, qu'on avait vu jusque là plein de douceur, il paraissait incliner à la cruauté. Plusieurs actes violens signalèrent alors ce changement, et lui aliénè-

rent quelques-uns des peuples qui lui étaient le plus dévoués. Ceux des Romains de son armée qui nourrissaient une jalousie secrète contre lui, à la tête desquels était Perpenna, non-seulement l'entretenaient dans des dispositions si propres à le perdre, mais encore ils en augmentaient les effets par leurs propres actes, en cherchant à le rendre odieux et à le faire passer pour tyran. Ils maltraitaient les habitans des villes espagnoles, non moins que ne l'avaient fait les précédens gouverneurs des plus mauvais temps, les accablaient de vexations, et laissaient croire qu'ils agissaient ainsi par les ordres exprès de Sertorius.

Perpenna était l'instigateur de cette conduite, qu'il avait soin de faire tenir systématiquement sur plusieurs points à la fois, et elle eut pour résultat de détacher de la cause de Sertorius plusieurs villes de Celtibérie. Sertorius chargea un certain nombre de ses officiers d'aller apaiser ces mouvemens; mais ceux-ci, gagnés par Perpenna et ses amis, ne firent qu'augmenter le mal. Perpenna alors crut le moment venu de tenter quelque chose de plus pour la satisfaction de sa haine et de sa manie d'être le premier : il trama une conjuration contre la vie de Sertorius, dans laquelle il fit entrer plusieurs officiers de l'armée. Pour l'honneur de l'Espagne, il faut dire que les conjurés étaient tous Romains. Le complot cependant fut sur le point d'être découvert par l'indiscrétion d'un des principaux chefs. Manlius était un des premiers officiers de l'armée de Sertorius que Perpenna avait eu l'art de gagner. Ce Manlius avait commerce avec un très-jeune homme, auquel, par manière de passe-temps, il fit tout le détail de la conspiration. Celui-ci en fit confidence à un nommé Aufidius, qui, étant du nombre des conjurés, et entendant nommer Perpenna, Gracinus, Quintus Fabius, Tarquitius, les deux secrétaires de Sertorius et quelques autres qu'il savait être du complot, ne douta plus que le jeune homme ne fût dans le secret; il en conçut une vive inquiétude, et courut en aver-

tir Perpenna. L'avis d'Aufidius était qu'on pressât l'exécution du complot. Perpenna avait hâte aussi de mener à fin l'entreprise. Il assembla les conjurés et l'on résolut, d'un commun accord, de ne pas différer plus long-temps, y ayant péril en la demeure. On choisit pareillement le jour, l'heure et le lieu. Il parut plus sûr de frapper le coup au milieu d'un repas où l'on serait déjà maître de la personne de Sertorius; et l'on résolut de l'inviter à un festin; et, comme il n'était pas facile de le déterminer à accepter de semblables invitations, ayant peu de goût pour ces sortes de fêtes, on convint de donner au banquet projeté un motif qui fût selon ses idées. En conséquence, Perpenna lui fit tenir une lettre feinte dans laquelle un de ses lieutenans lui faisait part d'une victoire remportée par lui sur les ennemis. Sertorius en montra quelque joie; Perpenna et les autres conjurés l'entourèrent, s'empressant de le féliciter de ce nouveau succès, et Perpenna en prit occasion de le prier d'être d'un repas donné pour la célébration de l'heureuse nouvelle. Sertorius accepta. On se réunit au moment fixé : les convives d'abord furent calmes et graves comme il convient, même dans la joie, aux chefs des hommes; mais bientôt ils devinrent bruyans, et parlèrent avec licence. Au milieu du repas enfin, feignant d'être échauffés par le vin, ils se comportèrent comme des hommes qui auraient perdu toute retenue. Naturellement sérieux et accoutumé au respect, Sertorius fut vivement choqué de leur conduite; il témoigna d'abord combien cette façon d'être l'irritait; mais, voyant leur licence augmenter, et pensant qu'ils étaient complètement ivres et que toutes représentations seraient désormais inutiles, il se renversa sur son siége, comme pour s'épargner le déplaisir de les voir et de les entendre. Perpenna laissa alors tomber de ses mains une coupe remplie de vin : c'était le signal convenu. Aussitôt Antoine, qui était à ses côtés, frappa Sertorius de son épée : tout sanglant, il voulut se relever; mais l'assassin lui saisit les mains, et le re-

jeta en arrière sur son siége, où les autres conjurés l'achevèrent sous leurs coups. C'est ainsi que périt cet homme qui pendant huit ans avait rempli l'Espagne de sa gloire et du bruit de son nom. Selon Velléius Paterculus, cette scène d'horreur et de perfidie eut lieu à Étosca, que l'on croit être Aitona, à quelques milles de Lérida. Les Espagnols, privés de leur chef, manifestèrent une profonde douleur, et Perpenna devint l'objet de la haine publique, surtout quand on eut appris qu'il était désigné comme héritier dans le testament de sa victime. La garde espagnole du général, fidèle au serment qu'elle avait fait de ne lui point survivre, consomma alors ce sacrifice étonnant dont nous avons déjà parlé : tous ceux qui la composaient s'entre-tuèrent jusqu'au dernier, après avoir écrit cette admirable épitaphe, reproduite ailleurs, et dont nous ne répéterons que ces seules paroles: DUM, EO SUBLATO, SUPERESSE TÆDERET, FORTITER PUGNANDO INVICEM CECIDERE; MORTE AD PRÆSENS OPTATA JACENT; parce que dans ces paroles respirent avec énergie les mœurs, l'esprit et en grande partie le caractère antiques des Espagnols. Une autre inscription, publiée par Moralès, rappelle qu'un nommé Bebricius, Calaguritain, voulant conserver son âme pure après la mort de Sertorius, qui avait eu « *tout commun avec les dieux*, » eut recours au suicide, pour se soustraire aux ennemis. Les dernières paroles de cette inscription sont très-dignes de mémoire : MEO DISCE EXEMPLO FIDEM SERVARE. IPSA FIDES ETIAM MORTUIS PLACET CORPORE HUMANO EXUTIS. Les Lusitans, dont Sertorius avait été particulièrement chéri, manifestèrent surtout leur haine et leur mépris pour Perpenna, et il ne réussit à les dompter en partie qu'en faisant périr l'élite de la population de plusieurs villes. L'armée cependant, du moins cette partie assez considérable de l'armée qui était presque entièrement composée de Romains, l'élut pour son chef. Il ne put toutefois long-temps jouir du prix de son forfait : attaqué par Pompée, qui s'était tenu pendant

quelque temps dans l'éloignement et dans l'inaction, il fut fait prisonnier et mis à mort, avec les principaux chefs de la conspiration dont Sertorius avait été victime. Les historiens attribuent généralement cette exécution, si peu selon les usages de la guerre, au sentiment d'horreur qu'inspirait à Pompée la trahison par laquelle Sertorius avait succombé. On raconte aussi que Perpenna, qui s'était emparé de tous les papiers de Sertorius, ayant envoyé au vainqueur, comme pour racheter sa vie, des lettres contenant la preuve que les principaux personnages du sénat avaient appelé Sertorius en Italie au temps de ses triomphes, Pompée les fit magnanimement jeter au feu sans en avoir pris connaissance, et pressa même l'exécution de Perpenna, pour empêcher le traître de révéler des secrets qui auraient pu de nouveau troubler la tranquillité de Rome. Ceux des conjurés dont Pompée ne fit pas justice périrent presque tous misérablement en très-peu de temps, à l'exception du seul Aufidius, qui échappa au sort commun, mais pour traîner ses jours dans un obscur village d'Espagne, où il mourut pauvre, vieux et généralement méprisé[1].

Bien que le chef des Espagnols fût tombé, plusieurs villes persévérèrent courageusement dans son parti. De ce nombre furent Uxama et Clunia, nommées aujourd'hui Osma et Coruña-del-Conde. Cependant elles se rendirent à Pompée après une courte résistance; mais Calaguris, pleine de valeureux citoyens, voulut résister jusqu'au bout, et renouvela le miracle de ces défenses héroïques dont l'histoire d'Espagne offre les plus glorieux exemples. Calaguris se détermina à souffrir les plus dures calamités, plutôt que de céder aux ennemis de Sertorius. L'histoire s'épouvante à la description de l'horrible état auquel ses habitans furent réduits : n'ayant plus de vivres, ils se nourrissaient des cadavres de leurs

[1] Plutarq., in Vit. Sertor. et Pomp.

femmes et de leurs enfans que la faim avait fait périr, et, pour prolonger le plus possible leur résistance, ils ne répugnèrent point, suivant l'énergique expression de Valère Maxime, « à saler les misérables restes de ces cadavres, afin que la jeunesse armée pût, pendant un plus long temps, nourrir ses entrailles de ses propres entrailles[1]. » Pompée, non-seulement réduisit ces braves citoyens à cette extrémité sans se désister de ses projets de vengeance, mais, s'étant rendu maître de la cité, il fit tuer les infortunés qui avaient survécu à une misère pire que la mort, et fit détruire leurs murailles jusqu'en leurs fondemens. On put dire alors seulement que venait de finir la guerre sertorienne, laquelle avait duré environ dix ans. La destruction de Calaguris répandit une si grande terreur parmi les peuples de la Péninsule, même les plus éloignés, qu'aucune ville n'osa plus opposer de résistance.

Métellus, avant son départ, congédia ses troupes, à l'exception d'une petite partie destinée à l'accompagner dans son triomphe; mais il n'oublia pas d'emmener avec lui d'Espagne une grande quantité de poètes, la plupart de Cordoue[2], pour célébrer ses victoires dans toutes les villes qui se trouveraient sur son chemin, et c'est de cette époque que l'on commença à voir à Rome un grand nombre d'Espagnols, lesquels, en peu de temps, adoptèrent les mœurs, la langue, le culte et les manières des Romains, et dont quelques-uns acquirent depuis une certaine célébrité. De ce nombre était Cornélius Balbus, natif de Cadix, qui par ses services obtint le titre de citoyen romain, et donna lieu à une des belles oraisons de Cicéron.

Pompée aussi ne voulut pas quitter la Péninsule sans y laisser quelques monumens de sa gloire; et s'il est douteux qu'il ait fait agrandir et donné son nom à la ville de Pampe-

1 Quòque diutiùs armata juventus viscera sua visceribus suis aleret, infelices cadaverum reliquias salire non dubitavit. Valer. Max., l. VII, c. 6.

2 Etiam Cordubæ natis poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, tamen aures suas dedebat. Cicer., pro Arch., n. 26.

lune, il est certain du moins qu'il fit ériger sur les Pyrénées, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de Col de Perthuis, un trophée en mémoire de ses victoires. L'inscription qui s'y lisait portait que, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de l'Espagne ultérieure, il avait réduit huit cent soixante-seize villes sous l'obéissance de la république. En arrivant à Rome, il partagea avec Métellus les honneurs du triomphe.

CHAPITRE SIXIÈME.

César questeur, puis préteur en Espagne. — Expédition contre les habitans du mont Herminius. — Autres entreprises de César. — Soumission des Gallaïques. — Richesses acquises par César. — Retour de César à Rome. — Formation du premier triumvirat. — Nouvelles agitations en Espagne. — Espagnols appelés au secours des Gaulois. — Pompée obtient l'Espagne dans la distribution des provinces faite entre les triumvirs. — L'Espagne entre César et Pompée. — Guerre civile. — Expédition de César. — Premières opérations de son lieutenant Fabius près d'Ilerda. — César à la tête de son armée. — Opérations de César. — Passage du Sicoris. — Passage de l'Èbre fermé aux lieutenans de Pompée. — Capitulation de ceux-ci. — Préparatifs de Varron dans la Bétique. — César marche contre lui. — La Bétique se déclare pour César. — Son entrée à Cordoue. — Réunion des députés des villes. — César maître de l'Espagne. — Il y laisse deux lieutenans. — Désordres de Cassius, gouverneur de l'Espagne ultérieure. — Il suscite un soulèvement contre lui. — Il est contraint de quitter l'Espagne et périt en mer. — Sextus Pompée se crée un parti en Espagne. — Il y vient avec son frère Cnéius. — Nouvelle guerre. — Retour de César. — Son activité prodigieuse. — Siéges et batailles de cette guerre. — Mouvemens de Pompée et de César. — Bataille et prise de Munda. — Mort de Cnéius Pompée. — Prise de Cordoue et de Séville. — Caractère et conduite de César dans cette guerre. — Monumens érigés en son honneur.

De 73 à 38 av. J.-C.

L'Espagne néanmoins n'était pas dans un état de tranquillité tel que le sénat pût y croire inutile la présence d'une forte armée romaine. Au sortir des mains de Sertorius, quelque accablé qu'il fût, ce pays ne pouvait être encore docile à l'esclavage, et Rome y envoya, comme par la passé, des préteurs, investis de pouvoirs à la fois civils et militaires. Quelques années suivirent la mort de Sertorius sans qu'il y eût rien de remarquable en Espagne. Cependant César y parut pour la première fois en qualité de simple questeur, en l'an de Rome 684[1], à la suite d'Antistius Tubéron, préteur de

[1] 69 av. J.-C.

l'Espagne ultérieure. On raconte de ce premier séjour de César dans la Péninsule, qu'étant à Cadix il pleura devant un buste d'Alexandre-le-Grand qui ornait le fameux temple d'Hercule, en songeant au peu qu'il avait fait à l'âge où Alexandre était déjà fameux[1]; et il n'oublia pas de s'instruire des mœurs et des lois des différens peuples qu'il visita dans l'exercice des fonctions de sa charge. Il n'eut pas, cette première fois, occasion de se montrer autrement dans ce pays, qui devait être plus tard le théâtre de ses triomphes. Il retourna peu après en Italie, où il passa par toutes les magistratures dont la loi imposait l'obligation avant de pouvoir obtenir le commandement des armées.

Enfin il retourna en Espagne en qualité de préteur. Quoique toujours opprimée et désolée par d'avides gouverneurs, la Péninsule jouissait alors d'une assez grande tranquillité; mais cet état de choses ne pouvait convenir à César : il lui fallait du mouvement, du bruit, de la gloire. Son ambition avait besoin de marquer son passage en ce pays, où il était le premier, par des actions d'éclat qui lui permissent d'aspirer à être un jour le premier à Rome : il chercha donc à susciter une guerre sous un prétexte quelconque; car la guerre seule pouvait donner carrière à son esprit inquiet. Arrivé en Lusitanie, fière province qui s'était montrée si dure aux Romains sous Viriathes et sous Sertorius, il augmenta ce qu'il avait de troupes de dix nouvelles cohortes, et marcha avec quinze mille hommes vers le mont Herminius, appelé aujourd'hui la Sierra de Estrella, avec la prétention avouée de forcer les montagnards qui l'habitaient à quitter ce séjour et à aller s'établir dans la plaine, sous prétexte que le mont Herminius était

1 Cum..... Gadeisque venisset, animadversa apud Herculis templum Magni Alexandri imagine, ingemuit : et quasi pertæsus ignaviam suam, quod nihil dum à se memorabile actum esset in ætate quâ jam Alexander orbem terrarum subegisset, missionem continuò efflagitavit, ad captandas quam primum majorum rerum occasiones in urbe. Sueton., in Vit. Cæs.

comme un repaire de brigands; appellation singulière appliquée par un homme de la moralité de César à de braves et rustiques montagnards dont tout le tort avait été de chercher à secouer le joug des Romains. Ces premiers exploits de César furent, en général, marqués d'un caractère sauvage qui révolte : il commença par faire mettre à mort les premiers habitans de l'Herminius qui refusèrent d'obéir à ses ordres; les autres, effrayés, prirent alors la fuite vers la Galice, avec leurs familles et leurs troupeaux; mais César, ayant atteint les plus lents d'entre les fuyards, qui formaient une arrière-garde, les attaqua et en fit tuer un très-grand nombre. Quelques-uns, cependant, étaient parvenus à éviter ses coups : il se mit à la poursuite de ceux-là, qui, sans se reposer, avaient passé le Duero, et il ne s'arrêta que sur le rivage de la mer, où il fut informé que les fugitifs, après avoir rassemblé toutes les barques qu'ils avaient pu trouver sur la côte, s'étaient réfugiés dans une île voisine, dans laquelle ils se croyaient à l'abri de toute attaque. César manquait en effet de vaisseaux; mais, ayant remarqué que les eaux étaient basses autour de cette île et dans le voisinage de la côte, il fit construire plusieurs radeaux, sur lesquels il envoya un détachement de ses soldats jusque dans cette dernière retraite des Herminiens. Les soldats purent débarquer dans l'île; mais, le reflux étant survenu, au même instant les radeaux s'éloignèrent de la rive, et les Herminiens taillèrent en pièces tous les Romains qui en étaient descendus. Un seul se sauva à la nage (chose merveilleuse), et put apporter à César la nouvelle de la défaite de ses compagnons. Quelques historiens ont remarqué que César aurait évité ce malheur, et en serait venu à ses fins, si, avec moins d'impatience, il avait attendu les effets du temps sur des malheureux que la faim aurait bientôt chassés d'une île stérile et inhabitée et ramenés sur la côte, leurs barques étant trop frêles pour tenter même un trajet de quelques lieues sur la haute mer. Violent comme il l'était, il voulut

avoir raison de cet échec qui l'humiliait, et il fit venir en toute hâte une petite flotte de Cadix : il s'y embarqua lui-même avec des forces suffisantes, descendit dans le malheureux îlot, et y détruisit sans peine cette troupe d'infortunés, au nombre à peine de quelques centaines, et qui n'avaient aucun moyen de le repousser.

On croît que la petite île où César fit cette belle expédition est une de celles qui s'étendent au nord-ouest du port de Bayona, dans la mer de Galice; quelques-uns croient que c'est l'île de Péniche, située beaucoup plus bas, sur la côte de Portugal; mais cette dernière opinion ferait supposer que les Herminiens avaient pris leur route vers le Tage, ce qui semble à bon droit improbable, puisque de ce côté les fugitifs auraient infailliblement rencontré l'armée romaine.

César, se trouvant avec une flotte sur cette mer, en partie ignorée des Romains, eut alors l'idée d'en reconnaître les côtes, et d'étendre, s'il était possible, la domination romaine sur ces parages; et il partit avec ses vaisseaux dans la direction du nord. Il côtoya de la sorte les deux Galices, doubla le cap Finistère (*promontorium Artabrum*), et parvint ainsi jusqu'au golfe de Betanzos, où il est douteux que les Romains eussent pénétré avant lui par aucune voie. Il y prit terre dans un excellent port naturel, connu dans la géographie ancienne sous le nom de Brigantium, et aujourd'hui sous celui de port de la Corogne. Accoutumés à ne naviguer que sur de frêles barques, faites d'osier, sur lesquelles ils étendaient et clouaient des peaux d'animaux, les hommes qui vivaient alors réunis sur ce point furent épouvantés de l'apparition des vaisseaux romains, chargés de soldats dont les armures brillaient au soleil. Ces énormes coques en bois curieusement sculpté et rehaussé d'ornemens, ces mâts élancés, ces voiles latines si nombreuses, leur apparaissant tout-à-coup par la haute mer, les remplirent d'une sorte d'étonnement religieux : ils laissèrent tranquillement

débarquer les Romains, et se soumirent sans difficulté à César.

De là il renvoya ses vaisseaux à Cadix, et revint sans mésaventure par la Galice et la Lusitanie, au milieu de populations auxquelles il imposait par son attitude, rejoindre le reste de son armée non loin du Bétis. Il ne tenta point de nouvelles conquêtes, disent les historiens qui ont le mieux pénétré cette nature ambitieuse, pour deux causes, et au fond pour une seule cause : parce qu'il était pressé de s'enrichir, et de ne point manquer à Rome l'époque des comices pour le prochain consulat. Les courtes expéditions que nous venons de retracer étaient assez brillantes pour donner matière à d'éloquens discours. Voilà ce qu'il avait fait pour la patrie. La Lusitanie entièrement soumise, purgée de brigands (mot toujours d'un fort grand effet; les brigands, d'ordinaire, ce sont les ennemis; n'importe); les *Gallaïci lucenses* rangés pour la première fois sous la domination romaine; c'était assez en moins de deux ans.

Ce qui était plus difficile peut-être en si peu de temps, sans se faire accuser de péculat ou d'extorsions, c'était de s'enrichir. César le fit; et il sut habilement tirer des provinces placées sous son gouvernement assez d'or et d'argent pour fournir amplement aux intrigues de ses amis d'Italie; il était venu en Espagne chargé de dettes, et il retourna à Rome chargé de richesses. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que non-seulement il sut sauver les apparences dans cette opération délicate, mais encore qu'il trouva le temps de rendre réellement d'utiles services : il fit porter une loi favorable au commerce et à l'agriculture, dont il ne dédaigna pas d'exposer lui-même les motifs, et en fort bons termes. Par cette loi, il était interdit aux créanciers de s'emparer des biens de leurs débiteurs par expropriation forcée, et il leur était accordé seulement la jouissance des deux tiers des revenus jusques à leur entière satisfaction. Cette loi, du reste, était généralement reconnue nécessaire en Espagne : l'usure s'y faisait en grand,

et par quelques-uns des hommes les plus riches du patriciat de la métropole; et l'on avait remarqué que beaucoup de terres demeuraient incultes, parce que les créanciers usuraires en faisaient dépouiller les colons leurs débiteurs, et négligeaient ensuite de les faire cultiver.

A Rome, César, ne pouvant obtenir en même temps le triomphe et le consulat, refusa le premier pour obtenir le second, ce qui témoigne assez hautement qu'il n'avait pas seulement soif d'honneurs et de gloire. Ce fut même alors que, pour arriver à un plus haut degré de puissance et de crédit, il s'associa deux hommes avec lesquels il n'avait d'ailleurs aucune sympathie, et que se forma, entre César, Crassus et Pompée, le premier triumvirat qui devait bientôt changer les conditions d'existence du monde romain.

Jusques en l'an 698 de Rome[1], l'Espagne ne prit part, d'une manière active, à aucun des mouvemens qui agitèrent les peuples. Mais bientôt nous revoyons les Espagnols honorablement en scène. Cette fois ce sont les peuples de la partie la plus septentrionale de la Péninsule qui viennent au secours de leurs voisins les Gaulois, habitant les contrées limitrophes des Pyrénées. Les Cantabres depuis le mont Vindius, les Autrigones, les Vardules, les Vascons, et quelques habitans des villes voisines du cours de l'Èbre, du côté de Calaguris, passèrent donc les Pyrénées sous la conduite de chefs qui avaient servi sous Sertorius, et vinrent faire cause commune avec nos ancêtres de cette partie de la Gaule qui confinait avec leur pays[2]. Cette nouvelle levée de boucliers des Espagnols donna de vives inquiétudes à Rome. Cinquante mille Cantabres, au rapport même de César, ne pouvaient en vain grossir les rangs des Gaulois, et les deux peuples réunis développèrent dans

1 55 av. J.-C.

2 Duces verò ii deliguntur qui una cum Q. Sertorio omnes annos fuerant, summamque scientiam rei militaris habere existimabantur. Cæs., de Bell. Gall., l. III, c. 23.

cette lutte une bravoure et une habileté militaire qui furent sur le point de surmonter la tactique et les efforts de leurs ennemis. L'armée qui fut chargée de les réduire était pourtant bien supérieure en nombre ; et, sans une combinaison habile de Crassus, par laquelle l'avantage devait lui rester, moins par la bravoure des siens que par l'excellence des moyens employés, il est probable que la victoire eût été chèrement disputée. Mais, ayant été surpris et accablés en queue et en flanc par des forces inattendues, au moment où, en bataille rangée, ils étaient entrés en pleine lutte avec les innombrables légions de Crassus, Espagnols et Gaulois furent complètement battus, et il en fut fait un de ces massacres généraux qui étonnent si fort dans les guerres de l'antiquité, et qui font penser avec raison que l'invention de la poudre à canon a rendu les guerres moins cruelles.

Cependant les triumvirs s'étaient divisé, comme un héritage, les plus riches provinces des domaines de la république. Crassus avait eu en partage la Syrie avec les régions circonvoisines; César, les Gaules et la Germanie, et Pompée enfin l'Espagne et cette partie de l'Afrique que les Romains avaient soumise à leurs armes. Par les trésors ravis aux Espagnols César obtint du sénat la prompte ratification de ce traité qui mettait l'empire tout entier dans les mains de trois hommes et de trois rivaux ; source des calamités qui suivirent et cause première de la ruine prochaine de la république. Pompée retenu à Rome par quelques affaires privées, et notamment par son mariage avec la fille de César, ne fit point immédiatement en personne son entrée en Espagne. Il y envoya trois lieutenans pour administrer en son nom : c'étaient Pétréius, Afranius et Marcus Varron. A Afranius fut dévolue l'Espagne citérieure, avec trois légions ; à Varron tout le pays compris aujourd'hui entre la Sierra-Moréna et le Guadiana, et qui porte le nom d'Estramadure. Pétréius enfin fut chargé de la Bétique, de la Lusitanie et du pays des Vettons. Toute

l'occupation des lieutenans de Pompée, en attendant son arrivée, fut de remettre sous le joug quelques peuples de l'intérieur qui, selon une heureuse expression, étaient accoutumés à consulter plus leur courage que leurs forces, et à ne jamais examiner par quels moyens ils pourraient soutenir leurs premiers actes d'indépendance. Le reste de l'Espagne demeura à peu près tranquille, jusqu'à ce que les terribles passions de César et de Pompée, ne connaissant plus de frein, eussent porté sur ce théâtre la guerre civile et toutes les fureurs qui l'accompagnent d'ordinaire. La haine qui les animait l'un contre l'autre se déploya sur ce large champ avec une sorte de rage, ce n'est pas trop dire, et au grand détriment des peuples de ces contrées, qui, bien qu'indifférens au fond sur la prééminence et le triomphe de l'un ou de l'autre de ces chefs ambitieux, n'en furent pas moins entraînés fatalement à prendre parti dans cette querelle, et obligés d'en subir les vicissitudes funestes. Au moment où éclatèrent les ambitieuses rivalités de César et de Pompée, l'Espagne, comme le reste de l'empire, se trouva naturellement divisée en deux partis, et les Espagnols furent entraînés à combattre sous l'un ou sous l'autre des contendans; la guerre civile s'y fit donc non-seulement Romains contre Romains, mais encore Espagnols contre Espagnols; les deux chefs usèrent habilement de leur ascendant pour s'y créer des partisans réels, et ils n'oublièrent l'emploi d'aucun mobile pour obtenir ce résultat. Les Espagnols embrassèrent l'une ou l'autre querelle, avec entraînement et loyauté, sans s'apercevoir qu'ils ne faisaient par là que servir les projets personnels de ces hommes, et aggraver pour eux-mêmes leur propre esclavage. Pompée était déjà depuis huit ans investi de son gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique; mais, dans l'appréhension continuelle où il était de se voir supplanter à Rome par ses rivaux, et redoutant surtout les artifices de l'adroit César, il ne s'était point encore rendu dans la Péninsule, dont il avait continué

à laisser le gouvernement de fait à ses lieutenans. Ses légions, au nombre de sept, composées des plus vieux et des plus valeureux soldats romains, et commandées par trois chefs expérimentés et fidèles, avaient maintenu dans la sujétion toutes les provinces précédemment soumises. Afranius, qui avait combattu, comme nous l'avons vu, non sans quelque gloire, dans la guerre contre Sertorius, et aussi contre les habitans de la Mauritanie et les Parthes, en commandait trois, et résidait dans l'Espagne citérieure; Pétréius, vieux guerrier plein de zèle, occupait avec deux la Lusitanie; Varron enfin, le troisième, qui avait commandé la flotte de Pompée dans la guerre contre les pirates, tenait avec une légion la Bétique jusqu'au détroit.

Pompée avait formé une huitième légion, composée de soldats tirés des colonies et de quelques provinces espagnoles, principalement de la Cantabrie, qu'il avait réussi à faire entrer dans son alliance; et c'était de cette dernière légion qu'il tirait les troupes auxiliaires, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. La Péninsule était donc fortement tenue sous une organisation militaire puissante, et César ne pouvait aspirer à la domination de l'Espagne sans avoir préalablement abattu les forces considérables de son rival; mais, quelque à redouter que lui parussent ces armées, il conduisait contre elles ces mêmes soldats qui avaient conquis les Gaules, et qu'il avait accoutumés aux fatigues et aux périls de la guerre pendant huit années consécutives de combats et de triomphes. Sa cavalerie, composée de Gaulois et de Germains dressés aux exercices à la romaine, et disciplinés avec le plus grand soin par lui-même, était estimée de beaucoup supérieure à celle de Pompée, réunie à la hâte, et non encore habituée à combattre en ordre de bataille. César, ayant résolu d'attaquer son rival au centre même de sa puissance, et de porter incontinent la guerre dans la Péninsule, passa dans les Gaules, assiégea Marseille, et fit partir sur-le-champ de

Narbonne son lieutenant Fabius, avec ordre d'entrer en Espagne à l'improviste, à la tête de cinq légions, pendant que lui irait soutenir cette violente invasion, du côté de la mer, par le midi. Mais Pompée l'avait prévenu, et déjà ses trois lieutenans avaient reçu ordre de se préparer à repousser l'agression. Déjà Pétréius et ses légions, grossies d'un grand nombre de soldats espagnols rapidement enrôlés, avaient traversé en toute diligence le pays des Vettons, et rejoint Afranius, près d'Ilerda, sur les bords du Sicoris. Réunis, les deux généraux s'empressèrent de pourvoir aux besoins de la défense, et ils attendirent là l'arrivée de Varron; mais celui-ci, homme timide et vacillant entre les deux partis, ne crut point devoir quitter la Bétique. Ce fut là le principe de tous les malheurs de Pompée. Quelques-uns allèrent jusqu'à imputer à la subornation de César cette inaction de Varron, qui devait décider du sort de la campagne.

César avait conçu son plan d'attaque, comme nous l'avons vu, par Fabius du côté des Pyrénées et par lui-même du côté de la mer. Si donc Afranius et Pétréius se fussent mis en devoir de disputer le passage des Pyrénées à Fabius, pendant que Varron aurait gardé les côtes méridionales, ou envoyé de Cadix une flotte pour empêcher le débarquement de César, ce double mouvement des lieutenans de Pompée aurait pu arrêter tout court l'exécution du plan de son rival; l'entrée de la Péninsule du moins ne lui aurait pas été laissée ouverte à peu près comme si c'eût été un pays ami. L'indolence ou la trahison de Varron empêchèrent toute résistance. Fabius traversa donc les Pyrénées sans obstacle, et entra dans l'Espagne citérieure; César débarqua librement à Ampurias, et s'achemina vers l'Èbre pour se réunir à Fabius; Afranius força alors avec une grande dureté les paysans des environs d'Ilerda à transporter toutes leurs provisions de bouche et leurs fourrages dans la ville, se flattant par là d'assurer la subsistance de ses troupes et d'ôter à l'ennemi tout secours. Mais

Fabius, de son côté, avait eu soin d'assurer ses subsistances, et il se campa au confluent du Sicoris et de la Cinca. Sur la première de ces rivières il fit construire deux ponts, afin de maintenir libre la communication de cette rive avec la rive opposée, d'où il recevait les vivres nécessaires à son armée. Les troupes de Pompée étaient campées sur une colline à trois cents pas de Lérida ; il y avait aussi un pont près du camp, par lequel les soldats communiquaient avec la ville et les campagnes voisines. Les détachemens de cavalerie de l'un et de l'autre parti en étaient fréquemment venus aux mains dans ces opérations préliminaires, et, une de ces escarmouches ayant donné lieu à un combat plus animé que de coutume et sur l'un des ponts même de Fabius, le pont rompit, et une partie de sa cavalerie se trouva séparée de son camp, au milieu des troupes d'Afranius et de Pétréius. Ce corps fut attaqué à l'instant par de nouvelles forces, et eût été taillé en pièces, si Fabius, averti de l'accident, n'eût sur l'heure envoyé à son secours par l'autre pont. Lorsque ses cavaliers furent revenus au camp, Fabius ordonna que l'on réparât le pont détruit. Au même instant César arriva avec une escorte de neuf cents cavaliers, et prit en main le commandement supérieur de l'armée ; le pont fut bientôt remis en état. César voulut en personne reconnaître la situation de l'ennemi, et par suite il forma le projet de rompre toute communication entre l'armée ennemie et la ville, d'où elle tirait des secours de toutes sortes.

Il fit sortir du camp tous les soldats, ne laissant que quelques cohortes destinées à la garde du pont ; et il se porta avec toutes ses forces sur la ville, auprès de laquelle il trouva Afranius et son collègue dans la position que nous avons décrite. Il s'avança, avec une partie de son armée, comme pour attendre ou défier l'ennemi, pendant que ses soldats, en nombre suffisant, travaillaient à creuser des fossés de quinze pieds de large autour d'un nouveau camp. Cette habile manœuvre lui

réussit à merveille; et l'ennemi ne s'aperçut du stratagème que lorsque, les travaux du camp étant finis, César s'y fut retranché. Entre l'armée de Pompée et la ville, il y avait une plaine au milieu de laquelle s'élevait une petite colline, la même où est situé aujourd'hui, à ce que l'on croit, le fort de Garden. César résolut de s'en emparer, et il dirigea sur ce point un corps de ses troupes. Aussitôt les légions, et spécialement la cavalerie de Pompée, se présentèrent pour le défendre; le combat fut sanglant, et une foule de soldats de César y perdirent la vie; mais le reste ne se laissa point abattre et parvint enfin à repousser l'ennemi. Aussitôt ils le poursuivirent du côté d'Ilerda. Arrivés près de la ville, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient laissés emporter trop avant, surtout lorsqu'une nouvelle troupe de soldats de Pompée, la plupart espagnols, vinrent les assaillir par les côtés. César s'empressa d'envoyer au secours des siens; mais bientôt les flèches manquèrent aux combattans. Alors les Espagnols tirèrent leurs épées, rompirent les lignes ennemies, et reprirent leur position sur l'éminence disputée. César fut surpris de la perte considérable qu'il avait faite dans cet engagement, et il avoue lui-même dans ses Commentaires que la manière de combattre des Espagnols, attaquant hardiment où bon leur semblait, ne prenant conseil que d'eux-mêmes, cédant ou se repliant selon les circonstances, le fer à la main, était terrible aux Romains, retenus dans leurs rangs par la plus sévère discipline[1].

Le camp de César était situé entre les deux fleuves; les eaux, grossies extraordinairement par les pluies de printemps,

[1] « Les soldats d'Afranius, dit-il, avaient une tactique particulière : ils s'élançaient avec impétuosité sur leur ennemi, s'emparaient audacieusement d'un poste, et, sans garder leurs rangs, combattaient par pelotons épars et dispersés. Étaient-ils obligés de céder à des forces supérieures? ils reculaient sans honte et sans croire qu'il fût de leur honneur de résister opiniâtrément. Les Lusitans et les autres barbares les avaient accoutumés à ce genre de combat. » Cæs., de Bell. Civil., l. I.

débordèrent, et le tinrent comme enfermé dans un espace de vingt milles environ, sans nulle communication avec les campagnes voisines, la violence des eaux ayant emporté tous les ponts. Bientôt arrivèrent de la Gaule de nouvelles troupes, des chariots chargés de vivres et de munitions de guerre, des députations de plusieurs villes, ainsi qu'un grand nombre de jeunes gens des familles les plus illustres de Rome, qui venaient le rejoindre dans son camp, et faire l'apprentissage des armes sous lui. Mais tout ce convoi dut attendre sur l'autre rive, où il ne tarda pas à être attaqué par les généraux de Pompée. Les assaillis toutefois se retirèrent prudemment dans les montagnes, laissant toujours César bloqué par les eaux et dans un état assez digne de pitié, avec une armée mourant de faim. Il sentit la nécessité de se tirer de ce mauvais pas : il fit construire quelques bateaux légers, à l'aide desquels il put du moins sortir de là avec une partie de ses troupes ; et, à la faveur des collines qui couvraient ses opérations, il put bientôt se faire transporter, avec plusieurs milliers de soldats, jusqu'à une distance de cinq lieues sur le Sicoris, sans que l'ennemi s'en doutât. A l'instant il s'empara d'une hauteur voisine, s'y retrancha, et fit aussitôt procéder à la construction d'un pont, sur lequel purent passer la cavalerie, les chariots et les troupes auxiliaires qui lui étaient arrivées des Gaules ; puis il attaqua un gros d'ennemis, qu'il mit en fuite. Dans le même temps sa flotte remportait un avantage signalé, auprès de Marseille, sur celle de Pompée. Le bruit de ses succès, qu'il s'attacha habilement à faire répandre le plus loin qu'il lui fut possible, non sans les grossir un peu, rangea de son parti plusieurs villes de cette partie de l'Espagne ; et il vit accourir à son camp des députations d'Osca, de Calaguris Fibularia, aujourd'hui Loharre, et de quatre peuples de la Catalogne, les Ausétans, les Laçétans, les Tarragonais et les Ilercavones, lesquels étaient demeurés neutres jusque là entre les deux partis. Ils venaient lui demander son amitié, et lui

apportaient du blé et des vivres pour la subsistance de ses troupes. D'autres peuples plus éloignés lui expédièrent pareillement des députés, lui faisant savoir qu'ils se disposaient à marcher avec lui comme ses auxiliaires. La situation des lieutenans de Pompée, abandonnés par les populations espagnoles, était devenue fort périlleuse; ils s'y maintinrent cependant encore quelque temps; mais enfin ils se résolurent à quitter une position qui n'était plus tenable, et à se rendre dans la Celtibérie, où Pompée avait conservé encore quelques amis. Ils espéraient que, si César les y suivait, ils pourraient aisément le vaincre. Les Pompéiens avaient là des ressources plus grandes que dans un pays dont César avait les habitans pour alliés. Un autre motif les portait à agir de ce côté : leur but principal était d'occuper César, en évitant d'en venir à une action générale; ce qu'ils pouvaient faire avec infiniment moins de peine en Celtibérie qu'ailleurs, le pays étant partout coupé de montagnes, de vallées, de gorges étroites et profondes, qui, bien que favorables aux combats partiels, rendaient impossible une bataille réelle, et permettaient ainsi de soutenir la guerre avec avantage, quoique sans résultat décisif de part ni d'autre. Mais, pour gagner cette province, les lieutenans de Pompée n'avaient point d'autre moyen que de passer l'Èbre, et de mettre ce fleuve entre eux et l'armée de César. Il était urgent de faire la plus grande diligence pour que l'ennemi n'interceptât point ce passage. Néanmoins, soit qu'ils n'eussent pas bien pris leurs mesures, soit qu'ils n'eussent pas suffisamment caché leur projet, César, qui en fut averti, disposa toute chose pour s'y opposer. Déjà pourtant les Pompéiens avaient traversé le Sicoris, s'acheminant vers l'Èbre; mais César avait fait passer sa cavalerie à gué, presque sur leurs traces, et ordonné à celle-ci d'attaquer l'arrière-garde des ennemis, tout au moins pour les empêcher d'avancer davantage, jusqu'à ce qu'il fût prêt. Le matin, l'infanterie de César, qui était de-

meurée au camp, vit, sur l'éminence opposée, l'ennemi qui opérait sa retraite, mais qui déjà était assailli par la cavalerie envoyée à cet effet. Les soldats se plaignirent de ne pouvoir prendre part à la lutte; mais, comme l'eau du Sicoris était trop profonde pour que les fantassins y pussent passer à gué sans péril, César les contint, peut-être pour les enflammer davantage. Ils demandèrent alors à passer la rivière à la nage, malgré le danger grave qu'ils auraient à courir d'être entraînés par la rapidité des eaux, pourvu qu'ils fussent conduits à l'instant à l'ennemi. Il fit semblant de céder avec peine à leurs instances, et les soldats entrèrent dans la rivière, où ils n'eurent de l'eau que jusqu'aux épaules. César avait eu la précaution de laisser au camp les infirmes, et tous les bagages ou poids inutiles; et, de la sorte, ce difficile passage fut exécuté sans qu'il perdît un seul de ses hommes.

L'armée de Pompée, qui traînait après elle tous ses bagages et ses attirails de guerre, retardée par le mauvais état des chemins, et harcelée en route par la cavalerie de César, n'avait pu encore parcourir que l'espace de six milles, quand elle vit défiler dans la plaine toute l'infanterie qui avait passé le Sicoris; en un mot, toute l'armée ennemie, qui venait pour l'attaquer. Elle s'arrêta au pied de la montagne où se trouve aujourd'hui le village de Carusamada; et César, de son côté, s'arrêta aussi pour laisser prendre un instant de repos à ses troupes, grandement fatiguées. Les chefs pompéiens jugèrent alors de la plus grande utilité pour eux d'occuper la montagne placée devant leur camp, à laquelle venaient aboutir tous les chemins qui conduisaient à l'Èbre. Maîtres de ce mont, ils croyaient pouvoir facilement se transporter sur les rives du fleuve, distantes à peine de six milles. Ils occupèrent en effet le versant de cette montagne, non sans placer avec la plus grande sollicitude plusieurs détachemens à la garde des passages, se flattant de se retirer pendant la nuit, et de passer le fleuve, opération d'où dépendait tout le succès de la cam-

pagne. César, informé par quelques déserteurs du dessein d'Afranius, fit donner sur le soir le signal du départ, comme s'il eût voulu battre en retraite vers Ilerda. Les soldats de Pompée crurent à la réalité de ce mouvement, qui n'était que simulé, et, déjà fatigués outre mesure, ils s'estimèrent heureux d'être laissés enfin libres d'achever leur voyage plus à loisir : aussi leur surprise fut-elle extrême le lendemain, quand fut venu le jour, de voir l'armée de César debout où la nuit l'avait trouvée la veille. Ils tinrent conseil, et délibérèrent de remettre de nouveau le départ au jour suivant, bien que plusieurs fussent d'avis qu'il serait plus sûr de l'exécuter pendant la nuit même. Cette fois César fit sortir bien réellement de son camp toutes ses troupes, feignant, avec une plus grande apparence encore que le soir précédent, de vouloir se retirer vers le confluent du Sicoris et de la Cinca. Ils n'eurent plus de doute sur le parti que paraissait prendre César, et, s'imaginant que c'était le manque de vivres qui le forçait ainsi à quitter la partie, ils en firent un sujet de dérision contre lui. Son armée cependant, après s'être transportée à quelque distance, fit une prompte évolution à droite, se porta vivement vers une autre partie du mont occupé par les Pompéiens, et le traversa, pour ainsi dire, au pas de charge.

On comprit alors toute la supériorité de cette combinaison de César; on comprit l'énormité de la faute que l'on avait commise, et combien à tort on avait hésité à user d'un temps irréparablement perdu, en négligeant d'entrer courageusement et de camper en quelque façon dans tous les chemins dans la direction de l'Èbre. Afranius sentit grandement la nécessité d'empêcher que l'ennemi ne coupât enfin les communications de l'armée avec le fleuve, dernière ressource des Pompéiens; mais César, pressant sa marche par la route la plus brève, quoique la plus difficile, se montra tout-à-coup dans la plaine au-delà du mont qu'il avait heureusement fran-

chi, et leur ôta même ce dernier espoir. Sur l'heure il fit ranger par bataillons de diverses forces son armée en ordre de bataille dans toute l'étendue de la plaine, de manière à pouvoir s'opposer dignement à l'armée de Pompée, qui n'avait point quitté encore les hauteurs.

Afranius, voyant que l'accès direct du fleuve lui était fermé, se détermina à s'y porter par la route des montagnes, et il y envoya occuper par quatre cohortes d'Espagnols un mont qui lui paraissait le plus élevé entre tous les autres. Mais la cavalerie de César les enveloppa soudainement, et les tailla en pièces à la vue des deux armées. Les soldats de César demandèrent alors à marcher à l'ennemi; mais ce chef, qui était soigneux d'épargner le sang des siens, et préférait vaincre par de hautes combinaisons stratégiques plutôt que par des combats meurtriers, mit un frein à cette ardeur, et ne s'appliqua plus qu'à tirer le meilleur parti possible des avantages de sa position. Il vit qu'il pourrait bloquer l'ennemi sur l'éminence où il était placé, et le tenir à discrétion en le privant d'eau et de vivres, et ce fut le parti auquel il s'arrêta. En conséquence, il s'empara de tous les côtés par où la montagne était accessible, fit soigneusement garder tous les chemins qui conduisaient au fleuve; puis il rapprocha son camp de celui des ennemis. Ceux-ci ne pouvaient plus communiquer avec l'Èbre; de plus, ils manquaient d'eau, comme l'avait prévu César. Quelques soldats cependant, ayant été à la recherche, trouvèrent de faibles sources, auxquelles on creusa de petits canaux pour faire écouler les eaux jusqu'au camp. Pendant ce temps, une sorte d'armistice s'établit: les soldats des deux armées fraternisaient, et avaient entre eux les mêmes relations que s'ils eussent combattu pour la même cause. César voyait cela avec plaisir, et secondait cet échange de familiarités de tous ses efforts, profitant de ces occasions pour séduire les soldats et se les attirer. Les généraux de Pompée s'aperçurent, un peu tard peut-être, que ces sortes de

communications ne leur étaient pas favorables, et ils les défendirent sous les peines les plus sévères. Pétréius, irrité, visita lui-même toutes les tentes, et fit tuer tous les soldats de l'autre camp qu'il y trouva. Craignant que cette fréquentation n'eût produit un mauvais effet sur l'esprit de ses troupes, il les rassembla, leur adressa quelques paroles de ralliement, les larmes aux yeux, et leur fit jurer par un nouveau serment de n'abandonner jamais la cause de Pompée.

Afranius et Pétréius comprirent alors qu'il leur fallait changer leurs plans, et ils résolurent de s'acheminer vers Ilerda, où du moins ils pourraient jouir d'un peu de repos. Peut-être, dit César lui-même, avaient-ils conçu quelque projet de s'emparer de Tarragone, où étaient en magasin de nombreuses munitions de tout genre; mais ce voyage était trop long et impossible pour les Pompéiens, dans la position respective des deux armées. Du moment qu'ils se furent mis en marche, César ne cessa point de les pousser et de les serrer de près; il attaqua plus d'une fois leur arrière-garde, et les harcela enfin avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de s'arrêter à moitié chemin, et de camper dans un lieu où ils ne trouvèrent ni eau ni vivres, et où ils étaient à chaque instant exposés aux coups de l'ennemi. Cette fois César enveloppa son adversaire de telle sorte qu'il ne pût faire aucun mouvement ni en avant ni en arrière. Après mille efforts pour forcer les lignes que César lui opposait, après avoir manqué pendant trois jours entiers des choses les plus nécessaires à la vie, ils furent enfin obligés de se rendre. Ce fut le fils d'Afranius lui-même qui fut chargé de parlementer. César accepta la capitulation à condition que cette armée sortirait de l'Espagne, s'engageant à ne plus prendre les armes contre lui, et que les Espagnols rentreraient librement dans leurs foyers. Ces conditions parurent fort modérées; elles furent accueillies avec joie par les vaincus et scrupuleusement remplies. Ainsi fut terminée la première campagne de César contre Pompée en

Espagne ; et sa réputation s'en accrut singulièrement. La hardiesse, la netteté marquèrent surtout ses opérations, et, ce qui est principalement à remarquer, c'est qu'il réduisit par ses manœuvres savantes l'ennemi à capituler sans lui livrer bataille, et presque sans effusion de sang. Il est vrai qu'il dut beaucoup de ses avantages à sa position et à l'ascendant de son caractère. Les lieutenans de Pompée ne purent montrer autrement leur bravoure et leurs talens ; ils ne purent surtout tenter de balancer en bataille rangée la fortune de César, étant doublement gênés et par les ordres de Pompée, qui désirait que la guerre tirât en longueur, parce qu'elle le délivrait de la présence de César à Rome, et par l'esprit qui se manifestait dans leur armée même, dont une partie se sentait entraînée vers César, et aurait plutôt souhaité de marcher sous lui que de le combattre. La campagne de Turenne, sur les mêmes lieux, en 1652 et 1653, n'est pas sans quelque ressemblance avec celle de César ; mais nous penchons à croire que Turenne s'est plutôt rencontré avec le général romain qu'il n'a cherché à l'imiter. C'est le coup-d'œil et l'à-propos qui font les grands capitaines plutôt que l'imitation.

Il ne restait dans la Péninsule, de toutes les forces de Pompée, que la division commandée par Varron, composée de vingt-cinq mille hommes. Elle occupait l'Espagne ultérieure et veillait à la défense des côtes. Varron fit construire dix vaisseaux à Cadix et plusieurs autres à Séville ; il avait eu soin, en outre, de mettre une garnison de trois mille hommes dans la première de ces villes, après avoir fait transporter dans le palais du gouverneur les armes des habitans et le trésor du fameux temple d'Hercule. En même temps il avait frappé d'une contribution extraordinaire de cent vingt mille mesures de froment, de vingt mille livres d'argent en barres et de cent quatre-vingt-dix mille sesterces de monnaie, les villes romaines de son gouvernement, et avait excité par là l'animadversion générale du peuple. César, informé de l'état

moral et politique de cette province, y dépêcha d'abord deux légions, sous les ordres du tribun Cassius, faisant inviter les villes de toute la contrée à lui envoyer des députés à Cordoue, et il indiqua en même temps le jour où il y serait et pourrait leur donner audience. Ce jour-là même César fit son entrée dans la ville avec une sorte de pompe militaire, mais sans faste, accompagné de six cents de ses meilleurs cavaliers, et il y fut reçu avec empressement par une nombreuse députation de représentans et de magistrats, envoyés de presque toutes les villes de la contrée. Il semblait que la seule présence de César, entouré déjà de tout ce prestige de gloire qui est resté attaché à son nom, malgré le juste blâme que méritent plusieurs actions de sa vie, fût suffisante pour décourager et anéantir le parti de Pompée. Varron cependant, inquiet des progrès que faisait César jusque parmi les siens, résolut de l'attaquer au centre même de sa puissance politique, et il tenta de surprendre Cordoue. Mais la ville ferma ses portes et se hérissa de défenseurs. Carmona, place réputée la plus forte de toute la province, chassa aussi la garnison, composée de soldats de Pompée, et les habitans de Cadix, avertis que Varron avait dessein de se retirer dans leur ville et de s'y fortifier, lui firent entendre clairement qu'ils étaient déterminés à se donner à César, qu'ils repousseraient par la force toute tentative hostile dirigée contre eux, et qu'ayant conseillé à la garnison qu'il y avait laissée de se retirer, celle-ci était disposée à le faire sans difficulté. Varron se trouva ainsi dans le plus grave embarras, d'autant plus qu'il venait d'être abandonné par un corps de cinq mille Espagnols, qui s'étaient retirés à Hispalis, aujourd'hui Séville. Il songea à se retirer en Italie, mais tous les passages lui étaient fermés. Voyant qu'il n'y avait pas même pour lui possibilité de fuir, il fut alors contraint de mettre entre les mains de César ses troupes, ses armes et toutes ses munitions de guerre, et de lui rendre un compte sévère de toute sa conduite, des sommes obtenues

par ses extorsions, de l'état enfin de la province dont il avait eu le gouvernement. César lui fit subir l'affront de cette enquête publiquement, en présence de l'assemblée des députés qui étaient demeurés à Cordoue, et il promit à ceux-ci de faire restituer aux villes dont ils étaient mandataires toutes les sommes que Varron avait tirées d'elles arbitrairement, ainsi que le prix des objets de toute nature dont il les avait dépouillées. Après quoi, César donna congé aux représentans des villes, les priant de remercier les habitans de celles-ci des bonnes dispositions où ils étaient à son égard, et de les assurer de sa protection, et il les renvoya pleins d'admiration pour lui, et touchés surtout de l'affabilité de son caractère et de la générosité de ses sentimens.

De Cordoue il se rendit à Cadix, où l'attendait même accueil; il donna aux habitans de cette ville, qui a eu de tout temps une physionomie propre entre toutes les villes d'Espagne, les témoignages d'une prédilection singulière, et leur accorda à tous la qualité de citoyens romains, fort enviée à cette époque. Il fit restituer au temple d'Hercule les trésors que Varron en avait fait enlever, et promulguer plusieurs édits d'utilité publique. La ville de Cadix méritait, du reste, cette attention particulière de César. Elle s'était toujours distinguée par un fonds d'attachement pour la république romaine, et s'était montrée fidèle à l'alliance qu'elle avait faite avec elle lors de l'expulsion des Carthaginois. César s'embarqua à Cadix sur la flotte même que Varron y avait fait préparer contre lui, et se rendit à Tarragone, où il régla les affaires de l'Espagne citérieure avec les délégués des villes, qui vinrent y conférer avec lui Ayant enfin investi Cassius et Lépidus du gouvernement des deux provinces, il se rendit à Rome par les Gaules, non sans compter beaucoup, pour la confusion de ses rivaux, sur la gloire récente de son expédition d'Espagne.

Cependant Cassius et Lépidus, qu'il avait chargés de gou-

verner ce pays dans ses intérêts, mais avec le moins de dommage possible pour les habitans, une fois hors de la présence de César, reprirent bientôt les vieilles habitudes qui avaient fait si fort détester les préteurs dès les commencemens de la domination romaine. Cassius Longinus surtout, auquel était confié le gouvernement de l'Espagne ultérieure, se signala par sa rapacité, et à peine installé, chercha à mettre à profit son pouvoir. N'imaginant point d'autre moyen sans doute pour s'ouvrir la voie des richesses, il déclara la guerre aux Lusitans, il les traita en ennemis, d'autant mieux que de toute autre manière il aurait manqué de prétexte pour les dépouiller. Il se porta d'abord contre Médiobriga et contre les montagnards de l'Herminius, se souvenant que c'était par là que César avait commencé sa carrière de gloire. Il lui fut d'autant moins malaisé de les vaincre, qu'ils ne s'attendaient nullement aux attaques du lieutenant de César. Pour payer les frais de la guerre, il frappa les vaincus de contributions énormes; et, enflé de cette victoire facile, il retourna triomphant à Cordoue. En même temps il se permettait dans la province qui lui était soumise toutes les malversations que César avait punies dans Varron. Les Romains, bien qu'il les admît au partage de ses richesses, le voyant si ouvertement et si grossièrement cupide, s'irritèrent eux-mêmes contre leur indigne gouverneur, et ils le haïssaient et le méprisaient non moins que les Espagnols. Enfin cette haine et ce mépris devinrent si violens chez les uns comme chez les autres, qu'on résolut de se défaire de cet homme; mais le complot qu'on avait tramé contre sa vie fut découvert, et il appela à son secours les légions qui stationnaient aux environs de Cordoue. Loin de considérer cette manifestation antipathique de la population comme un avertissement salutaire, il montra la plus grande rigueur contre tous ceux des conspirateurs qui ne mirent pas à ses pieds leurs richesses pour racheter leur vie. Au lieu donc de changer de conduite, il accrut, par de

nouveaux actes de tyrannie et de rapacité, l'indignation générale, qui ne tarda pas à se manifester par de redoutables effets. Comme il était occupé, à Séville, des préparatifs d'une expédition que César l'avait chargé de faire en Afrique, un soulèvement éclata contre lui à Cordoue. Les soldats eux-mêmes se joignirent à la population ; on méconnut ses ordres, on le déclara déchu de ses pouvoirs. La garnison déféra le commandement à son questeur, déjà chargé de l'administration intérieure ; d'un autre côté, les troupes qui devaient s'embarquer élurent un chef et s'acheminèrent vers Cordoue, où elles s'unirent à la garnison révoltée. Campées sous les murs de la ville, elles déclarèrent unanimement ne plus reconnaître Cassius pour préteur, et donnèrent, par acclamation, cette charge à un officier de mérite, du nom de Marcellus. Cassius, informé de ce mouvement, rassembla quelques troupes, marcha sur Cordoue, établit son camp à quatre milles de la ville, de l'autre côté du Bétis, et, de là, écrivit à son collègue Lépidus, préteur de l'Espagne citérieure, et au roi de Mauritanie, pour leur demander des secours contre les rebelles. Ces derniers n'étaient pas naturellement disposés à lui accorder le temps nécessaire pour l'arrivée de renforts qu'il était obligé d'aller chercher si loin : irrités de voir l'ennemi si près de la ville, ils traversèrent le fleuve, l'attaquèrent vigoureusement dans son camp, et combattirent avec tant de fureur, que Cassius fut forcé de leur abandonner cette position, et de se réfugier sous les murs d'Ulia, ville située entre Cordoue et Cabra, à l'endroit même, dit-on, où se trouve aujourd'hui Montémayor. A quelque temps de là arrivèrent les doubles secours sollicités par Cassius du roi de Mauritanie et de Lépidus : toutefois Lépidus, qui estimait peu son collègue, instruit d'ailleurs par Marcellus des causes et de la nature du soulèvement, se déclara bientôt contre Cassius. De cette manière, celui-ci, au lieu d'un secours qu'il avait espéré, eut à combattre un ennemi de plus. Le roi de Mauritanie

voulut en vain le secourir; toute résistance contre les forces qui le menaçaient eût été inutile; et Lépidus lui-même, par un reste d'égards, fit secrètement conseiller à Cassius de fuir, plutôt que de s'exposer, avec le peu de troupes qui lui restaient, à un assaut, dont l'issue ne pouvait être douteuse. Cassius, radouci ou intimidé par ses revers, promit de se retirer à Carmona du moment qu'on aurait levé le blocus de la ville où il était; les troupes se retirèrent, et il partit. Mais, en ce moment même (il n'est pas bien sûr si ce fut par une trahison de Cassius ou contre son gré), le roi de Mauritanie attaqua les troupes romaines; Lépidus accourut, réprima ce mouvement, et retourna à Cordoue avec Marcellus. L'impéritie et la cupidité de Cassius attirèrent plus d'une calamité sur cette partie de l'Espagne, qui lui avait été donnée à gouverner; il fut funeste, non-seulement à l'Espagne, mais encore à l'armée, à la république romaine, à César lui-même. Tels ont été trop souvent, l'histoire l'atteste, les généraux des grands conquérans : César et Napoléon en sont deux exemples : d'un génie égal, ils ont été également malheureux dans le choix de leurs lieutenans.

Le terme de la préture de Cassius était expiré; il avait hâte de quitter ce pays avec les trésors qu'il y avait ravis; mais il craignit de traverser les provinces qu'il avait dépouillées, et il fallait qu'il inspirât une sorte d'horreur publique pour redouter ainsi d'être mis à mort à chaque pas. Il s'embarqua à Malaga, sur un vaisseau de petite dimension, et longea les côtes méridionales jusqu'à l'embouchure de l'Èbre, où il fut assailli par une tempête, et périt avec son vaisseau.

Cependant la mort tragique de Pompée en Afrique venait de mettre un terme à la guerre civile. La lutte qui avait occupé le monde semblait toucher à sa fin; mais l'Espagne n'était pas au terme encore des malheurs que devait attirer sur elle cette fatale rivalité de César et de Pompée. Cnéius, fils de ce dernier, avait juré de venger la mort de son père,

et avait fait un appel à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie, à tous les amis et partisans de sa cause; un assez grand nombre étaient venus se ranger sous ses enseignes, et, avec une armée considérable, il résolut de tenter en Espagne un vigoureux effort contre le mortel ennemi de sa famille et de son nom. Il s'empara d'abord des îles Baléares, et y leva quelques soldats; puis il passa en Espagne, où Pompée comptait encore beaucoup d'amis, en grande partie réfugiés là après la perte de la bataille de Pharsale. Dès qu'on sut les projets du jeune Pompée, le préteur qui avait succédé à Cassius au nom de César fut chassé de la Bétique; une armée s'y forma pour lui presque d'elle-même. Cnéius Pompée, arrivé en Espagne, joignit ses troupes à celles qui l'y attendaient, et prit en main le commandement suprême de ces forces réunies. César cependant était retourné à Rome, où le soin de ses intérêts politiques l'avait rappelé: sur le bruit de l'arrivée de Cnéius Pompée dans la Péninsule, et de ses premiers succès contre le préteur de l'Espagne ultérieure, il comprit qu'il serait forcé d'aller lui-même reconquérir ce pays, à la possession duquel il tenait au plus haut degré. Ne voulant pas toutefois quitter Rome sans s'y être pour ainsi dire retrempé par quelque séjour, il n'envoya d'abord en Espagne qu'assez de troupes pour faire face à l'ennemi nouveau qui venait de s'y montrer; mais ses lieutenans, voyant de combien ils étaient inférieurs en forces à Pompée, n'osèrent tenter l'attaque, et se bornèrent à se tenir sur la défensive. César pressa la conclusion de ses diverses affaires à Rome; il se hâta de se rendre où l'intérêt de sa gloire exigeait impérieusement sa présence; et, pour la quatrième fois, il revit l'Espagne en l'an de Rome 706[1].

César n'a point décrit dans ses mémoires les opérations et les vicissitudes de cette campagne toute remplie d'événemens

1 47 av. J.-C.

grandioses ; et cela est d'autant plus à regretter, que la relation qu'en a laissée Hirtius[1], un de ses officiers, est d'une grande médiocrité. C'est, en effet, un récit sans force, étendu outre mesure, sans ordre, sans enchaînement, sans logique. Au milieu des faits qu'il rapporte confusément, la vérité ne se démêle qu'avec fatigue; mais la fatigue est le devoir de l'historien : heureux quand il peut l'épargner au lecteur.

César débarqua à Sagonte; il y rassembla instantanément ses troupes, se transporta à marches forcées à Obulco, l'une des plus antiques cités de la Bétique, de fondation phénicienne, située où se trouve présentement Porcuna, et là il prit toutes ses mesures pour l'exécution de ses projets. Hors Napoléon, peu de capitaines, même des plus illustres, ont donné des exemples d'une telle soudaineté dans une expédition militaire. En vingt-sept jours, au rapport de Strabon et d'Appien, il était venu de Rome, avait recomposé son armée, et pénétré avec elle jusque dans les provinces méridionales. Toutes les places de l'Espagne citérieure, sur la côte de la Méditerranée, s'étaient déclarées pour lui, et il venait ainsi sans coup férir de regagner une grande partie du pays que lui avait enlevé son rival.

Cette apparition instantanée de César en Espagne fut comme un coup de foudre pour Pompée : un vague pressentiment l'avertissait que c'était une lutte à mort qu'il aurait maintenant à soutenir. La prodigieuse activité de son ennemi ne lui avait pas laissé même le temps de se préparer à la défense. Pour surcroît de malheur, sa flotte venait d'être battue dans le voisinage de Carteja par celle de César, commandée par Didius.

César, dès le début de la campagne, était déjà presque au même degré de crédit et de puissance où il s'était placé après sa première expédition contre Afranius et Pétréius. Sextus

[1] Aulus Hirtius, *Commentarium de Bello Alexandrino, de Bello Africano, de Bello hispaniense.* Francofurti et Lipsiæ, 1696.

Pompée était à Cordoue; Cnéius son frère assiégait Ulia; mais ces deux villes avaient expédié des messagers à César pour l'engager à les délivrer. César, avec sa sagacité ordinaire, et sans exposer ses troupes à de grands dangers, fit promptement lever le siége d'Ulia, en faisant entrer dans cette place, à la faveur d'une nuit orageuse, un corps de troupes suffisant pour la rendre imprenable; et immédiatement Cnéius s'était retiré de devant Ulia. En même temps, avec un corps d'armée plus considérable, il arrivait sous les murs de Cordoue, se disposant à commencer l'attaque de ce centre important.

Cordoue s'étendait le long du Guadalquivir, qui décrivait un large cercle devant la cité; les eaux du fleuve cependant s'écoulaient avec lenteur en cet endroit; le lit en était peu profond, à peine assez pour pouvoir porter de petits bateaux: César avait à passer le fleuve avec son armée: il manquait des barques nécessaires; il n'y avait point de pont. Il fit rouler de gros quartiers de rocs et jeter une grande quantité de corbeilles de cailloux, sur lesquels il fit placer d'énormes poutres et attacher des planches; et de la sorte il forma une espèce de pont où put passer son armée. Arrivé à la portée de l'ennemi, César, qui voulait l'amener à un engagement général, ne cessa pas de le harceler par de petites attaques cent fois réitérées; mais ce fut en vain: Pompée ne descendit point dans la plaine, et César, appréhendant en ce moment les lenteurs du siége de Cordoue, difficile à réduire par les armes seules, l'abandonna pour se porter sur Atégua, éloignée de dix-sept milles, et située auprès des ruines de Teva-Vieja. Son dessein était de s'emparer des magasins de l'armée que Pompée y avait fait ravitailler et fournir des munitions de tout genre. Atégua était une petite ville, mais forte, comme presque toutes celles de cette contrée à cette époque. Bâties d'ordinaire sur des éminences, et garanties par d'excellentes murailles, la plupart étaient, en outre, environnées de petits

forts, et munies de hautes tours, qui servaient en même temps de lieux de combat, d'observatoires et de retraite; toutes circonstances qui expliquent comment d'assez longs siéges purent être soutenus alors par les plus petites villes. César avait commencé par s'emparer d'un territoire voisin d'Atégua, appelé camp de Posthumius, et y avait établi son camp. Il pouvait de là se procurer tout ce qui lui était nécessaire pour l'entretien et la nourriture des soldats. Il y était fortement retranché, et en même temps il avait fait entourer la ville de fossés et de palissades et fait bâtir une petite tour sur une élévation d'où il dominait les assiégés. Informé de ces préparatifs, Pompée avait cru devoir tenter un grand effort. Il abandonna Cordoue, rassembla, non sans difficulté, une armée de soixante mille hommes, composée d'Africains, de Romains et en très-grande partie d'Espagnols, et, avec toutes ces forces, il s'était acheminé vers l'ennemi. Le camp de César était tour à tour gardé par l'infanterie et par la cavalerie. Pompée arriva comme c'était le tour de celle-ci. A la faveur d'une nuit très-noire, il assaillit tout d'abord ces gardiens vigilans, mais en trop petit nombre pour lui résister, quand bien même ils n'eussent pas été surpris, et il les tailla en pièces, sans leur donner le temps de se reconnaître. Pompée ne fut pas moins heureux la nuit suivante; et il parvint à introduire un gros de soldats dans la place assiégée, à travers les troupes mêmes de César, qui les prirent pour une division des leurs que le général avait chargée de quelque entreprise secrète. Pompée établit ensuite son camp au-delà de la Salse, aujourd'hui le Guadajoz, sur le flanc d'une montagne, entre la ville assiégée et Ucubi, que l'on appelle aujourd'hui Espeja[1]; puis il attaqua le fort du camp de Posthumius, où César avait concentré ses forces; mais il fut vivement repoussé par la cavalerie, et éprouva des pertes considérables.

1 Muratori confond cette ville avec une autre appelée Aspavie, nommée comme toutes les autres dans le récit d'Hirtius.

Il se retira alors sur sa montagne, s'y fortifia avec plus de soin, et de là il fit de fréquentes sorties contre l'ennemi, qui pressait de plus en plus Atégua. César avait toutefois de grands obstacles à surmonter. Attaqué à tout moment par Pompée d'une part, il avait affaire d'autre part à des assiégés qui se défendaient en désespérés, et qui, non-seulement lançaient des pierres, des poutres, du plomb, du haut de leurs murs, mais encore des matières enflammées, sur les assiégeans, qui à chaque assaut faisaient de très-grandes pertes. César eut alors recours à un de ces artifices qui lui étaient habituels, et il employa la séduction et les mobiles divers qui mènent le monde, pour mettre les habitans d'Atégua dans ses intérêts. Il se fit un parti ; mais l'officier qui commandait pour Pompée dans Atégua, ayant découvert ces intelligences, traita les conjurés avec la plus grande rigueur, avant qu'ils eussent compromis le sort de la place : les uns furent décapités, les autres précipités du haut des murailles, d'autres enfin jetés sur des pointes de fer. Ces raffinemens de barbarie, loin d'obtenir l'effet désiré, aliénèrent de Pompée toute la population : c'est l'éternel résultat de la rigueur et de la violence, et l'une des vérités qui ressortent avec la plus grande fréquence de l'étude de l'histoire, à ce point que nous aurions cru puéril d'y insister, si tour à tour les partis vainqueurs n'avaient mis en oubli cette leçon de politique autant que d'humanité. Les cruautés du commandant d'Atégua changèrent entièrement les dispositions des habitans à l'égard du jeune Pompée : plusieurs citoyens quittèrent furtivement la ville, et passèrent au camp des assiégeans. Une femme dont toute la famille avait été mise à mort par le commandant pompéien se jeta, dit-on, du haut des murs, méditant des projets de vengeance, et parvint à franchir les fossés sans blessures graves. Plusieurs fois un affidé de César l'instruisit de l'état de la place et des dispositions des habitans, en jetant par dessus les murailles des tablettes pleines de détails propres à diriger ses opérations.

Pour déterminer plus promptement les habitans à presser la reddition de la place, il leur assura la vie sauve et la possession de leurs propriétés. On insista pour avoir des garanties. C'est alors que César, au rapport d'Hirtius, leur répondit qu'il s'appelait César, et que sa parole était un gage suffisant. Atégua se rendit à lui, et il en fit traiter les habitans avec la plus grande douceur. Pompée réunit alors tous ses efforts pour empêcher l'attaque d'Ucubi, qu'il savait être dans les plans de César de réduire immédiatement. Il y avait à Ucubi un grand nombre de partisans de celui-ci : Pompée les fit mettre à mort, comme avait fait son commandant à Atégua. Hirtius nous a fait fort au long le récit des barbaries que les Espagnols eurent à souffrir de l'un et de l'autre parti dans cette guerre, l'une des plus cruelles qui se soient faites en Espagne du temps des Romains.

Préoccupé de la défection qui commençait, Pompée quitta Ucubi et se dirigea vers Aspavie, située à cinq milles de là ; mais il fut bientôt repoussé par les troupes de César. Vivement poursuivi et craignant d'en venir à une action générale, il recula, incertain dans sa marche, jusque dans la plaine qui s'étend aux environs de la ville de Munda, appelée encore aujourd'hui presque du même nom Monda, à vingt-quatre milles de Malaga. César avait suivi de près les mouvemens de l'armée, dont il attaquait fréquemment l'arrière-garde, non sans voir grossir journellement ses rangs de déserteurs du parti de Pompée. Cependant les légions ennemies, après beaucoup de marches et de contre-marches savantes, se trouvèrent en présence, séparées seulement par un espace de quelques milles, et dès lors la bataille devint inévitable. Les deux armées étaient composées d'un nombre à peu près égal de Romains et d'Espagnols, et en outre d'auxiliaires africains, pareillement engagés dans les deux partis. Hirtius nous parle du fils du roi Boccus, l'un de ces chefs des peuples de Mauritanie que les Romains appelaient

rois, et d'un autre roi du même pays, du nom de Bogud; le premier combattant pour Pompée, le second pour César. Des deux côtés l'appréhension du combat était grande : on était dans cet état d'angoisses qui précède d'ordinaire les grandes mêlées de la guerre civile. Quelles que fussent les espérances des uns et des autres, il y eut un moment d'anxiété douloureuse et inexprimable, dans les deux armées, avant d'en venir aux mains. Les deux chefs eux-mêmes étaient pénétrés d'une tristesse profonde, et appréhendaient vivement de commettre aux chances d'une journée toute leur fortune politique et leur avenir.

Cependant il le fallait. Pompée le premier disposa son armée en ordre de bataille; César attaqua le premier. Le signal donné, les deux chefs se retirèrent sur les derrières pour diriger les mouvemens de leurs légions. Ce fut d'abord un choc épouvantable mêlé des cris des soldats, du cliquetis des armes et des machines, auquel succéda un silence plus affreux encore. La tourmente dura quelque temps avec acharnement, sans qu'on perdît une semelle de terrain de part ni d'autre. Cependant les troupes de César commencèrent à plier, et elles étaient, au dire de Florus, sur le point de prendre la fuite; mais la honte malgré la crainte les retint, *pudore magis quam virtute*. César, voyant ce mouvement rétrograde, se précipita au milieu de ses soldats débandés, et par ses paroles et par son exemple, et « avec une immense colère, » selon l'expression d'un historien, les rallia et leur fit regagner le terrain perdu. Son désespoir était tel d'abord, que, ne pouvant du premier coup rétablir l'équilibre, et voyant encore les siens prêts à plier, il tourna son épée contre lui-même; mais les soldats qui étaient près de lui retinrent son bras; le bruit même de cette action désespérée de César ranima les siens. Ils redoublèrent d'efforts et de courage; la lutte devint plus générale et plus ardente. Mais rien ne paraissait encore décidé. Tout-à-coup le chef des Africains de César,

Bogud, voyant le camp de Pompée presque entièrement abandonné, courut sur ce point pour s'en emparer. Labiénus, un des officiers de Pompée, ayant compris les intentions de Bogud, fit volte-face avec le corps qu'il commandait, pour aller s'opposer à l'Africain ; cette évolution de Labiénus décida du sort de la bataille. L'une et l'autre armée ignorant son dessein, et le voyant courir dans la direction de son camp, crurent que c'était une fuite précipitée. Dès lors le désordre devint général dans les rangs des Pompéiens ; ils furent mis en fuite ; et, l'ardeur des soldats de César redoublant par le succès, ils poursuivirent l'ennemi de tous côtés, en poussant des cris de victoire. Le champ de bataille fut en peu de temps couvert de morts et de mourans, et Cnéius Pompée, escorté seulement de cent cinquante cavaliers, put à grand'peine se sauver à Cartéja, où se trouvaient les restes de sa flotte. Sextus son frère se réfugia dans l'intérieur avec cent hommes, tout ce qu'il put rassembler de leur nombreuse armée de la veille. Les Pompéiens étaient en fuite dans toutes les directions. Quelques fugitifs purent se réfugier avec armes et bagages à Munda ; d'autres, s'étant retirés dans leur camp, essayèrent de se défendre derrière leurs retranchemens ; mais ils ne tardèrent pas à subir le sort commun. Des soldats de Pompée trente mille furent tués, parmi lesquels deux de ses principaux officiers ; le reste fut fait prisonnier ou mis en fuite. Dix-sept officiers de premier rang, treize enseignes restèrent au pouvoir du vainqueur. La perte de celui-ci n'est pas connue. Selon toute apparence, elle dut être aussi très-forte, le combat ayant duré long-temps avec des alternatives diverses et un incroyable acharnement.

César ne songea plus qu'à détruire les débris de cette grande armée. Dans cette intention il bloqua Munda, où, comme nous l'avons dit, s'étaient réfugiés quelques milliers de soldats pompéiens. Il montra dans ce siége une grande

barbarie, s'il est vrai qu'il ait fait remplir les tranchées dont il entoura la ville de trente mille cadavres arrachés au champ de bataille des derniers jours. On ajoute qu'il leur fit couper la tête à tous, et que ces têtes fichées au bout des piques, dépouilles des vaincus, furent, la face tournée contre la ville, rangées ensuite le long de cette horrible tranchée.

Aussitôt il essaya d'ouvrir la brèche avec ses béliers ; mais alors les habitans envoyèrent auprès de lui une députation, feignant de vouloir traiter. Il n'en était rien cependant : cette démarche n'avait été faite que pour permettre aux assiégés de s'emparer de la hideuse tranchée en faisant une vigoureuse sortie et en attaquant l'ennemi de front. Ce dessein fut découvert et déjoué. Désespérant enfin de leur salut, la plupart des habitans s'ensevelirent sous les ruines de leurs maisons ou vinrent chercher la mort au milieu des rangs ennemis. C'est ainsi que, veuve de ses citoyens, la ville tomba au pouvoir du vainqueur.

Cnéius, retiré à Cartéja, prit alors le parti de s'embarquer sur sa flotte, composée de trente vaisseaux, et de chercher un asile dans quelque province lointaine. Il mit à la voile; mais, poursuivi par les vaisseaux de César et manquant d'eau, il fut obligé de revenir après quatre jours de navigation, et de regagner le port qu'il avait quitté. Déjà il avait perdu plusieurs de ses vaisseaux incendiés par l'ennemi; il ne put réussir que difficilement à s'échapper sur un petit navire, avec quelques soldats lusitans et romains qui lui étaient restés dévoués. Il fut encore contraint de reprendre terre à cause d'une blessure qu'il s'était faite dans le trajet : on apprit bientôt la nouvelle de ce débarquement dans un petit port qui était situé non loin de là : un détachement marcha contre lui. Ses soldats se défendirent d'abord avec beaucoup de valeur; mais enfin, cédant au nombre, ils prirent la fuite; et cet homme, qui naguère maîtrisait l'Espagne, fut réduit à se cacher dans une grotte. Quelque

temps après il y fut découvert et périt de la main d'un soldat. Sa tête fut envoyée à César, qui n'eut pas honte de la laisser exposer publiquement. L'histoire nous a conservé le nom de celui qui la présenta au vainqueur sur la route de Cordoue à Séville : cet homme s'appelait Césennius. Quelques auteurs prétendent que César fit rendre les derniers honneurs aux restes mutilés de son rival.

Le jeune Pompée aurait-il pu, en recueillant son courage, coordonner ses troupes, relever son parti, et conserver encore quelque temps sa domination sur quelques villes de la Péninsule? Il est douteux qu'il eût pu mieux faire que Sextus, son frère, ne fit depuis. Quoi qu'il en soit, il est certain que sa fuite précipitée devait lui aliéner les esprits des Espagnols et des Romains qu'il abandonnait ainsi au moment du danger. Les Lusitans, qui l'avaient suivi dans son malheur, tentèrent presque immédiatement un coup de main hardi contre la flotte de César; ils l'attaquèrent à l'improviste, tuèrent le commandant et une partie des matelots, et mirent le reste en fuite. Les villes de la Bétique, qui pour la plupart avaient embrassé la cause de Pompée, se rendirent à César presque d'elles-mêmes. Les seules qui firent quelque résistance furent Cordoue, Séville et Osuna. C'est dans une de ces cités, c'est à Cordoue, comme nous l'avons vu, que Sextus Pompée s'était retiré, avec plusieurs partisans de son père, après la bataille de Munda; mais, prévoyant qu'il ne tarderait pas à y être attaqué par les forces de César, il quitta la ville sous prétexte qu'il voulait s'aboucher en personne avec son ennemi, et il se retira en Celtibérie. César vint bientôt, en effet, mettre le siége devant Cordoue; il l'investit et la bloqua étroitement de tous côtés. La ville se mit sur la défensive, sans trop d'espoir d'échapper au grand général. Bientôt la crainte de l'avenir s'empara de tous ceux de ses habitans qui s'étaient prononcés avec éclat pour Pompée. Parmi ceux-ci, il y avait un nommé Scapula, qui, voyant le moment prochain où toute

résistance serait vaine, résolut de ne point tomber vivant entre les mains d'un vainqueur dont il redoutait les traitemens. Ce Scapula conçut alors le projet de sortir de la vie en épicurien. On raconte qu'il réunit ses parens et ses amis à un repas somptueux, auquel il présida lui-même avec un air joyeux; vers la fin, il distribua ses richesses aux convives; puis, s'étant revêtu de ses plus riches habits et parfumé d'essence, il fit allumer un bûcher qu'il avait eu soin de faire préparer d'avance, et ordonna à l'un de ses domestiques de lui plonger une épée dans la poitrine, et à un second de le jeter aussitôt sur le bûcher embrasé. Scapula périt selon sa volonté, et cette résolution, si ferme et si singulière tout ensemble, semblerait indiquer que c'était un Espagnol, ou tout au moins un homme nourri de l'esprit et du caractère de cette nation. Cette mort accrut la discorde qui déjà régnait dans la cité; les uns voulaient se rendre à César, les autres, vieux partisans de Pompée, voulaient se défendre jusqu'au dernier moment. Enfin, chose étrange, la guerre civile éclata au milieu même de la ville assiégée. César y avait été appelé en secret par ses partisans, qui lui avaient indiqué les moyens d'y pénétrer sans donner l'assaut; mais ces intelligences avaient été découvertes par ceux qui étaient du parti contraire; et ceux-ci, ayant tué les premiers, livrèrent au pillage et incendièrent leurs maisons. Une lutte à main armée s'en était suivie; et c'est dans ce moment, et peut-être à la faveur du tumulte de ce combat intérieur, que César fit son entrée à Cordoue. Il fut tué, dans le sac de la ville, par les troupes du vainqueur, vingt-deux mille citoyens de tout âge, et la plupart de ceux qui survécurent à ce massacre furent chassés de leurs demeures et de leurs propriétés; c'est ainsi qu'il est impossible aux peuples de se soustraire à l'empire fatal des événemens. Sans doute, les Espagnols ne recueillirent d'autres fruits directs de leur alliance avec les deux factions qui partageaient alors le monde romain que la ruine et la mort; mais

telle est la loi des sociétés humaines; et moralement on ne saurait blâmer les Espagnols d'avoir suivi l'une ou l'autre bannière, à laquelle ils se rattachaient par des raisons d'indépendance et de dignité. La rigueur que César déploya contre Cordoue a paru inexplicable à plusieurs. On s'est justement étonné qu'il ait ainsi traité cette Cordoue, qui lui était particulièrement chère entre toutes les villes d'Espagne, où il possédait plusieurs maisons et des jardins d'une grande beauté, dans l'un desquels il avait planté ce fameux platane que Martial a célébré dans ses épigrammes, cultivé d'une main heureuse, et qui semblait ressentir encore, au temps du poète, l'influence de César, tant il s'élevait, tant il étendait au loin ses rameaux et son ombre[1].

Il y avait aussi deux factions dans Séville, quoique les esprits n'y fussent pas aussi exaltés qu'à Cordoue. Cependant quelques-uns des habitans envoyèrent des députés à César, et introduisirent secrètement un bataillon des soldats de son armée. D'un autre côté, la faction opposée faisait entrer de nombreux Lusitans, qui massacrèrent pendant la nuit les soldats de César, et intimidèrent tous ses partisans.

César, se trouvant précisément en ce moment auprès de la ville, feignit d'abandonner son entreprise et de prendre une autre direction. Encouragés par leur nombre, les Lusitans firent une sortie, et se jetèrent sur la flotte ennemie, et ils s'apprêtaient à l'incendier. Mais César, qui les surveillait, ordonna à sa cavalerie de rétrograder, les surprit sur les bords du fleuve, les tailla en pièces, et entra sans résistance dans la place. La prise de Séville fut inscrite sur le calendrier romain et solennisée comme une fête publique. Peut-être était-ce parce que ce fut la dernière prise importante que César eût faite dans la Péninsule.

1 « Arbre chéri des dieux, lui disait Martial (l. IX, ep. 62), ne crains ni le fer ni le feu sacriléges. Tu peux te promettre une vigueur et une verdure éternelles ; toi, tu n'as pas été planté par Pompée. »

On raconte la prise de Séville de mille manières. Il y a des auteurs qui prétendent que, lorsque les députés étaient venus trouver César pour lui offrir Séville au nom de ses partisans, celui-ci leur avait donné un corps de troupes à la tête duquel il avait placé Caninius dans le but de contenir la faction opposée, et que, de leur côté, les amis de Pompée avaient envoyé dans la Lusitanie un certain Philon, qui devait secourir Cécilius Niger, lequel combattait encore pour la même cause; que Philon revint ensuite avec un grand nombre de Lusitans qui, s'étant introduits de nuit dans la cité, massacrèrent les soldats de César. Ils ajoutent que ce général, en formant le siége, avait laissé çà et là des lignes entrecoupées, afin que les Lusitans pussent s'évader peu à peu; qu'il voulait d'abord épargner un assaut à cette ville et la préserver d'un incendie. D'autres assurent qu'après la reddition de Séville César se retira à Asta, appelée par Pline Asta Regia, et qu'il y apprit la mort de Didius, son lieutenant, qui avait succombé en voulant sauver sa flotte que les Lusitans voulaient incendier. C'est de Séville que César écrivit à Cicéron une lettre pour le consoler de la perte de sa fille, dont le mari, Dolabella, combattait alors en Espagne sous lui.

Il ne lui restait, pour avoir soumis toute la Bétique, qu'à conquérir Osuna, dont le nom alors était Ursaon (ou Versaon). Dans un rayon de huit milles autour de cette ville il n'y avait ni arbres ni fontaines. Malgré tous ces obstacles, César en entreprit le siége; et, après s'être procuré de l'eau, du bois et des subsistances à Munda, il s'empara de la ville au premier choc.

Enfin la paix commençait à être rendue à la Péninsule. César réunit à Carthagène un grand nombre de députés de toutes les contrées de l'Espagne, et s'occupa de donner aux peuples qu'il avait rangés sous sa domination une constitution politique et civile, et surtout un gouvernement régulier. En même temps il ne négligea rien pour accumuler le plus

de richesses qu'il put, et il profita de la circonstance. Il adressa plusieurs fois la parole aux députés espagnols réunis à Carthagène; mais ces conférences n'avaient pas seulement pour objet l'organisation du pays : César ne s'y oublia pas. Il parla aux Espagnols des bienfaits dont il les avait comblés, et leur reprocha leur ingratitude; et comme, en effet, avec son esprit lucide et son sens droit et sûr, il les avait guidés et éclairés dans la solution d'une foule de questions difficiles, ils avaient conçu pour lui une grande admiration, et s'empressèrent de lui montrer que c'était à tort qu'il leur reprochait de manquer de reconnaissance : ils le chargèrent de dons et de tributs volontaires de toutes sortes. C'était là peu pour César : il leva diverses contributions, se procura une énorme quantité d'or et d'argent sous différens prétextes d'utilité publique, et pilla enfin, selon la propre expression d'un historien espagnol, les trésors de ce temple d'Hercule qu'il avait protégé quelques années auparavant contre la cupidité de Varron. Ses services et son caractère néanmoins le firent réellement bien venir des Espagnols, qui eurent toujours pour lui beaucoup d'affection. César ne contribua pas peu à introduire dans les mœurs et le caractère espagnols les vices qui depuis quelque temps minaient la république. Le goût de tout ce qu'on aimait et recherchait à Rome commença à se développer dès ce moment dans la Péninsule avec une sorte d'emportement. Les temps approchaient où devait s'opérer une grande transformation sociale dans le pays dont nous écrivons l'histoire; et voilà qu'en effet l'Espagne va devenir romaine par les goûts, par les habitudes et par le langage, plus peut-être qu'aucune autre des provinces extra-italiennes du grand empire. La flatterie même, qui plus tard distingua si fort les Romains dégénérés, devint, dès le temps de César, un vice commun parmi les Espagnols.

A cette époque, un grand nombre de villes de la Péninsule échangèrent leur ancien nom contre celui de César. Iliturgis

s'appela *Forum Julium*, Itucis *Virtus Julia*, Astigis *Claritas Julia* [1], comme pour consacrer par ce témoignage de reconnaissance les bienfaits qu'elles croyaient avoir reçus de ce général. On grava des inscriptions en son honneur, on lui érigea des autels [2]. Cordoue, Séville inscrivirent les premières sur le marbre ses victoires mémorables, la bataille de Munda, la campagne contre les fils du grand Pompée, comme l'attestent encore de nos jours les inscriptions précieuses que l'on conserve dans ces deux villes. Rodrigue Caro en cite plusieurs retrouvées à Séville, et toutes en l'honneur de César. Liberalitas-Julia-Evora éleva aussi à César (DIVO JULIO) une statue avec une inscription où les habitans lui vouaient une éternelle reconnaissance, et où il était dit que les femmes de ce municipe avaient participé à cette solennité en consacrant une ceinture à Vénus.

César laissa le commandement de l'Espagne citérieure et de la Gaule Narbonnaise à Lépidus, et celui de l'Espagne ultérieure à Asinius Pollion, père de ce Saloninus dont Virgile a chanté la naissance. Pour la cinquième fois, il reçut à Rome les honneurs du triomphe. Des fêtes, des jeux publics, des honneurs solennisèrent ses victoires sur Pompée et sur les Espagnols. Tous les germes de la guerre civile n'étaient pas cependant étouffés en Espagne. A peine Jules César eut-il quitté la Péninsule, que Sextus Pompéius, qui s'était tenu

[1] Nertobriga fut aussi appelée *Fama Julia* et *Concordia Julia*, Osset *Constantia Julia*, toutes deux dans la Bétique ; dans la Tarragonaise on voit aussi *Julienses Therii* et *Juliobriga;* dans la Lusitanie, *Colonia-Cæsariana, Castra-Julia* : Lisbonne changea son nom en celui de *Felicitas Julia*, Évora en celui de *Liberalitas Julia*, etc.

[2] Moralès cite un autel avec une inscription votive pour la santé et les victoires de César, et qu'il croit lui avoir été érigé à l'occasion de la maladie dont il fut atteint sous les murs de Cordoue. Voici cette inscription :

SACRUM NUMI
NIS PRO SALU
TE ET PRO VI
CTORIA CAE
SARIS.

caché en Celtibérie avec quelques amis pendant le triomphe de son rival, recommença la guerre en Lacétanie, aidé par Bocchus, roi de Mauritanie, et par un autre chef africain. En vain Carinates, à qui César avait confié le commandement des troupes romaines, tenta-t-il de s'opposer à la marche de Sextus Pompéius, il fut repoussé et forcé de chercher dans les villes du parti de César un asile pour ses soldats, tandis que Sextus parcourut sans obstacles tout l'espace compris entre la Catalogne et les confins de l'Andalousie, et souleva en sa faveur toutes les populations sur son passage.

Ces nouvelles arrivèrent à Rome peu de jours avant la mort de César. Le gouverneur de l'Espagne ultérieure, informé des progrès que faisait Sextus, marcha à sa rencontre. Les deux armées se livrèrent une bataille sanglante; une partie de l'armée de Pollion fut mise en déroute; Pollion lui-même prit la fuite, abandonnant l'autre partie de son armée, qui, malgré des prodiges de valeur, ne put long-temps disputer la victoire aux troupes de Sextus. Celui-ci, profitant de l'enthousiasme qu'excita parmi ses soldats cette victoire, ne donna aucun repos à l'ennemi.

Cependant le sénat voulait en finir; il ne voyait pas sans crainte les nouveaux progrès de Pompée, qui allait peut-être réduire à son tour toute l'Espagne sous son pouvoir. Dans cette conjoncture, il crut prudent de transiger, et fit offrir à Sextus de lui rendre tous ses biens et de lui déférer le commandement de toutes les flottes de la république, pourvu qu'il consentît à terminer la guerre en Espagne. Cette proposition, faite au moment où César venait de tomber sous le poignard des sénateurs, fut acceptée avec joie par Sextus; il déposa les armes, et partit à l'instant pour l'Italie. Ainsi finit cette fameuse guerre civile qui avait si long-temps ensanglanté l'Espagne.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Faits intermédiaires. — L'Espagne sous Auguste. — Changement politique. — Nouvelle division de l'Espagne en provinces sénatoriale et impériale. — Ère espagnole. — Guerre des Cantabres et des Astures. — Soumission de ces peuples. — Monumens d'Auguste en Espagne. — Villes et colonies fondées par lui. — Nouveau soulèvement des Cantabres et des Astures. — Ils sont vaincus. — Pacification définitive. — Coup-d'œil général sur la période romaine. — Gouvernement. — Administration. — Religion. — Mœurs. — Langue. — Sciences et arts.

De 38 av. J.-C. à 14 ap. J.-C.

Dans le commencement du nouveau triumvirat qui se forma à Rome entre Octave, Antoine et Lépide, l'Espagne échut à celui-ci ; mais bientôt elle tomba dans le lot du futur empereur. Octave, qui, dans son adolescence, avait fait ses premières armes dans ce pays contre Pompée, sous la conduite de son oncle César, confia la direction de la Péninsule à des magistrats que quelques-uns ont considérés comme des surintendans civils et militaires chargés à la fois de l'administration et du commandement.

Peu d'événemens remarquables se passèrent en Espagne sous ces espèces de préfets. Sous le gouvernement de C. Domitius Calvinus toutefois, les deux rois mauritaniens qui avaient combattu pendant la guerre civile, l'un en faveur de Pompée, l'autre en faveur de César, et qui s'étaient maintenus en Espagne avec leurs armées, prirent parti de nouveau, Bogud pour Marc-Antoine, et Bocchus pour Octave ; ils se livrèrent de sanglantes batailles. Bogud fut vaincu et chassé d'Espagne. Les Cerrétains, peuples qui habitaient la Cerdagne, et qui s'étaient déclarés pour Bogud, se soulevèrent en sa faveur, même après son expulsion. Ce ne fut qu'à grand'peine

que Domitius parvint à les réduire. Comme ses prédécesseurs, il abusa de la victoire. Il tira des vaincus de grandes richesses, qui lui servirent à payer le triomphe qu'il obtint à son retour à Rome.

Domitius Calvinus fut remplacé par Caïus Norbanus Flaccus; mais l'histoire ne fait que mentionner ce préfet romain, sans rien rapporter de lui. Elle donne encore le nom de Statilius Taurus; mais tout ce qu'on sait de Norbanus et de Statilius, relativement à l'Espagne, c'est qu'ils reçurent, comme Domitius, les honneurs du triomphe pour les heureux succès obtenus par eux dans ce pays; succès sans éclat, sans doute, qui durent se borner à la rude répression de quelques mouvemens populaires, excités peut-être exprès pour donner lieu au pillage et à la dévastation, ordinaire prétexte pour faire passer les richesses des vaincus entre les mains des vainqueurs.

Ces mouvemens, du reste, furent sans importance; et, après ces légères convulsions, l'Espagne demeura dans la paix, si l'absence de la guerre peut s'appeler de ce nom, jusqu'à ce que la révolution qui donna à Octave l'empire du monde se fût opérée à Rome. Jusque là elle oscilla incertaine entre les trois triumvirs, mais, comme nous l'avons dit, sans éclat. Octave, triumvir, à l'exemple de César, se donna une garde espagnole; il ne se trouvait bien et en sûreté qu'au milieu d'elle, surtout lorsque, feignant d'être l'ami d'Antoine, il en redoutait secrètement la scélératesse et la lâcheté. Sous le règne de ces triumvirs, contrairement aux usages de Rome, qui ne nommait jamais au consulat que des citoyens romains, un Espagnol, Lucius Cornélius Balbus, natif de Cadix, fut élu consul, quoique étranger, et obtint les honneurs du triomphe.

A l'avénement d'Octave au rang d'empereur, sous le nom d'Auguste[1], les provinces d'Espagne, que depuis près de deux

[1] An de Rome 725 (28 av. J.-C.).

cents ans les Romains foulaient cruellement aux pieds, se dévouèrent, avec l'espérance d'un avenir meilleur, au nouvel empereur; et, en effet, l'Espagne gagna plutôt qu'elle ne perdit au changement survenu dans les lois fondamentales de la grande métropole dominatrice du monde. Un nouvel aspect politique, une nouvelle scène, un état de choses autre, un ordre entièrement différent de celui qui avait précédé, ne tardèrent pas à se produire dans les provinces anciennement conquises. Rome, sous l'empire d'Auguste, sembla moins préoccupée de nouvelles conquêtes que jalouse de conserver et d'améliorer celles qui étaient passées sous sa loi; et par suite elle s'appliqua avec plus de sollicitude à civiliser, à instruire les sujets que les armes lui avaient faits, à se les assimiler et identifier, pour ainsi dire. L'Espagne, notamment, reçut à cette époque une forte impulsion vers l'unité : elle cessa d'être divisée en un nombre presque infini de nations qui ne se connaissaient les unes les autres que par les rapports qu'un même climat et une même situation géographique établissent nécessairement entre les hommes. Réunie en corps de nation, sous le pouvoir d'un seul homme, d'un despote, mais dont le despotisme fut véritablement éclairé, du moment qu'il fut le seul maître, l'Espagne, soumise à un régime régulier et prévoyant, se sentit plus à l'aise que sous la tyrannique domination des chefs militaires dont elle avait supporté les capricieuses volontés pendant si long-temps. Dans la division des provinces faite entre Auguste et le sénat, que les empereurs dominèrent et corrompirent, mais qu'ils respectèrent toujours en apparence, toute la partie de l'Espagne non comprise sous le nom de Bétique fut dite province *impériale;* la Bétique fut nommée province *sénatoriale*. Cette dénomination différente était l'expression de deux états politiques différens : les provinces sénatoriales étaient directement sous le gouvernement du sénat; il n'y résidait point de troupes : les provinces impériales, au contraire, étaient en-

tièrement occupées par les légions de l'empereur. Cela voulait dire que l'obéissance et l'assujettissement n'y étaient pas entiers et, pour ainsi parler, d'habitude; tandis que dans les autres la soumission était complète et presque volontaire. L'Espagne fut soumise à deux magistrats suprêmes, résidant l'un dans la Bétique, l'autre dans la Lusitanie, et gouvernant diversement, selon la différence que nous venons de caractériser, l'un au nom du sénat, l'autre au nom de César. C'est de cette époque, selon Strabon, que date la rapide révolution qui s'opéra dans les mœurs et dans les usages des Espagnols, et qui, sauf sous un petit nombre de rapports, fit en peu de temps de ces peuples presque de véritables Romains.

L'un des premiers actes d'Octave avait été de décréter à toujours, selon la coutume des puissans de la terre, qui ne travaillent, comme on sait, pour rien moins que pour l'éternité, l'Espagne province tributaire de Rome. Ce décret avait placé tous les peuples de cette région sous les mêmes lois, les lois romaines, bien qu'il établît une distinction, comme nous venons de le voir, entre l'une et l'autre partie de la Péninsule; et l'importance de cet acte parut si grande, qu'on le prit pour base d'une ère nouvelle et d'un nouveau système chronologique. L'année même où il fut promulgué devint la première de l'ère dite espagnole, qui fut long-temps en usage, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Auguste empereur ne prit soin d'abord que de consolider son pouvoir naissant; et, l'armée ayant toujours été à Rome le solide appui du pouvoir, ce fut l'armée qui appela en premier lieu toute sa sollicitude; il s'appliqua tout entier à gagner l'affection des soldats, qui faisaient les empereurs, à les discipliner, à récompenser les services militaires, avec mesure toutefois, et non de manière à exciter les passions et la cupidité, précédemment affranchies de tout frein; à distribuer convenablement entre les diverses possessions romaines les légions victorieuses à l'aide desquelles il était devenu ce qu'il

était. Des vingt-cinq légions conservées par lui, l'Espagne en eut trois, ce qui annonce suffisamment qu'il comptait sur la soumission du pays, d'autant mieux qu'il avait cru devoir en expédier huit sur les bords du Rhin et quatre sur les bords du Danube, où les Romains ne possédaient presque rien. L'Espagne reçut de lui une nouvelle division en trois grandes provinces, la Tarragonaise, la Lusitanie et la Bétique ; cette dernière, il la céda, comme la plus tranquille en comparaison des autres, au sénat, pour être administrée selon le système ordinaire ; il se réserva le gouvernement absolu des deux autres, comme plus belliqueuses. Quelques-uns n'ont voulu voir dans cet acte du récent empereur qu'une marque de déférence et de respect pour le sénat ; d'autres n'y voient, avec plus de raison, ce semble, que le désir d'affaiblir le pouvoir du sénat, tout en ayant l'air d'être sincèrement touché de ses intérêts, et qu'un moyen de raffermir le pouvoir de l'empereur ; d'autant que, sous le prétexte de dominer les provinces belliqueuses, il concentrait dans celles-ci toutes les légions, et de la sorte non-seulement il demeurait arbitre et maître des forces militaires de l'empire, mais encore de celles du sénat.

Cette division, du reste, était plus géographique peut-être que politique. Toute l'Espagne, il est vrai, y était comprise dans sa constitution physique, mais non tous les peuples d'Espagne. La Péninsule n'avait pas été occupée encore sur tous les points par les armes romaines. Les Romains n'avaient ni subjugué ni connu encore de bien près les Cantabres ni les Astures. Jamais ils n'avaient pénétré chez ceux-ci, du moins avec leurs légions. Retirés dans leurs montagnes, ces peuples, fiers et indomptables alors comme ils le sont demeurés depuis, avaient conservé leur liberté. Pendant que la partie la plus méridionale de la Péninsule s'était soumise au joug de bonne grâce, s'il est permis de s'exprimer ainsi, seuls encore ils défiaient, de leurs retraites inaccessibles, les mai-

tres de l'Espagne et du monde. C'est par le midi et les voies maritimes que les Carthaginois avaient ouvert cette longue série de désastres qui avaient si durement accablé la Péninsule. Le joug de fer des Carthaginois avait déjà façonné quelques parties du midi de l'Espagne à la servitude, quand les Romains y firent irruption en conquérans; et aussi leur fut-il toujours plus facile de se maintenir dans cette portion du pays que dans l'intérieur, et surtout que de dompter les montagnards du nord de la presqu'île. Qu'on ajoute à cela les richesses du sol, les produits de l'industrie, l'abondance du numéraire, qui se trouvaient dans les provinces méridionales, et l'absence de presque tous ces biens parmi les montagnards, et l'on comprendra comment la rapacité des conquérans se dirigea plutôt vers les côtes du sud et de l'ouest que vers les montagnes. Le centre de l'Espagne seul, à la conquête duquel Rome mit son honneur, pays riche d'ailleurs, circonstance à noter, occupa plus d'un siècle, ce n'est pas trop dire, une grande partie des forces de la république, et ne finit par être imparfaitement réduit que par les plus grands capitaines de Rome, après des efforts inouïs.

Les montagnes étaient restées indépendantes; la politique et la gloire d'Auguste voulaient que l'Espagne fût sienne dans toutes ses parties; et il tenta la conquête de ces peuples rustiques et fiers, qui ne possédaient que l'absolu nécessaire, qui ne connaissaient point l'usage de la monnaie, et auxquels, comme parle Mariana, un dieu contraire ou propice, on ne saurait dire lequel, avait dénié le luxe et les arts. Les Romains s'étaient enfin rapprochés d'eux au point de les incommoder de leur voisinage; les Autrigones, les Murboges, les Vaccéens, peuples qui confinaient avec les Astures et les Cantabres, avaient été définitivement annexés à l'empire. Diverses fois déjà les libres montagnards des Asturies et des monts Cantabres avaient poussé leurs excursions jusque sur le territoire des trois peuples que nous venons de nommer. Ces excursions

donnèrent de vives inquiétudes aux Romains qui occupaient ces pays. Quelques engagemens s'ensuivirent, dans lesquels les montagnards firent preuve d'une intrépidité et d'un courage tels, que la renommée de leur bravoure devint un sujet d'ennui pour Auguste : ce fut là l'origine de la guerre contre les Astures et les Cantabres, la dernière guerre sérieuse des Romains avec les peuples de la Péninsule.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les motifs qui portèrent Auguste à prendre en personne la conduite de cette guerre. L'opinion la plus plausible est que l'empereur, se trouvant à Narbonne, d'où il avait dessein de se transporter dans les îles Britanniques, non entièrement soumises encore, apprit en même temps l'insurrection des Salassiens, habitant au pied des Alpes, et l'irruption des Cantabres et des Astures, dans les domaines de l'empire ; que, redoutant peu la première, il expédia Térence Varron contre les Salassiens; mais que, jugeant l'autre plus difficile à réprimer, il passa les Pyrénées, pour présider par lui-même à l'assujettissement du seul peuple de la Péninsule qui fût encore rebelle aux Romains. Ceci se passait pendant le huitième consulat d'Auguste, c'est-à-dire en l'an de Rome 726[1].

Il marcha directement, à la tête de son armée, contre les Cantabres, et envoya le préteur Carisius contre les Astures. Arrivé à Segisamo, reconnaissable aujourd'hui dans la ville de Sasamon, entre Burgos et l'Èbre, il y établit son camp, et essaya pendant long-temps en vain de provoquer l'ennemi par des attaques partielles à une bataille générale. Ces âpres montagnards, sans chef pour les diriger par masses avec ensemble, divisés en une infinité de petits corps, ne savaient bien faire, alors comme aujourd'hui, que la guerre de partisans, et ils ne cessaient de harceler et de tourmenter les Romains, soit dans leur camp, soit dans les mouvemens qu'ils

[1] 27 av. J.-C.

faisaient en avant, sans jamais donner prise, pour ainsi dire, à leurs ennemis. Ils paraissaient et disparaissaient avec une merveilleuse promptitude. Hardis et terribles dans l'attaque, insaisissables dans la retraite; repoussés et poursuivis, ils disparaissaient à l'instant dans leurs rochers, dont seuls ils connaissaient les accès; ils en sortaient et fondaient sur les Romains, au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins. C'étaient des alertes continuelles, de rudes et forcenées attaques, de miraculeuses disparitions; tout enfin ce qui a fait la désolation des soldats de Napoléon, dans la guerre de 1808, se produisait, dès lors, avec des circonstances dont la similitude est frappante. Auguste avait une flotte aussi qui secondait ses opérations militaires le long des côtes; mais jamais les Cantabres ne se présentaient en nombre; jamais ils ne se laissaient entraîner à un combat qui eût pu être décisif; ils abandonnaient le sol et les rochers des lieux bas, les seuls qui fussent praticables à leurs ennemis, se réservant les hauts lieux, où il semblait n'être donné qu'à eux de pénétrer et de faire leur séjour.

Las de cette guerre interminable et irritante, singulièrement contrarié de cette obstinée résistance, Auguste se retira, après quelques mois, à Tarragone, laissant le commandement de son armée à l'un de ses meilleurs lieutenans, Caïus Antistius. Antistius développa, dans la conduite de cette expédition difficile, une énergie et une habileté supérieures, et, plus heureux qu'Auguste, ce qui était d'un mauvais courtisan, il réussit, en poursuivant plusieurs fois les Cantabres, et en simulant à son tour la fuite, à les amener dans les plaines, au-dessous des murs de Vellica, ville située non loin des sources de l'Èbre. Là il les attaqua et les enveloppa tout-à-coup, de telle sorte que l'action devint générale, et la victoire resta aux Romains. Quelques historiens rapportent à Auguste l'honneur de cette journée; ce point est resté incertain. Les Cantabres, mis en fuite, n'osèrent se diriger vers les côtes

qu'ils savaient occupées par d'autres cohortes romaines; ils s'enfuirent vers les gorges du mont Vindius, l'un des plus considérables de la chaîne des monts Cantabres. Les fugitifs rencontrèrent encore, de ce côté, les Romains, qui leur avaient coupé leur route en s'emparant de la ville d'Aracillum, aujourd'hui Aradillos, à une lieue de Fuentibre. Les historiens qui attribuent à Auguste le succès de la bataille de Vellica, prétendent qu'il poursuivit les Cantabres en personne, et que ce ne fut que parce qu'il tomba malade à Aracillum qu'il se retira à Tarragone. Les élémens nous manquent pour décider entre les deux versions. Le seul fait qui soit certain, c'est qu'Antistius recueillit beaucoup de gloire de la victoire dont nous venons de parler, d'où l'on a inféré, non sans apparence de raison, que c'est à lui qu'on doit, tout au moins en grande partie, attribuer ce succès. Les Cantabres, à qui les voies du mont Vindius étaient fermées, furent contraints de chercher un asile dans les montagnes nommées aujourd'hui *las Medullas*, estimées alors impraticables. Mais à peine eurent-ils gagné une de ces hauteurs, que les Romains se montrèrent au bas, fermant et enveloppant la montagne. Cependant ils n'osèrent pas essayer de poursuivre les fugitifs dans cette inexpugnable position; c'eût été, en effet, peine perdue. Ils eurent recours aux ressources savantes de la stratégie, dont les effets sont à la longue infaillibles. Antistius fit creuser une ligne de circonvallation tout autour de cette retraite; en d'autres termes, un fossé large et profond embrassant quinze milles de circuit, le long duquel il fit élever un grand nombre de tours qui rendaient impossible toute issue pour les fugitifs. On eût dit un nouveau siége de Numance. Mais l'Espagne semblait faite pour donner plus d'une fois de semblables exemples de résolution et d'amour exalté de la liberté. Les Cantabres, enfermés de toutes parts et désespérant de leur salut, se déterminèrent à se donner la mort les uns aux autres, et mirent à exécution cette résolution avec une fer-

meté et avec une énergie incroyables, si elles n'étaient attestées par les historiens les plus dignes de foi. Ceux des Astures qui se trouvaient réunis aux Cantabres, après beaucoup de tentatives inutiles pour percer quelque brèche à travers les retranchemens dont on les avait entourés, ouvrirent l'avis d'implorer la clémence du vainqueur; mais cette proposition mit les Cantabres en fureur, et ils tournèrent leurs armes contre leurs compagnons assez faibles pour songer à se rendre aux Romains, et, après une lutte obstinée, ils chassèrent les Astures, au nombre de dix mille, jusqu'aux tranchées romaines. On remarque ici quelque différence dans le récit des historiens; les uns racontent que, durant la lutte même, les Romains tombèrent sur les combattans et en firent la plupart prisonniers; qu'ils les crucifièrent cruellement ensuite; que les Cantabres montrèrent un tel mépris des tourmens et de la mort, qu'ils périrent presque tous en chantant. Selon une autre version, les Astures, poussés jusque près des lignes de circonvallation, demandèrent à se rendre à toute condition; mais Tibère, beau-fils d'Auguste, refusa de les recevoir à composition; et alors, poussés au désespoir, les uns se percèrent de leurs épées, les autres burent d'un poison tiré des branches de l'if[1], et presque tous périrent généreusement plutôt que de tendre les mains aux chaînes. Avec l'armée qui s'était réfugiée là, composée de toute la jeunesse de cette nation, périt la liberté cantabrique. Cependant le massacre ne fut pas complet. Les Romains en épargnèrent vingt-trois mille, ou plutôt vingt-trois mille n'eurent pas, ce jour-là, le temps de s'achever eux-mêmes, et les Romains les désarmèrent. On essaya d'en incorporer un certain nombre dans les légions, le reste fut vendu publiquement au plus offrant; car l'esclavage était encore une des plaies hideuses de la civilisation romaine; bien peu survécurent à la perte de leur liberté, et le plus grand nombre se donna volontairement la mort.

1 Quod ibi vulgò ex arboribus taxeis exprimitur. Flor., l. IV, c. 12.

Ainsi fut subjuguée une première fois la Cantabrie; il ne restait plus à soumettre que les Astures pour achever l'œuvre. Auguste se porta lui-même contre eux à la tête de la moitié de son armée : il confia l'autre moitié à Carisius, qu'il chargea de la réduction de ceux des Astures qui s'étaient retirés en Lusitanie. Ceux-ci vinrent d'eux-mêmes à la rencontre de Carisius, et acceptèrent sur-le-champ la bataille. La lutte fut terrible, et dura deux jours entiers; Carisius demeura enfin vainqueur. Ce ne fut pas toutefois sans être frappé de la bonne contenance de ces guerriers; et il se plut à rendre publiquement témoignage de leur bravoure, qu'il déclara n'être en rien inférieure à celle des soldats romains eux-mêmes. Les Astures qui n'avaient point quitté le sol de leur pays opposèrent à Auguste et à son lieutenant Antistius une vive résistance; ils s'étaient entourés de retranchemens difficiles à surmonter, le long du fleuve Ezla, non loin de l'Asturica, dans le royaume de Léon; mais Auguste leur enleva Lancia, leur place d'armes, et avec elle ils perdirent leur principale force, leur centre d'action, et ils ne tardèrent pas à succomber entièrement. Auguste exigea des otages des principales villes, fit vendre comme esclaves presque tous les prisonniers faits dans cette guerre, mais surtout, comme on l'a exprimé dignement, les plus dangereux, c'est-à-dire les plus braves. A l'exemple de César, il contraignit les habitans des montagnes à s'établir dans les plaines voisines. Auguste fit, le premier, ouvrir des mines dans le pays, par des procédés savans que les habitans ne connaissaient pas encore[1]. Il occupa enfin avec plus d'intelligence que ses prédécesseurs les contrées nouvellement conquises par ses armes, et jeta du moins çà et là sur son passage en Espagne, et avec intention, chose rare, quelques germes de civilisation qui ne restèrent pas stériles. Il couvrit le sol de constructions et de monumens utiles, bâtit des forteresses, fonda des colo-

[1] Sic Astures, et latentes in profundo opes suas atque divitias dum aliis quærunt, nosse cœperunt. Ibid., l. c.

nies nombreuses. Ces dernières étaient l'asile et la récompense de ses vétérans. C'est à cette époque qu'on vit Salduba (Saragosse) agrandie prendre le nom de *Cæsar-Augusta*, et que fut fondée *Augusta-Emerita*, aujourd'hui Mérida. Cette seconde fut principalement peuplée de vétérans, en latin *Emeriti*, dont un grand nombre s'établit pareillement à Cadix et à Cordoue. Il fit construire un très-beau pont sur l'Èbre, et le temple de *Janus-Augustus*, dont quelques ruines subsistent encore à Ecija.

Mariana rapporte les faits de la guerre cantabrique avec quelques différences de détail : à Segisamo, qu'il croit être la ville moderne de Bersama en Guipuscoa, l'armée romaine se divisa, selon lui, en trois corps, qui occupèrent toute la province, hors les montagnes, où s'étaient réfugiés les habitans. D'après lui, Auguste tomba malade presque en arrivant, et se rendit à Tarragone, laissant le commandement de son armée à C. Antistius et à P. Firmius, qui en conduisirent une partie contre les Gallaïques, pendant que le reste fut dirigé par Carisius contre les Astures. Il avance ensuite un fait qui est une erreur évidente, à savoir, qu'Agrippa vint en Espagne dès les premiers temps du soulèvement des Cantabres et des Astures, et y fut chargé du commandement suprême de l'armée romaine. Les historiens anciens, qui sont les sources les plus sûres pour l'histoire de ces époques, ne font aucune mention d'Agrippa au sujet de cette première guerre. Il était alors occupé ailleurs, et il ne passa en Espagne que lors du second et dernier soulèvement des Cantabres et des Astures, comme nous allons le voir tout à l'heure. Mariana attribue au gendre d'Auguste le soin d'avoir pourvu aux besoins de l'armée romaine au moyen d'une flotte rassemblée dans la mer des îles Britanniques et dans l'Armorique, et d'avoir prévenu par là la famine qui menaçait les Romains dans un pays presque stérile. Il raconte ensuite la bataille de Vellica, la retraite des Cantabres vers le mont Vindius, qu'il ap-

pelle le mont Irmius ou Vinnius; enfin tout le reste de la campagne, à quelques légères circonstances près, tel qu'on vient de le lire. Ce fut Carisius, d'après Mariana, qui fut chargé de conduire et d'établir la colonie militaire à Augusta-Emerita. Carisius paraît avoir joué en Espagne à cette époque un rôle important, à en juger par les pièces de monnaie de ce temps, où sa tête est représentée d'un côté, et celle d'Auguste de l'autre. Outre Augusta-Emerita et Cæsar-Augusta, dont il a été parlé plus haut, Mariana et Masdeu donnent le nom de beaucoup d'autres villes et colonies, auxquelles, selon l'usage, fut donné ou ajouté le nom d'Auguste; entre autres *Pax-Augusta*, fondée aux frontières extrêmes de la Lusitanie, aujourd'hui Beja; Bracara, déjà connue, mais qui prit dès-lors le surnom d'*Augusta;* non-seulement une, mais deux *Augustobriga*; des tours (*Turres Augusti*) furent élevées, en son honneur près du fleuve Ulla en Galice, sous la forme pyramidale, à laquelle semble avoir été fait le don de l'éternité. A son départ pour Rome, après une guerre qui avait duré trois ans, Auguste prit, comme il l'avait déjà fait étant triumvir, une garde espagnole, composée de Calaguritains, à laquelle il se confiait plus volontiers qu'aux soldats de son propre pays. Ce fut vers ce temps que fut fondée la ville de Léon, sous le nom de *Legio-Gemina*. César-Auguste ordonna qu'elle serait habitée par deux légions, et donna à celles-ci pour mission spéciale de contenir les Astures, au centre du pays desquels *Legio-Gemina* était bâtie.

Auguste quitta bientôt Tarragone, et, après avoir confié le gouvernement suprême de la Tarragonaise à Lucius Émilius, il partit pour Rome, où l'on ferma pour la quatrième fois le temple de Janus.

Après le départ d'Auguste, et quoique le bonheur des vaincus entrât dans sa politique, les autorités romaines ne tardèrent pas à suivre les anciens erremens. Elles fatiguèrent surtout de leurs violences les peuples nouvellement conquis,



et bientôt eut lieu la seconde insurrection des Cantabres et des Astures, qui ne fut ni moins terrible dans ses effets, ni moins difficile à réprimer que la première. On ignore de quelle manière elle prit commencement. Il paraît qu'une partie seulement de la population s'était d'abord soulevée : le gouverneur suprême de la province marcha bientôt contre les révoltés, dévasta leurs terres, incendia leurs habitations, fit couper les mains à tous les prisonniers qu'il put faire, et cette barbarie porta toute la nation asturienne et ses alliés les Cantabres à secouer le joug du vainqueur. Il y eut une levée en masse qui occupa les légions romaines sur plusieurs points à la fois. Les détails de cette guerre n'offrent rien qui ne se soit produit déjà dans les précédentes ; aucun combat ne fut marqué de circonstances particulières : de la part des insurgés, ce furent toujours les mêmes prodiges d'exaltation et de bravoure qui avaient caractérisé la précédente insurrection, avec un redoublement peut-être d'énergie et de férocité. Cette lutte durait depuis quelque temps, sans avantage aucun pour les Romains, lorsque Auguste chargea Agrippa d'y mettre un terme. Agrippa, qui était alors dans les Gaules, passa en Espagne, persuadé de la facilité de l'entreprise, dont il n'attribuait le mauvais succès qu'à l'impéritie des généraux qui en avaient été chargés ; mais il ne fut pas long-temps à s'apercevoir de son erreur : il trouva dans ces barbares de plus formidables adversaires que dans les Germains, contre lesquels il venait de combattre. Dans les commencemens, il fut même battu et contraint à la retraite ; il fut surtout consterné de l'état de découragement dans lequel cette guerre avait jeté les soldats : c'était plus que du découragement, c'était de la stupeur. L'incroyable furie des ennemis dans l'attaque, leurs cris sauvages, leur aspect farouche, tout concourait à effrayer les légions ; et les choses en étaient venues au point que les soldats ne marchaient plus que mal volontiers contre ces barbares redoutables. Agrippa rétablit alors la discipline antique

dans toute sa sévérité; il chercha à ranimer l'honneur des soldats par des discours encourageans; mais, en même temps, il leur annonça qu'il punirait ceux qui ne feraient pas leur devoir, suivant toute la rigueur des lois militaires. Malgré ses efforts, les légions n'eurent pas une attitude meilleure dans le combat suivant : presque toutes combattirent mollement. L'une d'entre elles, s'étant moins bien montrée que les autres, il crut devoir la frapper d'un châtiment exemplaire; il la déclara indigne de porter le nom de *Legio-Augusta*, et la cassa tout entière. Cette sévérité touchant l'honneur romain parvint à redonner quelque vigueur au reste des soldats employés à la réduction des insurgés : le général reprit la guerre avec des troupes mieux disposées, remporta l'avantage en diverses rencontres; et, enfin, ayant surpris les Cantabres dans une plaine, une bataille générale s'ensuivit, dans laquelle il demeura entièrement vainqueur. Il avoua lui-même qu'aucune guerre ne lui avait été plus dure ni plus difficile à mener à bonne fin. Le vainqueur envahit de toutes parts la Cantabrie, prit possession de toutes les villes, ne faisant quartier à aucun des habitans qui tombaient en son pouvoir. Tous les Cantabres pris les armes à la main furent détruits; il fit démolir les villages bâtis sur les hauteurs, et, maître de tout le pays, il força les vieillards, les femmes et les enfans, qui étaient tout ce qui restait de ce peuple, à quitter les montagnes, et à s'établir dans les plaines, sous la surveillance de leurs dominateurs[1].

[1] La réduction des Cantabres fit grande sensation à Rome, et, tout en se félicitant de les avoir domptés, on ne cacha pas qu'on était touché d'une estime réelle pour leurs énergiques efforts. La littérature, *expression de la société*, se chargea de rendre le sentiment public.

Cantabrum indoctum juga ferre nostra.
HORACE, l. II, od. 4.

Cantaber serò domitus catenâ.
Ibid., l. III, od. 8.

Cantaber non antè domabilis.
Ibid., l. IV, od. 14.

Ce fut là dernière guerre des Espagnols contre les Romains, le dernier effort de la partie la plus énergique de cette nation contre la domination étrangère. Agrippa, de retour à Rome, refusa le triomphe, par modestie ou par adulation, attribuant toute la gloire de cette expédition à Auguste, sous les auspices de qui il avait combattu, car telles étaient déjà les mœurs des Romains. Le premier, Agrippa fit graver à Rome sur un large portique une mappe ou figure géographique des trois provinces de l'Espagne telles qu'elles étaient à cette époque connues des Romains.

L'Espagne, de qui Tite-Live a dit : « Ce fut la première » contrée du continent qu'occupèrent nos armes, et la der- » nière qu'elles soumirent, » venait enfin d'aboutir à ce terme fatal. A l'époque où nous voilà arrivés, il y a deux siècles environ que les Romains sont entrés dans la Péninsule pour la première fois, et leur mauvaise politique de conquérans, leur foi aveugle dans la force, leur orgueil dominateur, ont retardé plutôt que hâté la transformation de l'Espagne en province romaine. Les faits nous ont dit ce que leur a coûté de sang et de fatigues cette conquête toujours prête à leur échapper. Tels furent les résultats de la brutale exploitation des Romains. Au lieu d'alliés ou même de sujets, intéressés à l'agrandissement de Rome par les avantages qu'ils en auraient pu retirer, Rome n'eut ainsi affaire qu'à des ennemis. Les vaincus étaient subjugués, mais non soumis, mais non transformés en sujets de la république ; ils ne tombèrent devant leurs vainqueurs qu'épuisés de sang, et quand la résistance eut été au-dessus des forces humaines. On a vu avec quelle héroïque constance les indigènes ont su défendre toujours le sol national. Ils succombaient sous les bataillons et la discipline des Romains, ils mouraient plus qu'ils ne se rendaient, et ceux qui survivaient aux défaites ne songeaient qu'à recommencer.

Vous est-il jamais arrivé de rencontrer en Italie, dans le

Latium moderne, entre Rome et Ostie, ce qu'on appelle une *macchia*? Une *macchia*, ce n'est pas une forêt; c'est tout ce qui pourrait être une forêt; c'est une vaste enceinte plantée d'espèces sans nombre; ce sont des arbres, des arbrisseaux, des buissons coupés, taillés, brisés à toutes les hauteurs; et la hache du charbonnier y est toujours en combat avec la nature, avec une vivace et féconde nature, qui, dès qu'on cesse de la tourmenter, foisonne et s'épand en jets vigoureux. Cette forêt, c'est l'image de toute nation douée d'un énergique principe de vie et d'une sève généreuse, que peut tailler, tourmenter, abattre le glaive du plus fort, mais qui, à chaque occasion favorable, se relève, et reprend ses droits et sa beauté; cette forêt, c'est l'image de la nation espagnole sous la domination militaire des Romains.

Durant la longue période que nous venons de parcourir, l'Espagne ne fut plus ou moins bien gouvernée que selon les maximes des gouvernemens militaires, plus ou moins despotiques, plus ou moins oppressifs, selon les bonnes ou mauvaises dispositions morales des chefs auxquels le pouvoir est confié; mais toujours de leur nature absolus, arbitraires, inclémens, se proposant pour objet la domination, non la prospérité, le bien-être des peuples. La république romaine ne comprit que ce mode de gouvernement pour les pays conquis; elle ne considéra jamais la Péninsule que comme un pays à exploiter, une mine de richesses, éminemment propre à servir ses projets ambitieux, à lui fournir des secours, à nourrir ses armées, à rassasier l'avidité de ses nobles. Les deux premiers Scipions usèrent d'affabilité et de douceur, parce qu'ils valaient mieux que la plupart de leurs successeurs, et aussi et surtout peut-être parce que la politique du moment le voulait ainsi. Venus les premiers dans une contrée nouvelle, incertains des dispositions des habitans, jaloux de la puissance des Carthaginois, qu'il s'agissait de déposséder et de chasser de cette terre, désireux d'y établir la domination romaine,

leur conduite était dictée par la nécessité des circonstances. Dès le début cependant, ils mirent à prix l'alliance de Rome; ils induisirent les peuples à épouser leurs querelles, parce qu'ils ne pouvaient les y contraindre : c'était tout ce qu'ils pouvaient faire dans la conjoncture; mais ils ne laissèrent pas de tirer, des peuples avec lesquels ils traitèrent les premiers, de nombreux auxiliaires, de quoi grossir leurs armées, d'abord, et ensuite de quoi les entretenir, épargnant ainsi tout ensemble les deniers et le sang des Romains aux dépens de leurs nouveaux alliés. Le jeune Scipion montra, il est vrai, une grande débonnaireté dans ses premiers rapports avec les Espagnols, et sembla n'avoir d'autre objet que de s'en faire aimer. Lorsqu'il eut pris Carthagène toutefois, et que, pour la première fois, il eut réuni, comme nous l'avons vu, une espèce d'assemblée nationale, il déclara qu'il fallait de grands secours pour continuer la guerre : il obtint en effet de l'argent, des troupes et des vivres en grande abondance; dès lors il était facile aux Espagnols de s'apercevoir qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres; il était évident que les Romains n'étaient venus à leur secours, contre leurs conquérans, que pour les conquérir eux-mêmes. Carthage chassée et vaincue, avec l'aide et le concours des Espagnols, les Romains profitèrent de la position qu'ils s'étaient acquise dans la lutte, pour substituer leur joug à celui des Carthaginois. Restés seuls en Espagne, ils ne tardèrent pas à se montrer tels que leur constitution politique les avait faits. Rome se retrouva tout entière avec cet immense et insatiable besoin d'attirer à soi, d'absorber la substance des peuples, de les absorber en quelque sorte corps et biens. De là la lutte bis-séculaire qui suivit l'expulsion des Carthaginois, et que nous avons racontée tout entière dans les détails les plus intéressans et les plus généraux de ses vicissitudes. Vainement quelques-uns, à Rome, avaient compris dès lors un gouvernement régulier pour l'Espagne; le sénat appuya et soutint constamment de son auto-

rité toute-puissante le système désastreux des chefs militaires. Il se borna à quelques décrets d'utilité apparente : par exemple, à celui qui régla la division de la Péninsule en citérieure et en ultérieure ; et il laissa courir les choses, s'applaudissant peut-être de l'état incertain où demeurait sa conquête, par cette considération qu'elle servirait d'aliment à l'activité des esprits inquiets, en même temps qu'on y puiserait à pleines mains l'or, l'argent, et toutes les richesses naturelles qui y abondaient.

Viriathes et Sertorius, les deux seuls hommes qui aient conçu dans ce long laps de temps le projet de former de toutes les nations hispaniques un seul corps, et d'établir en Espagne un gouvernement commun et régulier, eurent à songer avant toute chose à l'affranchissement du pays. L'un et l'autre périrent à l'œuvre ; quelles que fussent leurs nobles inspirations, ils ne pouvaient, avant d'avoir assuré l'indépendance du territoire, travailler à l'autre entreprise avec l'énergie et la volonté qu'elle eût exigées.

L'Espagne vint donc jusqu'à Auguste toute saignante, pour ainsi dire, couverte de cicatrices là où elle n'avait pas de plaies à montrer ; et Auguste lui-même, obéissant au génie guerrier de la république, avant de lui donner les soins qu'exigeaient ses misères et ses douleurs, lui fit la dernière blessure qu'elle devait recevoir de la main de Rome. Nous venons de voir la modification essentielle qu'Auguste introduisit dans le gouvernement du pays : nous verrons que le joug de la métropole devint sous son long règne de plus en plus léger pour l'Espagne. Il étendit bientôt ce système à toutes les provinces subjuguées. C'est une justice à rendre à cet homme, qui a définitivement constitué l'unité du monde romain. Qu'il ait fait le bien parce qu'il entrait dans sa politique de le faire, par amour du repos, des arts, de tout ce qui orne la vie, par lassitude de la guerre et du meurtre, peu importe. Toujours est-il qu'il ne faut pas méconnaître ce qui est vrai ; savoir,

l'utilité dont il fut pour le genre humain, en rassemblant en un immense faisceau tous les élémens de la civilisation romaine, auxquels il fit présider l'intelligence plutôt que la force ; donnant ainsi au monde le premier exemple de l'unité sociale, civile et politique, qui fait la gloire des nations modernes.

On ne peut qu'être vivement frappé, en examinant attentivement la marche des événemens, de la loi qui les domine : loi étrange, loi suprême, toute de sagesse, si on ne la considère que par ses bons résultats ; loi d'injustice au point de vue purement humain, par la nécessité du mal fatalement attachée à son développement. Telle est, mon Dieu, la loi que vous avez faite à cet être immense et multiple qu'on appelle l'humanité. Chaque progrès acheté par une douleur, chaque gloire par une angoisse ; chaque beau résultat national et populaire enfanté par des calamités : le monde romain lié par Auguste, et délié ensuite par les barbares, ou plutôt lié et délié par vous, par votre volonté suprême, dans une même vue progressive, malgré les apparences et les faits de la barbarie et les crimes et les divisions de toutes les époques ; l'humanité sortant de ses désastres, toujours plus jeune et plus belle ; mais toujours aussi, dans le particulier comme dans le général, cet affligeant et impénétrable mystère qui fait blasphémer, le mal, la nécessité, la fatalité du mal !

La Péninsule n'avait eu avant Auguste qu'un gouvernement militaire, avec tout ce qu'il comporte nécessairement d'arbitraire et de despotisme ; ou plutôt elle n'avait eu d'autre gouvernement que la volonté et les caprices des hommes que lui imposait la conquête. Aussi l'administration ne s'y exerçait-elle qu'à l'avantage des vainqueurs. Malgré quelques décrets du sénat restés sans exécution, les villes espagnoles ne purent donc jamais prendre une part directe, suivie, efficace, à l'administration publique ; les magistrats espagnols des villes, même de premier ordre, auxquels étaient conférées de cer-

taines prérogatives, en vertu des décrets du sénat que nous venons de rappeler : celle, par exemple, d'accuser les déprédateurs des propriétés et des deniers publics, étaient dans une constante impossibilité d'agir selon leur droit, contenus qu'ils étaient par la présence continuelle de despotes armés, prêts à appuyer l'injustice par la force. Le fait, comme il arrive d'ordinaire, rendait le droit illusoire ; et de cette lutte du fait et du droit naissaient les incessantes insurrections que nous avons décrites. Telle sera, croyons-nous, la marche inévitable des choses, jusqu'à ce que le droit soit, en tout et partout, traduit en fait ; jusqu'à ce qu'il puisse se faire entendre, intervenir dans les discussions et dans les débats de tout ordre, et ne soit plus obligé de recourir à la force contre la force ; en d'autres termes qu'il soit passé dans les mœurs non moins que dans les lois, dans la pratique sociale tout entière. Alors seulement pourront se résoudre pacifiquement par la libre discussion les difficultés des sociétés humaines, qui, dans le système du passé, ne se résolvaient que par le fer et le feu.

Les rentes publiques consistaient en tributs. Une loi du sénat accordait aux villes le droit de fixer elles-mêmes, non-seulement la quotité, mais encore la nature de cet impôt, son mode de recouvrement, etc. ; ce droit est constaté historiquement par d'innombrables témoignages. Ces tributs étaient payés en denrées naturelles, le plus souvent en productions territoriales. Il est fait souvent mention, dans les historiens originaux, des céréales versées dans les magasins des Romains ; et ces contributions furent quelquefois si considérables, qu'elles servirent à alimenter l'Italie tout entière. En temps de paix on a évalué, sans qu'aucune autorité vienne explicitement à l'appui de ce chiffre, la proportion de ce tribut à cinq pour cent ; mais, en temps de guerre, les généraux romains étaient maîtres et agissaient en maîtres. Aussi absorbaient-ils et pillaient-ils tout ce qui leur paraissait être de bonne prise. On trouve là une nouvelle preuve de cette vérité que la guerre

fut l'état normal de Rome depuis sa fondation, sous les rois comme sous la république, jusqu'à l'avénement d'Auguste, la condition *sine quâ non* de son existence. La guerre favorisait à la fois les deux passions dominantes du sénat et du peuple romain, l'ambition et la rapacité. On donnait ainsi au dehors carrière aux courages dangereux et aux passions cupides [1].

Trois religions étaient en honneur dans la Péninsule quand les Romains y portèrent leurs armes, celle des Phéniciens, celle des Grecs et celle des Carthaginois. L'ancien culte indigène a échappé à toutes les investigations, faute de monumens.

De ces trois religions, aucune ne subsista sans mélange après l'invasion romaine; et, non-seulement Rome transporta en Espagne ses divinités, mais encore ses institutions religieuses. L'Espagne ne tarda pas à avoir, comme l'Italie et les Gaules, ses pontifes, ses flamines, ses sacerdotes et ses augures, chargés de célébrer les fêtes sacrées, les festins, les jeux, et de sacrifier aux dieux hispano-romains, suivant le rite romain. Toutefois, selon l'usage, Rome admit bientôt dans son Panthéon, déjà si vaste, un certain nombre des dieux qu'elle trouva établis dans les provinces conquises, tous présumés d'origine phénicienne ou carthaginoise, bien que quelques-uns aient une physionomie celtique plutôt que tyrienne; du moins ces dieux reçurent-ils, conjointement avec les dieux de Rome, les hommages des Romains et des Espa-

[1] Les Romains considéraient l'Espagne, avons-nous dit, comme une source presque intarissable de richesses. Cela est démontré par l'immense quantité d'or et d'argent qui en fut rapportée par leurs généraux. L'Espagne était alors pour Rome ce que depuis l'Amérique fut pour l'Espagne. Ce qui passait au trésor public des trésors puisés dans ce pays en était à beaucoup près la moindre partie. Nous l'avons vu, les exactions, tranchons le mot, les vols commis en Espagne par les Galba, par les Crassus, par les Lucullus passent toute proportion moderne, et cet or leur servit, non-seulement à payer leurs triomphes, leurs consulats, leurs pouvoirs et leurs priviléges de toutes sortes, mais encore à compter au premier rang des plus riches citoyens de l'Italie.

gnols[1]. Plusieurs inscriptions attestent ce fait; mais aucune ne l'exprime peut-être plus explicitement que l'inscription suivante, que rapporte Masdeu:

DEO VEXILLOR.
MARTIS SOCIO
BAUDVÆ.

Hors ces vestiges de l'ancien culte indigène, tout le reste avait été apporté à l'Espagne par les Romains. Dans les monumens, dans les médailles et les monnaies antiques du pays, tous les dieux de la Grèce et de Rome se montrent tour à tour. La tête d'Apollon, accompagnée de l'arc et des flèches, moins ordinairement de la lyre, son poétique attribut; la tête, le caducée entouré de serpens, les talonnières ailées de Mercure; la corne d'abondance et quelques autres symboles, évidemment d'importation romaine, figurent fréquemment sur les monnaies d'Asido, de Carteia, d'Obulco. Les effigies de Bacchus, de Castor et Pollux, la tête de Cybèle avec la couronne murale, le dauphin consacré à Apollon et à Neptune, le croissant affecté à Diane, les génies non ailés, imaginations particulièrement étrusques et latines, le Jupiter capitolin, le Jupiter hospitalier, *gardien* et *vainqueur ;* Junon avec ses paons; Hercule par-dessus tout, Hercule avec des attributs en quelque sorte uniquement espagnols, ou fendant les rochers du détroit, ou accompagné des bœufs de Géryon, se retrouvent sur un grand nombre de médailles. La louve de Romulus et de Rémus a été remarquée sur les monnaies d'Italica, fort rares, du reste, avec ce symbole; toutes les divinités rustiques, Pan, Sylvain, Silène, toute la théogonie, en un mot, de ces temps antiques était en fort grand honneur parmi les Espagnols. Ces croyances ne firent que se raffermir sous Au-

[1] Voici les noms de ces divinités : 1° Rauveana; 2° Baudiar ou Baudua; 3° Barieco ou Baraeco; 4° Navi ou Nabi; 5° Iduorio; 6° Sutunio; 7° Viaco; 8° Ipsisto; 9° Dii lugores; 10° Togotis ou Toxotis; 11° Solambon; 12° Neton, Neci ou Netu; 13° Endovelico.

guste, et l'attachement des Espagnols au paganisme se manifesta, comme nous le verrons dans la suite, avec beaucoup de fanatisme, lors des premières persécutions des chrétiens.

Quant aux mœurs des Espagnols, à cette époque elles étaient devenues, comme nous l'avons dit, dans la partie de la nation qui depuis plus long-temps fréquentait les Romains, presque entièrement conformes à celles de la métropole. Le goût des lettres, déjà fort répandu au temps de Sertorius, ne fit depuis que se développer, et Auguste l'encouragea en Espagne comme il faisait à Rome. La langue latine devint familière aux Espagnols, et était comprise même de ceux d'entre eux chez lesquels elle n'était pas devenue la langue usuelle et vulgaire. L'adoption du latin, dans presque toute la Péninsule, avait commencé sous Sertorius; et dès avant lui, même, la plupart des prénoms des Hispanes étaient latins ou de terminaison latine; les noms patronimiques avaient subi eux-mêmes quelques modifications dans leurs syllabes finales. Parmi les Caïus, les Lucius, les Publius, les Titus, les Cornélius, les Vibius, les Didius, les Métellus, les Lararius, les Balbus, etc., etc., c'est à peine si apparaissaient çà et là, dans les provinces méridionales, quelques noms d'origine carthaginoise ou grecque, tels qu'Abelox, Andubal, Colcas, et un petit nombre d'autres semblables. Non-seulement les monnaies, mais encore toutes les inscriptions de famille, dans le même temps, étaient en latin. Le latin était donc certainement la seule langue généralement en usage dans la Péninsule, à l'époque d'Auguste, hors chez les Cantabres, les Astures, les Vascons, et deux ou trois autres petits peuples du nord. Auguste ne négligea rien pour rendre cet usage plus général encore dans la presqu'île. Il fit ouvrir des écoles publiques dans les principales villes, où professaient des hommes de mérite; les lettres latines étaient le principal objet des études. Il fit plus, il fit enseigner les lettres grecques aux Espagnols, et c'est alors que commencèrent à se former,

dans les écoles de leur propre pays, quelques-uns de ces hommes qui devaient plus tard honorer la littérature romaine.

L'étude des sciences naturelles, celle des mathématiques, de la philosophie, ne restèrent pas en arrière dans le remarquable mouvement intellectuel qui se manifesta alors en Espagne. Les arts mécaniques, principalement la fabrication des armes, de certaines étoffes, surtout de la laine, étaient exercés avec une grande intelligence, et les ouvrages de cette époque qui sont venus jusqu'à nous sont précieux non-seulement comme monumens de l'industrie nationale de ces temps, mais encore par la mise en œuvre et le travail, les armes notamment. Le caractère des monnaies du même temps témoigne aussi que les arts du dessin étaient loin d'être négligés en Espagne. La plupart de ces monnaies, frappées alors dans les principales villes de ce pays par des ouvriers espagnols, sont d'une régularité et d'une élégance de forme remarquables; leurs types et leurs caractères sont quelquefois aussi hardiment que nettement exprimés; telles sont les monnaies d'Asta, d'Arva, d'Asido, d'Acinipo, de Calaguris, de Carmona, de Carisa, de Carteia, de Caura, d'Empories, de Gadès, d'Ilipense, d'Illurco, d'Ituci, d'Obulco, d'Osset, de Sacilis, de Sætabis, de Sagonte, de Segobriga, d'Urso, etc., toutes villes dont il nous est resté des monumens de ce genre[1]. Les chevaux particulièrement, les bœufs et autres animaux, y sont rendus avec exactitude, correctement dessinés, et gravés avec une franchise de trait et une netteté peu communes chez les monétaires de l'antiquité. Il est donc incontestable que le dessin proprement dit était à cette époque cultivé en Espagne avec autant de succès au moins qu'à Rome même.

Il nous est plus difficile de nous rendre compte de ce que pouvaient être la peinture et la sculpture en Espagne au temps

[1] Voy. Florez, Medallas, etc., pl. du t. I et du t. II.

dont nous parlons. Aucun monument de ces deux arts n'est venu jusqu'à nous; quelques bas-reliefs d'une grande rareté se sont conservés où se retrouvent plusieurs qualités heureuses de l'art difficile du sculpteur. La date précise toutefois de ces bas-reliefs est inconnue; on en possède qui paraissent remonter bien au-delà d'Auguste. Il n'est cependant pas certain qu'ils soient l'ouvrage d'artistes espagnols, et dès-lors on ne saurait les considérer comme monumens de l'art de cette nation.

L'influence d'Auguste sur l'Espagne fut toute civile et sociale. Aussi l'histoire n'a-t-elle à rapporter que bien peu de faits dramatiques de ce règne. Tout se passa en améliorations intérieures, en études, en préparations. Vers ce temps, toutefois, au rapport de Dion Cassius [1], un certain Caracota ou Corocota parcourait les campagnes à la tête d'une troupe de brigands et de voleurs, et pénétrait quelquefois jusque dans les villes. Ce Corocota était un vrai héros de grands chemins, renommé par la hardiesse de ses entreprises, dans plusieurs desquelles il ne laissa pas de montrer du courage et de la présence d'esprit. Le bruit des exploits de Corocota parvint jusqu'à Auguste, qui mit sa tête à prix. Se voyant l'objet de très sérieuses poursuites, et réellement en danger, il vint à Corocota l'idée singulière et hardie de faire en personne la connaissance de l'empereur : il se rendit à Rome, et, ayant été admis à l'honneur de parler à Auguste, il lui déclara avec franchise qui il était, le priant de lui permettre de vivre désormais en honnête homme, et réclamant d'ailleurs la prime promise à quiconque l'amènerait mort ou vivant. L'empereur fut touché de la singularité de Corocota, nom véritablement espagnol, de sa bonne mine, et il accorda au larron ce qu'il était venu réclamer si loin et de si bonne grâce. Corocota reçut le prix qui, en tombant en de tout autres mains que les

[1] Dion Cassius, l. LVI.

siennes, aurait déterminé sa mise en croix, et, vécut, selon toute apparence, bien que l'histoire n'en dise rien, en galant homme. Tout bien considéré, ce larron-là valait peut-être autant que beaucoup de sénateurs de l'époque. Malheureusement, ce qu'il avait fait entrer dans son épargne, durant l'exercice de son métier, joint au prix qu'Auguste lui accorda, ne fut point suffisant pour lui permettre de se donner un palais à Rome et une maison de campagne à Ostie. Corocota ne dut jouir, en conséquence, que d'une demi-considération.

Auguste, comme on voit, était devenu assez philosophe depuis qu'il était empereur, seigneur et maître. On raconte qu'un habitant de Cordoue, lui ayant été dénoncé pour avoir mal parlé de sa personne impériale, il répondit au délateur qu'il aurait pris grand plaisir à se venger par quelque bonne épigramme de celui qu'on lui dénonçait, s'il l'eût cru réellement coupable; mais que rapports de délateurs étaient rapports auxquels il n'ajoutait pas foi.

Auguste mourut à Nole, le 19 du mois qui portait son nom, et que, par corruption, nous nommons août, de l'an 767 de Rome. Sous son règne, dans la 753e année de Rome, était né Jésus-Christ, dont la naissance marqua le commencement de l'ère vulgaire [1]. L'ère espagnole, fondée dans la 15e année du huitième siècle de Rome, se maintint en Espagne longtemps après l'adoption de l'ère de Jésus-Christ; savoir : en Aragon, jusqu'en 1358; en Castille, jusqu'en 1383, et en Portugal, jusqu'en 1415.

L'enthousiasme des Espagnols pour l'empereur Auguste,

1 Tous les systèmes de chronologie ne font pas commencer l'ère chrétienne à la même année 753 de Rome. On a varié de 749 à 755. Lesage, dans son atlas devenu classique, qui fait autorité en ces matières, et tous les chronologues modernes, ont adopté ce dernier chiffre. Il serait trop long de déduire ici tous les motifs qui concluent en faveur de cette adoption. Nous dirons seulement que nous avons examiné et pesé ces motifs avec attention, et que ce qui est résulté de notre examen, c'est la certitude que c'est là la seule base chronologique qui s'accorde avec les textes.

enthousiasme qui se manifesta avec un grande vivacité durant tout le cours de son règne, s'explique par l'heureux changement qui se fit dans leur état social et politique, résultat du système introduit et suivi par lui dans le gouvernement de l'empire. Cet enthousiasme alla jusqu'à faire rendre à Auguste des honneurs presque divins; on lui érigea des autels et des temples. A Séville, on voua un monument à sa femme Livie, qu'on appela *generatrix orbis,* mère de tous les peuples du monde, dont Auguste était réputé le père. Auguste fut lui-même obligé d'imposer des limites au zèle excessif avec lequel les Espagnols s'étudiaient à lui témoigner leur affection. Ce zèle, quelque sincère qu'il fût, ressemblait trop souvent à l'adulation, pour ne pas choquer le bon goût qu'il apportait en toute chose.

Ainsi les Tarragonais lui ayant expédié des députés tout exprès pour lui annoncer qu'une palme était sortie d'un autel élevé en son honneur : « Ceci prouve, leur répondit froidement l'empereur, que vous n'offrez pas de fréquens sacrifices. »

Ce n'était pas, comme on voit, sans une grande exagération que les Espagnols témoignaient leur gratitude à Auguste; toutefois, comme nous l'avons dit, cette exagération avait son excuse. Précédemment traités en esclaves, avec une rigueur et un orgueil insupportables, les Espagnols se sentaient pleins d'une très-réelle reconnaissance pour l'homme qui avait dépouillé la conquête de ses attributs de terreur et d'arbitraire, qui avait introduit la justice dans l'administration de leur pays, et ne tirait de richesses de l'Espagne que par des impôts en quelque sorte consentis. Voyant les provinces exposées à la rapacité des gouverneurs, il avait interdit à ceux-ci, dès les premières années qu'il avait exercé le pouvoir, de demander aucun subside vers l'expiration de leurs fonctions, leur accordant seulement la permission d'accepter un don de la part des provinces satisfaites ou reconnaissantes de

leurs services, et cela soixante-dix jours seulement après être sortis de ces mêmes provinces. La perception des impôts, les levées militaires devinrent presque l'unique objet de l'administration des gouverneurs et des proconsuls. Les cités, laissées libres, s'administrèrent elles-mêmes. Chaque cité, divisée en trois classes, les patriciens, les bourgeois et les artisans, nommait un conseil, en qui résidait le pouvoir local; et les traces que laissa ce régime municipal furent si profondes que, malgré les immenses mutations qui ont bouleversé le monde, elles se retrouvent çà et là jusque de nos jours, avec le caractère évident de leur origine.

A la suite du changement opéré par Auguste dans le gouvernement politique de ce pays, l'agriculture et l'industrie prirent l'essor. Avec et par Auguste le commerce de la Péninsule reçut une remarquable extension. Les Espagnols exportaient à Rome avec avantage, sur leurs propres vaisseaux, les productions de leur riche sol. Les vaisseaux espagnols faisaient alors le plus grand commerce de la Méditerranée. Dès ce temps, toutes les provinces espagnoles travaillaient pour Rome. Rome devint le centre d'un mouvement de négoce et d'industrie dont on n'a pas assez parlé dans l'histoire du grand peuple. Tout le commerce des côtes d'Espagne se fera désormais avec Rome; toutes les productions naturelles ou manufacturées du pays trouveront là un débouché; ses richesses s'en accroîtront d'autant. Rome se fournira par ce canal d'huile, de viande, de poissons salés; elle ne tirera plus, comme un peu avant Auguste, des habits tout faits de Tarragone[1], mais elle y achètera de la laine pour ses manufactures d'Italie, et cette laine sera si estimée, qu'on donnera d'un

1 Ces habits tout faits s'expédiaient à Rome antérieurement à l'époque où Strabon a écrit. On a conservé à Cordoue l'épitaphe d'un marchand de ces vêtemens. Une autre inscription conservée à Tarragone rappelle le collége des *centonnarii*, qui composaient le corps des tailleurs. Il y avait donc à cette époque des espèces de corporations d'artisans.

bélier d'Espagne jusqu'à un talent (5,300 francs)[1]. Partout s'élèveront en Espagne des manufactures, des ateliers, des comptoirs. Strabon et Pline nous parleront des manufactures d'étoffes établies auprès des populations Salatiennes, des fabriques de toile de Sétabis et de Zoela, devenues célèbres par l'excellence de leurs produits. On tissait aux environs de Tarragone une toile d'une extrême finesse, dont les plus riches Romains faisaient faire leurs habits, et c'était une des étoffes les plus estimées de l'antiquité. On l'appelait *carbasus*, et elle tirait son prix non-seulement de sa finesse, mais encore de la bonté et de la vivacité des couleurs employées à sa teinture. Auguste, au rapport de Strabon, ordonna encore l'ouverture de nombreuses voies de communication, et Strabon parle du grand nombre de canaux qui facilitaient le commerce entre les villes et les bourgs de l'Espagne, et portaient les richesses naturelles de l'intérieur du pays aux embouchures des fleuves.

Tels furent les bienfaits réels qui firent chérir Auguste en Espagne, et qui motivent l'explosion de louanges et d'hommages dont il y fut l'objet.

1 Voy. ci-devant, c. I, p. 15.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'Espagne sous les dix premiers successeurs d'Auguste. — Règne de Tibère. — Condamnation de Vibius Sérénus, préteur de la Bétique. — Meurtre de Pison. — Haine de Tibère pour les Espagnols. — Persécutions. — Règne de Caligula. — Règne de Claude. — Erreurs de Mariana. — Règne de Néron. — Galba proclamé empereur en Espagne. — Règne d'Othon. — Règne de Vitellius. — Intronisation de Vespasien. — Règne de Titus et de Domitien.

De l'an 14 à l'an 96 de J.-C.

Auguste laissa en mourant les rênes de l'empire à Tibère, qui ne se montra pas tel d'abord qu'il devait être par la suite. Ses dehors affectés de douceur et de modération firent espérer la continuation du règne paisible d'Auguste. Les Espagnols continuèrent à se livrer avec succès à la culture des lettres et des arts, au commerce, à la navigation, et firent de nouveaux progrès dans les diverses branches des travaux humains. Toutefois, l'empereur ne fut pas long-temps à s'abandonner à ses mauvais penchans, et à peupler de ses créatures le gouvernement des provinces. Vers la huitième année de son règne, un certain Vibius Sérénus fut nommé, sur sa recommandation, préfet de la Bétique, province qui, comme nous l'avons dit, dépendait du sénat, et il chargea Lucius Pison du gouvernement de la Tarragonaise. Ces deux hommes, émules du maître, apportèrent en Espagne le même esprit de despotisme et de désordre qui fatiguait si cruellement l'Italie. L'insurrection parut aux populations espagnoles le seul moyen d'avoir raison des tyrannies et des déprédations qu'exerçaient sur elles les deux préfets; elles y eurent recours. Le soulèvement fut général, non qu'il eût le même

caractère que les mouvemens précédens ; ce n'était plus précisément pour l'indépendance nationale qu'on se révoltait, c'était pour la défense des droits que les gouverneurs violaient, c'était pour les libertés reconnues du municipe, et non plus en haine de la domination étrangère. Toutefois, le mouvement ne laissa pas de paraître fort grave au sénat, et, à peine instruit de la réalité des griefs, par conséquent de la justice des motifs qui avaient déterminé cette levée de boucliers, il s'empressa de remplacer Vibius Sérénus. Julius Bessus, proconsul d'Afrique, passa en Espagne avec quelques troupes, mais avec la mission de parlementer et d'apaiser les troubles plutôt que de les combattre à force ouverte. A peine sur les lieux, Bessus, qu'animait un grand esprit de justice, déposa Vibius Sérénus de son emploi. Cet acte eut un effet immédiat : du moment que les insurgés virent la possibilité de poursuivre Sérénus par-devant le sénat, ils se tinrent pour satisfaits et déposèrent les armes. Le gouverneur de la Tarragonaise, plus coupable peut-être, mais soutenu par le crédit de l'empereur, ne fut point dépossédé par celui-ci de l'emploi dont il avait abusé au moins autant que son collègue de la Bétique. Pison, maintenu malgré la clameur populaire, se fit de tels ennemis, qu'un laboureur du pays de Termes, dans la Vieille-Castille, l'assaillit un jour et le renversa presque mort à ses pieds. L'assassin fut pris ; on le mit à la question pour découvrir ses complices ; mais il fit bonne contenance, et répondit que ses complices étaient les actes mêmes de Pison. La merveilleuse fermeté de cet homme fut si remarquée, qu'il n'est point d'historien qui ne l'aît mentionnée ; ce rustique redresseur de torts sut même échapper aux sicaires de Pison, et, dans un moment où les gardes s'étaient relâchés de leur surveillance, il courut se heurter la tête contre une muraille, si violemment qu'il mourut du coup.

Cependant les habitans de la Bétique avaient fait porter leurs plaintes au sénat contre Vibius Sérénus, et, chose

étrange, ils avaient obtenu justice. Après mûr examen (et certes il fallait que les charges fussent bien accablantes pour motiver un tel jugement de la part d'une telle assemblée), l'ex-préfet fut condamné à l'exil. On lui assigna pour résidence l'une des Cyclades de la mer Egée.

Tibère était naturellement indulgent pour les vices et les crimes reprochés aux gouverneurs de son choix : les malversations et les violences qu'ils exerçaient sur les peuples obtenaient plus que son approbation, il faut dire sa sympathie. Aussi le vit-on ressentir presque comme un affront personnel l'outrage fait à Pison, représentant de la puissance impériale; il en conçut une grande haine contre les Espagnols, et de ce moment la tyrannie de l'empereur, qui jusque-là n'avait pas directement pesé sur la Péninsule, ne l'épargna pas plus que Rome, que l'Italie, que le reste de l'empire. Il traita les Espagnols en ennemis, et dès lors ce ne furent que confiscations, que surcroîts de charges : il dépouilla les riches de leurs biens sous les plus frivoles prétextes, disputa aux fils l'héritage des pères, favorisa la délation; il fit, en un mot, éprouver à l'Espagne toutes les fureurs dont elle n'avait fait qu'entendre parler. Sa haine contre les Espagnols trouva l'occasion de se manifester à Rome même. Le frère de Sénèque fut banni. Un riche Espagnol du nom de Sextus Marius, qui avait une fille d'une singulière beauté, attira l'attention dangereuse de l'empereur; il fit demander à Sextus Marius partie de ses richesses, et, de plus, sa fille. Marius, déterminé à périr plutôt que de céder à ces infâmes demandes, refusa tout : il se disposait à la fuite, lorsque, sous prétexte d'inceste, il fut arrêté, et précipité avec sa fille du haut de la roche Tarpéienne. Tous les biens de Marius furent confisqués et mis à l'encan; Tibère s'appropria les officines appelées par Tacite *aurariæ*, que quelques-uns ont cru être des mines, mais qui certainement n'étaient pas autre chose que des bureaux où se faisait la banque. Ce nom a été compris et appliqué de la

sorte dans les siècles postérieurs de Rome. L'Espagnol Sextus Marius fut, selon toute apparence, un banquier, le premier peut-être qu'on ait vu en Italie.

A ce peu de faits se borne tout ce qu'on peut recueillir dans les historiens de ce règne touchant le pays qui fait l'objet spécial de notre ouvrage. Les règnes suivans n'offrent pas beaucoup plus d'événemens dignes de l'histoire; et nous n'aurons plus guère à raconter que la décadence providentielle de l'empire romain dans ses rapports avec la Péninsule. La puissance toutefois n'est pas près encore de s'échapper de la main des empereurs, le pouvoir religieux de la main des pontifes, des flamines et des sacerdotes : mais déjà la parole du Christ s'est fait entendre en Orient, déjà sont nés les apôtres et les martyrs; déjà les barbares causent entre eux de Rome, de l'empire, et en rêvent peut-être la conquête et le partage. Ces temps viendront, mais auparavant bien des choses auront passé sur le monde, bien des travaux se seront accomplis; et là où Dieu a semé les élémens des grandes nations, vous les aurez vus de plus en plus se recueillir, au milieu même des tempêtes, se lier à mesure plus fortement sous l'influence même d'événemens qui sembleraient devoir les détacher et les disperser de tous côtés, et former enfin de glorieuses unités sociales qu'on appellera la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne. Que ne nous est-il permis de dire l'Italie?

Notre tâche à nous cependant est de suivre la nation à laquelle nous avons consacré nos veilles dans toutes les phases de son existence, dans ses vicissitudes de toutes les époques; de parler d'elle quand elle nous apparaît brillante et glorieuse, et d'elle encore quand elle est comme effacée et pour ainsi dire couchée derrière ses Pyrénées; quand elle attend ou se livre aux travaux de la paix, comme lorsqu'elle agit ou combat; car nous avons pris l'engagement de dire d'elle tout ce qu'on en raconte, de rapporter jusqu'aux moindres détails

qui s'y rattachent. Nous passerons toutefois rapidement sur les empereurs qui vont se succéder, et nous ne dirons que ce qui nous paraîtra nécessaire pour l'intelligence de toutes les périodes de cette histoire.

Dans la dix-neuvième année du règne de Tibère, il se passa en Judée un événement qui est de toutes les histoires. Jésus, fils de Marie, souffrit la passion sur le Calvaire.

« Jésus, étant sur la croix, dit : J'ai soif.

» Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et, l'environnant d'hysope, la lui présentèrent à la bouche.

» Jésus, ayant donc pris le vinaigre, dit : Tout est accompli. Et baissant la tête, il rendit l'esprit. »

« Après avoir prêché l'Évangile, dit M. de Châteaubriand dans ses *Études Historiques,* Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations et renouveler la face des royaumes. »

Tibère mourut sans gloire[1], et laissa la puissance à un pire tyran, à Caligula. Caligula se livra avec plus de furie que Tibère lui-même aux penchans de sa brutale et féroce nature, abandonnant l'Espagne aux subalternes despotes qui la gouvernaient en son nom. Le contre-coup des saturnales impériales s'y fit sentir, mais sans circonstances particulières. Sous Caligula commença la persécution d'un Espagnol illustre, de Sénèque, natif de Cordoue, et qui devait être précepteur d'un tyran non moins odieux. Caligula fut tué, comme on sait, de la main du tribun Chéréas. Précédemment un Espagnol, nommé Émilius Régulus, avait conspiré la perte de Caligula; mais la conjuration avait été découverte, et Émilius Régulus mis à mort.

[1] An de Rome 790 (37 ap. J.-C.).

Claude, qui lui succéda, mérita et obtint le surnom d'imbécile. Ce fut Claude qui ordonna l'exil de Sénèque en Corse, importuné de l'autorité morale du philosophe. La Bétique fut gouvernée vers ce temps-là par un Umbonius Silius; l'Espagne citérieure par un Drusillanus Rotundus, affranchi de Claude; il y vint sous le titre, nouvellement inventé par l'empereur, de *Dispensateur*. Il paraît qu'il prit son titre pour une contre-vérité, pour une anti-phrase, comme disent les Grecs. On raconte de ce Drusillanus qu'il rapporta d'Espagne un plat ou bassin d'argent, qui seul pesait cinq cents livres, et qu'une troupe d'amis, qu'il y avait amenés pour l'aider sans doute dans ses honnêtes exploitations, en rapporta huit autres, du poids ensemble de huit cent cinquante livres.

Claude toutefois fit ouvrir un grand chemin en Lusitanie; il renouvela la loi d'Auguste en vertu de laquelle les gouverneurs, après avoir rempli leur mission, étaient tenus de passer à Rome une année entière avant de pouvoir être appelés à de nouvelles fonctions, afin que les provinces eussent le temps de faire connaître leurs griefs contre eux; mais il en fut de cette loi comme de tant d'autres; elle fut rendue inutile par le pouvoir des nobles, par la rhétorique des orateurs, par les cabales des courtisans, par l'avilissement du sénat, par la faveur du prince, et, plus que par tout cela, par la corruption des provinces elles-mêmes. L'Espagne, séduite par ces vaines apparences, et par l'exemple des provinces gauloises, érigea des statues à Claude, desquelles, selon Masdeu, dans son *Espagne Romaine*, on voit encore quelques restes en Andalousie et à Tolède. Quelques historiens supposent, sans alléguer pourtant aucune preuve, que ces monumens avaient été érigés en l'honneur de Claude, parce que c'était lui qui avait introduit chez les Espagnols l'usage de la toge, attribut éminemment romain[1], qui ne fut entièrement

[1] On rapporte qu'Auguste, vers la fin de son règne, voyait avec chagrin les

adopté en Espagne, selon Sénèque, qu'après la mort de cet empereur.

C'est dans cette période que brillèrent à Rome plusieurs Espagnols illustres : Pomponius Méla, natif de Mellaria, et Turanius Gracilis, célèbres par leur érudition et leur savoir; Columelle, si connu par ses ouvrages d'agronomie, était leur contemporain, si l'on en croit Mariana. Cet historien nomme pareillement avec éloge Cornélius et Clodius Turinius, célèbres orateurs dont Sénèque fait mention dans ses *Déclamations*; il rappelle encore Portius Latro, autre orateur d'une grande éloquence, auquel on reprochait toutefois de se montrer dans ses exordes plus véhément et plus violemment agité que ne le comportaient son grand âge, la coutume, ou l'objet même de son oraison. Eusèbe le fait mourir vers ce temps d'une fièvre quarte. D'autres assurent qu'il mit fin lui-même à ses jours. Sextilius Ena, plus vieux encore, qui avait suivi le barreau et cultivé la poésie en même temps, plus estimé toutefois pour ses plaidoiries, bien que parfois inégales et presque toujours enflées, que pour ses vers, vécut aussi dans cette période. Sénèque, après un long exil en Corse, fut rappelé par Claude sur les instances d'Agrippine, mère de Néron, qui en voulait faire le précepteur de son fils, alors âgé de onze ans. Quelques années plus tard Agrippine, qui avait hâte de régner, fit passer Claude au rang des dieux.

Mariana, trompé par les fausses relations d'Isidore, place vers cette même époque la première introduction du christianisme dans la Péninsule, par l'arrivée et les prédications de Jacques, fils de Zébédée, dit Jacques-le-Majeur. Son récit, dépourvu de tout esprit de critique, est empreint d'un ca-

plébéiens abandonner l'usage de la toge. Toutes les fois qu'il rencontrait des citoyens privés de ce vêtement, qu'il considérait comme un symbole national, il s'écriait avec Virgile :

. . . . En, inquit,
Romanos rerum dominos, gentemque togatam ?

VIRG., ÆN., l. I, 236.

ractère de crédulité tel, que, par égard pour sa réputation, nous ne le qualifierons pas ici. Le christianisme, compris de la sorte, est rabaissé aux proportions d'une superstition ; et c'est chose triste que de le voir généralement préconisé sur ce ton par les historiens du clergé espagnol. C'est là un témoignage affligeant du pauvre et pitoyable usage qu'on peut faire des choses les meilleures et les plus belles.

Selon Mariana, qui s'en réfère à une vieille tradition, sous les auspices de l'apôtre saint Jacques, un temple s'éleva à Saragosse (sous l'empereur Caligula, ne l'oublions pas), lequel temple fut dédié à la mère de Dieu, dont le culte n'était pas même alors fondé parmi ceux qui avaient embrassé en Orient la foi du Christ. Il continue et raconte, avec une incroyable et désespérante confusion, et en un style d'une prolixité à faire perdre haleine, que cet apôtre, après avoir souffert le martyre à Jérusalem, fut enfermé par ses disciples dans une barque, laquelle, abandonnée aux flots de la mer de Syrie, vint miraculeusement s'arrêter à l'embouchure du fleuve Ulla, à l'extrémité de la Galice, à l'endroit même où est aujourd'hui la ville d'El-Padron. Ces étranges croyances durent avoir cours en Espagne vers le troisième ou le quatrième siècle ; et ce fut là l'origine de la fameuse église de Compostelle, bâtie sous le roi Alphonse, dit le Chaste, sur le bruit que le corps de saint Jacques venait d'être découvert à Compostelle. La ferveur des Espagnols s'accrut d'autant, et saint Jacques devint le patron de tous ceux qui combattirent contre les Maures. Toute l'Espagne fit vœu alors de porter en tribut tous les ans une certaine quantité de froment au nouveau temple, dont la réputation est devenue européenne. Mariana va plus loin : il nomme, il dénombre tous les disciples que saint Jacques eut en Espagne : Pierre, évêque d'Évora en Lusitanie, nommé par d'autres Tésifonte ; Cécilius, d'Illibéris ; Euphrasius, d'Illiturgis ; Sécundus, d'Abila ; Indalécius, d'Urci ; Torquatus, d'Acci ; Esichius, de Cartesa,

non loin d'Asturica; finalement Athanase et Théodore, qui, selon la tradition, lui rendirent les derniers honneurs. Les mêmes fables se retrouvent, à quelques différences près, dans presque tous les historiens espagnols, dont on s'exagère le mérite avant de les avoir abordés. Ces propagateurs de l'Évangile furent, au dire des mêmes historiens, chargés expressément à Rome, par saint Pierre et saint Paul, de la conversion de l'Espagne. Toutefois, dans quelques-uns, ils sont nommés tout autrement. Ainsi, au lieu des noms qu'on vient de lire, il faudrait Colocère, Basile, Pie, Grisogone, Théodore, Athanase, Maxime, etc. Les bibliothèques espagnoles sont pleines de livres, de dissertations, de manuscrits touchant la question de savoir au juste dans quel port saint Jacques-le-Majeur débarqua en Espagne. Ce n'est pas tout : nous avons vu de fort longs ouvrages où il est dépensé beaucoup de dialectique et d'éloquence pour prouver que quiconque nie que saint Pierre soit venu en personne dans la Péninsule est un impie détestable et digne de l'enfer. Nous aurons malheureusement dans la suite plus d'une fois occasion de retrouver dans les écrits, dans les monumens, dans l'histoire du peuple espagnol, ce déplorable esprit qui a si tristement altéré le christianisme dans son essence et dans sa grandeur mêmes.

Après Claude, Néron : de Charybde en Scylla. Néron, dont Racine a dit, d'après Tacite,

Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant,

dut sans doute aux préceptes de Sénèque les bonnes qualités qu'il montra dans les premières années de son règne. Durant ce temps l'Espagne ne fut le théâtre d'aucun événement important; tout y marcha, à peu près, comme par le passé. « L'empire allait alors tout seul et de lui-même, selon la belle expression de M. de Châteaubriand, comme il avait été monté, avec la servitude et la tyrannie. » Toutefois, l'Espagne ne fut

pas tranquille spectatrice des turpitudes sanglantes de l'empereur : Néron y fut peut-être plus profondément haï que nulle autre part ; et nous touchons à une révolution qui, partant de ce pays, détrôna l'empereur. Le gouverneur actuel de l'Espagne citérieure se nomme Galba, c'est lui qui remplacera Néron. Voici comment s'opéra cette révolution, au récit de laquelle il a fallu suppléer dans Tacite.

Néron régnait depuis treize ans, lorsqu'un simple pro-préteur de la Gaule lyonnaise, sans armée, et presque étranger, par rapport à Rome, entreprit de délivrer l'empire de ce misérable. C'était C. Julius Vindex, descendant des rois d'Aquitaine, un Gaulois devenu Romain. Galba lui parut être, entre tous les chefs militaires, le plus propre à l'empire. Il lui écrivit, lui proposant de le proclamer empereur ; et, en même temps, il disposa toutes choses pour le succès de son dessein. C. Servius Galba, vieillard de soixante-douze ans, ancien consulaire, gouverneur d'Espagne pour la septième année, ne songeait point à remplacer Néron, quand la proposition de Vindex vint lui en faire sentir la possibilité. Toutefois, soit crainte, soit indolence, il n'osa point d'abord se déclarer, et il résolut d'attendre. Néron, instruit de ce qui se passait, s'écria : « Ceci vient à propos ; j'avais besoin d'argent, et je ne savais plus où en prendre ; l'or des Gaulois et de Galba fera mon affaire. » Le sénat déclare Galba rebelle ; Icelius, son affranchi, est mis en prison ; ses biens de Rome sont confisqués. Forcé d'opter entre l'empire et la mort, il invente un parti mitoyen, et se fait proclamer lieutenant-général de la république par une assemblée convoquée à Carthagène. Par droit de représailles, il fait vendre ce qui appartenait en Espagne à Néron. Le parti de Galba fut bientôt appuyé, non-seulement par les peuples d'Espagne, mais aussi par ceux de la Germanie. En Espagne, Cornélius Fuscus détermina sa colonie en faveur de Galba ; d'autres imitèrent cet exemple. Vainement des intendans, des affranchis de Néron voulurent-

ils s'opposer à ce mouvement; quelques petits combats s'en suivirent; mais les amis de Galba y eurent constamment le dessus. Galba lui-même, qui s'était empressé de rassembler une légion, n'eut à réprimer aucun mouvement hostile; et il attendit encore avant d'agir.

Cependant Othon commandait en Lusitanie. M. Salvius Otho, fils d'un homme d'une humeur sombre et d'une fermeté inflexible, avait impatiemment supporté les rigueurs de son père dans sa première jeunesse; après la mort de celui-ci il s'était livré à toute la fougue des passions de son âge; par le crédit d'une affranchie qu'il avait séduite il s'était introduit à la cour de Néron, et avait été un temps l'un des favoris de l'empereur. Mais une intrigue dans laquelle Néron le vit avec déplaisir faillit entraîner sa perte, et il avait été comme relégué en Lusitanie. L'entreprise de Galba lui sembla une occasion favorable de se venger de Néron et de retourner à Rome sous les brillans auspices d'un empereur fait en partie de ses mains. Aussi engagea-t-il tout ce qu'il possédait dans ce mouvement : il mit au service de Galba ses troupes, et, comme il manquait d'argent monnayé, il expédia à Carthagène toute sa vaisselle d'or et d'argent, qui était d'un prix considérable, pour qu'on l'y convertît en pièces de monnaie.

Toute l'Espagne à peu près prit ainsi part à l'élection du nouvel empereur. Cependant Galba parut fort ému en apprenant que Vindex avait été défait par les légions de Virginius, et s'était lui-même tué de désespoir. Sa terreur fut si grande, qu'il se retira à Clunia, appelée mal-à-propos Colonia par Pline, prêt, dit un historien, à renoncer à l'empire et à la vie. Il parait peu probable cependant que Galba fût tombé dans cet état d'abattement lorsque rien n'était encore désespéré pour lui. Quoi qu'il en soit, les choses tournèrent plus heureusement qu'il ne s'y était peut-être attendu. Il apprit à Clunia que Néron, chargé de l'exécration publique, et poursuivi par les prétoriens et les soldats du sénat, qui l'avait

déclaré déchu de l'empire, s'était donné lui-même la mort dans une ferme près de Rome. Cette nouvelle releva le courage de Galba, d'autant mieux qu'il apprit en même temps la mort de Néron et sa propre élévation à l'empire par le sénat. Cette révolution eut lieu la 68e année de notre ère, 106 de l'ère espagnole. Il prit aussitôt le nom de César, et se rendit à Narbonne, où il reçut les députés du sénat. De là il partit pour Rome, menant avec soi les vieilles troupes qui avaient servi sous lui pendant les huit années de son commandement en Espagne.

Que, sous le règne de Néron, ainsi que l'indique Mariana, Apollonius de Tyane ait voyagé en Espagne, cela est possible. Apollonius de Tyane, venu dans la capitale du monde pour voir, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran [1], en avait dû partir précipitamment pour ne point l'apprendre à ses dépens, et il avait pu tourner du côté de la Péninsule ses pérégrinations; mais ce qui témoigne du peu de vraies lumières du jésuite historien, c'est de le voir traiter ce philosophe d'homme renommé par sa magie. Apollonius de Tyane n'était rien moins qu'un magicien; c'était un esprit lucide, pénétrant, curieux d'études et de voyages; un philosophe, un savant, et rien de plus. Après la philosophie, les sciences naturelles étaient sa préoccupation favorite. Il fut, en effet, accusé de magie pour avoir disséqué un poisson, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa spirituelle apologie. Mais Mariana aurait dû se montrer plus avisé que les ignorans accusateurs du philosophe.

Mariana place ici quelques traditions chrétiennes qui nous paraissent à bon droit suspectes. Il attribue à ces temps l'existence d'une église, d'une hiérarchie sacerdotale, de pratiques religieuses, qui évidemment n'ont pu être de cette époque. Les membres de la république naissante du Christ,

1 Philost., in Vit. Apol. Tyan.

les premiers apôtres et martyrs, n'avaient nulle ressemblance avec les portraits que nous en ont faits les écrivains de l'école de Mariana : bien que la plupart de ces écrivains fussent prêtres, la principale condition leur manquait pour peindre les premiers disciples du Christ, c'était de les comprendre. Loin d'être d'ailleurs disposée à recevoir la foi qui devait renouveler la face du monde, l'Espagne était alors fort attachée à l'ancien culte, et elle applaudissait aux rigueurs commencées contre les chrétiens.

Une curieuse inscription témoigne de la vérité de ce fait; c'est un monument trop remarquable pour ne pas le donner ici :

NERONI. CL.
CAES. AUG. PONT. MAX.
OB. PROVINC. LATRONIB.
ET. HIS. QVI. NOVAM.
GENERI. HUM.
SUPERSTITION. INCULCAB.
PURGATAM.

« A Claude Néron, César Auguste, pontife suprême, pour avoir purgé les provinces des voleurs qui les infestaient et de ceux qui voulaient induire le genre humain dans la superstition nouvelle. »

On a considéré ces derniers mots comme une preuve que sous Néron même l'église chrétienne était établie en Espagne, et y avait souffert pour la foi. Ces derniers mots ne disent point toutefois d'une manière explicite que, dès ce temps, il y ait eu des martyrs en Espagne; selon toute apparence, ils ne voulaient exprimer qu'une approbation des premières exécutions des chrétiens ordonnées à Rome par Néron. Selon l'usage, parce qu'on avait tué l'homme, on croyait avoir tué l'idée.

Galba n'était pas exempt de vices; dans son gouvernement de l'Espagne tarragonaise il avait administré avec sagesse,

mais non sans une extrême rigueur, non sans se souiller de plusieurs actes de cruauté. Il avait ensuite remplacé une sévérité excessive par une extrême indolence, et, quand on lui en faisait reproche, il avait coutume de répondre que personne ne pouvait être accusé pour ce qu'il n'avait pas fait. Il avait toutefois hautement désapprouvé les extorsions ordonnées par l'empereur, et refusé d'y prêter les mains dans la province où il commandait. Mais Galba était de ces hommes dont parle Voltaire, qui brillent au second rang et s'éclipsent au premier[1]. Après son élévation, non-seulement il ne fit rien de grand, mais encore il parut perdre la tête; il s'abandonna aveuglément aux conseils de Vinius, et se souilla de plusieurs cruautés, qui, dès son entrée à Rome, commencèrent à lui aliéner les esprits. Il fit traiter avec une rigueur impitoyable le pays même où il s'était acquis quelque réputation, et qui l'avait porté à l'empire; il dépouilla les villes qui, en Espagne et dans les Gaules, ne s'étaient pas jetées avec empressement dans son parti lorsque lui-même doutait de sa fortune, ou qui avaient laissé percer quelque répugnance à le reconnaître empereur avant la décision du sénat, d'une partie de leurs territoires, et les greva d'impôts exorbitans; il fit abattre les fortifications de plusieurs, fit mettre à mort ceux qui, dès l'origine du soulèvement, s'étaient prononcés contre lui, et déploya enfin, tant à Rome que dans le reste de l'empire, un esprit de cruauté qui eût révolté davantage si le souvenir de Néron eût été moins récent. Mais, quelque cruel que Galba se soit montré, ses actes étaient peu de chose, comparés aux froides et dégoûtantes atrocités de son prédécesseur. Toutefois, Rome s'en indigna, et, sept mois seulement après son entrée dans la capitale de l'empire,

[1] Il parut au-dessus d'un homme privé, dit Tacite, jusqu'à ce qu'il eût cessé de l'être; et tout le monde l'aurait jugé digne de l'empire s'il n'y fût point parvenu. Major privato visus dum privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

il fut mis à mort [1]. L'Espagne ne recueillit donc aucun fruit de l'élan généreux avec lequel elle s'était prêtée au renversement de Néron; elle n'en eut d'autre satisfaction que celle d'avoir contribué pour beaucoup à délivrer le monde de cet homme dont le nom résume tout ce que l'infamie et la férocité ont de plus détestable et de plus honteux. C'est à la suite de Galba, dit-on, que vint pour la première fois à Rome l'auteur des Institutes de l'Orateur, Quintilien, dont le nom est resté classique, et dont la patrie était Calaguris, aujourd'hui Calahorra.

L'Espagne espéra davantage du successeur que la faveur de l'armée donna à Galba. Othon avait montré dans son gouvernement de Lusitanie un caractère plein de faiblesses et de caprices, mais généreux et facile; et, en effet, dans un règne de quatre-vingt-quinze jours à peine, il fit plus pour les Espagnols que Galba n'avait fait en sept mois; il facilita et encouragea leur commerce extérieur, et dota la Bétique, en quelque façon à titre de colonies, des côtes méditerranéennes de l'Afrique, qui prirent le nom d'Espagne Tingitane, *Hispania Tingitana,* et furent placées sous la juridiction de l'île de Cadix. On n'a pas assez remarqué, ce nous semble, l'importance de cet acte relativement à l'Espagne. Les côtes de cette partie de l'Afrique étaient alors fort peuplées et fort prospères, et les deux Mauritanies étaient deux provinces riches et considérables.

L'exemple donné par les légions d'Espagne avait changé la constitution politique de l'empire, devenu électif par l'armée. Les soldats prétoriens furent depuis les dispensateurs suprêmes du pouvoir des Césars, et les empereurs dépendirent de leurs caprices. A l'exemple de celles d'Espagne, les légions de Germanie voulurent faire leur empereur, et elles portèrent leur choix sur Vitellius. On sait l'histoire de cette lutte

[1] L'an 69 de J.-C.

si admirablement décrite par Tacite, et comment elle se termina. Vitellius remplaça Othon.

Le succès de Vitellius ne détermina aucun changement notable dans la situation de l'Espagne. On raconte seulement qu'il sollicita la nation tout entière de venir le défendre en Italie, lorsque les provinces, dégoûtées de la scélératesse et de l'imbécillité de cet homme, se furent soulevées contre lui, et que l'armée romaine qui stationnait en Égypte, en Judée et en Illyrie, eut à son tour proclamé empereur Flavius Vespasien. Mais l'Espagne accueillit froidement la demande de Vitellius, et, sans prendre parti pour Vespasien, refusa des secours à son rival. Cependant la puissance de Vitellius allait en décroissant; chaque jour Vespasien faisait de nouveaux progrès; chaque jour voyait diminuer les forces de Vitellius. Déjà les légions de Judée étaient en Italie. Rien pourtant n'était terminé encore; enfin se donna la bataille qui décida de la fortune de Vespasien. Une cohorte de Vascons, enrôlée par Galba, et qui depuis avait fait partie des légions d'Égypte et de Judée, contribua pour beaucoup au succès du nouvel empereur, en attaquant désordonnément par le flanc, à la manière des Celtibères, l'une des ailes de l'armée de Vitellius, qui rompit sous l'impétuosité de ce choc imprévu, et en facilitant par là au reste de l'armée la défaite des ennemis.

Tacite a énergiquement caractérisé la cause des nombreuses guerres civiles de Rome, qui ne laissèrent respirer le monde que sous Auguste et sous les empereurs pacifiques et philosophes de l'époque même où le grand historien écrivait.

« La passion de dominer, introduite depuis si long-temps sur la terre, qu'elle est comme naturelle à l'homme, s'accrut et éclata parmi nous, dit Tacite, avec l'agrandissement de l'empire. L'équilibre se maintenait aisément entre les citoyens dans un état médiocre. Mais, lorsque Rome eut subjugué l'univers et qu'elle eut écrasé les nations et les rois ses ri-

vaux, l'ambition eut le loisir de porter ses vues sur une république qui n'avait plus d'ennemis extérieurs à craindre. Les premiers combats s'allumèrent entre le peuple et la noblesse. L'essai des guerres civiles se fit au milieu de la ville, dans le Forum. Ensuite Marius, du dernier rang, s'éleva par les armes jusqu'à la domination sur les ruines de la liberté. Sylla, le plus cruel des nobles, vint après ; puis Pompée, non moins ambitieux, mais plus dissimulé. La domination devint depuis le but unique. Les légions des citoyens n'avaient pas hésité à se battre entre elles à Pharsale ni à Philippes. Les satellites d'un Othon et d'un Vitellius devaient-ils être plus modérés ? La discorde avait pour principe la même colère des dieux, la même frénésie des hommes et le même attrait pour les crimes. »

Le succès de Vespasien mit quelque trêve à ces luttes, et le monde romain jouit du moins de quelque repos sous ses successeurs[1]. Depuis Auguste, nous n'avons point décrit, mais rapidement parcouru avec le lecteur, les cinq règnes qui se sont succédé, et nous avons rassemblé tout ce que nous avions à en dire dans un court espace, parce que ce n'est pas l'histoire romaine que nous écrivons, et que, de Rome, de sa politique, de son influence, de ses mœurs, il ne nous appartient de rappeler que ce qui se rapporte à notre sujet.

Vespasien, parvenu à l'empire, donna plusieurs années de paix aux provinces ; il accorda spécialement à toute l'Espagne les droits du Latium ; par ce décret tous les Espagnols furent élevés au rang de citoyens romains. Vers ce temps, Pline l'Ancien vint en Espagne en qualité de questeur. Lici-

1 « Quatre-vingts années de bonheur, interrompues seulement par le règne de Domitien, commencèrent à l'élévation de Vespasien. On a regardé cette période comme celle où le genre humain a été le plus heureux ; vrai est-il, si la dignité et l'indépendance des nations n'entrent pour rien dans leurs félicités. »

CHATEAUBRIAND, Études historiques.

nius Larcius, préteur dans l'Espagne citérieure, ami et disciple de Pline, se montra animé d'un grand zèle pour le bien public; c'est à lui qu'on attribue la construction de l'aquéduc de Ségovie, cru sans fondement un ouvrage du règne de Trajan. Cet aquéduc fit l'étonnement des premiers barbares qui envahirent l'Espagne par le grandiose de ses proportions et surtout par les difficultés vaincues dans son exécution. On a considéré avec raison comme un témoignage de prédilection, et comme une faveur singulière de la part de l'empereur, l'envoi de Pline dans la Bétique; il y provoqua, en effet, de grandes améliorations, et fit tout le bien qu'il lui fut donné de faire. Pline, tout en remplissant avec zèle et avec exactitude les fonctions de sa questure, étudia très à fond les diverses parties de l'Espagne qu'il put visiter, et il y recueillit d'abondans matériaux pour son Histoire naturelle. Il y gagna l'estime et l'affection d'un grand nombre d'Espagnols distingués, avec lesquels il correspondit depuis de Rome; et nous le verrons en plus d'une circonstance importante se constituer l'avocat des peuples de la Péninsule, et soutenir énergiquement leurs griefs en plein sénat.

Le règne de Vespasien paraît avoir été pour l'Espagne une époque de grande prospérité, à laquelle l'empereur dut contribuer de tout son pouvoir, du moins à en juger par les nombreux monumens qui se sont conservés de la reconnaissance des Espagnols pour cet empereur. Un grand nombre de villes, comme on l'avait fait pour César et pour Auguste, adoptèrent le surnom de *Flavia,* formé du prénom de Vespasien. On vit ainsi *Arva Flavia,* aujourd'hui Alcolea; *Auringis Flavia*, devenue Jaën ; *Axati Flavia*, ou *Municipium Flavium Axatitanum,* aujourd'hui Lora, dans la Bétique : dans la Galice, *Flavium Brigantium,* qui est la Corogne ou Betanzos, où nous avons vu César aborder pour la première fois; *Iria Flavia,* de nos jours El Padron, où Mariana fait débarquer saint Jacques-le-Majeur : dans la Tarragonaise,

Flaviobriga, maintenant Bermeo, non loin de Bilbao : chez les Astures, *Flavium Bergidum*, maintenant Bierzo ; *Flavium Interamnium*, ou Benavente : dans la Lusitanie, *Aquæ Flaviæ*, maintenant Chaves, etc. Deux voies publiques furent ouvertes par l'ordre de Vespasien, l'une en Galice, l'autre dans l'Estramadure. Une inscription fait honneur de cette dernière voie au trésor privé de l'empereur ; il y est dit qu'elle a été construite *impensâ suâ.*

Sous le règne de Charles-Quint, un paysan des environs de Cànta-la-Real, du temps des Romains *Sabora*, non loin de Malaga, trouva une table de bronze, sur laquelle était gravé un rescrit fort curieux de Vespasien ; ce rescrit est un monument historique sous plusieurs rapports : Mariana le préconise pour son élégance ; il est permis d'y voir autre chose que de l'élégance ; mais Mariana semble avoir écrit pour étonner un lecteur du dix-neuvième siècle. En voici la traduction exacte :

« César Vespasien, auguste, pontife suprême, investi pour la huitième fois de la puissance tribunitienne, de l'autorité impériale pour la dix-huitième, consul pour la huitième fois, salue les quatuumvirs et les décurions de Sabora. D'après l'exposé que vous faites de votre faiblesse et de vos embarras, je vous permets de bâtir la ville sous mon nom, ainsi que vous le souhaitez, dans la plaine. Je maintiens les tributs que vous dites avoir reçus de l'empereur Auguste. Pour tous autres que vous voudriez percevoir de nouveau, vous aurez à vous présenter au proconsul : je ne puis rien établir dans ce genre, sans que les intéressés soient entendus. J'ai reçu votre requête le huitième jour des calendes d'Auguste. Je congédiai vos députés le troisième. Portez-vous bien. — Fait graver sur bronze par les soins des duumvirs C. Cornélius Sévérus et M. Septimius Sévérus, aux frais du pécule public. »

Ainsi, Sabora, avant d'être à la place où elle est devenue

Canta-la-Real, était sur l'une des éminences voisines; les habitans, s'y trouvant peu commodément, envoyèrent à l'empereur des députés pour lui demander la permission de s'établir dans la plaine, d'où le rescrit qu'on vient de lire, duquel résulte plus d'un enseignement, principalement sur les tributs ou impôts publics. Les habitans de Sabora réclament l'extension de leur droit d'imposer des tributs, qu'ils prétendent avoir reçu d'Auguste, *ab Divo Aug. accepisse,* ce qu'eux seuls affirment, *dicitis.* Vespasien leur laisse le droit qu'ils disent leur avoir été concédé par Auguste; mais quant à l'avenir, *si qua nova adjicere voltis,* l'empereur n'y peut consentir qu'à la condition qu'on en informera le proconsul, et qu'on entendra préalablement ceux qu'on en voudra grever : *nullo respondenti constituere nihil possum;* principe remarquable, qui de tout temps a semblé aux esprits justes la seule base équitable d'une bonne assiette des impôts. Sans le consentement préalable, l'impôt est nul. Toutefois Vespasien respecte, en faveur de Sabora, le privilége accordé par le premier auguste; et cette concession aux priviléges d'usage, il a l'air de la déplorer, malgré sa bienveillance évidente pour les habitans de Sabora. Cette inscription prouve encore qu'il y avait alors en Espagne des villes *stipendiariæ,* payant tribut à d'autres, *stipendiatæ;* Sabora était du nombre de ces dernières, ce qu'elle devait à Auguste, selon ce qu'elle affirmait. Elle avait reçu le droit, sans doute, d'imposer un territoire ou district désigné, et elle demandait l'autorisation soit d'user de ce droit dans une plus large limite, soit d'augmenter la quotité du tribut, ce que Vespasien disait sagement ne pouvoir accorder de son chef. C'était probablement la faculté d'imposer les citoyens, les voisins ou les étrangers qui avait été accordée aux magistrats de Sabora, et il paraît que dès cette époque, tout au moins en Espagne, il y avait, entre autres impôts, celui que depuis on a appelé l'impôt communal, impôt qu'on est surpris de ne pas voir mentionné par

Burmann dans son savant traité *De Vectigalibus Romanorum.*

Sous le règne de Vespasien, l'antique peuple que Moïse établit et que prêcha Jésus-Christ en vain souffrit tout entier son martyre. Ce fut un de ces impitoyables événemens qui marquent dans le genre humain, et dont une conséquence fut d'introduire chez les nations occidentales, et notamment en Espagne, un élément nouveau, une race nouvelle, qui devait s'y perpétuer et s'y conserver presque sans mélange jusques à nos jours. La guerre de Judée avait commencé sous Néron. Cette guerre s'était poursuivie avec des alternatives diverses, et c'est de son camp de Judée que Vespasien avait été appelé à l'empire ; c'est de là qu'il avait marché contre Vitellius. Vespasien empereur, Titus fut chargé de continuer cette guerre, et c'est Titus, renommé par sa douceur, à qui était réservée l'impitoyable destruction de la ville et du temple. Comme pour réaliser l'une des prophéties des livres saints, Titus devait faire place nette à Jérusalem.

On sait que de toutes les parties de la Judée les Juifs se réunissaient à Jérusalem pour la fête des Azimes. La foule des Juifs qui s'y trouva, l'an 70 de J.-C., fut immense. On la compta par le nombre des agneaux immolés pour la fête pascale. Ce nombre s'éleva à deux cent cinquante-six mille cinq cents au rapport de Josèphe [1], ce qui supposait, en compte approximatif, deux millions cinq cent cinquante-six mille communians réunis. Ce fut ce temps que Titus choisit pour l'exécution de la cité sainte.

A l'approche du désastre, le trouble fut au comble parmi les Hébreux. Qu'on s'imagine toute une nation rassemblée dans une cité prête à être livrée au meurtre et à la dévastation, et tout ce peuple sentant sa fin prochaine. Tout était angoisses et déchiremens dans cette multitude [2]. On sait ce qui

1 Hostiarum quidem ducenta et quinquaginta sex millia et quingenta numeravère. Josèphe, de Bell. Jud., l. VII, c. 17.

2 Rien n'égala la désolation de ce peuple en ce moment suprême. Des prodi-

advint. « Famine, peste et guerre civile au dedans de la cité, dit un éloquent écrivain ; au dehors les soldats romains crucifiaient tout ce qui voulait s'échapper : les croix manquèrent, et la place pour élever les croix. On éventrait les fugitifs pour fouiller leurs entrailles, et ravir l'or qu'ils avaient avalé. Six cent mille cadavres de pauvres furent jetés dans les fossés par-dessus les murailles. Onze cent mille Juifs moururent pendant le siége ; quatre-vingt-dix-sept mille furent amenés captifs [1]. »

C'est cette foule esclave que Vespasien fit disperser dans toutes les provinces de l'empire ; c'est de ce troupeau qu'il expédia une partie en Espagne, lui assignant pour séjour Emérita. Mariana met ce fait en doute, mais nous savons maintenant ce qu'il faut penser de la fidélité de Mariana. C'est alors que l'Espagne commença à se peupler de cette race qui prit admirablement racine là comme partout, et qui, quelque séparée qu'on l'ait tenue du reste de la nation, persécutée, chassée, effacée, a su s'y maintenir ouvertement ou secrètement sous toutes les formes et sous toutes les dominations, et est demeurée par conséquent étroitement liée à son histoire.

Mariana, si facile à suivre les traditions pieuses de son église, a trouvé lui-même indigne de l'antique simplicité latine, et, comme il dit, *crassum quiddam sonantia*, les termes d'une inscription découverte dans la Cantabrie, selon laquelle le corps de Bilela, servante de Jésus-Christ, y aurait reçu les honneurs de la sépulture dans l'année CXV de l'ère d'Espagne, par conséquent sous le règne de Vespasien. Peut-

ges l'accompagnèrent. Vocem audiere, quæ diceret : Migremus hinc ! Supra murum enim circumiens iterum : « Væ ! væ ! civitati, ac fano, ac populo ! » Voce maximà clamitabat : cum autem ad externum addidit : Væ etiam mihi ! lapis tormento missus eum statim peremit, animamque adhuc omnia illa gementem dimisit. Josèphe, de Bello Jud., l. VII, c. 17.

[1] Et captivorum quidem omnium qui toto bello comprehensi sunt, nonaginta et septem millia comprehensus est numerus, mortuorum verò per omne tempus obsidionis undecies centum millia. Ibid., l. c.

être le chiffre millénaire a-t-il été supprimé ou effacé de cette inscription, et a-t-on attribué par erreur au Ier siècle une inscription qui appartiendrait au XIe.

Le règne de Titus fut trop court pour réaliser les belles espérances qu'il avait fait concevoir. L'Espagne, l'empire, le monde, ne purent éprouver les effets de sa bonté. Cette bonté, qui inspira ses premiers actes, se serait-elle altérée par l'exercice du pouvoir au cas où sa vie se fût prolongée? On ne sait, et plusieurs en ont voulu douter [1]. Quoi qu'il en soit, l'Espagne, dont la reconnaissance ne marchandait pas les bienfaits, fut touchée la première de la mansuétude de Flavius Titus; la première elle lui décerna un nom glorieux qui lui est resté, ainsi que l'atteste une inscription conservée à Mérida. L'empereur Titus César Vespasien Auguste, pontife suprême, consul pour la huitième fois, père de la patrie, y est appelé GENERIS HVMANI AMOR ET DESIDERIVM ETIAM VIVVS. L'Espagne n'attendit point la mort de Titus ni l'heure de son apothéose pour l'appeler « les délices du genre humain »; titre trop flatteur pour un homme quel qu'il soit. Chaque jour le monde se détache de ces formules du passé; l'admiration et l'affection réelles s'expriment moins passionnément, et il en sera de plus en plus ainsi à mesure que les mœurs publiques deviendront plus fortes et plus graves.

Il est vrai de dire que jamais l'Espagne n'avait joui de plus de calme et de paix que sous Titus. Elle se consolait de sa liberté perdue par la culture des arts et dans les douceurs d'un état civil en beaucoup de points excellent.

La division en trois grandes provinces, établie par Auguste, subsistait toujours; il y avait huit colonies dans la Bétique, autant de municipes et quatre colléges ou, comme on dit aujourd'hui, quatre cours judiciaires, savoir : celle de Cadix, celle d'Hispalis, celle d'Astigis et celle de Cordoue. La Lu-

[1] Dion Cassius, p. 754.

sitanie avait cinq colonies, un seul municipe, Lisbonne, et trois colléges de juges, à Emérita, à Pax Augusta et à Scalabis. Dans l'Espagne citérieure on comptait quatorze colonies et même plus, selon quelques écrivains; treize municipes et sept tribunaux, tenant leur siége à Carthagène, à Tarragone, à César-Augusta (Saragosse), à Clunia, à Asturica, à Lucus, et à Bracara. Les préteurs qui avaient terminé leur mission, en attendant leurs successeurs, ne s'appelaient plus pro-préteurs, mais légats. Ces courtes explications suffisent pour donner une idée de l'état civil, de l'ordre établi dans l'administration publique, et du degré de civilisation politique des Espagnols à cette époque.

Titus mourut, n'ayant régné qu'un peu plus de deux ans [1]. Domitien fut appelé à lui succéder. On connait Domitien. Ce fils de Vespasien, ce frère de Titus, on l'eût dit de la race de Néron. Domitien laissa de nouveau le champ libre aux gouverneurs, pour l'oppression des peuples. Heureusement l'administration de la justice n'était plus arbitraire en Espagne. Lorsqu'une province se trouvait grevée outre mesure, ou avait à se plaindre des exactions des magistrats ou des publicains, qui étaient, selon toute apparence, des fermiers des impôts publics, placés sous la direction de quelques fermiers principaux, comme autrefois les agens des fermiers généraux en France, la province avait droit de saisir directement le sénat romain de ses plaintes. Sous Domitien la Lusitanie tout entière appuya les justes griefs de la ville d'Evora contre cette espèce d'hommes. Une inscription, conservée à Mérida, nous apprend qu'une voie publique ayant été ordonnée par l'empereur Vespasien, et non exécutée par la négligence des publicains ou entrepreneurs, OPVS PATERN. NEQVITIA PVBLICANOR. INFECTVM, ceux-ci, sur la plainte des intéressés, furent sévèrement punis, EA GENTE MALE MVLC-

1 Le 13 décembre de l'an 81 de J.-C.

TATA, et qu'il fut ordonné qu'à l'avenir les ouvrages de ce genre s'exécuteraient par commission publique sans l'intervention des publicains ou des entrepreneurs. L'indignation fut générale contre ces faiseurs d'affaires, qui, non contens de voler à titre de bénéfices des sommes énormes sur les entreprises publiques, avaient cette fois levé des impôts pour un monument qui était demeuré inachevé. La Bétique, elle aussi, eut recours au sénat pour être délivrée des vexations insupportables de son proconsul. Pline-le-Jeune et Erennius Sénécion, né lui-même dans cette province où il avait été pendant quelque temps questeur (receveur des deniers impériaux), plaidèrent la cause, et ni le premier ni le second ne se laissèrent abattre par la toute-puissance de l'accusé, énormément riche, et conséquemment singulièrement protégé. Néanmoins les biens du proconsul furent mis sous le séquestre pour être confisqués ultérieurement.

Domitien périt comme d'ordinaire périssent les tyrans, et sa mort fut considérée comme un bonheur universel. Le sénat décréta que son nom abhorré serait effacé des monumens publics dans toute l'étendue de l'empire. Un historien a douté que ce décret ait été appliqué en Espagne; il est possible en effet que le nom de Domitien n'ait pas disparu de toutes les inscriptions gravées dans ce pays sous son règne; mais il est certain du moins qu'il a été enlevé du plus grand nombre; il suffit pour s'en convaincre de lire les ouvrages des archéologues espagnols; on y trouvera beaucoup d'inscriptions desquelles a été retiré le nom du frère de Titus. Dans la pierre dédicatoire d'un pont sur le Tamega, à Aquæ-Flaviæ dans la Galice, aujourd'hui Chaves, qui fut construit sous le règne de Vespasien et de ses deux fils, on ne voit plus qu'une place vide là où était le nom de Domitien à côté de ceux de son père et de son frère.

Entre les édits tyranniques dont l'Espagne eut à souffrir sous Domitien, le plus important sans doute est celui qui

interdisait aux Espagnols de planter de nouvelles vignes sur leurs terres ; cette mesure prohibitive, mauvaise comme toutes les interdictions de ce genre, quand bien même elles auraient pour objet d'assurer un monopole au gouvernement, avait été prise dans l'appréhension qu'on ne négligeât la culture du blé, dont s'alimentait l'Italie, pour celle de la vigne, qui faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la Péninsule. Le vin d'Espagne avait acquis, même antérieurement à cette époque, la réputation qu'il a conservée depuis.

La plupart des écrivains espagnols racontent que, du temps de Domitien, saint Eugène prêcha la religion chrétienne à Tolède et dans les environs. Ils ajoutent qu'il fut envoyé des Gaules en Espagne par saint Denis l'Aréopagite pour y annoncer l'Évangile, qu'il occupa le premier siége épiscopal de cette ville, et qu'étant retourné dans les Gaules pour y voir son maître il y fut mis à mort. Nous ne rapportons ceci que comme la tradition des églises espagnoles.

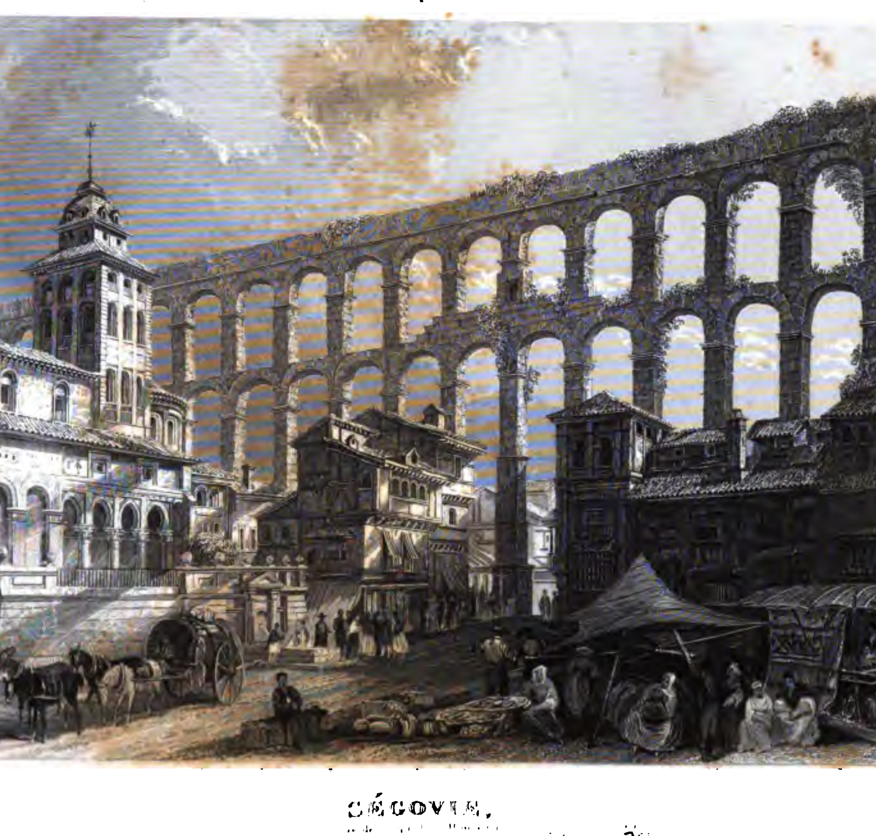
CHAPITRE NEUVIÈME.

L'Espagne, de Nerva à Constantin. — Règne de Nerva. — Adoption de Trajan. — Règne de Trajan. — Travaux publics en Espagne. — Règne d'Adrien. — — Voyage d'Adrien en Espagne. — Règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle. — Invasion des Mauritaniens en Espagne. — Règne de Commode. — Règnes de Septime Sévère, de Caracalla, de Macrin, d'Héliogabale, d'Alexandre Sévère, etc., etc. — Décadence de l'empire. — Succession d'empereurs : Philippe, Déce, Gallien, Claude, Aurélien, Tacite, Florien, etc. — Règne de Constance Chlore et de Galère. — Faits particuliers à ces divers règnes : introduction du christianisme ; persécutions ; invasions des barbares, etc., etc. -- Caractérisation de la décadence par rapport à l'Espagne. — État des hommes et des choses en Espagne avant Constantin.

De 96 à 306 de J.-C.

Sous Nerva l'Espagne put se dire véritablement heureuse ; non-seulement elle jouit d'un gouvernement doux et pacifique, qui voulait le bien, mais encore elle ne fut administrée que par des magistrats sages et amis de la justice. Le proconsul de la Bétique en particulier se concilia l'estime et l'affection de la province. Cordoue fut embellie de magnifiques édifices ; mais ce n'était là que l'aurore de plus beaux jours, dus particulièrement au choix que Nerva, vieux mais non imbécile, comme le dit fort à la légère le bon Mariana, fit d'un Espagnol pour lui succéder à l'empire.

Trajan, né à Italica (Séville-la-Vieille), est le premier étranger qui soit parvenu à l'empire. Sous Domitien, il s'était distingué dans la guerre de Germanie. De Cologne *(Colonia-Agrippina)*, où il reçut la nouvelle de son élévation, il se rendit à Rome, et y apporta cette simplicité de mœurs et de manières qui faisait partie de son caractère, et qui fut comme une nouveauté dans ce centre de corruption, de fourberie et de dissolution qu'on nommait la capitale de l'em-



Le Petit sc.

SÉGOVIE,

pire. Quelques-uns ont donné pour précepteur à Trajan Plutarque, le vieux et naïf biographe ; il est certain, toutefois, que Trajan ne fut pas docte ; plus guerrier que lettré, la nature suppléa chez lui à l'étude, et les préceptes philosophiques n'entrèrent que pour peu de chose dans sa conduite politique. Trajan communiqua à l'Espagne un nouvel éclat et une vie nouvelle. Sous son gouvernement, véritablement doux et paternel (nom dont on a tant abusé), il se fit des travaux immenses dans la Péninsule ; les arts et les lettres y fleurirent non moins qu'à Rome ; on vit de tous côtés ouvrir des chemins, construire des ponts, s'élever des édifices ; il est resté de magnifiques ruines de l'arc de triomphe de Torre-de-Barra en Catalogne ; le superbe pont d'Alcantara, la grandiose colonnade de Zalamea de la Serena, et quelques autres monumens ont laissé des vestiges qui font honte à plus d'un monument moderne.

Le pont d'Alcantara, jeté sur le Tage, en Estramadure, pour faciliter les communications entre la Lusitanie et la Bétique, fut construit par l'ordre de Trajan, qui en désigna la place lui-même ; et, pour qu'il fût moins onéreux aux populations auxquelles il profitait directement, il fit lever une légère contribution sur toutes les populations de la Péninsule, pour l'accomplissement de cette œuvre nationale.

Les antiquaires modernes attribuent pareillement à Trajan plusieurs ouvrages importans qui ne sauraient se rapporter raisonnablement à aucune autre époque ; telle est la tour de la Corogne, que quelques-uns ont cru de construction antérieure même à l'invasion des Romains, et connue sous le nom de Tour d'Hercule, de laquelle, toutefois, il n'est parlé dans aucun auteur ancien avant le règne de Constantin ; tels sont encore le beau cirque d'Italica, le Monte-Furado en Galice, et les fameux aquéducs de Tarragone et de Ségovie. Quelques-uns ont prétendu que la tour que nous venons de mentionner avait été élevée par Hercule lui-même ; d'autres

la croyaient un ouvrage des prétendus rois Hispalis et Briga; un certain nombre voulait qu'elle eût été réparée par ordre de César, lequel, selon une autre fable plus moderne, y aurait fait placer un miroir d'une énorme grandeur, dans lequel se seraient pu voir les vaisseaux à la distance de cent et tant de lieues. L'imagination n'a pas tari sur ce monument; on l'a regardé comme érigé à la mémoire d'une femme de singulière beauté, perdue et pleurée, on ne sait par quel puissant personnage; il en est qui ont considéré cette tour comme un monument élevé en l'honneur d'une grande victoire; les uns l'ont crue un édifice religieux, les autres une forteresse. Enfin, on a compris que ce ne pouvait être qu'un phare, un fanal élevé pour signaler la côte aux vaisseaux naviguant dans ces parages. Le savant Cornide, à l'occasion de la dernière réparation de cette tour faite sous Charles III, a écrit là-dessus un livre tout exprès; c'est une lucide monographie, où il est très-bien démontré que la miraculeuse tour a été élevée sous Trajan, avec une destination toute d'utilité publique. Les phares antiques de l'Espagne étaient généralement l'ouvrage des Phéniciens ou des Carthaginois, accoutumés à établir sur les côtes, selon l'usage oriental, des tours, des observatoires, des fanaux pour faciliter la navigation. Beaucoup d'ouvrages de ce genre étaient cependant de construction romaine. Le cirque d'Italica mériterait d'être illustré à l'égal des plus belles ruines antiques. M. A. de Laborde en a donné une idée dans sa description du pavé de mosaïque découvert à Italica, aujourd'hui le village de Santiponza, près de Séville. M. de Laborde a publié cette description de la mosaïque d'Italica, avec un dessin du cirque dont nous parlons, vers l'année 1802.

C'est sous Trajan que Pline-le-Jeune plaida pour la seconde fois, et avec plus d'éclat que la première[1], en faveur de la

[1] Sous Domitien.

Bétique, contre Cécilius Classicus qui s'y était rendu coupable de sévices graves. La facilité de s'approprier une part des richesses de la Bétique par l'abus du pouvoir dont les proconsuls étaient revêtus, entraîna la perte de celui-ci. Il fut accusé avec une grande vivacité, et les Espagnols trouvèrent de nouveau un protecteur et un avocat courageux dans Pline, qui exposa éloquemment leurs griefs devant le sénat. La presque impunité du précédent accusé avait été due à des circonstances particulières, et surtout au vague qui régnait dans quelques parties de l'accusation. Cette fois, les charges étaient si graves et si bien fondées, les preuves si convaincantes, et le jugement à intervenir si redoutable que le proconsul prévint par le suicide le châtiment qui l'attendait. Le sénat ordonna la restitution à qui de droit de tous les biens ravis ou injustement confisqués, ne laissant à la fille du proconsul que ce que son père possédait avant son départ pour l'Espagne ; un long exil fut prononcé contre les magistrats subalternes qui furent convaincus de complicité dans ses exactions. Pline obtint en cette occasion l'estime et l'admiration des gens de bien ; car il se montra à la fois généreusement et heureusement inspiré. Les débats de cette affaire, trop longs à rapporter ici, furent singulièrement animés, et Pline s'y montra plein d'une vive et honorable sympathie pour les Espagnols.

A cette époque, Cécilius Tatianus d'Italica, comme compatriote et comme homme de bien, jouit d'un grand crédit près de l'empereur ; Trajan le nomma d'abord proconsul-général du fisc, charge qui équivalait à un ministère des finances de nos jours, et il en fit le précepteur d'Adrien.

Les soldats de la VII[e] légion, appelée *Gemina*, démolirent vers le même temps la ville qu'ils avaient bâtie dans les Asturies, sur l'emplacement qui leur avait été assigné sous Auguste, au sommet d'une colline, et en édifièrent une nouvelle dans la plaine à la distance de huit milles romains, laquelle

prit le nom de *Legio*, d'où par corruption on a fait *Léon*. Un nombre presque infini de monumens atteste l'excellence de l'administration romaine sous Trajan; il traita l'Espagne comme une patrie vraiment aimée. Sur une colonne milliaire trouvée au lieu même où fut Numance, on voit joint au nom de Trajan le titre de Père de la patrie; jamais ce titre ne fut plus mérité que par lui, principalement en ce qui touchait sa patrie de naissance. Dans la forteresse d'Auzagua, ville de la Bétique, édifice qui sans doute n'appartient plus à l'ordre de Saint-Jacques de Compostelle, on voyait naguère deux pierres, qui avaient été les piédestaux de deux statues érigées en l'honneur de Matidia et de Marcia, sœurs de Trajan.

Trajan mourut en Asie dans la 117e année de l'ère vulgaire, 155e de l'ère espagnole. Le christianisme avait fait alors de grands progrès. Il s'était répandu de proche en proche; et déjà il commençait à se propager dans les pays occidentaux.

Il y eut sous Trajan quelques martyrs, mais l'empereur eut peu de part à la persécution. Dans quelques parties de l'empire, parmi lesquelles on ne cite point l'Espagne, les chrétiens furent poursuivis, non comme chrétiens, mais comme faisant partie d'associations interdites par la loi romaine. L'Espagne, malgré les récits de martyres, faits évidemment après coup, qui remplissent ses fastes ecclésiastiques, ne ressentit point la persécution. Le christianisme y pénétra tard, et avec infiniment plus de lenteur que dans les autres régions de l'Occident; l'histoire doit avant tout se préoccuper de la vérité, et telle est la vérité à cet égard. Les dieux au reste s'en allaient; et les chrétiens se montraient avec éclat dans l'Orient; déjà une école admirable s'était formée, composée de ces hommes éminens qu'on a appelés Pères de l'Église; mais, quant à l'Espagne, les traditions chrétiennes originaires sont incertaines et obscures; ceux des Espagnols qui, à cette époque, se convertirent à la foi du Christ, jetèrent si peu d'éclat qu'il n'en est parlé dans aucune histoire ecclésiastique.

A Trajan succéda Ælius Adrianus, pareillement Espagnol. Spartien, qui a écrit une biographie de cet empereur, prétend qu'Adrien a marqué lui-même dans les livres de sa vie qu'il était né à Rome : s'il est vrai, ce dut être par quelques raisons politiques, peut-être pour se faire aimer davantage des Romains. Mais ce qui paraît plus vraisemblable c'est que le texte de Spartien a subi en cet endroit quelque altération de la main des copistes. Tous les autres historiens, parmi lesquels il faut citer en première ligne Appien, Dion Cassius, Sextus Aurélius, Eutrope, Latinus Pacatus, Eusèbe, Thémistius, Aulu-Gelle, etc., s'accordent à lui donner Italica pour patrie. Sa filiation d'ailleurs est bien connue. Son père se nommait Ælius Adrianus Afer, et était cousin germain de Trajan; il était d'Italica. Sa mère, Domitia Paulina, était de Cadix.

Adrien était un homme singulier, changeant, inconstant; d'une taille au-dessus de la moyenne, beau de visage; il portait la barbe et les cheveux longs. Il était habile peintre, bon architecte, grand poète latin et grec, excellent mathématicien et cosmographe, et aussi bon philosophe qu'orateur disert. Avec tout cela propre au gouvernement et à la guerre, mais ami des arts et de la paix; il réunit en lui plus d'un contraste et rendit l'empire heureux sans pouvoir beaucoup l'être lui-même. L'histoire a remarqué qu'Adrien, qui devait son élévation au hasard de sa parenté avec Trajan, et n'avait eu qu'à se louer des bons soins que l'empereur avait pris de lui, évita soigneusement de marcher sur ses traces; il s'y étudia, s'y entêta, et cette secrète jalousie le jeta en beaucoup de légèretés et de contradictions. A tout prendre cependant, Adrien fut un des grands empereurs de ce temps-là, et qui n'a eu que le tort de vivre entre Trajan et Antonin. L'étrange sentiment que nous venons de signaler en lui le porta, dès qu'il eut pris possession du pouvoir, à retirer les légions romaines de la garde des conquêtes qu'avait faites son prédécesseur. L'Asie fut délaissée, et ce fut le premier exemple d'un pays

conquis et abandonné volontairement par Rome. Nous avons eu plus d'une occasion de voir combien elle s'acharnait aux contrées qui étaient passées une fois dans ses mains. L'empire cependant se trouva bien, en beaucoup de ses provinces, de cette disposition pacifique de son empereur, qui avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour la guerre. Grand voyageur, curieux de géographie, non moins que Bonaparte, il visita les provinces orientales et occidentales qui formaient le grand corps de l'empire romain, entre lesquelles l'Espagne était alors à beaucoup près la plus importante. C'était sa patrie d'ailleurs ; et il y vint. Il assembla les états à Tarragone ; et il eut le plaisir de rencontrer dans ses compatriotes des hommes de cœur, qui ne cédèrent pas à toutes ses demandes. Même en temps de paix, les possessions romaines étaient si vastes, qu'il fallait pour les garder d'innombrables légions, et Adrien demanda des renforts nouveaux à l'Espagne : les députés provinciaux eurent le courage de lui refuser ce subside d'hommes qui aurait achevé d'ôter aux populations espagnoles leur jeunesse et leur fleur. Du moins c'est ce qu'il est permis d'inférer du texte de plusieurs historiens anciens. Adrien soutint en personne la discussion à ce sujet, et ne remporta point l'avantage. Il ne paraît pas pourtant qu'il en ait été vivement contrarié ; cependant, tout en montrant cette louable parcimonie du sang national, on ne laissa pas de le fêter beaucoup pendant son séjour à Tarragone, et le voyage qu'il fit ensuite dans plusieurs autres villes de la Péninsule fut une suite de divertissemens et de réceptions triomphales. Adrien, bien qu'il en fût pressé, ne voulut point visiter Italica, sa patrie ; l'histoire ne nous dit pas pourquoi. Pendant son séjour à Tarragone, comme il se promenait seul dans un jardin, un fou l'assaillit une épée nue à la main : l'empereur était désarmé ; il se défendit d'abord par d'heureux mouvemens de cette attaque furieuse ; puis, saisissant l'épée de son adversaire et luttant avec lui, il le maintint ainsi jusqu'à ce

qu'on pût venir à son secours. Ayant appris que c'était un fou, il ne voulut pas qu'on le punît, et le fit livrer aux médecins. Mariana se contente de rapporter en cet endroit qu'Adrien fut à Tarragone en grand danger de la vie, sans dire à quel sujet, ni comment ni pourquoi. Telle est la manière de cet écrivain renommé.

Selon le récit de Sextus Rufus, Adrien ordonna une nouvelle division de l'Espagne, en six grandes provinces, la Bétique, la Lusitanie, la Carthaginoise, la Tarragonaise, la Galice et la Mauritanie Tingitane. Nous avons vu que déjà l'Espagne avait à cette époque comme des colonies en Afrique. Des légats consulaires nommaient les préfets de la Bétique et de la Lusitanie, ainsi que l'attestent les inscriptions de ce temps, et comme on le comprend par quelques passages mêmes du Code de Justinien; les autres quatre provinces étaient gouvernées par des procureurs. L'esprit compréhensif et facile d'Adrien ne dédaigna pas de s'occuper de droit civil; il fit donner plus d'uniformité à la législation et réformer la vieille jurisprudence.

Sous Adrien s'acheva la ruine nationale des Hébreux. Il fit rebâtir Jérusalem, il est vrai, mais il défendit à ses premiers habitans d'y reparaître. Il changea même le nom de la ville et lui donna le sien; Jérusalem ne fut plus Jérusalem, mais *Ælia Capitolina*. Les Juifs furent de plus en plus chassés des terres de leur antique patrie et poussés vers l'Occident. Le nombre des Juifs qui déjà peuplaient l'Espagne s'accrut peut-être alors; mais c'est bien certainement après la destruction de Jérusalem par Titus qu'il faut placer la première migration des Hébreux dans la Péninsule.

Les médailles, les monumens de tout genre dédiés à Ælius Adrianus, ou érigés en son honneur, sont nombreux en Espagne. Dans une inscription trouvée à Munda, il est appelé *Adrien, empereur, César, neveu du divin Nerva, Trajan, Auguste, Dacique, très-grand, Britannique, pontife suprême,*

pour la seconde fois investi de la puissance tribunitienne et du consulat, père de la patrie; cette inscription nous apprend encore qu'il remit à la province une dette, peut-être un arriéré sur les contributions publiques, d'un million neuf cent mille sesterces, et que, dans la longueur de vingt milles du fleuve Singillis à Certima, il fit rétablir à ses frais la voie publique. Les inscriptions, on l'éprouve à chaque pas en ce qui concerne l'Espagne, sont un des flambeaux de l'histoire avant l'introduction de l'imprimerie.

Les chrétiens cependant se multipliaient en même temps que les hérésies. Plusieurs des plus beaux génies des premiers siècles du christianisme avaient paru; Saturnin, Basilide, Carpocras, les Gnostiques, avec des qualités et des talens divers, divisaient l'église naissante, mais elle commençait à occuper l'Orient; l'Occident était moins travaillé de l'esprit nouveau; dans quelques parties, dans les Gaules, les chrétiens faisaient parler d'eux; mais ils étaient rares encore en Espagne. En Orient, on avait commencé une persécution; Adrien la fit suspendre. Il était à cet égard d'une tolérance digne des plus grands éloges. Eusèbe a conservé la lettre qu'il écrivit à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie : « Si quelqu'un » accuse les chrétiens, disait-il, et prouve qu'ils font quelque » chose contre les lois, jugez-les selon la faute; s'ils sont » calomniés, punissez le calomniateur. »

Un disciple de Basilide, du nom de Marc, passa, dit-on, vers ce temps en Espagne, où il prêcha la doctrine de son maître; il débuta, toujours selon la tradition, car on n'en trouve aucun témoignage dans les historiens contemporains, par la séduction d'une femme de famille noble, appelée Agape, et s'attacha un rhéteur du Nord, Elgidius ou Elvidius. S'il est vrai, ce Marc aurait été le précurseur de Priscillanus dans la Péninsule.

Adrien, vers la fin d'un règne qui n'avait pas été sans gloire, eut à souffrir d'une cruelle maladie qui n'abattit pas

son courage, et après l'adoption d'Antonin, choix qui l'honore, il ne songea plus qu'à mourir, mais à mourir gaîment, lui qui avait dit souvent « qu'un prince devait mourir en bonne santé et non impotent [1] ! » Quoique souffrant beaucoup, il quitta le monde en récitant des vers badins de sa composition [2].

Il ne faut pas dissimuler ici la plus grande énormité d'Adrien : son amour pour le bel Antinoüs. Antinoüs mort, il en fit un dieu, et un dieu qui ne fut ni moins bien servi ni moins honoré que les dieux du Capitole [3].

On a justement remarqué que ce prince, qui avait fait une divinité, pensa lui-même être rejeté de l'Olympe : Antonin eut beaucoup de peine à obtenir qu'on lui rendît les honneurs d'usage : l'apothéose lui fut enfin accordée.

A sa place fut intronisé E. Antonin, qu'on surnomma le Pieux pour les bons soins qu'il avait rendus à son père adoptif. Cet empereur fut l'un des plus aimés du peuple romain. Il avait coutume de dire qu'il préférait la conservation d'un citoyen à la mort de mille ennemis. Grand amateur de l'exactitude, ceux peut-être qu'elle incommodait disaient qu'il aurait coupé un pois en quatre [4]. A plusieurs égards il mérita d'être comparé à Numa. Il avait surtout sa passion de la justice et des lois [5]. Pendant vingt-deux ans et sept mois An-

1 Sanum principem mori debere, non debilem. Spart., in Æl. Ver.

2 Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.
Ibid., in Hadrian. nup.

3 Les médailles et inscriptions grecques en l'honneur de cette singulière déification d'Antinoüs par Adrien abondent. Nous nous contenterons d'en décrire une, dite de Castromène : elle représente un très-beau temple érigé par l'empereur Adrien en l'honneur de son cher Antinoüs. L'exergue porte ces mots : « Hostilius Marcellus, sacerdote d'Antinoüs. Adrien édifia ce temple. »

4 Κωμινοπρίσην ἐκάλουν. Plut., in Numa.

5 Οἷον ἐκ πηγῆς τῆς Νυμᾶ σοφίας, τῶν καλῶν καὶ δικαίων ἐπεισρεόντων εἰς ἅπαντας, καὶ διαχεαμένης τῆς περὶ ἐκεῖνον γαλήνης. Ibid., l.c.

tonin sut conserver la paix à l'empire. Durant cette longue période l'Espagne fut heureuse et se développa en elle-même et au dehors, mais toujours dans les voies du passé ; le christianisme n'y a que des fastes controuvés. Il s'est trouvé toutefois en Espagne peu d'inscriptions et de monumens en l'honneur du successeur d'Adrien. Il en est quelques-uns néanmoins qui attestent que la sollicitude d'Antonin pour ce pays ne fut pas moindre que celle de ses deux prédécesseurs : il l'aimait par reconnaissance parce qu'il avait donné à l'empire Trajan et Adrien, et il nomma pour son successeur Marc-Aurèle qui en était originaire.

Marcus Annius, devenu Marc-Aurèle, était parent d'Adrien : il était neveu de la femme d'Antonin, et fiancé à la fille de Vérus César. Il était d'origine espagnole : son bisaïeul paternel, qui, le premier de sa famille, vint s'établir à Rome, avait pour patrie Ucubis ou Succubis, ville de la Bétique, peu éloignée d'Italica, patrie d'Adrien.

Marc-Aurèle, ami de la paix par caractère et par philosophie, eut de tous côtés des guerres à soutenir, car déjà les barbares paraissaient sur la scène du monde. Les Quades, les Marcomans, les Daces, avant-garde des immenses populations qui devaient un jour se partager les dépouilles du monde romain, et superposer une nouvelle couche sur les couches connues de la race humaine, cherchaient à entamer l'empire sur divers points. Marc-Aurèle, le philosophe, ne put presque philosopher qu'en combattant. Mais, doué de plus d'un genre de vertu et de talent, ce qui est peu commun aux militaires, il fit admirablement la guerre, et n'en pensa pas moins, s'il est permis de s'exprimer ainsi en matière si grave. Ses sages principes de gouvernement firent le bonheur de l'Espagne comme du reste des provinces ; mais ce bonheur fut là aussi un moment troublé par cet esprit guerrier qui semblait susciter tous les peuples contre les possessions romaines. Une armée sortie de cette partie de la côte et de l'intérieur de l'A-

frique, qu'on appelait Mauritanie, où se sont élevés depuis les royaumes de Fez et de Maroc, passa le détroit et vint dévaster les provinces méridionales de la Péninsule. Le gouverneur romain, M. Gallus ou Vallius, et Sévère, alors questeur dans la Bétique, qui depuis devint empereur, se portèrent contre les agresseurs. Gallus, procureur ou intendant en chef de la province, leur fit bientôt lever le siége qu'ils avaient mis devant Singillis, aujourd'hui Antequera-la-Vieja ; puis, non-seulement il les chassa d'Espagne, mais encore il les poursuivit jusqu'en Afrique, sur les côtes de Tanger. Une inscription curieuse, en ce qu'elle nous donne une idée des immenses fonctions qu'avait souvent à remplir le même homme à cette époque, a été découverte à Gratz, en Styrie : il y est dit que ce Vallius, dont nous venons d'entendre le nom pour la première fois, était secrétaire des lettres des augustes, procureur des provinces belgique, germanique, bétique, etc., préfet des auxiliaires envoyés de l'Espagne dans la Mauritanie tingitane : PRÆFECTVS AVXILIORVM IN MAVRIT. TINGITAN. MISSORVM, etc. Une autre incription, trouvée dans la ville même d'Antequera, ne laisse aucun doute sur le nom du procureur qui en avait fait lever le siége. Maximin Gallus, procureur ou fondé de pouvoir des augustes, y est honoré comme *Patron* de l'ordre des Singilliens, c'est-à-dire du corps des citoyens formés de décurions, pour avoir délivré ce municipe du long assaut des barbares : OB. MVNICIPIVM. DIVTINA. BARBAROR. OBSIDIONE. LIBERATVM. PATRONO. CVRANTIBVS. G. FABIO. RVSTICO. ET. C. ÆMILIO. PONTIANO. Ces derniers étaient probablement les édiles de la ville, et nous apprenons encore, par cette inscription, que le siége qu'elle eut à soutenir ne laissa pas d'être fort long. Cette invasion des Mauritaniens doit se placer vers l'an 171 de l'ère vulgaire, 209 de l'ère espagnole.

Marc-Aurèle mourut dans la 933e année de Rome [1], à peine

[1] 180 de J.-C.

âgé de cinquante-neuf ans. Il avait régné dix-neuf ans et quelques jours. L'empire passa aux mains de son fils Commode; celui-ci hérita du pouvoir, non des vertus de son père. A tous les vices de sa mère Faustine, il joignait la bassesse d'âme d'un gladiateur. On sait de quelles turpitudes il souilla son règne; mais les turpitudes étaient les moindres de ses vices. Sa cruauté était d'une bête fauve. Un trait de cet homme suffit pour le peindre : Commode, rencontrant un homme chargé d'un ventre énorme, le lui fendit en deux, pour jouir du plaisir de voir se répandre ses entrailles [1]. Sous un pareil prince, l'Espagne dut s'estimer heureuse d'être à quelques centaines de lieues de la capitale : Commode, avec sa stupide tête étroite par le haut, et large aux mâchoires, ne souilla point ce pays de sa présence; il ne le frappa pas non plus de rigueurs particulières; mais on y eut à souffrir, comme dans le reste du monde romain, du détestable gouvernement de ce misérable. Commode, ayant épuisé le trésor, vendit les charges et les fonctions publiques; il mit en vente jusqu'au gouvernement des provinces; et ce fut la cause d'une série de malheurs sans gloire, dans lesquels l'Espagne eut sa bonne part. Des scélérats, des hommes de finances enrichis par le vol et l'usure achetèrent ces hautes magistratures, non pour l'honneur de gouverner, mais pour trouver une occasion d'accroître leurs biens; c'était pour eux une affaire, comme on dit, et rien de plus. Aussi ce furent partout d'abominables exactions : tout se vendit, jusques à l'âme et à la chair humaines. Ce système profita aux chrétiens : Commode leur vendit le droit de vivre et de croire en Jésus-Christ : tant cru, tant payé.

Il faisait au reste brûler vifs et mettre à mort avec des raffinemens de cruauté inouïs, singuliers, hommes, femmes, enfans. Il faisait livrer aux bêtes les mauvais plaisans qui n'admiraient

1 Obtunsi oneris pinguem hominem medio ventre dissecuit, ut ejus intestina subito funderentur. Hist. Aug., p. 128.

pas la beauté de son front étroit et triste, le front sacré, le front auguste de l'empereur[1]. Il n'épargnait pas même ses propres parens : Annia Faustina, cousine germaine de son père, fut mise à mort. Commode enfin sembla s'étudier à donner un démenti perpétuel au principe de l'hérédité. Comme Néron, c'était un homme fort sensible aux applaudissemens. Il mettait toute sa gloire à imiter les gladiateurs, et il s'abaissait jusqu'à se montrer jaloux de leur mérite ; Dion Cassius parle d'un nommé Julius Alexander, homme d'une force extraordinaire, et adroit tireur, qui combattit à cheval contre un lion, et le tua à coups de traits, aux grands applaudissemens du peuple. Commode en ressentit du dépit, et il fit effacer ce rival du nombre des vivans. On parla de révolte, de conspiration : c'était l'ordinaire prétexte aux exécutions sanglantes ; il est heureux même qu'on crût avoir besoin de prétexte. Nous avons cru devoir caractériser ici Commode, bien que ses frénétiques passions aient frappé plus particulièrement Rome que le reste de l'empire, parce qu'à défaut de mémoires spéciaux on peut par là s'imaginer ce que pouvait être sous un tel homme le gouvernement de l'Espagne. Il est plus que probable que, si des écrits contemporains sur la situation du pays pendant ce règne étaient venus jusqu'à nous, nous aurions à raconter des faits non moins graves que quelques-uns de ceux qui se passaient en Italie. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'histoire d'Espagne fut en cette moyenne antiquité si étroitement liée à celle de Rome, que plusieurs historiens de ce pays ont cru ne pas les devoir séparer. Garibay, en tête de chaque chapitre consacré à un empereur, n'omet jamais cette qualification : empereur de Rome, et seigneur d'Espagne[2].

1 Il faisait punir du même supplice ceux qui étaient coupables d'avoir lu la *Vie de Caligula*, par Suétone. La haine des livres a caractérisé les tyrans de toutes les époques. A toutes les époques, et avec l'aide du temps, les livres ont vaincu les tyrans. Les livres empêcheront tôt ou tard qu'il y en ait.

2 Voyez Garibay : Los XL libros del Compendio historial de las chronicas y

Commode périt enfin de mort violente; Marcia lui donna du poison, et, comme il râlait trop long-temps, un athlète, qui était de la conspiration, l'étrangla de ses mains. Commode avait régné douze ans, neuf mois et quatorze jours [1]. Si quelque chose doit étonner, c'est que ce monstre ait été souffert si long-temps.

Sous le très-court règne de Pertinax [2], l'Espagne n'éprouva aucun changement.

Pertinax était un vrai Romain : la paix avait été achetée des barbares par Commode; Pertinax leur fit redemander le tribut qu'on leur payait. Il voulut rétablir la discipline: les prétoriens l'égorgèrent. Ces prétoriens étaient devenus les arbitres souverains de Rome [3].

Pertinax tué par les prétoriens, l'empire lui-même fut mis à l'encan. Il faut lire l'histoire de cette abominable criée qui livrait ainsi le monde au plus offrant. Deux compétiteurs restaient seuls, et ils poussaient leur folle enchère : la pourpre demeura aux mains de Didius Julianus, le plus fou et le plus malheureux. Il l'avait emporté par une surenchère de douze cents drachmes; mais Didius s'était trop avancé: il ne put fournir la somme nécessaire. Le débiteur malencontreux des prétoriens fut en péril; on patienta quelques jours. Enfin on sacrifia Didius; Pescennius Niger, qui commandait l'armée d'Orient, fut appelé à l'empire. Cependant les légions d'Illyrie et les légions britanniques s'étaient soulevées; les pre-

universal historia de todos los reynos de España, por Estevan de Garibay. Amberes, MDLXXI. — Il établit César premier empereur de Rome et seigneur d'Espagne, *primer imperador de Roma y señor de España.*

[1] De l'an 933 à l'an 945 de Rome (180-192 de J.-C.).

[2] Il régna deux mois et vingt-huit jours. An de Rome 946 (193 de J.-C.).

[3] « Quoique les armées n'eussent pas un lieu pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposaient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'était-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats? » (Montesquieu, Consid. sur la grand. et la décad. des Romains.)

mières avaient choisi Septime Sévère; les secondes Clodius Albinus. L'empire resta au plus vaillant. Sévère défit Niger en Asie en trois combats ; après quoi il courut dans les Gaules, il livra bataille à Albinus sous les murs de Lyon, et le vainquit : dès lors ce fut le véritable empereur [1].

Pendant que ceci se passait, l'Espagne continuait à marcher dans les mêmes voies, ne ressentant que faiblement les grandes secousses de l'empire auquel ses destinées étaient liées. Elle n'y prenait part que de loin, ou par ceux de ses enfans qui entraient dans la composition des légions [2].

Sévère se montra peu favorable aux disciples de la croix. C'est sous ce règne qu'il faut placer la première persécution véritable soufferte en Espagne par les chrétiens. Pour les époques antérieures les preuves historiques font entièrement défaut; pour celle-ci, on en peut recueillir plus d'une. Il y a certitude du moins qu'à cette époque le christianisme avait pris quelque consistance en Espagne. Outre que Tertullien mentionne la Péninsule parmi les pays où le christianisme a fait de récens progrès [3], on trouve dans saint Irénée un témoignage encore plus concluant [4]. Il est donc évident que dès lors la foi avait pénétré dans plusieurs provinces de la presqu'île [5].

[1] Sévère était né à Leptis sur la côte d'Afrique. Il se trouva, dit M. de Châteaubriand, que le chef des Romains parlait la langue d'Annibal.

[2] Outre l'Italie les provinces depuis longtemps réunies à l'empire étaient seules admises à fournir des hommes aux légions, c'étaient l'Espagne et la Norique. Les hommes tirés des autres pays n'y figuraient qu'en qualité d'auxiliaires.

[3] Dans son livre contre les Juifs, c. 7.

[4] Etenim ecclesia.... per universum orbem usque ad extremos terræ fines dispersa ... Ac neque hæ quæ in Germaniis sitæ sunt ecclesiæ, aliter credunt aut aliter tradunt, nec quæ Hispaniis, aut Galliis, aut in Oriente, aut in Ægypto, aut in Africâ, aut in Mediterraneis orbis regionibus sedem habent. Verum ut sol hic a Deo conditus, in universo mundo unus atque idem est. Sanct. Iræn. Contrà Hæreses, l. I, c. 10.

[5] L'époque de la première introduction du christianisme en Espagne, a été l'objet d'une infinité de discussions entre les érudits espagnols. Il y a toute une bibliothèque là-dessus. Les Italiens y ont pris part ; mais cette question n'est pas sortie du cercle des conjectures. Un Italien, Cenni, a publié à Rome deux gros volumes in-4° sur les antiquités de l'église espagnole, lesquels éclaircissent peu la question.

La première introduction dut s'y faire sans doute par l'Afrique ; c'est la conjecture la plus vraisemblable, d'autant mieux que les premiers chrétiens connus de la Péninsule ont d'abord paru dans la Bétique. Pour échapper à la vigilance des magistrats, ils auront sans doute, comme leurs frères de plusieurs pays, tenu leurs assemblées secrètes ; ils auront vécu aux mauvais jours dans des grottes et des souterrains ; peu à peu ils se seront montrés et mêlés aux populations ; et, comme il parait par les témoignages que nous venons de citer, leurs assemblées ou églises s'y étaient assez multipliées dans la dernière moitié du second siècle pour frapper tous les regards. Ce fut aussi quelque temps après (quelques-uns marquent la neuvième année du règne de Sévère, où cet empereur ordonna en effet une persécution) que, pour la première fois, on sévit contre les chrétiens d'Espagne selon toute la rigueur des décrets impériaux. Les détails toutefois de la persécution n'ont pas été recueillis, ou du moins ceux que les écrivains espagnols nous en donnent manquent de ce caractère irréfragable qui est à souhaiter en tout rapport historique. Et ceci prouve encore que les églises espagnoles, dont parle saint Irénée, étaient alors dans un état d'infériorité réelle par rapport aux églises d'Orient ; car là où le christianisme comptait un grand nombre d'adhérens, il avait de glorieux et fervens apôtres, écrivains en même temps de haute portée, qui le confessaient par des livres et en transmettaient l'histoire à l'avenir.

Sévère, étant passé dans la Grande-Bretagne, où il battit les Calédoniens, et éleva, pour les contenir, la muraille qui porte son nom, tomba malade et mourut à York [1].

Sévère laissa l'empire à ses deux fils Caracalla et Géta : mais

[1] Il avait régné dix-sept ans huit mois et trois jours, de l'an 946 à l'an 964 de Rome (193 à 211 de J,-C.). On raconte que, « sentant sa fin approcher, il dit : J'ai été tout, et rien ne vaut (*Omnia fui et nihil expedit*). L'officier de garde s'étant approché de sa couche, il lui donna pour mot d'ordre : Travaillons, *Laboremus*, et il tomba dans le repos éternel. »

ils étaient ennemis mortels, et Caracalla, que son père avait nommé mal à propos Antonin, fit tuer son frère pour régner seul. On ne rapporte rien de ce règne qui concerne spécialement l'Espagne, sinon que Caracalla eut pour ministre un eunuque, né dans ce pays, du nom de Sempronius Rufus[1]. « Selon toute apparence, dit un historien espagnol[2], cet homme ne dut pas être d'un bon caractère, puisqu'il avait la faveur d'un si mauvais empereur. »

Caracalla périt près d'Édesse[3], assassiné par un nommé Martialis; Macrin, préfet du prétoire, avait ordonné ce meurtre. Il obtint l'empire, et ne fit rien[4].

Après Macrin, par un concours extraordinaire de circonstances, une intrigue de femmes porta à l'empire un enfant syrien, qui souilla la pourpre de tous les genres de turpitudes. Il tenait à la famille de Sévère par les femmes, et se nommait Avitus Bassien; on le surnomma Héliogabale, plus exactement Élagabale[5]. Après un des plus exécrables règnes de ces temps, Héliogabale fut tué avec sa mère dans des latrines[6], d'où on le traîna dans le Tibre. Il n'avait pas plus de vingt-deux ans quand il fut massacré[7]. Son nom fut effacé de tous les monumens, particulièrement en Espagne, où nous avons vu plusieurs inscriptions desquelles on l'a fait soigneusement disparaître comme une souillure.

Alexandre Sévère fut appelé à lui succéder. Sous son sage gouvernement, l'Espagne, tourmentée obscurément par les

1 Dion Cassius, l. LXXVII.

2 Ferreras.

3 Caracalla régna un peu plus de six ans, de l'an 964 à 970 de Rome (211 à 217 de J.-C.).

4 Les soldats le massacrèrent aprés quatorze mois de règne, l'an 71 de Rome (218 de J.-C.).

5 Ce surnom lui vint de ce qu'avant son élection à l'empire il avait été prêtre à Émèse, dans un temple dédié au Soleil, sous le nom syrien d'Elagabale, c'est-à-dire dieu des Montagnes. Lampridius, in Vit. El.

6 Atque in latrinâ, ad quam confugerat, occisus. (Hist. Aug.. p. 478.)

7 Il avait régné trois ans neuf mois et quatre jours; de l'an 771 à l'an 975 de Rome (218 à 222 de J.-C.).

indignes gouverneurs du choix des précédens règnes, fut rendue à une entière sécurité ; il n'y envoya que des hommes sages et amis du bien public ; et, en peu de temps, la Péninsule rentra dans cette prospérité qu'avaient altérée les empereurs monstrueux qui venaient de peser sur le monde.

Alexandre Sévère raffermit l'empire qui se dissolvait et se crevassait de toutes parts. C'était comme un vieil et splendide monument qui se soutient à l'aide d'étais et par des moyens factices. Sévère en retarda la chute. On marque, d'Alexandre Sévère, une particularité curieuse : il avait placé dans une espèce de chapelle domestique l'image de Jésus-Christ entre celles d'Apollonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée. Sous Sévère, les chrétiens, loin d'être poursuivis, avaient en lui un disciple ; du moins est-il certain qu'il aimait leur morale, et se plaisait à leurs livres. Dans ces premiers âges, on publiait les noms des prêtres et des évêques, et le peuple délibérait sur leur choix. Alexandre voulut qu'il en fût de même pour les gouverneurs des provinces ; il faisait proclamer leur nom, et il était loisible au peuple de blâmer ou d'approuver le choix de l'empereur. Cette loi flatta singulièrement les instincts de liberté des Espagnols ; ils la reçurent avec une grande joie ; et, depuis, leur gratitude multiplia les monumens en l'honneur de celui qui la leur avait donnée. Leur affection s'étendit jusqu'à sa mère Mammée, femme forte et courageuse ; une statue lui fut érigée à Acci ; nous avons vu qu'on appelait aussi cette ville *Colonia Julia Gemina Accitana*. Le piédestal portait cette dédicace : *Au nom et à la majesté de la mère de l'empereur Alexandre Sévère, le pieux, l'heureux et l'auguste, mère des camps et des armées.* Ce dernier titre était mérité par Mammée, qui, en plus d'une occasion, avait paru parmi les soldats, et les avait constamment soutenus de son crédit.

Sévère, après un règne de treize ans révolus[1], tomba sous

[1] De l'an 975 à l'an 988 de Rome (222-235 de J.-C.).

les coups d'assassins suscités par Maximin, officier de son armée. Il fut tué avec sa mère dans le bourg de Sécila, près de Mayence.

Dès cette époque l'empire se détache par lambeaux; le travail secret de sa décadence commence à se manifester à tous les yeux; on sent que le monde a perdu son pôle politique; bientôt ce ne va plus être qu'une lutte entre Rome (ce mot n'est déjà plus le mot juste) et les innombrables légions de barbares qui vont surgir.

Maximin lui-même, que l'on vient de faire empereur, est demi-barbare. C'est un Thrace; son père se nommait Micca, et était Goth; il s'est introduit dans l'armée romaine, et y a fait son chemin par sa force extraordinaire; le voilà empereur par l'assassinat. Il a vu que cela se pratiquait ainsi, et il a pris en cela exemple de ses prédécesseurs.

Maximin revient d'Allemagne pour s'opposer à de nouveaux empereurs que les armées nous ont faits; car les empereurs vont pulluler jusqu'à Dioclétien. Mais déjà les deux Gordiens ne sont plus; voilà Maxime et Balbin qu'on nous donne: laissez passer les deux nouveaux empereurs. On se bat pour eux par toute l'Italie. Cependant Maximin est lui-même tué près d'Aquilée[1]. C'est décidément Maxime et Balbin qui nous demeurent.

Sous Maximin, il y avait eu en Espagne quelques martyrs. On croit que la persécution prit naissance au sujet du soldat qui a inspiré l'un des plus beaux livres de Tertullien[2]. A leur avènement, les empereurs avaient coutume de faire des largesses aux soldats, et ceux-ci se présentaient couronnés de lauriers pour les recevoir. Quand Maximin fut proclamé, un légionnaire s'avança, tenant sa couronne à la main; le tribun lui demanda pourquoi il ne la portait pas sur la tête comme ses compagnons : « Je ne le puis, répondit-il, je suis

1 An de Rome 991 (238 de J.-C.).

2 Le livre de la Couronne.

chrétien. » Maximin se montra furieux de cette confession simple et digne, et il ordonna qu'on frappât les chrétiens pour l'offense imaginaire qu'il avait, disait-il, reçue d'un soldat de cette secte impie. C'est à ce temps qu'on fixe, avec assez de vraisemblance, le martyre de plusieurs chrétiens espagnols, notamment de saint Maxin, ou Maxime, que les Catalans appellent saint Maggin, dont on va jusqu'à donner la date précise, savoir le 20 août 235 de J.-C. On montre, à peu de distance de Tarragone, la grotte du mont Bufrugano, qui parait avoir été le lieu de l'exécution de Maxime.

Maxime et Balbin, qui avaient été faits empereurs malgré eux, subirent bientôt le sort commun; on ne les laissa pas régner tout-à-fait un an [1]. Les soldats les tuèrent. Il y eut guerre civile à la suite de ces meurtres. On se battit dans Rome même. Un petit-fils du vieux Gordien, d'une grande jeunesse, avait été nommé césar, comme par provision. Le sénat, le peuple et l'armée s'accordèrent à se donner cet enfant pour maître, et la guerre civile cessa. Pupienus Maximus et Cœlius Balbinus, à tout prendre, n'étaient pas sans mérite; le premier était fils d'un serrurier ou d'un charron; brave soldat, d'un caractère si sérieux qu'on l'avait surnommé le *Triste ;* le second était versé dans les lettres grecques et latines, parlant bien, orateur et poète: leur malheur fut d'être appelés à l'empire.

Gordien III, bien que les deux précédens Gordiens pussent compter à peine [2], régna honnêtement: grâce à un bon ministre, Mysithée, qui avait été son précepteur et dont il épousa la fille Furia Sabina Tranquillina, il soutint même fort dignement l'honneur de l'empire : il battit les Perses, et fût peut-être devenu un des meilleurs empereurs du temps, si

1 De l'an 990 à l'an 991 de Rome (237-238 de J.-C.).

2 Ils régnèrent à eux deux moins de deux mois, et pendant que Maximin lui-même vivait encore, ce qui faisait coexister trois empereurs. Nous en verrons tout à l'heure trente régner chacun de leur côté en même temps sur le même empire.

on l'avait laissé faire; mais l'usage ne le voulait pas. L'empereur avait à son côté son tyran. Mysithée avait été à la fois ministre et préfet du prétoire : à sa mort, un nommé Philippe, né à Bosra, en Arabie, lequel, dit-on, avait été bandit, l'avait remplacé dans ses fonctions. Philippe abusa de l'inexpérience du jeune empereur; par sa brigue il obtint de partager la pourpre avec Gordien : associé à celui-ci, il se sentit bientôt mal à l'aise. L'enfant, qui voyait la puissance s'échapper de ses mains, eut recours aux soldats; il les harangua : il ne voulait, leur dit-il, qu'avoir sa part égale de pouvoir; on la lui refusa; alors il consentit à n'être que préfet du prétoire, on le refusa encore; de déchéance en déchéance on le réduisit à demander la vie; cela même ne lui fut pas accordé, et, sur l'ordre de Philippe, il fut mis à mort. Gordien III avait régné cinq ans et environ huit mois[1].

Philippe conclut une paix honteuse avec les Perses, et se rendit à Rome après avoir enterré son rival avec pompe. Il laissa en partant à Priscus, son frère, le commandement de l'armée de Syrie, et celui des légions de Macédoine et de Thrace à Sévérien son gendre. C. Julius Saturnius Philippus, son fils, fut nommé césar. L'Espagne, à l'écart par sa position géographique des mouvemens désordonnés qui agitaient l'empire, dont la chute devait entraîner la sienne, était tranquille mais non indifférente spectatrice d'événemens qui la touchaient puissamment. Si elle ne se fût pas faite romaine, le moment eût été favorable pour s'ériger en nation indépendante, pour se constituer Espagne, et non autre chose; mais il y a dans la marche des événemens quelque chose qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer : ce sont les desseins éternels qui mènent le monde où nous nous agitons; et si une morale sociale belle et généreuse ne se dégageait pas tous les jours du passé, si elle n'entrait pas dans la pratique des

1 De l'an 991 à l'an 997 de Rome (238 à 244 de J.-C.).

hommes, à la vue des fautes et des crimes de nos pères, ce serait à désespérer de l'humanité, de l'avenir, de Dieu; la Providence ne serait plus qu'un vain mot.

Pendant que Philippe célébrait à Rome les jeux séculaires, dans la millième année de sa fondation, deux nouveaux empereurs s'étaient élevés; Priscus, frère de Philippe, fut déposé par les légions en haine de lui et de son frère, haine dont l'histoire ne nous dit pas le motif; elles proclamèrent Jotapien empereur, tandis que les légions de Mœsie et de Pannonie reconnaissaient Marinus en la même qualité. Voilà donc trois empereurs qui s'arrachent la pourpre. Dèce, l'un des meilleurs généraux romains, est envoyé par Philippe contre Marinus; les légions, mécontentes de Marinus, au lieu de combattre Dèce, tuent Marinus et nomment Dèce à sa place. Dèce s'y attendait peu; il hésite d'abord; mais on le menace de le tuer à son tour s'il refuse de se revêtir de la pourpre; Dèce se laisse saluer empereur.

Son élévation, qui pouvait paraître entachée de perfidie, l'affligea sincèrement; redoutant jusqu'à l'apparence de la trahison, il fit assurer Philippe qu'il se démettrait du pouvoir dès qu'il le pourrait sans danger pour sa vie; mais Philippe, qui n'était qu'artifices et dissimulation, jugeant de Dèce par lui, ne crut point à ces assurances, et il ne songea plus qu'à faire la guerre à son compétiteur. Celui-ci n'eut plus alors qu'un parti à prendre, celui d'être seul empereur; il marcha contre Philippe. Philippe fut vaincu et tué à Vérone. A Rome, son fils ne tarda pas à subir le même sort.

Eusèbe et Orose, dont quelques historiens confirment l'assertion, entre autres Baronius, affirment que Philippe était chrétien, et même qu'il avait fait pénitence publique par ordre de saint Fabien, évêque de Rome. Ce point est un de ceux qu'on n'a pu suffisamment éclaircir : le sentiment de Ferreras sur ce fait douteux est curieux et bien remarquable de la part d'un homme de sa robe : — « Sans oser décider cette

» question, dit-il, qui me paraît très-épineuse, et sur laquelle » je crois devoir laisser à chacun la liberté de penser ce qu'il » voudra, il me semble que ses méchancetés ne prouvent pas » qu'il n'ait pas été chrétien, mais seulement qu'il déshonora » ce caractère respectable, supposé qu'il l'ait eu. »

Dèce, qui avait d'éminentes qualités, était digne de compter au nombre des empereurs tolérans. Il suivit toutefois les entraînemens de la vieille politique romaine, et suscita une nouvelle persécution contre les chrétiens. La rigueur avec laquelle il les fit poursuivre fut si grande, que beaucoup, surpris dans le relâchement du repos, se sentirent trop faibles pour souffrir la violence des supplices; et il y en eut qui se rétractèrent. De ceux-ci, les uns apostasièrent publiquement et encensèrent les idoles, les autres signèrent et témoignèrent par écrit qu'ils avaient abjuré la croyance du Christ et sacrifié aux dieux. On nomma les premiers les *sacrificans*, et les seconds les *libellistes*.

En Espagne, Martial, évêque d'Emérita, ou, selon d'autres, de Légio, et Basilide, évêque d'Asturica, furent du nombre de ceux qui n'eurent pas la force de confesser le Christ; tous deux signèrent qu'ils adoraient les dieux de l'empire. Dès ce moment, Martial vécut en commerce continuel avec les flamines et les sacerdotes; Basilide se repentit, et demanda comme une faveur d'être reçu dans la communion des laïques [1]. Cette persécution emporta beaucoup d'autres martyrs encore en Espagne.

Cependant les Goths, qui déjà, sous Marc-Aurèle, étaient sortis de leur patrie ignorée, et s'étaient campés au bord de la Vistule, se remuèrent et firent osciller le monde [2]. L'em-

1 Saint-Cyprien, lett. 68.

2 « Les barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étaient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avait si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire. » (Montesquieu, Grand. et décad. des Romains.)

pire se trouvait envahi de deux côtés : par les chrétiens, d'une part, qui sapaient les vieux principes sur lesquels il avait été fondé [1]; et par les barbares, de l'autre. L'irruption était menaçante; quelque chose disait confusément à tous que le vieux monde était déplacé sur son axe, et n'avait plus de loi. Comme il arrive, tout semblait perdu aux uns, si l'on quittait les voies du passé; les autres ne voyaient de salut que dans les voies nouvelles; et, entre les deux idées qui se partageaient le siècle et le tiraient, pour ainsi dire, en sens divers, n'étant ni certain des vieilles maximes, ni touché des maximes nouvelles, le grand nombre était travaillé d'un doute douloureux, et comme d'une immense inquiétude, dans l'attente de l'avenir.

Tel était l'état des choses, quand le grand corps des Goths, d'où devait sortir toute une série de rois pour la Péninsule, fit encore un pas en avant sous Dèce.

Ce serait une curieuse histoire, si les élémens ne manquaient pour la faire, que celle de ces barbares qui se trouvent mêlés à toutes nos nations modernes; qui, sous les dénominations de Goths, d'Hérules, de Vandales, de Gépides, de Burgondes, de Scythes et de Huns, subdivisés encore en mille tribus, ont laissé leurs traces et comme leur alluvion sur tous

[1] Il faut voir à ce sujet les plaintes du préfet Symmaque : il écrit qu'il faut qu'on rétablisse l'autel de la Victoire, que c'est l'abandon des autels qui a perdu toutes choses. Rome a cessé d'être prospère depuis que l'impiété est devenue générale; il ne voit de remède au mal que dans la persécution des chrétiens : car, à quoi bon discuter ? Il faut agir, il faut sauver le Capitole.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connaissance des dieux, écrivait-il, que l'expérience de nos prospérités passées ? Nous devons être fidèles à tant de siècles, et suivre nos pères qui ont si heureusement suivi les leurs. Pensez que Rome vous parle et vous dit : Grands princes, pères de la patrie, respectez mes années pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers à mes lois; c'est par là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, et que les Gaulois l'ont été du Capitole. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix, nous la demandons pour les dieux indigètes. Nous n'entrons point dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs, et nous voulons offrir des prières et non des querelles. » (Symmaque, l. x, lett. 54.)

les pays de l'Occident. On voudrait connaître les origines et l'histoire de ceux de ces peuples surtout qui se sont identifiés à jamais avec les races qu'ils ont trouvées antiquement établies sur le théâtre de leurs conquêtes, et en ont, pour ainsi dire, renouvelé l'essence en s'y mêlant.

Les Goths, pendant les règnes qui viennent de passer sous nos yeux depuis Marc-Aurèle, poussés peut-être par d'autres nations qui se soulevaient derrière eux, tendant vers l'Occident, s'étaient rapprochés des frontières romaines; et, des bords de la Vistule, grossis de toutes les hordes qu'ils avaient trouvées sur leur passage et qu'ils s'étaient successivement incorporées, comme un fleuve qui déborde entraînant tous les fleuves moindres, ils s'étaient répandus dans la direction du Pont-Euxin, et ils campaient sur ses bords, par-delà le Danube, attendant une de ces impulsions, venant on ne sait d'où, qui devaient les porter plus loin encore, jusqu'à l'entière destruction du colosse romain. La Dacie ayant été conquise par Trajan, il n'y avait plus de barrière entre eux et l'empire; ils y touchaient; ils l'avaient là, pour ainsi dire, à portée, et ils l'entamèrent. La Dacie fut envahie par eux la première. Voilà les maîtres futurs de l'Occident; voilà peut-être nos ancêtres. La trahison, du reste, les a sollicités à cette première irruption; Priscus, frère de Philippe, et qui veut être empereur, leur a ouvert les portes du monde antique; les barrières sont tombées devant eux, et ces sauvages demi-nus se sont précipités. Ils ravagent les campagnes, emportent les villes d'assaut, rançonnent, pillent, égorgent tout ce qu'ils rencontrent dans leur marche. Cent mille habitans d'une seule ville tombent sous leurs coups [1]; puis, rassasiés de pillage et de meurtre, ayant fait un empereur romain [2], ils se retirent, multitude bruyante, enivrée de victoire, et, pour cette fois

[1] Philippopolis. (Voyez Ammien Marcellin, l. XXXI, c. 5.)

[2] De Priscus, frère de Philippe, qui leur avait révélé le secret de la faiblesse de l'empire.

satisfaite, entraînant à leur suite de lourds chariots chargés de butin, et poussant devant eux, comme des troupeaux de bœufs, des bataillons de prisonniers, les mains liées derrière le dos.

Dèce, averti de ce qui se passe, accourt avec une armée pour avoir raison des barbares. Mais Trébonianus Gallus, à l'exemple de Priscus et pour le même prix, se met d'intelligence avec eux, et le trahit. Dèce est inopinément attaqué, son fils tombe à ses côtés; enfin, entraîné dans un marais avec son armée, il y perd l'empire et la vie.

Gallus est proclamé empereur à la place de Dèce; et, comme la mémoire de Dèce était chère encore au peuple et à l'armée, il croit prudent de s'associer V. Hostilien, second fils de son prédécesseur. Dèce avait régné trente mois[1]. En lui avait reparu un peu de cette énergie romaine et de cette loyauté patriotique qui étaient devenues si rares; il eût pu contenir peut-être le flot des barbares qui ne se retira que pour refluer ensuite plus fortement.

Après sa mort, Gallus s'empressa de conclure un traité avec les Goths; et il s'engagea à leur payer un tribut; ce qui était la plus funeste chose qu'on pût faire dans l'intérêt de l'empire; car, comme dit Montesquieu, « quelquefois la lâcheté des » empereurs, souvent la faiblesse de l'empire, firent que l'on » chercha à apaiser par de l'argent les peuples qui menaçaient » d'envahir. Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que » celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire » acheter encore[2]. »

Hostilien ne tarda pas à être sacrifié à l'ambition exclusive de Gallus[3]. Le fils de celui-ci, Vibius Volusien, prit aussitôt sa place. Valens Hostilien paraît avoir eu des alliances espa-

[1] De l'an 1002 à 1004 de Rome (249-251 de J.-C.).

[2] Grand. et décad. des Romains, c. 18.

[3] Zosime dit la chose expressément. Victor veut que Valens Hostilien ait été emporté par une peste qui, partie d'Ethiopie, sévit alors avec violence.

gnoles. Sa femme peut-être était de ce pays. Moralès parle d'un monument érigé en son honneur et en celui de sa femme Cnéia Herennia Orbiana, par les habitans de Valence [1].

On sait que Dèce, bien que remarquable d'ailleurs, cédant aux obsessions des hommes qui, comme Symmaque, estimaient que tous les malheurs de l'état venaient du progressif abandon des dieux de l'antique Rome, avait fait poursuivre les chrétiens. Mais cette persécution ne paraît pas avoir été très-rigoureuse en Espagne; du moins n'en raconte-t-on aucune particularité certaine, digne de l'histoire.

Sous son successeur la persécution se ralentit un peu, et, environ la 254[e] année de Jésus-Christ, il se tint plusieurs conciles. Le pape Corneille à Rome, Cyprien à Carthage, s'opposèrent à l'esprit de rigueur qui voulait qu'on repoussât à toujours les apostats du sein de l'église. Ceux-là qui surent confesser le Christ dans les tourmens (Corneille et Cyprien furent martyrs depuis) et qui montraient un zèle si peu fanatique, étaient de véritables chrétiens, que les prêtres d'Espagne auraient dû imiter davantage dans la suite. On y traita aussi de la secte des Novatiens qui venait de s'élever.

Vers l'an 255, la peste continuant avec plus de fureur, on l'imputa aux chrétiens, et l'on se remit à les persécuter; mais il y eut encore cette fois peu de martys authentiques en Espagne.

Sous Gallus on entendit parler pour la première fois des Scythes. Ils avaient remué vers le Bosphore cimmérien. Les Scythes, les Goths, les Burgondes (Bourguignons), auxquels il faut joindre les Perses, occupaient toutes les forces de l'empire. La Macédoine, la Thessalie, la Grèce, l'Asie, faisaient une immense consommation d'hommes, et les levées se faisaient péniblement; l'Espagne fournissait toutes les années à ces guerres la meilleure partie de sa jeunesse, et il y avait

[1] Moralès, l. IX, c. 41.

des légions presque tout entières composées d'Espagnols: la plupart quittaient le sol national pour ne plus le revoir, et ils allaient mourir en Mœsie, en Thrace, en Perse, en Mésopotamie, en Arménie, pour le maintien d'un empire auquel leurs ancêtres avaient généreusement résisté, avec lequel ils s'étaient généreusement associés depuis, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; de telle sorte que la chute de l'un devait entraîner celle de l'autre. Gloire et revers, tout était devenu commun entre l'Espagne et Rome.

Émilien, qui commandait en Pannonie, marche contre les Goths; il leur livre bataille, et demeure vainqueur. Son armée, dans l'enthousiasme de la victoire, le proclame empereur. Il était alors en Mœsie. Émilien, avec l'assurance que donne le succès, écrit au sénat pour l'assurer qu'il chassera de la Thrace les barbares, et les Perses de l'Asie mineure et de la Mésopotamie, pourvu qu'on lui reconnaisse le gouvernement de ces provinces; qu'en ce cas il abandonnera au sénat le reste de l'empire; politique entachée de petitesse, politique de décadence; car l'empire devait être un et ne dépendre que de Rome, ou ce n'était plus l'empire. Émilien avait fait partie d'un contingent espagnol; il était de la Mauritanie tingitane, qui était une colonie dépendante de la Bétique, et il avait fait son chemin dans les armées romaines. Il avait de la bravoure; et c'était un assez habile général.

Cependant Gallus et son fils s'émeuvent de ce qu'ils appellent la trahison des légions de Mœsie; ils veulent marcher contre elles. Émilien les prévient; il passe en Italie. Les deux armées sont en présence; mais les soldats de Gallus le tuent lui et son fils, et se mettent aux ordres d'Émilien. Voilà Émilien seul empereur [1].

Sur le bruit de la mort de Gallus, les légions de Rhétie proclament Valérien. Il passe en Italie avec son armée. Mais,

1 En l'an de Rome 1006 (253 de J.-C.).

par un de ces reviremens si communs parmi les soldats romains de l'époque, Émilien est tué à son tour, entre Otricoli et Narni; et Valérien, délivré de son compétiteur par ses propres soldats, demeure seul maître. Émilien avait régné moins de quatre mois.

Les hostilités des barbares continuaient de tous côtés. Les Gaules étaient envahies par un corps de Germains, ou mieux de Franks, que, lors de leurs premières courses, on désigna par le premier de ces noms, et qui en effet appartenaient à la ligue des Germains [1]. Gallien fut envoyé contre eux par son père, sous la conduite de Posthume. Déjà une partie d'entre eux avaient passé les Pyrénées, longé les rivages méridionaux de la Péninsule, traversé le détroit et porté l'épouvante dans la Mauritanie. C'était un nouveau pas de cette race guerrière, de laquelle, mêlée aux Gaulois, devait sortir un jour un grand peuple. Déjà les Romains avaient eu affaire à ces peuples belliqueux, qu'une sorte d'instinct entraînait vers les Gaules; les Franks avaient été repoussés et battus près de Mayence. Gallien les attaqua dans leur propre pays, et obtint des succès contre eux. Il existe des médailles où Gallien est qualifié de *Germanicus Maximus*, le Germanique très-grand. Dans leur expédition d'Espagne, les Franks prirent Tarragone, et la livrèrent au pillage. Orose rapporte que, de son temps, on voyait encore à Tarragone et dans les campagnes voisines les traces des dévastations exercées par ces conquérans qui s'essayaient.

Cependant Valérien était en Illyrie, où il avait affaire aux

[1] Le nom de Franks n'était pourtant pas entièrement inconnu aux Romains. Sous Gordien III, les Franks s'étaient déjà montrés dans la Gaule; mais ils en avaient été repoussés par Aurélien, que nous allons bientôt voir empereur. Vopiscus (in Vitâ Aureliani, Hist. Aug.) rapporte une chanson de soldat où le nom de nos pères figure pour la première fois d'une manière honorable; les ancêtres des Polonais y sont aussi bien traités que les nôtres, aux dépens des Perses :

Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus;
Mille, mille, mille Persas quærimus!

Goths, aux Sarmates, aux Quades, n'ayant pas trop de toutes ses légions pour les repousser. L'avantage toutefois resta du côté des Romains. Pendant que son fils Gallien devait à Posthume ses succès, Valérien était assisté dans sa lutte avec les barbares par trois hommes qui, tous trois, devaient devenir illustres: ils se nommaient Claude, Aurélien et Probus. Ce n'étaient alors que d'habiles généraux, mais qui gagnaient l'empire en combattant. Les Perses, de leur côté, sous la conduite de Sapor leur roi, ravageaient les possessions romaines voisines de leur territoire, et Sapor n'avait pas un moindre projet que de chasser les Romains de toute l'Asie. Valérien, sur le bruit de l'expédition de Sapor, court d'Illyrie en Cilicie, pour s'opposer à ses progrès. Mais déjà Marcus Cyriades, un transfuge gréco-romain, s'était emparé de plusieurs villes au nom de Sapor : il avait fait mieux, il s'était fait nommer auguste. Rome avait un empereur de plus de la main du roi de Perse. Ce Sapor devait faire cruellement expier à la république ses triomphes passés, mais par des moyens indignes d'un loyal ennemi, par la trahison, dont la honte retombe sur celui à qui elle profite plus que sur celui qui en est la victime. Valérien, attiré dans une conférence sous prétexte de traiter de la paix avec le roi Sapor, ne s'est pas plutôt confié à cet homme sans foi, qu'il est fait prisonnier, et traité avec indignité. On sait ce qui advint de Valérien : pris contre toutes les lois et en violation du droit des gens, il est journellement insulté par Sapor, qui le soumet aux plus vils emplois. En lui les victoires passées de Rome, le nom romain subissent d'humilians affronts: Sapor va jusqu'à se servir de son prisonnier comme d'un marchepied pour monter à cheval; il foule orgueilleusement le dos revêtu de la pourpre d'un empereur romain. Valérien vécut trois ans selon les uns, neuf ans selon les autres, dans ce misérable esclavage. On ignore comment il mourut : quelques-uns disent qu'ayant irrité le monarque barbare, celui-ci le fit écorcher vif; d'autres, qu'il mourut

de maladie. Après sa mort, son indigne ennemi le poursuivit encore. Il fit tanner et teindre sa peau en rouge; et, l'ayant fait remplir de paille pour qu'elle conservât la forme humaine, il ordonna qu'on la suspendît au principal temple de Persépolis.

Cependant que faisait le fils de Valérien? Gallien se noyait dans les voluptés, entouré de courtisanes. Cet empereur efféminé, qui ne manquait pas de courage, chercha peu les occasions de le montrer. Il se plaisait dans la mollesse. Sa nonchalance était devenue proverbiale, et, comme nous le verrons, ceux qui avaient conservé quelque chose de l'antique vertu romaine appelaient Gallien une *peste impudique*.

Sous Valérien il y eut une persécution nouvelle des chrétiens. Selon quelques auteurs, ce fut la huitième. On les chassa des cimetières où ils s'assemblaient, et l'on en fit périr un grand nombre dans toutes les provinces de l'empire. Cette persécution emporta en Espagne Fructuose, évêque de Tarragone, et ses deux diacres Augurius et Euloge. Saint Laurent, dont le martyre est resté si populaire, périt à Rome dans le même temps. Laurentius était espagnol, né à Osca, qui est aujourd'hui, comme nous l'avons dit ailleurs, Huesca en Aragon.

Remarquons sous les règnes de Dèce, de Gallus, d'Émilien, de Valérien, la première introduction du christianisme chez les barbares. Elle s'y fit par la force des choses et par l'événement du monde le moins prévu. De Thrace et d'Illyrie, où ils n'étaient venus chercher que les biens terrestres, ils le ramenèrent vivant avec leurs prisonniers. La parole de ceux de leurs captifs qui étaient chrétiens ne tarda pas à germer chez ces peuples nouveaux. Les Goths en furent les premiers touchés : ces Goths, bien que grands destructeurs, étaient doués d'une aptitude admirable à se transformer, et, entre les peuples barbares, le plus barbare au commencement, il s'appropria, en moins de temps qu'aucun autre, et avec une faci-

lité merveilleuse, tout ce qui lui parut mériter d'être adopté des idées et de la civilisation du peuple romain. Il lui prit non-seulement ses usages, mais encore, en beaucoup de points, ses principes et ses idées. Et ceci est d'autant plus digne de remarque pour nous, que nous verrons ces mêmes Goths, encore tout barbares à l'époque où nous sommes, prendre la place des Romains en Espagne, et y apporter une politique, des mœurs et une civilisation où ne s'aperçoivent presque plus les traces et les habitudes sauvages qu'ils venaient à peine de dépouiller.

On ne peut parler du règne de Gallien sans mentionner les trente empereurs qu'on appela tyrans, pour les distinguer de l'empereur légitime[1]. Trébellius Pollion a écrit les vies de ces trente tyrans[2]. On se perd à les vouloir suivre; c'est Macrien en Syrie, Auréole en Dalmatie, Publius Valérius Valens en Macédoine, Titus Cestius Alexander Émilien en Égypte, Titus Cornélius en Afrique, Posthume, que nous avons vu vaincre pour Gallien, dans les Gaules; en Isaurie, Trébellien; en Thessalie, Pison; en Orient, en Occident, Cyriades, Baliste, Odenat, Zénobie, Lollien, Victorin, Victoria, Marius, Tétricus, Ingennus Régilien, Saturnin, etc., etc.; la main se lasse à écrire leurs noms. L'Espagne avait Posthume, qui la défendit des Franks. Il est impossible, dans l'absence de tout mémoire contemporain, de dire précisément quelle part l'Espagne prit aux reviremens de fortune des trente tyrans. Une inscription de Cordoue, citée par Masdeu, vient à l'appui de ceux qui ont cru que Posthume avait régné en maître dans la Péninsule. Posthume est appelé dans cette inscription empereur et césar et même père de la patrie.

Parmi ces tyrans, nommés au même titre et de la même façon que les souverains légitimes, il en est un qui témoigna,

1 Il y en eut trente au moins.
2 Trebellius Pollio. Valeriani duo; Gallieni duo, et trigenta tyranni. (Historiæ Augustæ Scriptores sex. Parisiis, MDCXX.)

d'une manière vive et originale, son mépris pour Gallien. C'était Marius; il avait été élevé au rang d'auguste, dans les Gaules, par Victoria, qui prenait elle-même ce titre et celui de mère des armées. Marius avait été armurier. « Je sais, » camarades, *commilitones,* dit-il en prenant possession de » son pouvoir, qu'on pourra me reprocher mon premier » métier; mais qu'on en dise ce qu'on voudra, toujours je » saurai me servir du fer, et plaise aux dieux que je ne sois » jamais amolli par le vin, les fleurs et les femmes, comme » Gallien, indigne de son père et de nous! Qu'on me reproche » mon état d'armurier, pourvu que les nations étrangères » reconnaissent par leurs défaites que j'ai appris à manier » le fer! Je dis ceci, parce que la seule chose que pourra » me reprocher Gallien, cette peste impudique, c'est que j'ai » fabriqué des armes[1]. »

Gallien fut tué d'un coup de flèche, lancé contre lui, près de Milan[2]. Il s'était arraché à ses délices, pour y assiéger un de ces nombreux compétiteurs que lui avaient suscités de toutes parts son impéritie et sa mollesse.

A Gallien succéda Claude, qui repoussa les Goths et les Germains. Après ses succès contre les barbares, Claude, dit-on, était incertain s'il attaquerait Tétricus en Occident, ou en Orient Zénobie, qui, après l'assassinat de son mari Odenat, avait rejeté la souveraineté de Rome, lorsqu'il fut atteint de la peste et mourut. Claude n'était pas un empereur ordinaire. Il obtint et mérita le surnom de Gothique. La guerre contre les Goths lui ayant paru à son avénement la plus importante affaire de la république, il s'y était attaché presque exclusivement. Il est curieux de voir comment Claude lui-même rend compte de la bataille terrible où il défit les Goths devant Nissa dans la Servie. — « Claude à Brocchus[3]. Nous

[1] Quod idcircò dico, quia scio mihi à luxuriosissimâ illâ peste nihil opponi posse nisi hoc, quod gladiorum armorumque artifex fuerim.

[2] En l'an 268 de J.-C. — [3] Brocchus était commandant en Illyrie.

» avons détruit trois cent vingt mille Goths et coulé à fond deux » mille navires. Les fleuves sont couverts de boucliers, les » rivages de larges épées et de petites lances. Les plaines sont » cachées sous des amas d'os blanchissans : nulle route qui » ne soit teinte de sang ; le grand retranchement formé par » une multitude de chariots réunis a été abandonné. Nous » avons fait tant de femmes prisonnières qu'il n'y a point de » soldat qui ne puisse s'en attribuer deux ou trois pour es- » claves. » C'était la revanche de Philippopolis. L'histoire nous apprend que le nombre des prisonniers fut si considérable qu'il y en eut assez pour peupler plusieurs provinces d'esclaves attachés à la culture des terres ; et ce fut là encore pour les Goths une sorte d'initiation : de guerriers féroces ils apprirent à devenir laboureurs. On fixe à cette époque l'incorporation des Goths dans les armées romaines ; beaucoup furent enrôlés et dressés à la discipline antique. Le gouvernement des Goths était une espèce de monarchie : parmi les prisonniers il y avait, selon Zosime, des rois et des reines : les Romains y étaient accoutumés.

La fortune avait secondé Claude d'un autre côté ; pendant qu'il battait les Goths, les tyrans s'étaient entre-détruits. Zénobie, Tétricus restaient à peu près seuls : il s'apprêtait à leur faire la guerre, avons-nous dit, lorsque la mort le surprit à Sirmich[1].

Claude s'était fait aimer des soldats : il mourait à la suite d'une victoire éclatante ; les légions s'empressèrent de choisir l'empereur qu'il leur recommanda. C'était Aurélien : Illyrien, né d'une prêtresse du soleil et d'un père colon, telles étaient sa bravoure et sa vivacité, que ses compagnons d'armes l'avaient surnommé Aurélien-l'épée-à-la main, *manus ad ferrum*. Aurélien subjugua les Daces, vainquit Zénobie et Tétricus, et prépara ce fameux triomphe dont son nom réveille l'idée,

[1] En l'an de J.-C. 270.

dans lequel furent déployés une pompe et un éclat inusités depuis long-temps : tous les peuples y figurèrent. Parmi les captifs menés à la suite du triomphateur, on comptait des rois et des reines ; Zénobie y était, ayant aux mains des chaînes d'or. Tétricus, quoique Romain et sénateur, y fut traîné en habit d'empereur. Flavius Vopiscus, qui a soigneusement énuméré les nations qui ornèrent ce triomphe, et qui nomme les Gaulois, les Franks, les Suèves, les Germains, les Alains, les Vandales, les Roxolans, les Sarmates et beaucoup d'autres encore, ne fait nulle mention des Espagnols[1]. Cet historien, d'ailleurs fort minutieux, ne rappelle rien non plus, dans tout ce qu'il nous dit de Tétricus, qui se rapporte à l'Espagne : Mariana toutefois, sans y être autorisé par aucun texte authentique, parle continuellement dans son histoire de la domination de Tétricus sur la Péninsule comme d'un fait avéré.

S'il est vrai, comme tout paraît l'attester, que l'Espagne n'ait pris chaudement parti ni pour Posthume ni pour Tétricus, comme il n'est fait d'elle presque aucune mention dans l'Histoire Augustale, elle semble avoir été la seule entre toutes les provinces romaines qui se soit abstenue de créer un empereur de son choix, en ce temps où l'on en voyait s'élever partout. Elle, qui avait donné l'exemple, depuis Galba, elle n'entra directement dans aucune des révolutions du pouvoir suprême.

Aurélien, entre Claude et Probus, tient un rang assez distingué ; doué de qualités brillantes, d'un grand courage, d'un coup d'œil prompt, sa vanité était démesurée : il séduisit par d'heureux dehors, plutôt qu'il ne se fit sérieusement estimer. Il était pourtant jaloux du nom romain. D'une sévérité redoutable, qui dégénérait quelquefois en cruauté, il souleva contre lui d'implacables haines et tomba enfin sous

[1] Vopiscus mentionne les Ibères, mais à côté des peuples de la Bactriane : il s'agit donc des Ibères d'Asie.

les coups de nombreux conjurés à Cænophrurium, près du Bosphore, comme il se disposait à porter la guerre chez les Perses [1].

Aurélien mort, il y eut un interrègne singulier après cette cohue d'empereurs que nous venons de voir. Chose étrange : les Romains manquèrent pendant quelques mois de cette facilité à se donner des maîtres qui les caractérisait si éminemment. A voir la lenteur avec laquelle on procéda au choix du successeur d'Aurélien, on eût pu croire qu'une révolution s'était faite dans l'état ; que d'une part l'armée avait abdiqué entre les mains du sénat le monstrueux pouvoir qu'elle s'était arrogé de faire et de défaire à son gré les empereurs, et que de son côté le sénat voulait mettre de la conscience dans l'élection du chef de l'empire. Il n'y avait cependant que lassitude et caprice peut-être dans la conduite réciproque du sénat et de l'armée. Le sénat enfin, pressé de faire un choix, nomma Claudius Tacitus, vieillard consulaire, fort attaché aux vieux principes de la république romaine, et qui s'était constamment conduit par les maximes qui dominent dans les livres de l'historien Tacite, dont il était descendant. Le règne de Claude Tacite fut fort court. Ce vieillard de soixante-quinze ans sut, toutefois, soutenir dignement le nom qu'il portait et l'honneur de la république.

On fixe à son règne les premiers mouvemens des Scythes Borans ; ils avaient traversé les Palus-Méotides, et ils avaient pénétré jusqu'en Cilicie. Tacite, malgré son grand âge, se porta contre eux, et il retrouva pour les combattre l'énergie d'un capitaine expérimenté. Cependant les légions qui, quelques mois auparavant, se montraient si réservées en ce qui touchait la pourpre, le tuèrent comme il se disposait à repasser en Europe [2].

[1] 275 de J.-C. — [2] 276 de J.-C.

Florien son frère, qui se crut des droits à sa succession, se fit proclamer auguste ; le sénat le confirma dans ce rang ; mais son règne fut encore plus court que celui de Tacite.

Tacite avait eu la manie du népotisme. Il avait, depuis son avénement, pourvu presque tous les membres de sa famille d'emplois et de dignités. Ayant placé un de ses parens nommé Maximin au gouvernement de Syrie, ce Maximin, homme dur et emporté, excita bientôt l'animadversion des légions ; elles se soulevèrent et nommèrent auguste Probus, un des meilleurs généraux de ce temps, dont la réputation égalait le mérite. Florien se porta contre le nouvel empereur ; mais, à peine arrivé à Tarse en Cilicie, ses propres soldats le tuèrent, et passèrent sous les aigles de Probus.

Probus, qui n'avait pas recherché la pourpre, se montra digne de la porter. Aussi habile politique que grand capitaine, Probus signala le commencement de son règne par une expédition en Gaule, dans la conduite de laquelle il agit avec la rapidité de César. Les Franks, les Bourguignons, les Vandales avaient fait irruption dans les Gaules : Probus les défit, les chassa au-delà du Rhin, les vainquit dans leur propre pays, et réprima encore une fois l'ardeur de ces peuples que leur génie inquiet poussait incessamment à la guerre. Le nombre des prisonniers faits par Probus au-delà du Rhin, chez les divers peuples qu'il était parvenu à y dompter, fut immense : les Germains et les Vandales en composaient la meilleure part ; il transporta des colonies de ces prisonniers dans la Grande-Bretagne. « Nous n'avons laissé aux barbares, » écrivait-il au sénat, que la terre nue de leur pays ; tout ce » qu'ils possédaient est maintenant à nous. Les campagnes » de la Gaule sont labourées par les bœufs des Germains ; » leurs troupeaux servent à nous nourrir ; leurs haras nous » fournissent des chevaux pour la remonte de notre cavale- » rie ; nos greniers sont pleins de leurs blés. » Tout cela avait été exécuté par lui en moins d'une année. Fermer la

Gaule aux barbares, c'était mettre l'Espagne à l'abri de leurs courses. La sûreté de l'une tenait à l'indépendance de l'autre. La Gaule était le chemin des Pyrénées.

Les succès de Probus ne furent pas moindres en Orient. Il y avait dans cet empereur de génie quelque chose du tempérament de Bonaparte. Par l'Allemagne il passa en Illyrie, battit et défit en diverses rencontres les Sarmates, remporta de pareils avantages sur les Gètes, assura de ce côté les frontières romaines; puis, ayant pénétré plus loin jusqu'à l'embouchure du Borysthène, chez les Scythes Bastarnes, il y fit de nombreux prisonniers, et, comme il y avait encore des terres incultes dans la Thrace, il donna ces terres à cultiver aux Bastarnes qu'il ramena à la suite de son armée. Ces Scythes y formèrent des colonies prospères. Un corps de Franks, auxquels Probus avait donné pareillement quelques terres non loin du Pont-Euxin, las d'un genre de vie qui allait mal à leur tempérament guerrier, quittent tout-à-coup leurs établissemens rustiques : ils se saisissent de quelques navires sur la côte prochaine, jettent la terreur dans toute la Grèce, abordent en Sicile, s'emparent de Syracuse, la pillent, passent en Afrique, essaient de surprendre Carthage, remettent à la voile, passent le détroit, longent les côtes d'Espagne, celles de la Gaule, et parviennent de la sorte jusqu'à l'océan Germanique, d'où ils regagnent enfin leur patrie.

L'Egypte, la Thébaïde, l'Éthiopie furent successivement le théâtre d'expéditions où l'avantage demeura constamment du côté de Probus. Par ce chemin il marcha vers la Perse. Sapor ne régnait plus, mais la honte du traitement qu'il avait fait subir à Valérien pesait au cœur de Probus. On retrouve dans les paroles suivantes, que rapporte Ammien Marcellin, quelque chose de la première proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Vous voulez des richesses, disait-il à son » armée qui murmurait; voilà le pays des Perses. Croyez- » moi, de tant de trésors que possédait la république ro-

» maine, il ne reste plus rien; et le mal vient de ceux qui
» ont appris aux princes à acheter la paix des barbares. Nos
» finances sont épuisées, nos villes détruites, nos provinces
» ruinées. Un empereur qui ne connaît d'autres biens que
» ceux de l'âme n'a pas honte d'avouer une pauvreté hon-
» nête. »

Probus fut un des grands empereurs de la décadence. Il mit une digue puissante à l'inondation des barbares : politique habile, zélé administrateur, il accorda les plus grands encouragemens à l'agriculture. C'est par ses légions que les premiers ceps furent plantés dans les Gaules et dans la Pannonie (la Hongrie), sa patrie. Il abolit, dit-on, l'édit de Domitien qui interdisait les nouvelles plantations de vignes en Espagne. Ce fait est douteux; l'édit de l'insensé Domitien ne put jamais être rigoureusement appliqué, et il était depuis long-temps tombé en désuétude lorsque Probus parvint au pouvoir. A en juger par ce que sut faire Probus dans la situation difficile où se trouvait l'empire, nul doute qu'il n'eût su gouverner pacifiquement avec autant de succès qu'Auguste lui-même, si les circonstances eussent été autres, si la guerre n'eût pas été l'impérieuse nécessité du temps.

Néanmoins, ses soldats le tuèrent. Telle était l'habitude contractée par la milice. Il suffisait de la volonté d'un soldat; il n'avait qu'à frapper l'empereur. Probus, qui n'aimait pas que les légions restassent oisives quand elles n'étaient pas occupées à la guerre, les employait au desséchement d'un marais, à la vue de Sirmich, sa patrie, lorsqu'il fut frappé[1].

A Probus fut donné pour successeur Carus, qui, à peine auguste, nomma ses deux fils, Carin et Numérien, césars, et les associa à son pouvoir. Carin eut pour partage le gouvernement de l'Occident, savoir, de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne. Vicieux et dissolu, Vopiscus nous le

1 An de J.-C. 282.

montre plus occupé de ses sales plaisirs que du bien des provinces soumises a son pouvoir. Selon quelques historiens, Carin serait venu lui-même en Espagne. Vopiscus, qui donne de longs détails sur tout ce qu'ont fait les empereurs dont il écrit la vie, ne parle point de ce voyage de Carin. Vopiscus, toutefois, qui ne fait aucune mention de l'Espagne dans la vie de Carus, la nomme, dans celle de Carin, comme faisant partie des provinces à lui confiées; et pour la première fois peut-être, chez un historien romain, il est parlé, dans ce passage, des *Espagnes* au pluriel. D'assez nombreuses inscriptions, où la flatterie est prodiguée à Carin, sembleraient indiquer qu'il fit en effet quelque séjour dans l'Espagne citérieure. La plupart sont consacrées à perpétuer le souvenir de plusieurs monumens embellis ou exécutés dans la Péninsule sous son administration; il en est une, rapportée par Moralès et répétée par Mariana, qui se trouvait à Sagonte dans le marché public, dans laquelle, aux titres ordinaires donnés à l'empereur, de césar, d'auguste, de pieux, de souverain pontife, investi de la puissance tribunitienne et du pouvoir consulaire, est ajouté celui de proconsul, qui impliquait l'obligation d'une résidence personnelle. Mariana marque ce temps comme celui où commença à être donné en Espagne aux gouverneurs romains le titre de *comites*, d'où est venu le titre nobiliaire de comtes. Dans les autres provinces de l'empire, il y avait des *comites* depuis le règne de Marc-Aurèle.

En Orient, Carus mourut comme il était occupé de son expédition contre les Perses, après avoir obtenu le titre de Persique ou de Parthique[1]. La mort de Carus fut une mort mystérieuse, et qui rappelle celle de Romulus. Il périt, dit-on, d'un coup de foudre. La lettre que son secrétaire Calpurnius écrivit à Rome à ce sujet donne à penser toute autre

[1] Les Romains confondaient encore à cette époque les Perses avec les Parthes, malgré la différence caractéristique des deux peuples.

chose. — « Notre empereur Carus étant malade, mandait Cal-
» purnius, il est survenu un orage affreux, mêlé de ton-
» nerres et d'éclairs si violens, qu'ils ont répandu la con-
» sternation dans toute l'armée, et nous ont empêchés de
» discerner au vrai ce qui s'est passé. Après un coup de
» tonnerre plus furieux que tous les autres, tout-à-coup on
» s'est écrié que l'empereur était mort, et ses domestiques,
» dans la douleur où les jetait la perte de leur maître, ont
» brûlé sa tente. De là est né le bruit que c'est le ton-
» nerre qui l'a tué ; mais, dans la vérité, il est mort de sa
» maladie. »

Carin et Numérien furent reconnus empereurs, Carin pour l'Occident, Numérien pour l'Orient. Carin continua sa vie dissolue. Numérien, doué de qualités heureuses, ressentit si vivement la perte de son père, et versa tant de larmes à cette occasion, qu'il en perdit presque la vue. A cause de cela on le portait en litière couverte parmi les légions.

Voici comment il finit :

La mort de Carus[1] avait semblé de mauvais augure pour la guerre contre les Perses; on y avait renoncé; et Numérien revenait vers Rome. Aper, préfet du prétoire et son beau-père, et qui voulait l'empire, crut qu'il était le seul obstacle à son élection, et il le tua furtivement dans sa litière, laissant au hasard le soin de découvrir la mort de l'empereur. Depuis plusieurs jours on le portait ainsi sans savoir qu'il n'y avait plus qu'un cadavre dans cette litière. Tombé en putréfaction, la mauvaise odeur qui s'exhalait du corps de Numérien fit enfin connaître qu'il n'était plus.

Les brigues d'Aper furent malheureuses. L'armée ne s'empressa point de lui accorder l'objet de son ambition. Les légions s'assemblèrent, et Aper fut écarté. On nomma Dioclès, un Dalmate qui s'était distingué dans les diverses guer-

[1] Carus avait régné de seize à dix-sept mois (282 à 283 de J.-C.).

res du temps, et que vous connaissez tous sous le nom de Dioclétien [1]. Il était *domesticus régens*, commandant des officiers militaires du palais. Son élection se fit à Chalcédoine. Aper, tué de la propre main de Dioclétien, réalisa la prophétie de la druidesse de Tongres, qui avait promis l'empire à celui-ci quand il aurait tué un sanglier [2].

Dioclétien, voulant entrer dans la plénitude de ses droits, se mit en mesure d'enlever au frère de Numérien les provinces qu'il retenait encore. L'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne, la Rhétie, étaient sous la domination de Carin. Dioclétien marcha contre lui; leurs armées se rencontrèrent. Après quelques engagemens sans résultats décisifs, les soldats de Carin, las de ses débauches, le tuèrent et se rangèrent sous les aigles de Dioclétien.

La seconde année de son règne, Dioclétien se donna pour collègue à l'empire Maximien Hercule ; bientôt il nomma césars Constance Chlore et Galère.

Constance eut le gouvernement des trois provinces qu'on s'était accoutumé à voir réunies dans les mêmes mains. L'Espagne, durant tout le règne de Dioclétien, fut donc particulièrement gouvernée par Constance Chlore.

La grande affaire de ce règne, celle qui a laissé une plus longue mémoire, ce fut la persécution des chrétiens, ordonnée malgré Constance Chlore et presque malgré Dioclétien lui-même ; elle fut néanmoins appliquée dans les pays soumis au premier, comme dans le reste de l'empire. Poussé par Galère, Dioclétien avait signé l'édit de proscription à Nicomédie. On en fit d'abord l'essai sur les lieux mêmes où il avait été promulgué ; bientôt on l'étendit à tout l'empire.

1 Le premier nom de Dioclétien fut Dioclès. Ce nom lui venait de la ville où il était né, Dioclea, en Dalmatie. Sa mère portait le même nom que la ville, et s'appelait Dioclea. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il voulut donner à son nom une forme romaine, et il l'allongea, se faisant appeler Diocletianus au lieu de Dioclès. Dioclétien fut élu l'an 284 de J.-C.

2 *Aper*, en latin un sanglier.

Des préfets, choisis parmi tout ce que l'aristocratie romaine avait de plus furieux ennemis des nouveautés (c'était ainsi que se qualifiaient eux-mêmes les défenseurs du vieux temps), furent chargés de veiller à son exécution et envoyés dans les diverses provinces avec cette mission expresse. Dacien, en qualité de procurateur ou de gouverneur, fit poursuivre les chrétiens, des Pyrénées à l'Océan, et il trouva dans les populations espagnoles, fortement imbues de paganisme, une sympathie singulière et un appui qui effrayèrent la minorité : les abjurations se multiplièrent. Il y eut pourtant des martyrs, mais en assez petit nombre.

L'Espagne était encore presque toute païenne avant que Constantin fût parvenu à l'empire, et, comme nous le verrons, elle demeura attachée à l'ancien culte long-temps encore après. Ele eut même alors le triste courage, pour nous servir d'une expression du savant auteur de l'*Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, de témoigner sur un monument public de l'approbation qu'elle donnait aux persécuteurs. Selon l'usage, et pour la millième fois, on croyait avoir *éteint ou anéanti* l'idée qu'on n'avait fait que persécuter ; on croyait en avoir triomphé à jamais.

Voici la curieuse inscription rapportée par Masdeu dans son *España Romana*, et qui témoigne de cette approbation.

III INVICTI CAESARES
MATRI DEVM
SACELLO
IN DVRII AMNIS ANCONE
INSTRVCTE
SVB MAGNAE PASIPHAES NVMINE
PRIVATVM DIANAE SACRVM
FORDAM VACCAM ALBAM
IMMOLAVERE
OB CHRISTIANAM

EORVM PIA CVRA
SVPPRESSAM EXTINCTAMQVE
SVPERSTITIONEM
DIOCLEC.
MAXIMIAN
GALERIVS
ET CONSTANTIVS
IMPER. AVGGGG. PERPETVI.

« Cet acte de paganisme, dont le vertueux Constance Chlore lui-même est rendu complice, dit M. Beugnot, révèle assez le fanatisme qui régnait alors dans la Lusitanie.

» L'aristocratie romaine, continue le même auteur, exerçait en Espagne une terrible influence. La richesse de ce pays, sa proximité de l'Italie, l'impossibilité où les peuples étaient d'y porter les armes, furent les causes qui conseillèrent de bonne heure aux patriciens d'y acquérir des propriétés et d'y élever l'édifice de leur puissance. Partout où nous voyons le crédit de l'aristocratie solidement établi, nous pouvons dire que l'ancien culte était respecté et peut-être même redouté. Quant à l'Espagne, il suffit de parcourir la liste des magistrats qui l'ont administrée depuis Constantin jusqu'à Valentinien, pour se convaincre que pendant tout ce temps elle resta soumise à l'influence des chefs du parti païen. On voit sur cette liste les noms des Saturnins, des Catullinus, des Sextilius Agesilaüs, des Arcadius, des Capitolinus, des Prétextatus..., personnages qui tous nous sont connus par leur piété ou par leur fanatisme. On comprend ce que devenaient les lois de tolérance quand leur exécution était confiée au zèle de tels magistrats.

» Nulle part, en Occident, la dernière persécution (celle de Dioclétien) n'avait ébranlé plus de consciences, effrayé plus de courages et amené plus d'apostasies qu'en Espagne. »

L'événement capital qui signala la fin du règne de Dioclé-

tien ne doit pas faire oublier vingt années de gloire. Dioclétien, au commencement de l'année où il signa le décret fatal, était dans la dix-neuvième année d'un règne toujours heureux. Quand il abdiqua, il avait redonné une apparence de solidité à l'empire. Sa politique fut constamment habile et modérée. Par la division de l'empire en quatre grands départemens, placés sous quatre maîtres, liés d'intérêt et de volonté, et dont le choix témoigne de sa connaissance des hommes, prêts à se soutenir et à se venger les uns les autres au besoin, il ôta aux légions la facilité de changer d'empereurs selon leurs caprices. Les réformes qu'il fit dans l'armée diminuèrent de beaucoup l'influence funeste qu'elle avait usurpée dans le gouvernement de l'état. Sans doute, les conséquences que ces changemens eurent dans la suite ne furent pas toutes heureuses; mais mieux valait encore cette dépossession des soldats, l'empire y dût-il perdre en gloire, que l'insupportable et brutale domination qu'ils exerçaient sur toutes choses, par la violence et le meurtre. Le turbulent despotisme des légions était devenu incompatible avec tout progrès. Le principe selon lequel elles se conduisaient était celui des tyrans : *Sit pro ratione voluntas*. Il ne pouvait être dans sa nature de se perpétuer.

Ces réformes de l'armée furent plutôt, d'ailleurs, un retour vers l'antique discipline qu'une désorganisation. Les légions n'en combattirent que mieux. En Perse, en Thrace, dans la Rhétie, dans les Gaules, elles firent des prodiges de valeur contre des peuples et des ennemis qui, à chaque occasion, renouvelaient leur manière de combattre.

L'histoire de tous les faits glorieux du règne de Dioclétien occuperait trop de place ici. Nous savons de quel intérêt est le récit de ces événemens; mais nous savons aussi que, s'il nous est permis de les rappeler brièvement, et d'en donner le caractère général, parce qu'en définitive l'histoire du pays même qui est l'objet de ce livre s'y lie, et que sa destinée en

dépend, le détail en appartient en propre à l'histoire romaine. La rapide caractérisation que nous avons faite de l'empire et des empereurs, et que nous continuerons de faire au milieu des récits spéciaux, est nécessaire toutefois; car l'empire porte maintenant l'Espagne et sa fortune; elle existe en lui et par lui; on la sent au fond de sa grande histoire. L'intérêt des événemens militaires, depuis Auguste, s'est retiré de la Péninsule; mais jusqu'à Augustule, étant toute romaine, ce qui touchait Rome la touchait aussi. Détachée du grand empire, elle se renouvelle et recommence d'exister dans d'autres mœurs et dans d'autres idées. Mais jusque là elle subit toutes ses influences; elle partage toutes choses avec lui; elle est comme un enjeu dans tous les hasards qu'il court. En se plaçant au point de vue de l'époque et dans l'ignorance de l'avenir, on redoute, pour les peuples qui se sont faits ou sont devenus romains, le moment où s'écroulera le grand empire; on le suit avec une curiosité vive, pendant qu'il lutte, se relève, retombe, se divise, produit dans son sein même les idées et les faits qui en doivent amener le morcellement en nations indépendantes, il est vrai, mais malheureuses au commencement, ne gardant de lui, de sa langue, de tout ce qui constituait sa civilisation, que cette faible partie qui est la première couche, en quelque façon, de la civilisation de tous les peuples de l'Occident.

La persécution ordonnée par Dioclétien ne s'exerça sous son règne que pendant deux ans et deux mois. Après son abdication, Galère la continua en Orient avec de nouvelles violences pendant un espace de huit années. En tout, elle dura près de dix ans. L'Espagne, plus heureuse, n'eut à en souffrir que durant les deux dernières années de Dioclétien.

Après l'abdication de Dioclétien, et celle, plus forcée que volontaire, de Maximien Hercule, les deux césars Constance Chlore et Galère furent reconnus empereurs; leurs attributions demeurèrent les mêmes; tout ce qui était en deçà des

Alpes fut laissé à Constance ; les Gaules, l'Espagne, l'Angleterre restèrent dans son partage ; mais son fils Constantin, comme il l'espérait et comme l'aurait désiré Dioclétien, ne fut point nommé césar. La persécution contre les chrétiens cessa entièrement en Espagne dès que Constance Chlore en fut seul maître. Toutefois l'exercice public du nouveau culte n'y fut point immédiatement laissé libre, et les conditions de l'église n'y changèrent que sous Constantin.

CHAPITRE DIXIÈME.

De Constantin à Théodose. — Commencemens de Constantin. — Il devient maître de tout l'empire. — Sa politique, ses principes, sa conversion. — Sa conduite à l'égard des païens. — État de l'église chrétienne d'Espagne au commencement du règne de Constantin. — Concile d'Illibéris. — Règne des trois fils de Constantin. — Magnence et son frère reconnus empereurs en Espagne. — Règnes de Julien, de Jovien, de Valentinien et de Gratien. — Avénement de Théodose.

De 306 à 379 de J.-C.

Constantin était l'aîné des fils de Constance Chlore. Né à Naïsse en Mœsie, vers l'an 274 de J.-C., sa mère, du nom d'Hélène, était fille d'un hôtelier, ou peut-être tenait elle-même une hôtellerie [1]. On a contesté la légitimité de la naissance de Constantin, et il paraît en effet qu'il naquit avant le mariage d'Hélène et de Constance. Après son élévation, ce dernier, ayant répudié Hélène, avait épousé Théodora, fille de la femme de Maximien Hercule. Il en avait eu trois fils et trois filles.

Constantin de bonne heure s'était distingué à la guerre. Il avait suivi Dioclétien en Égypte, en Illyrie, et il s'en était fait estimer. Galère, après l'abdication de Dioclétien et sous divers prétextes, l'avait retenu près de lui à Nicomédie, bien que son père, vieux et malade, et se disposant à porter la guerre dans la Grande-Bretagne, le pressât vivement de venir le rejoindre. On a soupçonné Galère de mauvais desseins sur Constantin, et il paraît qu'il l'eût fait tuer s'il l'eût osé. Constantin s'échappa de Nicomédie. Il rejoignit son père dans

1 Saint Ambroise, auteur contemporain, dit expressément qu'elle tenait une hôtellerie, et que telle fut l'origine de ses liaisons avec Constance.

les Gaules au moment où il allait s'embarquer, déjà malade, pour la Grande-Bretagne. Constance mourut à York [1], laissant sa part de l'empire à ce fils qui lui était particulièrement cher, et qui avait montré déjà qu'il était digne de la pourpre. Les légions le reconnurent pour empereur; mais Galère ne lui confirma que le titre de césar, et accorda à Sévère celui d'auguste.

Constantin avait été élevé par son père, homme doux et juste, professant la tolérance en matière de religion, et ami même des chrétiens, dans une espèce de déisme pur, détaché de tout esprit de superstition. Quand il parvint à l'empire, il était dans cet état de doute où l'on n'appartient ni au passé ni à l'avenir. Il était loin encore d'être chrétien, et il n'était déjà plus païen. César, et bientôt auguste, il ne se montra point autre; il suivit avec indifférence et avec un mépris intérieur les rites de la religion de ses pères, résolu seulement à une chose, à repousser toute superstition, et à accorder à tous les cultes une protection égale.

La fortune de Constantin eut un développement graduel. Nous le voyons d'abord maître de fait en Occident en l'an 306. Galère est le chef de l'empire; Constantin n'est à ses yeux qu'un césar, chargé de l'administration des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne; Sévère est le seul associé au pouvoir de Galère, au même rang que lui. L'exécution de l'édit de Dioclétien a cessé complètement dans les provinces tombées sous le gouvernement de Constantin; mais rien encore n'indique même qu'il soit chrétien.

Galère veut lever une taxe extraordinaire; il irrite Rome et l'Italie. Maxence, fils de Maximien Hercule, est proclamé empereur à Rome. Sévère marche contre lui. Maximien Hercule, qui a repris la pourpre, attaque Sévère, le force dans Ravenne, et le contraint à se donner la mort. Maximien fait

[1] En l'an 306 de J.-C.

alliance avec Constantin : il lui donne en mariage sa fille Fausta, et le nomme auguste.

Cependant Galère passe en Italie pour déposséder Maxence; mais, arrivé à Narni, il s'effraie de son entreprise, et retourne en Orient. Maximien partage la pourpre avec son fils Maxence.

Galère associe Licinius à son pouvoir : il le nomme auguste. Daïa Maximin, neveu de Galère, qui commande en Syrie, et qui sous Dioclétien avait été nommé césar, voit ce choix d'un œil jaloux; il prend les armes et force son oncle à le nommer auguste. Le même titre est reconnu à Constantin par Galère. Voilà donc quatre empereurs, plus un cinquième et un sixième en Italie, Maxence et Maximien Hercule, considérés comme illégitimes par les quatre autres.

Maximien Hercule rompt avec son fils, et se rend d'abord près de Galère. De là il se transporte dans les Gaules près de son gendre. Il conspire contre lui, s'empare de quelques villes du midi de la Gaule; Constantin quitte les bords du Rhin, où il était occupé à repousser les Franks, marche contre son beau-père, l'assiége dans Marseille, le fait prisonnier. Maximien Hercule ayant, dit-on, tenté d'assassiner Constantin dans son lit, celui-ci le fait étrangler.

Galère se préparait à porter de nouveau la guerre en Italie contre Maxence, lorsqu'il mourut à Sardique en 311. Maximin et Licinius se partagent ses états.

Maxence, qui déjà avait réuni l'Afrique à son empire, déclare la guerre à Constantin pour y joindre les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre. Sur le seul bruit du projet de Maxence, Constantin assemble ses troupes, en lève de nouvelles, et marche sur Rome. C'est ici que vient se placer, selon quelques-uns, la miraculeuse vision du *Labarum*. « L'empereur Con-
» stantin, dit Ferreras, traversait les Alpes, uniquement oc-
» cupé de la guerre qu'il entreprenait et des suites qu'elle
» pourrait avoir. Persuadé de l'inutilité d'offrir des sacrifices

» pour le succès de cette entreprise aux dieux que les Romains
» adoraient, dont la fausseté des augures avait été si souvent
» reconnue, il fit réflexion que le Dieu, auteur de la nature,
» était celui que son père avait vénéré, et le seul et véritable
» Dieu, auteur de toutes les félicités. Déjà convaincu de cette
» vérité, il vit un jour dans le ciel, un peu après midi, une très-
» belle croix, près de laquelle étaient ces mots écrits : IN HOC
» SIGNO VINCES (avec ce signe tu vaincras); prodige qui fut vu
» de plusieurs de l'armée, et qui remplit Constantin d'éton-
» nement et d'admiration. » Eusèbe (*in vitâ Constantini*) prétend lui avoir entendu raconter la chose de sa bouche, et fixe l'époque de la céleste apparition au passage des Alpes. Lactance avance qu'elle n'eut lieu qu'au moment de la dernière bataille où Constantin défit Maxence. On sait dans quelle catégorie de faits il faut ranger celui-ci. Comme tous les hommes supérieurs, nés dans des siècles faciles à se laisser séduire par le merveilleux, Constantin crut devoir accréditer le bruit de ce miracle qui servait sa politique. Il est à remarquer toutefois que, dans le premier moment, on parla bien d'une vision, mais si confusément, que les uns crurent que c'était un signe païen, et les autres un signe chrétien, qui était apparu à Constantin. Plus tard il n'y eut plus de doute; c'était une croix avec le chiffre de Jésus-Christ. Le *Labarum* de Constantin devint alors l'étendard de l'empire [1].

Maxence, battu en diverses rencontres, perdit enfin l'empire et la vie dans la célèbre bataille du pont Melvius. Maître de Rome, le fils de Constance Chlore le fut bientôt de tout l'Occident. Il venait de faire un nouveau pas. Il n'y a plus que trois empereurs : Constantin en-deçà de l'Adriatique, et Licinius et Maximin au-delà.

1 Les empereurs romains avaient leur étendard, qu'on nommait *Labarum*. Le *Labarum* des prédécesseurs de Constantin avait toujours été orné d'attributs païens. Constantin y substitua la croix de Jésus-Christ, avec les deux lettres grecques X et P.

Une erreur commune chez les historiens des premiers siècles, c'est de nous donner la conversion de Constantin comme déterminée d'en haut et toute spontanée : elle fut, au contraire, lente et graduelle. D'abord il méprise les vieux rites; il écoute les chrétiens, et il adopte quelques-uns de leurs principes; les premiers adoptés sont ceux qui sont le plus exempts de merveilleux; bientôt le merveilleux s'y mêle; l'imagination grecque s'exalte; partout on voit l'intervention active de Dieu. Les succès toujours heureux de Constantin, la mort tragique ou douloureuse des ennemis de l'église, sont des succès et des châtimens qui doivent témoigner à tous de l'excellence et de la vérité de la religion nouvelle. Constantin se laisse entraîner dans cette direction. De là l'auréole de miracles dont on a entouré son histoire : lui-même ne fut pas fâché que les choses suivissent ce cours, et il y aida de son mieux.

Constantin n'est encore qu'empereur d'Occident (en 312), et il n'est pas encore chrétien. Cela est maintenant hors de doute pour tous ceux qui ont approfondi la matière; mais il est ennemi de la persécution; il se prête d'assez bonne grâce à quelques cérémonies païennes, mais il n'a nul respect au fond pour les vieux dieux. Son premier soin est de rendre un édit contraire à celui de Dioclétien. Il le fait ratifier par Licinius et par Maximin, pour qu'il soit rendu exécutoire dans toutes les provinces de l'empire.

L'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne sont à Constantin (en 312); Maximin et Licinius ont le reste. Bientôt (en 313) la discorde éclate entre Maximin et Licinius; Maximin est vaincu; les états de Maximin passent au pouvoir de Licinius.

Licinius et Constantin étaient ennemis secrets; la guerre s'allume entre eux. Constantin, vainqueur en plusieurs combats, force par un traité (en 315) Licinius à lui abandonner plusieurs grandes provinces. Neuf ans plus tard, nouvelle

rupture ; nouveaux succès de Constantin. Une paix de quelques jours est suivie d'une nouvelle défaite de Licinius. Réfugié à Nicomédie, il ne croit pas pouvoir s'y défendre ; il se rend de lui-même à Constantin. Le vainqueur l'envoie à Thessalonique, où bientôt il est mis à mort.

Licinius mort, Constantin resta seul maître de l'empire (en 323), et c'est d'alors seulement qu'il put manifester avec plus de suite son système politique et religieux.

Le règne de Constantin est d'une importance générale dans l'histoire par ce côté ; la protection qu'il accorda aux chrétiens, la profession de christianisme qu'il fit sur la fin de sa vie, eurent une telle influence sur le monde, que l'on peut dire que ce fut l'un des règnes les plus féconds en résultats pour ainsi dire universels. C'est par là aussi que nous avons à le considérer en même temps que dans ses rapports avec l'Espagne.

Les partisans de la nouvelle religion étaient, au moment de l'élévation de Constantin, répandus dans tout l'empire ; mais ils étaient loin, même en Orient, de former la majorité. Ils avaient pour eux les talens, l'audace, la science, je ne sais quoi de hardi qui imposait à la multitude. Depuis quelques cinquante ans environ, depuis la première école à la fois philosophique et religieuse où brillaient les Tertullien, les Cyprien, les Origène, le langage des chrétiens, moins pur, faisant sans cesse appel aux miracles, fortement figuré, frappait davantage la foule, et les conversions devenaient de jour en jour moins rares. Le paganisme cependant était loin d'avoir perdu toute son autorité, et sa chute fut, comme celle de l'empire romain, lente et en quelque façon secrète.

Sous Constantin, les chrétiens, sortant de la plus terrible persécution qu'ils aient eu à supporter, furent naturellement disposés à s'exagérer leur victoire. Le sang des martyrs avait glorieusement coulé. On avait employé contre eux tous les moyens de coërcition que peut suggérer le génie de la tyran-

pie, et, au lieu d'abattre ce que les fidèles du paganisme appelaient l'hydre de la superstition du Christ, un empereur ami des chrétiens venait de monter au trône : il y avait là de quoi se réjouir et s'exalter.

Le christianisme cependant n'avait pas fait de tels progrès, même en Orient, que son succès fût assuré. Nous l'avons dit, le paganisme était encore, dans tout l'empire, la religion de la majorité. A ce moment la religion du Christ était pour beaucoup encore *prava et immodica superstitio*. On n'osait plus l'accuser, comme dans les premiers temps, d'être *l'ennemie du genre humain* [1]. On ne croyait plus au *promiscuus concubitus*, et aux *epula thyestea* dont on avait chargé les premiers chrétiens; mais on la haïssait maintenant pour la réalité de ses principes. Comme au fond de cette religion il y avait en effet quelque chose de radicalement différent des principes sur lesquels reposait la société romaine, quelque chose qui ne pouvait s'accommoder de l'ordre établi, ceux qui tenaient à cet ordre s'étaient soulevés contre elle; et c'était, sous Constantin lui-même, la plus grande partie des populations. Pour ne parler que de l'Espagne, l'étude approfondie des croyances de ce pays, à cette époque, donne pour résultat certain que les païens y étaient encore au commencement du quatrième siècle dans l'effrayante proportion de trente contre un. Après la faiblesse qu'avait rencontrée partout en Espagne la dernière persécution, ce fut donc un bienfait immense pour la

1 Voyez le compte que Tacite rend de la première persécution sous Néron : « Pour apaiser la rumeur, dit Tacite (au sujet de l'incendie de Rome dont Né- » ron était l'auteur), Néron supposa des coupables, et frappa de peines cruelles » ces hommes qui, rendus odieux par leur infamie, sont vulgairement appelés » chrétiens. Ce nom leur vient de *Christus*, qui sous le règne de Tibère fut en- » voyé au supplice par le procurateur Pontius Pilatus. Réprimée pour un mo- » ment, cette funeste superstition reparaissait sans cesse, non-seulement en » Judée, berceau de ce mal, mais dans Rome même, où tout ce qu'il y a de » honteux et d'atroce afflue et est honoré. On arrêta d'abord ceux qui se décla- » raient, et par leurs aveux on convainquit une multitude de gens, non pas » d'avoir mis le feu à la ville, mais d'être animés de *la haine du genre humain*. »

religion chrétienne que la bienveillance dont elle devint l'objet. Elle n'eut plus qu'à se défendre contre l'opinion publique; le chef de l'état non-seulement la laissait respirer, mais encore encourageait ses efforts, ne laissant au vieux culte que le droit de se maintenir de lui-même, et non par l'oppression de ses ennemis. Il ne lui ôtait que le pouvoir d'opprimer.

Ce fut là, quoi qu'en aient pu dire les historiens ecclésiastiques grecs, romains et espagnols, tout ce que fit Constantin politiquement pour la nouvelle religion; et c'était assez : c'était le seul rôle conforme à la justice qu'il lui fût permis de jouer comme empereur. Comme homme il fit plus; il professa hautement le christianisme, et cet exemple entraîna un grand nombre de conversions. Mais en cela il ne fit qu'user des principes de liberté religieuse qu'il avait proclamés pour autrui. L'abolition du paganisme, dans un temps où il y avait encore tant de païens, eût été non-seulement un acte impolitique, mais plus encore un acte injuste, dirigé en sens inverse de l'édit de Dioclétien, mais basé sur le principe détestable de la servitude des consciences. Constantin, caractère mêlé de bien et de mal d'ailleurs, mais caractère incontestablement grand, a été véritablement le fondateur de la liberté des cultes. Il ne fut point coupable, heureusement, de ce dont tant d'écrivains pieux le louent, il ne détruisit point les temples, il ne défendit pas le culte public de la vieille théogonie, sous des peines sévères, comme on lui en a fait mal à propos honneur; il eût voulu le faire, qu'il ne l'eût pu; l'état des esprits s'y opposait. C'eût été soulever contre lui Rome à peu près tout entière et les deux tiers au moins du reste des populations de l'empire. Son action se borna donc à établir la liberté des cultes et de la conscience ; à donner à tous des droits égaux en matière religieuse; et, malgré ce qu'on peut justement lui reprocher d'ailleurs, c'est une assez glorieuse entreprise pour qu'on lui pardonne bien des choses par la seule considération de ce bienfait.

Il était de l'école de Lactance : *Nihil est tam voluntarium quam religio.* Pendant tout son règne, il ne fit pas autre chose que s'efforcer de ramener païens et chrétiens à la pratique de cette théorie.

Dans la vie de Constantin par Eusèbe[1], on voit, par un édit rendu vers la vingtième année de son règne, combien est erronée l'assertion des historiens ecclésiastiques sur la prétendue destruction des idoles attribuée à cet empereur.

« Je consens, dit-il, que ceux qui sont encore engagés » dans les erreurs du paganisme jouissent du même repos » que les fidèles. L'équité qu'on gardera envers eux et l'é» galité du traitement que l'on fera aux uns comme aux au» tres contribueront notablement à les mettre dans le bon » chemin. *Qu'aucun n'en inquiète un autre ;* que chacun » choisisse ce qu'il jugera le plus à propos ; que ceux qui se » dérobent à votre obéissance aient des temples consacrés » au mensonge, puisqu'ils en veulent avoir ; que personne » ne tourmente ceux qui ne sont pas de son sentiment. Si » quelqu'un jouit de la lumière, qu'il s'en serve autant que » possible pour éclairer les autres, sinon qu'il les laisse en » repos. Autre chose est de livrer des combats pour acquérir » la couronne de l'immortalité, et autre chose d'user de la » violence pour contraindre quelqu'un à embrasser une re» ligion. »

Voilà assurément de nobles principes, et auxquels l'inquisition d'Espagne a donné long-temps un cruel démenti. Il y a dans ces paroles un sens exquis, et c'est la seule base qui s'accorde avec la liberté et la raison. Ces principes, du reste, sont entièrement conformes à ceux du divin maître au nom duquel on a tant commis de crimes et de violences. La liberté politique, la liberté civile, sont filles de la liberté religieuse. Et n'y a-t-il pas, par extension, toute la théorie de la liberté

[1] Eusèbe, Vit. Const., n. 56.

de la presse elle-même dans ces simples et admirables paroles de Jésus-Christ, lorsque, frappé par un des serviteurs du grand-prêtre pendant qu'il parlait, il se tourna vers lui, et lui dit : « *Si j'ai mal parlé, faites voir que ce que j'ai dit est mal ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* » C'était comme une condamnation anticipée de toutes les tyrannies exercées depuis en son nom. Constantin, bien qu'il y ait été ardemment provoqué, n'eut pas à se reprocher d'avoir ouvert la porte à la persécution, dans l'intérêt de la nouvelle religion contre l'ancienne.

Mais, quand bien même ce n'eussent pas été là ses principes, la politique lui en aurait fait un devoir dans la situation où se trouvait l'empire.

Cette situation a été parfaitement caractérisée dans un mémoire sur le souverain pontificat des empereurs romains, inséré dans la collection des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « Lorsque Constantin se déclara » en faveur des chrétiens, dit l'auteur de ce mémoire, La- » bastie, presque tout le sénat ne professait encore que le » paganisme; toutes les charges civiles et militaires étaient » entre les mains des païens; ils peuplaient la cour, les » villes et les armées; en un mot, le paganisme était la reli- » gion dominante, et à peine les chrétiens, dont la plupart » vivaient inconnus ou cachés, faisaient-ils la douzième ou » peut-être la vingtième partie de l'empire. Dans ces cir- » constances, l'empereur aurait-il pu, sans un danger évi- » dent de révolte, se déclarer d'abord ennemi du culte reçu? » Ses sujets n'auraient-ils pas craint qu'il voulût les forcer » à changer de religion, et quels terribles effets cette crainte » ne pouvait-elle pas produire! Il est donc bien plus proba- » ble qu'en changeant lui-même de religion Constantin n'a » rien négligé pour rassurer les peuples sur les consé- » quences qu'ils avaient lieu d'appréhender d'un tel chan- » gement. »

En Espagne, ce ne fut qu'au commencement du quatrième siècle qu'on vit s'élever quelques édifices pour la célébration du nouveau culte, que se formèrent les églises; ce n'est que d'alors que paraissent les évêques et les pasteurs : précédemment les rites chrétiens s'y célébraient dans des maisons particulières, quoique, en beaucoup d'autres pays, il y eût, antérieurement à la persécution de Dioclétien, des monumens publics où se tenaient les assemblées des fidèles; ce qui suffit pour démontrer combien sont peu fondées les traditions et les légendes qui remplissent les histoires d'Espagne écrites par des ecclésiastiques, selon lesquelles le pays eût compté un grand nombre d'églises et d'évêques, long-temps avant l'époque dont nous parlons.

Mariana, Ferreras et Masdeu, sans parler de beaucoup d'autres, sont pleins de récits de ce genre, et paraissent préoccupés du soin de mettre en relief tout ce qui pourrait établir que leur pays a été, de tous les pays de l'Europe, celui qui a embrassé le christianisme le premier et avec le plus d'ardeur. Mais c'est là un fait que contredisent tous les monumens historiques authentiques, et qui n'a de fondement que dans l'imagination de ces historiens.

Tous les actes de l'authenticité desquels on ne saurait douter témoignent, au contraire, du petit nombre de chrétiens que l'avénement de Constantin trouva en Espagne. Ce petit nombre lors de la persécution de Dioclétien avait singulièrement faibli, comme on l'a vu plus haut; l'église espagnole toutefois, dans quelque petite proportion qu'elle se trouvât par rapport aux églises d'Occident, compta quelques dignes confesseurs de la foi, et tint bon contre toutes les violences comme contre toutes les séductions. Si beaucoup ne reçurent pas la couronne du martyre, ceux qui confessèrent le Christ dans les bûchers et sur la roue n'en méritèrent que mieux, aux yeux de Dieu et des hommes. Le plus juste bravant le plus fort, avec la seule puissance de la conscience

humaine, a été partout un beau spectacle, mais là surtout où les chrétiens étaient le plus isolés, le plus laissés à eux-mêmes.

Sortie de la crise, l'église espagnole, effrayée du nombre de désertions qu'elle avait éprouvées, songea à raffermir le cœur de ses trop faibles adeptes, et à régler les choses de la foi et du culte dans une assemblée générale. Les chrétiens, à qui il était permis enfin de respirer, dans l'année même où Constantin prit sa part de l'empire de ce côté-ci des Alpes, tinrent un concile à Illibéris, ville qui depuis est devenue Grenade. Les actes de ce concile, qui jettent le plus grand jour sur la matière, nous sont parvenus ; on y voit quel était le véritable état de la religion à cette époque, à quel degré dominait encore le paganisme, quels étaient les rapports de l'ancien et du nouveau culte. Ce précieux document [1] sert aussi à faire juger du degré de valeur morale et intellectuelle des premiers chrétiens qui en faisaient partie.

Le premier canon porte défense à quiconque a reçu le baptême, à moins qu'il ne soit point encore en âge de raison, d'entrer dans les temples de l'idolâtrie pour s'y livrer à des actes d'adoration, sous peine d'être exclu à jamais de la communion des fidèles, même à l'article de la mort.

Il est défendu aux chrétiens de donner leurs filles en mariage aux Gentils, aux Juifs et aux hérétiques.

Le négoce est interdit aux évêques et aux prêtres.

On y prescrit le jeûne, excepté dans le mois d'août et de juillet, pendant lesquels la faiblesse du corps est trop grande, dans les pays chauds, pour le supporter.

Il est défendu aux chrétiens de monter au Capitole des païens pour assister aux sacrifices. Si un fidèle se rend cou-

[1] Voy. Aguirre, Collectio maxima conciliorum Hispaniæ, t. I, Concil. Illiberitanum, l. I, c. 2, 3, 4 et seq. — Voy. aussi, dans la Collect. max. concil. omnium Hispaniæ, auctore Jos. Catalano, t. 2, les très-curieux commentaires de Gabriel Albaspinœus sur les canons de ce concile d'Illibéris.

pable de cette faute, elle ne pourra être rachetée que par dix ans de pénitence.

Les chrétiens qui auront accepté les fonctions de flamines et sacrifié subiront la même peine; s'ils se sont bornés à donner des jeux, ils recevront le pardon, après l'accomplissement de la pénitence.

Les prêtres des faux dieux, qui auront seulement porté la couronne, sans sacrifier ni contribuer de leur bourse aux frais du culte des idoles, seront reçus à la communion, après deux ans d'épreuves.

Le duumvir chrétien (magistrat municipal) devra, pendant l'année de sa magistrature, s'abstenir d'entrer dans les églises, parce que les devoirs de sa charge l'obligent à assister au moins à quelque cérémonie païenne.

Il est défendu aux femmes de donner leurs robes pour l'ornement d'une pompe païenne, et aux propriétaires de terres de passer en compte ce qui aura été employé pour construire une idole.

Le concile exhorte les fidèles à ne point souffrir, autant qu'il leur sera possible, d'idoles dans leurs propriétés; s'ils craignent la résistance de leurs esclaves, qu'au moins ils se conservent purs eux-mêmes.

Un canon enjoint expressément la continence aux évêques, aux prêtres et aux diacres. Beaucoup étant mariés, il leur est recommandé de pratiquer l'abstinence avec leurs femmes.

Il est défendu de placer des tableaux dans les églises, d'y peindre sur les murailles aucune image. La doctrine des Iconoclastes fut certainement celle de la primitive église.

Les chrétiens gaulois, goths, espagnols, avaient coutume de laver les pieds de ceux qui recevaient le baptême; il est défendu aux prêtres de suivre cet usage, comme aussi de recevoir en ce ministère quelque aumône ou rétribution que ce soit.

On y blâme encore l'usage de tenir des flambeaux allumés

pendant le jour dans les cimetières, parce que, disent les pères, on y trouble par là le repos des esprits bienheureux. Les femmes ne doivent pas non plus veiller pendant la nuit dans les cimetières, parce que ces veillées religieuses donnent lieu quelquefois à des désordres graves.

Les pantomimes, les cochers du cirque, ne pourront être reçus à la communion que préalablement ils n'aient renoncé à leur métier pour le présent et pour l'avenir.

Le canon LX[e] est fort remarquable : il y est déclaré qu'un chrétien tué sur la place dans l'action de briser une idole ne doit pas être regardé comme un martyr, parce que l'Évangile ne l'ordonne point, et que les apôtres ne se sont jamais livrés à de semblables actes.

Il y a, comme on voit, dans ces dispositions disciplinaires, au milieu de beaucoup de choses qui témoignent d'une science peu profonde et qui ne sont pas entièrement exemptes de superstition, quelques principes excellens et des indices de jeunesse et de force qui font concevoir l'influence qu'acquerront prochainement les chrétiens, malgré les nombreux obstacles qui s'opposent encore à leurs progrès.

Les évêques qui assistèrent à ce concile furent au nombre de dix-neuf, presque tous de la Bétique. Osius, évêque de Cordoue, qui assista pareillement au concile de Nicée, et joua un grand rôle dans les affaires religieuses de ce temps, en fut une des lumières[1].

On nomme encore Félix de Guadès, lequel y présida comme le plus ancien, Sabinus d'Hispalis, Sinage d'Egabro, Pardus de Mentesa, Cantonus de Virgis, Valère de César-Augusta, Mélanthius de Toletum, Vincent d'Ossonuba, Successus d'Eliocrota, Patrice de Malaga, Camérinus de Tucci, Secundinus de Castulon, Flavius d'Illibéris, Libérius d'Émérita, Décentius de Legio, Janvier de Salaria, Quintiénus

1 Voy. sur Osius Isidore de Séville, Operum, t. I, de Vir. illustr., c. 5, p. 186, etc.

d'Evora, et enfin Eutychiénus de Basta. Outre ces dix-neuf évêques, il y avait encore trente-six sacerdotes et beaucoup de diacres.

L'année précise où se tint ce concile n'est pas, comme on le croit communément, l'année même où Constantin fut proclamé empereur par les légions de Bretagne. Il y a certitude qu'il fut tenu après la persécution de Dioclétien; car comment une aussi grande réunion aurait-elle pu se former en présence du redoutable édit? On sait d'une manière positive que le concile d'Illibéris fut antérieur à celui de Nicée, qui est de 325, parce que du nombre des fidèles qui le composèrent fut Valère, évêque de César-Augusta, lequel mourut avant le concile de Nicée; mais on n'a point, au reste, la preuve authentique que cette assemblée se soit tenue en cette année 306 plutôt que dans les suivantes, jusqu'à l'année 310, dans laquelle mourut ce même Valère.

L'Espagne, vers la fin du règne de Constantin, reçut un commencement de constitution religieuse. Les capitales de la Bétique, de la Lusitanie, de la Galice, de la Tarragonaise, de la province de Carthagène, des îles Baléares et de la Mauritanie tingitane, au nombre de sept, savoir: Hispalis, Émérita, Bracara, César-Augusta, Carthago-Nova, Palma et Tingis, furent élevées au rang de métropoles; mais les chrétiens formaient encore, malgré la profession religieuse de l'empereur, une société repoussée du plus grand nombre, qui était demeuré païen. L'église espagnole ne prit quelque consistance et un peu de solidité qu'après la mort de Constantin. Elle ne s'étendit et ne se raffermit tout-à-fait que sous Théodose.

On a reproché à Constantin d'avoir donné une seconde capitale à l'empire; sans cela, dit-on, sans la division des forces de l'empire qui fut le résultat de ce déplacement, jamais l'Italie, jamais l'Espagne ne fussent devenues gothiques. La fondation d'une seconde capitale était devenue

nécessaire au point où en étaient arrivées les choses, et ce n'est pas là qu'il faut chercher la cause de la chute de l'empire romain d'Occident. Depuis long-temps il ne se soutenait plus que comme par miracle; l'énergie des hommes, le tempérament militaire qu'une longue habitude avait fait aux Romains résistèrent d'abord aux barbares, mais l'empire s'écroulait au dedans; la grandeur des états ne se fonde que sur les principes, et de principes il n'y en avait plus. La force était la seule puissance que l'on reconnût, et les Romains avaient été à eux-mêmes leurs plus sûrs ennemis. Les peuples mettent quelquefois plusieurs siècles à mourir : telle fut la destinée du peuple romain. Bien avant Constantin, tout ordre ne pouvait être que temporaire, toute vertu et toute gloire qu'individuelles; il n'y avait plus de chose publique depuis long-temps; le monde ne présentait plus que l'image d'un vaste creuset où l'humanité tout entière semblait soumise à une refonte générale, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Si quelque chose doit étonner, c'est que cette immense fusion ait duré si longues années.

En se rendant bien compte de l'état des choses de ces temps, on reconnaît certes un mérite suprême à ceux qui surent maintenir debout ce colosse aux pieds d'argile contre la formidable énergie des barbares. Constantin fut de ceux-là, et il montra une grande habileté dans les mesures qu'il prit. Au lieu de deux préfets du prétoire, il en nomma quatre, qui se continrent les uns les autres : il donna à gouverner à chacun une grande division de l'empire, leur conférant tous les pouvoirs nécessaires dans la guerre comme dans la paix; il en plaça deux en Orient, deux en Occident. Un de ces derniers était pour l'Italie, l'autre pour tout ce qui faisait partie de l'empire au-delà des Alpes [1]; celui-ci résidait dans la Gaule et gou-

[1] Le préfet du prétoire d'Italie avait dans sa dépendance Rome, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Espagne, y compris les îles Baléares et l'Espagne tingitane, dépendaient du prétoire des Gaules.

vernait l'Espagne par un vicaire. Dans le cas de conflit, le vicaire et les gouverneurs avaient recours au préfet suprême. Il y avait en outre en Espagne, comme nous l'avons dit, des comtes, *comites*, auxquels étaient confiés le gouvernement et le commandement des milices ; il y avait un maître ou chef de l'école, *magister scholæ*, duquel dépendait l'administration des vivres et des céréales, et, à ce qu'on peut croire, de toutes les rentes publiques. Il se fit encore quelques autres changemens dans les diverses magistratures, dont on peut voir le détail dans le code Théodosien, et dans l'ouvrage du P. Labbe sur les dignités et les fonctions publiques de l'empire romain, portant pour titre : *Notitia dignitatum Imperii.*

On ne saurait oublier de parler d'Arius en parlant de Constantin. Ce fut un des grands événemens de ce règne que cette hérésie d'Arius qui eut tant d'influence sur les âges suivans, et divisa si long-temps l'église.

Constantin était-il arien quand il mourut ? La réponse n'est pas douteuse. Il était arien, et de plus il faisait tant de cas du chef de cette doctrine, qu'il le traitait comme un ami. On a des lettres de lui, dans lesquelles il lui parle avec une tendresse et une confiance touchantes. A une époque où les païens livraient les chrétiens sur le théâtre aux railleries de la foule assemblée, et où l'on riait de leurs querelles, l'empereur cherchait des consolations dans le sein d'Arius comme dans le sein d'un ami. Il lui écrivait : « Délivrez-moi de mes » soucis et de mes inquiétudes ; rendez-moi la beauté du » jour et le repos de la nuit : sans cela je ne pourrai m'em- » pêcher de fondre en larmes, et de passer le reste de ma vie » dans la douleur [1]. »

Nous avons particulièrement considéré ce règne dans ses rapports avec la religion chrétienne en général ; quant à son gouvernement civil, il fut presque toujours modéré et doux.

[1] Eusèbe, Vit. Constant., l. II, c. 72.

L'Espagne toutefois n'eut pas une très-large part dans ses faveurs. Hors le rétablissement d'une voie publique entre les Pyrénées et Émérita, et quelques bienfaits secondaires, les Espagnols ne reçurent de lui aucun témoignage particulier d'intérêt; et, bien que son règne ait été plus long que celui d'aucun autre empereur depuis Auguste, les inscriptions et les monumens de la reconnaissance publique ne se multiplièrent pas en son honneur dans la Péninsule, comme pour beaucoup de ses prédécesseurs, Auguste, par exemple, Trajan ou Adrien. On n'a retrouvé que quelques inscriptions, en fort petit nombre, où il soit question de Constantin, parmi lesquelles il convient de citer la suivante:

IMP. CAES.
FLAVIVS CONSTANTIN. AVG.
PACIS ET JVSTICIAE CVLT.
PVB. QVIETIS FVND.
RELIGIONIS ET FIDEI AVCTOR
REMISSO VBIQVE TRIBVTO
FINITIME PROVINC. ITER
RESTAVR. FECIT
CXIIII.

La rédaction singulière de cette inscription, dont l'objet était de témoigner à l'empereur la reconnaissance des populations espagnoles pour la restauration du chemin dont nous avons parlé plus haut, et aussi pour la remise d'un impôt, n'a pas paru à plusieurs respirer toute la pureté du style lapidaire antique; et l'on a élevé quelques doutes sur son authenticité. Masdeu nous la donne comme renfermant la pensée des chrétiens du pays sur le premier empereur chrétien; mais il est impossible qu'à cette époque, étant l'œuvre du sénat de la province, dans lequel, malgré l'exemple de l'empereur, il n'y avait pas un seul chrétien, elle fût l'expression d'une pensée chrétienne. Ne peindrait-elle pas plutôt cette

situation embarrassée des membres de l'autorité publique attachés à l'ancien culte, à l'égard d'un empereur qui avait montré un grand attachement au nouveau, tout en faisant respecter les priviléges de l'ancien? C'est la conjecture la plus plausible, si toutefois l'inscription elle-même n'a pas été altérée en quelques points.

Constantin mourut dans l'année 337 de notre ère, et dans la trente-unième de son règne, à compter du moment où il fut proclamé par les légions de Constance Chlore, laissant l'empire à ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, dont le plus âgé ne comptait pas vingt et un ans. Deux de ses neveux, fils de son frère, Dalmatius et Annibalianus, furent appelés par sa volonté à partager le pouvoir avec ses fils. L'Espagne, les Gaules et la Grande-Bretagne échurent à l'aîné.

Il se fit alors, on ne sait par quelle influence, un grand massacre des membres de la famille de Constantin : les soldats, qui semblaient avoir désappris le meurtre sous Constantin, parurent tout-à-coup animés d'un autre esprit ; ils frappèrent successivement, sans que l'histoire nous dise pourquoi, Dalmatianus, Annibalianus, Jules Constance, frère de Constantin, un autre de ses frères, cinq de ses neveux et le patrice Optatus, mari de sa sœur ; plusieurs de ses principaux officiers, parmi lesquels le préfet du prétoire Ablavius, furent pareillement assassinés. Julien et Gallus, ses neveux, échappèrent à ce massacre. Nous n'essaierons pas ici de pénétrer le secret de cette série d'assassinats.

Constantin II cependant vient prendre possession de ses états, mais bientôt (en 340) la guerre éclate entre lui et Constant ; il meurt dans la lutte, et celui-ci devient empereur d'Occident et *señor de España,* pour nous servir de l'expression de Garibay.

Sous Constantin II, le préfet du prétoire des Gaules, sous la domination duquel étaient placées aussi les provinces es-

pagnoles, était Tibérius, qui avait commandé en Espagne sous le titre de comte et de vicaire. Quant aux gouverneurs des provinces, il n'est fait mention que d'Ignatius Faustinus comme président de la Bétique.

Constant, prince inepte et vicieux, ne tarda pas à s'attirer la haine publique. Une guerre civile s'ensuivit.

Flavius Magnentius, un des bons généraux de l'armée romaine, chéri des soldats, prend la pourpre à Autun[1], et marche contre lui. Au lieu de résister, Constant veut fuir vers l'Espagne; mais il est atteint et tué à Elne, au pied des Pyrénées; Magnence victorieux nomme son frère Décentius césar et son héritier.

Les inscriptions suivantes prouvent que l'Espagne les reconnut l'un et l'autre empereurs, à l'exemple des provinces gauloises :

D. N.
IMPERATORI
SEMPER AVG. MAXIMO
MAGNENTIO
TERRA MARIQ. VICTORI
PROV. DEDICAVIT

La Lusitanie déclarait ainsi Magnence *vainqueur sur la terre et sur la mer*. Dans une autre province de la Péninsule, Décentius fut en même temps déclaré *très-noble et très-florissant césar*.

D. N.
MAGNO DECENTIO
NOBILISSIMO
ET. FLORENTISSIMO CÆSARI
B. R. P. NATO
M. P. XXXII.

[1] Magnence, ayant tout disposé selon ses vues, réunit ses principaux officiers à un repas. Vers la fin du festin il sort, feignant d'avoir quelque besoin; bientôt

Cette dernière inscription a été trouvée sur une colonne milliaire à Volta-de-Cobo[1].

Cependant le troisième des fils de Constantin était occupé à faire la guerre aux Perses. Verranion ou Vétranion, autre général distingué, est proclamé empereur en Hongrie; mais il n'use du nouveau pouvoir qui lui est conféré que pour soutenir les droits de Constance; il unit son armée à celle de celui-ci, et toutes deux marchent contre Magnence. Magnence résista à ces deux armées pendant trois ans; mais enfin, épuisé, et voyant qu'il ne pouvait éviter de tomber au pouvoir de ses ennemis, il se donna la mort à Lyon.

Constance resta ainsi unique possesseur de tout l'empire de Constantin son père. Mais, vicieux et cupide, il tourmenta les peuples soumis à son pouvoir. Il y eut vers ce temps quelques mouvemens dans les Gaules. Les Franks y continuaient leurs excursions. Cet état de choses exigeait un chef habile : Constance chargea Julien, neveu de Constantin, du gouvernement des Gaules et de tout le pays transalpin.

L'Espagne, durant tout le règne de Constance, eut à gémir du déplorable état où il laissa l'administration publique; elle eut à souffrir surtout des mauvais choix de l'empereur qui ne lui envoya pour la gouverner que des hommes vils et méprisables : c'est ainsi que la préfecture prétorienne des Gaules et le vicariat d'Espagne furent tour à tour entre les mains de Rufin, d'Honorat, de Florence et de Nébridius, hommes qui avaient sinon toute l'incapacité du prince, du moins tous ses vices.

Julien, à peine arrivé près de son armée, y gagna la confiance de tous par son éloquence et ses vertus modestes. Bientôt il fut proclamé auguste à Lutèce, et, la lutte étant

il reparaît vêtu de la robe impériale, et couronné du diadème. Aussitôt on le proclama empereur et on le présenta aux soldats, qui en firent autant.

[1] D. N. B. R. P. NATO. M. P. XXXII. signifient *Domino nostro bono rei publicæ nato. Millia passuum triginta duo.*

devenue inévitable, il se disposait à faire la guerre à Constance, lorsque celui-ci fut atteint d'une maladie dont il mourut (en 361).

Il ne nous est resté d'autres noms de ceux qui ont gouverné sous cet empereur, que celui de Vénustus, vicaire d'Espagne, et ceux de Nébridius et de Salluste, qui se sont succédé dans la préfecture prétorienne des Gaules.

Tout le monde sait que Julien, dont l'éducation avait été toute païenne, restaura l'ancien culte, et se montra ennemi des chrétiens, non en les persécutant, mais en les combattant à armes égales, c'est-à-dire le *calamus* à la main. Il écrivit un grand nombre de pamphlets contre eux, dont quelques-uns ont échappé au zèle de ses ennemis, et sont parvenus jusqu'à nous; mais jamais il ne permit qu'on réagît contre eux. « J'ai » résolu d'user de douceur et d'humanité envers tous les » Galiléens (c'est ainsi que Julien affectait d'appeler les chré- » tiens), écrivait-il à Ecébole, et de ne pas souffrir qu'aucun » d'eux soit nulle part violenté, traîné aux temples, forcé par » de mauvais traitemens de faire quelque chose qui soit con- » traire à sa façon de penser. » Il conforma, dans son court règne, toute sa conduite à ces sages principes. Son zèle pour les vieilles croyances était cependant excessif, ridicule même. Ammien Marcellin, le soldat historien, qui fit la guerre de Perse sous ses ordres, et qui était païen et son ami, le caractérise lui-même comme il suit : « *Superstitiosus magis quam sacrorum legitimus observator.* »

Julien périt dans la guerre de Perse, en 363. Pour donner une idée de la platitude de certains historiens, voici textuellement un passage de Ferreras sur la mort de cet empereur : « On ignore positivement quel fut celui qui tua l'empereur » Julien; car si les uns disent que ce fut un Perse, ou un » de ses propres soldats, d'autres veulent que c'ait été, ou un » ange, ou saint Mercure, ou d'autres saints; de sorte que, » sur cet événement, les sentimens sont très-partagés. Ceux

» qui veulent examiner cette question peuvent lire Baronius, » à l'année 363. »

L'armée proclama empereur F. C. Jovianus, fils de Verranion, qui mit fin aux hostilités, mais par un traité peu glorieux. On n'a rien conservé du règne de Jovien en Espagne, que le nom de Julius Proculus, qu'il avait chargé de terminer les différens survenus entre trois villes de la Bétique sur leur circonscription. Jovien ne conserva le commandement que sept mois; il mourut en 364. L'armée lui donna pour successeur Valentinien.

Valentinien céda à son frère Valens toutes les provinces orientales, et garda pour lui celles de l'Occident. Valens était arien : en diverses contrées de ses domaines la querelle des orthodoxes et des ariens s'envenima. On en vint aux mains : le sang coula [1]. Dans les possessions de Valentinien, elle prit un caractère passionné et qui fit craindre des excès, mais il n'y eut point de sang versé. Sous ce prince se fit connaître Honorius Théodose, Espagnol de nation, dont le fils devait, quelques années plus tard, être proclamé empereur d'Orient. Théodose se distingua en diverses guerres contre les barbares et surtout en Afrique. Les peuples de la Mauritanie, fatigués du joug des Romains, s'étaient donné un empereur de leur nation, Firmin, fils de Nubel. Théodose fut envoyé pour les réduire : telle fut l'habileté avec laquelle il conduisit cette expédition, que Firmin, pris au dépourvu, dut, pour le moment, se borner à gagner du temps; il affecta donc un grand repentir, se soumit, lui et ses peuples, et offrit des otages. Mais bientôt éclata une guerre sanglante qui dura plus de deux ans sans interruption de combats. Firmin, voyant son

1 Les ariens et les orthodoxes étaient divisés sur le dogme de la consubstantialité. Une diphthongue grecque faisait tout le sujet de leur querelle. C'est ce qui a fait dire à Boileau, dans sa satire contre l'*équivoque*, que ce fut elle

Qui fit, dans une guerre et si triste et si longue,
Périr tant de chrétiens martyrs d'une diphthongue.

armée épuisée, demanda la paix, et l'obtint; cette paix ne fut qu'une courte trêve. Une armée innombrable de Mauritaniens vint attaquer Théodose; de part et d'autre on fit des prodiges de valeur. L'armée de Firmin fut enfin taillée en pièces. Il en sauva quelques débris, leva de nouvelles troupes dans l'intérieur du pays, et reparut de nouveau à la tête d'une armée; pendant quelque temps il eut l'avantage sur l'armée romaine. Théodose temporisa, et le contraignit à se retirer dans les rochers inaccessibles de ses domaines. Firmin ne tarda pas à en redescendre, attaqua Théodose, et le contraignit à son tour à battre en retraite; mais bientôt tout l'avantage resta à Théodose; il défit complètement son ennemi. Firmin vaincu se donna la mort.

La gloire de Théodose ne tarda pas à exciter l'envie; on fit entrevoir à Valens que ce général, chéri de ses soldats, pourrait prétendre au rang suprême; les devins firent des prédictions, et le superstitieux empereur fit trancher la tête à ce grand capitaine, après qu'il eut reçu le baptême.

Pendant que Théodose le père se couvrait de gloire dans la Mauritanie, Théodose le fils, bien jeune encore, se distinguait par ses succès en Orient.

La tyrannie de Maximin, gouverneur romain, avait révolté les peuples voisins du Danube; ils s'étaient unis à d'autres nations septentrionales, avaient passé le fleuve, et s'étaient répandus dans tout le pays, où ils se livraient à leurs excès accoutumés. Théodose le fils, qui était gouverneur en Mœsie, se mit à la tête de ses troupes, et vint à leur rencontre; il en fit un grand carnage en plusieurs combats, et les força à la retraite.

La mort de Théodose n'avait point satisfait la haine des ennemis de son nom; elle se porta sur son fils. Celui-ci, dégoûté du commandement, s'en démit entre les mains de Gratien, et se retira en Espagne, sa patrie.

Sa mère, Thermancia, était née en Espagne, comme son

père. Il épousa en premières noces Flaccila, aussi Espagnole, et qui fut mère d'Arcadius et d'Honorius; le premier naquit en Espagne, le second à Constantinople. Quant à la ville natale du futur empereur, on est incertain entre Cauca et Italica. Idace nomme Cauca[1].

Les Goths, pendant la lutte qui survint entre Constantin et Maxence, s'étaient emparés du pays des Sarmates; mais Constantin était venu les y attaquer, les avait vaincus et forcés à demander la paix. Il avait pris un corps de Goths à sa solde, et s'en était servi contre Licinius comme déjà Maximien avait fait contre les Parthes.

Depuis cette défaite des Goths, il s'était écoulé soixante années de paix, quand ils envahirent de nouveau la Sarmatie; mais la guerre qui éclata entre eux et les Huns les rappela bientôt sur leur territoire; les Huns furent vainqueurs, et les Goths forcés de chercher une autre patrie.

Leur chef Athanarich, qui fut, dit-on, le premier roi goth chrétien, demanda à Valens une concession de terrain, s'engageant à le suivre avec son peuple dans toutes ses guerres. Valens leur céda la Bulgarie et la Servie, où ils s'établirent et vécurent quelque temps en paix; mais, ayant éprouvé de mauvais traitemens de la part de deux capitaines de l'empereur, ils prirent les armes et marchèrent sur Constantinople. Valens se porta à leur rencontre à la tête d'une puissante armée; mais il fut battu, contraint de prendre la fuite, et forcé de se cacher dans une maison que les Goths incendièrent, et où il périt dans les flammes, en 378.

Athanarich vint mettre le siége devant Constantinople, où l'impératrice se défendit vaillamment. Gratien son neveu, qui avait succédé à Valens, ne se sentant pas capable de résister seul aux Goths, appela près de lui Théodose. Théodose mon-

1 Theodosius natione Hispanus, de provincia Gallœcia, civitate Cauca, a Gratiano augustus appellatur. Idat. episc. Chr.

tra dans cette guerre les talens d'un grand général. Ce ne fut cependant qu'après plusieurs combats, dans lesquels Athanarich eut constamment le dessous, que celui-ci se décida à demander la paix. Elle lui fut accordée.

Valentinien étant mort en 375 et Valens en 378, tout l'empire fut à Gratien. Gratien avait seize ans quand il parvint au trône. Les barbares inquiétant plus que jamais l'empire, Gratien crut devoir le partager pour le mieux affermir, et il fit choix du vaillant capitaine qui déjà les avait contraints à se retirer. Gratien se donna ce collègue avec joie, lui conféra le titre d'auguste, et lui céda l'empire d'Orient, ne gardant pour lui que l'empire d'Occident, qu'il partagea avec son frère Valentinien II. Sous son règne, Sextilius Agésilaüs fut vicaire en Espagne, et Ausonius et Syagrius se succédèrent dans la préfecture prétorienne des Gaules.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

— De 1600 à 450 av. J.-C. —

CHAPITRE DEUXIÈME.

— De 450 à 201 av. J.-C. —

CHAPITRE TROISIÈME.

— De l'an 201 à 150 av. J.-C. —

CHAPITRE QUATRIÈME.

— De 150 à 133 av. J.-C. —

CHAPITRE CINQUIÈME.

— De 133 à 73 av. J.-C. —

CHAPITRE SIXIÈME.

— (De 73 à 38 av. J.-C. —

CHAPITRE SEPTIÈME.

— De 38 av. J. C. à 14 de J.-C —

CHAPITRE HUITIÈME.

— De 14 à 96 de J.-C. —

CHAPITRE NEUVIÈME.

— De 96 à 306 de J.-C. —

CHAPITRE DIXIÈME.

— De 306 à 379 de J.-C. —

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

